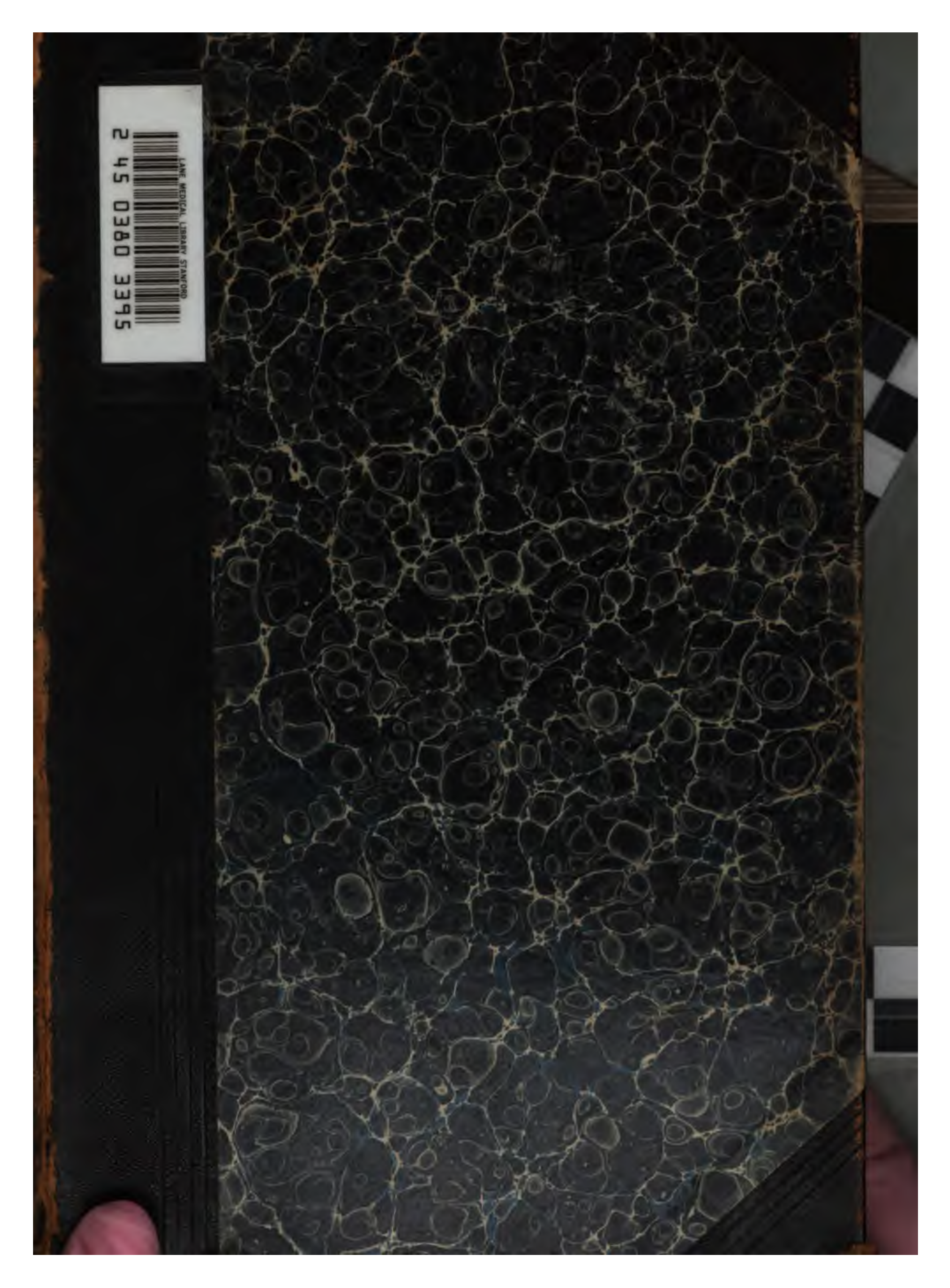
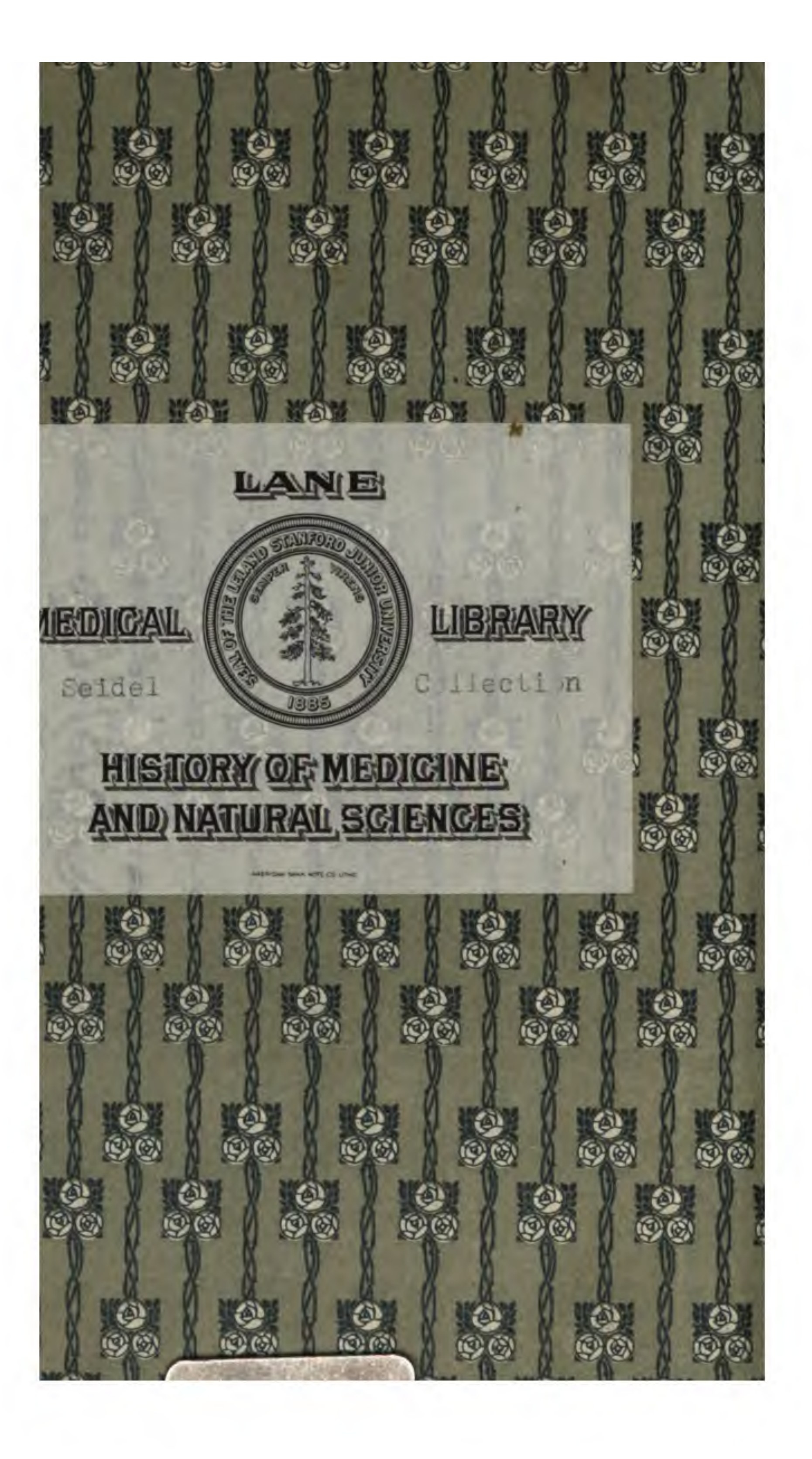

LANE MEDICAL LIBRARY STANFORD
2 45 0380 3395


LANE
MEDICAL
SEAL OF THE LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
1885
LIBRARY
Seidel
Collection
HISTORY OF MEDICINE
AND NATURAL SCIENCES



LA

VIE PRIVÉE DES ANCIENS

LES PEUPLES DANS L'ANTIQUITÉ

Les figures ont été gravées

par les procédés de MM. C. Gillot et X. Comte.

LA

VIE PRIVÉE

DES ANCIENS

TEXTE PAR

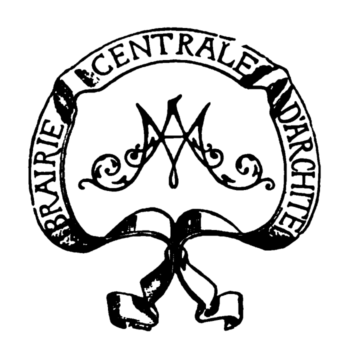
RENÉ MÉNARD

DESSINS D'APRÈS LES MONUMENTS ANTIQUES

PAR

CL. SAUVAGEOT

LES PEUPLES DANS L'ANTIQUITÉ

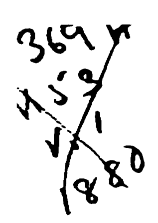


PARIS

Vve A. MOREL ET Cie, ÉDITEURS

13, RUE BONAPARTE, 13

1880



INTRODUCTION

L'étude de l'antiquité est tellement vaste qu'elle peut être envisagée sous des aspects entièrement différents. Dans la plupart des livres qui traitent de l'histoire ancienne, le côté intime des mœurs s'efface presque complètement derrière le récit des événements politiques. Il existe, à la vérité, quelques ouvrages excellents et un assez grand nombre de mémoires et d'articles de revue qui traitent de la vie intérieure des Grecs et des Romains, mais c'est toujours en se localisant dans une contrée ou dans une époque déterminée. Ce qui nous manque, et ce que chacun réclame, c'est un travail conçu avec méthode, embrassant l'antiquité dans son ensemble et faisant comprendre les transformations qu'a subies *la vie privée des anciens* depuis les premières dynasties de l'Égypte jusqu'à la chute du monde païen.

C'est précisément là l'ouvrage que nous avons tenté de faire. Les documents que nous avons dû consulter sont nombreux, mais la tâche la plus lourde était de les coordonner, d'en faire un tout, présenté méthodiquement, et nous allons résumer en quelques lignes la marche que nous avons cru devoir adopter pour arriver à ce résultat.

Pour le plan général de l'ouvrage, nous avons établi quatre grandes divisions qui répondent chacune à un volume. Les quatre volumes constituent un ensemble complet, mais chacun d'eux porte

un sous-titre spécial et forme à lui seul un tout qui, en s'isolant, montre une face particulière de l'antiquité.

I

Les peuples de l'antiquité. — Cette première partie comprend d'abord un examen descriptif des pays où s'est développée la civilisation antique, l'Égypte, l'Asie, la Grèce, l'Italie et les contrées adjacentes. Pour faciliter cette étude, un grand nombre de cartes géographiques et de plans ont été joints aux gravures représentant les monuments les plus célèbres, temples, palais, tombeaux, etc. C'est le style des édifices qui détermine le génie d'une race et d'une époque, mais nous nous sommes attachés en même temps à montrer, d'après les textes anciens, la physionomie spéciale que présentaient les villes principales, foyers des antiques civilisations.

En effet, Thèbes et Memphis ne ressemblaient pas à Babylone ou à Ninive, et les petites bourgades qui, dans l'âge héroïque, se groupaient autour des citadelles, ne laissaient guère présager les magnifiques cités de l'époque macédonienne et romaine. Un chapitre spécial a été consacré à la description d'Athènes et à celle de Rome; mais Pompeï et Herculanum étaient pour notre sujet la mine la plus féconde et nous y avons largement puisé dans tout le cours de cet ouvrage.

L'étude des villes et des palais nous montre le milieu où les peuples ont vécu; elle serait pourtant insuffisante pour nous faire apprécier le génie particulier d'une race ou d'une époque, si l'on n'y joignait celle des emblèmes ou des insignes d'autorité reconnus par chaque nation. Ainsi, en Égypte, où le pharaon est complètement assimilé à la Divinité, les emblèmes du pouvoir ont toujours un caractère symbolique qui les rattache au culte national. En Asie, où l'esprit est monarchique, plus encore que religieux, les

emblèmes divins se montrent à côté des insignes royaux, mais ils s'en distinguent et ne sont plus assimilés.

En Grèce, le polythéisme multiplie les emblèmes; cependant ils n'ont rien de commun avec les personnages revêtus de l'autorité et ceux-ci se distinguent à peine des autres : c'est le caractère d'une démocratie inquiète et jalouse, où le gouvernement est sujet à de perpétuels changements.

La Société romaine, malgré les révolutions que l'histoire présente à chaque page, montre un système administratif bien plus consistant et qui s'affirme par une hiérarchie et des insignes nettement déterminés. Depuis la hache du licteur jusqu'au siège où s'assied le magistrat, tout prend une forme spéciale et on reconnaît de suite à ses insignes le rang qu'un personnage occupe dans l'État. Cette puissante organisation qui a mené Rome à la conquête du monde lui a assimilé tour à tour chacune des nations qui, jusque-là avait eu sa vie propre. Mais en sacrifiant tout à l'unité, en faisant de chaque homme un rouage, concourant à la grandeur de l'État, Rome a fini par n'avoir plus que des partisans au lieu de citoyens. Comme chacun rattachait ses intérêts à la faction qui avait le pouvoir en main, l'empire s'est établi et le souverain, investi d'un pouvoir illimité dans l'ordre civil et religieux, put sans peine se faire proclamer Dieu.

Après l'apothéose des empereurs, le paganisme mourant n'avait plus rien à dire.

Les emblèmes des premiers chrétiens et les insignes des peuples barbares qui ont envahi le monde romain marquent la dernière période de l'antiquité.

II

La famille dans l'antiquité. — Après avoir étudié les diverses nations dont s'est composée la société antique, et montré la conformation des villes, nous avons dû rechercher quelle était,

aux mêmes époques, la constitution de la *famille*, et pénétrer dans la vie intime de chaque habitant.

Nous nous sommes efforcé surtout de montrer le lien qui rattache la vie morale et la vie matérielle des anciens. Quand on comprend le rôle du père de famille dans cette société, on s'explique tout naturellement l'importance du foyer dans la maison antique; la disposition même de l'appartement ressort du culte des aïeux, et il n'y a rien d'arbitraire dans l'emplacement des chambres autour d'un centre commun. Les cérémonies nuptiales, aussi bien que les cérémonies funèbres, la vie de la femme grecque dans le gynécée et la visite obligée des clients sous les portiques d'une maison romaine, sont autant de commentaires indispensables pour expliquer l'architecture privée.

Si, après avoir vu l'appartement, nous passons aux meubles qui sont dans chaque pièce, il est nécessaire d'établir le même rapport. Comment comprendre la forme et la disposition des lits de table dans un banquet, si on ne dit pas en même temps de quelle manière le service se fait et quelle place est réservée dans le festin au maître de la maison, aux membres de la famille et aux invités? La forme des coupes répond bien souvent à la nature des libations, et les vases n'ont un aspect si varié que parce qu'ils sont destinés à des usages très différents. Il n'y a pas jusqu'aux ustensiles de cuisine qui prennent un intérêt beaucoup plus grand, quand on peut voir à côté les mœurs intimes des esclaves et des domestiques, sur lesquelles les écrivains comiques nous ont transmis de si curieux détails.

Que sera-ce donc quand nous arriverons à la chambre à coucher? Ne faut-il pas assister au lever d'une dame romaine, et la vue d'une épingle à cheveux ne fait elle pas songer de suite à la servante chargée de l'édifice souvent si compliqué de sa coiffure? En multipliant les gravures sur le costume et la toilette, nous avons voulu éviter des descriptions fastidieuses, mais nous aurions été incomplets si, par de nombreuses citations des auteurs anciens.

nous n'avions cherché à faire comprendre la pensée intime et journalière de ceux dont nous montrons le vêtement. Quand on veut surprendre l'intimité de la vie, il ne faut rien négliger; la toilette de la femme et même les jouets de l'enfant prennent donc ici une importance toute particulière.

III

LE TRAVAIL DANS L'ANTIQUITÉ. — C'est par l'agriculture que l'homme passe de l'état sauvage à l'état civilisé. C'est aussi par elle que commence notre volume sur le travail, et, partant des premières charrues égyptiennes pour arriver aux fermes savamment organisées dont parlent les écrivains latins, nous avons montré successivement les formes diverses qu'ont prises, dans le monde antique, la moisson, la vendange, l'élevage du bétail et l'aménagement des basses-cours. La chasse et la pêche, avec tous les engins qui s'y rattachent, forment l'accompagnement naturel de cette première partie.

Ensuite nous arrivons à l'industrie proprement dite en examinant tour à tour les procédés employés pour la fabrication des objets usuels ou de ceux qui montrent un luxe raffiné. La poterie, la verrerie, l'orfèvrerie, les meubles et les tissus sont successivement passés en revue sous leur rapport technique. Tous les outils sont représentés d'après les documents antiques et on voit en quelque sorte fabriquer les objets eux-mêmes.

Le commerce trouve naturellement sa place à la suite de l'industrie. Il faut présenter le système des monnaies, des poids et mesures adoptés chez les différents peuples et en dresser le tableau comparatif. Il faut aussi montrer l'organisation des marchés, des ports, des dépôts de marchandises, expliquer les prêts d'argent, l'usure, le transport, les routes, les auberges.

Les beaux-arts viennent à la fin, et ils occupent une place importante. On examine la position sociale d'un architecte, ses rapports avec le public et avec les ouvriers qu'il emploie; on entre

dans l'atelier d'un peintre ou d'un sculpteur à différentes époques, et on le voit à son travail. La littérature n'est pas oubliée ; la situation des auteurs, leur manière de se faire connaître, leurs rapports avec les libraires, les copistes de manuscrits et tout ce qui concerne le livre matériellement et moralement, fait l'objet d'une étude spéciale.

La littérature nous conduit au théâtre, qui a dans l'antiquité une importance bien plus grande que dans la société moderne. Nous entrons alors dans le monde si curieux des comédiens et nous étudions leurs mœurs. La musique enfin termine cette série : le chant, la danse et la musique instrumentale sont examinés tour à tour. Ainsi, après avoir commencé par le travail le plus positif, l'agriculture qui nous fait vivre, nous finissons par les professions qui ont pour mission de charmer nos loisirs.

IV

Les institutions de l'antiquité. — Les institutions forment le quatrième et dernier volume. Nous avons vu l'homme dans la cité, dans la famille et dans le travail, il faut maintenant le voir dans les groupes divers dont il est appelé à faire partie. Le premier groupement est celui des enfants qu'on réunit en vue d'une idée commune. C'est donc par l'éducation que nous commençons cette étude. L'éducation varie suivant les peuples et suivant les époques : être fort, souple et bien portant, c'est le rêve de l'âge héroïque et la Grèce se couvre de gymnases. Mais avec une civilisation plus raffinée, la société acquiert d'autres besoins. On voit alors se former ces grandes écoles d'élégance et de philosophie qui sont la plus pure gloire de l'antiquité. Mais il ne faut pas négliger l'instruction première, et, en Grèce comme à Rome, nous prenons l'enfant dès le début de ses études, et nous le montrons soit à l'école avec des camarades, soit dans la famille avec le précepteur.

Les grands jeux de la Grèce, Olympiques, Isthmiques, Néméens,etc., sont des institutions qui, plus que toute autre chose, nous font connaître le génie propre de l'antiquité. A l'origine, chaque cité envoie la fleur de sa jeunesse se mesurer avec celle des cités voisines et le vainqueur est honoré à l'égal des grands citoyens. Mais tout se transforme, et, dans la période suivante, le fils de famille, au lieu de lutter lui-même corps à corps, au lieu de diriger lui-même ses chevaux dans l'arène, choisit parmi ses gens l'homme le plus vigoureux, le cocher le plus habile et l'envoie vaincre à sa place. L'antique constitution perd peu à peu son importance et n'est plus qu'un amusement pour la foule. Au lieu d'athlètes citoyens, on ne voit plus que des hommes exerçant une profession qui n'est guère plus honorée que celle des hercules ou des acrobates qui font des tours de force dans nos fêtes publiques. A côté des jeux de la Grèce, il y a les jeux de Rome, dont le caractère est tout différent. Les combats de gladiateurs, dont l'origine remonte aux Étrusques, mais qui ne purent jamais s'introduire parmi les Grecs, prennent sous l'empire une importance énorme, et les jeux sanglants du cirque sont l'amusement du peuple-roi. A la même époque, les thermes deviennent des établissements gigantesques, et l'abus excessif d'un usage qui, dans le principe, était hygiénique, énerve la population et prépare la mollesse des derniers jours.

Les transformations de l'armée marquent aussi plusieurs étapes bien caractérisées. Les précieuses peintures des hypogées nous révèlent toute l'organisation militaire des Égyptiens, et les bas-reliefs assyriens montrent l'armement des peuples de l'Asie. En Grèce, les vases peints nous font assister aux combats de l'âge héroïque. Les anciennes luttes corps à corps sont, dès l'époque des guerres médiques, remplacées par une véritable tactique, et la phalange serrée des Macédoniens fait pressentir la puissante organisation des légions romaines.

Les tribunaux, arbitres pacifiques des démêlés entre les citoyens, doivent aussi attirer notre attention, et il ne faut pas

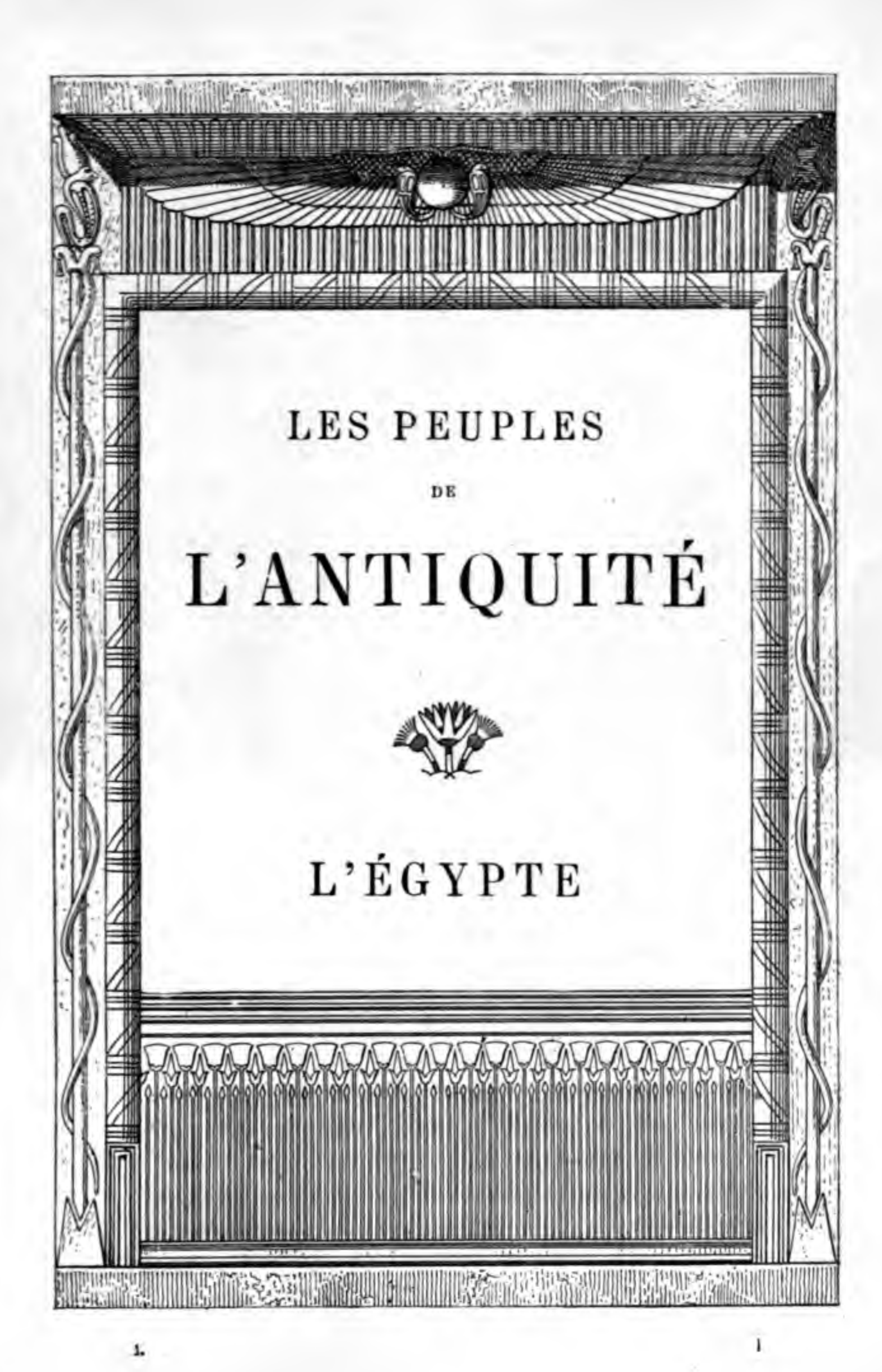
oublier non plus la place publique, où le peuple entoure la tribune aux harangues et s'érige si souvent en tribunal suprême. Mais de toutes les institutions que nous montre la société antique, celles qui se rapportent au culte sont les plus importantes. Nous avons donc consacré une partie étendue de ce travail à décrire les cérémonies, les ustensiles sacrés et l'organisation du sacerdoce chez les différents peuples de l'antiquité.

Pour nous résumer, nous dirons que notre prétention n'a pas été d'apporter dans ce travail des faits nouveaux et inconnus; nous avons seulement cherché à vulgariser les connaissances que nous avions en les groupant dans un ordre particulier qui en facilite l'étude.

Ajoutons que de *très nombreuses gravures* devaient être le complément indispensable d'un livre de ce genre; mais ces gravures ne pouvaient avoir de valeur sérieuse et être véritablement instructives qu'à la condition de ne reproduire que des documents anciens d'une authenticité incontestable. La recherche et le classement de ces documents n'ont pas été la moindre partie de notre travail; il s'agissait ensuite de les reproduire avec soin et avec une scrupuleuse fidélité. Nous avons été très-habilement secondé dans cette tâche par M. Sauvageot, directeur de *l'Art pour tous*, qui a dessiné toutes nos figures.

Répandues avec profusion dans le texte, qui en est le commentaire et l'explication, ces gravures forment un véritable musée où toute l'antiquité vient se dérouler, dans sa vie intime, sous les yeux du lecteur.

RENÉ MÉNARD.


LES PEUPLES
DE
L'ANTIQUITÉ
L'ÉGYPTE

L'ÉGYPTE

I

APERÇU GÉOGRAPHIQUE

CONFIGURATION DE L'ÉGYPTE. — LA VALLÉE DU NIL. — LES INONDATIONS. LES CANAUX. — LE LAC MŒRIS. — LES HABITANTS DES VILLES ET LES NOMADES. — LES DOCUMENTS HISTORIQUES. — LES RACES PRIMITIVES.

CONFIGURATION DE L'ÉGYPTE. — L'Égypte est une contrée allongée du sud au nord, qui occupe l'angle nord-est de l'Afrique ou, comme disaient les anciens, de la Libye. Elle est bornée au nord par la mer Méditerranée, à l'est par la mer Rouge et l'isthme qui la fait communiquer avec l'Asie, au sud par la Nubie, autrefois appelée Éthiopie, et à l'ouest par les déserts africains.

La vallée du Nil est resserrée entre deux chaînes de montagnes nommées Arabique à l'est, et Libyque à l'ouest. Dans sa partie supérieure, qui était comprise dans l'ancienne Éthiopie, elle est extrêmement étroite et sa largeur ne dépasse guère cinq à six kilomètres. Elle devient ensuite un peu plus spacieuse et présente dans sa partie moyenne de vingt à vingt-cinq kilomètres. Enfin, au-dessus de Memphis, la vallée cesse tout à fait et est remplacée par une vaste plaine, qui est appelée Delta à cause de la ressemblance que présente sa forme avec la lettre grecque qui porte ce nom.

Quand il arrive près de Memphis, le fleuve se partage en deux branches, dont l'une, celle de Rosette, se dirige au nord-ouest; et l'autre, celle de Damiette, au nord, puis au nord-est. Les anciens connaissaient cinq autres branches, qui étaient alors navigables et sont à peu près comblées aujourd'hui. Cette conformation du pays divisé en deux régions, dont l'une comprend les rives du fleuve, très-riches, très-fertiles et très-habitées, et l'autre, un désert inculte, hanté par des tribus nomades et rebelles à la civilisation, expliquera une foule d'usages particuliers à l'Égypte.

Vers l'an 642 de notre ère, le khalife Omar ayant demandé à son lieutenant, qui venait de lui conquérir l'Égypte, de lui faire une description fidèle de ce pays, Amrou lui écrivit :

« O prince des fidèles! figure-toi un désert aride et une campagne magnifique au milieu de deux montagnes, voilà l'Égypte. Toutes ses productions et toutes ses richesses, depuis Assouan jusqu'à Menchâ, viennent d'un fleuve béni, qui coule avec majesté au milieu du pays. Le mouvement de la crue et de la retraite de ses eaux est aussi réglé que le cours du soleil et de la lune; il y a une époque fixe dans l'année où toutes les sources de l'univers viennent payer à ce roi des fleuves le tribut auquel la Providence les a soumises envers lui. Alors les eaux augmentent, sortent de leur lit et couvrent toute la face de l'Égypte pour y déposer un limon productif. Lorsque ensuite arrive le moment où ses eaux cessent d'être nécessaires à la fertilité du sol, ce fleuve docile rentre dans son lit pour laisser recueillir le trésor qu'il a caché dans le sein de la terre. C'est ainsi, ô prince des fidèles, que l'Égypte offre tour à tour l'image d'un désert poudreux, d'une plaine liquide et argentée, d'un marécage noir et limoneux, d'une ondoyante et verte prairie, d'un parterre orné de fleurs et d'un guéret couvert de moissons dorées. Béni soit le créateur de tant de merveilles! »

Hérodote appelle l'Égypte un présent du Nil; il a raison. Si par la pensée on supprime le fleuve, ou si on le suppose détourné de son cours dans sa partie supérieure, comme l'avait rêvé le Portugais Albuquerque, l'Égypte n'existe plus et se confond avec les déserts qui l'entourent. En effet, comme nous l'avons dit, toute la vie active de ce pays est resserrée dans une étroite vallée qui, jusqu'à la bifurcation du fleuve, ne dépasse pas vingt à vingt-cinq kilomètres. On comprend bien d'ailleurs l'étonnement que ce fleuve étrange causait aux géographes de l'antiquité : le Nil ne reçoit aucun affluent en Égypte, et, comme il alimente un grand nombre de canaux de dérivation, le volume de ses eaux semble ainsi diminuer au lieu d'augmenter à mesure qu'il avance dans son cours.

La vallée du Nil. — L'étroite vallée du Nil suffisait autrefois à la nourriture de dix millions d'hommes; sous l'empire romain, l'Égypte exportait considérablement de céréales. Cette fécondité exceptionnelle tenait aux crues du fleuve : c'est ainsi que certains terrains, renommés jadis par leur fertilité et délaissés depuis par les eaux, sont complétement desséchés aujourd'hui.

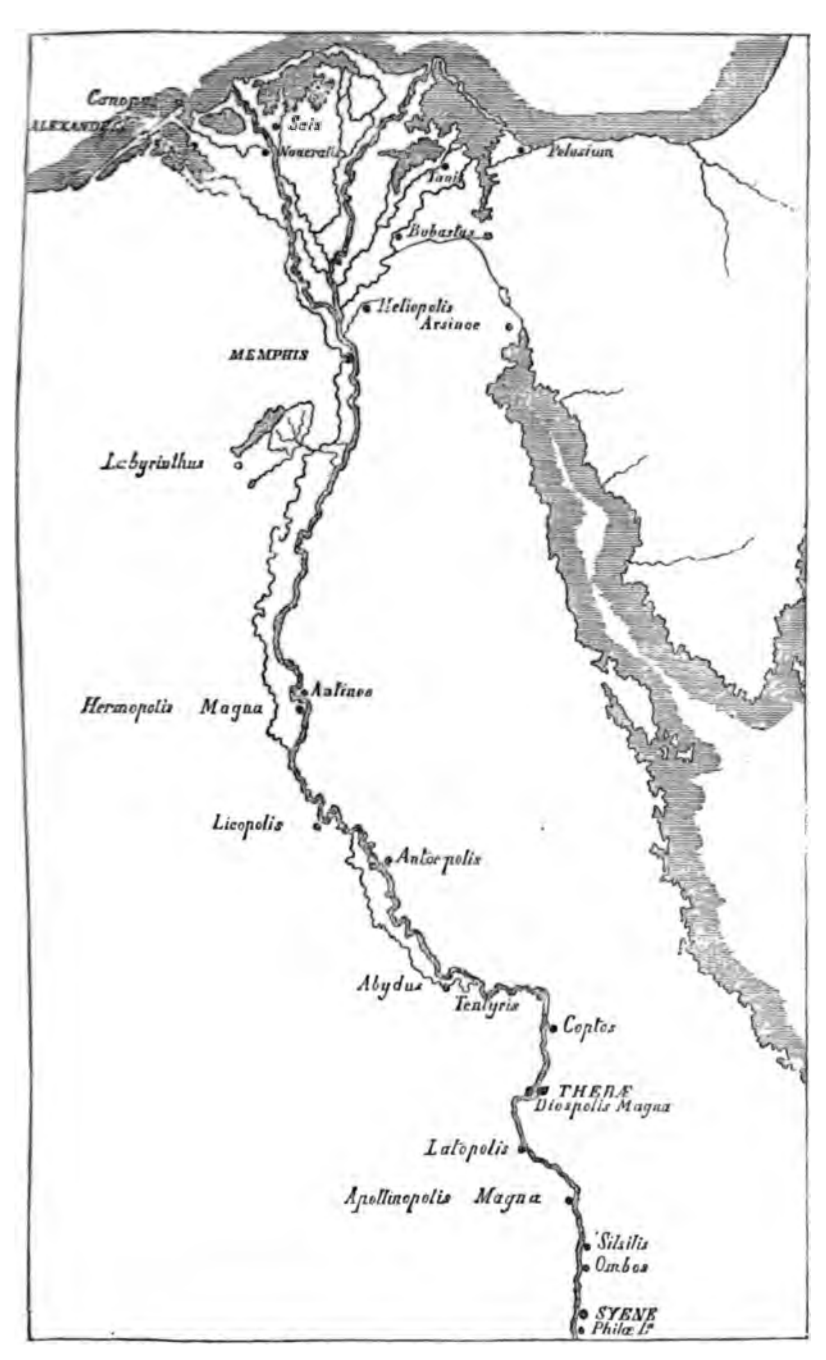


Fig. 1. — L'Égypte sous la domination romaine.

« On a recueilli des indications hiéroglyphiques de l'élévation du Nil sous Aménemha III (XIIe dynastie) : il montait alors, à Semneh, dans le temps de l'inondation, à sept mètres plus haut qu'aujourd'hui et baignait sans doute des régions qui sont devenues stériles [1]. »

« La crue du Nil, dit Pline le Naturaliste, se mesure par des marques qui sont dans des puits; le débordement régulier est de seize coudées; un débordement moindre n'arrose pas tout; un débordement plus grand, mettant plus de temps à se retirer, retarde les travaux; celui-ci, par l'humidité qu'il laisse dans le sol, empêche de profiter de l'époque des semailles; celui-là ne permet pas d'ensemencer un sol desséché. L'Égypte redoute l'un et l'autre : à douze coudées, il y a famine, à treize il y a encore disette; quatorze amènent la joie, quinze la sécurité, seize l'abondance et les délices. Le plus grand débordement jusqu'à ce temps a été de dix-huit coudées, sous l'empereur Claude; le moindre a été de cinq coudées pendant la guerre de Pharsale, comme si le fleuve, par un prodige, témoignait son horreur de l'assassinat de Pompée. Lorsque les eaux sont arrivées à leur plus haut point, on les reçoit dans les terres, en ouvrant les digues; on ensemence le terrain à mesure qu'elles le quittent. »

Pour que la récolte fût bonne, le Nil devait, en effet, s'élever à une hauteur déterminée, et le volume d'eau que le fleuve apportait en plus ou en moins était regardé comme nuisible. On a trouvé à Éléphantine un nilomètre destiné à marquer la crue exacte des eaux : les traces de numération grecque font regarder ce monument comme ne remontant pas au delà des Ptolémées.

C'est à la fin de septembre que les eaux atteignent leur plus grande hauteur : au mois de décembre, le fleuve est complétement rentré dans son lit.

Les inondations. — « Quand le Nil est débordé, dit Hérodote, on ne voit plus que les villes au-dessus de l'eau, tout à fait semblables aux îles de la mer Égée. Le reste de l'Égypte est devenu une mer; les villes seules dominent. Alors on fait les trajets, non en suivant le lit du fleuve, mais à travers champs. Pour aller de Naucratis à Memphis, on passe au pied des pyramides et ce n'est pas le chemin ordinaire, car on s'y rend habituellement par la pointe du Delta. »

L'aspect de la vallée du Nil n'a pas dû changer beaucoup physi-

1 Paul Pierret, *Dictionnaire d'Archéolojie égyptienne.*

quement, et les voyageurs modernes ont retrouvé les impressions d'Hérodote. M. de Rozière, qui accompagnait le général Bonaparte dans l'expédition d'Égypte, a tracé du pays une description dont tous les géographes ont reconnu l'exactitude :

« Les environs de Syène et de la cataracte, dit-il, présentent un aspect extrêmement pittoresque. Mais le reste de l'Égypte, le Delta surtout, est d'une monotonie qu'il serait peut-être impossible de rencontrer ailleurs... Les champs du Delta offrent trois tableaux différents, suivant les trois saisons de l'année égyptienne. Dès le milieu du printemps, les récoltes déjà enlevées ne laissent voir qu'une terre grise et poudreuse, si profondément crevassée qu'on oserait à peine la parcourir; à l'équinoxe d'automne, c'est une immense nappe d'eau rouge ou jaunâtre, du sein de laquelle sortent des palmiers, des villages et des digues étroites qui servent de communication; après la retraite des eaux, qui se soutiennent peu de temps dans ce degré d'élévation, et jusqu'à la fin de la saison, on n'aperçoit plus qu'un sol noir et fangeux. C'est pendant l'hiver que la nature déploie toute sa magnificence. Alors la fraîcheur, la force de la végétation nouvelle, l'abondance des productions qui couvrent la terre, surpassent tout ce qu'on admire dans les pays les plus vantés. Durant cette heureuse saison, l'Égypte n'est, d'un bout à l'autre, qu'une magnifique prairie, un champ de fleurs ou un océan d'épis; fertilité que relève le contraste de l'aridité absolue qui l'environne. Cette terre si déchue justifie encore les louanges que lui ont données les voyageurs; mais, malgré toute la richesse du spectacle, la monotonie du site, il faut l'avouer, en diminue beaucoup le charme. L'âme éprouve un certain vide par le défaut de sensations renouvelées, et l'œil, d'abord ravi, s'égare bientôt avec indifférence sur ces plaines sans fin qui, de tous côtés, jusqu'à perte de vue, présentent toujours les mêmes objets, les mêmes nuances, les mêmes accidents. »

Les hypogées de Beni-Hassan renferment des peintures dont le sujet se rattache à l'inondation du Nil.

Dans l'une de ces peintures on voit un troupeau de vaches surpris par l'eau; divers personnages sont occupés à sauver ce bétail et à le ramener sur la terre ferme. Sur un bateau, un personnage, que le bâton qu'il tient fait tout d'abord reconnaître pour le propriétaire ou l'intendant, lève la main, comme s'il appelait d'autres personnes pour venir aider ses hommes, qui ne sont pas en nombre suffisant. Derrière lui, un autre homme se penche sur le bateau, en tirant une corde

liée à la tête d'une vache; l'animal est serré par le nez et l'homme s'efforce de le ramener ainsi dans la direction voulue. Derrière l'intendant on voit encore un rameur, tandis qu'un quatrième personnage, debout à l'arrière de la barque, fait le même geste que son patron pour appeler du monde à son secours.

Nous donnons (fig. 2) une autre scène d'inondation tirée des mêmes peintures.

Ici la manœuvre est parfaitement compréhensible : un homme, debout sur un bateau, tient une rame dans sa main gauche et, de la droite, jette une corde à un personnage placé sur le rivage; deux autres hommes sont occupés à ramer vers les vaches qui sont dans l'eau jus-

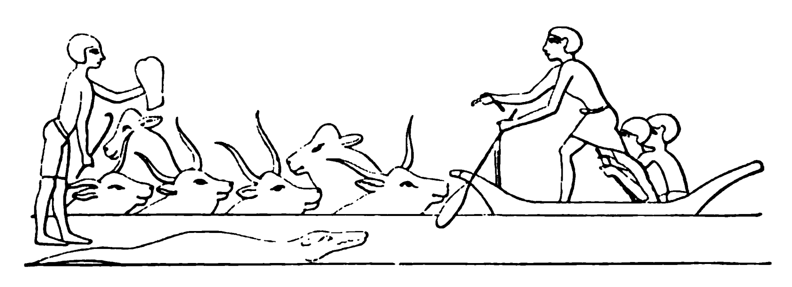


Fig 2. — Vaches surprises par l'inondation.
(Hypogées de Beni-Hassan.)

qu'au cou et laissent seulement sortir la tête. Pour exprimer le danger qu'elles courent, le peintre a placé sur le premier plan un crocodile; mais les personnages de la composition ne paraissent aucunement émus par la présence du terrible reptile.

Les canaux. — De nombreux canaux et des dérivations plus nombreuses encore sillonnaient toutes les terres cultivables de la vallée du Nil. Pour maintenir la fécondité du pays, il fallait à la fois conserver pendant la saison sèche l'eau produite par les inondations, et arrêter l'envahissement des sables du désert. D'une part, on remédiait aux accumulations de sable amenées par le vent, au moyen de berges élevées qu'on multipliait de ce côté; et, d'autre part, des lacs artificiels, destinés à retenir les eaux, entretenaient dans les points éloignés du fleuve une salutaire humidité. Lorsque le fleuve, après avoir rempli ces lacs et les canaux qui y conduisaient, commençait à se

retirer, on élevait un barrage et l'on fermait les ouvertures pratiquées pour l'écoulement sur le sol inférieur : cette eau ainsi contenue servait ensuite à l'arrosement des terres.

Les canaux avaient une très-grande importance pour la richesse du pays et leur entretien était l'objet d'une surveillance non interrompue. Des postes militaires étaient établis de distance en distance pour empêcher toute dégradation dans les digues ou dans les ouvrages construits en vue de l'écoulement ou du maintien des eaux. Des sommes considérables étaient annuellement consacrées à ces ouvrages qui servaient à augmenter la richesse du pays.

Napoléon, dans un morceau dicté à Sainte-Hélène, parle ainsi de l'Égypte :

« Dans aucun pays, l'administration n'a autant d'influence sur la prospérité publique. Si l'administration est bonne, les canaux sont bien creusés, bien entretenus, les règlements pour l'irrigation sont exécutés avec justice, l'inondation est plus étendue. Si l'administration est mauvaise, vicieuse ou faible, les canaux sont obstrués de vase, les digues mal entretenues, les règlements de l'irrigation transgressés, les principes du système d'inondation contrariés par la sédition et les intérêts particuliers des individus ou des localités. Le gouvernement n'a aucune influence sur la pluie ou la neige qui tombe dans la Beauce ou dans la Brie; mais, en Égypte, le gouvernement a une influence immédiate sur l'étendue de l'inondation qui en tient lieu. C'est ce qui fait la différence de l'Égypte administrée sous les Ptolémées, de l'Égypte déjà en décadence sous les Romains et ruinée sous les Turcs. Pour que la récolte soit bonne, il faut que l'inondation ne soit ni trop basse ni trop haute. »

Le lac Mœris. — Le plus important des travaux que les Égyptiens aient exécuté en vue de favoriser l'arrosement de leur pays est la construction du lac Mœris. Ce lac était destiné à régulariser les inondations; en effet, au moyen d'un canal tiré du Nil, il se remplissait à l'époque de la crue des eaux et, quand le fleuve décroissait, il se vidait par le moyen des digues. Il servait ainsi de réservoir, et pouvait suppléer à un débordement insuffisant ou prévenir les effets d'une inondation trop grande. Hérodote le décrit ainsi :

« Le lac, dit-il, a de périmètre trois mille six cents stades ou soixante schènes, le même nombre que la côte du Delta. Il s'étend du nord au sud-est et a cinquante brasses dans sa plus grande profondeur; il

démontre lui-même qu'il a été creusé et fait de main d'homme, car, vers son centre, deux pyramides de cent brasses chacune, dont moitié dans l'eau et moitié au-dessus de la surface, ont été construites; l'une et l'autre sont surmontées d'une grande statue de pierre, assise sur un trône. L'eau du lac ne jaillit point du sol, qui est en ce lieu-là prodigieusement aride; elle est amenée du fleuve par des canaux; pendant six mois elle coule dans le lac, pendant six mois elle en sort et retourne au Nil. Quand elle reflue hors du lac, elle rapporte au roi un talent par jour, à cause du poisson; quand elle y entre, seulement vingt mines. Comme je ne voyais pas de monceau provenant de l'excavation du sol, je demandai aux habitants voisins du lac où était la terre qu'on avait extraite. Ils me dirent où elle avait été emportée et je les crus facilement; les Égyptiens portaient au Nil la terre qu'ils avaient retirée; et le fleuve, après l'avoir recueillie, la dispersait. C'est ainsi, dit-on, qu'on a creusé le lac. »

La science moderne a apporté quelques restrictions au témoignage d'Hérodote, toujours sincère quand il rapporte ce qu'il a vu, mais un peu confiant quand il écoute les explications qu'on lui donne :

« Lorsque Hérodote nous affirme que le lac Mœris a été creusé de main d'homme, dit Ritter, il ne faut entendre par là que ce qui était nécessaire pour sa communication avec les eaux du Nil, et un coup d'œil suffit alors pour justifier l'assertion de l'historien grec; mais il serait impossible d'ajouter foi à ce témoignage si on le rapportait à tout le bassin du lac. En effet, où aurait-on transporté les 320 milliards de mètres cubes de terre produits par cette excavation? »

Le lac actuel est de peu d'étendue et ne rend plus aujourd'hui aucun service : on a retrouvé la base des deux pyramides signalées par Hérodote, mais l'eau n'arrive pas jusqu'à elles, ce qui indique un déplacement considérable.

Les habitants des villes et les nomades. — La civilisation égyptienne est tout entière sur les rives du Nil : en dehors de la vallée qu'il arrose il n'y a jamais eu que de la barbarie. La conformation géographique du pays indique que des tribus nomades en furent les premiers habitants. Au milieu des déserts que parcourent ces hordes errantes, coule un grand fleuve aux bords duquel se fixèrent à l'origine des bateliers et des pêcheurs. La lutte entre les habitants sédentaires de la vallée et les tribus nomades dut exister de bonne heure, elle semble se résumer dans l'histoire si vague

de la domination des pasteurs. Cet antagonisme se retrouve, du reste, dans la nature elle-même, où la mer brûlante des sables envahissants contraste avec l'humidité féconde de la vallée.

La civilisation, qui s'établit promptement dans la vallée du Nil, pouvait difficilement se développer parmi les nomades. Ceux-ci, n'ayant la plupart du temps ni agriculture, ni industrie d'aucune sorte, étaient toujours attirés vers la vallée par l'appât d'un pillage productif. La fertilité des bords du Nil était proverbiale dans toutes les contrées environnantes; dans les années de mauvaise récolte, les habitants de l'Asie arrivaient par l'isthme de Suez pour trouver du grain dans une contrée plus favorisée, comme nous le voyons dans l'histoire des enfants de Jacob. Mais souvent aussi ces étrangers, au lieu de faire un simple trafic, se mêlaient aux tribus du désert, dans l'espérance d'avoir leur part du butin. Aussi, étaient-ils généralement détestés des Égyptiens, qui confondaient dans une haine commune tous les peuples habitant en dehors de leur vallée du Nil.

Les documents historiques. — Jusqu'au commencement de ce siècle, les documents dont on se servait pour constituer l'histoire d'Égypte reposaient uniquement sur les récits des historiens grecs et sur quelques passages de la Bible, extrêmement précieux pour certains détails, mais ne formant pas un ensemble. Grâce à la découverte de Champollion, on peut aujourd'hui, par le déchiffrement des hiéroglyphes, confronter ces documents avec les inscriptions recueillies sur les monuments et les papyrus.

Les anciens historiens ont donné le nom d'hiéroglyphes aux caractères de l'écriture monumentale égyptienne, qu'ils croyaient réservés uniquement à des sujets sacrés. L'écriture hiéroglyphique est formée de signes imitant divers objets et exprimant, les uns des idées, les autres des sons.

Il y a différentes espèces de signes : les signes figuratifs sont de simples images. Ainsi, pour écrire un lion ou une étoile, on donne au signe la forme de lion ou d'étoile. Mais, pour des idées d'un ordre plus abstrait, il a fallu adopter des signes conventionnels qu'on désigne sous le nom de symboliques. Pour dire la guerre, par exemple, on représentait deux bras, dont l'un tenait un bouclier, l'autre une pique. Enfin certains signes appelés phonétiques représentent un son ou une articulation.

Ce système d'écriture n'étant pas assez rapide pour les choses courantes, on en fit promptement une abréviation où le tracé primitif devint presque conventionnel; c'est ce que Champollion a appelé l'écriture hiératique. Une abréviation encore plus sommaire a formé l'écriture démotique, qui est usitée surtout pour les contrats de vente, tandis que les signes hiéroglyphiques ont toujours été employés pour les inscriptions gravées sur les monuments.

Les races primitives. — Malgré les précieux documents fournis par le déchiffrement des hiéroglyphes, nous ne trouvons rien qui soit absolument positif sur l'origine du peuple égyptien; en présence des témoignages très-confus de l'antiquité, nous sommes réduits aux conjectures. Ces témoignages proviennent de trois sources : le récit biblique, les traditions rapportées par les historiens grecs, et enfin l'opinion des Égyptiens sur eux-mêmes.

Suivant la Bible, c'est aux fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, qu'il faut rattacher les trois grandes races humaines. Les Égyptiens, les Éthiopiens et tous les peuples de la vallée du Nil appartiendraient à la descendance de Cham : ils seraient ainsi de la même race que les nègres de l'intérieur de l'Afrique, avec lesquels néanmoins ils ne présentent aucune conformité dans le type.

« Suivant la Genèse, dit M. Lenormant, Cham eut quatre fils : *Kousch, Misraïm, Phut et Chanaan.* L'identité de la race de *Kousch* et des Éthiopiens est certaine; les inscriptions hiéroglyphiques de l'Égypte désignent toujours les peuples du haut Nil, au sud de la Nubie, sous le nom de Kousch. Dans les livres saints, *Misraïm* est l'appellation constante de l'Égypte, et de nos jours encore les Arabes appliquent le nom de Misr, soit à la capitale de l'Égypte, soit à l'Égypte entière. L'identité de la descendance de *Phut* avec les peuples qui habitaient les côtes septentrionales de l'Afrique, n'est pas établie d'une manière aussi certaine. Les critiques les plus compétents sont cependant d'avis que ce nom, pris dans sa plus grande extension, désigne les Libyens primitifs, au milieu desquels des tribus japhétiques vinrent ensuite s'établir. Sous le nom de *Chanaan* sont compris les Phéniciens et toutes les tribus étroitement apparentées à eux, qui, avant l'établissement des Hébreux, habitaient la contrée dite de Chanaan, c'est-à-dire le pays compris entre la Méditerranée et la mer Morte, qui fut plus tard la Terre sainte. »

Le témoignage des Grecs et des Romains, si précieux quand on

arrive à la période historique, est absolument nul pour la question d'origine, parce qu'ils se placent sur un terrain purement mythologique. C'est ainsi qu'Ovide, qui se fait ici l'écho de récits fort anciens, raconte que Phaéton ayant mal conduit le char du Soleil, cet astre se rapprocha trop de la terre du coté de l'Afrique, ce qui dessécha le sol et produisit le grand désert : les habitants qui survécurent à l'embrasement eurent la peau tellement rissolée qu'elle changea de couleur, phénomène qui s'est transmis à leurs enfants. Ce qu'on dit d'Osiris comme personnage historique n'est guère plus sérieux et, avant les récits d'Hérodote sur Ménès, qui régna sur un peuple déjà avancé en civilisation, les anciens ne nous fournissent, sur l'origine des races, aucun renseignement ayant le caractère d'un document positif.

Au lieu des trois grandes races dérivées de Sem, Cham et Japhet, dont parle la Bible, les Égyptiens, qui se croyaient issus du limon du Nil comme les plantes qu'ils cultivaient, partageaient le genre humain en quatre grands groupes, dont ils formaient naturellement le plus important.

« Les traditions égyptiennes, dit M. Chabas [1], attribuaient la dispersion des nations à l'un des épisodes de la révolte des méchants. Dans les beaux textes d'Edfou, publiés par M. Naville, nous lisons que le bon principe, sous la forme solaire de Harmakou (Harmachis), triompha de ses adversaires dans le nome Apollinopolite. De ceux qui échappèrent au massacre, quelques-uns émigrèrent vers le midi : ils devinrent les Kouschites; d'autres allèrent vers le nord, ils devinrent les Amou; une troisième colonne se dirigea vers l'occident, ils devinrent les Tamahou; une dernière enfin vers l'est, ils devinrent les Shasou. Dans cette énumération, les Kouschites comprennent les nègres; les Tamahou englobent la race à peau blanche du nord de l'Afrique, des îles de la Méditerranée et de l'Europe; parmi les Amou, comptent toutes les grandes nations de l'Asie, la Palestine, la Syrie, l'Asie Mineure, la Chaldée et l'Arabie; les Shasou sont les nomades, les Bédouins du désert et des montagnes de l'Asie. Telle était pour les Égyptiens la division des grandes familles humaines. »

Les quatre grandes races se distinguent, dans les peintures égyptiennes, par les couleurs rouge, jaune, noire ou blanche. Champollion est le premier qui ait établi cette distinction.

A défaut de renseignements écrits d'une façon bien suivie, les

1. *Études sur l'antiquité historique.*

Égyptiens nous ont du moins laissé dans leurs peintures une trace visible de leur opinion sur la division des races.

« Dans la vallée proprement dite de Biban-el-Molouk, dit Champollion le jeune, nous avons admiré l'étonnante fraîcheur des peintures et la finesse des sculptures de plusieurs tombeaux. J'y ai fait dessiner la série de peuples figurée dans des bas-reliefs. J'avais cru d'abord, d'après les copies publiées en Angleterre, que ces peuples de race bien différente, conduits par le dieu Horus, tenant le bâton pastoral, étaient les nations soumises au sceptre des Pharaons; l'étude des légendes m'a fait connaître que ce tableau a une signification plus









Fig. 3. — Un Égyptien. Fig. 4. — Un Nègre. Fig 5. — Un Asiatique.

(D'après les peintures égyptiennes.)

générale. Il appartient à la troisième heure du jour, celle où le soleil commence à faire sentir toute l'ardeur de ses rayons et réchauffe les contrées habitées de notre hémisphère. On a voulu représenter, d'après la légende même, les habitants de l'Égypte et ceux des contrées étrangères. Nous avons donc ici sous les yeux l'image des diverses races d'hommes connues des Égyptiens, et nous apprenons en même temps les grandes divisions géographiques ou ethnographiques établies à cette époque reculée.

« Les hommes guidés par le pasteur des peuples, Horus, appartiennent à quatre familles bien distinctes. Le premier (fig. 3), le plus

voisin du dieu, est de couleur rouge sombre, taille bien proportionnée, physionomie douce, nez légèrement aquilin, longue chevelure nattée, vêtu de blanc. Les légendes désignent cette espèce sous le nom de *Rot-en-ne-rôme*, la race des hommes, les hommes par excellence, c'est-à-dire les Égyptiens.

« Il ne peut y avoir aucune incertitude sur celui qui vient après : il appartient à la race des nègres (fig. 4), qui sont désignés sous le nom général de *Mahasi*. Le suivant (fig. 5) présente un aspect bien différent : peau couleur de chair tirant sur le jaune, teint basané, nez fortement aquilin, barbe noire, abondante et terminée en pointe,



Fig. 6. — Un homme d'Europe. Fig. 7. — Un Assyrien. Fig. 8. — Un Grec d'Ionie.

(D'après les peintures égyptiennes.)

court vêtement de couleurs variées. Cette race porte le nom de *Namou* (Asiatiques). Enfin le dernier (fig. 6) a la teinte de la peau que nous nommons couleur de chair, ou peau blanche de la nuance la plus délicate, le nez droit ou légèrement voussé, les yeux bleus, la barbe blonde ou rousse, la taille haute et très-élancée, il est vêtu de peau de bœuf conservant encore son poil, véritable sauvage, tatoué sur les diverses parties du corps; on nomme cette race *Tamhou* (Européens).

« Je me hâtai de chercher le tableau correspondant à celui-ci dans les autres tombes royales et, en le retrouvant en effet dans plusieurs, les variations que j'y observai me convainquirent pleinement qu'on a

voulu figurer ici les habitants des quatre parties du monde, selon l'ancien système égyptien, savoir: 1° les habitants de l'Égypte, qui à elle seule formait une partie du monde, d'après le très-modeste usage des vieux peuples; 2° les habitants propres de l'Afrique, les nègres; 3° les Asiatiques; 4° enfin (et j'ai honte de le dire puisque notre race est la dernière et la plus sauvage de la série) les Européens qui, à ces époques reculées, il faut être juste, ne faisaient pas une trop belle figure dans ce monde. Il faut entendre ici tous les peuples de race blonde et à peau blanche, habitant non-seulement l'Europe, mais encore l'Asie, leur point de départ.

« Cette manière de considérer ces tableaux est d'autant plus la véritable que, dans les autres tombes, les mêmes noms génériques reparaissent et constamment dans le même ordre. On y trouve aussi les Égyptiens et les Africains représentés de la même manière, mais les *Namou* (Asiatiques) et les *Tamhou* (races européennes) offrent de curieuses variantes. Au lieu de l'arabe ou du juif, si simplement vêtu (fig. 5), figuré dans un tombeau, l'Asie a pour représentants, dans d'autres tombeaux (celui de Ramsès-Meïamoun, etc.), trois individus, toujours à teint basané, nez aquilin, œil noir et barbe touffue, mais costumés avec une rare magnificence. Dans l'un, ce sont évidemment des Assyriens (fig. 7); leur costume, jusque dans les plus petits détails, est parfaitement semblable à celui des personnages gravés sur les cylindres assyriens; dans l'autre, ce sont les Mèdes, ou habitants primitifs de quelque partie de la Perse, leur physionomie et leur costume se retrouvant trait pour trait sur les monuments dits persépolitains. On représentait donc l'Asie par l'un des peuples qui l'habitaient, indifféremment. Il en est de même de nos bons vieux ancêtres, les *Tamhou;* leur costume est quelquefois différent (fig. 8), leurs têtes sont plus ou moins chevelues et chargées d'ornements, leur vêtement sauvage varie un peu dans la forme, mais leur teint blanc, leurs yeux et leur barbe conservent tout le caractère d'une race à part.

« Je ne m'attendais certainement pas, en arrivant à Biban-el-Molouk, d'y trouver des sculptures qui pourront servir de vignettes à l'histoire des habitants primitifs de l'Europe, si on a jamais le courage de l'entreprendre. »

II

L'ÉGYPTE SOUS LES PHARAONS.

LES LISTES DE MANÉTHON. — L'ANCIEN EMPIRE. — LE MOYEN EMPIRE. LES PASTEURS. — LE NOUVEL EMPIRE. — LA DÉCADENCE.

LES LISTES DE MANÉTHON. — L'incertitude où l'on est sur ce qui concerne la chronologie égyptienne, surtout à ses origines, ne permet pas de classer par siècle l'histoire de ce pays. En dehors des historiens grecs, les monuments connus sous le nom de *Salle des Ancêtres*, de *Table d'Abydos* et de *Table de Sakkarah* fournissent des documents extrêmement précieux, mais malheureusement incomplets.

Les Égyptiens classaient les faits dans leurs annales, d'après le nombre d'années écoulées depuis l'avénement du souverain régnant. Il en résulte que les inscriptions et les papyrus ne donnent que des renseignements insuffisants. On a bien échafaudé divers systèmes d'après des données astronomiques, mais sans arriver à un résultat, et il a fallu forcément en revenir aux listes de Manéthon.

Sous Ptolémée Philadelphe, le prêtre Manéthon, après avoir consulté les archives soigneusement conservées dans les temples, écrivit en langue grecque une grande histoire d'Égypte, qui n'est malheureusement pas arrivée jusqu'à nous. Mais il avait placé, à la tête de son livre, une liste des dynasties ou familles royales qui ont régné sur l'Égypte jusqu'à Alexandre, et cette liste, contenant le nombre d'années que chaque dynastie avait duré, a été citée par d'autres écrivains et nous a été ainsi conservée. Ce document, le plus important qui nous soit resté sur l'histoire de l'ancienne Égypte, est devenu plus précieux encore, depuis qu'on a appris à déchiffrer les hiéroglyphes et qu'on a été sur plusieurs points à même de constater sa sincérité.

Malheureusement on ne sait pas si les dynasties dont parle Manéthon ont toujours été successives, ou si quelques-unes n'ont pas été collatérales. L'Égypte, en effet, n'a pas toujours constitué un royaume unique, et, si l'on compte comme collatérales deux dynasties ayant pu régner ensemble sur la haute et la basse Égypte, on restreint beaucoup le chiffre formidable d'années qu'on est obligé d'admettre en comptant comme successives les dynasties de Manéthon.

Les savants ne parvenant pas à s'entendre sur ce point, nous nous trouvons, pour la chronologie égyptienne, en présence de deux systèmes principaux.

Dans l'un, M. Mariette pense que les dynasties collatérales ont été fort nombreuses, mais que l'historien grec a dû nécessairement les éliminer et qu'aucun monument ne nous autorise à penser que la liste de Manéthon n'est pas successive. D'après cette opinion, qui est aujourd'hui la plus répandue, les trente et une dynasties qui, suivant Manéthon, ont régné sur l'Égypte antérieurement aux Ptolémées, dont la domination commence 332 ans avant Jésus-Christ, occuperaient un total de 4,672 années, et l'histoire de la monarchie égyptienne commencerait ainsi 5,004 ans avant notre ère.

D'après l'autre système, proposé par Lieblein et adopté par Lepsius, il faudrait considérer comme collatérales les IXe, Xe, XIe, XIIIe, XVIe, XXIIe et XXVe dynasties qui, réunies ensemble, représentent une durée de 1,777 ans. La liste de Manéthon, ainsi interprétée, réduirait la durée de la monarchie égyptienne, antérieurement aux Ptolémées, à 3,555 ans, chiffre déjà bien respectable.

Parmi les Pharaons qui ont formé les dynasties égyptiennes, les uns sont indigènes, les autres ont régné par droit de conquête. Les dynasties indigènes prennent le nom de la ville qu'elles ont choisies comme siége du gouvernement : ainsi l'on dit les dynasties memphites, thébaines, éléphantines, tanites, etc. Les dynasties qui ont régné par la conquête prennent au contraire le nom des pays dont elles sont originaires : ainsi il y a des dynasties éthiopiennes, persanes, ou grecques.

On divise généralement l'histoire de l'Égypte en cinq grandes périodes qui sont désignées sous les noms suivants : 1° Ancien Empire. — 2° Moyen Empire. — 3° Nouvel Empire. — 4° Époque Grecque. — 5° Époque Romaine.

Les monuments égyptiens qu'on peut voir dans nos musées se rattachent à des époques très-différentes, et les catalogues, ne pouvant leur assigner une date positive, indiquent généralement la dynastie à laquelle ils appartiennent. Il est donc important, si l'on veut connaître approximativement l'antiquité d'un monument, de savoir à quelle époque répondent chronologiquement les dynasties dont Manéthon a donné la liste. Nous avons adopté, pour éviter les confusions, le tableau donné par M. Mariette dans le catalogue du Musée de Boulaq.

DYNASTIES	CAPITALES (NOM GREC)	CAPITALES (NOM ARABE)	DURÉE	AVANT J.-C.
		ANCIEN EMPIRE		
I.	Thinis.	Harabat-el-Madfouneh.	253 ans.	5 004 ans.
II.	—	—	302 ans.	4 751 ans.
III.	Memphis.	Myt-Rahyneh.	214 ans.	4 449 ans.
IV.	—	—	284 ans.	4 235 ans.
V.	—	—	248 ans.	3 951 ans.
VI.	Éléphantine.	Gesyret-Asouan.	203 ans.	3 703 ans.
VII.	Memphis.	Myt-Rahyneh.	70 j.	3 500 ans.
VIII.	—	—	142 ans.	3 500 ans.
IX.	Héracléopolis.	Ahnas-el-Medineh.	109 ans.	3 358 ans.
X.	—	—	185 ans.	3 249 ans.
		MOYEN EMPIRE		
XI.	Thèbes.	Médinet-Abou.	213 ans	3 064 ans.
XII.	—	—		
XIII.	—	—	453 ans.	2 851 ans.
XIV.	Xoïs.	Sakha.	184 ans.	2 398 ans.
XV.	(Pasteurs).	Sân.		
XVI.	—	—	511 ans.	2 214 ans.
XVII.	—	—		
		NOUVEL EMPIRE		
XVIII.	Thèbes.	Médinet-Abou.	241 ans.	1 703 ans.
XIX.	—	—	174 ans.	1 462 ans.
XX.	—	—	178 ans.	1 288 ans.
XXI.	Tanis.	Sân.	130 ans.	1 110 ans.
XXII.	Bubastis.	Tell-Basta.	170 ans.	980 ans.
XXIII.	Tanis.	Sân.	89 ans.	810 ans.
XXIV.	Saïs.	Sa-el-Hagar.	6 ans.	721 ans.
XXV.	(Éthiopiens).		50 ans.	715 ans.
XXVI.	Saïs.	Sa-el-Hagar.	138 ans.	665 ans.
XXVII.	(Perses).		121 ans.	527 ans.
XXVIII.	Saïs.	Sa-el-Hagar.	7 ans.	406 ans.
XXIX.	Mendès.	Aschmoun-er-Rouman.	21 ans.	399 ans.
XXX.	Sebennytès.	Samanhoud.	38 ans.	378 ans.
XXXI.	(Perses).		8 ans.	340 ans.

L'an 332, l'Égypte tombe sous la domination macédonienne, et dès lors l'époque dite pharaonique cesse d'exister.

L'Ancien empire. — Il faut distinguer dans l'histoire des mœurs égyptiennes deux périodes bien distinctes : celle des Pharaons et celle des Ptolémées. On donne le nom de Pharaons aux rois d'Égypte antérieurs à la conquête d'Alexandre. C'est durant cette période, d'ailleurs fort longue, qu'il faut étudier les habitudes égyptiennes dans ce qu'elles ont de caractéristique ; car, sous la domination des rois grecs, l'Égypte, bien qu'extrêmement florissante sous le rapport du commerce et de l'industrie, a perdu en quelque sorte sa personnalité. La brillante civilisation d'Alexandrie remplace les vieux sanctuaires de Memphis et de Thèbes ; l'Égypte pourtant se survit à elle-même par la tradition, mais la séve n'est plus sur les bords du Nil, et de nouveaux usages viennent sans cesse battre en brèche les anciennes coutumes. Cette période de transformation est assurément fort intéressante à étudier, mais elle doit former un chapitre spécial et, quand on veut connaître exactement la part de l'Égypte dans la civilisation antique, il faut l'étudier sous les Pharaons, c'est-à-dire à l'époque où elle garde toute sa personnalité et n'a pas encore subi les innovations étrangères.

On a admis longtemps, d'après l'autorité des historiens grecs, que l'Éthiopie avait été le berceau de la civilisation égyptienne. Cette opinion est complétement abandonnée aujourd'hui. L'étude des monuments a prouvé : 1° que les Égyptiens sont d'une race venue d'Asie et non originaire d'Afrique; 2° que la civilisation qu'ils ont fondée sur les bords du Nil a remonté le fleuve et ne l'a pas descendu. C'est pour cela que M. Mariette appelle l'Éthiopie fille de l'Égypte.

Suivant les historiens grecs, Ménès a été le fondateur de Memphis et le premier roi d'Égypte. C'est à lui que commence la Ire dynastie des Pharaons, qui a duré 253 ans. Aucun des monuments élevés dans cette période n'est parvenu jusqu'à nous.

La IIe dynastie a duré 302 ans : on attribue à cette période la construction de la grande pyramide à degrés qui se voit à Sakkarah et qui aurait été la sépulture d'un des rois de cette époque. Cette pyramide serait ainsi le plus ancien monument de l'Égypte et peut-être du monde. La porte basse et étroite, qui donnait accès à la chambre sépulcrale de la pyramide, a été enlevée en 1845 par Lepsius et transportée au Musée de Berlin. On attribue généralement à cette dynastie l'introduction du culte des animaux sacrés, et notamment du bœuf Apis, manifestation vivante du dieu Ptah, adoré à Memphis. Le tombeau d'un haut fonctionnaire appelé Thoth-Hotep

découvert par M. Mariette dans la nécropole de Sakkarah, et le groupe de Sépa et de ses fils, au Louvre, passent pour remonter aux derniers rois de cette dynastie. Les inscriptions montrent l'écriture égyptienne dejà constituée.

La IIIe dynastie paraît originaire de Memphis : c'est dans cette maison royale qu'on voit apparaître les premiers Pharaons notés dans l'histoire comme conquérants. On a de cette époque un tombeau découvert à Sakkarah et maintenant au Musée de Berlin. Les représentations de cette tombe nous montrent une civilisation déjà avancée dans l'agriculture. Un grand nombre d'animaux sont déjà domestiqués, et l'on y voit le bœuf, l'âne et le chien; mais le cheval ne paraît pas encore, non plus que le chameau, qui ne se trouve jamais sur les monuments de l'ancienne Égypte.

Tout ce qui touche les trois premières dynasties égyptiennes est obscur : ce n'est qu'à partir de la IVe que l'histoire commence à s'éclaircir un peu. On rattache à cette époque les grandes pyramides ainsi que le grand sphinx de Giseh. La belle statue de Chephren, au Musée de Boulaq, est de la même période. Le gouvernement semble être une sorte d'aristocratie militaire bien plutôt que sacerdotale. Un grand nombre de monuments, contenant des scènes de la vie privée plutôt que religieuse, nous montrent une société extrêmement avancée sous le rapport du bien-être matériel.

La VIe dynastie marque le point culminant de la civilisation de l'ancien empire, qui avait duré dix-neuf siècles. « Le spectacle qu'offre alors l'Égypte, dit M. Mariette, est bien digne de fixer l'attention. Quand le reste de la terre est encore plongé dans les ténèbres de la barbarie; quand les nations les plus illustres, qui joueront plus tard un rôle si considérable dans les affaires du monde, sont encore à l'état sauvage, les rives du Nil nous apparaissent comme nourrissant un peuple sage et policé, et une monarchie puissante, fondée sur une formidable organisation de fonctionnaires et d'employés, règle déjà les destinées de la nation. Dès que nous l'apercevons à l'origine des temps, la civilisation égyptienne se montre ainsi à nous toute formée; et les siècles à venir, si nombreux qu'ils soient, ne lui apprendront presque plus rien. Au contraire, dans une certaine mesure, l'Égypte perdra, car, à aucune époque, elle ne bâtira des monuments comme les pyramides. »

Après la VIe dynastie, l'Égypte paraît avoir éprouvé de fortes commotions politiques, dont on ignore la nature. Une éclipse se manifeste

alors dans la civilisation et, pendant plusieurs siècles, on ne trouve aucun monument. Il semble qu'une invasion et l'introduction d'une race nouvelle soit venue modifier profondément toutes les vieilles habitudes de la nation. La période qu'on est convenu d'appeler l'Ancien Empire s'arrête à la Xe dynastie.

Le moyen empire. — « Quand, avec la XIe dynastie, dit M. Mariette, on voit l'Égypte se réveiller de son long sommeil, les anciennes traditions sont oubliées. Les noms propres usités dans les anciennes familles, les titres donnés aux fonctionnaires, l'écriture elle-même et jusqu'à la religion, tout semble nouveau. Tanis, Éléphantine, Memphis, ne sont plus les capitales choisies : c'est Thèbes qui, pour la première fois, devient le siége de la puissance souveraine. »

La ville de Thèbes, qui, suivant M. Lenormant, n'existait pas encore au temps de l'éclat de l'ancien empire et fut fondée pendant l'anarchie que nous avons signalée sous les dernières dynasties, devint la capitale de l'Égypte pendant la période que l'on est convenu d'appeler le Moyen Empire.

Les hypogées de Beni-Hassan, qui remontent à la XIIe dynastie, retracent les détails les plus curieux sur l'agriculture et les mœurs privées des anciens Égyptiens. Dans une inscription de la XIIe dynastie, un gouverneur de province, nommé Améni, fait le tableau suivant de son administration : « Toutes les terres étaient ensemencées du nord au sud. Des remercîments me furent adressés de la maison du roi pour le tribut amené en gros bétail. Rien ne fut volé dans mes ateliers. J'ai travaillé et la province entière était en pleine activité. Jamais petit enfant ne fut affligé, jamais veuve ne fut maltraitée par moi; jamais je n'ai troublé de pêcheur ni entravé de pasteur. Jamais disette n'eut lieu de mon temps et je ne laissai jamais d'affamé dans les années de mauvaise récolte. J'ai donné également à la veuve et à la femme mariée, et je n'ai jamais préféré le grand au petit dans tous les jugements que j'ai rendus. »

Les premières dynasties du moyen empire marquent dans l'histoire d'Égypte une période de grande puissance politique. Non-seulement la basse et la haute Égypte furent réunies sous le même sceptre, mais encore les Pharaons commencèrent à revendiquer comme leur patrimoine toutes les terres qu'arrose le Nil. En même temps ils élevèrent un grand nombre de monuments : le labyrinthe et le lac Mœris remontent à cette période.

Cet état florissant dura plusieurs siècles, mais, après la XIV[e] dynastie, l'Égypte paraît avoir été de nouveau en proie à des déchirements qui eurent pour résultat d'ouvrir le pays à des conquérants étrangers.

Les pasteurs. — La dernière partie du moyen empire est marquée par un événement formidable qui transforma complétement la basse Égypte : ce fut l'invasion des pasteurs, peuples venus d'Asie et qui, pendant cinq cents ans, restèrent les maîtres du pays. Cette invasion paraît avoir eu dans l'Égypte une importance analogue à celle des invasions barbares dans l'empire romain, mais elle est toujours demeurée fort énigmatique et l'on ne sait pas encore au juste ce qu'étaient les pasteurs, ni d'où ils venaient. « Il y eut, — dit Manéthon dans un fragment conservé par l'historien Josèphe, — un roi sous le règne de qui le souffle de la colère de Dieu s'éleva, je ne sais pourquoi, contre nous. Contrairement à toute attente, des hommes obscurs, venant du côté de l'Orient, firent une invasion dans notre pays, dont ils s'emparèrent facilement et sans combats. Ils assujettirent les chefs qui y commandaient, brûlèrent les villes et renversèrent les temples des dieux; ils firent aux habitants tout le mal possible, égorgeant les uns, réduisant en esclavage les femmes et les enfants des autres. »

On a contesté de nos jours le caractère dévastateur et barbare que les historiens anciens ont attribué aux pasteurs, et M. Mariette a découvert à Tanis des monuments dus à leur initiative. Mais il paraît certain que ces pasteurs, venus très-probablement de Syrie ou d'Arabie, différaient absolument des Égyptiens par les mœurs aussi bien que par la race. Il a dû nécessairement se produire entre les deux peuples un choc très-violent qui a pu arrêter la marche civilisatrice des anciens habitants; seulement il n'y a pas eu, comme on l'a dit parfois, une destruction complète de cette civilisation, laquelle s'est maintenue intacte dans la Thébaïde et l'Éthiopie, où les pasteurs n'ont pas pénétré.

Le nouvel empire. — Un changement, qui eut pour résultat de ramener en Égypte une dynastie nationale, marque le début du nouvel empire, dont le premier acte politique fut l'expulsion des pasteurs. Cette lutte, dont le récit est généralement très-obscur et rempli de contradictions, paraît avoir eu surtout un caractère de guerre religieuse. C'est du moins ce qui résulte d'un papyrus du

Musée britannique, cité par M. Lenormant. « Il arriva que le pays d'Égypte tomba aux mains des ennemis, et personne ne fut plus roi du pays entier au moment où cela arriva. Et voici que le roi Taaaken fut seulement un *hak* (prince vassal) de la haute Égypte. Les ennemis étaient dans Héliopolis et leur chef dans Avaris... Le roi Apapi se choisit le dieu Souteckh comme seigneur et ne fut pas serviteur d'aucun autre dieu existant dans le pays entier... Il lui bâtit un temple en bon travail durant à toujours. »

Le roi pasteur Apapi, apprenant que le prince de la Thébaïde Taaaken refusait d'adorer son dieu Souteckh, lui envoya une sommation qui fut reçue avec mépris; une guerre longue et sanglante survint à cette occasion et aboutit à l'expulsion des pasteurs.

Malgré les incertitudes où l'on est relativement à l'époque de l'expulsion des pasteurs, elle paraît avoir été définitive sous Amosis, l'un des successeurs du roi Taaaken. C'est après son règne que commence la grande période militaire de l'Égypte. Aménophis Ier porte ses armes en Asie et s'empare de la Mésopotamie; Touthmès II fait des campagnes heureuses en Éthiopie et en Palestine; enfin Touthmès III entreprend une série d'expéditions dont le récit est figuré sur les murs de Karnak.

« Il fit passer sous son joug, dit M. de Rougé, les peuples de l'Asie centrale et nous voyons figurer parmi ses vassaux Babel, Ninive et Sennaar, au milieu de peuples plus importants alors, mais dont les noms se sont obscurcis dans la suite des temps. »

La grandeur politique de l'Égypte se continue sous Aménophis III, le prince que les Grecs ont appelé Memnon, et dont le colosse brisé résonnait dans la plaine de Thèbes au lever du soleil. Une révolution religieuse vint troubler l'Égypte après lui, et le fanatisme effaça partout le nom du dieu Ammon, la grande divinité de Thèbes. Une multitude de monuments nous montrent en effet ce nom mutilé.

Pendant ces troubles, l'empire de l'Asie échappa à l'Égypte, qui se releva pourtant sous Séti Ier, et arriva à l'apogée de sa puissance sous son fils Ramsès II, appelé par les Grecs Sésostris, et dont le nom sur les monuments se lit Ramsès-Meïamoun. L'Éthiopie et l'Asie furent de nouveau conquises et les nombreux prisonniers que le vainqueur ramena avec lui furent employés à élever d'immenses édifices.

« Ramsès II, dit M. de Rougé, couvrit l'Égypte de monuments; son

nom marque d'importantes constructions depuis Tanis jusqu'au fond de la Nubie. A Thèbes, le célèbre Ramesséum est un monument religieux et funéraire spécialement consacré à sa mémoire. L'art déclina rapidement sous son règne malgré ses immenses travaux. Il eut le tort de faire substituer ses propres cartouches à ceux de son père sur la salle hypostyle de Karnak et sur d'autres monuments du règne précédent. Son orgueil paraît n'avoir pas connu de bornes. Souvent il s'introduit lui-même dans les triades divines auxquelles il dédie les temples. Le *soleil de Ramsès-Meïamoun* qu'on aperçoit sur leurs murailles n'est autre chose que le roi, déifié de son vivant. Le souvenir de ses conquêtes était encore vivant en Égypte sous les Romains et Tacite l'a rappelé; mais nous ne trouvons aucune trace qui nous montre sa mémoire vénérée après sa mort. Un de ses successeurs atteste seulement qu'il régna soixante-sept ans, et qu'il était resté célèbre pour le nombre et l'éclat des monuments de son règne. »

Néanmoins les savants ne sont pas complétement d'accord sur ce règne : c'est ainsi que, suivant M. Paul Pierret, les Grecs auraient concentré sur la tête de cet unique personnage des exploits que nous devons partager entre plusieurs souverains.

La domination des Égyptiens en Asie se soutint pendant la XIXe et la XXe dynastie, dont tous les rois portent le nom de Ramsès comme leur aïeul. Les pays conquis gagnèrent probablement au contact des Égyptiens plus civilisés qu'eux, mais les institutions et les usages qui faisaient la grandeur de l'Égypte s'altérèrent; la religion même fut atteinte et des divinités asiatiques, comme Baal et Astarté, reçurent un culte officiel dans la ville de Ramsès.

LA DÉCADENCE. — Vers la fin de la XXe dynastie, les prêtres d'Ammon s'emparent peu à peu de l'autorité et finissent par remplacer la famille des Ramsès. Le caractère sacerdotal de cette période est très-accusé, mais la grande organisation militaire de l'époque précédente tend à s'effacer, et l'Égypte, après avoir perdu l'Asie, se trouve réduite à ses limites naturelles. On compte pourtant encore quelques expéditions heureuses : dans l'une d'elles, les Égyptiens s'emparent de Jérusalem et emmènent son roi, que nous voyons représenté sur un monument les mains liées derrière le dos. Mais l'Égypte ne lutte pas plus loin que la Syrie et la Palestine : l'Assyrie, alors toute-puissante, eût arrêté les envahisseurs.

Enfin, sous la XXIVe dynastie, l'Égypte est envahie par les Éthio-

piens, son roi pris et brûlé, et une dynastie éthiopienne arrive au pouvoir. L'Égypte retrouve ensuite des rois nationaux; mais ceux-ci, par crainte des Éthiopiens, appellent à leur aide des mercenaires grecs. Cette innovation indispose l'armée nationale, et l'Égypte, complétement désorganisée, n'offre plus la moindre résistance le jour où elle est envahie par Cambyse.

Les Perses ne surent pas se faire aimer des Égyptiens, et Cambyse s'en fit haïr quand, dans un accès de fureur religieuse, il tua le bœuf Apis. Bien que Darius, plus habile, eût sacrifié aux dieux de l'Égypte, la domination persane ne fut jamais bien vue; aussi Alexandre fut-il salué par le plus grand nombre comme un libérateur.

III

ATTRIBUTS ROYAUX.

LE PHARAON DIVINISÉ. — ATTRIBUTS DES PHARAONS : LA COURONNE, L'ASPIC SACRÉ, LE VAUTOUR, LE LION ET LE SPHINX. — LE PHARAON EN GUERRE. LE PHARAON TRIOMPHANT. — EMBLÈMES DES PTOLÉMÉES.

LE PHARAON DIVINISÉ. — Dans aucun pays du monde, l'idolâtrie pour la personne royale n'a été poussée aussi loin qu'en Égypte. Un Pharaon n'est pas un simple chef politique, auquel la loi du pays ordonne d'obéir, il est de tous points assimilé à la divinité et reçoit un véritable culte. Pour les Égyptiens, ce qui se passe sur la terre n'est que la reproduction exacte des phénomènes célestes. Par cela seul qu'un Pharaon monte sur le trône, il est assimilé au soleil levant, personnifié dans Horus. Aussi l'épervier, oiseau consacré à Horus, figure sur la bannière royale, et c'est pour la même raison que le roi est appelé fils d'Ammon, qui est le Soleil.

Quand Alexandre traversa le désert pour aller dans le temple d'Ammon se faire proclamer dieu et fils d'Ammon, il ne fit qu'accomplir une cérémonie qui, aux yeux des Égyptiens, légitimait son droit à porter la couronne. Diodore de Sicile a raconté l'entrevue du roi avec le chef des prêtres d'Ammon. « Lorsque Alexandre fut introduit dans le temple et qu'il aperçut la statue du dieu, le prophète, homme très-âgé, s'avança vers lui et lui dit : « Salut, ô mon

« fils, recevez ce nom de la part du dieu. — Je l'accepte, ô mon « père, répondit Alexandre, et désormais je me ferai appeler ton fils « si tu me donnes l'empire de toute la terre. » Le prêtre entra alors dans le sanctuaire et, au moment où les hommes désignés pour porter la statue du dieu se mirent en mouvement, sur l'ordre d'une voix mystérieuse, il assura Alexandre que le dieu lui accordait sa demande... Alexandre se réjouit de la réponse de l'oracle, consacra au dieu de magnifiques offrandes et retourna en Égypte. »



Fig. 9. — Le dieu Ammon et le Pharaon.
(Statuette du Musée de Turin.)

Les monuments figurés sont d'accord avec les textes pour nous montrer le Pharaon avec les attributs divins. Une statuette du Musée de Turin représente (fig. 9) Ammon assis : le dieu est figuré sous sa forme humaine et nettement caractérisé par sa coiffure. Le jeune Pharaon, debout près de son père, tient en main la croix ansée, symbole de la vie divine.

Sur une peinture d'un temple de la Nubie, on voit la déesse



Fig. 10. — La déesse Anoukè allaitant un Pharaon.
(Peinture d'un temple de la Nubie.)

Anouké (fig. 10), que les Grecs ont identifiée avec Vesta, nourrissant

de son lait divin un Pharaon adolescent qui porte également la croix ansée. Anouké est le personnage féminin d'une triade de la Thébaïde méridionale. Le principe est toujours le même dans une province ou dans une autre et notre figure montre clairement le jeune roi suçant le lait divin.

Le caractère de divinité attribué au Pharaon est prouvé par les inscriptions et reconnu par tous les égyptologues.

La divinité du roi commence sur la terre et se perpétue au delà du tombeau. Chaque fois qu'un Pharaon meurt, le panthéon égyptien s'enrichit d'une divinité nouvelle à laquelle ses successeurs offriront des sacrifices.

Diodore de Sicile a parlé d'un prétendu jugement que le peuple prononçait sur les actes du roi défunt. Il y a eu erreur de la part de l'historien grec : si les cartouches de certains rois ont été martelés par leurs successeurs, c'est que ces rois ont été considérés comme ayant exercé le pouvoir souverain sans y avoir droit, en sorte que les honneurs divins, qu'ils s'étaient arrogés de leur vivant, n'impliquaient de leur part qu'une rébellion et un sacrilége; on pourrait donc assimiler ces usurpateurs aux antipapes de la chrétienté. Mais quand il s'agit d'un véritable Pharaon, ses actes, quels qu'ils soient, sont en dehors de tout contrôle, par la raison que le Pharaon résume en sa personne l'idée de suprême justice, en même temps que l'idée de suprême puissance.

Attributs des pharaons. — Les Pharaons portent en général les mêmes attributs que la divinité. Un curieux bas-relief du temple de Philœ montre comment les dieux d'Égypte associent le roi à leur toute-puissance. Le Pharaon est debout, les bras pendants, entre deux personnages divins et sa coiffure est caractérisée par le serpent *urœus,* symbole de la royauté. Les deux divinités versent, au-dessus de sa tête, l'eau consacrée et lui donnent ainsi l'initiation royale. Le dieu à tête d'épervier, placé à gauche, est Osiris, qualifié dans la légende de *Dieu grand, Seigneur suprême,* ordinairement peint en bleu. Le dieu à tête d'ibis, qui est à droite, est Thoth, qualifié *Seigneur des divines Écritures.*

Les vases que tiennent les deux divinités laissent couler de l'eau dont les jets se croisent pour retomber de chaque côté du Pharaon; mais, en retombant ainsi, l'eau se transforme en une série alternée de croix ansées, symbole de la vie divine, et de sceptres royaux.

La figure 11 nous montre un Pharaon dans son rôle de chef du sacerdoce : il porte sur la tête le disque solaire, les deux grandes



Fig. 11. — Un Pharaon dans son costume de chef du sacerdoce.
(D'après un bas-relief égyptien.)

plumes qui caractérisent Ammon et la natte qui descend autour de son oreille simulant la corne de bélier.

L'emblème du Pharaon est le sphinx, et les avenues de sphinx, qui précèdent le temple, représentent l'image des rois qui ont exercé

lé pouvoir, au nom de la divinité dont ils sont fils et à laquelle ils sont assimilés. Le sphinx, c'est-à-dire l'animal qui est pourvu d'un corps de lion uni à une tête d'homme, était aux yeux des Égyptiens le symbole de la force unie à l'intelligence; c'est pour cela que le sphinx est consacré à la représentation des rois. Quelquefois la tête humaine est remplacée dans les sphinx par une tête de bélier, emblème du dieu Ammon.

Il y a des sphinx de toutes grandeurs : généralement les temples étaient précédés d'une avenue de sphinx, comme on en voit à Thèbes. Nos musées renferment un grand nombre de petits sphinx en bronze qui servaient aux oblations religieuses; ils sont quelquefois pourvus de bras supportant des offrandes.

Le sphinx en granit rose du Louvre (inscrit sous le n° 23) porte les cartouches d'un Pharaon, fils de Ramsès II. C'est ce Pharaon, suivant l'opinion de M. de Rougé, qui fut l'adversaire de Moïse et dont l'armée fut engloutie sous les flots de la mer Rouge.

Le lion a été, en même temps que le sphinx, adopté comme emblème royal : c'est à ce titre que nous le voyons figurer sur les

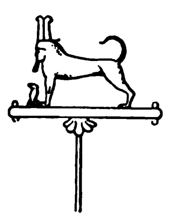


Fig. 12. — Enseigne avec le sphinx.

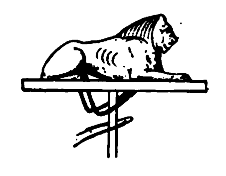


Fig. 13. — Enseigne avec le lion.

enseignes militaires (fig. 12 et 13). C'est surtout vers la XVIII[e] dynastie que cet emblème aurait été fréquent. « Sur les bagues de cette époque, — dit M. Pierret dans son *Dictionnaire d'archéologie égyptienne,* — il n'est pas rare de voir les cartouches accompagnés de la représentation d'un lion passant ou terrassant son ennemi. Aménophis III porte le titre de *Lion des rois.* »

Dans la salle historique du musée égyptien au Louvre (vitrine H), il y a une bague en or, portant le nom de Touthmès III, qui offre la représentation d'un lion terrassant un homme. Dans les scènes militaires des hypogées, on voit fréquemment un lion marcher à côté du char royal.

Notre figure 14 montre un Pharaon dans son palanquin. somptueusement décoré de tous les attributs divins ou royaux : on y voit le lion, le sphinx, l'épervier, le disque solaire ainsi que les déesses ouvrant leurs ailes protectrices.

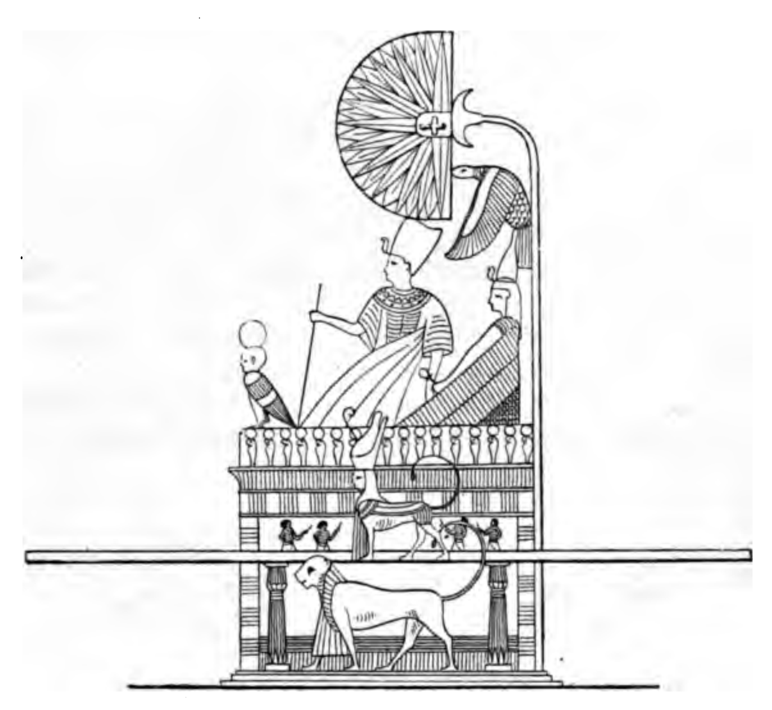


Fig. 14. — Un Pharaon dans son palanquin décoré des emblèmes royaux.

La corne de bélier, attribut du dieu Ammon, devait naturellement se retrouver dans la coiffure des rois d'Égypte, considérés comme fils d'Ammon et portant par conséquent les attributs du dieu. Nous la trouvons notamment dans une figure colossale du speos d'Ibsamboul, qui représente Ramsès-Meïamoun (fig. 15).

Cette coiffure est évidemment symbolique, et il est permis de douter que le personnage historique ait jamais été affublé de la sorte; mais elle a cela de particulier que les cornes apparaissent simultanément dans deux dispositions différentes. Comme le montre la figure 15, deux grandes cornes de bouc partent du milieu de la tête et supportent le disque solaire, en même temps que la couronne de la haute Égypte. Une autre corne, celle d'un véritable bélier cette

fois, part au-dessus de l'oreille qu'elle contourne. La parenté du roi



Fig. 15. — Ramsès-Melamoun (Sésostris.)
(Ibsamboul.)

avec le dieu de Thèbes, Ammon, est donc très-nettement exprimée dans cette figure. Ajoutons que, si la corne de bélier se montre dans



Fig. 16. — Amenessès.



Fig. 17. — La femme d'Amenessès.

(D'après les peintures de Biban-el-Molouk.)

des coiffures symboliques, on la voit également dans des coiffures réelles, par exemple (fig. 16), dans celle du Pharaon que Rosellini

appelle Amenessès. Seulement, au lieu d'une corne réelle, c'est un simple ornement qui en simule l'enroulement. Le même attribut se retrouve dans la coiffure de la femme de ce Pharaon (fig. 17), ce qui montre que les reines pouvaient aussi bien que leurs époux se rattacher directement à Ammon.



Fig. 16. — Harpe décorée d'une tête royale, portant la couronne de la basse Égypte.
(Peinture, dans le tombeau des rois, à Thèbes.)

La couronne est, de même que le sceptre, un insigne que portent également les dieux et les Pharaons qui en sont la personnification terrestre. Il y a deux espèces de couronnes qui impliquent la domination sur la haute ou sur la basse Égypte.

La mitre blanche et conique indique la souveraineté sur le Midi ou la haute Égypte. La couronne rouge, au contraire, qui est l'insigne

du pouvoir souverain dans le Nord ou la basse Égypte, est évasée et munie d'un enroulement appelé *lituus*.

La couronne de la basse Égypte, telle que nous venons de la décrire, est représentée sur une magnifique harpe, qu'on voit dans le tombeau des rois à Thèbes (fig. 18). L'importance de cette peinture et de celle que nous donnons ci-dessous (fig. 19) ont fait donner à la salle qui les contient le nom de *salle des harpes*. Sur la première figure,



Fig. 19. — Harpe décorée d'une tête royale portant la double couronne de la haute et de la basse Égypte.
(Peinture, dans le tombeau des rois, à Thèbes.)

le harpiste est vêtu d'une robe à fond noir et à raies blanches. Le corps de la harpe a un fond jaune avec des compartiments et des ornements en chevrons rouges, bleus, verts et jaunes ; la partie supérieure est recourbée fortement et couronnée de onze fiches correspondant aux onze cordes de la harpe. Le bas de l'instrument se termine par une tête royale ou divine (car les insignes sont identiques), caractérisée par la couronne de la basse Égypte.

La seconde harpe (fig. 19), qui est peinte dans la même salle, nous montre également une tête couronnée; mais ici la couronne est double, c'est-à-dire que la mitre blanche et conique, telle que la représente notre figure 20 ci-dessous, est encastrée dans la couronne rouge et tronquée de la figure 18, de manière à ne former qu'une seule coiffure. Cette double couronne prend alors le nom de *pschent* et implique la domination sur le Nord comme sur le Midi.



Fig. 20. — Psamétik II portant la couronne de la haute Égypte.

Le pschent, autrement dit le double diadème de la souveraineté des deux régions, était la coiffure que portait le Pharaon dans les grandes solennités. Cet insigne royal avait une forme et une couleur particulières; à l'avénement de chaque monarque, il y avait une cérémonie importante, qui datait des premiers temps de la constitution du royaume, et dans laquelle on proclamait aux quatre coins du monde que le Pharaon venait de poser sur sa tête la couronne de la haute et de la basse Égypte.

Mais si le monarque, qui avait toute l'Égypte sous sa domination, avait seul le droit de porter le pschent, il lui arrivait également de ne porter qu'une des deux couronnes.

On voit fréquemment le pschent sur la tête d'Osiris.

Enfin on donne le nom de couronne *atew* à une coiffure sacrée composée de la mitre blanche, de deux plumes d'autruche, de cornes de bélier, de l'urœus, et parfois compliquée d'autres ornements.

Les rois portaient leurs couronnes les jours de cérémonies; mais, dans les scènes de bataille, on les voit presque toujours coiffés du casque de guerre. Dans les cérémonies religieuses, ils ont quelquefois pour coiffure une bande de linge rayée, descendant de chaque côté sur le devant de la poitrine et terminée en arrière par une sorte de queue attachée avec un ruban. C'est cette coiffure que l'on voit au sphinx, qui la porte comme emblème royal. La figure 9 nous en a montré un exemple, mais la bande de linge rayée se portait aussi quelque-

fois sur le côté, comme on le voit sur la figure 21. Quoique cette coiffure soit plus spécialement affectée aux Pharaons dans l'exercice de

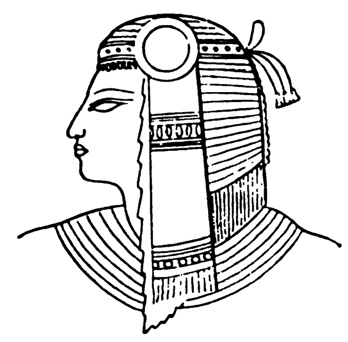


Fig. 21. — Coiffure d'un Pharaon.
(D'après une peinture de Biban-el-Molouk.)

leurs fonctions sacerdotales, on voit aussi le roi portant le casque dans quelques cérémonies religieuses ayant trait à ses victoires.



Fig. 22. — Pharaon faisant une offrande.

Voici un Pharaon faisant une offrande à une divinité (fig. 22). La

coiffure qu'il porte est le casque des rois dans les combats de Thèbes. A chaque bras il a deux bracelets, et la peau d'une tête de lion pend à sa ceinture. De la main droite il tient un petit vase pour verser la libation et, de l'autre, il porte deux cassolettes à parfums. Devant lui on voit l'offrande composée de fruits, de coquillages, de fleurs, de gâteaux, d'oies, de corps de veaux qui ont les pieds liés, etc. Il est suivi d'une femme qui tient un sistre et des calices de lotus. Son costume, assez remarquable parce qu'il est rare dans les temples, consiste en une robe longue et transparente et en un voile qui descend sur ses épaules.

L'aspic est l'emblème qu'on voit le plus communément sur le front des Pharaons. Cet aspic ou serpent sacré est généralement désigné sous le nom d'*uræus*. C'est peut-être l'insigne le plus caractéristique



Fig. 23. — Aménophis I.
(D'après un bas-relief peint, à Karnak.)



Fig. 24. — Ramsès II.
(Beit-Oualli, près Galobsché, en Nubie.)

des dieux et des rois (fig. 23 à 30), car il ne faut jamais oublier qu'en Égypte le dieu est considéré comme roi, et le Pharaon est honoré comme son fils et sa manifestation visible.

L'uræus est un petit serpent d'une forme conventionnelle qui dresse toujours la tête en avant; sa gorge est démesurément grosse et sa queue se replie habituellement sous le reste de son corps. Une phrase de Plutarque nous fait savoir pourquoi l'aspic est considéré comme un insigne divin : « L'aspic ne vieillit pas, et, quoique privé des organes du mouvement, il se meut avec la plus grande facilité. » Les Égyptiens ont vu là un emblème de l'éternelle jeunesse du soleil et de sa marche dans les cieux : les Pharaons, étant fils du soleil et assimilés à cet astre, doivent naturellement en porter les insignes.

On peut remarquer que cet emblème apparaît sur le front des Pharaons, même lorsqu'ils portent le casque de guerre, comme Ramsès X, (fig. 26). On le voit même deux fois sur cette figure, car, outre le



Fig. 25. — Ramsès IX. Fig. 26. — Ramsès X.
(D'après les peintures de Biban-el-Molouk.)

serpent qui se dresse au-devant du front, on en distingue un autre au-dessus de l'oreille, et ce dernier porte la couronne de la basse Égypte. Il n'est pas rare, en effet, de voir deux serpents dans



Fig. 27. — Taosra, femme de Siphtah. (Peintures de Biban-el-Molouk.)
Fig. 28. — Sciabakok (Bas-relief, près de Karnak.)

la coiffure royale, mais ils ne présentent pas toujours la même disposition. La figure 28 nous montre les deux serpents dressés ensemble sur le front : l'un des deux porte la couronne de la basse Égypte; l'autre, celle de la haute Égypte.

Les reines d'Égypte portaient également l'aspic sacré à leur front (fig. 29). Mais un emblème beaucoup plus caractéristique pour la coiffure de reines est le vautour. Cet insigne royal vient encore d'une assimilation à la divinité. En effet, Maut, l'épouse du dieu thébain Ammon, appelée à Thèbes *la Mère*, a le vautour pour emblème. Les Égyptiens croyaient que le vautour était toujours femelle et qu'il n'y avait pas de mâle dans cette espèce d'animal. Le vautour a été dès lors considéré comme l'emblème de la maternité et, dans les triades égyptiennes, il a été consacré à la divinité féminine qui prend le rôle de mère. C'est pour cela que, dans la triade thébaine, la déesse Maut, associée à Ammon et mère de Khons, a le vautour pour attribut.



Fig. 29. — Isis, femme de Ramsès IV. (Tombeau de la vallée des Reines.)

Fig. 30 — Ramsès VI. (Peintures de Biban-el-Molouk.)

Les ailes de vautour caractérisent également Isis, comme mère d'Horus et associée à Osiris. Enfin la déesse Nekehb, qui symbolise la région du sud, prend également le vautour pour attribut.

Il n'est pas surprenant, dès lors, que le vautour soit figuré non-seulement dans la représentation des divinités du sexe féminin, mais encore dans la coiffure des reines qui, comme leurs époux, veulent être assimilées à la divinité. Cette coiffure apparaît sur des monuments d'une date fort ancienne, et notamment sur un bas-relief peint, représentant Ahmès ou Amessès, femme de Touthmès Ier. La tête de l'oiseau sacré s'avance au-dessus du front, comme la tête de l'aspic dans d'autres monuments; les plumes de la queue forment le chignon et les

ailes retombent, en passant derrière l'oreille, quelquefois jusqu'à l'épaule (fig. 32). La reine Tsiré, femme de Séti I[er], porte une coiffure analogue, mais l'aile est plus petite et la patte de l'oiseau,



Fig. 31. — Tsiré, femme de Séti I. (Peinture de la vallée des Reines.)



Fig. 32. — Ahmès, femme de Touthmès I (Peinture des tombeaux de Kourna.)

s'échappant par derrière, forme une espèce d'ornement à l'extrémité duquel est attaché un anneau (fig. 31). Sur certains monuments, le



Fig. 33. — Nofrè-Ari, femme de Ramsès III, (Ibsamboul.)



Fig. 34. — Rekautmé, fille de Phisciam (Temple de Chous.)

vautour apparaît conjointement avec l'aspic (fig. 33). Nous voyons même (fig. 34), les emblèmes symboliques se multiplier au point de rendre fort improbable l'existence réelle d'une semblable coiffure.

La figure 35 est dans le même cas; en revanche, nous voyons, réunis la plupart des symboles pharaoniques : tout en haut de la



Fig. 35. — La reine Taïa.

coiffure, le vautour de Maut, emblème de la maternité divine, porte la couronne de la haute Égypte et est accompagné de deux

urœus, sur chacun desquels semble voltiger le disque du soleil. Ces emblèmes reposent sur une espèce de chapiteau, placé sur le dos d'un autre vautour coiffant directement la reine.

Le reste du costume royal ne différait pas essentiellement de celu des autres grands dignitaires de l'Égypte : toutefois le tablier était orné de têtes de lions et autres devises en cuir colorié; quelquefois aussi le bord était formé par une rangée d'aspics, emblème de la royauté.

Le pharaon en guerre. — Le Pharaon, comme fils d'Ammon, chef naturel du sacerdoce, est par la même raison général lissime des guerriers. Dans l'époque héroïque de l'histoire d'Égypte quand les Pharaons portent leurs armes victorieuses dans toutes le, contrées connues, ils combattent au nom de leur père le Soleil. Ce dernier est représenté, dans les monuments, planant sous la forme

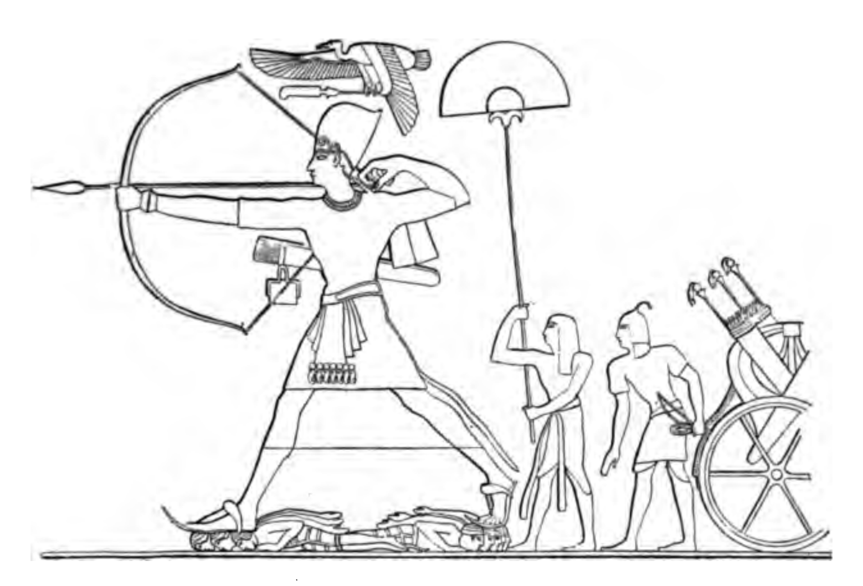


Fig. 36. — L'oiseau divin planant sur la tête d'un Pharaon. (Palais de Médinet-Abou, à Thèbes.)

de l'oiseau divin qui, dans ses serres puissantes, tient un symbole de victoire. Cet emblème apparaît dans maintes circonstances. Voici, par exemple (fig. 36), le fragment d'un bas-relief de Médinet-Abou, à Thèbes. Il s'agit d'une descente faite sur la côte d'Égypte : le Pharaon

debout, piétinant sur les ennemis qu'il a déjà tués, achève la déroute de ceux qui restent dans les navires et qu'il extermine avec ses flèches. Sa taille démesurément grande, fait reconnaître le souverain de l'Égypte ; on tient derrière lui le flabellum, insigne royal, et l'oiseau symbolique plane sur sa tête en étendant ses ailes en signe de protection.

C'est leur père Ammon que les Pharaons invoquent dans les moments difficiles, comme on le voit dans le fameux poëme de Pentaour, dont M. de Rougé a donné la traduction. Les scènes militaires sculptées et peintes sur les monuments de Thèbes et ailleurs pourraient, en quelque sorte, servir d'illustration à ce poëme : quelques citations suffiront pour montrer le lien qui unit le roi d'Égypte au grand dieu Ammon, personnification du Soleil.

Dans le poëme de Pentaour, le Pharaon, dans sa marche victorieuse à travers l'Asie, se trouve tout à coup trahi ou abandonné par ses soldats au milieu d'une armée innombrable : « Sa Majesté, à la vie saine et forte, se levant comme le dieu Mouth, prit la parure des combats; couvert de ses armes, il était semblable à Baal dans l'heure de sa puissance... Lançant son char, il entra dans l'armée du vil Kheta; il était seul, aucun autre avec lui... Il se trouva environné par deux mille cinq cents chars, et sur son passage se précipitèrent les guerriers les plus rapides du vil Kheta et des peuples nombreux qui l'accompagnaient... Chacun de leurs chars portait trois hommes, et le roi n'avait avec lui ni princes, ni généraux, ni ses capitaines des archers ou des chars. »

Un bas-relief sculpté sur un des murs extérieurs du palais de Karnak, à Thèbes, nous montre une scène qui n'est pas sans analogie avec celle que dépeint le poëme (fig. 37). Toutefois le Pharaon n'est point ici environné des chars ennemis, mais la quantité d'ennemis, au milieu desquels il s'est engagé et dont les corps jonchent le sol, est vraiment innombrable. Il est en train de frapper leur chef avec son sabre recourbé, et le char sur lequel il est monté va rouler sur les cadavres amoncelés. Comme dans la figure précédente, l'oiseau protecteur plane à ses côtés et le protége de ses ailes. Mais l'emblème est plus frappant encore, car le casque du roi est surmonté ici du disque solaire flanqué de deux urœus. C'est donc bien réellement le fils du Soleil que nous voyons domptant les ennemis par la force de son bras et la toute-puissante protection de son père.

De même, dans le poëme de Pentaour, le roi, se voyant tout seul et

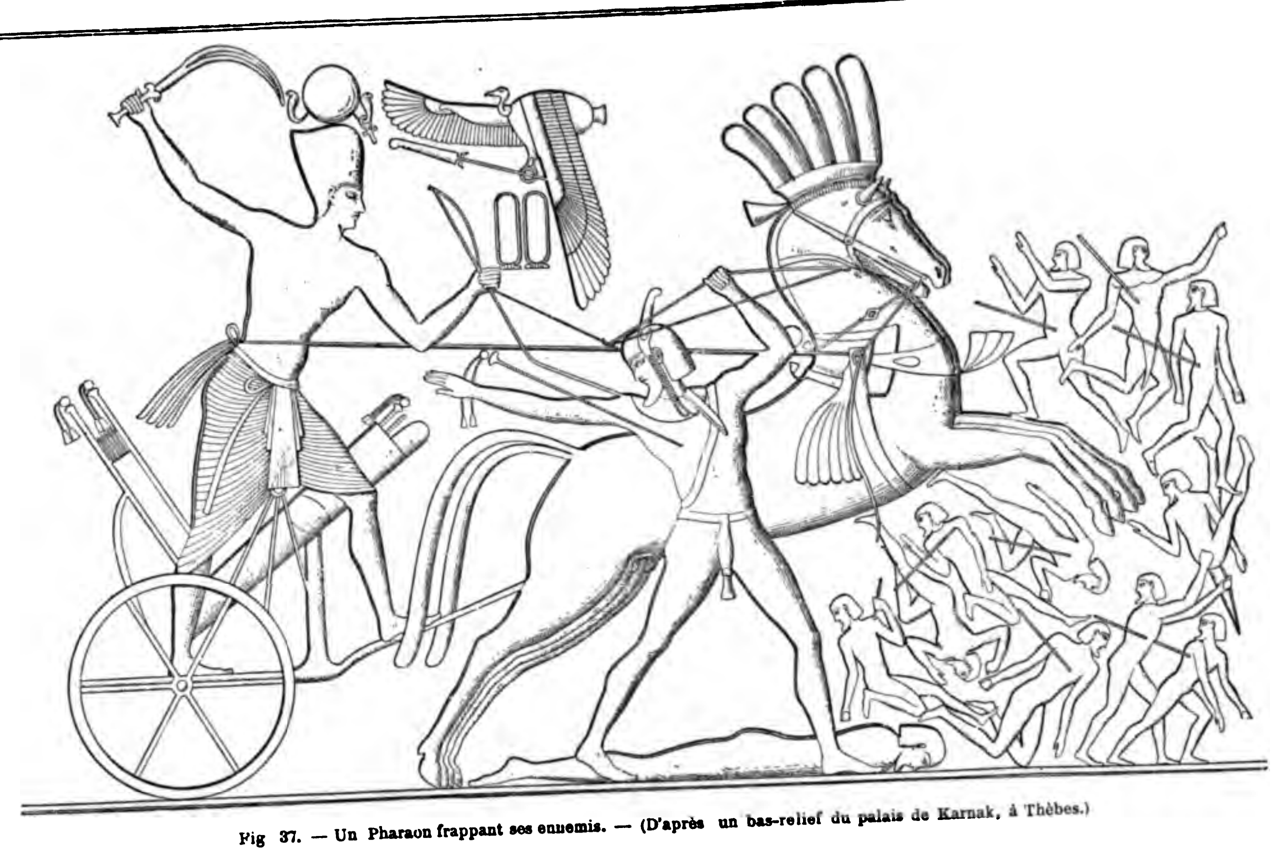


Fig 37. — Un Pharaon frappant ses ennemis. — (D'après un bas-relief du palais de Karnak, à Thèbes.)

entouré d'ennemis innombrables, commence à douter de lui-même et invoque Ammon, son père, le grand dieu de Thèbes; il lui rappelle qu'il a marché d'après ses ordres et lui a élevé des temples magnifiques : « Mes archers et mes cavaliers, dit-il, m'ont abandonné! Pas un d'eux n'est là pour combattre avec moi. Quel est donc le dessein de mon père Ammon?... N'ai-je pas marché d'après ta parole? Ta bouche n'a-t-elle pas guidé mes expéditions et tes conseils ne m'ont-ils pas dirigé?... N'ai-je pas célébré en ton honneur des fêtes éclatantes, et n'ai-je pas rempli ta maison de mon butin?... Je t'ai immolé trente mille bœufs... Je t'ai construit des temples avec des blocs de pierre et j'ai dressé pour toi des arbres éternels. J'ai amené des obélisques d'Éléphantine et c'est moi qui ai fait apporter des pierres éternelles... Je t'invoque, ô mon père! Je suis au milieu d'une foule de peuples inconnus et personne n'est avec moi. Mes archers et mes cavaliers m'ont abandonné quand je criais vers eux. Mais je préfère Ammon à des milliards d'archers, à des millions de cavaliers, à des myriades de jeunes héros, fussent-ils tous réunis ensemble. Les desseins des hommes ne sontrien; Ammon l'emportera sur eux. » — Le dieu l'entend et ranime le courage du Pharaon : « Je suis près de toi, je suis ton père, le Soleil; ma main est avec toi, et je vaux mieux pour toi que des millions d'hommes réunis ensemble. C'est moi qui suis le Seigneur des forces, aimant le courage; j'ai trouvé ton cœur ferme et mon cœur s'est réjoui. Ma volonté s'accomplira... Je serai sur eux comme Baal dans sa fureur. Les deux mille cinq cents chars, quand je serai au milieu d'eux, seront brisés devant tes chevaux... Ils ne sauront plus lancer les flèches et ne trouveront plus de cœur pour tenir la lance. Je vais les faire sauter dans les eaux, comme s'y jette le crocodile; ils seront précipités les uns sur les autres et se tueront entre eux. »

Le roi alors s'élance sur les Khetas qui, devant son audace, reculent épouvantés. Il frappe à droite et à gauche et s'ouvre un passage à travers les cadavres qu'il a amoncelés. Cependant les Khetas, voyant qu'il est bien réellement seul, reviennent à la charge et l'environnent pour l'accabler par le nombre. L'écuyer qui conduit le char du roi sent son cœur faiblir en voyant la mort inévitable, et il dit à Ramsès : « Mon bon maître, roi généreux, seul protecteur de l'Égypte au jour du combat, nous restons seuls au milieu de nos ennemis; arrête-toi, et sauvons le souffle de nos vies. »

Le roi repousse les conseils pusillanimes de son écuyer et ne veut couter que son courage. Six fois il lance son char au milieu des

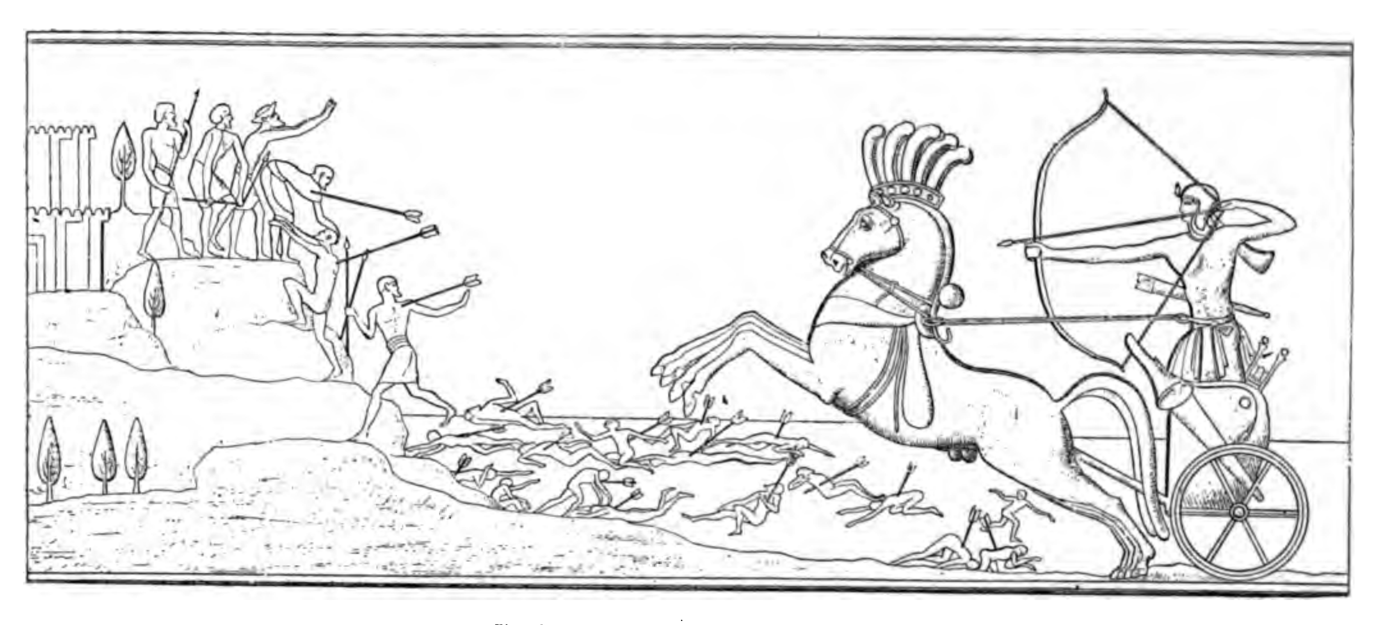


Fig. 38. — Un Pharaon poursuivant ses ennemis.

(D'après un bas-relief de Karnak, à Thèbes.)

cohortes ennemies et il abat tout ce qui veut s'opposer à son passage; enfin il parvient à rejoindre ses gardes qui l'avaient abandonné, et il leur reproche leur lâcheté. Ses généraux et ses principaux officiers viennent pour saluer le héros, et contemplent avec admiration les cadavres dont la plaine est remplie. Mais lui ne répond qu'en les accablant sous son mépris et en se glorifiant lui-même : « J'ai montré ma valeur et ni les fantassins ni les cavaliers ne sont venus avec moi. Le monde entier a donné passage aux efforts de mon bras, et j'étais seul, aucun avec moi, ni les princes, ni les chefs des archers ou de la cavalerie... Les guerriers se sont arrêtés; ils sont retournés en arrière; en voyant mes exploits, leurs myriades ont pris la fuite et leurs pieds ne pouvaient plus s'arrêter dans leur course. Les traits lancés par mes mains dispersaient leurs guerriers aussitôt qu'ils arrivaient à moi. » Le roi leur dit ensuite que ses chevaux seuls sont restés près de lui à l'heure du danger, et qu'ils en seront récompensés : — « C'est eux qu'a trouvés ma main quand j'étais seul au milieu des ennemis... Je veux qu'on leur serve des grains devant le dieu Ra (le Soleil), chaque jour, lorsque je serai dans mon palais, parce qu'ils se sont trouvés au milieu de l'armée ennemie. »

Un bas-relief de Karnak montre le Pharaon seul sur son char et poursuivant les ennemis jusqu'au pied d'une citadelle dans laquelle ils cherchent vainement un refuge (fig. 38). A leur barbe et à leur costume ces ennemis paraissent être des Asiatiques. Il est à remarquer que, dans ce bas-relief comme dans tous ceux où le Pharaon paraît en personne, on ne voit point de cocher à côté de lui pour tenir les rênes de ses chevaux et diriger leur course. Mais c'est là une convention admise par les artistes pour caractériser la toute-puissance du roi, car les chars égyptiens, comme ceux des Grecs de l'âge héroïque, portent toujours un cocher près du guerrier qui combat, et souvent même le cocher est chargé de tenir le bouclier qui doit les abriter tous les deux.

Pentaour décrit ensuite les ennemis qui se soumettent au vainqueur et viennent en suppliant implorer sa merci : « Fils du Soleil, que l'Égypte et le peuple de Kheta soient esclaves sous tes pieds. Ra t'a accordé leur domination... Tu peux massacrer tes esclaves; ils sont en ton pouvoir; aucun d'eux ne résistera. Tu es arrivé d'hier et tu en as tué un nombre infini. Tu viens aujourd'hui, ne continue pas le massacre... Nous sommes couchés à terre, ô roi vaillant! l'honneur des guerriers, accorde-nous les souffles de la vie! »

Une scène analogue est représentée sur les bas-reliefs de Thèbes. On voit le héros descendu de son char et tenant encore les rênes de ses chevaux. Il reçoit la soumission des vaincus qui se sont retirés dans une forêt. Quelques-uns d'entre eux implorent sa clémence; d'autres sont occupés à abattre un arbre, qu'ils coupent par le pied à coups de hache, tandis que deux hommes le retiennent avec des cordes, pour diriger sa chute. Un officier égyptien, ayant dans ses mains un arc brisé, est placé au-devant des vaincus et implore pour eux la clémence du héros (fig. 39).



Fig. 39. — Les prisonniers implorant merci.
(D'après un bas-relief de Karnak, à Thèbes.)

Le Pharaon triomphant. — Les princes du sang royal et les fils des plus grands dignitaires de l'Égypte accompagnaient partout le roi et portaient ses insignes. Leur poste, pendant le couronnement, les triomphes et les grandes cérémonies, était toujours auprès de la personne royale. Les uns portaient le flabellum aux côtés du roi, d'autres supportaient le siége sur lequel le Pharaon était conduit au temple.

L'agrafe, et surtout le collier d'honneur que les rois donnaient à leurs principaux officiers, sont des insignes qui les font reconnaître. Mais le grand bâton implique partout le signe du commandement à tous les degrés et se trouve représenté sur une foule de monuments.

Un de ces bâtons, qui fait partie du Musée de Boulaq, a conservé la large feuille d'or en spirale qui le décorait habituellement.

Le flabellum est un insigne que les grands dignitaires portaient aux côtés du Pharaon dans les cérémonies du couronnement, les marches triomphales et les autres grandes solennités.

Il y avait deux sortes de flabellum : l'un était une espèce de chasse-mouches composé de plumes d'autruche adaptées à un manche très-richement orné; l'autre servait comme éventail, ou plutôt encore comme ombrelle. Le flabellum se voit très souvent sur les barques sacrées. Le Musée de Boulaq (n° 835 du catalogue) possède un flabellum. Le manche et le couronnement sont de bois et recouverts d'une feuille d'or. On retrouve encore au pourtour du couronnement les trous dans lesquels étaient placées les plumes d'autruche qui formaient l'éventail proprement dit.



Fig. 40. — Retour d'un Pharaon à Thèbes.

Dans les monuments figurés, le Pharaon est toujours reconnaissable à la taille démesurée que l'artiste lui a donnée, par rapport aux autres personnages. C'est ainsi qu'on le voit à Thèbes (fig. 40), promené sur un char attelé de deux chevaux richement caparaçonnés et dont la tête est surmontée de plumes d'autruche. Une grande étoffe à

larges raies recouvre le corps entier des chevaux. Le roi est vêtu d'une tunique rayée; sa tête est coiffée d'un casque et son cou paré d'un riche collier. La suite du Pharaon est figurée par divers personnages beaucoup plus petits que lui; trois de ces personnages portent le flabellum, et deux autres, en costume d'archers, tiennent les brides des chevaux.

Quand, après une guerre heureuse, le Pharaon rentre dans la capitale, il est conduit triomphalement au temple d'Ammon, où il doit remercier le dieu des victoires qu'il vient de remporter. Cette cérémonie vraiment imposante est représentée au grand complet sur les sculptures de Médinet-Abou, à Thèbes. Deux rangées de personnages qui, dans la cérémonie que ce bas-relief rappelle, marchaient parallèlement, sont ici figurées l'une au-dessus de l'autre. « Les trois premières figures de la rangée supérieure sont des soldats qui portent des lances dans la main droite et qui ont leurs boucliers passés dans le bras; de la main gauche, ils tiennent des espèces de massues. Huit figures, vêtues de longues robes et groupées deux par deux, les précèdent et tiennent aux mains des emblèmes sacrés; quatre d'entre elles portent en outre des espèces de haches d'armes; leurs têtes sont ornées de plumes, emblème de la victoire; deux autres figures, dont l'une porte un carquois et l'autre tient dans la main droite une tige de lotus avec sa fleur, sont en avant et marchent précédées de deux personnages qui paraissent guider cette première colonne du cortége. Au-dessous sont huit hommes portant des gradins probablement destinés à servir pour monter sur la chaise triomphale et pour en descendre. Huit personnages qui les précèdent ont la tête ornée de plumes et sont couverts de robes transparentes; ils portent les haches des sacrifices et des guidons à tige de lotus surmontés de plumes. Quatre figures placées en avant ont la tête nue et tiennent également des lotus et des plumes; elles sont un peu courbées et dans l'attitude qui convient à des personnes pénétrées du respect et de la vénération que leur inspire la cérémonie à laquelle elles prennent part.[1] »

Le Pharaon, auquel sont rendus ces honneurs occupe le milieu du bas-relief; il est à remarquer qu'il n'est pas monté sur un char comme nous l'avons vu au moment de l'action, mais, assis sur un trône et placé sous un riche dais, il est porté sur les épaules de douze personnages qui marchent deux par deux. Les insignes qui l'accompagnent

1 *Description de l'Égypte.*

sont ceux qui, dans les monuments religieux, servent d'attribut aux personnages divins. D'une main, le Pharaon tient la crosse, emblème que porte Osiris dans les scènes du jugement de l'âme, et de l'autre il tient la croix ansée. Deux divinités protectrices, debout derrière le héros, l'enveloppent de leurs grandes ailes; ses pieds reposent sur un coussin moelleux et le dais qui l'abrite est décoré d'aspics sacrés dressant leur tête surmontée du disque solaire. Le lion, le sphinx et l'épervier, placés sur les côtés du palanquin, sont autant d'emblèmes qui affirment le caractère divin attribué au Pharaon (fig. 41).

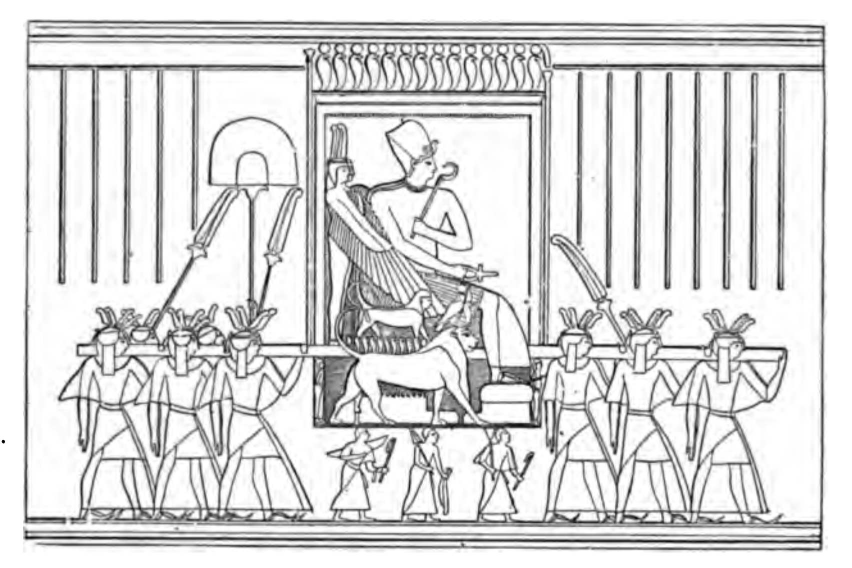


Fig. 41. — Triomphe du Pharaon.
(Médinet-Abou, à Thèbes.)

Comme nous l'avons déjà dit, les princes du sang et les fils des plus grands dignitaires avaient seuls le privilége de porter le palanquin où est assis le Pharaon, ou de tenir à ses côtés le flabellum, les plumes d'autruche et autres emblèmes royaux. Sur notre figure 41, d'autres personnages, probablement d'un rang moins élevé, puisqu'ils sont représentés plus petits, portent les armes du héros.

Dans ce même cortége d'où nous avons tiré le groupe reproduit ci-dessus, on voit en avant du roi deux prêtres qui se retournent pour contempler le héros et brûlent des parfums devant lui. Devant le prêtre, placé sur la rangée inférieure, marche un personnage qui est

probablement le chef des scribes. Il est chargé d'une espèce de grand portefeuille attaché en bandoulière autour de son corps, et dont il a tiré un papyrus qu'il déroule en proclamant les hauts faits et la gloire du prince. Devant le scribe marchent quatre hommes vêtus de longues robes et couronnés de plumes : ils tiennent à la main droite le crochet, marque distinctive de leur dignité, et un bâton à fleurs de lotus, surmonté d'une longue plume; ils ont dans la main gauche des haches d'armes. Six soldats semblablement vêtus sont au-dessous d'eux : les uns portent des haches d'armes et des plumes, les autres des bâtons et des tiges de lotus. Tout ce cortége est précédé de deux prêtres enveloppés dans de longues robes, et dont la tête est ornée de plumes. Quatre figures qui marchent en sens contraire du cortége paraissent venir à la rencontre du triomphateur pour le recevoir et l'introduire dans le temple.

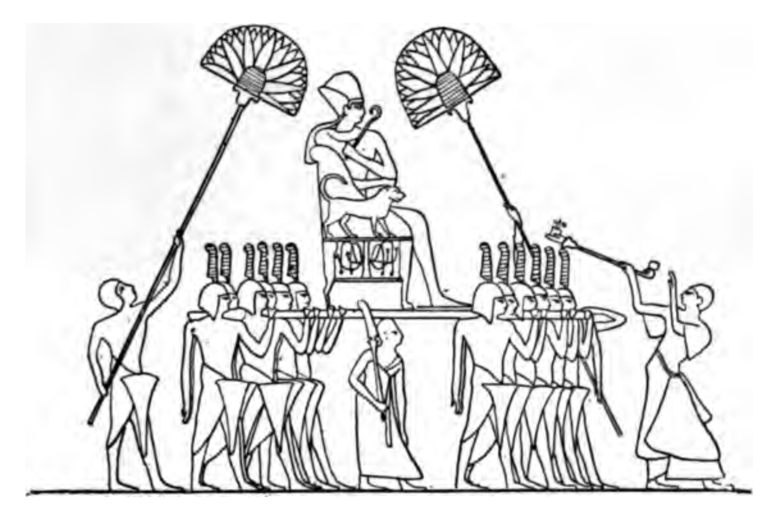


Fig. 42. — Marche triomphale d'un Pharaon.

Des scènes du genre de celle que nous venons de décrire se voient sur plusieurs monuments : elles diffèrent entre elles par certains détails, mais le cérémonial observé est toujours le même. Dans notre figure 42, le Pharaon n'est pas placé sous un dais : il est assis sur un riche fauteuil que les grands dignitaires portent sur les épaules. Le prêtre fait également fumer l'encens en l'honneur du roi, mais les personnages qui portent le flabellum sont plus visibles ici que dans les figures précédentes.

Sur les champs de bataille, le roi a fait un grand carnage de ses ennemis, mais on ne peut pas toujours tuer et d'ailleurs les prisonniers sont une richesse, car on les fait travailler au profit du roi. Aussi le Pharaon laisse volontiers à ceux qui se rendent « les souffles de leur vie » et il les ramène captifs dans ses États. Le fils d'Ammon se rappelle alors qu'il doit la victoire au Soleil, son père, et il lui fait hommage de ses prisonniers. Cette scène est figurée sur plusieurs monuments : nous avons choisi pour exemple un bas-relief de Karnak, à Thèbes (fig. 43).

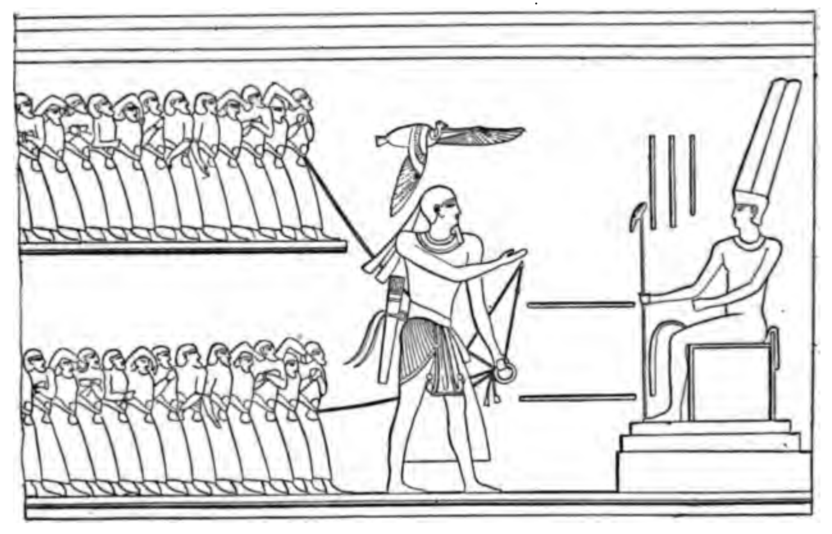


Fig. 43. — Les prisonniers de guerre présentés à Ammon.
(Bas-relief de Karnak, Thèbes.)

Le Pharaon s'avance vers le dieu dont l'image est représentée assise et auquel il semble adresser la parole; l'oiseau sacré déploie au-dessus de sa tête ses ailes protectrices. Des cordes, que le Pharaon tient dans sa main gauche, servent à lier deux colonnes de captifs que leur costume fait reconnaître pour des Asiatiques et qui marchent à la file. Tous ces captifs ont les bras attachés dans des positions extrêmement gênantes; dans d'autres monuments, la corde est enroulée autour du cou des prisonniers. Il y a ici deux rangées de captifs : quelquefois on en voit trois et même quatre rangées, dont le Pharaon fait toujours hommage au dieu son père.

Aussi, dans le poëme de Pentaour, Ammon félicite son fils victorieux :

« Salut à toi, notre fils chéri, Ramsès. Nous t'accordons des périodes d'années innombrables. Reste à jamais sur le trône de ton père Ammon, et que les barbares soient écrasés sous tes sandales. »

EMBLÈMES DES PTOLÉMÉES. — L'habile politique d'Alexandre et de ses successeurs à l'égard des habitants de l'ancienne Égypte consista surtout à maintenir intactes les traditions qui leur étaient chères. Aussi, loin de changer les emblèmes religieux ou royaux, les Ptolémées s'empressèrent-ils de les adopter pour leur compte. Tous les attributs que nous avons signalés à propos des Pharaons se retrouvent également sur la représentation des Ptolémées. On peut dire la même chose pour les reines d'Égypte.



Fig. 44. — Arsinoé.
(Temple de Philœ.)



Fig. 45 — Cléopâtre.
(Denderah.)

Ainsi, la figure 44, tirée du temple de Philœ, nous montre, sur la tête d'Arsinoé, femme de Ptolémée Philadelphe, le vautour sacré que nous avons déjà vu dans la coiffure des reines au temps des Pharaons. Nous voyons de même (fig. 45), dans le temple de Denderah, le serpent sacré des Pharaons, au front de Cléopâtre, la fameuse reine d'Égypte qui fut aimée de Marc-Antoine.

Cependant, si les emblèmes des Pharaons ont été adoptés en général par les Ptolémées, surtout dans les représentations qui décorent les édifices de l'intérieur du pays, nous retrouvons les insignes des rois grecs sur les monnaies, les pierres gravées et, en général, sur toutes les représentations exécutées à Alexandrie, et destinées la partie grecque du pays.

La figure 46 nous montre la couronne radiée, imitant les rayons du soleil, et le voile de Junon apparaît, ainsi que le diadème des reines, sur la figure 47. Les Ptolémées étaient rois grecs à Alexandrie



Fig. 46. — Ptolémée VIII.



Fig. 47. — Arsinoé.

(D'après des médailles antiques.)

et dans les villes grecques du littoral; mais, dès qu'ils touchaient aux sanctuaires vénérés de Memphis ou de Thèbes, ils reprenaient les insignes des Pharaons, et les Égyptiens pouvaient se figurer qu'ils étaient encore gouvernés par les princes de leurs dynasties nationales.



Fig. 48. — Ptolémée I Soter et sa femme Eurydice.
(D'après le camée de la collection impériale de Russie.)

Le casque grec apparaît sur une admirable pierre gravée antique (fig. 48), où l'on voit le profil de Ptolémée à côté de celui de la reine.

Il n'y a absolument rien d'égyptien dans cette représentation. Le roi porte un casque très-richement orné, mais qui ne diffère pas de ceux que portaient les princes macédoniens qui formèrent les royaumes d'Asie avec les débris de l'empire d'Alexandre. Cette belle pierre gravée fait partie de la collection impériale de Russie.

Le cabinet de Vienne possède un camée qui n'est pas moins célèbre et qui est conçu dans un style analogue : il représente Ptolémée II Philadelphe et la reine Arsinoé. Les deux têtes sont accolées de la même façon et le roi porte également un casque grec, mais la reine, au lieu d'une couronne, est coiffée d'un diadème.

Il faut également signaler un emblème assez curieux qu'on ne voit jamais dans la coiffure des Pharaons et qui se montre quelquefois dans celle des Ptolémées : c'est la tête d'éléphant. La figure 49, qui représente la reine Cléopâtre Coccé, femme de Ptolémée VII, nous en offre un exemple. On remarquera que la trompe de l'éléphant se relève au-dessus du front, dans un mouvement analogue à celui du serpent sacré dans les personnages royaux de l'ancienne Égypte. Le second fils de Cléopâtre Coccé, qui a régné en Égypte sous le nom de Ptolémée IX, porte également pour coiffure la dépouille d'un éléphant. Cette coiffure se montre aussi dans quelques images personnifiées de la ville d'Alexandrie, comme nous le verrons plus loin (fig. 61).



Fig. 49. Cléopâtre Coccé. (D'après une médaille antique).

Les éléphants n'étaient pas rares en Égypte sous la domination grecque, et les Ptolémées en chassaient sur les confins de l'Abyssinie. Dans l'île de Philœ on voit une image du dieu Nil, apportant un éléphant dont le roi veut faire hommage à la déesse Isis ; mais l'éléphant n'entrait pour rien dans la mythologie égyptienne au temps des Pharaons, et il est probable que l'ivoire qu'on employait se tirait alors d'Assyrie. Une inscription raconte que le roi Touthmès III a pris cent vingt éléphants, dans une chasse qu'il fit aux environs de Ninive. Les successeurs d'Alexandre employèrent les éléphants dans leurs armées, et cet animal paraît souvent dans les fêtes que les Ptolémées donnaient au peuple d'Alexandrie. Ce ne serait pourtant pas là une raison suffisante pour justifier un emblème royal. Mais les Ptolémées avaient considérablement étendu leurs États : ils étaient maîtres de la Libye et de l'Éthiopie et étendaient leurs possessions jusque dans les contrées de l'Afrique centrale où l'on chasse l'éléphant. L'emblème

que nous signalons est probablement un signe visible de leur domination sur ces pays lointains.

Tous les princes grecs qui ont régné sur l'Égypte après Alexandre le Grand ont pris le nom de Ptolémée, qui était celui du lieutenant





Fig. 50. Fig. 51.
Ptolémée III, Evergète.
(D'après une monnaie antique.)

d'Alexandre fondateur de la dynastie. Ils sont distingués par des surnoms tels que Soter, Philadelphe, Evergète, Épiphane, Philométor, etc. La série numismatique des Ptolémées a fourni plusieurs jolies mon-





Fig. 52. Fig. 53.
Ptolémée V, Épiphane.
(D'après une monnaie antique.)

naies dont nos figures 50 à 55 reproduisent quelques types. Le sujet gravé au revers de ces monnaies est habituellement emprunté aux usages grecs et n'a rien qui caractérise spécialement l'Égypte. Ces





Fig. 54. Fig. 55.
Ptolémée VI, Philométor.
(D'après une monnaie antique.)

emblèmes représentent généralement soit l'aigle de Jupiter, soit une corne d'abondance, etc.

L'Égypte était arrivée à un degré inouï de prospérité sous l'habile

administration des princes macédoniens. Théocrite, qui vivait à la cour de Ptolémée Philadelphe, nous a laissé un brillant tableau du bonheur de l'Égypte à cette époque : « Aucun pays, dit-il, n'égale la fécondité et les richesses du sol de l'Égypte quand le Nil débordé vient amollir la glèbe desséchée; nul prince ne commande à un plus grand nombre de villes peuplées d'habitants industrieux. Qui pourrait compter les cités florissantes sur lesquelles le puissant Ptolémée règne en souverain? Trois fois dix mille villes, trois fois mille, trois fois cent, trois fois dix et encore trois fois trois, voilà son empire. Il range encore sous son sceptre une partie de la Phénicie, de l'Arabie, de la Syrie, de la Libye et des noirs Éthiopiens. Il dicte des lois à toute la Pamphylie, aux braves Ciliciens, aux Lyciens, aux belliqueux Cariens et aux habitants des Cyclades. Ses vaisseaux invincibles fendent au loin les mers, car les mers, la terre et les fleuves rapides rendent hommage au puissant Ptolémée.

« Autour de lui sont réunis une cavalerie nombreuse et d'innombrables fantassins étincelants de fer, et qui font retentir leurs brillantes armures. Son opulence efface celle de tous les rois; chaque jour d'immenses richesses affluent de toutes parts dans son palais.

« Les peuples cultivent en paix les arts et les moissons. Jamais, sous son règne, une horde ennemie n'osera traverser le Nil et porter le tumulte de la guerre dans les villages d'Égypte. Jamais le pirate, s'élançant de ses vaisseaux sur le rivage, ne viendra à main armée enlever les troupeaux de l'Égyptien. Le blond Ptolémée, prompt à brandir sa lance meurtrière, veille à la sûreté de ses États, Ptolémée qui, non content de conserver comme il sied à un grand roi l'héritage de ses pères, l'agrandit encore par de nouvelles conquêtes.

« Cependant ses richesses ne restent point oisives; elles ne restent point inutilement amoncelées dans son palais. Elles brillent dans les temples des dieux ornés des plus précieuses offrandes qu'il joint aux prémices de tous ses tributs. Sa munificence étonne les rois les plus puissants, il enrichit les cités et ses dignes amis. Aucun poëte admis aux combats sacrés de Bacchus ne fit entendre une docte harmonie qu'il ne reçût une récompense égale à ses talents; et les interprètes des Muses, pour le payer de ses nobles faveurs, célèbrent à l'envi la grandeur de Ptolémée. »

Quoique ce tableau soit évidemment tracé par la main d'un courtisan, il n'a cependant rien d'outré.

C'est à cette prospérité que fait allusion notre figure 56; elle représente l'abondance personnifiée par une femme qui tient en main un bouquet d'épis et de fleurs de lotus, et appuie son autre bras sur le sphinx, emblème des rois d'Égypte. Cette association d'une figure de



Fig. 56.
L'abondance en Égypte.



Fig. 57.
L'Égypte.

style grec avec des attributs égyptiens se trouve encore sur d'autres monuments. L'Égypte elle-même a été personnifiée (fig. 57) par une femme portant le costume grec, mais tenant à la main le sistre d'Isis, tandis que l'ibis sacré vient se poser sur son pied.

Sur d'autres monnaies, les emblèmes sont grecs aussi bien que



Fig. 58.
Le Nil.



Fig. 59.
Le Nil.

l'exécution. Ainsi, les figures 58 et 59 nous montrent le Nil sous la forme d'un personnage à demi-nu, tenant une corne d'abondance et caractérisé seulement par les animaux du fleuve.

IV

LE DELTA

Division de l'Égypte. — La basse Égypte. — Description d'Alexandrie. Les villes du littoral. — Saïs et la déesse Neith. — Bubastis et les chats sacrés. — Busiris et ses fêtes.

Division de l'Égypte. — L'Égypte ancienne était divisée en trois provinces : 1° le Delta ou basse Égypte, qui s'étendait depuis la mer Méditerranée jusqu'à la ville de Busiris; — 2° l'Heptanomide, ou Égypte du milieu, qui s'étendait depuis le Delta jusqu'à la Thébaïde et dont la capitale était Memphis; — 3° la Thébaïde ou haute Égypte, qui s'étendait au sud jusqu'à Syène et l'île de Philœ, où commençait l'Éthiopie. A ces provinces il convient d'ajouter la Libye et l'Éthiopie, qui ont été longtemps réunies à l'Égypte et qui, dans tous les cas, présentent avec elle des rapports trop immédiats pour pouvoir en être séparées.

Nous allons parcourir successivement chacune de ces provinces, en signalant les points principaux auxquels nous aurons, dans la suite, souvent occasion de renvoyer le lecteur.

La basse Égypte. — Avant la fondation d'Alexandrie, la civilisation égyptienne était enserrée dans la vallée du Nil. Memphis et Thèbes étaient les deux principaux centres de population.

Les autres villes, fort nombreuses d'ailleurs, s'échelonnaient le long du fleuve ou de ses embranchements. Mais la province que les Grecs ont appelée Delta avait, en somme, fort peu d'importance à l'époque pharaonique, tandis qu'elle est devenue tout à fait prépondérante sous la période macédonienne.

La domination des Perses en Égypte avait jeté une grande perturbation dans le pays; « néanmoins, dit M. de Rougé, la civilisation égyptienne s'imposa constamment à ses vainqueurs successifs. Cambyse, avant les fureurs qui s'emparèrent de lui à son retour d'Éthiopie, s'était fait reconnaître régulièrement comme roi légitime de l'Égypte; il avait accompli tous les rites religieux et subi l'initiation dans le temple de Saïs. De nombreux monuments attestent que Darius suivit les errements avec persévérance; aussi son autorité fut-elle acceptée

facilement par les Égyptiens. Mais Ochus, par une conduite opposée, souleva tous les esprits contre lui. »

Aussi les prêtres et avec eux toute la population apprirent avec plaisir les victoires d'Alexandre en Asie, et, quand le héros macédonien se présenta, ils le saluèrent comme un libérateur et ne firent pas l'ombre d'une résistance.

« Alexandre, dit M. de Rougé, en grand politique qu'il était, comprit que le plus sûr moyen d'établir sa domination dans l'esprit de ces peuples, était d'employer à son usage des préjugés qui avaient pour eux la force des siècles. C'est dans ce but qu'il fit son voyage à l'oasis d'Ammon. L'oracle le proclama fils du Soleil, en sorte qu'il représenta désormais, aux yeux des peuples de l'Égypte, l'incarnation de la race du Soleil, à laquelle était due l'obéissance des humains. Il faut bien connaître les idées des Égyptiens sur la royauté pour pénétrer toute la portée politique de cet acte d'Alexandre. Les Ptolémées, ses successeurs, suivirent constamment son exemple. Les serviteurs de Jupiter continuèrent à être pour l'Égypte des dieux, fils du Soleil, car en aucune région l'adoration de l'homme couronné ne prit un caractère plus complet et plus persistant que dans ce pays. »


Fig. 60. — Alexandre, avec les cornes d'Ammon. (D'après une médaille antique).

C'est en effet dans un but purement politique qu'Alexandre prit le titre de fils d'Ammon : aussi les médailles le montrent quelquefois avec les cornes de bélier, qui sont le symbole du dieu de Thèbes. Notre figure 60 en donne un remarquable exemple.

Tout en rendant extérieurement hommage aux vieilles coutumes de l'antique Égypte, Alexandre, par la fondation d'Alexandrie, établit la prépondérance des idées grecques. Les prêtres de Memphis et de Thèbes continuèrent à accomplir les rites consacrés, mais le fond même des idées égyptiennes prit à Alexandrie l'empreinte du génie grec et c'est sous cette forme qu'elles se répandirent ensuite dans tout le monde antique.

Le récit de la fondation d'Alexandrie nous a été transmis par Plutarque : « Alexandre, dit-il [1], après avoir conquis l'Égypte forma le dessein d'y bâtir une grande ville, de la peupler de Grecs et de

1 Plutarque, *Vie d'Alexandre*.

lui donner son nom. Déjà, sur l'avis des architectes, il en avait mesuré et tracé l'enceinte lorsque, la nuit, pendant qu'il dormait, il eut une vision singulière. Il crut voir un vieillard à cheveux blancs et d'une mine vénérable qui, s'approchant de lui, prononça ces vers de *l'Odyssée* :

Au sein des vastes mers dont l'Égypte est baignée,
Est l'île de Pharos dès longtemps renommée.

« Aussitôt il se lève et va voir cette île de Pharos qui alors était un peu au-dessus de l'embouchure canopique du Nil et qui aujourd'hui tient au continent par une chaussée qu'on y a construite. Il admira la position de cette île qui, semblable à un isthme, est de la forme d'une langue de terre plus longue que large, et qui, séparant de la mer un étang considérable, se termine en un grand port. Il dit qu'Homère, admirable en tout, était aussi un habile architecte, et il ordonna qu'on traçât un plan de la nouvelle ville, conforme à la position du lieu. Comme les architectes n'avaient pas de craie, ils prirent de la farine, en tracèrent sur le terrain, dont la couleur est noirâtre, une enceinte en forme de croissant dont les bases droites et de grandeur égale renfermaient tout l'espace compris dans cette enceinte, semblable à un manteau macédonien qui va en se rétrécissant. Le roi considérait ce plan avec plaisir, lorsque, tout à coup, un nombre infini de grands oiseaux de toute espèce vinrent fondre comme des nuées sur cette enceinte et mangèrent toute la farine. Alexandre était troublé de ce prodige; mais les devins le rassurèrent en lui disant que la ville qu'il bâtirait serait abondante en toutes sortes de fruits et nourrirait un grand nombre d'habitants divers; il ordonna donc aux architectes de commencer sur-le-champ l'ouvrage. »



Fig. 61.
Fondation d'Alexandrie.
(D'après une médaille antique.)

La médaille (fig. 61), que nous donnons ci-dessus, est une allusion à la fondation d'Alexandrie. Le fondateur, debout et tenant son sceptre, tend le bras en signe de protection vers la ville personnifiée, qui a pour coiffure la dépouille d'un éléphant et tient en main un bouquet d'épis.

Description d'Alexandrie. — Alexandrie fut fondée par Alexandre, l'an 331 avant notre ère, sur l'emplacement d'une obscure bourgade nommée Rhakotis. L'aspect d'Alexandrie, telle qu'elle existe aujourd'hui, ne peut donner en aucune façon l'idée de ce qu'était cette ville au temps des Ptolémées. Le terrain même où repose le quartier qu'on appelle la ville turque n'existait pas au temps d'Alexandre. L'ancienne cité était élevée dans un espace compris entre la rade et le lac Maréotis. Parallèlement à la côte s'élevait l'île de Pharos, sur laquelle fut élevé le monument qui, de Pharos, prit le nom de phare. Un intervalle de 1,000 mètres environ séparait l'île de la côte, à laquelle elle fût réunie par une jetée sous les premiers Ptolémées ;cette jetée, séparant la partie orientale et la partie occidentale de la rade, établit ainsi les deux ports qui communiquaient entre eux. Cette simple chaussée s'est élargie peu à peu par les atterrissements : elle est devenue avec le temps l'isthme d'un demi-kilomètre de large où est maintenant la ville turque; mais, dans l'antiquité, il n'y avait là qu'une jetée conduisant de la ville au phare.

Le phare était une tour de marbre blanc à plusieurs étages, œuvre de l'architecte Sostrate de Cnide, et passait pour une des merveilles du monde. Il n'en reste rien. Le phare d'Alexandrie était particulièrement célèbre dans l'antiquité. Il était fort utile en signalant par son feu aux navires, dans leur marche nocturne, les bas-fonds et l'entrée du port qui passait pour assez dangereuse. Il avait coûté 800 talents, (3,936,000 francs) : l'architecte Sostrate de Cnide, qui l'avait bâti, avait été autorisé par Ptolémée à inscrire son nom sur l'édifice, ce qui était considéré comme un très-grand honneur.

Les seuls monuments de l'Égypte pharaonique qu'on trouve à Alexandrie sont deux obélisques en granit rose, connus sous le nom d'aiguilles de Cléopâtre. Ils étaient originairement placés devant un des pylones du grand temple d'Héliopolis et portent les cartouches de Touthmès III, de la XVIII[e] dynastie (entre 1625 et 1517 avant Jésus-Christ). On suppose que Cléopâtre les a fait apporter là pour être placés devant le temple qu'elle éleva en l'honneur de César et de son fils Césarion : c'est ainsi, du moins, qu'on explique le nom traditionnel donné à ces obélisques.

Les Ptolémées embellirent leur capitale d'édifices de toutes sortes dont il ne reste plus aucune trace aujourd'hui. Les Romains en élevèrent de nouveaux, dont le sort ne fut pas plus heureux. Le seul

monument qui subsiste de leur domination est la colonne de Pompée, qui ne justifie en rien le nom qui lui a été donné. On croit qu'elle fut érigée au temps de Dioclétien, mais, d'après les historiens arabes, elle aurait fait originairement partie d'un portique de 400 colonnes où se trouvait la fameuse bibliothèque. Il faudrait en conclure qu'elle appartenait au Sérapéum, dont il ne reste plus aujourd'hui aucun vestige.

Le Sérapéum, un des temples les plus renommés de l'antiquité, était placé sur une éminence dans la partie occidentale de la ville. Une vaste bibliothèque était annexée à ce temple, auquel on montait par un escalier monumental de plus de cent degrés.

Ce temple célèbre fut détruit par les chrétiens. La divinité qu'on y adorait était d'origine égyptienne : c'était simplement *Osiris-Apis*, dont les Grecs ont fait *Sérapis*, par abréviation. Seulement, comme il lui fallait une légende, Ptolémée Philadelphe eut un rêve, dans lequel il lui était ordonné d'envoyer chercher à Sinope une statue renfermée dans le temple de Jupiter infernal ou Pluton. Les prêtres ayant refusé de livrer la statue, celle-ci quitta elle-même le temple pour venir sur le vaisseau qui devait la conduire à Alexandrie. Sérapis a pris, sous l'empire romain, le caractère d'une



Fig. 62. — Sérapis et les planètes.



Fig. 63. — Sérapis et Diane d'Éphèse.

divinité suprême. Une médaille d'Antonin (fig. 62) montre le dieu entouré des planètes, qui sont elles-mêmes encadrées dans un cercle où sont les signes du Zodiaque. Mais, malgré ce caractère universel, Sérapis était considéré par les habitants d'Alexandrie comme leur dieu national, et leur union avec les Éphésiens est caractérisée sur un médaillon de Gordien le Pieux par une image de Diane d'Éphèse unie à celle de Sérapis (fig. 63).

Alexandrie a été bâtie sur un plan régulier et avec des rues se coupant à angles droits comme dans les villes d'Ionie. Pline le naturaliste donne de cette ville célèbre la description suivante :

« On louera à juste titre, dit-il, sur le bord de la mer Égyptienne, Alexandrie, fondée par Alexandre le Grand, dans le côté africain, à 12,000 pas de l'embouchure canopique auprès du lac Maréotis, dans un lieu qui se nommait auparavant Rhakotis; le plan en a été tracé par Dinocrate, architecte d'un génie remarquable à divers titres, qui lui donna une étendue de 15,000 pas, et la forme circulaire d'une chlamyde macédonienne frangée sur les bords, avec un prolongement anguleux à droite et à gauche; dès lors un cinquième de la ville fut consacré à l'emplacement du palais. Le lac Maréotis, au midi de la ville, provient de la bouche canopique par un canal qui sert au commerce de l'intérieur; il renferme plusieurs îles; il a 30,000 pas de longueur et 150,000 de tour, d'après l'empereur Claude. »

La fameuse tradition arabe, d'après laquelle le tombeau de Mahomet serait en fer et demeurerait suspendu dans l'espace à cause de l'aimant que l'architecte avait placé tout autour, est empruntée à une rêverie bizarre de l'architecte Dinocrate, le même qui traça le plan d'Alexandrie, « L'architecte Dinocrate, dit Pline, avait entrepris de faire la voûte du temple d'Arsinoé, à Alexandrie, en pierre d'aimant, afin que la statue en fer de cette princesse parût y être suspendue en l'air. La mort de l'architecte et du roi Ptolémée, qui avait ordonné le monument en l'honneur de sa sœur, empêcha ce projet d'être exécuté. » Ce projet inexécutable avait paru merveilleux aux habitants d'Alexandrie, et les Arabes le reprirent plus tard en l'attribuant au tombeau du Prophète.

La ville d'Alexandrie était divisée en deux quartiers principaux : le Rhakotis, établi sur l'ancienne bourgade du même nom, et le Bruchion, ville nouvelle, qui bordait le grand port et où étaient accumulés les palais, les temples et les monuments somptueux que les Ptolémées élevèrent à l'envi dans leur capitale. Il y avait aussi, dans l'île de Pharos, une sorte de faubourg presque exclusivement habité par des pêcheurs.

Une rue d'un plèthre de large (30 à 35 mètres) traversait la ville dans toute sa longueur de l'est à l'ouest, depuis la porte de Canope jusqu'à la nécropole. Elle était entièrement bordée de palais et de constructions magnifiques. Une autre rue, de la même largeur,

coupait cette voie principale à angle droit et allait de la rade au lac Maréotis. Sur le lac même, on avait établi un grand bassin intérieur, qui recevait par les canaux toutes les marchandises provenant de l'Égypte et destinées à l'exportation.

D'immenses jardins publics, attenant au palais des Ptolémées, s'étendaient sur un espace de terrain équivalent au quart de la ville. Le palais s'élevait au fond du grand port, et on avait établi en face un petit bassin spécial où restaient à l'ancre les galères royales.

Le palais des Ptolémées était placé dans le quartier du Bruchion : là aussi étaient le *Musée*, où l'on allait entendre les leçons des professeurs les plus renommés dans toutes les sciences, et la fameuse bibliothèque fondée par les Ptolémées. Une partie du palais, appelée Séma, renfermait les tombeaux des rois et celui d'Alexandre, qu'y avait élevé Ptolémée Soter.

L'eau potable était fournie à la cité par un canal dérivé de la branche canopique du Nil qui venait aboutir non loin de là : il y avait en outre, dans tous les quartiers de la ville, un très-grand nombre de citernes.

Un vaste faubourg, du côté de l'est, renfermait l'hippodrome et conduisait de la porte de Canope à Nicopolis; du côté de l'Orient, un autre faubourg reliait la ville à la nécropole. Les Juifs occupaient dans Alexandrie un quartier spécial, qui, sous l'empire romain, formait une partie importante de la cité. La population totale de la ville s'était élevée dans une proportion très-rapide. Sous Auguste, elle comptait plus de 900,000 habitants.



Fig. 64. — Alexandrie.

Cette prospérité était due à l'immense commerce d'Alexandrie, qui devint bientôt l'entrepôt de toutes les marchandises du Levant avec la Grèce et l'Italie.

C'est surtout par le commerce des grains que la capitale des Ptolémées acquit une si grande importance; aussi voyons-nous, sur une médaille antique (fig. 64), la ville d'Alexandrie personnifiée par une femme assise tenant des épis dans la main, tandis que d'autres épis paraissent croître sur son pied. Outre son commerce, Alexandrie possédait une industrie considérable. Ses fabriques de tissus et ses teintureries, par exemple, occupaient un nombre immense

d'ouvriers. « Alexandrie, dit Pline, a inventé l'art de tisser à plusieurs lisses les étoffes qu'on appelle brocarts. » Les fabriques de verreries et de papier étaient aussi pour la ville une très-grande source de richesse.

Alexandrie devint en même temps un foyer scientifique et philosophique : c'est là que se développa ce grand mouvement intellectuel qui ne devait s'arrêter qu'après le triomphe du christianisme. Les Ptolémées, successeurs d'Alexandre, firent faire la traduction grecque des livres sacrés des Hébreux, connue sous le nom de *version des Septante*. Le nom de ces princes se rattache encore à la formation du Musée qu'on peut regarder comme la première académie du monde, et à la création de cette fameuse Bibliothèque qui renfermait toute la littérature connue.

Il y avait en réalité deux bibliothèques à Alexandrie : l'une, celle du Bruchion, fut brûlée pendant le siége de la ville, par Jules-César; l'autre, annexée au temple de Sérapis, fut détruite par les chrétiens en même temps que ce temple. La tradition, d'après laquelle la fameuse bibliothèque d'Alexandrie aurait été brûlée par le khalife Omar, apparaît pour la première fois dans un écrivain arabe du XIII[e] siècle, et est aujourd'hui considérée comme erronée.

Si Alexandrie était une ville absolument grecque, le reste de l'Égypte resta à peu près ce qu'il était auparavant. En encourageant les études philosophiques dans leur capitale, les Ptolémées respectèrent les croyances et les usages des anciens habitants et ils adoptèrent même leur culte, au moins pour la forme : ils se firent Égyptiens sans cesser d'être Grecs. Aussi les édifices bâtis de leur temps, le fameux temple d'Edfou, par exemple, conservent-ils le vieux style pharaonique.

L'art égyptien ne subit pas de modifications bien sensibles sous les Ptolémées, seulement il suit une tradition et ne crée plus : la force d'impulsion imprimée par la vieille civilisation avait été trop forte pour s'arrêter ou changer tout d'un coup. Les temples de Philœ et de Denderah sont, avec celui d'Edfou, les monuments les plus importants que nous ait laissés l'époque des Ptolémées.

L'art, qui depuis longtemps avait cessé de progresser, commence son mouvement rétrograde à partir de la domination romaine. Les empereurs pourtant continuaient à Esneh, à Edfou, à Denderah, l'œuvre commencée par leurs prédécesseurs. Hadrien bâtit même toute une ville : Antinoé. Il éleva également pour son favori, Antinoüs,

un tombeau digne des anciens rois et orné de sphinx et d'obélisques. C'est de là que vient l'obélisque Barberini, à Rome.

A Alexandrie, les artistes continuèrent longtemps à mêler les emblèmes Égyptiens et les emblèmes grecs. Ainsi, dans une médaille frappée en l'honneur d'Antinoüs, on voit, d'un côté (fig 65), le jeune favori d'Hadrien portant au front la fleur de lotus, et, de l'autre côté (fig. 66), le même personnage figuré à cheval et tenant en main le caducée de Mercure.



Fig 65.



Fig. 66.

Médaille frappée à Alexandrie, en l'honneur d'Antinoüs.

La prospérité apparente de l'Égypte, sous l'empire romain, n'était pourtant que le dernier souffle d'une civilisation qui allait disparaître devant des idées nouvelles.

La grande école philosophique d'Alexandrie répond à la période romaine. Alexandrie était alors comme un vaste laboratoire où toutes les idées venaient se fondre et se mêler : les juifs, les chrétiens, les Grecs et les vieux Égyptiens s'y coudoyaient, et un chaos inextricable fut le résultat de ce conflit. L'industrie continuait d'ailleurs à être très-active et les discussions philosophiques n'arrêtaient aucunement le travail.

Le christianisme et les hérésies dissidentes prirent de bonne heure de l'importance dans une ville qui était devenue le centre de toutes les idées et de toutes les discussions du monde antique. On se ferait difficilement une idée de la confusion qui s'établit au choc de ces sectes hostiles, disputant au milieu d'une population avide de nouveautés et mêlant souvent les doctrines les plus contradictoires. Une curieuse lettre de l'empereur Hadrien peut nous faire soupçonner ce qu'était devenue Alexandrie sous la domination romaine :

L'Égypte, dont tu me disais tant de bien, mon cher Servianus, je

l'ai trouvée légère, mobile, changeant de mode à tout instant. Les adorateurs de Sarapis sont chrétiens, ceux qui s'appellent évêques de Christ sont dévots à Sarapis. Il n'y a pas un chef de synagogue juive, un samaritain, un prêtre chrétien qui ne soit astrologue, aruspice, fabricant de drogues. Le patriarche lui-même, quand il vient en Égypte, est forcé par les uns d'adorer Sarapis, par les autres d'adorer le Christ. Quelle race séditieuse, vaine et impertinente! La ville est riche, opulente, féconde; personne n'y vit sans rien faire. Les uns soufflent du verre, les autres font du papier, tous sont marchands de toile, et ils en ont bien l'air. Les goutteux ont de l'ouvrage, les boiteux travaillent, les aveugles aussi; personne n'est oisif, pas même ceux qui ont la goutte aux mains... Pourquoi cette ville n'a-t-elle pas de meilleures mœurs? Elle mériterait par son importance d'être la tête de toute l'Égypte. Je lui ai tout accordé, je lui ai rendu ses anciens privi-léges, et j'en ai ajouté tant de nouveaux qu'il y avait de quoi me remercier. J'étais à peine parti qu'ils tenaient mille propos contre mon fils Vérus; quant à ce qu'ils ont dit d'Antinoüs, tu dois t'en douter. Je ne leur souhaite qu'une chose, c'est de manger ce qu'ils donnent à leurs poulets pour les faire éclore; je n'ose pas dire ce que c'est. Je t'envoie des vases irisés de diverses couleurs que m'a offerts le prêtre du temple; ils sont spécialement destinés à toi et à ma sœur pour l'usage des repas, les jours de fête; prends garde que notre Africanus ne les casse[1]. »

La prospérité d'Alexandrie survécut peu au monde païen. Néanmoins, malgré les dévastations de tout genre qu'elle avait subies et la diminution sensible de sa population, Alexandrie, lorsqu'elle tomba au pouvoir des Arabes, était encore une ville singulièrement riche. Amrou, écrivant au khalife Omar pour l'informer de sa conquête, lui mande qu'il a trouvé dans cette immense cité 4,000 palais, autant de bains publics, 400 cirques ou places pour les divertissements et 12,000 jardins.

Les villes du littoral. — *Péluse,* située à l'embouchure orientale du Nil, passait pour une ville malsaine à cause des marais dont elle était environnée. Boulevard de l'Égypte du côté de la Phénicie, elle était solidement fortifiée et toujours défendue par une garnison nombreuse. Le prophète Ézéchiel appelle Péluse « la force de

1. Traduction de Louis Ménard (*Hermès Trismégiste*).

l'Égypte », et les auteurs de l'époque romaine en parlent dans le même sens. Cette ville est le lieu de naissance du fameux géographe et astronome Ptolémée; c'est aussi près de Péluse que Pompée débarqua après sa défaite de Pharsale et qu'il fut assassiné, 48 ans avant Jésus-Christ. La ville ancienne est entièrement détruite : on n'en reconnaît l'emplacement que par les rares débris qui se trouvent à 3,000 mètres environ de la côte où débouchait la branche pélusiaque, aujourd'hui comblée.

Canope était située entre Alexandrie et la bouche canopique du Nil, la plus occidentale de toutes les branches du fleuve. Cette ville fut, selon une tradition grecque, fondée par les Spartiates, qui lui donnèrent d'abord le nom d'Amyclée; elle possédait un temple de Sérapis, où il y avait une école sacerdotale fameuse.

Parmi les villes les plus importantes, il faut encore citer, en commençant par celles qui se rapprochent le plus de la Méditerranée :

Buto, ville qui du temps d'Hérodote était célèbre par son oracle. « Le nom de la ville où se trouve l'oracle, dit l'historien grec, est Buto : elle contient un enclos d'Apollon et de Diane. Le lieu consacré à Latone, où réside l'oracle, est vaste et ses portiques ont six brasses de hauteur. Parmi les choses remarquables qu'il renferme, j'indiquerai celle qui m'a paru la plus merveilleuse : c'est le temple même de la divinité, fait d'une seule pierre dont les parois ont en tous sens les mêmes dimensions; elle est haute, longue et large de quarante coudées; une autre pierre forme la toiture et son entablement est de quatre coudées. C'est bien, de toutes les choses remarquables de l'enclos, la plus merveilleuse. Vient ensuite l'île Chemnis; elle est située contre le temple de Buto, dans un lac vaste et profond, et les Égyptiens disent qu'elle est flottante. Je ne l'ai vue moi-même ni flotter ni se mouvoir, et j'ai été surpris d'entendre dire qu'il y eût une île flottante. Un vaste temple d'Apollon, où ont été érigés trois autels, existe en cette île, où croissent beaucoup de palmiers et d'autres arbres fruitiers ou stériles. »

Naucratis, ville importante par son commerce. Son port fut longtemps le seul où les vaisseaux étrangers eussent la permission de débarquer leurs marchandises. Sous les derniers Pharaons, Naucratis était remplie de marchands grecs et phéniciens. Ce fut surtout à partir de Psamétik que cette ville prit sa physionomie grecque. « Psamétik, dit Diodore de Sicile, recevait volontiers les étrangers qui venaient

visiter l'Égypte; il aimait tellement la Grèce, qu'il fit apprendre à ses enfants la langue de ce pays. Enfin, le premier de tous les rois d'Égypte, il ouvrit aux autres nations des entrepôts de marchandises et donna aux navigateurs une grande sécurité; car les rois, ses prédécesseurs, avaient rendu l'Égypte inaccessible aux étrangers qui venaient y aborder, en faisant périr les uns et en réduisant les autres à l'esclavage. »

L'ancienne Égypte était en effet, pour les Grecs, à peu près ce que la Chine et le Japon étaient, pour les Européens, avant les derniers traités.

Saïs et la déesse Neith. — *Saïs* était célèbre par son temple de Neith, dans lequel étaient les tombeaux des rois saïtes. La XXVI[e] dynastie des rois d'Égypte était originaire de Saïs et répond à une des époques les plus brillantes de l'art égyptien. Neith, la divinité locale de cette ville, est une personnification de l'espace céleste, qui joue à Saïs le même rôle qu'Hathor dans d'autres endroits; elle est appelée en effet *la vache génératrice* ou *la mère génératrice du soleil* [1].

Le soleil, au reste, s'enfante lui-même dans le sein de Neith : dans la religion égyptienne, il est enfanté, mais non engendré; car la déesse Neith, que les Grecs ont assimilée à Minerve, demeure toujours vierge, bien qu'elle soit mère. Plutarque rapporte une inscription en l'honneur de la déesse, qu'il a vue à Saïs et qui est ainsi conçue : « Je suis ce qui est, ce qui sera, ce qui a été; personne n'a relevé ma tunique et le fruit que j'ai enfanté est le soleil. » Toutes les divinités égyptiennes représentent la même idée; seulement elles changent de nom suivant les localités.

La grande fête, qui avait lieu à Saïs en l'honneur de Neith, était connue sous le nom de *fête des lampes*. Voici ce qu'en dit Hérodote : « Quand on s'est assemblé à Saïs pour y sacrifier pendant une certaine nuit, tout le monde allume en plein air des lampes autour de sa maison : ce sont de petits vases pleins de sel et d'huile, avec une mèche dessus et qui brûle toute la nuit. Cette fête s'appelle la fête des lampes ardentes. Les Égyptiens qui ne peuvent s'y trouver, ayant observé la nuit du sacrifice, allument toutes les lampes : ainsi ce n'est pas seulement à Saïs qu'on en allume, mais par toute l'Égypte.

1. P. Pierret, *Dictionnaire d'Archéologie égyptienne*.

On rapporte une raison sainte des illuminations qui se font pendant cette nuit. » La raison de cette fête s'explique tout naturellement : on allumait les lampes au milieu de la nuit, pour marquer le triomphe de la lumière sur l'obscurité. Toutes les cérémonies religieuses des Égyptiens se rattachent à la même pensée.

L'antique *Ramsès,* la fameuse ville qui fut construite par les Hébreux, dans la terre de Gessen, n'a laissé aucune ruine, mais l'emplacement où elle s'élevait est couvert de poteries brisées et de fragments de granit.

Tanis était autrefois une des villes les plus importantes de l'Égypte. M. Mariette a fait des découvertes importantes en fouillant dans les temples de Tanis, dont il attribue la dévastation aux édits des empereurs chrétiens, et notamment de Théodose.

Bubastis et les chats sacrés. — *Bubastis,* célèbre par le culte qu'on y rendait à la déesse Bast ou Pacht, était une ville sacrée. Les eaux du Nil entouraient le sanctuaire, à l'exception de l'entrée qui était plantée d'arbres.

La ville entière de Bubastis était consacrée au culte de la déesse et tous les habitants y contribuaient. Hérodote nous raconte ainsi la cérémonie qn'on célébrait en son honneur : « Voici ce qui s'observe en allant à Bubastis : on s'y rend par eau, hommes et femmes pêle-mêle et confondus les uns avec les autres; dans chaque bateau il y a un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe. Tant que dure la navigation, quelques femmes jouent des castagnettes, et quelques hommes de la flûte; le reste, tant hommes que femmes, chante et bat des mains. Lorsqu'on passe près d'une ville, on fait approcher le bateau du rivage. Parmi les femmes, les unes continuent à chanter et à jouer des castagnettes, d'autres crient de toutes leurs forces et disent des injures à celles de la ville; celles-ci se mettent à danser et celles-là se livrent à une pantomime peu convenable. La même chose s'observe à chaque ville qu'on rencontre le long du fleuve. »

Il est probable que ces cris furieux, mêlés à des chants d'allégresse, se rapportaient au double caractère de la déesse, qui est à la fois lionne redoutable pour les méchants et chatte caressante pour les bons.

La divinité solaire qu'on adorait à Bubastis, apparaît, en effet, dans l'art sous deux formes différentes. Quand elle exprime l'ardeur dévo-

rante du soleil, elle a une tête de lionne, quelquefois surmontée du disque solaire : sous cet aspect, elle est chargée du châtiment des damnés dans l'enfer égyptien. Nos musées en offrent plusieurs représentations : la figure 67, ci-dessous, nous montre la déesse assise et tenant en main la croix ansée, symbole de la vie divine pour les dieux de l'Égypte.



Fig. 67. — Pacht ou Bast, déesse de Bubastis.

Quand la même déesse exprime seulement la chaleur bienfaisante, elle est appelée Bast ou Beset, et prend alors la tête d'une chatte, car elle n'est lionne que pour les méchants.

« L'attribution de la chatte à cette divinité, dit M. de Rougé, nous a valu une quantité de belles chattes en bronze et en faïence bleue. Les Égyptiens ont su imiter avec un talent infini l'attitude gracieuse des chattes d'Orient, habituellement plus sveltes que les

nôtres; les oreilles percées indiquent qu'on a souvent orné ces figures de bijoux. Il en était sans doute ainsi des chattes sacrées; on remarque également sur ces bronzes des colliers gravés et damasquinés en or. La forme des socles de ces chattes reproduit quelquefois l'hiéroglyphe du nom de la déesse. »

Hérodote nous a transmis de curieux détails sur les cérémonies qui accompagnaient la mort de l'animal consacré à la déesse, le chat : « Si dans quelque maison, dit-il, meurt un chat de mort naturelle, quiconque l'habite se rase les sourcils seulement ; mais quand il meurt un chien, on se rase la tête et le corps entier. On porte dans les maisons sacrées les animaux qui viennent de mourir et on les enterre à Bubastis. A l'égard des chiens, chacun leur donne la sépulture dans sa ville et les arrange dans des caisses sacrées. »

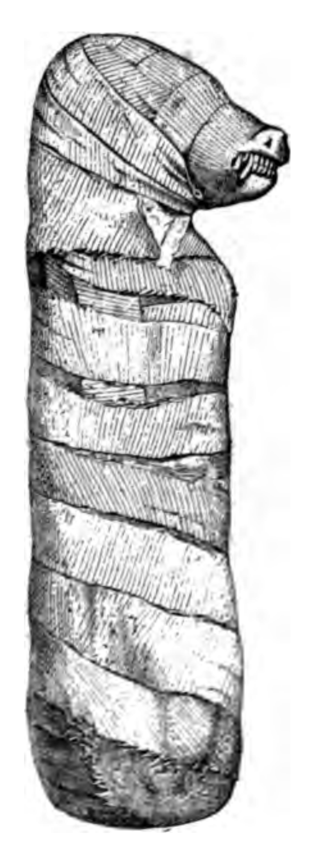


Fig. 68. — Momie de quadrupède enveloppée de ses bandelettes.

On a retrouvé, en effet, une grande quantité de quadrupèdes embaumés et enveloppés dans leurs bandelettes, comme celui que montre notre figure 68. Mais il est à remarquer que les momies de chats (que l'on retrouve ainsi) sont beaucoup plus communes que les momies de chiens : c'est que le chat était spécialement considéré comme l'emblème de la déesse Bast ou Pacht.

Les emblèmes divins, empruntés à la forme animale, se rattachent à des traditions mythologiques dont plusieurs nous sont inconnues, mais qui personnifient toujours la lutte du bien contre le mal, ou de la lumière contre les ténèbres.

C'est cette lutte qui apparaît dans l'attribution du chat à une divinité. Le chat, en effet, est regardé comme un destructeur des ennemis du soleil, c'est-à-dire des bêtes qui vivent dans des trous obscurs, comme les rats ou les souris.

« Plusieurs papyrus funéraires, dit M. Paul Pierret, représentent le chat tranchant la tête du serpent qui symbolise les ténèbres. » Ces raisons sont suffisantes pour justifier l'attribution de cet animal à une divinité qui emprunte sa forme. C'est naturellement une divinité solaire, dont la représentation est assez fréquente dans nos musées ou elle est désignée sous le nom de Pacht, Bast ou Sekhet, car les divinités égyptiennes ont toujours plusieurs noms.

BUSIRIS ET SES FÊTES. — *Busiris* (*Bous-Osiris*, dont les Grecs ont fait Busiris) tire son nom de ce que, d'après la légende, Osiris y fut déposé dans un bœuf en bois. Peut-être s'agit-il simplement de l'incarnation du Dieu dans un Apis. Il y avait en ce lieu un temple fameux dédié à Isis : on venait y pleurer la mort d'Osiris et le veuvage de la déesse.

« C'est à Busiris, dit Hérodote, qu'on célèbre la fête d'Isis. On y voit une multitude prodigieuse de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui se frappent et se lamentent toutes après le sacrifice; mais il ne m'est pas permis de dire en l'honneur de qui elles se frappent. Tous les Cariens qni se trouvent en Égypte se distinguent d'autant plus dans cette cérémonie qu'ils se découpent le front avec leurs épées; et, par là, il est aisé de juger qu'ils sont étrangers et non pas Égyptiens. »

Cette fête, qu'il n'était pas permis à Hérodote d'expliquer, s'applique évidemment à la mort d'Osiris : les coups que se portent les assistants rappellent ceux que les pleureuses se donnaient dans les cérémonies funèbres. Tout défunt, en effet, était assimilé à Osiris, et on pleurait la mort du dieu comme celle des hommes.

Osiris, comme tous les dieux égyptiens, est une personnification solaire; mais il exprime plus spécialement le soleil de nuit. Vaincu par Tiphon, principe du mal et des ténèbres, c'est pour cela que, le soir, il disparaît derrière l'horizon et dissimule aux hommes sa brillante lumière; mais, le matin, il reparaît victorieux et brille de nouveau sous le nom d'Horus ou Harpocrate. La destinée de l'homme est la même, et la mort n'est qu'une étape au bout de laquelle on retrouve la vie.

V

L'HEPTANOMIDE

Les embarcations du Nil. — Description de Memphis. — Les Pyramides. — Le Labyrinthe. — Les Hypogées de Beni-Hassan. — Les dernières villes de l'Heptanomide.

Les embarcations du Nil. — Aussitôt qu'on n'est plus dans le Delta, on entre dans la vallée du Nil ; mais, avant de remonter le fleuve pour étudier ses curiosités, il faut savoir comment on y naviguait. Il y avait, en effet, plusieurs espèces d'embarcations : les bateaux qui emportaient les marchandises n'avaient pas la même conformation que les bateaux de plaisance, et ceux-ci différaient totalement des frêles esquifs dont on se servait pour la chasse ou pour la pêche.

Les transports de marchandises s'effectuaient toujours par eau ; le Nil et les canaux étaient continuellement sillonnés de barques, et la basse Égypte, par l'activité de sa navigation, devait avoir une physionomie analogue à celle de certaines parties de la Hollande actuelle. Hérodote nous a laissé quelques détails sur la conformation des barques égyptiennes.

« Les barques des Égyptiens, dit-il, celles qu'ils emploient au transport des marchandises, sont faites d'acacia, arbre qui ressemble par sa forme au lotus de Cyrène et dont les larmes sont de la gomme. De cet acacia donc, ils coupent des planches longues de deux coudées, et les assemblent à la manière des briques ; pour consolider cet assemblage et lui donner la forme d'un vaisseau, ils le traversent de longues et fortes chevilles qui attachent les planches les unes aux autres. Lorsqu'ils les ont ainsi ajustées en forme de navire, ils façonnent le pont au moyen de poutres transversales : ils ne font point de côtés pour soutenir les flancs, mais intérieurement ils calfatent les jointures avec du byblus. Ils n'y adaptent qu'un gouvernail qui traverse la quille ; le mât est d'acacia, les voiles sont de byblus. Les barques ne peuvent naviguer en remontant le fleuve, à moins d'un vent violent ; on les remorque du rivage. Voici comment on les manœuvre : quand elles suivent le courant, on a une claie de tamaris doublée d'une natte de roseaux et une pierre

trouée du poids d'au moins deux talents; on attache à l'avant, au moyen d'un câble, la claie qu'on laisse flotter au gré de l'eau, et à l'arrière la pierre, au moyen d'un autre câble. La claie suit le fil de l'eau, marche rapidement et entraîne la barque; la pierre, tirée par la poupe, touche le fond du fleuve et modère le mouvement. Ils ont un grand nombre de barques; quelques-unes portent une charge de plusieurs milliers de talents[1]. »

On retrouve, sur les monuments anciens, diverses reproductions de ces barques, dessinées avec une netteté qui avait vivement frappé les savants qui accompagnèrent Bonaparte en Égypte. Voici ce que dit du gouvernail le rapporteur de la commission d'Égypte :

« Sur l'arrière du bâtiment, très-près des deux bords, on a fait passer à travers la carène deux avirons dont les nageoires vont plonger dans l'eau; ces avirons sont ajustés pour basculer autour d'un axe planté dans le bordage et peuvent être mis en mouvement indépendamment l'un de l'autre. Abandonnés à leur propre poids, ils prennent naturellement la position verticale : quand on veut les écarter de cette position, on abaisse le bras supérieur vers l'intérieur du bateau. Le pilote se sert d'une corde pour opérer ce mouvement. Il est facile de comprendre comment, à l'aide de ce mécanisme, on peut modifier la direction du bâtiment.

« Supposons la barque en mouvement, et les deux avirons levés de manière que leurs nageoires soient tout à fait hors de l'eau; la barque continuera à se mouvoir, sans être détournée de la direction qu'elle avait d'abord prise; mais si on laisse tomber dans l'eau l'un des deux avirons, celui de droite, par exemple, sa nageoire y rencontrera une résistance qui ralentira son mouvement; alors le côté droit de la barque ne pourra plus avancer avec la même vitesse que le côté gauche : cette différence de vitesse fera tourner la barque vers la droite. On peut varier d'une infinité de manières la position des deux avirons; mais il arrivera toujours que le bateau tournera vers le côté où la nageoire plongera le plus profondément dans l'eau.

« Il fallait d'assez grands efforts pour manœuvrer ces deux avirons; c'est probablement ce qui a fait inventer le gouvernail qui nous reste à examiner. En observant celui-ci, il est aisé de reconnaître sa structure; on voit qu'il est composé d'un aviron terminé en nageoire et plongeant dans l'eau à quelque distance de l'arrière du bâtiment. L'aviron porte

1. Le talent pèse 25 kil. 176 grammes.

sur un poteau vertical et se prolonge jusqu'à une barre horizontale, à laquelle il paraît assujetti par un fort assemblage. Au moyen de cette barre, le pilote peut à volonté porter la nageoire de l'aviron vers la droite ou vers la gauche, et produire le même effet qu'avec le gouvernail à deux avirons. Pour faciliter les mouvements, l'extrémité de la barre est garnie d'une roue qui roule sur le toit de la chambre : le timonier avait son poste sur ce toit; on l'y voit en activité de service. Un homme placé sur la poupe, auprès du gouvernail, semble être le patron de la barque, posté là pour indiquer au timonier et à l'équipage les manœuvres qu'ils doivent exécuter.

« Le gouvernail à barre étant plus avantageux et plus commode que le gouvernail à deux avirons, il est naturel de penser qu'il appartient à une époque plus récente : cette conjecture est confirmée par d'autres considérations. Les bateaux qui se trouven dans les bas-reliefs consacrés à des représentations symboliques ne portent jamais que le gouvernail à deux avirons; l'autre gouvernail semble en être exclu : on sait que les Égyptiens se faisaient un devoir religieux de conserver la forme primitive des anciens symboles; toute innovation dans cette partie leur paraissait un sacrilége. On doit donc présumer que le gouvernail admis dans les représentations symboliques est celui qu'ils ont connu le premier [1]. »

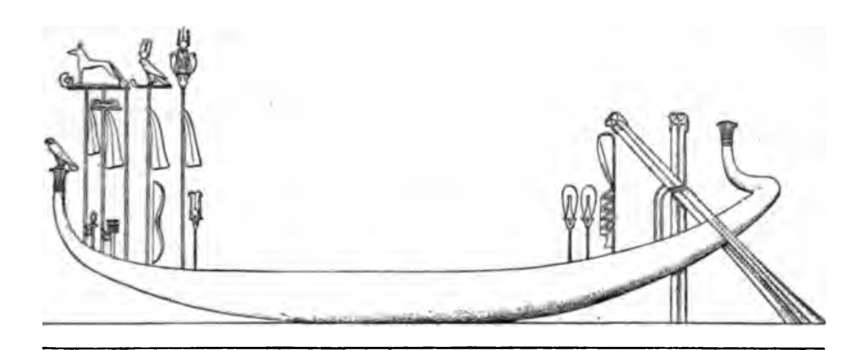


Fig. 69. — Barque symbolique avec les avirons sans la barre.

Pour corroborer ce qui vient d'être dit nous donnons (fig. 69) la représentation d'une barque symbolique, d'une forme très-élégante, mais dépourvue de la barre des bateaux mieux confectionnés. Dans le

1. Mémoire de Costaz, membre de l'Institut d'Égypte.

monument original, cette barque est montée par des personnages à tête de chacal, dont la signification emblématique est tout à fait étrangère au sujet qui nous occupe. Mais, pour juger du progrès que signale le rapporteur de la commission d'Égypte, il suffit de jeter un coup d'œil sur notre figure 70 qui représente une barque égyptienne pourvue

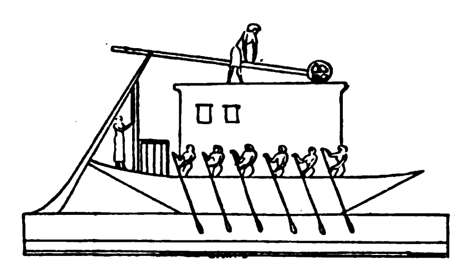


Fig. 70. — Barque égyptienne avec la barre du gouvernail au-dessus de la cabine.

de sa cabine. Au-dessus de la cabine on voit le timonier qui fait manœuvrer la barre du gouvernail : celle-ci est pourvue d'une roue pour faciliter la manœuvre.

Les peintures de Thèbes nous montrent la configuration des bateaux dont on se servait pour transporter le bétail et les provisions sur le Nil (fig. 71). Deux barques sont attachées au rivage par des

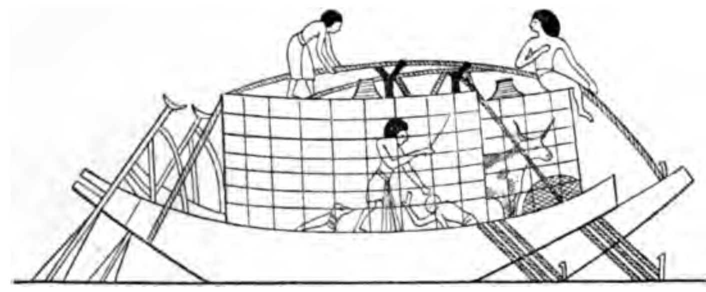


Fig. 71. — Bateaux de transport. (D'après une peinture de Thèbes.)

cordes maintenues au moyen de fiches. Une sorte de cabine occupe le milieu de la barque et non l'extrémité comme dans les canges actuelles : on voit dans la première barque un petit mousse qui a sans doute commis quelque méfait, car il reçoit la bastonnade. Dans l'autre bateau on aperçoit une vache et des filets. Des mariniers, placés sur le haut de la cabine, accomplissent différentes manœuvres.

D'autres scènes du même genre se retrouvent en divers endroits. C'est ainsi qu'une peinture (fig. 72) nous montre une barque amarrée près du rivage; la barque communique à la rive par une planche, sur laquelle passent des portefaix chargés de marchandises.

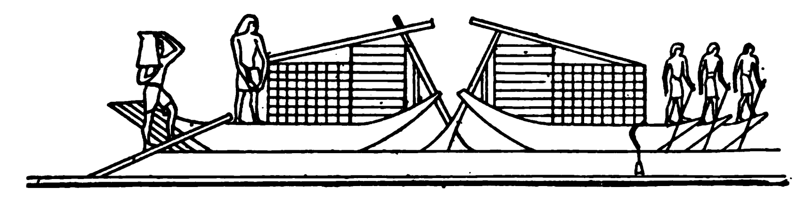


Fig 72. — Chargement d'un bateau.

Voici maintenant, d'après le rapport déjà cité, ce qui concerne la voilure : « La voile est carrée : elle est attachée par son bord supérieur à une vergue horizontale suspendue au mât; son bord inférieur est tendu sur une autre vergue. La figure de la voile carrée se retrouve fort souvent en Égypte, sur les bas-reliefs des anciens monuments; on la voit même parmi les hiéroglyphes, où elle est probablement le symbole du navire. Cependant l'usage de cette sorte de voile est aujourd'hui inconnu dans la navigation du Nil; on ne la voit plus qu'auprès des embouchures, où elle est employée sur de très-petits canots; mais cet usage cesse dès qu'on s'éloigne de la mer. La voile triangulaire, dont la figure ne se trouve jamais sur les monuments, est aujourd'hui la seule qu'on connaisse sur le Nil. »

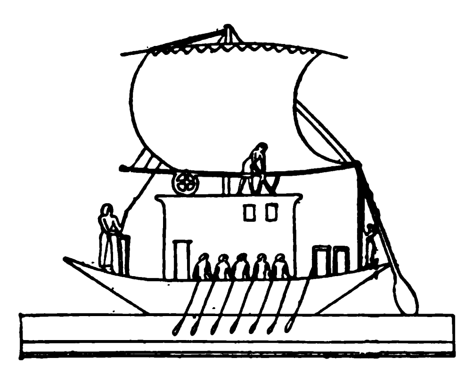


Fig. 73. — Barque à voiles et à rames.

La figure 73 nous montre un exemple de la voile carrée; on remar-

quera que la voile est hissée au-dessus de la cabine où se tient le timonier, tandis que le matelot qui fait manœuvrer la voile est placé sur le pont du bateau. Au reste, quoique la voile reçoive le vent en plein, les rameurs sont à leur poste, car on se servait simultanément de la rame et de la voile, en employant plus volontiers la voile pour remonter le fleuve et la rame pour le descendre.

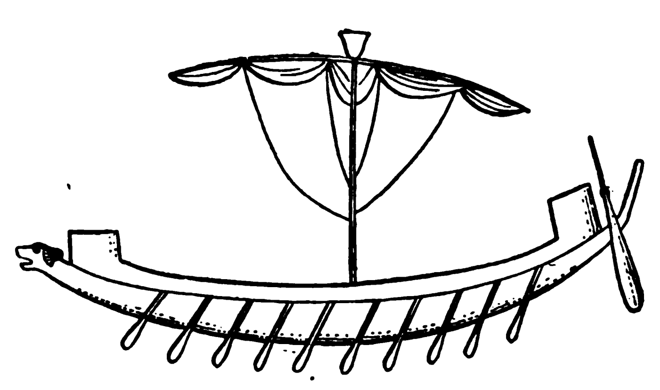


Fig. 74. — Barque à voiles, sans cabine.

Outre les barques qui servaient à transporter les marchandises, d'autres barques étaient spécialement consacrées aux voyageurs. Parmi ces dernières, les unes étaient pourvues de cabines, quelquefois très-élégamment décorées; d'autres, enfin, qui n'avaient pas de cabines, ne servaient sans doute que pour de simples promenades. La figure 74 nous montre une barque d'une forme élégante et incapable assurément de porter des marchandises. Le mât, planté au milieu de la barque, est surmonté d'une grande fleur de lotus et accompagné d'une vergue autour de laquelle la voile est repliée. La fleur, placée en haut du mât, n'est pas un simple ornement : elle est creuse, et le commandant de la barque s'y installait quelquefois pour apercevoir de là les écueils et donner ses ordres pour la manœuvre à exécuter. C'est ce que nous montre la fig. 75.



Fig. 75.— Le capitaine dans sa fleur de lotus.

Plutarque nous a laissé une jolie description de la barque de plaisance sur laquelle la reine Cléopâtre se faisait promener. « Cléopâtre, dit-il, naviguait tranquillement sur le Cydnus, dans un navire dont la poupe

était d'or, les voiles de pourpre et les avirons d'argent; le mouvement des rames était cadencé au son des flûtes, qui se mariait à celui des lyres et des chalumeaux. La reine elle-même magnifiquement parée, et telle qu'on peint ordinairement la déesse Vénus, était couchée sous un pavillon brodé d'or : de jeunes enfants, habillés comme les peintres peignent les Amours, étaient à ses côtés avec des éventails pour la rafraîchir : ses femmes, toutes parfaitement belles, vêtues en Néréides et en Grâces, étaient les unes au gouvernail, les autres aux cordages. Les deux rives du fleuve étaient embaumées de l'odeur des parfums qu'on brûlait dans le vaisseau. Le peuple qui était sur la place s'étant précipité au-devant de Cléopâtre, Antoine resta seul dans le tribunal où il donnait audience; et le bruit courut partout que c'était Vénus qui, pour le bonheur de l'Asie, venait visiter Bacchus. Antoine envoya sur-le-champ la prier à souper; mais, sur le désir qu'elle témoigna de le recevoir chez elle, Antoine, pour lui montrer sa complaisance et son urbanité, se rendit à son invitation. Il trouva chez elle des préparatifs dont la magnificence ne peut s'exprimer; mais rien ne le surprit tant que l'immense quantité de flambeaux qu'il vit allumés de toutes parts, et qui, suspendus au plancher ou attachés à la muraille, formaient avec une admirable symétrie des figures carrées et circulaires. »

Bien que la promenade rapportée par Plutarque ait eu lieu sur le Cydnus, rivière qui coule en Asie Mineure, il y a tout lieu de croire que la reine d'Égypte avait des barques tout aussi élégantes pour la transporter sur le Nil.



Fig. 76. — Construction d'un bateau de papyrus.
(Décoration d'une tombe, près des Pyramides.)

Il y avait encore sur le Nil de petits bateaux (fig. 76), qu'on employait pour remonter les brisants ou pour traverser les bras de rivière qui n'auraient pu supporter une embarcation ordinaire. Ces bateaux avaient une forme particulière et étaient faits entièrement avec du papy-

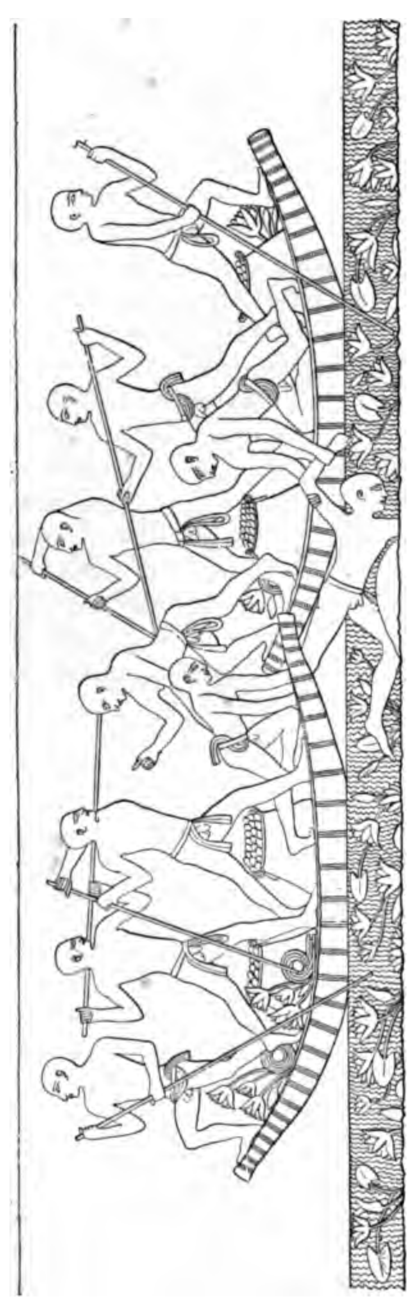


Fig. 77. — Joutes sur l'eau.

rus : un seul homme pouvait manœuvrer ces minces esquifs d'écorce, dont la fabrication est figurée sur une tombe près des pyramides. On soudait les tiges de papyrus avec de l'asphalte ou de la poix, et l'on faisait ainsi des nacelles qui étaient légères comme des paniers. Il est probable que le panier de joncs dont parle la Bible et sur lequel Moïse fut exposé, était simplement un de ces bateaux de papyrus.

Ces petits bateaux sillonnaient continuellement le fleuve et ses canaux : on s'en servait principalement pour la pêche ou la chasse aux oiseaux. Ils présentaient un certain danger, parce que leur légèreté exposait ceux qui les montaient à toutes sortes d'accidents. Mais les bateliers du Nil les manœuvraient avec une extrême dextérité, et leur adresse même était pour eux une véritable profession. Souvent, en effet, ils allaient dans les villes donner des représentations de joutes nautiques assez analogues à nos régates.

Les bas-reliefs égyptiens nous donnent la reproduction d'une de ces joutes (fig. 77 et 78). Les concurrents, montés sur leurs frêles esquifs, n'ont pour tout vêtement qu'une ceinture nouée autour des reins. Ils

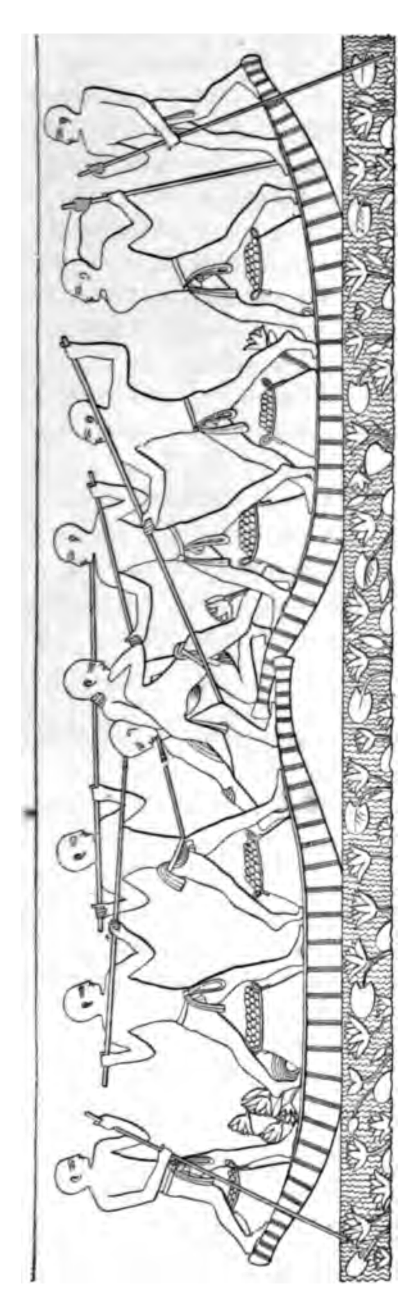


Fig. 78 — Joute sur l'eau.

sont pourvus de longs bâtons, avec lesquels ils cherchent mutuellement à se faire tomber dans l'eau.

C'est surtout aux environs de Philœ, dans l'endroit où sont les cataractes, que les bateliers déployaient leurs talents. En ce lieu, le Nil forme des brisants et des chutes, qui rendaient autrefois la navigation extrêmement dangereuse. Les mariniers qui habitaient aux environs étaient d'une extrême habileté. L'adresse des bateliers d'Éléphantine et de Philœ a fait l'admiration de toute l'antiquité : on allait les voir manœuvrer par curiosité et plusieurs écrivains anciens en ont raconté des choses surprenantes.

« Un peu au-dessus d'Éléphantine, dit Strabon, est la petite cataracte, où l'on voit des gens montés sur des esquifs donner une sorte de spectacle aux principaux du pays. La cataracte est une éminence du rocher au milieu du Nil, unie dans la partie supérieure et recouverte par les eaux du fleuve ; elle finit par un précipice d'où l'eau s'élance avec impétuosité : de part et d'autre, vers la côte il y a un lit navigable : les pilotes se laissent entraîner vers la cataracte, puis se précipitent avec leur esquif, sans qu'il leur arrive aucun mal. »

Sénèque donne sur les bateliers égyptiens des détails encore

plus précis. « Aux environs de Philæ, dit-il, le fleuve commence à rassembler ses eaux vagabondes. Philæ est une île escarpée entourée de deux branches dont la réunion forme le Nil : c'est en cet endroit que le fleuve prend son nom... Il arrive ensuite aux cataractes, lieu renommé pour un spectacle extraordinaire : là il devient méconnaissable; ses eaux, jusqu'alors tranquilles, s'élancent avec fureur et impétuosité à travers des issues difficiles; enfin il triomphe des obstacles, et, tout à coup abandonné par son lit, il tombe dans un vaste précipice, avec un fracas qui fait retentir les environs. Entre autres merveilles qu'on voit sur le fleuve, j'ai entendu parler de l'incroyable audace des habitants : deux hommes s'embarquent sur une nacelle : un d'eux la gouverne, et l'autre la vide à mesure qu'elle s'emplit. Longtemps ballottés par les rapides, les remous et les courants contraires, ils se dirigent dans les canaux les plus étroits, évitant les défilés des écueils; puis ils se précipitent avec le fleuve tout entier, la tête en avant, guidant la nacelle dans sa chute, aux yeux des spectateurs épouvantés; et, pendant que vous pleurez sur leur sort et que vous les croyez engloutis sous une si grande masse d'eau, vous voyez naviguer l'esquif très-loin du lieu où il est tombé, comme si on l'eût lancé jusque-là par une machine de guerre. »

Description de Memphis. — Un peu avant Memphis on trouvait *Héliopolis*, ville célèbre par le culte qu'on y rendait au soleil et par le magnifique temple qui lui était dédié. C'était une ville sainte. « Les habitants d'Héliopolis, dit Hérodote, passent pour les plus doctes de tous les Égyptiens. Ce qu'ils m'ont appris concernant les choses divines, je ne dois point le publier, hormis seulement les noms de leurs dieux, et je suppose que tous les hommes les connaissent. Je n'en mentionnerai donc rien, sinon ce que ma narration me contraindra de rappeler. »

Au temps de Strabon, on montrait à Héliopolis la maison qu'avait habitée Solon quand il vint en Égypte s'instruire des choses divines. Strabon décrit le temple en déplorant les dévastations de Cambyse. Ce temple était précédé d'une avenue de sphinx, dont Wilkinson a reconnu les vestiges, et de deux obélisques dont un seul existe encore aujourd'hui : c'est le plus ancien obélisque connu.

L'obélisque et le sphinx sont deux genres de monuments si caractéristiques de l'Égypte, qu'il est nécessaire d'en dire quelques mots avant de pénétrer plus avant dans le cœur du pays. Les obélisques

sont de grands monolithes en granit qui se plaçaient à l'entrée des temples, en avant du premier pylône : ils étaient couverts d'hiéroglyphes sur leurs quatre faces. L'obélisque qu'on voit à Paris, sur la place de la Concorde, nous dispense d'une description plus étendue.

Les sphinx étaient disposés parallèlement le long des avenues qui



Fig. 79. — Sphinx, vu de profil.

conduisaient aux temples. Notre figure 79 montre un sphinx vu de profil et notre figure 80 un sphinx vu de face. Nous avons dit déjà que le sphinx, c'est-à-dire le lion à tête humaine, était particulièrement consacré à la représentation d'un roi, en sorte que les Pharaons semblaient préposés à la garde du dieu dans son temple. Les avenues de sphinx étaient fort nombreuses, mais il arrive la plupart du temps, comme nous le voyons à Héliopolis, qu'il n'en reste plus que des vestiges.



Fig. 80. — Sphinx, vu de face.

Memphis est une ville dont la fondation serait, au dire d'Hérodote, aussi ancienne que la formation du royaume d'Égypte. « Ménès, dit-il, fut le premier roi d'Égypte et fit bâtir, au rapport des prêtres, la ville de Memphis. Le Nil, jusqu'au règne de ce prince, coulait le long de la montagne sablonneuse qui est du côté de la Libye ; Ménès, ayant comblé le coude que formait le Nil du côté du midi et construit une digue à environ cent stades de Memphis, mit à sec l'ancien lit du fleuve et lui fit prendre son cours par un nouveau canal, afin qu'il coulât à égale dis-

tance des montagnes. Il fit ensuite construire la ville dans l'endroit même d'où il avait détourné le fleuve et qu'il avait converti en terre ferme[1]. »

Cette ville, si célèbre dans l'histoire des premiers Pharaons, a perdu complétement son importance après la fondation d'Alexandrie.

Strabon décrit Memphis comme une ville encore grande et bien peuplée, mais il parle aussi de ses palais abandonnés et tombant en ruine. Les édits des empereurs chrétiens et surtout de Théodose achevèrent la destruction de ses temples. Les matériaux de l'antique Memphis ont ensuite servi à la construction des monuments du Caire. Memphis possédait encore, il y a six cents ans, des ruines imposantes. On peut en juger par la description qu'en donne l'écrivain arabe Abd'Allathif : « Malgré l'immense étendue de cette ville et la haute antiquité à laquelle elle remonte, nonobstant toutes les vicissitudes des divers gouvernements dont elle a successivement subi le joug, quelques efforts que différents peuples aient faits pour l'anéantir, et en faisant disparaître jusqu'aux moindres vestiges, effaçant jusqu'à ses plus légères traces, transportant ailleurs les pierres et les matériaux dont elle était construite, dévastant ses édifices, mutilant les figures qui en faisaient l'ornement; enfin, en dépit de ce que quatre mille ans et plus ont dû ajouter à tant de causes de destruction, ses ruines offrent encore aux yeux des spectateurs une réunion de merveilles qui confond l'intelligence, et que l'homme le plus éloquent entreprendrait inutilement de décrire. Plus on la considère, plus on sent augmenter l'admiration qu'elle inspire : et chaque nouveau coup d'œil que l'on donne à ses ruines est une nouvelle cause de ravissement[2]. »

Depuis le temps où parlait l'écrivain arabe, Memphis a été si bien détruite, qu'on cherchait encore, il y a peu d'années, où avait été son emplacement. La plaine ne présentait que des monceaux informes de décombres et une statue colossale de Ramsès II, renversée sur le sable. Ce colosse mesure environ 18 mètres et est taillé dans un bloc de calcaire siliceux extrêmement dur. Il porte en caractères hiéroglyphiques une inscription ainsi conçue : « Ramsès-Meïamoun, dieu-soleil, gardien de la vérité, approuvé du soleil. »

Aujourd'hui nous sommes plus heureux. Une des plus importantes découvertes de l'archéologie moderne, celle du Sérapéum de Memphis, est due aux fouilles de notre infatigable compatriote, M. Mariette.

1. Hérodote, II. CLV.

2. Abd'Allathif, traduction de Silvestre de Sacy.

Ayant aperçu la partie supérieure d'une tête de sphinx qui se montrait à travers le sable, il se rappela immédiatement l'endroit où Strabon place le temple de Sérapis et crut être sur la trace de ce monument dont l'importance était extrême, parce qu'il contenait la sépulture des Apis. Il fit immédiatement déblayer le terrain et mit bientôt à jour cent quarante et un sphinx, ainsi que les piédestaux d'un grand nombre d'autres. Au bout de cette avenue était un temple égyptien, dans lequel le savant égyptologue découvrit un hémicycle contenant les statues des plus fameux écrivains de la Grèce : Homère, Aristote, Eschyle, Platon, Pindare, Euripide, Pythagore, etc. C'était assurément fort curieux, mais ce n'était pas là ce qu'il cherchait.

On continua donc les fouilles et le véritable temple d'Apis apparut bientôt. Le premier pylône était décoré de lions accroupis, qui sont maintenant au Louvre. On creusa plus avant, et, après avoir trouvé plusieurs statues de bronze représentant des divinités égyptiennes, on mit à jour l'entrée de l'hypogée où étaient déposés les Apis après leur mort. Ce qui donne à cette découverte une très-grande valeur historique, c'est que ces Apis étaient accompagnés d'inscriptions relatant la date de la mort du bœuf sacré, rapportée à l'année courante du prince régnant. C'est ainsi qu'on a pu fixer la chronologie d'un grand nombre de dynasties pharaoniques. Les chambres souterraines renfermaient de nombreux sarcophages et des os de bœufs très-reconnaissables.

Le bœuf Apis était, pour les Égyptiens, le symbole de l'agriculture. « Le bœuf Apis, dit M. Mariette, est une incarnation d'Osiris, dieu souverainement bon, qui descend au milieu des hommes et s'expose aux douleurs de la vie terrestre sous la forme d'un quadrupède. » Mais cette incarnation ne pouvait pas se manifester par une naissance dans des conditions ordinaires. Aussi, d'après l'opinion générale, Apis était fruit d'une vache rendue féconde par un rayon de la lune. C'est pour cette raison qu'il devait avoir sur le poitrail une tache en forme de croissant et différents signes qui faisaient reconnaître sa merveilleuse origine.

Les pyramides. — Les pyramides sont des tombeaux; il n'y a plus aujourd'hui aucun doute à ce sujet. Les quatre faces sont dédiées, par des raisons mythologiques, aux quatre points cardinaux et c'est ce qui explique leur orientation qui est partout la même : l'entrée est toujours dirigée vers le nord. Les pyramides occupent le centre

des nécropoles, ce qui confirme encore l'attribution funéraire que tout le monde aujourd'hui s'accorde à leur donner.

« Ce qu'on voit aujourd'hui des pyramides, dit M. Mariette, n'en est plus que le noyau. Originairement elles étaient recouvertes d'un revêtement lisse qui a disparu. Elles se terminaient en pointe aiguë. Les pyramides étaient des tombeaux hermétiquement clos; chacune d'entre elles (au moins celles qui ont servi à la sépulture d'un roi) avait un temple extérieur qui s'élevait à quelques mètres en avant de la façade orientale. Le roi, déifié comme une incarnation de la divinité, y recevait un culte. Les trois grandes pyramides de Gizeh ont, comme les autres, un temple extérieur. »

C'est aux environs de Memphis que se trouvent les principales pyramides, qui faisaient partie de l'immense nécropole de cette cité.

« Les pyramides, dit le *Guide en Orient*, sont toutes sur la rive gauche du Nil, entre le Delta et le Fayoum. Le nombre en est considérable. Le docteur Lepsius n'en a pas examiné moins de soixante-sept, répandues du nord au sud sur un espace d'une dizaine de lieues. Elles varient beaucoup quant à leurs dimensions et à leur état de conservation. Elles forment un certain nombre de groupes plus ou moins espacés, qu'on distingue, d'après les villages actuels qu'ils avoisinent, en pyramides de *Gizeh*, d'*Abousyr*, de *Sakkarah*, de *Dachour*, de *Matanyeh* et de *Meidoûn*. De tous ces monuments, les plus grands et les plus connus sont les trois pyramides de *Gizeh*; ce sont aussi les plus septentrionales et les seules que l'on veut désigner communément quand on prononce le nom de pyramides. »

La plus grande pyramide et la plus rapprochée du nord est celle qui a été élevée par Chéops. Elle a 137 mètres de hauteur et la largeur de chacune des faces, à la base, est de 227 mètres. Nous donnons (fig. 81) la coupe de cette pyramide. A marque l'entrée, dirigée vers le nord : elle est située à environ vingt mètres de l'assise inférieure à égale distance des deux extrémités de la face. L'entrée donne accès à un couloir descendant où l'on pénètre en se courbant et qui mesure $1^m,20$ de hauteur sur $1^m,06$ de large. Cette galerie bifurque; si nous laissons cette bifurcation pour continuer à descendre au-dessous du niveau du sol, la galerie devient horizontale et conduit à une chambre de 6 mètres de longueur sur 4 mètres de hauteur. On ne connaît pas l'emploi de cette pièce, qui se trouve à peu près dans l'axe vertical de la pyramide, mais à 32 mètres au-dessous de sa base et conséquemment au niveau du Nil. Hérodote,

parle d'un canal souterrain qui amenait l'eau du fleuve à l'intérieur de la pyramide : si ce canal a réellement existé, c'est en cet endroit qu'il a dû aboutir, mais on n'en a trouvé aucun indice. A l'extrémité de la chambre, se trouve, il est vrai, une nouvelle galerie qui semble un prolongement de la première et s'enfonce à une profondeur de 16 mètres, mais elle se termine brusquement et n'aboutit à rien.

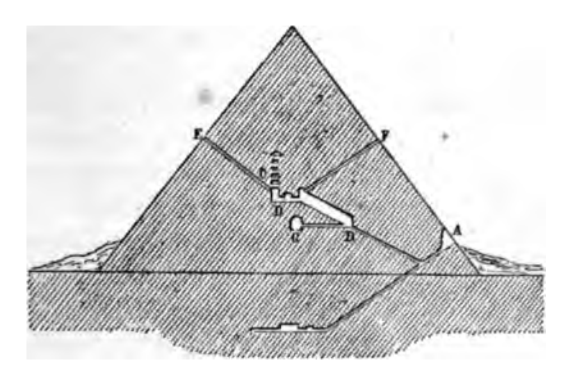


Fig. 81. — Coupe de la pyramide de Chéops

Revenons maintenant vers la porte d'entrée marquée A, jusqu'au point où se trouve la bifurcation. La galerie montante qui se dirige vers le point B est fermée par un gros bloc de granit : les Arabes, chercheurs de trésors, n'ayant pu déplacer ce bloc, l'ont tourné en s'ouvrant un passage factice dans la masse même de la maçonnerie. Quand on se retrouve dans la galerie, on arrive au point B que nous désignons sous le nom de *grand passage* parce qu'il est en effet beaucoup plus vaste que les autres galeries. Mais, à l'entrée du grand passage B, nous trouvons une nouvelle bifurcation, et une petite galerie horizontale longue de 35 mètres nous mène à C, qui est connu sous le nom de *chambre de la reine*. C'est un grand caveau dont le plafond est formé par des dalles arc-boutées : il est placé à 22 mètres au-dessus du niveau du sol, à 54 mètres au-dessus du souterrain, et à 118 mètres au-dessous de la plate-forme supérieure.

Nous devons signaler, à l'entrée du grand passage B, une particularité qui n'est pas indiquée sur notre figure 81 : c'est un puits qui va aboutir au souterrain, mais qui descend en suivant une ligne tantôt droite et tantôt oblique, de manière à former un zigzag irrégulier. Ce puits, dont on ignore la destination, est aujourd'hui bouché. Le grand passage mène à la chambre du roi, marquée D. Cette chambre a été

appelée aussi chambre du sarcophage, à cause de la momie royale qu'on y a trouvée dans un sarcophage de granit rouge sans ornements ni hiéroglyphes. Cette chambre est recouverte par un plafond plat, mais au-dessus d'elle on trouve, en O, cinq chambres basses, s'étageant à intervalles rapprochés, les unes au-dessus des autres, et qui n'ont d'autre utilité apparente que d'alléger la pression de la maçonnerie supérieure sur le caveau royal. Deux canaux d'aération, partant du caveau, vont aboutir l'un en F vers la face nord de la pyramide, l'autre en E vers le sud.

Ce gigantesque édifice, qui faisait l'étonnement et l'admiration de l'antiquité, a été décrit par Hérodote. L'historien grec rapporte que cent mille hommes furent employés pendant dix ans à faire un chemin pour voiturer les pierres, à creuser la montagne et à ménager des chambres souterraines dans la colline où sont élevées les pyramides. Il ajoute qu'il fallut vingt années de travail pour la construction même du monument.


Fig. 82. — Statue de Chephren.

La seconde pyramide est presque aussi haute que celle de Chéops, mais un peu moins large. En avant, était un temple, dans lequel M. Mariette a retrouvé en 1860 la statue de Chephren, le pharaon qui a élevé cette pyramide. Nous donnons (fig. 82) cette statue, maintenant au musée de Boulaq, et qui peut être considérée comme un des plus anciens monuments de la sculpture. D'autres statues moins importantes et une inscription donnant une liste de 40 noms de rois ont été découvertes dans le même endroit. Les restes d'une ancienne muraille se trouvent en avant de la face ouest de la même pyramide.

La troisième pyramide, celle de Mycérinus, est beaucoup moins grande que les deux autres. Un temple se trouve également à la face est de cette pyramide, et trois autres pyramides, d'une dimension relativement très-petite, se voient du coté du sud.

Des tombes très-nombreuses et des puits sépulcraux, disposés sur six rangées, occupent tout le terrain aux alentours. La p upart de ces tombes paraissent à peu près contemporaines des pyramides, et plu-

sieurs d'entre elles sont décorées de peintures infiniment précieuses pour l'étude des mœurs de l'ancienne Égypte.

La disposition d'une tombe égyptienne complète comprend une chapelle extérieure, un puits et des caveaux souterrains. C'est dans la chapelle extérieure, composée d'une ou de plusieurs chambres, que s'accomplissaient les cérémonies en l'honneur des défunts. Au-dessous de la chapelle est le puits qui conduit dans le caveau mortuaire où sont disposées les momies; on y déposait des meubles, des ustensiles divers et des statuettes. Ensuite on bouchait le puits en le remplissant de décombres et, dès lors, on regardait la tombe comme à l'abri de toute violation.

Les bijoux et la plupart des objets qui enrichissent nos collections ont été recueillis dans des caveaux de ce genre.



Fig. 83. — Le sphinx de Gizeh.

Un autre monument extrêmement curieux, mais aujourd'hui presque entièrement enseveli sous le sable, est placé à coté des pyramides : c'est le fameux sphinx de Gizeh (fig. 83).

« Au sud-est de la grande pyramide, dit M. Mariette, est le sphinx. Le sphinx est un rocher naturel auquel on a donné, tant bien

que mal, l'apparence extérieure de cet animal symbolique. La tête seule a été sculptée. Le corps est le rocher lui-même, complété aux endroits défectueux par une mauvaise maçonnerie en calcaire. La hauteur totale du monument est de 19^{m},97. L'oreille a 1^{m},79, la bouche 2^{m},32; la plus grande largeur de la figure est de 4^{m},15. [1] »

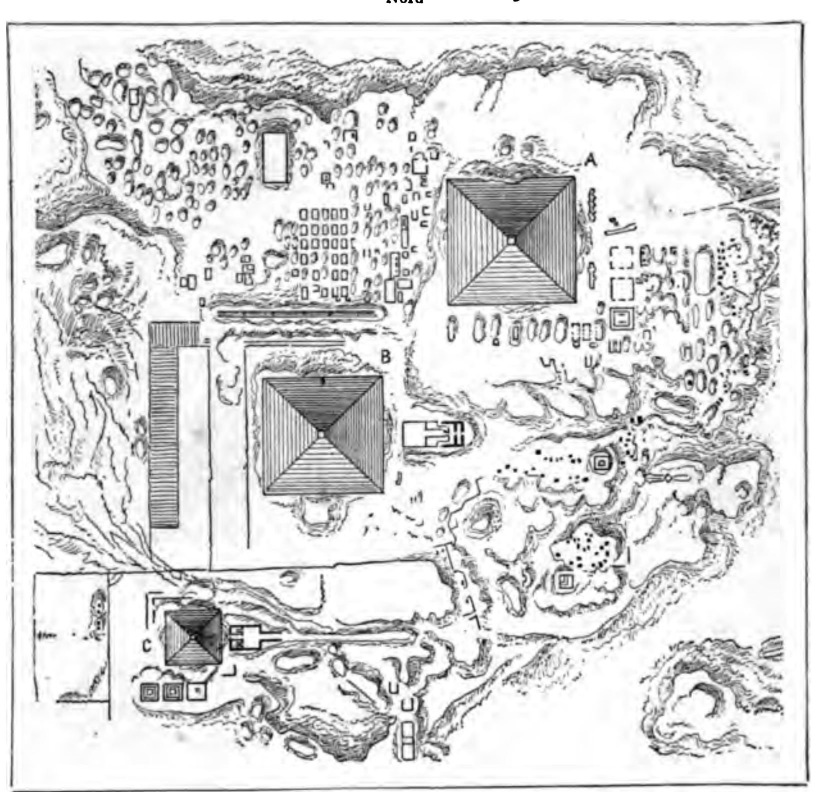


Fig 84. — Plan des pyramides de Gizeh.

Nous donnons (fig. 84) le plan de l'ensemble des pyramides de Gizeh et des principaux monuments qui les accompagnent.

En A, est la grande pyramide de Chéops; plusieurs pyramides plus petites se voient à la face est. Le sphinx est placé dans la direction de l'angle sud-est de cette pyramide.

En B, est la pyramide de Chephren; le petit temple où a été trou-

1. Mariette *Itinéraire des invités du khédive.*

vée la statue de Chephren, est indiqué sur notre plan à la face est de la pyramide; sur la face nord sont les puits sépulcraux.

En C, est la pyramide de Mycérinus; comme dans la précédente un petit temple est placé du coté de l'est : trois pyramides se voient sur la face sud.

Enfin les lignes marquées à la face ouest et nord de cette pyramide et de celle de Chephren indiquent des débris de murailles et des levées de pierre ayant dû former une espèce d'enceinte.

Les pyramides les plus importantes après celles de Gizeh sont les pyramides de Sakkarah. On y remarque une disposition particulière : l'une d'elles, la plus grande, est formée par cinq étages de gradins étagés.

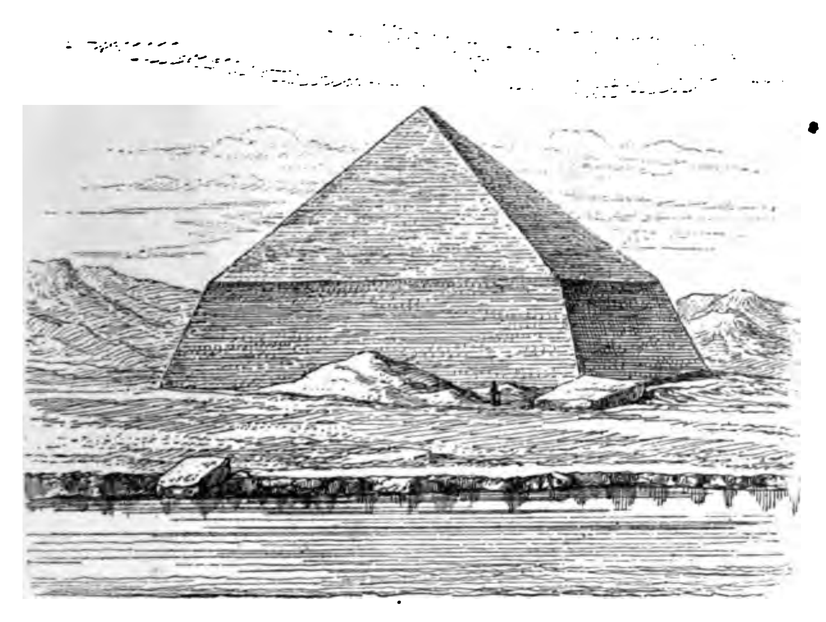


Fig. 85. — Pyramide de Dachour, près Sakkarah.

Les pyramides de Dachour (fig. 85), qui font suite à celles de Sakkarah, atteignent presque les dimensions des deux grandes pyramides de Gizeh; elles offrent cette singularité qu'elles sont divisées en deux parties présentant chacune une inclinaison différente.

Les pyramides de Sakkarah et de Dachour sônt, comme celles de Gizeh, entourées de tombes.

On y voit également des puits remplis de momies d'ibis sacrés

dont le corps est soigneusement enveloppé de bandelettes. « Les puits des momies d'ibis, dit le *Guide en Orient,* ont jusqu'à 20 et 22 mètres de profondeur. Les momies sont renfermées dans des vases en terre cuite assez semblables à des pains de sucre (fig. 86 à 88). Celles qui sont bien conservées présentent le corps de l'oiseau dans des bandelettes de toile fine; le bec, les pieds et quelquefois une partie des plumes sont intacts, mais la plupart sont réduites en poussière ou carbonisées. Il semble qu'on leur ait fait subir une sorte de dessiccation. »

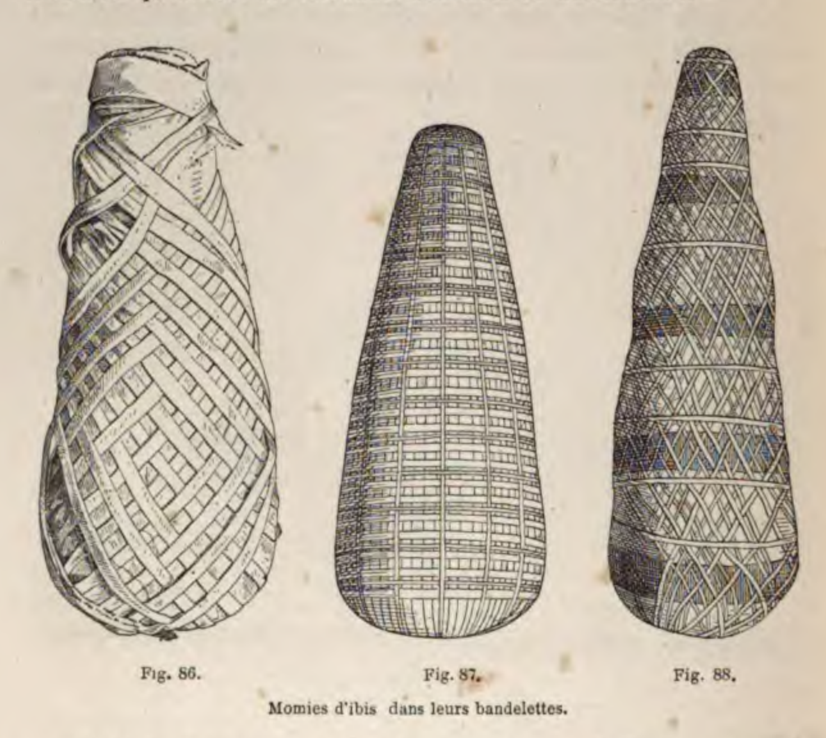


Fig. 86. Fig. 87. Fig. 88.

Momies d'ibis dans leurs bandelettes.

La vénération que les Égyptiens avaient pour cet oiseau venait, selon les anciens, de ce qu'il était grand destructeur de serpents, caractère que les naturalistes modernes ne reconnaissent pas pour exact. Mais le culte dont il était l'objet vient plutôt de ce que l'ibis apparaît en Égypte au moment où le Nil commence à croître. Il est donc supposé connaître le secret du grand problème auquel l'Égypte doit sa merveilleuse fécondité. L'étendue des pas de l'ibis formait l'étalon des mesures usitées en Égypte.

Les anciens attribuaient encore à l'ibis une foule de propriétés et

faisaient remonter jusqu'à lui l'origine des lavements. « L'ibis, dit Plutarque, dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*, outre qu'il détruit les reptiles dont la blessure est mortelle, nous a enseigné le premier l'usage des lavements en nous faisant voir de quelle manière il se purge et se lave lui-même les entrailles. Les prêtres les plus scrupuleux en matière de rites prennent pour eau lustrale, dans les purifications, celle où l'ibis s'est désaltéré, car il n'en boit jamais qui soit malsaine ou corrompue, il n'en approche même pas. Avec la trace de ses deux pieds écartés l'un de l'autre et celle de son bec, il détermine un triangle équilatéral. Enfin, la variété et le mélange des plumes noires qui se confondent sur lui avec les plumes blanches, figurent la lune arrondie aux trois quarts. »

Le labyrinthe. — Hérodote nous en a laissé la description suivante : « Ce monument, dit-il, fut fait par les douze rois qui régnèrent ensemble en Égypte; ils firent ce labyrinthe un peu au-dessus du lac Mœris, auprès de la ville des crocodiles. J'ai vu ce bâtiment, et je l'ai trouvé au delà de toute expression. Tous les ouvrages, tous les édifices des Grecs ne peuvent lui être comparés ni du côté du travail, ni du côté de la dépense : ils lui sont de beaucoup inférieurs. Les temples d'Éphèse et de Samos méritent sans doute d'être admirés, mais les pyramides sont au-dessus de tout ce qu'on peut en dire, et chacune en particulier peut entrer en parallèle avec plusieurs des grands édifices de la Grèce. Le labyrinthe l'emporte même sur les pyramides. Il est composé de douze cours environnées de murs, dont les portes sont à l'opposite l'une de l'autre, six au nord et six au sud, toutes contigües; une même enceinte de murailles qui règne en dehors, les renferme; les appartements en sont doubles : il y en a quinze cents sous terre, quinze cents au-dessus, trois mille en tout. J'ai visité les appartements d'en haut, je les ai parcourus : ainsi j'en parle avec certitude et comme témoin oculaire. Quant aux appartements souterrains, je n'en sais que ce qu'on m'en a dit. Les Égyptiens, gouverneurs du labyrinthe, ne permirent point qu'on me les montrât, parce qu'ils servaient, disaient-ils, de sépultures aux crocodiles sacrés et aux rois qui ont fait bâtir entièrement cet édifice. Je ne parle donc des logements souterrains que sur le rapport d'autrui; quant à ceux d'en haut, je les regarde comme ce que les hommes ont fait de plus grand. On ne peut en effet se lasser d'admirer la variété des passages tortueux qui mènent des cours à des corps de logis et des issues qui mènent à d'autres cours. Chaque corps

de logis a une multitude de chambres qui aboutissent à des pastades[1]; au sortir de ces pastades, on passe dans d'autres bâtiments, dont il faut traverser les chambres pour entrer dans d'autres cours. Le toit de ces corps de logis est de pierre ainsi que les murs, qui sont partout décorés de figures en bas-reliefs. Autour de chaque cour règne une colonnade de pierres blanches parfaitement jointes ensemble. A l'angle où finit le labyrinthe s'élève une pyramide sur laquelle on a sculpté en grand des figures d'animaux. On s'y rend par un souterrain. »

On croit que cet immense édifice subsistait encore du temps d'Auguste : Strabon assure l'avoir vu dans tout son entier et Pomponius Méla, qui vivait sous l'empereur Claude, en a fait une description qui confirme celle d'Hérodote.

Les ingénieurs français de 1798 ont reconnu la position du labyrinthe, qui devait être au bord du lac Mœris; et, depuis, Lepsius a donné un savant commentaire sur les débris qui en restent. « Une grande partie des chambres, dit le *Guide en Orient*, subsistent encore, tant au-dessus qu'au-dessous du sol. Trois vastes corps de constructions entourent de trois côtés une grande cour centrale de près de 200 mètres de long sur 160 mètres de large; le quatrième côté de la cour est en partie fermé par la pyramide, dont chaque face est de 100 mètres environ. C'était dans cet espace que devaient se trouver les douze cours couvertes dont parle l'historien grec. »

LES HYPOGÉES DE BENI-HASSAN. — Peu après avoir quitté Memphis, le pays se resserre et on entre dans cette longue vallée du Nil qui semble un sillon creusé par le fleuve au milieu du désert. La première ville que rencontrait un voyageur dans l'antiquité était *Troja*, près de laquelle étaient les carrières d'où ont été extraits les blocs qui ont servi à la construction des pyramides.

Aphroditopolis, qui venait ensuite, était la ville d'Hathor, la Vénus égyptienne, qu'on y adorait sous l'emblème d'une génisse blanche.

Un peu avant d'arriver à *Antinoé*, qui était une station importante, on rencontre les fameuses grottes tumulaires connues sous le nom d'hypogées de *Beni-Hassan*. Les hypogées de Beni-Hassan sont remarquables à tous les points de vue. C'est là qu'on trouve la

1. Probablement des cryptes, suivant l'opinion de Letronne.

colonne dite *protodorique*. C'est une colonne prismatique à huit ou seize facettes et sans base (fig. 89); on en fait remonter l'origine à la XIIe dynastie.

Les peintures qui décorent ces hypogées fournissent des renseignements inappréciables sur les mœurs égyptiennes et on y voit, accompagnés de légendes explicatives, une multitude de tableaux sur la vie privée des anciens habitants.



Fig. 89. — Les grottes tumulaires de Beni-Hassan.

« Une très-longue inscription hiéroglyphique, qui accompagne une des tombes, date du règne d'Ousortesen Ier, de la XIIe dynastie, entre 2500 et 3000 ans avant notre ère; aucun monument de Thèbes ne remonte à beaucoup près aussi haut. Les sujets représentés dans les peintures se rapportent aux arts et aux métiers, aux travaux divers de l'agriculture et à l'élève des bestiaux, aux exercices militaires, aux jeux, aux luttes, aux amusements, à la danse, à la musique, au chant, à la navigation du Nil, aux occupations domestiques, etc. On y voit figurés un grand nombre d'animaux avec leur nom constamment écrit à côté. Enfin une scène curieuse, qui se trouve dans l'avant-dernière grotte vers le nord, représente une famille d'étrangers dont le nom est *Aam* dans l'inscription correspondante, nom qui désignait un peuple nomade de l'ancienne région de Chanaan, peut-être les Ammonites de la Bible. On a là sous les yeux une scène patriarcale

qui fait songer à Jacob et à ses fils, bien qu'elle ait précédé de plusieurs siècles l'immigration de la famille de Joseph[1]. »

On désigne sous le nom de *Speos Artemidos* (grotte de Diane) un petit temple creusé dans le roc, près de Beni-Hassan, et consacré à la déesse Pacht.

Les dernières villes de l'Heptanomide. — *Antinoé*, ville de l'époque romaine, fut construite par l'empereur Hadrien, en l'honneur de son favori Antinoüs, qui s'était noyé dans le Nil.

« Au milieu des maisons de limon et sous les magnifiques palmiers du village de Cheik-Abaddeh, dit le *Guide en Orient*, s'entassent les ruines d'Antinoé. Il ne reste plus guère que le théâtre, près de la porte du sud, l'hippodrome à l'est, en dehors des murailles, et des vestiges de construction qui marquent encore la direction de quelques rues. La rue principale, qui conduisait au théâtre, près de la porte du sud, a près d'un kilomètre de longueur, en ligne droite. Elle était bordée à droite et à gauche d'une double galerie couverte, soutenue par des colonnes. Une autre rue centrale, qui coupe celle-ci à angle droit, allait du quai à la porte orientale. Elle était, de même, bordée d'arcades et embellie de monuments. Vers l'extrémité est, des restes considérables doivent marquer l'emplacement d'un temple. On remarque aussi des coupoles antiques appartenant à des bains, un autel votif renversé, les jambages d'un arc de triomphe et une partie de la colonnade. Toutes ces ruines ont été malheureusement exploitées par les Turcs depuis le commencement du siècle actuel pour les convertir en chaux. »

Non loin d'Antinoé était *Hermopolis magna*. Cette ville possédait un temple précédé d'un magnifique portique, détruit aujourd'hui, mais qui subsistait encore au temps de la commission d'Égypte. D'après les traditions mythologiques, Hermopolis est le lieu où la lune a fait sa première apparition après la formation de l'univers.

1. *Guide en Orient.*

VI

LA THÉBAÏDE.

La nécropole des crocodiles. — Les bords du Nil en avant de Thèbes. — Description de Thèbes. — Les tombes royales, a Thèbes. — Le Ramesséum de Thèbes. — Les colosses de Memnon. — Médinet-Abou — Louqsor et Karnak. — Les dernières villes de la Thébaïde. — L'ile de Philœ.

La nécropole des crocodiles. — Un peu avant d'arriver à Lycopolis, on trouve les grottes qui servaient de nécropoles aux crocodiles. C'est assurément là un des points les plus curieux des mœurs de l'ancienne Égypte. « La véritable entrée de ces nécropoles, réservées exclusivement aux crocodiles, dit le *Guide en Orient*, n'a pas été découverte. On descend, par un puits de 4 mètres de profondeur, dans un labyrinthe de cavernes naturelles où il faut souvent ramper pendant plusieurs minutes. Elles sont remplies de milliers de crocodiles de toutes les grandeurs, embaumés et enveloppés de bandelettes. Les petits crocodiles sont réunis par paquets de vingt-cinq. Quelques-uns des grands crocodiles mesurent 7 mètres de longueur. On trouve également un grand nombre d'œufs de crocodiles. Cette visite est assez fatigante, à cause de la chaleur et des milliers de chauves-souris qui viennent se heurter contre les voyageurs. »

Nous donnons (fig. 90) la représentation d'un crocodile enveloppé



Fig. 90. — Crocodile enveloppé de ses bandelettes.

de ses bandelettes. On pourra ainsi se faire une idée de la manière dont les Égyptiens emmaillottaient ces animaux.

Les raisons pour lesquelles le crocodile recevait les honneurs de l'embaumement n'ont pas encore été bien nettement déterminées, mais il est certain que, dans quelques localités, le crocodile était considéré comme un animal sacré, tandis qu'il était fort méprisé dans

d'autres. « Une partie des Égyptiens, dit Hérodote, regarde ces animaux comme sacrés, mais d'autres leur font la guerre. Ceux qui habitent aux environs de Thèbes et du lac Mœris ont pour eux beaucoup de vénération. Les uns et les autres en choisissent un qu'ils élèvent et qu'ils instruisent à se laisser toucher avec la main. On lui met des pendants d'or ou de pierre factice et on lui attache aux pieds de devant de petites chaînes ou bracelets. On le nourrit avec la chair des victimes, et on lui donne d'autres aliments prescrits. Tant qu'il vit, on en prend le plus grand soin; quand il meurt, on l'embaume et on le met dans une caisse sacrée. Ceux d'Éléphantine et des environs ne regardent point les crocodiles comme sacrés et même ils ne se font aucun scrupule d'en manger. »

Non-seulement le crocodile n'était pas considéré comme un animal sacré par tous les Égyptiens, mais il était même pour quelques-uns l'emblème du principe malfaisant. Plusieurs monuments nous montrent le dieu Horus, vainqueur des crocodiles sur lesquels il est monté, et auxquels il fait retourner la tête. « Le crocodile, dit M. de Rougé, ne peut pas retourner la tête; c'était, chez les Égyptiens, le symbole de la chose impossible. Le dieu, rajeuni, foule aux pieds cet emblème; il a triomphé de la mort, il a fait retourner la tête aux crocodiles, qui étaient aussi la figure des ténèbres. »

Ces anomalies n'ont rien de surprenant, si on se rappelle que l'unité de l'Égypte a été lente à se constituer, et que les peuplades qui formaient la population primitive adoraient la Divinité sous des emblèmes différents. Celles qui avaient adopté le crocodile pour emblème ont été probablement englobées par les autres, en sorte que cet emblème, tout en continuant à être vénéré dans certaines localités, fut abandonné dans d'autres.

Les bords du Nil en avant de Thèbes. — Les grottes d'*El-Armana* sont fort intéressantes pour l'histoire religieuse de l'Égypte. Aucune des images habituelles dans les scènes funéraires ne se trouve ici, et une seule divinité s'y montre sous un aspect unique, celui d'un disque solaire. Les peintures qui décorent ces grottes se rattachent à l'histoire d'un pharaon qui a voulu substituer le culte d'un dieu unique à celui des divinités de l'Égypte, et dont la tentative monothéiste a été suivie d'une violente réaction, car le nom de ce pharaon a été effacé avec colère dans la liste des rois consignés aux archives des temples.

Lycopolis (aujourd'hui Siout), ville consacrée à Anubis, le dieu à tête de chacal, offre peu de ruines. Mais la chaîne libyque renferme en cet endroit des hypogées intéressants.

Antæopolis, où l'on honorait spécialement Horus, le dieu à tête d'épervier, montre encore les traces de son temple et des hypogées d'époques grecque et romaine.

Après avoir passé cette ville, on trouvait *Panopolis* et *Ptolémaïs*, villes qui, au temps de Strabon, avaient une grande importance, mais qui n'ont pas laissé de ruines; puis on arrivait à une ville sainte, *Abydos*.

Abydos, sanctuaire d'Osiris qui, suivant la tradition, avait là son tombeau, a été une ville presque aussi importante que Thèbes. Ses ruines comprennent un temple où M. Mariette a reconnu le Memnonium mentionné par Strabon, et les restes d'un temple d'Osiris et d'un autre temple bâti par Ramsès II. C'est en ce lieu qu'on a retrouvé la fameuse table d'Abydos, document contenant des noms de rois, et d'après lequel Champollion a posé la première base des dynasties égyptiennes.

Peu après avoir dépassé ce sanctuaire, on arrivait à *Tentyris* (aujourd'hui Denderah). On y voit un temple dont l'origine peut remonter aux anciennes dynasties égyptiennes, mais qui a été entièrement rebâti sous les Ptolémées. Ce magnifique édifice, d'une conservation remarquable, a été déblayé par M. Mariette, qui a fait un ouvrage spécial pour expliquer les hiéroglyphes dont il est couvert: il était dédié à la déesse Hathor.

Avant d'arriver à Thèbes, on trouvait encore *Coptos*. Cette ville, qui eut une certaine importance, se révolta contre les Romains l'an 26 de notre ère. Elle fut prise et détruite de fond en comble par Dioclétien. Elle avait été, sous les Romains, l'entrepôt du commerce avec les Indes, et le point de départ de la route menant à Bérénice, port sur la mer Rouge, fondé par Ptolémée Philadelphe et qui garda pendant plusieurs siècles une grande prospérité. Il y avait de ce côté des mines d'émeraude exploitées dans l'antiquité et qui furent longtemps une source de richesses pour l'Égypte.

Description de Thèbes. — On n'a aucun document sur la fondation de Thèbes, une des villes les plus importantes de l'antiquité. On sait seulement que les pharaons de la XI[e] et de la XII[e] dynasties possédaient un royaume indépendant de Memphis, et que Thèbes était leur

résidence. C'est donc environ 2500 ans avant notre ère que Thèbes apparaît dans l'histoire comme une grande ville, car, dès la XIIIe dynastie, elle était devenue la capitale reconnue de toute l'Égypte. Sa prépondérance dans l'ancienne Égypte dura jusque vers l'an 1110; à cette époque Thèbes semble s'effacer dans l'histoire; puis, 600 ans plus tard, Cambyse dépouille ses temples des richesses que les siècles y avaient amoncelées. Ici commence pour Thèbes une irrémédiable

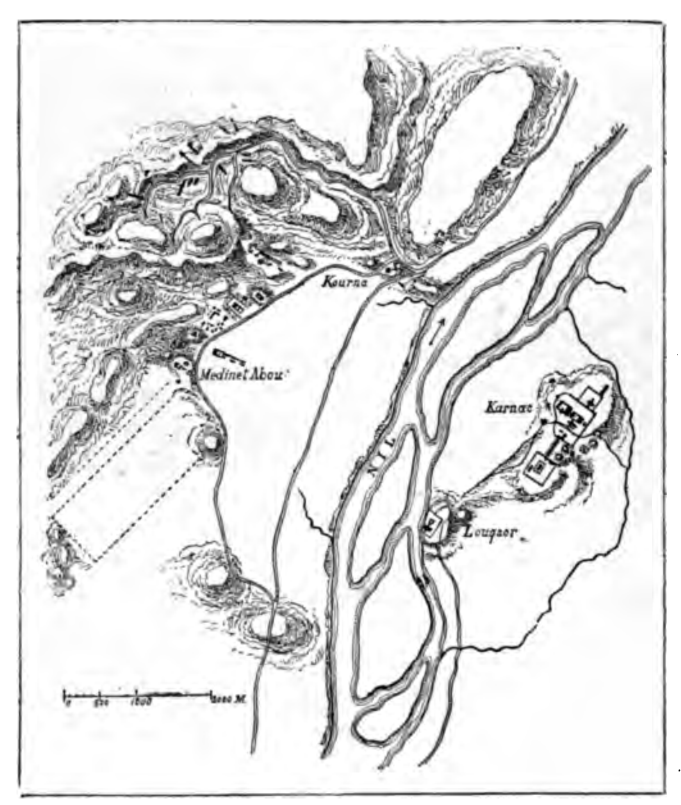


Fig. 91. — Plan de Thèbes.

décadence. Sous les Ptolémées, ce n'est plus qu'un souvenir grandiose et respecté, et Strabon, parlant des ruines éparses sur une longueur de 80 stades, mentionne à peine les villages répandus sur l'emplacement de l'ancienne cité des pharaons.

Enfin le christianisme arrive, les derniers temples sont détruits et les statues renversées; des monastères viennent s'établir au milieu

des décombres, et des ermites poursuivis par d'étranges apparitions fréquentent seuls les vallées pleines d'antiques tombeaux.

Thèbes, la ville aux cent portes, qui s'étendait sur les deux rives du Nil, la ville sainte d'Ammon, a laissé des monuments épars dont les restes grandioses sont aujourd'hui occupés par quatre villages. Ce sont, sur la rive droite du Nil : Louqsor et Karnak; sur la rive gauche, Médinet-Abou et Kourna. La disposition de ces villages est marquée sur le plan ci-contre (fig. 91).

En commençant par la rive occidentale et par le nord, on trouve d'abord *Kourna*, qui possède un temple élevé par Séti Ier à la mémoire de son père, Ramsès Ier. Ce temple est bâti à l'entrée de la gorge de Biban-el-Molouk, où sont les tombeaux des rois.

Les tombes royales, a Thèbes. — Le vallon où se trouvent les tombeaux des pharaons a reçu des Arabes le nom de Biban-el-Molouk.



Fig. 92. — Entrée d'une tombe royale, à Biban-el-Molouk.

L'emplacement de ce vallon figure sur notre plan général de Thèbes (fig. 91), un peu au-dessus du village de Kourna; une route, qui suit la direction du nord-ouest et se contourne au fond d'une gorge étroite et profonde, marque l'endroit où sont les tombes qui s'enfoncent

à droite et à gauche dans les parois du rocher. La figure 92 nous montre l'entrée d'une de ces tombes qui uprésentent toutes une conformation analogue. Le bandeau de la porte est orné d'un bas-relief qui est en quelque sorte la préface de la décoration intérieure. On y voit un grand disque, image du soleil couchant, accompagné d'emblèmes funéraires, parmi lesquels apparaît toujours le scarabée, symbole d'immortalité. Les déesses des funérailles occupent chaque côté du disque, Isis, du côté de l'occident, et Nephtys, du côté de l'orient.

Dès qu'on a franchi la porte d'entrée, on se trouve sur une galerie qui pénètre dans l'intérieur de la montagne, sur un plan plus ou moins incliné, mais qui va toujours en descendant.

La figure 93 nous montre la disposition d'une de ces tombes.

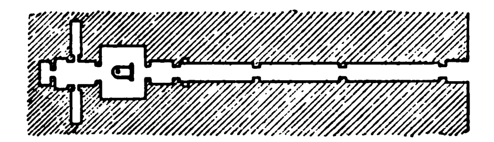


Fig. 93. — Plan d'une tombe royale, à Biban-el-Molouk.

« De distance en distance, dit le *Guide en Orient*, on rencontre de petites chambres carrées ou des salles oblongues, dont la voûte est soutenue par des piliers, jusqu'à ce que l'on arrive à la pièce principale où était déposé le sarcophage. L'un de ces hypogées, le plus grand, n'a pas moins de 125 mètres de longueur et, dans toute cette étendue, il n'est pas une seule partie des parois, aussi bien des galeries que des chambres ou des salles, qui ne soit couverte de peintures ou de bas-reliefs. Une remarque que l'on doit à Champollion, et que les études ultérieures ont de plus en plus confirmée, c'est que l'étendue des tombes est toujours en rapport avec l'étendue des règnes. Chaque roi, dès son avénement au trône, faisait travailler à l'hypogée où devaient être déposés ses restes. S'il régnait longtemps, les travaux se déployaient sur une large échelle ; les chambres et les salles se multipliaient; la peinture et la sculpture étaient exécutées avec tout le fini et la perfection dont étaient susceptibles les artistes égyptiens; si le règne était court, au contraire, les travaux ne pouvaient avoir que peu de développement, et il arrivait même que les peintures et les sculptures restaient à l'état d'ébauche. »

Le sarcophage, dont l'emplacement est indiqué sur notre plan (fig. 93), est ordinairement décoré d'inscriptions et d'emblèmes funèbres; la figure 94 nous en offre un exemple. Au milieu, on voit un disque solaire flanqué de deux grandes ailes et de deux urœus. Une divinité, placée à chaque angle du sarcophage, étend son aile protectrice sur la demeure du défunt.

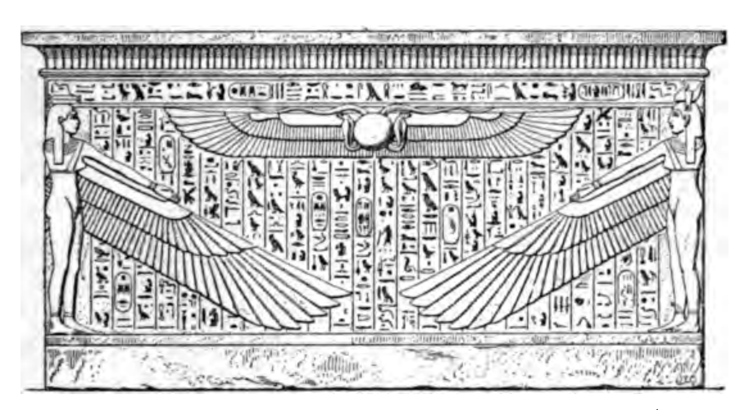


Fig. 94. — Sarcophage dans une tombe royale, à Biban-el-Molouk.

Parmi les tombes royales, il y en a quelques-unes qui sont particulièrement remarquables, soit par les souvenirs qui s'y rattachent, soit par la manière dont elles sont décorées. Il faut signaler entre autres le tombeau de Ramsès-Meïamoun et celui à la décoration duquel nous avons emprunté précédemment les figures 18 et 19. Enfin, outre les tombeaux des rois, on trouve aux environs une multitude d'hypogées qui étaient les cimetières de la population thébaine.

Pendant plus de quinze siècles, Thèbes fut la plus grande ville du monde et le sanctuaire le plus vénéré de l'ancienne Égypte. Thèbes était divisée en deux parties, par le fleuve saint qui la traversait dans toute sa longueur. Les cimetières de la ville étaient placés sur la rive gauche, dans les vallons de la chaîne libyque. Ces immenses nécropoles, où les rois divinisés, les plus grands fonctionnaires avaient de splendides tombeaux, où une population énorme se faisait inhumer, étaient en même temps des lieux vénérés que visitaient les pèlerins de tous les points de l'Égypte. Aussi, à Thèbes, les convois se faisaient généralement par eau; en conduisant le mort à sa dernière demeure, on promenait sa momie sur le fleuve saint, au milieu des cérémonies pieuses. On comprend l'animation que

présentait le fleuve au moment de ces grandes processions nautiques, qui avaient lieu dans toute l'Égypte, mais qui, à Thèbes, se faisaient avec plus de pompe que partout ailleurs.

Le Ramesséum de Thèbes. — Entre Kourna et Médinet-Abou, le long des rochers qu'on voit sur notre plan général de Thèbes (fig. 91), sont les restes d'un édifice dans lequel les membres de la Commission d'Égypte avaient cru reconnaître le tombeau d'Osymandias, décrit par Diodore de Sicile. On le désigne aujourd'hui sous le nom de Ramesséum, et les inscriptions démontrent qu'il a été élevé par Ramsès II. « Le palais dans son ensemble, dit le *Guide en Orient*, se composait d'une entrée monumentale, d'une vaste cour ornée d'une double ligne de colonnes formant galerie, de deux grandes salles successives soutenues par de nombreuses colonnes, et enfin d'une suite d'appartements formant l'extrémité de l'édifice. La disposition en était tout à fait régulière et le grand axe, sur lequel se succédaient la cour, les salles et les chambres, avait une longueur totale de 167 mètres environ. Un dromos ajoutait sans doute à l'aspect grandiose du palais, et l'intérieur en était orné à profusion de sculptures et de statues colossales. Les statues ont été brisées, les murs et les colonnes en partie renversés, les peintures et les sculptures mutilées ou détruites; et cependant ce qui subsiste encore permet de se rendre compte de ce que fut le monument dans sa magnificence. »

Les colosses de Memnon. — C'est près des ruines de Médinet-Abou qu'on trouve les fameux colosses d'Aménophis III, si connus sous le nom de colosses de Memnon.

Un tremblement de terre, survenu l'an 27 de l'ère chrétienne, brisa celui des deux colosses qui est situé vers le nord et en détacha la partie supérieure. C'est du moins ce que rapporte Strabon, car Pausanias attribue à Cambyse la destruction du colosse de Memnon.

Cette attribution à Memnon d'une statue représentant un pharaon nous vient des Grecs; frappés des sons qui s'échappaient de la statue mutilée au moment où le soleil se levait, ils avaient donné à ce fait une raison mythologique. Memnon, fils de l'Aurore et roi d'Éthiopie, venu à Troie au secours de Priam, avait été tué par Achille. Les Grecs, voyant une statue placée à l'entrée de son royaume et rendant des sons dès que l'Aurore paraissait, en conclurent qu'elle représentait Memnon saluant sa mère chaque matin.

Aussi la statue, principalement à partir de Néron, reçut un nombre considérable de visiteurs poussés, les uns par l'idée d'une sorte de pèlerinage pieux, les autres par la simple curiosité. Le socle et les jambes sont couverts de noms estropiés et d'inscriptions grecques et latines attestant le phénomène. Le temps a rendu la plupart de ces inscriptions complétement illisibles; cependant soixante-douze d'entre elles ont été traduites et publiées. « Ta mère, la déesse Aurore aux doigts de rose, dit une inscription contemporaine d'Antonin, ô célèbre Memnon,



Fig. 95. — Colosses de Memnon.

t'a rendu vocal pour moi qui désirais t'entendre. La douzième année de l'illustre Antonin, deux fois, ô être divin, j'ai entendu ta voix, lorsque le soleil quittait les flots majestueux de l'Océan. Jadis le fils de Saturne te fit roi de l'Orient; maintenant tu n'es plus qu'une pierre, et c'est de cette pierre que sort ta voix. Gemellus a écrit ces vers à son tour, étant venu ici avec sa chère épouse Rufilla et ses enfants. »

Parmi les nombreux visiteurs de la statue, on compte une foule de personnages illustres, entre autres l'empereur Hadrien et sa femme. L'empereur Septime-Sévère voulut faire restaurer le colosse mutilé,

mais, à partir de ce moment, il ne fit plus entendre sa voix. On attribue généralement le bruit qu'il produisait, avant cette restauration, aux fissures par lesquelles s'échappait l'humidité de la nuit quand le soleil commençait à échauffer le bloc : ces fissures ayant été bouchées, le bruit cessa tout naturellement.

MÉDINET-ABOU. — Les constructions antiques de Médinet-Abou forment trois groupes principaux : le petit temple, le pavillon royal de Ramsès et le grand temple. Le petit temple, marqué B sur notre plan (fig. 96), a été commencé par Touthmès Ier (XVIIIe dynastie vers 1660) et achevé par ses successeurs. Il est précédé d'un portique D, élevé sous Antonin le Pieux, et accompagné d'un pylône qui date des Ptolémées. Tout le reste de l'édifice est de l'époque pharaonique : des inscriptions montrent que les diverses pièces du temple ont été appropriées au culte chrétien dans les premiers siècles.

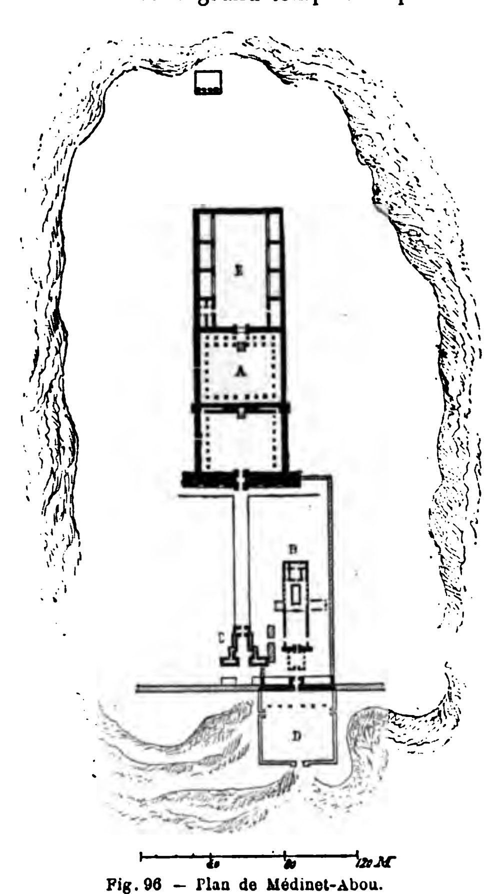


Fig. 96 — Plan de Médinet-Abou.

L'édifice marqué C est celui qu'on désigne sous le nom de pavillon de Ramsès (fig. 97). « Cette construction, dit le *Guide en Orient*, était primitivement isolée; le mur qui la rattache aujourd'hui au temple de Touthmès a été élevé plus tard. Deux tours rectangulaires, à murs inclinés, en forment l'entrée. Après avoir franchi cet intervalle, on arrive à un bâtiment élevé de plusieurs étages; c'est le pavillon proprement dit. Une porte au rez-de chaussée donnait accès

dans l'intérieur. Des appartements dont se composait le pavillon, quelques-uns subsistent encore : ce qu'ils offrent de plus digne d'attention, ce sont les peintures de leurs murailles, unique échantillon que nous possédions aujourd'hui de la décoration intérieure d'un palais égyptien. Dans une salle du second étage, dont le plafond est orné de losanges et d'un encadrement disposé avec goût, on voit représentées des scènes de harem. Le roi est assis dans un fauteuil de forme élégante; une femme est debout devant lui et lui présente un fruit; le maître la prend d'une main par le bras et de l'autre fait un geste

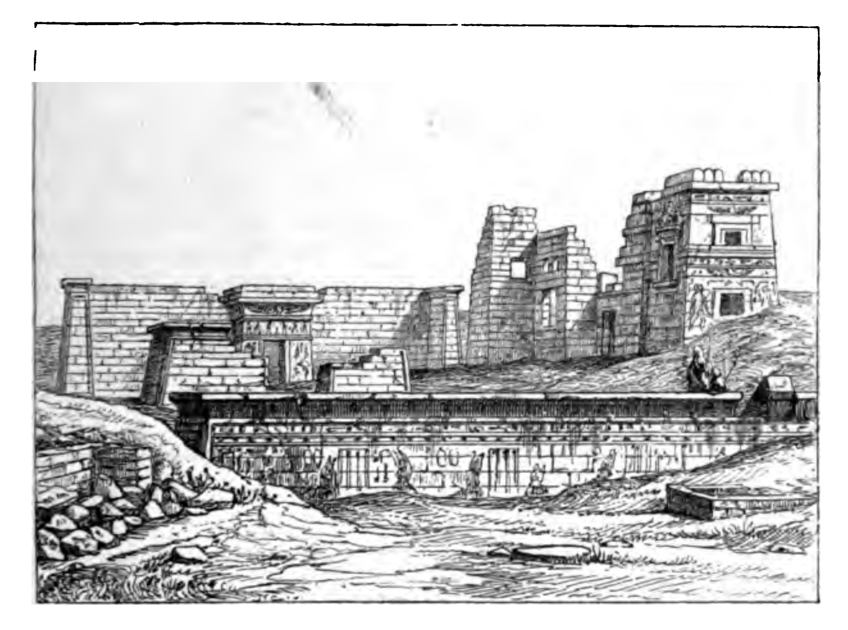


Fig. 97. — Pavillon de Ramsès, à Médinet-Abou.

caressant. Dans d'autres groupes, le roi joue aux échecs, ou bien des esclaves agitent un large éventail au-dessus de sa tête. Sur les murs extérieurs du pavillon, les tableaux ont un autre caractère : ce sont des scènes guerrières. Le roi frappe ses ennemis en présence de son protecteur céleste, Ammon-Ra; les peuples vaincus sont représentés sous leurs traits et avec leurs costumes caractéristiques, en même temps que leur nom est inscrit dans des cartouches. La partie supérieure du pavillon se termine par des créneaux.

Le grand temple, qui est l'édifice le plus important de Médinet-Abou, est également l'œuvre de Ramsès III : il est dédié à Ammon. Le premier pylône, assez délabré, donne accès à une vaste cour, bordée d'un côté par des piliers cariatides, de l'autre par de grosses colonnes circulaires. On traverse un second pylône et on se trouve dans la cour A (fig. 96), qui est une des plus belles et des mieux conservées qu'il y ait en Égypte. Elle est également décorée de colonnes et de piliers cariatides, mais le portique a le rare avantage d'avoir conservé ses plafonds qui sont peints en bleu et semés d'étoiles; les parois sont en outre couvertes de tableaux historiques et religieux. On y voit entre autres sujets le roi Ramsès, entouré de son cortége triomphal, et couronné comme souverain des deux régions, la haute et la basse Égypte. Un autre corps de bâtiment, E, fait suite à cette cour, mais il n'offre guère qu'un amas de décombres.

Les murs extérieurs du grand temple sont couverts de bas-reliefs, qui représentent une histoire militaire de Ramsès III, et forment un des plus curieux documents sur l'Égypte. Le premier tableau montre le pharaon partant pour la guerre sur un char richement décoré. La défaite des ennemis forme le sujet du second tableau et, dans le troisième, on voit les prisonniers amenés devant le pharaon près duquel un scribe inscrit sur un registre le nombre des mains coupées aux morts sur le champ de bataille, conformément à un usage militaire de l'ancienne Égypte : le nombre des mains inscrites est ici de 12535. Dans le tableau suivant, le roi harangue ses troupes; puis on voit une expédition maritime et une grande bataille navale; enfin, le pharaon victorieux rentre triomphalement à Thèbes.

Des cartouches indiquent le nom des peuples vaincus, et, comme la fin de la campagne tombe vers l'an 1229 avant notre ère, cette date doit avoir précédé de très-peu l'époque où les bas-reliefs ont été exécutés. Dans son chant de victoire, le pharaon parle ainsi : « Je suis assis sur le trône d'Horus. Semblable au soleil, j'ai protégé de mon bras les pays étrangers et les frontières d'Égypte, pour en repousser les Neuf-Peuples. J'ai pris leur pays, et de leurs frontières j'ai fait les miennes. Leurs princes me rendent hommage. J'ai accompli les desseins du Seigneur absolu, mon vénérable père divin, le maître des dieux. Poussez des cris de joie, habitants de l'Égypte, jusqu'à la hauteur du ciel; je suis le roi de la haute et de la basse Égypte sur le trône de Toum, qui m'a donné le sceptre de l'Égypte pour vaincre sur terre et sur mer, dans toutes les contrées. »

LOUQSOR ET KARNAK. — Les villages arabes de Louqsor et de Karnak ont donné leurs noms aux vastes ruines qui sont sur la rive orientale du Nil à Thèbes. C'est en face du temple de Louqsor qu'était placé l'obélisque qui décore aujourd'hui la place de la Concorde, à Paris. Cet obélisque, élevé par Ramsès II, ainsi que celui qui était à côté, reposait sur un socle quadrangulaire orné de sculptures représentant le dieu Nil faisant des offrandes à Ammon. Il est, comme tous les obélisques, couvert d'inscriptions. Voici, d'après M. Paul Pierret, la traduction de la colonne médiale de la face ouest (côté des Champs-Élysées) : « L'Horus-Soleil, taureau fort, aimant la vérité, souverain du Nord et du Sud, protecteur de l'Égypte et oppresseur des barbares, l'Horus d'or, riche d'années, grand parmi les forts, le roi *Ra-user-ma* (prénom de Ramsès II), chef des chefs, a été engendré par Toum, de sa propre chair, seul avec lui, pour être constitué roi de la terre, éternellement, et pour alimenter d'offrandes le temple d'Ammon. C'est le fils du Soleil, *Ramsès-meri-Amon,* éternellement vivant, qui a fait cet obélisque. »

M. Mariette fait de Louqsor le tableau suivant :

« Submergé sous les maisons modernes qui l'ont envahi comme une marée montante, le temple de Louqsor n'offre au visiteur qu'un intérêt médiocre. Son plan est très-irrégulier, ce qui est dû à cette



Fig. 98. — Sphinx à tête de bélier.

circonstance qu'originairement le temple était bâti sur le bord du fleuve et à pic sur un quai qui en suivait les détours. Comme date, le temple de Louqsor remonte au règne d'Aménophis III. La haute colonnade qui domine le fleuve est du règne d'Horus; Ramsès II fit élever les deux obélisques, les colosses qui les accompagnent et le pylône qui les suit. A l'intérieur, on trouve les noms de Tahraka, de Psamétik, d'Alexandre, auquel est due, sinon la construction, au moins l'ornementation d'une partie du sanctuaire. »

Une grande avenue bordée de sphinx conduit de Louqsor à Karnak. Les sphinx qui bordent les avenues ne sont pas tous de la même espèce. Il y en a qui ont des corps de lion avec des têtes de bélier; ils portent les pattes de devant étendues et celles de derrière repliées sous le corps (fig. 98); leur coiffure part du dessus de la tête et retombe sur le dos, la poitrine et les épaules. D'autres ont le corps d'un lion avec la tête d'une femme. Enfin, il y en a qui ne sont plus des animaux chimé-



Fig. 99. — Pylône, à Karnak.

riques et offrent la représentation de béliers véritables. Au-dessous de leur cou et en avant de la poitrine, on voit quelquefois une petite divinité en forme de gaîne et portant des emblèmes sacrés.

Le nombre des sphinx qui bordaient les avenues varie, en général,

de trente à soixante, mais la grande avenue qui menait du temple de Karnak à celui de Louqsor, et qui avait 2,000 mètres de longueur, paraît avoir été bordée par environ six cents sphinx. On peut se figurer l'effet que devaient produire les grandes processions, quand elles parcouraient solennellement ces avenues et passaient entre les pylônes décorés de mâts aux banderoles flottantes.

Avant d'aborder les ruines de Karnak, les plus importantes qu'il y ait en Égypte, il faut dire un mot des pylônes. Le pylône simple est un massif de maçonnerie dont les faces sont construites en talus, et dans lequel s'ouvre une grande porte rectangulaire. La corniche, souvent très-élevée, est formée d'une large gorge avançant dans sa partie supérieure et ayant pour base une grosse moulure. Un disque solaire avec les deux ailes étendues occupe le milieu de cette corniche, et la face du pylône est quelquefois décorée de personnages, comme le montre la figure 99, ci-contre.

La porte d'entrée des temples forme ordinairement un double pylône, c'est-à-dire qu'elle est accompagnée à droite et à gauche de deux massifs de maçonnerie qui présentent la forme de pyramides tronquées. Comme la porte est beaucoup plus basse, elle paraît ainsi flanquée de deux tours.

On verra plus loin des doubles pylônes, dans la figure 102 et surtout dans la figure 111, où l'entrée du temple est précédée de son avenue de sphinx.

Karnak, appelé la *Demeure d'Ammon*, est un vaste ensemble de ruines comprenant des monuments élevés à plusieurs époques en l'honneur de la grande divinité de Thèbes.

Quand on quitte Louqsor par le côté du nord, on trouve la grande avenue des sphinx, qui fait un léger coude, en formant un carrefour d'où part une autre avenue; à partir de ce coude les sphinx se transforment en béliers; on arrive à un temple D (fig. 100), dédié au dieu Khons, et construit sous la XX[e] dynastie (entre 1288 et 1200 avant notre ère). A gauche de ce temple et directement au-dessous de la lettre D, est une chapelle, consacrée à la déesse Hathor par Ptolémée Évergète II (vers 130 ans avant J.-C.).

En continuant vers le nord, on trouve en A l'entrée du grand temple, tournée du côté du Nil qui en est éloigné d'un kilomètre environ. Un énorme pylône, qui se développe sur une largeur de 113 mètres et est précédé de deux colosses, forme la porte du temple à laquelle on arrivait par une avenue de sphinx. Dès qu'on a franchi

l'entrée, on se trouve dans une vaste cour enrichie de portiques ; celui du sud est interrompu par une chapelle qui se projette à la fois en dedans et en dehors de la cour. Cette chapelle, qui partout ailleurs semblerait un grand temple, paraît ici peu considérable à cause de

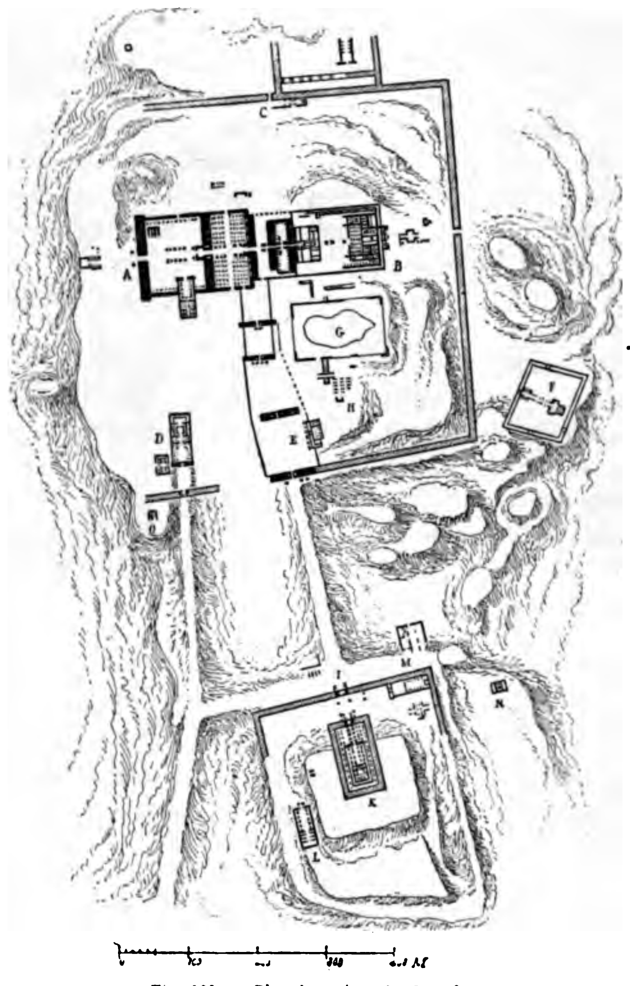


Fig. 100. — Plan des ruines de Karnak.

l'immensité des constructions qui l'entourent. Au milieu de la cour et dans le grand axe de l'édifice, sont des colonnes qui paraissent avoir porté des symboles religieux, tels que le bélier, l'ibis, l'épervier, le chacal, etc. Au fond, un second pylône précédé de deux colosses, dont

un est encore debout, mène à la grande salle hypostyle par une porte qui a plus de 20 mètres de hauteur.

La partie principale du temple était la salle hypostyle, grande pièce dont le plafond était soutenu par des colonnes et au fond de laquelle était la porte conduisant au sanctuaire. Quand la commission de savants, qui accompagnait le général Bonaparte en Égypte, visita pour la première fois la grande salle hypostyle du temple de Karnak, elle fut comme pétrifiée par l'aspect grandiose du monument. « Une simple description, dit le rapport, mettra le lecteur à portée de juger de l'effet que cette vaste salle hypostyle doit produire. C'est un rectangle de 50 mètres de long et de 100 mètres de large ; ainsi l'une de ses dimensions est exactement double de l'autre. L'espace qu'il renferme et qui est entièrement couvert a plus de 5,000 mètres carrés. Il faut se figurer que l'une de nos plus grandes églises, telles que Notre-Dame de Paris, pourrait s'y placer tout entière. Les proportions des colonnes employées dans la salle hypostyle ont forcé d'établir les terrasses à des hauteurs différentes. On peut considérer cette salle comme partagée en trois portions d'égale longueur, mais de largeurs inégales. La partie intermédiaire, qui renferme les plus grosses colonnes, forme une sorte d'avenue entre les deux distributions latérales. Toutes les descriptions, tous les plans, sont insuffisants pour donner une idée exacte de cette construction ; car, bien que l'on puisse en fixer les mesures et comparer les colonnes qui la décorent à celles d'édifices plus connus, il y a toujours des effets qui tiennent aux localités et que ni les dessins ni les discours ne peuvent rendre. Il faut se représenter une avenue formée de deux rangées de six colonnes, qui ont chacune 3m,57 de diamètre et plus de 10 mètres de circonférence. Ce sont, sans contredit, les plus grosses colonnes qui aient jamais été employées dans l'intérieur des édifices : elles ont 21 mètres depuis le sol jusqu'à la partie supérieure du dé. Le chapiteau seul a 3 mètres et un tiers de hauteur ; son plus grand diamètre en a 7, ce qui fait un contour de 21 mètres, comprenant une surface de 83 mètres carrés. »

Les murs extérieurs de la salle hypostyle sont décorés de bas-reliefs qui retracent les campagnes des Pharaons ; c'est là qu'est gravé le fameux poëme de Pentaour, dont nous avons donné des extraits plus haut. Au fond de la salle, un troisième pylône conduit à un corridor où se trouvaient deux obélisques, dont un est encore debout. Après ce corridor, on arrive, en traversant un quatrième pylône,

à la salle dite des Cariatides, après laquelle se trouve un ensemble de constructions auxquelles on a donné le nom d'appartements de granit : c'est la partie la plus ancienne du temple et celle où était le sanctuaire.

Un espace libre vient ensuite aboutir à l'édifice connu sous le nom de palais de Touthmès III, à l'angle duquel un B est marqué sur le plan (fig. 100). Cet édifice, quoique en grande partie détruit, contient plusieurs salles dont quelques-unes offrent un grand intérêt archéologique. C'est dans une de ces salles, dite *Chambre des Ancêtres*, qu'a été trouvé un bas-relief du Louvre, où l'on voit le roi Touthmès faisant des offrandes à cinquante-sept de ses prédécesseurs au trône d'Égypte, assis sur quatre rangs. Comme chacun de ces rois est accompagné de son cartouche, ce bas-relief est un document infiniment précieux pour l'histoire.

Tel est, dans son ensemble, cet immense édifice qui constitue la ruine la plus imposante de l'Égypte. Quant à sa décoration, elle ne diffère pas essentiellement de celle des autres temples égyptiens, et la figure 101 peut en donner une idée : mais il ne faut pas oublier que, dans leur état actuel, la plupart des salles, dans presque tous les monuments, sont remplies de décombres.

Une vaste enceinte en briques crues entourait non-seulement le grand temple de Karnak, mais encore les constructions qui s'y rattachent, parmi lesquelles on a retrouvé un bassin, indiqué en G sur le plan (fig. 100), et des constructions de diverses époques autour du point E. En dehors de l'enceinte, on trouve encore, en F, des ruines de l'époque pharaonique et, en K, les restes d'un édifice qui paraît avoir été bâti, au moins en partie, sous Ptolémée Philadelphe.

Des portes monumentales, des colosses et une quantité de fragments sont partout disséminés dans l'espace qui sépare les ruines.

Quant à la ville même de Thèbes, il est difficile de connaître exactement sa disposition : les traces des rues ont disparu et il n'est rien resté de ses maisons particulières.

Tous les historiens anciens ont parlé des magnificences de Thèbes. « Il n'est entré dans aucune ville du monde, dit Diodore de Sicile, autant d'offrandes magnifiques en or, en argent et en ivoire; elle était remplie d'une multitude de statues colossales et d'obélisques d'un seul morceau de pierre. A cette magnificence se joignait encore la richesse des offrandes qui étaient consacrées aux dieux et qui excitaient l'admiration non-seulement par leur somptuosité, mais encore par

l'excellence du travail. Les édifices ont subsisté jusqu'à ces derniers temps; mais l'or, l'argent, l'ivoire et les pierres précieuses ont été enlevés à l'époque où Cambyse incendia les temples de l'Égypte. Ce

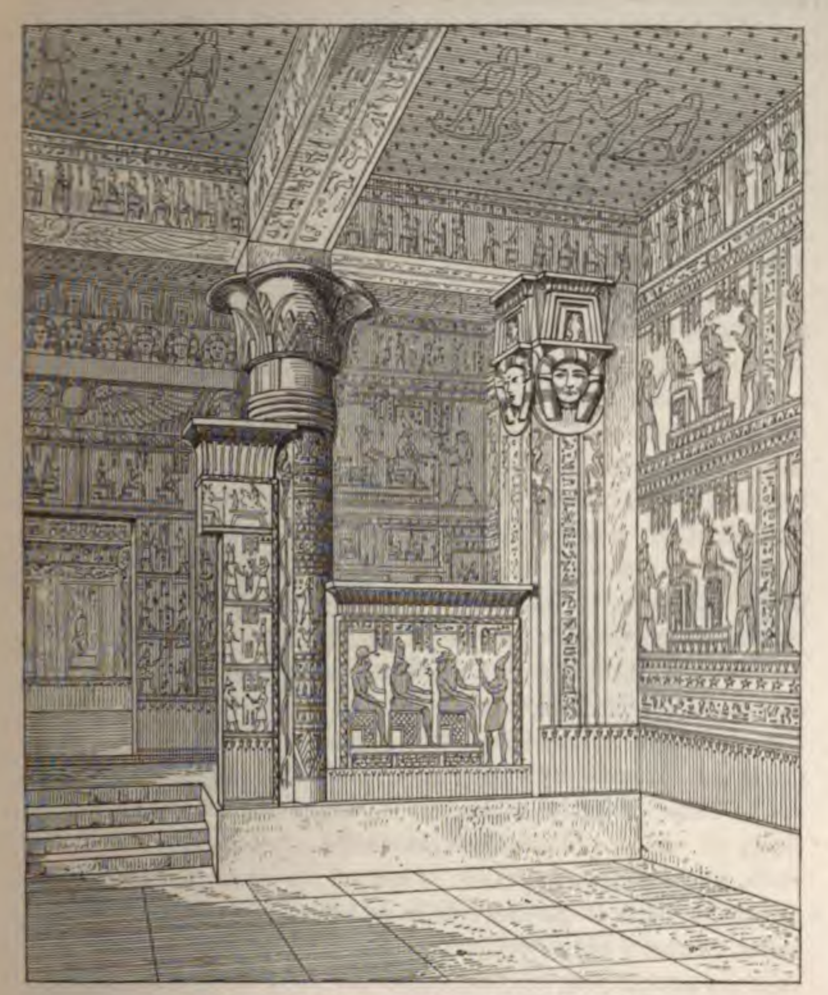


Fig. 101. — Vue prise dans l'intérieur d'un temple, à Thèbes.

fut vers ce temps que les Perses, transportant ces trésors en Asie et emmenant même avec eux des ouvriers égyptiens, firent bâtir les fameux palais de Persépolis, de Suze et de quelques autres villes de la Médie.

Dans son *Histoire des usages funèbres*, M. E. Feydeau fait sur l'ancienne ville de Thèbes, un essai de reconstitution extrêmement coloré et tout à fait conforme à ce qu'on peut se figurer d'après les peintures des monuments égyptiens :

« Nous apercevons d'abord auprès du Nil, dans les parties les plus basses du sol, de vastes jardins cultivés, avec leur clôture en palissade, leurs avenues de palmiers bien alignées, leurs figuiers et leurs grenadiers en espaliers, leurs berceaux de vigne, leurs treilles nombreuses, leurs larges bassins de pierre dans les eaux desquels s'ébattent des oiseaux aquatiques, leurs kiosques de bois peint chargés de balcons à balustrade, leurs carrés de légumes, de fleurs et de plantes bulbeuses, incessamment parcourus par des serviteurs qui les arrosent à l'aide de longues jarres. En arrière, sont pittoresquement groupés les vastes greniers dans lesquels viennent s'entasser les trésors de la riche Égypte, et les maisons des habitants, trouées de fenêtres carrées, à volets peints et mobiles, s'ouvrant à des hauteurs inégales, de chaque côté des rues perpendiculaires au fleuve, qui s'allongent, comme des serpents, jusqu'aux sables du désert. En dirigeant nos regards sous les lames, çà et là relevées, de ces volets de roseau, nous apercevons des peintures à fresque qui décorent les chambres intérieures ; des nattes de jonc tressé, souples comme des étoffes, étendues sur les parquets ; des siéges à dossier renversé, en bois de cèdre incrusté de dorures ; des pliants en bois léger ; des marchepieds recouverts d'étoffes brillantes ; des tables rondes chargées de cassettes et de coffrets ; des trépieds supportant de longues jarres de terre poreuse ; des lits émaillés et dorés, garnis de coussins épais en soie brodée ; des peaux d'animaux sauvages ; de riches tentures rehaussées de vives couleurs. Presque toutes les habitations se ressemblent, sinon en dimensions, du moins en dispositions intérieures. C'est toujours un pavillon élevé, surmonté d'une terrasse, et flanqué sur les côtés de deux corps de logis, espèces de galeries à jour, soutenues par d'élégantes colonnettes. Et toutes ces habitations, modestes et splendides, accotées les unes aux autres, projetant leur ombre sur les rues, figurent, prises en bloc, les deux talus d'un immense fossé, tant leurs contours symétriques, leur ensemble massif et leur carrure leur donnent d'uniformité. »

Les dernières villes de la Thébaïde. — *Hermonthis* possédait un temple construit, sous le règne de la dernière Cléopâtre, en souvenir de la naissance du fils qu'elle avait eu de Jules César.

Latopolis (Esneh). — « Dans l'état actuel, dit M. Mariette, on ne voit du temple d'Esneh que sa grande salle antérieure. La façade et toutes les colonnes de cette salle sont de l'époque romaine. On y lit les cartouches de Claude, de Domitien, de Commode, de Septime Sévère, de Caracalla, et de Géta. Le fond de la salle est d'époque grecque et annonce une partie construite par Ptolémée Épiphane. »

Eleithya (El-Kab) possède des ruines remarquables et surtout des hypogées célèbres par leurs bas-reliefs peints, où l'on voit des scènes relatives aux travaux agricoles, à la pêche et à la navigation.

Apollinopolis magna (Edfou) est un des points les plus importants de l'Égypte par ses ruines. Le temple principal, quoique d'un style

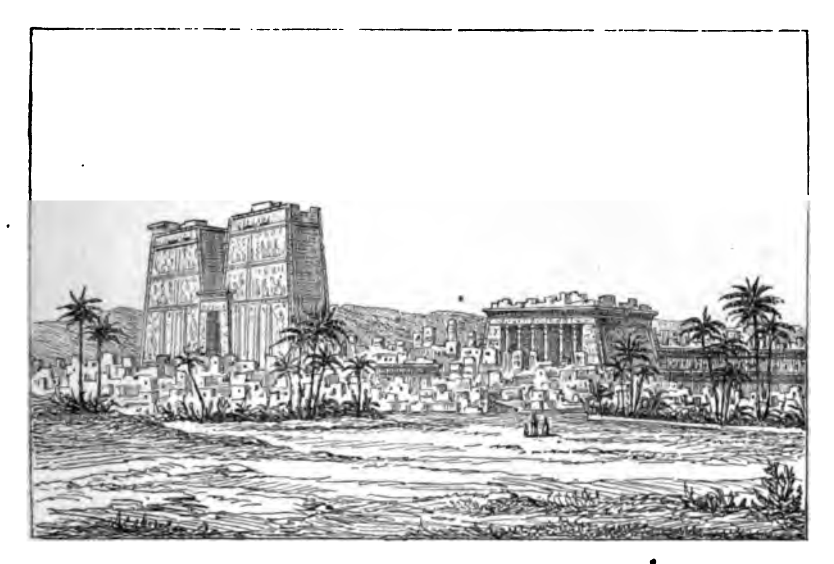


Fig. 102. — Ruines d'Apollinopolis Magna.

absolument égyptien, ne remonte pas au delà des Ptolémées. Le grand pylône du temple domine toute la plaine et se voit de très-loin (fig. 102). Les bas-reliefs qui décorent l'édifice se rapportent pour la plupart à des sujets religieux, mais il y en a aussi quelques-uns traitant de motifs guerriers, et ces compositions, destinées à glorifier les Ptolémées, rappellent exactement celles qui, plusieurs siècles auparavant, célébraient les grandes actions des Pharaons.

Il ne reste rien de l'ancienne ville, et les masures des fellahs se mêlent partout aux décombres des anciens édifices. L'intérieur même

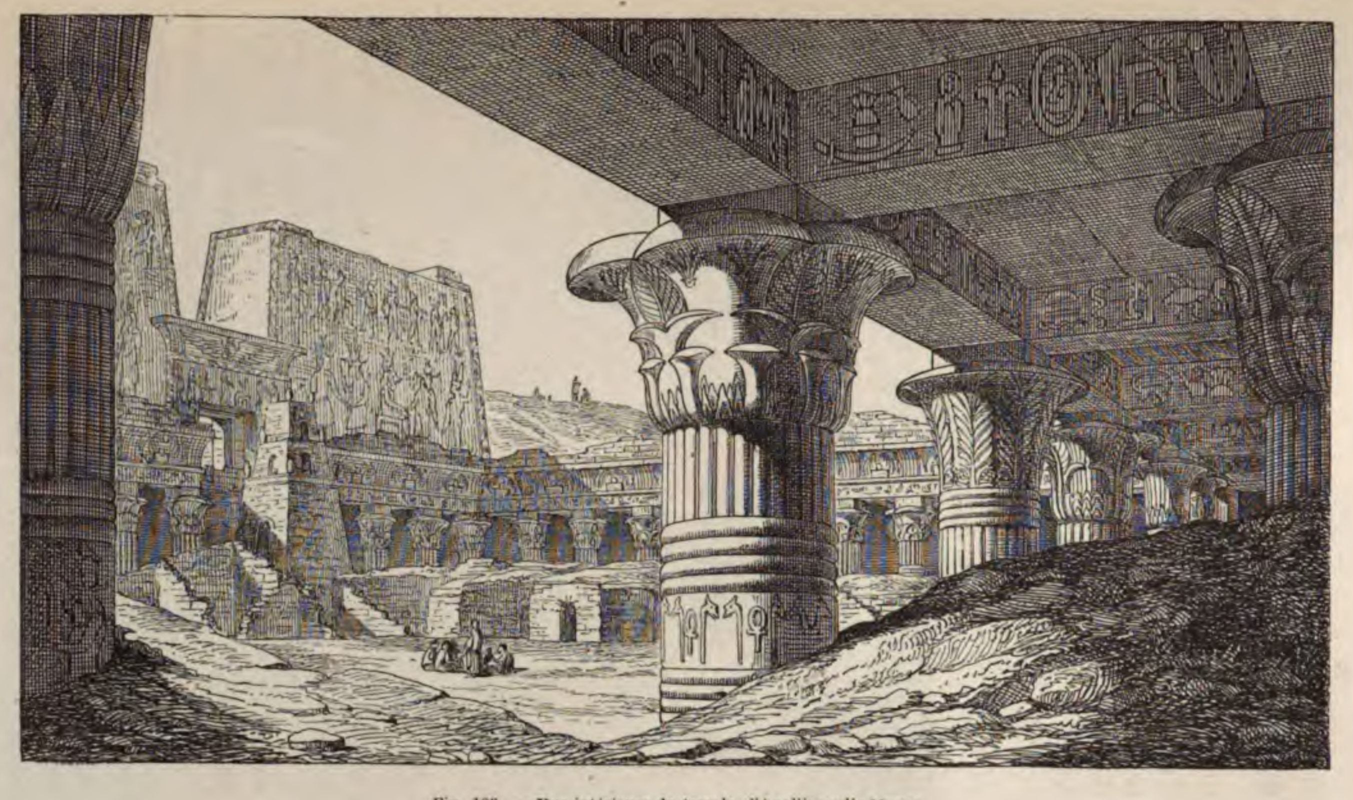


Fig. 103. — Vue intérieure du temple d'Apollinopolis Magna.

du temple a été complétement envahi par les sables (fig. 103); néanmoins, M. Mariette est parvenu à le déblayer en grande partie et les fouilles qu'il y a exécutées ont amené des découvertes importantes pour la science.

Silsilis (Gebel) est un lieu où le Nil, resserré entre deux montagnes, recevait un culte particulier. « On y trouve gravés sur des rochers, dit M. Mariette, des hymnes au fleuve qui ne manquent pas d'une certaine grandeur. » Il y avait là plusieurs chapelles et d'immenses excavations remplies de bas-reliefs. Les vastes carrières de Silsilis, exploitées par les anciens Égyptiens, ont fourni les matériaux pour une foule de monuments importants.

Un peu après *Silsilis*, on trouve *Ombos*, dont les ruines couvrent



Fig. 104. — Vue des ruines du grand temple d'Ombos.

une assez grande étendue de terrain. Les temples, d'une origine probablement fort ancienne, ont été reconstruits entièrement sous la domination des Ptolémées. Il y en avait deux, mais le plus petit paraît avoir été simplement une annexe du plus grand. Les ruines que nous donnons (fig. 104) appartiennent au portique du grand temple, dont les colonnes ont plus de 6 mètres de circonférence et

comptent parmi les plus grosses qu'on ait rencontrées en Égypte. Une particularité du temple d'Ombos, c'est qu'il était divisé, dans le sens de sa largeur, en deux parties distinctes, ayant chacune un portique et un sanctuaire particulier. C'étaient en réalité deux temples accolés.

L'emplacement de l'ancienne ville est aujourd'hui entièrement recouvert par le sable.

Syène (Assouan), dont le nom symbolique représente un aplomb d'architecte ou de maçon, possédait un puits fameux dans lequel, disait-on, les rayons du soleil tombaient d'aplomb le jour du solstice d'été. « Le nom de cette ville, déterminé par le fil à plomb, devait être en relation avec quelque fait astronomique, car M. Mariette a découvert à Assouan un temple consacré à Isis-Sothis, divinisation de la constellation Sirius. Or, Sirius était considéré comme le régulateur de l'année égyptienne, comme le point de départ du nouvel an, qui commençait au lever héliaque de l'astre. On sait que les anciens faisaient passer à Syène un de leurs principaux parallèles et qu'ils déterminaient, d'après le méridien de cette ville, le premier degré et par conséquent la circonférence de la terre dans le voisinage des tropiques. Ils croyaient la ville située sous le tropique même, tandis qu'elle se trouve de près d'un degré plus au nord[1]. »

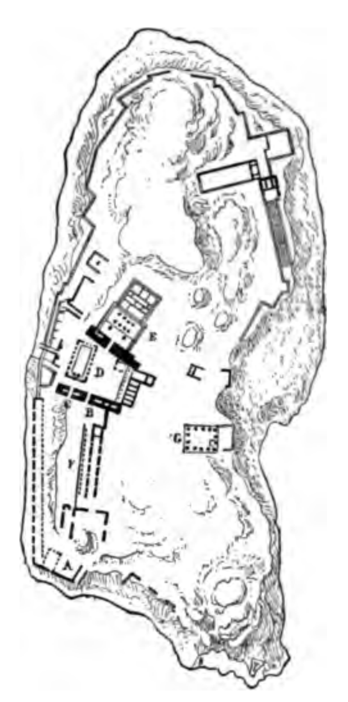
Éléphantine. — « Il y a soixante-dix ans, on voyait à Éléphantine un temple déjà à moitié démoli, que les auteurs du grand ouvrage de la Commission d'Égypte ont nommé le temple du Nord ; un autre temple, d'admirables proportions, qu'on appelait le temple du Sud et que par les dessins exécutés alors nous savons être d'Aménophis III ; une porte monumentale de granit ; enfin, un quai à pic sur le fleuve et précédé du côté nord par un nilomètre[2]. »

Il ne reste à Éléphantine que le quai en grès, ouvrage d'époque romaine, placé en avant de l'ancienne ville du côté qui regarde Assouan. « Cette belle construction, dit le *Guide en Orient*, a de 150 à 200 mètres de longueur, et s'élève de 15 mètres au-dessus des basses eaux. Un escalier d'environ quatre-vingt-dix marches, coupé par un large palier, y descend à l'endroit où le Nil fait un coude. Il se terminait, à sa partie inférieure, par une porte qu'on ne voit plus que dans les basses eaux ; à sa partie supérieure, il aboutissait à une petite salle décorée de sculptures et qui a été démolie en même temps que les restes des deux temples. Sur la paroi de cet escalier qui est baigné par le

1, 2. *Guide en Orient.*

Nil, on voit des échelles graduées qui servaient à mesurer la croissance du fleuve. C'est sans aucun doute le nilomètre mentionné par Strabon. On y lit des inscriptions où sont notées plusieurs inondations remarquables, depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui de Septime Sévère. »

L'ILE DE PHILÆ. — *Philæ* était une île sainte, universellement vénérée, à ce point que l'ancien culte d'Isis y a survécu, dit-on, quelque temps encore après les édits de l'empereur Théodose.


Fig 105. — Plan de l'île de Philæ.

L'île de Philæ a moins de 400 mètres dans sa longueur sur une largeur de 135 mètres. Elle n'est jamais inondée même par les plus fortes crues du fleuve. A la pointe méridionale de l'île, on voit d'abord un rocher de granit, d'où l'œil peut embrasser l'ensemble des ruines dont l'île est littéralement couverte. En suivant la côte méridionale on trouve en A (fig. 105) les restes d'un petit temple élevé par Nectaneb, moins d'un demi-siècle avant la conquête d'Alexandre : il en reste une douzaine de colonnes. Si l'on remonte ensuite en suivant la côte, on trouve en F des débris de constructions de l'époque romaine, qui nous conduisent en B, où se trouvent les pylônes du grand temple. Le premier de ces pylônes passe pour avoir été élevé par Nectaneb, à la même époque que le petit temple, mais toute la partie D du grand temple se rattache aux Ptolémées. Parmi les salles qui composaient ce temple, on a retrouvé celle où était renfermée la bibliothèque. Au-dessus de la porte est une inscription en caractères hiéroglyphiques dont voici le sens : « Ceci est la bibliothèque de la déesse Saf, la grande gardienne des livres d'Isis, qui dispense la vie. » Cette salle est une de celles qui sont indiquées en E sur le plan (fig. 105).

Sur la rive orientale de l'île on voit un arc de triomphe élevé sous Dioclétien, et les restes d'un temple G qui date des Césars. L'île

presque entière était entourée d'un quai dont le principal débarcadère était au nord-est.

Les monuments retrouvés à Philæ appartiennent à une époque relativement récente, ce qui ferait supposer que cette île n'a pas eu, dans une haute antiquité, le caractère de sainteté qui l'a rendue si célèbre dans les derniers temps du paganisme. Il n'en est pas de même de Bigheh, île rocheuse qui lui fait face. En effet, on a retrouvé à Bigheh un assez grand nombre d'inscriptions fort anciennes et une statue de granit qui remonte à la XVIIIe dynastie, tandis qu'aucun des monuments de Philæ n'est de beaucoup antérieur à la domination des Grecs en Asie.

C'est sous les derniers Pharaons seulement que Philæ est devenu un lieu de pèlerinage pour ceux qui voulaient honorer Isis. Quand les édits de Théodose ordonnèrent la destruction de tous les monuments religieux de l'Égypte, les temples de Philæ furent épargnés, sans doute à cause de leur éloignement. Les chrétiens étaient alors dans toute leur ferveur primitive, et les grottes de la Thébaïde étaient peuplées de pieux ermites, considérant comme œuvre du diable tous ces colosses de granit, dont le sens mystique était oublié et qui se dressaient devant eux, la nuit, comme des apparitions. Mais Isis conservait encore des adorateurs dans l'île de Philæ; ce ne fut que vers le milieu du VIe siècle qu'ils en furent définitivement chassés, et qu'on perdit jusqu'au souvenir de l'ancien culte.

L'Égypte était renommée dans toute l'antiquité par sa piété envers les dieux; il est donc curieux de voir comment les derniers Égyptiens du monde antique prévoyaient l'avenir réservé à leur pays, quand il aurait renoncé au culte qu'il pratiquait depuis tant de siècles. Les livres hermétiques, écrits cent ans environ avant la destruction des temples par les empereurs chrétiens, mais au moment où l'ancienne religion se désorganisait, renferment sur ce sujet un passage intéressant, dans lequel l'auteur prend un ton prophétique et s'élève à une véritable éloquence : « Cependant, comme les sages doivent tout prévoir, il est une chose qu'il faut que vous sachiez : un temps viendra où il semblera que les Égyptiens ont en vain observé le culte des dieux avec tant de piété, et que toutes leurs saintes invocations ont été stériles et inexaucées. La divinité quittera la terre et remontera au ciel, abandonnant l'Égypte, son antique séjour, et la laissant veuve de religion, privée de la présence des dieux. Des étrangers remplissant le pays et la terre, non-seulement on négligera les choses saintes, mais



Fig. 106. — Ile de Philæ.

ce qui est plus dur encore, la religion. la piété. le culte des dieux seront proscrits et punis par les lois... O Égypte, Égypte. il ne restera de tes religions que de vagues récits que la postérité ne croira plus, des mots gravés sur la pierre et racontant ta piété. Le Scythe, ou l'Indien, ou quelque autre voisin barbare, habitera l'Égypte. Le divin remontera au ciel, et l'Égypte sera déserte et veuve d'hommes et de dieux... Je m'adresse à toi, fleuve très-saint, et je t'annonce l'avenir. Des flots de sang souillant tes eaux divines déborderont tes rives, le nombre des morts surpassera celui des vivants, et s'il reste quelques habitants, Égyptiens seulement par le langage, ils seront étrangers par les mœurs. Tu pleures, Asclépios? Il y aura des choses plus tristes encore : l'Égypte elle-même tombera dans l'apostasie, le pire des maux. Elle, autrefois la terre sainte, aimée des dieux pour sa dévotion à leur culte, elle sera la perversion des saints; cette école de piété deviendra le modèle de toutes les violences[1]. »

VII

L'ÉTHIOPIE.

LES ÉTHIOPIENS. — LES VILLES D'ÉTHIOPIE.
LES TEMPLES D'IBSAMBOUL. — LES PEUPLADES SAUVAGES.

LES ÉTHIOPIENS. — On admettait autrefois que le premier centre de la civilisation africaine était à Méroé, et que le peuple égyptien qui avait là son foyer, aurait graduellement descendu les bords du Nil jusqu'à la mer. Cette opinion est tout à fait abandonnée aujourd'hui, et les monuments semblent prouver que Memphis est le plus ancien foyer connu de la civilisation, qui n'aurait gagné Thèbes que postérieurement et se serait étendu peu à peu, en remontant le Nil dans la direction de l'Éthiopie, dans un sens exactement opposé à celui que l'on supposait. C'est pour cette raison que M. Mariette appelle l'Éthiopie, fille de l'Égypte.

Toutefois, les Éthiopiens avaient la prétention d'être antérieurs aux

1. *Hermès Trismégiste,* traduction de Louis Ménard.

Égyptiens. « Ils affirment, dit Diodore de Sicile, que l'Égypte est une de leurs colonies. Il y a des ressemblances frappantes entre les usages et les lois des deux pays ; on y donne aux rois le titre de dieux, les funérailles y sont l'objet des plus grands soins, les écritures en usage en Éthiopie sont celles de l'Égypte, et la connaissance des caractères sacrés, réservée aux prêtres seuls en Égypte, était familière à tous en Éthiopie. Il y avait dans les deux pays des colléges de prêtres organisés de la même manière, et ceux qui étaient consacrés au service des dieux pratiquaient les mêmes règles de sainteté et de pureté, étaient également rasés et habillés de même. Les rois avaient aussi le même costume, et un aspic ornait leur diadème. »

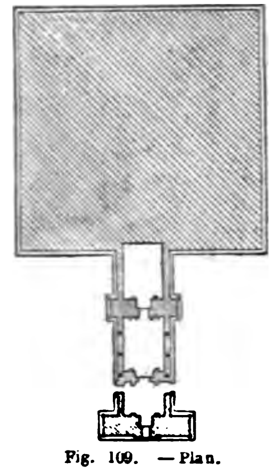


Fig. 107. — Une princesse éthiopienne et son cortége.

Les rapports ont toujours été extrêmement fréquents entre les Éthiopiens et les Égyptiens, et il est souvent difficile de les distinguer sur les monuments. Une bien curieuse peinture égyptienne (fig. 107) nous montre l'arrivée d'une reine ou d'une princesse éthiopienne. Elle est très-richement parée et porte une coiffure monumentale ; le char qui la conduit est traîné par deux bœufs accouplés.

Les villes d'Éthiopie. — L'Éthiopie, suivant Hérodote, commence après Éléphantine : « Immédiatement au-dessus d'Éléphantine, dit l'historien grec, la contrée est habitée par les Éthiopiens : toutefois une moitié de l'île est peuplée d'Égyptiens. Elle touche à un grand lac entouré d'Éthiopiens nomades; lorsqu'on l'a traversée, on rentre dans le lit du fleuve, qui s'est confondu avec le lac. Là, il faut débarquer et continuer sa route sur la rive, car le Nil est tout semé de rochers qui s'élèvent à pic et d'écueils à fleur d'eau, si bien qu'il est impossible de naviguer. Après ce trajet, qui prend quarante jours, on monte une autre barque, et en douze jours de navigation, on atteint une grande ville dont le nom est Méroé, laquelle est, dit-on, la métropole du reste des Éthiopiens. »


Fig. 108. — Façade.


Fig. 109. — Plan.
Pyramide éthiopienne.

Strabon, en parlant de Méroé, lui assigne un emplacement différent de celui d'Hérodote; on croit généralement qu'il y a eu deux villes portant le nom de Méroé, et que celle dont parle Strabon est la plus récente. L'emplacement de l'ancienne Méroé, celle d'Hérodote, a été reconnu; on y a trouvé les traces d'environ quatre-vingts pyramides, qui sont les plus méridionales qu'on connaisse, et probablement les plus anciennes de l'Éthiopie. Ces pyramides, généralement assez mal conservées, sont disposées en trois groupes. Dans le plus important, elles sont rangées en forme de fer à cheval sur une longueur de 450 mètres. Elles sont caractérisées par un portique ou vestibule, formant comme une pièce d'entrée dont la dimension est variable. La forme de ce portique est celle des pylônes égyptiens (fig. 108 à 110).

Napata est devenu plus tard la résidence des rois d'Éthiopie. Vers

la XXe dynastie, les grands prêtres d'Ammon transportèrent le culte du dieu thébain dans cette ville, qui prit alors une grande importance.

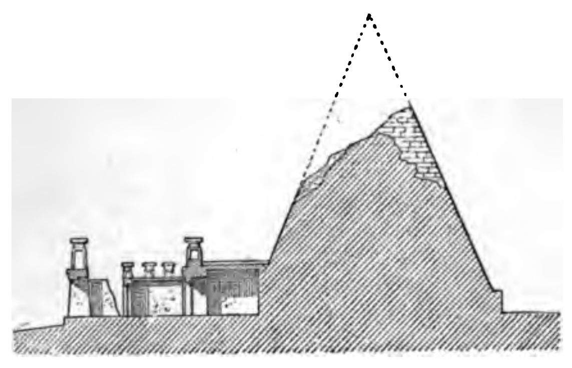


Fig. 110. — Pyramide éthiopienne. — Coupe.

Plusieurs monuments attestent la civilisation égyptienne, jusqu'à une distance très-éloignée de Philæ, où finit l'Égypte proprement dite. Parmi ces monuments, il faut signaler le temple de Wadi-Séboua — dont nous donnons (fig. 111) le pylône ainsi que l'avenue de sphinx qui y condui-

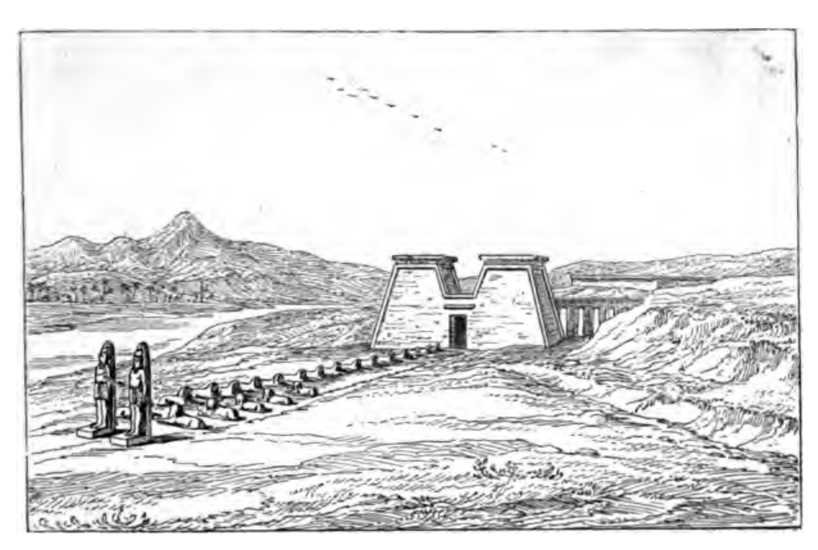


Fig. 111. — Temple de Wadi-Séboua, en Nubie.

sait — et les ruines de Naga, de Soleb et de Semneh, qui reproduisent avec quelques variantes les types ordinaires des temples égyptiens.

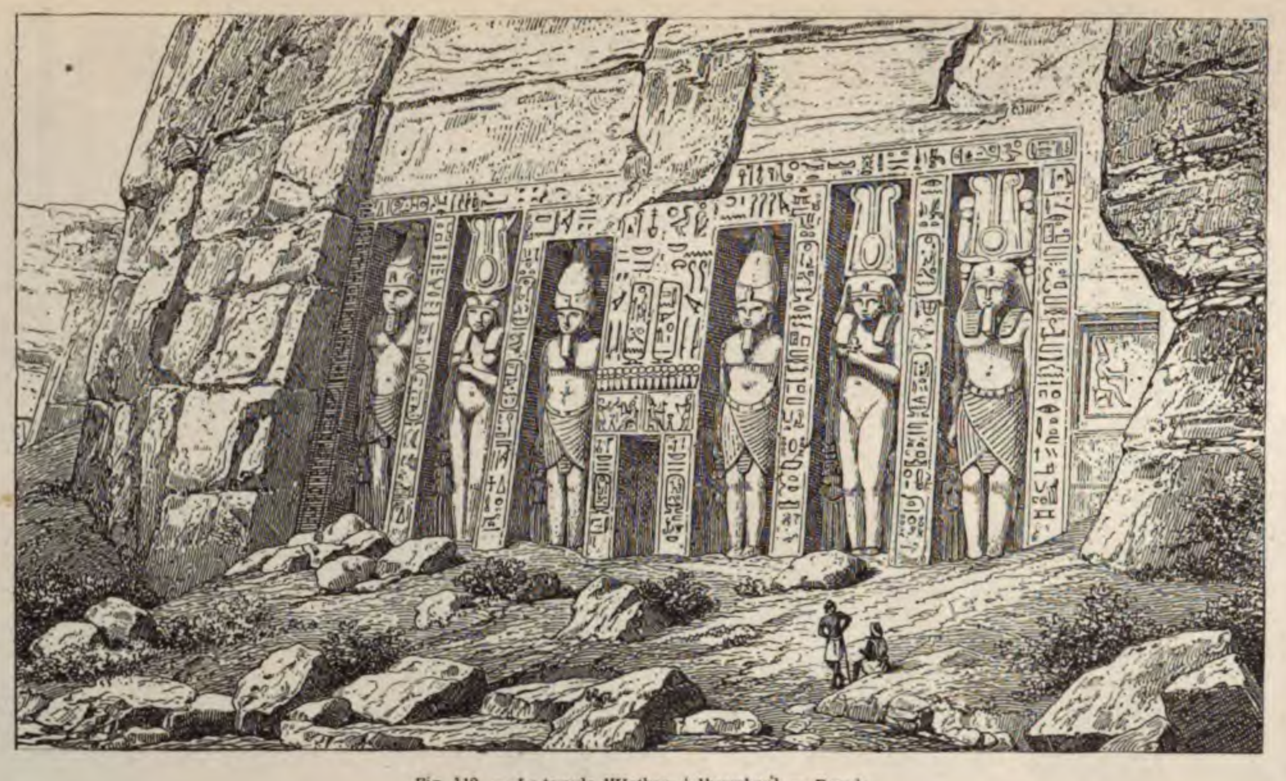


Fig. 112. — Le temple d'Hathor, à Ibsamboul. — Façade

Les Temples d'Ibsamboul. — Parmi les édifices de l'ancienne Éthiopie, les deux temples d'Ibsamboul sont de beaucoup les plus célèbres. Ramsès II les fit creuser dans le roc. Le plus petit, consacré à la déesse Hathor, est décoré extérieurement de six colosses, dans lesquels on a reconnu le Pharaon et sa femme, ayant à leurs côtés, l'un ses fils, l'autre ses filles, avec leurs noms. Ces colosses ont une hauteur d'environ 11 mètres (fig. 112). « L'intérieur du temple d'Hathor, dit le *Guide en Orient*, a trois divisions principales : une première salle soutenue par six pilastres carrés, décorés de chapiteaux à tête d'Isis, un passage transversal avec une petite chambre à chaque extrémité, et le *naos* ou sanctuaire. Tous les murs sont décorés de sculptures malheureusement très-détériorées. »

Nos figures 113 et 114 montrent le plan et la coupe de cet édifice.



Fig. 113. — Plan du temple d'Hathor, à Ibsamboul.

Dans le plan (fig. 113), A marque l'entrée, et B la grande salle décorée de piliers à tête d'Isis; le passage transversal est marqué



Fig. 114. — Coupe du temple d'Hathor, à Ibsamboul.

en C, les deux petites chambres en D et le sanctuaire en E. Les mêmes dispositions se retrouvent sur la coupe (fig. 114).

Le grand temple d'Ibsamboul était consacré au Soleil, adoré sous le nom de Phré; c'est en parlant de ce monument que Champollion a dit qu'il vaudrait à lui seul le voyage de Nubie (fig. 115 et 116).



Fig. 115 — Temple de Phré, à Ibsamboul.

« Ce second temple, dit le *Guide en Orient*, un peu plus au sud que le précédent, présente dans toutes ses parties des proportions bien autrement imposantes. La surface du rocher, aplanie et taillée à pic sur 40 mètres de largeur et 30 mètres d'élévation, en forme la façade. Quatre statues colossales de Ramsès II, taillées dans le rocher même, la décorent. Leurs proportions sont celles de figures de 28 à 30 mètres : quoique assises, elles ont au moins 20 mètres de hauteur. Malgré ces proportions énormes, le travail en est très-beau et le visage est doublement remarquable par l'expression et le fini. Une ligne horizontale d'hiéroglyphes, surmontée d'une corniche composée de vingt-deux figures de singes accroupis, et une figure symbolique de Phré, sculptée au-dessus du portail, complètent ce beau frontispice encore presque intact. A la base d'un des colosses du sud, on lit une inscription très-curieuse, en grec archaïque, tracée vers l'an 660 avant Jésus-Christ par une troupe de soldats grecs au service du roi Psamétik, envoyée à la poursuite des Égyptiens Automoles qui se réfugiaient en Éthiopie.

« L'intérieur (fig. 116) répond au grandiose de la façade. Quatre

salles successives, offrant ensemble une profondeur de plus de 60 mètres, composent, avec dix chambres latérales, l'ensemble de cette prodigieuse excavation. La première salle est soutenue par un double rang de huit pilastres, auxquels sont adossés des colosses de $5^{m},26$ de hauteur. La seconde salle n'a que quatre piliers sans statues; mais, au fond du sanctuaire, on en trouve quatre, plus grandes que nature,



Fig. 116. — Intérieur du temple de Phré, à Ibsamboul.

qui représentent Ramsès en présence de la triade Ammon, Ra et Ptah. Le principal sujet des sculptures murales, notamment dans la grande salle, est tiré des expéditions militaires de Ramsès. On y peut remarquer avec quel soin sont distingués, non-seulement par les traits et le costume, mais aussi par la couleur, les différents peuples avec lesquels les Égyptiens victorieux se trouvent en contact, Asiatiques, Kouschites et nègres. »

Les peuplades sauvages. — En dehors de l'étroite vallée du Nil, il n'y avait en Éthiopie que des peuplades absolument sauvages, qu'on peut diviser en deux grandes classes : à l'orient et du côté de la mer Rouge, les Troglodytes; à l'occident, du côté du Soudan, les nègres. Diodore de Sicile nous a laissé quelques renseignements sur leurs mœurs.

« Les Troglodytes, dit-il, sont appelés nomades par les Grecs, parce qu'il mènent avec leurs troupeaux une vie de pasteurs. Ils sont divisés en tribus qui ont chacune leur chef. Leurs femmes et leurs enfants sont en commun, à l'exception de la femme unique du chef.... Ils refusent aux hommes le titre de parents, mais ils le donnent au taureau, à la vache, au bélier et à la brebis, parce que ce sont ces animaux, et non leurs parents, qui leur fournissent de quoi vivre chaque jour. Livrés au soin de leurs troupeaux, ils vont d'un lieu à un autre, évitant le séjour fixe dans un même endroit. Ils ont le corps nu, à l'exception des hanches qu'ils couvrent de peaux.... Les Troglodytes nommés Mugabares ont pour armes des boucliers ronds de cuir de bœuf cru, et des massues garnies de pointes de fer; les autres tribus portent des arcs et des lances. Ils ont une manière particulière d'enterrer les morts : ils garrottent le cadavre avec des branches, de manière à attacher le cou aux cuisses et, l'exposant sur une colline, ils lui lancent en riant de grosses pierres, jusqu'à ce que le corps en soit entièrement couvert; enfin, ils le font surmonter d'une corne de chèvre et se retirent sans avoir donné aucune marque d'affliction. Ils sont souvent en guerre entre eux, pour avoir des pâturages toujours frais. Dans leurs combats, ils se jettent d'abord des pierres, après quoi ils s'attaquent avec des flèches. Un grand nombre sont tués ainsi en peu de temps, car ils sont tous fort adroits à cet exercice, et leur corps nu n'est protégé par aucune arme défensive. Ces combats sont terminés par de vieilles femmes, qui se jettent au milieu de la mêlée et qui sont fort respectées; aussi, dès qu'elles paraissent, on cesse de tirer. Ceux que la vieillesse rend incapables de faire paître leurs troupeaux, s'étranglent avec une queue de vache et terminent ainsi leur vie. Si quelqu'un diffère à se donner la mort, chacun peut lui passer une corde autour du cou, et l'étrangler après un avertissement préalable. Leurs lois exigent aussi qu'on fasse mourir les estropiés ou ceux qui sont atteints de maladies incurables; c'est pourquoi on ne voit chez les Troglodytes que des hommes bien faits et robustes de corps, puisque aucun d'entre eux ne dépasse soixante ans. »

Diodore de Sicile range les nègres parmi les Éthiopiens : « Presque tous ces Éthiopiens, et surtout ceux qui sont établis sur les rives du Nil, ont la peau noire, le nez épaté et les cheveux crépus; leurs mœurs sont sauvages et féroces, comme celles des bêtes auxquelles ils ressemblent, non pas tant par leur caractère que par leurs habitudes. Leur corps est sale et leurs ongles très-longs comme ceux des animaux ; ils sont étrangers aux sentiments d'humanité ; quand ils parlent, ils ne font entendre qu'un son de voix aigu ; enfin, ils ne cherchent point à se civiliser comme les autres nations ; leurs mœurs diffèrent entièrement des nôtres. Ils ont pour armes des boucliers en cuir de bœuf, des piques courtes, des lances recourbées ; quelquefois ils se servent d'arcs de bois, de quatre coudées de long, qu'ils bandent avec le pied ; après que toutes les flèches sont lancées, ils combattent avec des massues de bois. Ils font aussi porter les armes aux femmes, qui sont obligées de servir pendant un certain temps ; la plupart d'entre elles portent ordinairement un anneau de cuivre passé dans une des lèvres. Quelques-uns vont tout nus ; il y en a qui s'enveloppent le milieu du corps de ceintures faites de cheveux tressés, la nature du pays ne permettant pas aux brebis d'avoir de la laine. »

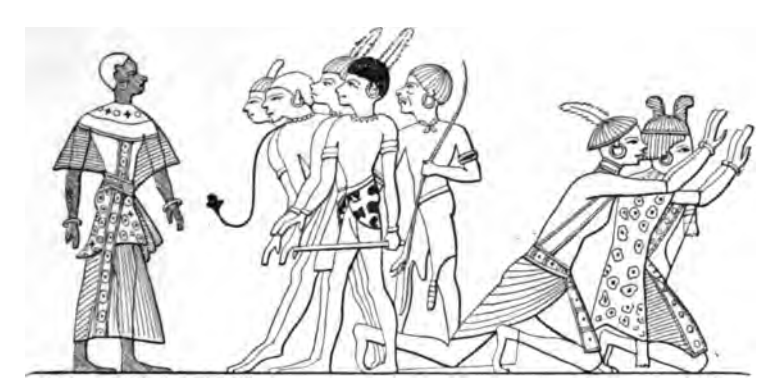


Fig. 117. — Costumes éthiopiens.
(D'après une peinture de Thèbes.)

Ces nègres d'Éthiopie, que Diodore de Sicile nous décrit comme de véritables sauvages, formaient d'ailleurs une multitude de peuplades différentes et généralement ennemies. Quelques-uns cependant étaient arrivés à un certain degré de civilisation relative, et, au lieu d'aller entièrement nus, ils portaient des vêtements (fig 117).

« Les Hylophages, dit Diodore de Sicile, vont avec leurs femmes

et leurs enfants chercher leur nourriture dans les champs. Ils montent sur les arbres pour y manger les tendrons des rameaux. Ce genre de vie les a rendus si aptes à grimper, que la chose paraît incroyable; ils sautent d'un arbre à l'autre comme des oiseaux et montent sans crainte sur les branches les plus faibles; même s'ils tombaient à terre, ils ne se feraient aucun mal, en raison de leur légèreté. Ils vivent tout nus et, comme ils se servent de leurs femmes en commun, ils élèvent aussi leurs enfants en commun. Ils sont souvent en guerre entre eux. Ils s'arment de bâtons qui leur servent en même temps à repousser les assaillants et à assommer les vaincus. »

Les contrées situées à l'occident étaient généralement peu habitées, à cause de l'immensité des déserts : aussi le danger était bien moindre de ce côté. D'ailleurs, les Égyptiens avaient des points de défense dans les oasis, qui, comme celui d'Ammon, étaient des stations militaires en même temps que religieuses et commerciales.



Fig. 118 — Nègres prisonniers.

C'est par la guerre que l'Égypte recrutait les hommes auxquels leur condition de prisonniers imposait les plus rudes travaux : elle les recherchait surtout parmi les peuplades nègres qui habitaient l'intérieur de l'Afrique. La figure 118 nous montre une bande de ces malheureux, qui marchent les bras attachés et sont reliés ensemble au moyen d'une corde passée autour du cou. Au reste, il n'est pas douteux que les tribus nègres, toujours en guerre les unes contre les autres, n'aient vendu elles-mêmes, comme elles le font encore aujourd'hui, leurs prisonniers aux marchands qui voulaient bien les acheter.

Une peinture de Thèbes nous montre une autre scène de nègres. Ceux-ci sont déjà accoutumés à l'esclavage : ils viennent s'aligner devant un scribe, qui note soigneusement ceux qui répondent à l'appel. Une peau de bête, servant de caleçon, et une volumineuse boucle d'oreille forment leur unique vêtement (fig. 119).



Fig. 119. — L'enregistrement des esclaves nègres.

Le geste que font ces nègres, en présence du scribe chargé de constater leur présence et de les compter, est digne de remarque. Ils avancent tous le bras droit, légèrement étendu, et placent leur main gauche sur l'épaule droite : c'est la manière de saluer de l'ancienne Égypte, et nous aurons occasion de la retrouver plusieurs fois sur les monuments égyptiens.



Fig. 120. — Négresses portant leurs enfants.

Les monuments nous renseignent, autant que les écrivains anciens, sur les mœurs des populations de l'Afrique centrale. Sur une peinture de Thèbes (fig. 120), nous voyons de tout jeunes enfants et leurs

mères. Les enfants sont placés dans une espèce de grand panier que la mère porte sur son dos, et qui est attaché au front au moyen d'une large bande d'étoffe ou de peau. Ces négresses ont toujours les mamelles pendantes et extrêmement pointues; mais, ce qui est encore plus remarquable, c'est la coiffure des petits enfants : la tête semble absolument rasée, sauf deux ou trois petites mèches hérissées qui surgissent à la surface, comme autant de plumets.

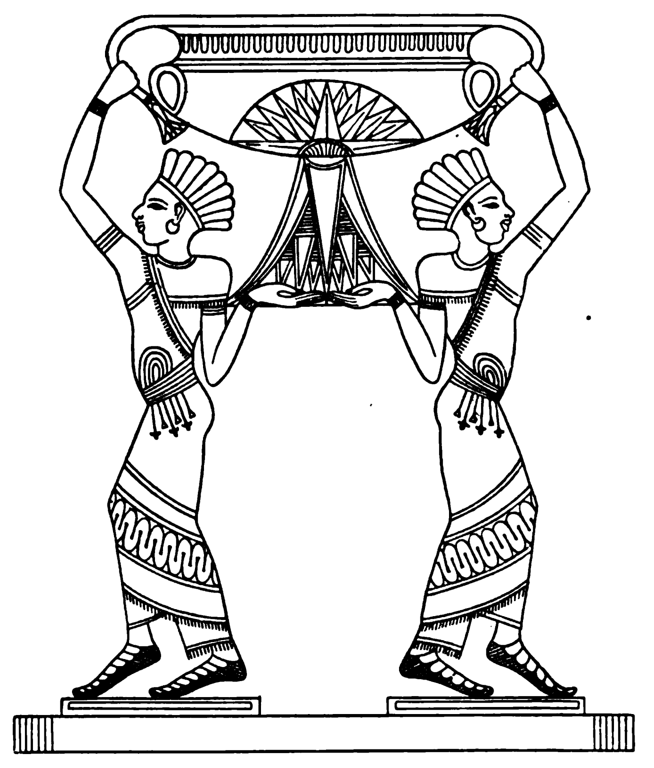


Fig. 121. — Prisonniers en supports de vase.

Toutes ces populations, dont parlent les auteurs anciens, étaient soumises aux Pharaons, et leur condition de peuplades vaincues est attestée sur une foule de monuments. Mais il est souvent difficile de reconnaître exactement à quelle nationalité appartiennent les prisonniers que les artistes égyptiens aimaient à représenter dans la décoration des édifices, lorsqu'ils ne sont pas accompagnés d'une inscription explicative. On en voit souvent qui servent de supports.

Ceux que nous montre la figure 121 ont une coiffure qui paraît formée avec des plumes d'oiseaux et ressemble assez à celle que portaient les chefs sauvages, dans certaines contrées de l'Amérique ou de l'Océanie. On croit que ce sont les habitants du pays de Pount, dont il est souvent question dans les inscriptions et qui habitaient le littoral de la mer Rouge.

La figure 122 nous montre également des prisonniers servant de

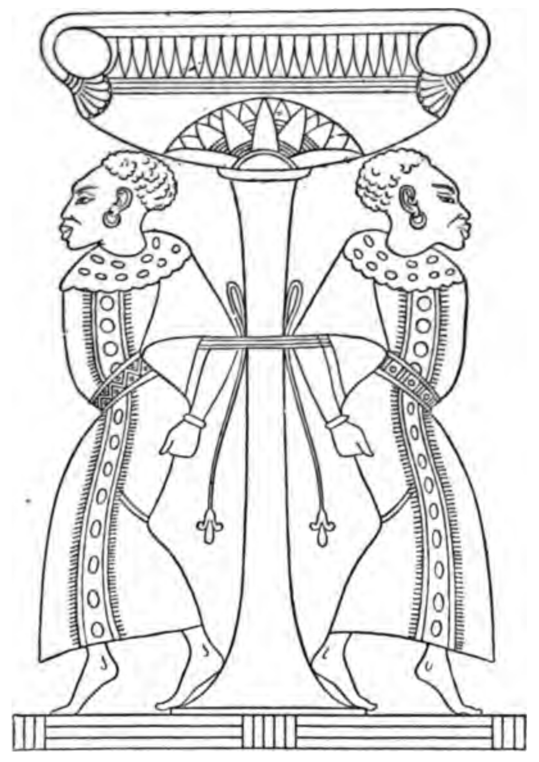


Fig. 122 — Prisonniers en supports de vase.

supports à un vase; ceux-ci, qui ont les bras liés derrière le dos, appartiennent incontestablement à la race nègre, mais ce sont probablement des chefs de tribus, car au lieu d'être nus, comme sont ordinairement les noirs de l'Afrique dans les représentations, ils sont au contraire assez somptueusement vêtus.

Le type des nègres qui habitent l'intérieur de l'Afrique ne se retrouve pas seulement dans des représentations égyptiennes; leur

front fuyant, leurs lèvres épaisses et leur chevelure laineuse ont aussi vivement frappé les artistes de l'époque grecque et romaine. On



Fig. 123. — Face. Fig. 124. — Profil.
Lampe représentant une tête de nègre.

les voit souvent représentés dans des objets usuels : la lampe de cette époque, que reproduisent nos figures 123 et 124, est très-remarquable par l'expression bestiale de la physionomie.

VIII.

LA LIBYE.

La Cyrénaïque. — Les peuplades libyennes. — L'Oasis d'Ammon.

La Cyrénaïque. — Sous le nom de Libye, les anciens comprenaient toutes les contrées situées à l'ouest de l'Égypte, car l'Afrique proprement dite s'entendait seulement des pays qui avoisinent l'Atlas. La Libye se divise généralement en deux parties distinctes : la Libye supérieure ou Cyrénaïque, et la Libye inférieure, qui n'avait pas de limites fixes du côté du désert. Quelques oasis habitées dans la Libye inférieure, quelques villes grecques sur la côte de la Libye supérieure, forment les seuls points où la civilisation antique ait laissé des traces, car l'ensemble de la contrée était peuplé par des tribus vivant généralement à l'état sauvage.

Les principaux monuments que l'antiquité ait trouvés sur cette côte sont des tombeaux, vastes excavations creusées dans les rochers, mais dont l'entrée s'annonce par des colonnes grecques et dont la décoration n'a absolument rien d'égyptien (fig. 125).

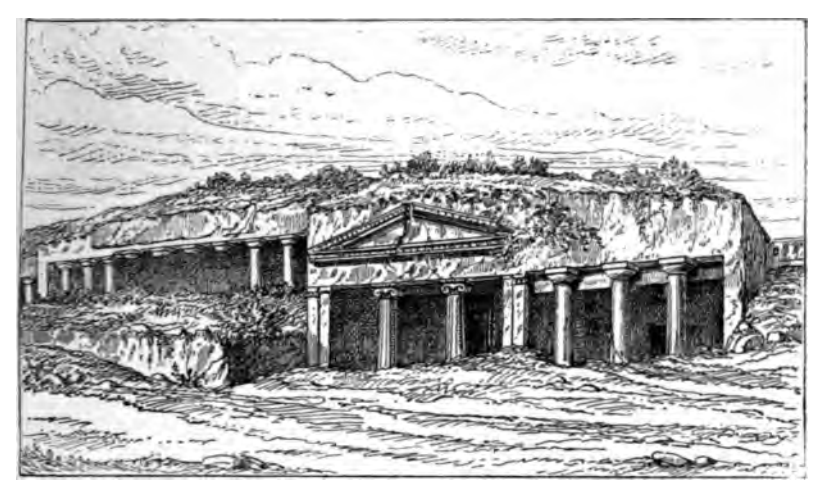


Fig. 125. — Entrée de tombeaux, dans la Cyrénaïque.

La Cyrénaïque ou Libye supérieure, qui fut réunie sous les Ptolémées au royaume d'Égypte, comprenait plusieurs villes, habitées par des Grecs. La principale était Cyrène, qui donna son nom à la contrée. Fondée par une colonie lacédémonienne, cette ville atteignit





Fig. 126. Fig. 127.

Médaille de la ville de Cyrène.

promptement un haut degré de prospérité. Son école de philosophie était particulièrement célèbre. Les habitants se faisaient remarquer par leur excessive mollesse et, sous le rapport des mœurs, ils ne le cédaient en rien aux Ioniens de l'Asie Mineure. Cyrène faisait un grand commerce de parfums; les roses qui croissaient dans ses jardins étaient

spécialement renommées pour leur odeur exquise. La prospérité de Cyrène tient surtout à sa position, entre Alexandrie et Carthage. Bien que rattachant son origine mythologique à la nymphe Cyrène, qui fut aimée d'Apollon, cette ville a généralement pour emblème les cornes d'Ammon, comme on le voit sur ses médailles (fig. 126 et 127).

LES PEUPLADES LIBYENNES. — Les vastes déserts qui couvrent la Libye, à l'occident de l'Égypte, étaient habités par des peuplades errantes et disséminées, qui vivaient dans un état absolument barbare. Hérodote nomme parmi les principales : les Psylles, les Nasamons et les Adyrmachides. « Ces derniers, dit-il, ont presque les mêmes usages que les Égyptiens, mais ils s'habillent comme les Libyens : leurs femmes portent à chaque jambe un anneau de cuivre. Elles laissent croître leurs cheveux et, si elles sont incommodées par les poux, elles les prennent, les tuent avec les dents et s'en débarrassent de cette manière; ce sont, du reste, les seuls des Libyens qui en agissent ainsi.»

L'OASIS D'AMMON. — A la hauteur de Thèbes, au milieu des déserts qui sont sur la rive occidentale du Nil, était l'oasis d'Ammon. Le nom de cette oasis vient d'un temple d'Ammon, la grande divinité de Thèbes, et par conséquent de toute l'Égypte, quand cette ville eut la prépondérance sur les autres provinces du royaume.

L'oracle d'Ammon avait un grand crédit dans l'antiquité, et les Grecs, qui ont assimilé ce dieu à leur Jupiter, n'ont pas manqué de lui trouver une légende, pour expliquer la tête de bélier que lui prêtaient les Égyptiens. Suivant eux, Bacchus (d'autres disent Hercule), près de mourir de soif dans les déserts de l'Afrique, implora le secours de Jupiter, qui lui apparut sous la forme d'un bélier, et lui indiqua une source. Bacchus, par reconnaissance, lui éleva un temple sous le nom de Jupiter Ammon, c'est-à-dire sablonneux, à cause des plaines de sable qui couvrent toute la contrée.

Parmi les cérémonies qui avaient lieu en l'honneur d'Ammon, la plus imposante était la procession qui se faisait autour du temple, et qui est représentée sur plusieurs monuments égyptiens. L'image du dieu, cachée dans un petit autel posé sur une barque, est portée par quarante prêtres vêtus de longues robes; les extrémités de la barque se terminent par des têtes de bélier, surmontées de disques et ornées de riches colliers. De chaque côté de la barque s'élèvent deux parasols ou étendards demi-circulaires, portés sur des tiges de lotus. Un petit

temple occupe le milieu : il est décoré de deux figures accroupies, à têtes de bélier et d'épervier, qui reçoivent les adorations de génies ailés. On croit voir dans cette scène les emblèmes sous lesquels les habitants de Thèbes adoraient le soleil. Sur le devant de la barque un homme, dans l'attitude d'une profonde vénération, est tourné du côté de la chapelle et suivi d'un sphinx qui tient une fleur de lotus. Un autre petit sphinx accompagné de deux figures est debout à la poupe, tandis qu'à la proue on voit deux autres figures debout qui tiennent des cordages terminés par un aspic, et semblent diriger la barque (fig. 128).

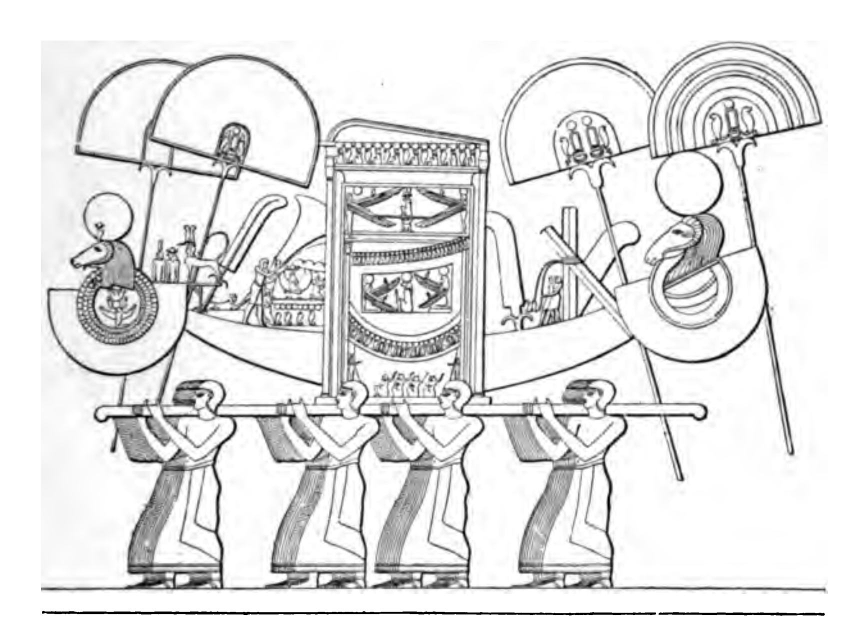


Fig. 128. — Barque d'Ammon, d'après un bas-relief de Karnak.

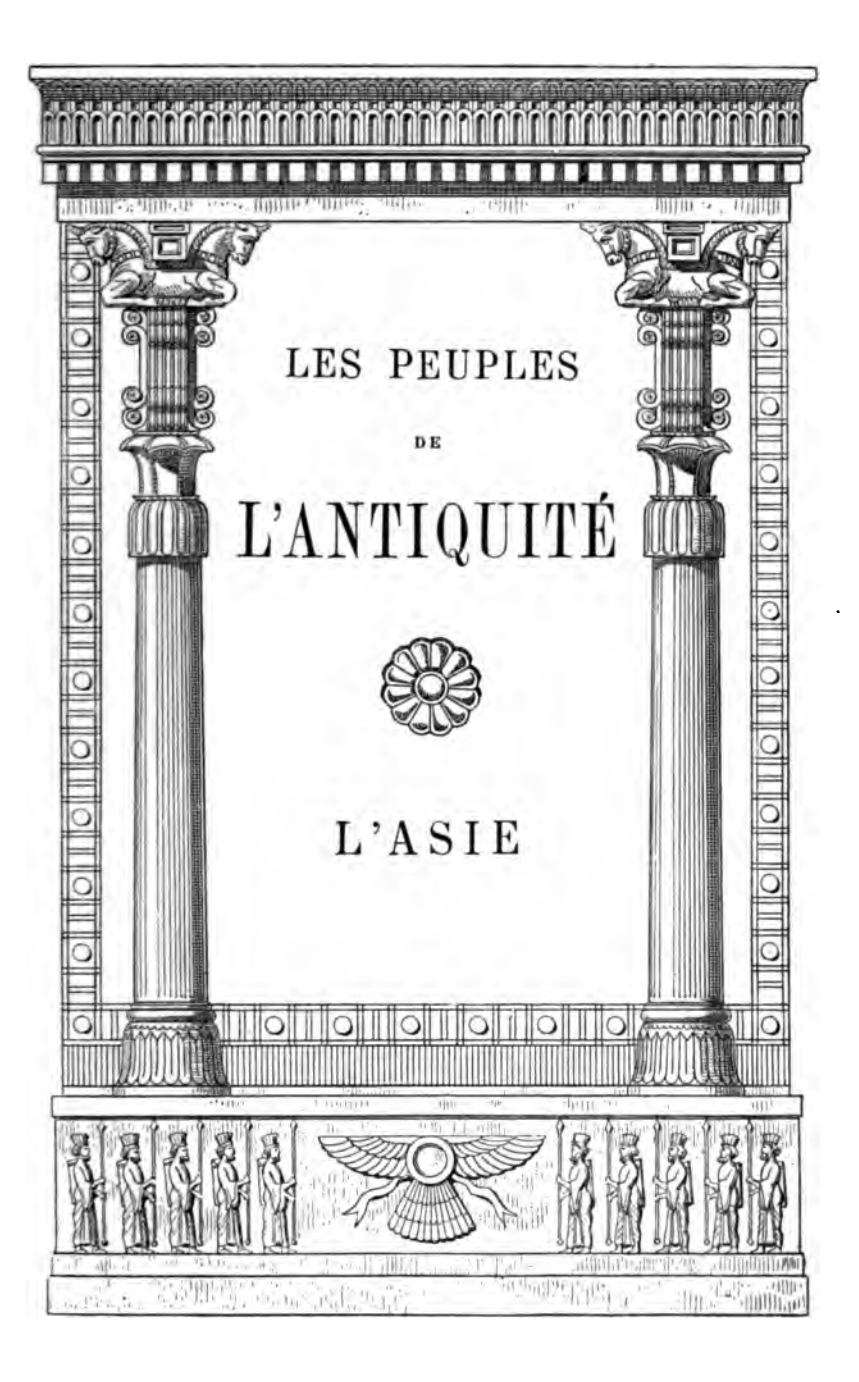
Outre son sanctuaire religieux, le temple d'Ammon avait une grande importance commerciale, car c'était un point de relâche pour les caravanes. Le sacerdoce égyptien avait multiplié avec une très-grande habileté les établissements de ce genre. « A l'ouest, dit un compagnon de voyage de Champollion[1], les colléges sacrés occupaient une série d'oasis, échelonnées dans le grand désert, aux abords de la vallée

1. Chérubini, *la Nubie*.

du Nil, parallèlement à la direction du fleuve, et figurant comme un archipel dans cet océan. La plupart de ces stations commerciales révèlent encore des traces de leur destination première, qui s'était perpétuée d'âge en âge et sous toutes les dominations; la plus fréquentée de toutes, connue dans l'antiquité sous le nom d'Oasis d'Ammon, paraît avoir conservé, très-longtemps encore après la chute de l'empire égyptien, le crédit de ses oracles et une certaine importance pour le négoce. En possession des sources d'eau vive, trésors inappréciables qui donnaient l'existence aux oasis mêmes au milieu des sables arides, les prêtres en dispensaient les bienfaits aux caravanes des parages occidentaux de l'Afrique, qui, dès une antiquité assez reculée, s'aventurèrent à traverser l'étendue des contrées désertes, pour échanger certains produits de leur pays contre ceux de l'agriculture et de l'industrie égyptiennes. »



Fig. 129. — Bijou égyptien.


LES PEUPLES
DE
L'ANTIQUITÉ
L'ASIE

L'ASIE

I

L'ASIE CONNUE DES ANCIENS.

Limites de l'Asie ancienne. — Montagnes de l'Asie.
Fleuves de l'Asie. — Succession des empires.

Limites de l'Asie ancienne. — Un tiers de l'Asie, au plus, était connu des anciens, qui n'ont jamais établi de rapports avec les peuples habitant l'empire chinois actuel ou la Sibérie. La partie occidentale de l'Asie, la seule dont il soit question dans les récits d'autrefois, est la contrée où la Bible place le berceau du genre humain. Les limites de cette contrée n'ont jamais été nettement définies dans l'antiquité; elles ont d'ailleurs plusieurs fois changé, au fur et à mesure que s'étendaient les connaissances géographiques. Cependant, le Caucase et la mer Caspienne sont en général considérés comme terminant, au nord, la partie de l'Asie dont il est question dans les auteurs. A l'est cette contrée s'étendait jusqu'aux Indes, mais les connaissances des anciens sur les pays situés au delà du Gange et même de l'Indus ont toujours été très-incomplètes, et on peut en dire autant de l'Arabie, qui terminait l'Asie du côté du sud.

Si les limites de l'Asie n'ont jamais été déterminées d'une manière précise, les contrées qui comprennent le bassin du Tigre et de l'Euphrate, ainsi que la Syrie et l'Asie Mineure, ont été dès la plus haute antiquité couvertes de villes florissantes, et, jusqu'à la domination musulmane, elles ont joui d'une prospérité qui fait un singulier contraste avec l'état où nous les voyons aujourd'hui. Ajoutons, pour ce qui est de la forme générale que les anciens pouvaient attribuer à l'Asie, que tous les géographes étaient convaincus que la mer entourait la terre de toutes parts, en sorte qu'ils considéraient la mer Caspienne comme communiquant d'un côté avec l'océan Indien, de

l'autre avec l'océan Atlantique : les contrées situées dans les régions septentrionales passaient pour inhabitables, à cause de la rigueur du climat et des neiges qui y tombaient perpétuellement.

Montagnes de l'Asie. — Les grandes chaînes de l'Émode et de l'Imaüs (Himalaya), et celles du Paropamisus ou Caucase indien, qui en est le prolongement du côté de la mer Caspienne, étaient peu connues des anciens, qui plaçaient ailleurs leurs traditions et leurs légendes. Le Caucase, où la fable fait vivre Prométhée, se trouvait en rapport beaucoup plus direct avec les contrées historiques, comme la Médie, l'Arménie et la Colchide. De nombreuses traditions le rattachaient aux invasions des Scythes, des Amazones, ou à l'expédition des Argonautes dont la Colchide avait été le principal théâtre. Les mines de cette contrée paraissent même avoir été exploitées dans une très-haute antiquité par des colons phéniciens.

Quoique moins importantes géographiquement, les montagnes de l'intérieur offrent bien plus d'intérêt par les souvenirs qui s'y rattachent. La grande chaîne du Taurus traverse l'Asie Mineure de l'est à l'ouest, mais l'ensemble du pays paraît n'être qu'un vaste plateau hérissé de montagnes, qui, pour la plupart, rappellent quelques traditions historiques ou mythologiques.

C'est le mont Latmus, entouré de sa ceinture de forêts et percé de grottes verdoyantes où venait reposer Endymion ; le mont Mycale, célèbre par la victoire navale que les Grecs remportèrent sur les Perses ; le mont Timole, qui fut choisi pour arbitre dans la querelle musicale entre Apollon et Pan ; puis le mont Sipyle, dont les échos redisent la touchante histoire de Niobé ; le mont Ida, dont les vallons furent témoins du jugement de Paris ; enfin, l'Olympe et le Dindyme, que la déesse Cybèle aimait à parcourir sur son char traîné par des lions. Les montagnes les plus élevées sont celles qui forment le massif de l'Arménie, dont le point culminant est le gigantesque mont Ararat sur lequel s'arrêta l'arche de Noé. Enfin, du Taurus méridional, se détache la chaîne du Liban, où les pieux souvenirs se mêlent aux traditions mythologiques et qui se termine près de la mer Rouge avec le mont Sinaï.

Fleuves de l'Asie. — L'Asie, de même que l'Afrique, est traversée de l'est à l'ouest par une vaste étendue de déserts. La partie dont nous nous occupons est coupée par quatre grands fleuves qui,

bien que suivant des directions différentes, descendent tous du nord au sud. Ce sont, en commençant par l'orient, le Gange, l'Indus, le Tigre et l'Euphrate. Les anciens parlent du Gange comme d'un fleuve considérable, mais ils ne le connaissent que très-confusément et nomment à peine les contrées qu'il arrose. Le cours même de l'Indus ne leur était qu'imparfaitement connu ; cependant, leurs vaisseaux se sont aventurés quelquefois, notamment sous Alexandre, dans la mer Erythrée (mer des Indes) où ce fleuve se jette. L'Indus a plus d'importance que le Gange dans l'histoire ancienne, parce qu'il a quelquefois servi de limite aux grands empires qui se sont formés en Asie.

Le Tigre et l'Euphrate, quoique moins considérables, sont pour nous d'un bien plus grand intérêt. L'Euphrate prend sa source dans l'Arménie orientale, arrose la Mésopotamie, la Babylonie et la Chaldée, et et va se jeter dans le golfe Persique. Le Tigre, dont le cours commence dans la grande Arménie, forme la limite entre la Mésopotamie et l'Assyrie et, après avoir reçu plusieurs rivières et arrosé un grand nombre de villes, va se perdre dans l'Euphrate, un peu au-dessus du golfe Persique. Il paraît qu'autrefois ces deux fleuves avaient chacun une embouchure distincte, quoique fort rapprochée l'une de l'autre.

Dans le nord, nous devons signaler l'Ochus, qui sort des monts Paropamisus et se perd dans la mer Caspienne, ainsi que l'Oxus, qui séparait la Bactriane de la Sogdiane, et qui est aujourd'hui beaucoup moins considérable qu'autrefois. Sur sa côte occidentale, la mer Caspienne recevait dans une embouchure commune l'Araxe, qui prend sa source en Arménie ; le Cyrus, qui descend du Caucase ; et enfin, en remontant vers le nord, le Rha (Volga), qui est à peine mentionné dans les auteurs anciens.

Selon les géographes romains, l'Asie est séparée de l'Europe par le Tanaïs (Don), qui traverse des contrées inconnues et se jette dans le Palus-Méotide (mer d'Azov). Les plus anciens géographes grecs terminaient l'Asie au Phase, fleuve qui vient de l'Arménie, arrose la Colchide et se jette dans le Pont-Euxin (mer Noire) ; ils le croyaient beaucoup plus grand qu'il n'est réellement. Le Pont-Euxin reçoit encore l'Halys, le seul fleuve important qu'il y ait en Asie Mineure et qui prend sa source dans le mont Taurus.

On donnait le nom de Propontide à la mer de Marmara, et la mer qui baigne la côte de l'Asie Mineure était appelée mer Égée. Ces deux mers ne reçoivent aucun fleuve qui mérite d'être mentionné. Enfin, en Syrie, nous signalerons seulement l'Oronte, qui se jette dans la mer

Intérieure (Méditerranée), et, en Palestine, le Jourdain, toute petite rivière qui se jette dans la mer Morte et doit toute son importance aux souvenirs qui s'y rattachent.

Succession des empires. — De vagues traditions, répandues chez tous les peuples de l'Orient, parlaient d'une ancienne patrie où ils avaient habité avant de se disperser; ce pays, dans leurs souvenirs, apparaissait à tous comme un lieu de délices, où les premiers hommes avaient vécu dans un état d'innocence, à l'abri de tout danger et ne connaissant pas le travail.

Mais, dès qu'il s'agissait de désigner l'emplacement de cet Éden, chaque peuple avait une tradition différente. Les tribus qui vivaient entre l'Euphrate et la Méditerranée le croyaient à l'orient et nommaient l'Arménie et le mont Ararat; les habitants de la Perse le voyaient au nord, du côté de la Bactriane; quelques-uns désignaient l'Inde, d'autres les bords de la Caspienne. On parlait de grands fleuves qui partaient de cette heureuse contrée, pour couler ensuite dans des directions différentes : seulement, on nommait soit l'Euphrate et le Tigre, soit l'Indus ou l'Oxus. Naguère encore, on regardait les contrées situées au pied du Caucase comme celles qui se rapportaient le mieux à cette tradition, tandis qu'aujourd'hui, les pays qui avoisinent le plateau de Pamir sont regardés comme y répondant plus exactement. Mais il est un fait remarquable, c'est que tous les endroits que la tradition désigne comme ayant été un jardin délicieux, montrent des contrées âpres et stériles, des climats rudes et des terrains bouleversés où il ne semble pas que la vie ait jamais pu être douce et facile. Les traditions relatives au déluge sont, comme celles du paradis terrestre, communes à tous les peuples de l'Orient.

L'origine des grandes monarchies asiatiques repose également sur des données historiques extrêmement incertaines. C'est à des personnages mythiques, comme Ninus et Sémiramis, que les historiens grecs attribuaient la formation des plus anciens empires. Le nom de Sémiramis était toujours invoqué quand il s'agissait de désigner des constructions gigantesques dont l'origine était inconnue. Le premier empire d'Assyrie dura jusqu'à Sardanapale, prince que les historiens représentent comme très-efféminé et avec lequel la monarchie succomba.

La formation du royaume de Médie fut le premier résultat de cette chute, mais un second empire d'Assyrie ne tarda pas à se former. Ce fut alors la grande époque de Babylone, car Ninive avait été détruite

de fond en comble. Une nouvelle Ninive, pourtant, s'éleva sur les ruines de la ville ancienne, et ce sont les débris de cette seconde capitale qu'on voit aujourd'hui dans les musées de Paris et de Londres.

La puissance des Perses commence avec Cyrus, et s'étend bientôt depuis l'Indus jusqu'à la Méditerranée : le royaume de Lydie, malgré les efforts de Crésus, tombe au pouvoir de Cyrus, en sorte que les villes grecques du littoral se trouvèrent réunies au royaume de Perse, auquel Cambyse joignit encore l'Égypte dont il s'était emparé.

Ce formidable empire succombe pourtant, à son tour, devant les armes victorieuses d'Alexandre, et les rois grecs de Syrie parviennent à en garder une grande partie sous leur autorité. Ils se trouvent bientôt en face des Romains qui les absorbent, mais ceux-ci sont arrêtés par les Parthes Arsacides, et c'est à peine s'ils peuvent maintenir leur autorité, qui ne s'étend jamais au delà de l'Euphrate. Enfin, le second royaume de Perse se fonde et les princes des dynasties Sassanides, repoussant définitivement les Romains du Bas-Empire, restent maîtres du pays jusqu'à l'avénement de l'Islamisme, époque qui marque la fin du monde antique en Orient.

Ces empires qui se succèdent en Orient, si grande qu'ait été leur étendue, peuvent difficilement franchir certaines limites. L'Arabie au sud, l'Inde à l'ouest, la Bactriane au nord-ouest, et la Scythie au nord, sont des contrées où les anciens pénétrèrent quelquefois comme soldats, mais où ils ne purent jamais établir solidement leur civilisation.

II

L'ASSYRIE.

Sol et aspect du pays. — L'écriture cunéiforme.
Notions historiques. — Emblèmes protecteurs. — Insignes royaux.
Les villes assyriennes. — Les villes de date postérieure.

Sol et aspect du pays. — La région que baignent l'Euphrate et le Tigre a été le berceau des plus anciennes civilisations de l'Asie. C'est là que nous trouvons les empires de Chaldée et d'Assyrie, les pre-

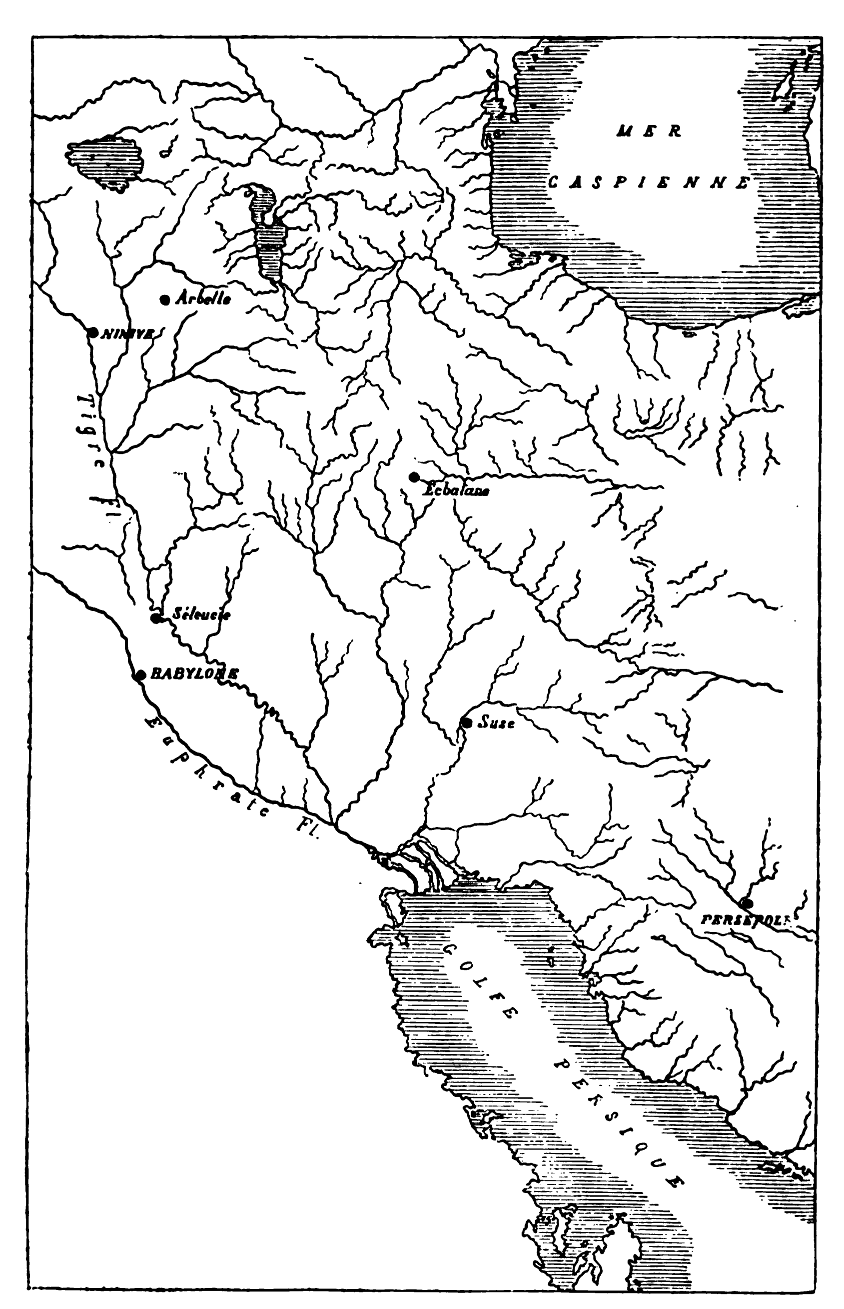


Fig. 130. — Carte de l'Asie centrale, au delà de l'Euphrate.

miers dont l'histoire fasse mention dans cette partie du monde. L'Euphrate et le Tigre, après avoir coulé quelque temps dans les hauts plateaux de l'Arménie, se rapprochent pour former vers le midi, entre les plaines sablonneuses fréquentées seulement par des nomades, une sorte d'oasis, assez semblable à la vallée du Nil en Égypte. Cette contrée est très-basse et, outre les deux fleuves qui l'arrosent, elle était autrefois coupée par un très-grand nombre de canaux, qui répandaient partout leurs eaux et facilitaient singulièrement les communications, en même temps qu'ils fertilisaient le pays.

Dans une contrée sablonneuse dans certains endroits et marécageuse dans d'autres, les premiers efforts des civilisations naissantes ont dû être portés vers la manière de régulariser les cours d'eau par une canalisation artificielle et féconde.

En effet, une des plus anciennes inscriptions assyriennes connues nous montre une civilisation déjà avancée sous ce rapport. C'est naturellement un roi qui parle : « J'ai fait, dit-il, creuser le canal de Hammourabi, la bénédiction des hommes de la Babylonie... J'ai dirigé les eaux de ses branches sur les plaines désertes, je les ai fait déverser dans les fossés desséchés ; j'ai donné ainsi des eaux perpétuelles aux peuples... J'ai réparti les habitants dans des bourgs étendus ; j'ai changé les plaines désertes en terres arrosées, je leur ai donné la fertilité et l'abondance ; j'en ai fait une demeure de bonheur. »

« L'Euphrate, dit Strabon, est navigable jusqu'à Babylone. Les Perses, pour empêcher de remonter ce fleuve et prévenir l'invasion étrangère y avaient établi des cataractes artificielles. Alexandre, à son arrivée, détruisit toutes ces cataractes. Il s'occupa aussi des canaux. L'Euphrate subit une crue, qui commence au printemps et dure jusque vers l'été, époque où les neiges fondent en Arménie. Les champs seraient donc submergés et convertis en lac si l'on ne détournait pas l'excès d'eau par des canaux et des tranchées, comme on le fait en Égypte pour le Nil. Pour pratiquer ces canaux, on a besoin d'une grande dépense de main-d'œuvre, car la terre est profonde, molle, et cède au point d'être facilement charriée par les courants : c'est pourquoi les campagnes sont stériles, tandis que les canaux et les embouchures se comblent. Il en résulte que l'excédant des eaux se répand de nouveau sur les plaines voisines de la mer, où il forme des lacs et des marais couverts de joncs. Avec ces joncs on tresse toutes sortes de vases, les uns enduits d'asphalte susceptibles de contenir des liquides, les autres servant sans autre préparation. On en fait

aussi des voiles, qui ressemblent à des nattes ou à des claies. Le curage des canaux est donc un travail nécessaire, mais qui exige beaucoup de bras : un excès d'eau est aussi nuisible à l'agriculture qu'une extrême sécheresse. »

On voit que ce n'est pas seulement pour empêcher l'envahissement des sables, mais encore pour régulariser les inondations et faciliter l'écoulement des marais, que l'antiquité a fait de si vastes travaux dans ces contrées. Aussi, aujourd'hui qu'une administration insouciante a laissé la nature reprendre tous ses droits, ce pays, dont on admirait autrefois l'opulence et la fécondité, ne présente plus au voyageur attristé qu'une suite non interrompue de sables desséchés ou de marais malsains.

La navigation était fort active, non-seulement sur les grands fleuves, mais encore sur les lacs où les canaux artificiels allaient déverser leurs eaux. Les monuments nous montrent l'emploi de petites barques longues, minces et relevées aux extrémités, comme on les voit sur la figure 131 ci-contre, tirée d'un bas-relief du Louvre. L'avant de ces barques est formé par une tête de cheval portée sur un long cou, et l'arrière se termine par une tige qui affecte la forme d'une queue de poisson. Ces deux appendices se relèvent à une assez grande hauteur dans une direction verticale qui fait angle droit avec la barque.

Ces bateaux sont employés à transporter des poutres, attachées à l'arrière du navire; ils sont manœuvrés par des rameurs et on n'y voit pas trace de voiles. L'exécution de ces bas-reliefs est d'ailleurs extrêmement curieuse; l'eau, dessinée par de petites ondulations chargées d'exprimer le faible mouvement des vagues, est coupée çà et là de poissons, de tortues, de serpents, de crabes et autres animaux. Mais, outre cette population sous-marine que le sculpteur fait paraître à la surface des eaux, nous y trouvons les divinités protectrices, et entre autres, le taureau ailé à tête humaine portant la tiare, analogue à celui qu'on plaçait à la porte des palais.

Il est bien certain que les grands fleuves de l'Asie devaient être également sillonnés par des bâtiments à voile; mais ici les documents nous font défaut, et il vaut mieux se taire que hasarder, sur leur forme et leur voilure, des conjectures qui ne reposeraient sur aucun fondement sérieux. Nous sommes heureusement mieux renseignés sur la petite navigation qui se faisait sur les cours d'eau ou sur les rivières peu profondes. Hérodote nous parle, en effet, des bateaux portatifs, qui devaient avoir le même usage que les petites barques en papyrus que

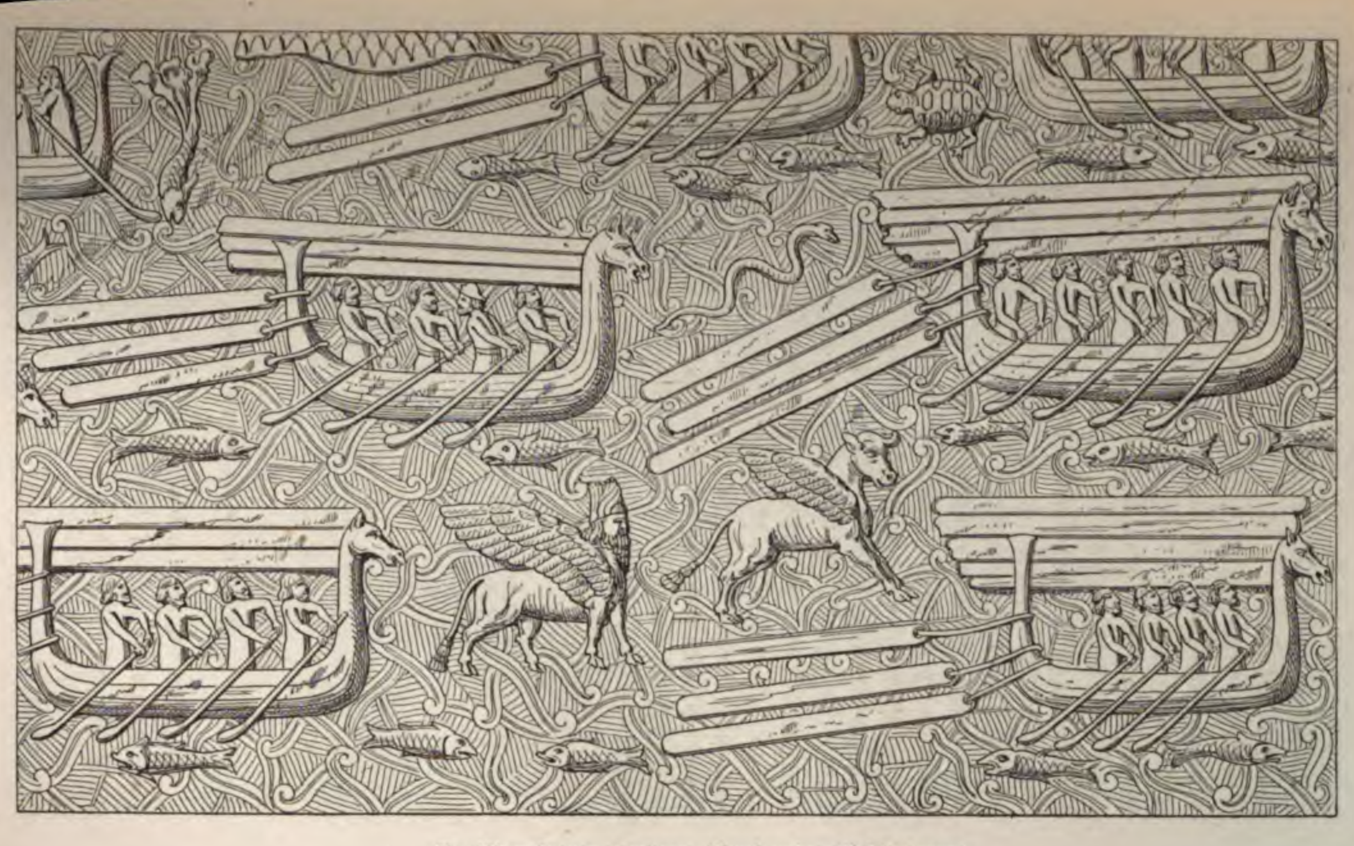


Fig. 131. — Barques assyriennes (d'après un bas-relief du Louvre).

nous avons vues sur le Nil, mais la forme en était complétement différente. On employait ces barques même sur le haut Euphrate, au-dessus de Babylone.

« Les Babyloniens, dit Hérodote, n'ont point d'autres barques que celles qui descendent l'Euphrate jusqu'à la ville; elles sont rondes et toutes de cuir, car, lorsqu'ils en ont façonné les côtés, en taillant des saules qui croissent en Arménie, ils étendent tout autour extérieurement des peaux apprêtées, de sorte qu'elles forment le fond sans distinguer la poupe, sans rétrécir la proue. Ces barques sont circulaires comme des boucliers; ils les doublent en dedans de roseaux, puis ils partent et font leurs transports en descendant le fleuve. Leur chargement consiste en marchandises diverses et surtout en vases de terre pleins de vin de palmier. Deux hommes, se tenant debout, dirigent la barque chacun avec une perche; quand l'un retire sa perche, son compagnon pousse la sienne jusqu'au fond de l'eau. On construit sur ce modèle de grandes et de petites barques. Chacune porte un âne vivant, et les grandes en portent plusieurs. Lorsqu'en naviguant, elles sont arrivées à Babylone et que les mariniers ont disposé du fret, ils vendent à l'encan les roseaux et la carcasse; puis ils chargent les peaux sur les ânes et s'en retournent par terre en Arménie, car il est impossible de remonter le fleuve. Quand ils sont en Arménie, ils se remettent à construire de nouveaux bateaux par le même procédé. »



Fig. 132. — Homme traversant une rivière à la nage.
(D'après un bas-relief assyrien du Musée britannique.)

La figure 132 nous montre le procédé qu'on employait à défaut de pont, quand on voulait traverser un fleuve. On y voit un nageur s'appuyant sur une outre, qu'il emplit d'air en soufflant avec sa bouche, pour la gonfler et la rendre plus légère. Ce personnage est représenté couvert de ses vêtements, parce que c'est un fugitif, et, dans le monu-

ment original, on aperçoit sur le rivage deux guerriers qui décochent leurs flèches contre lui. Habituellement les hommes qui traversent ainsi les rivières sont complétement nus.

C'est, du moins, ce que nous voyons au second plan d'un autre



Fig. 133. — Roi traversant un fleuve.
(D'après un bas-relief assyrien du Musée britannique.)

bas-relief (fig. 133), représentant un bac sur lequel le roi est en train de traverser un fleuve. Le roi ne pouvait être mouillé; il est donc debout tenant en main son arc et ses flèches. Près de lui est son char, qui fait partie des attributs royaux et ne doit pas quitter le monarque. En face du roi, un officier, tenant également son arc, montre avec la main la rive où l'on va aborder. Le bateau sur lequel le roi est monté est conduit par des rameurs, mais il est en outre remorqué par deux hommes entièrement nus, qui tirent la corde à laquelle le bateau est attaché. Enfin, le bateau lui-même remorque au moyen de cordes les chevaux qui suivent à la nage.



Fig. 134. — Pêcheur à la ligne.
(Bas-relief assyrien).

La plupart des villes assyriennes étaient bâties sur le bord des rivières. On peut se faire une idée de la physionomie qu'elles présentaient par la figure 134, où l'on voit un homme qui pêche à la ligne au pied d'un rempart en haut duquel est une femme avec laquelle il semble être en grande conversation. Ce rempart montre de vastes portes en arcades, et des tours surmon-

tées de créneaux pointus comme on en trouve sur plusieurs monuments assyriens.

L'ÉCRITURE CUNÉIFORME. — Jusqu'à ces dernières années, il a fallu se contenter des renseignements vagues et souvent incohérents que les auteurs anciens nous avaient laissés sur l'antique Assyrie. L'histoire primitive de cette contrée, soit qu'on la commençât avec Assour, fils de Sem, ou avec Nemrod, fils de Cham, soit qu'on voulût en placer le début à la fabuleuse Sémiramis, ne présentait que des traditions extrêmement confuses et presque toujours empreintes d'un caractère mythologique. La découverte des ruines de Ninive, l'étude de ses monuments, et surtout le déchiffrement des inscriptions assyriennes, ont jeté un jour nouveau sur l'histoire ancienne de l'Orient, et, grâce aux travaux de MM. Eugène Burnouf, Rawlinson, de Longpérier, Oppert, etc., nous avons sur cette civilisation des données assurément bien incomplètes encore, mais du moins assez positives.

La connaissance des caractères cunéiformes, qui n'en est encore qu'à son début, est destinée à transformer l'étude de l'histoire ancienne, mais elle présente pour ceux qui s'y livrent d'effroyables difficultés. L'écriture des anciens Chaldéens était à l'origine, comme celle des Égyptiens, purement hiéroglyphique, c'est-à-dire que le signe écrit était la représentation d'un objet. Mais, au bout d'un certain temps, le type primitif s'altéra au point de n'être plus reconnaissable : il devint alors l'expression d'un son ou plutôt d'une syllabe. « Les Touraniens de la Chaldée, dit M. Maspéro, nous ont laissé l'exemple le plus ancien d'une écriture syllabique. Leur système, adopté par les Assyriens, se répandit au nord et à l'est en Arménie, en Médie, en Susiane, en Perse, et ne cessa d'être employé que vers les premiers siècles de notre ère... Les écritures des différents systèmes sont toutes formées par les combinaisons d'un même signe horizontal, vertical, ou tordu en forme de crochet. Cet élément a le plus souvent l'aspect d'un clou ou d'un coin, d'où le nom de cunéiformes qu'on donne habituellement aux écritures de ce type. »

L'inconvénient très-grand de l'écriture cunéiforme, c'est que le même signe peut se lire d'une manière très-différente, ce qui produit une confusion inévitable; il en résultait souvent une très-grande obscurité, même pour les Assyriens et les Babyloniens. « Nous n'en voulons pour preuve, dit M. Lenormant, que le nombre de fragments de syllabaires et de vocabulaires grammaticaux, tracés sur des tablettes d'ar-

gile et destinés à révéler les arcanes du système graphique national, qu'on a trouvés en telle abondance dans les ruines de Ninive. Une bonne moitié de ce que nous connaissons de l'écriture cunéiforme se compose de guide-ânes qui peuvent nous servir à déchiffrer l'autre moitié, et que nous consultons exactement comme le faisaient, il y a deux mille cinq cents ans, les étudiants de l'antique pays d'Assour. »

Notions historiques. — L'état actuel de la science permet de diviser en quatre grandes périodes l'histoire des peuples qui habitaient, avant la monarchie des Perses, les bords du Tigre et de l'Euphrate : 1° le premier empire chaldéen, dont la capitale était Our, et qui dura jusqu'à la domination égyptienne; 2° le premier empire d'Assyrie, qui s'étend jusqu'en 789; 3° le second empire d'Assyrie, qui finit par la ruine de Ninive en 606; 4° le second empire de Chaldée qui se termine à la conquête de Cyrus, en 533.

C'est sur les légendes relatives au déluge et à la tour de Babel que roulent les plus anciennes traditions de la Chaldée, lesquelles nous ont été transmises par Bérose. Une race de géants avait peuplé la terre après le déluge : « On raconte, dit Bérose, que les premiers hommes, enflés de leur force et de leur grandeur, méprisèrent les dieux et se crurent supérieurs à eux; ils élevèrent donc une tour très-haute, à l'endroit où est maintenant Babylone. Déjà elle approchait du ciel, quand les vents, accourus au secours des dieux, renversèrent la construction sur les ouvriers : les ruines en sont appelées Babel. Jusqu'alors les hommes n'avaient qu'une seule langue : mais les dieux les forcèrent à parler désormais des idiomes différents. »

Une tour, restée inachevée depuis un temps immémorial et dont on croit avoir retrouvé l'emplacement, passait, au temps du roi Nabuchodonosor, pour être l'ancienne tour de Babel. « Elle se composait, dit M. Maspéro, de sept terrasses superposées, consacrées chacune à un dieu différent et peinte de la couleur propre à son dieu. Chaque terrasse avait la forme d'un carré parfait et était construite en retraite sur la terrasse inférieure, si bien que l'édifice présentait l'aspect d'une vaste pyramide à gradins, très-large à la base, très-étroite au sommet. Le tout reposait sur un soubassement rectangulaire qui portait à huit le nombre des étages superposés. Les faces de l'édifice, et non les angles, étaient orientées d'après les quatre points cardinaux, contrairement à l'usage babylonien. »

La forme attribuée à la tour de Babel se retrouvait sur un assez

grand nombre de monuments chaldéens et assyriens. Elle présente, sauf le nombre des degrés, une singulière analogie avec une des pyramides égyptiennes de Sakkarah, mais on a reconnu que les pyramides d'Égypte étaient des tombeaux, tandis qu'on attribue généralement une destination astronomique aux monuments des Chaldéens. Les Chaldéens, en effet, se livrèrent de bonne heure à des observations astronomiques, et leur culte est fondé tout entier sur l'étude des astres.

On sait au reste fort peu de chose sur cet antique empire de Chaldée, dont le principal centre de population était la ville d'Our. Après l'invasion des pasteurs venus d'Asie, les Égyptiens arrivés au faîte de leur puissance envahirent à leur tour l'Asie, où ils ont laissé des traces profondes de leur passage, comme va nous le montrer bientôt l'étude des monuments.

L'ancien empire d'Assyrie s'éleva après la domination égyptienne. Ninive et Kalakh (Nimroud), villes chaldéennes, en furent les capitales. Au commencement de la monarchie, El-Assour paraît avoir été la résidence favorite des rois : toutefois, Ninive était de beaucoup le plus grand centre de population. Cet empire finit avec un roi, appelé Sardanapale par les historiens grecs. La mort de ce prince efféminé est devenue en quelque sorte légendaire. Voyant que Ninive était assiégée et que sa prise était inévitable, il rassembla dans son palais tous ses trésors, les plaça sur un immense bûcher, y monta avec les concubines qui avaient charmé sa vie, et ordonna d'y mettre le feu. Pendant que le roi mourait, les Mèdes, ses ennemis, entraient dans la place, et l'ancienne ville de Ninive était détruite de fond en comble. Cet événement, qui eut lieu en l'an 789 avant notre ère, mit fin à l'ancien empire d'Assyrie.

Un second empire assyrien ne tarda pas à se reconstituer, et c'est à cette période que se rattache la plus grande partie des monuments assyriens de nos musées. Sargon, Sennachérib et Assourbanipal en furent les rois les plus célèbres. Ce second empire devait tomber à son tour, et Ninive, en 606, fut de nouveau détruite pour ne plus se relever. Elle semble même avoir été en quelque sorte oubliée, car Xénophon, qui traversa la contrée deux siècles après cet événement, ne prononce même pas son nom. Les historiens d'Alexandre ne sont pas moins dédaigneux et, sous l'empire romain, on ne connaît déjà plus l'emplacement de l'antique cité qui vient d'être retrouvée après un oubli de vingt-cinq siècles.

Pendant tout le temps qu'avait duré le second empire d'Assyrie, Babylone, bien qu'indépendante pendant un certain temps, avait été complétement subordonnée à Ninive comme ville politique. Nabopolassar, gouverneur de Babylone pour les rois d'Assyrie, se révolta et, pour cimenter son alliance avec le roi des Mèdes Cyaxare, maria son fils Nabuchodonosor avec la fille du roi de Médie. Ils marchèrent ensemble contre Ninive qu'ils détruisirent. Un nouvel empire, dont Babylone fut la capitale, se fonda sur les débris de la puissance ninivite : c'est le second empire chaldéen, souvent confondu avec le second empire d'Assyrie, parce qu'ils occupèrent les mêmes contrées. Ce nouvel état brilla du plus grand éclat sous Nabuchodonosor, mais il fut à son tour renversé par Cyrus, en 538 avant notre ère. Babylone, plus heureuse que Ninive, resta une des capitales de la monarchie des Perses. Son dernier roi fut Labynith, le Balthazar du prophète Daniel. A partir de cette époque, l'histoire des Chaldéens, des Assyriens et des Babyloniens est intimement liée à celle des Perses.

Les emblèmes protecteurs. — Dans tous les pays de l'ancien Orient, les ailes ont été considérées comme une manifestation de la puissance divine. Nous avons dit, en parlant de l'Égypte, que la divinité protectrice des Pharaons était exprimée dans les bas-reliefs par un emblème représentant un oiseau qui plane au-dessus de leurs têtes. Comme les Égyptiens ont occupé par droit de conquête et pendant plusieurs siècles la portion de l'Asie dont nous nous occupons, on ne sera pas surpris de trouver des emblèmes équivalents sur les bas-



Fig. 135. — L'emblème protecteur sous la forme d'un oiseau.
(D'après un bas-relief assyrien.)

reliefs assyriens. L'oiseau qui plane au-dessus du char royal (fig. 135), apparaît ici comme marque visible de la protection divine; seulement

il ne porte rien dans ses serres, tandis que dans les monuments pharaoniques il tient toujours quelque attribut divin. La manière dont les ailes se déploient sur les monuments égyptiens, l'une en haut et l'autre en bas, est beaucoup mieux déterminée comme emblème que dans la figure assyrienne; cette dernière, en effet, ressemble plus à un oiseau naturel qu'à une manifestation de la puissance céleste. Mais il ne faut voir là qu'une simple question d'art qui n'ôte absolument rien à la valeur de l'emblème.

La divinité protectrice se manifeste d'ailleurs sous un aspect différent dans d'autres monuments, comme le montre la figure 136. Le roi, coiffé de sa tiare et monté sur un char magnifique, attaque une citadelle que défendent en vain les ennemis placés sur les remparts. Le carnage est partout et la victoire n'est pas douteuse. L'emblème protecteur plane au-dessus de la tête du roi : mais cet emblème, quoique pourvu d'ailes, n'est plus l'oiseau que nous avons vu tout à l'heure. C'est une demi-figure, dont le corps sans jambes est enlacé dans un cercle symbolique, et qui prend part au combat en ajustant ses flèches contre les ennemis du roi qu'elle protége. Il y a là une transformation qui est importante à noter : c'est sous un aspect analogue à celui-ci que l'emblème protecteur nous apparaîtra bientôt sur les monuments de la Perse.

Dans les jours de bataille, le roi d'Assyrie invoque Assour, le dieu des Assyriens, comme le Pharaon invoquait Ammon, le dieu des Égyptiens. L'emblème protecteur qui plane sur la tête royale représente donc, sinon Assour lui-même, du moins l'un de ses envoyés célestes; car c'est Assour qui donne au roi une force invincible et qui le fait triompher de ses ennemis, quel qu'en soit le nombre. C'est ce que démontrent les inscriptions. « Il imposa ses villes, dit Sennachérib, en parlant de son ennemi. Il leva son armée et augmenta sa puissance par des chars et des chevaux... Ils vinrent pour commettre des crimes, comme une nuée de sauterelles qui s'abat sur la campagne pour la dévaster... Le cœur plein de courroux, je montai en hâte sur mon char de bataille le plus élevé, qui balaye les ennemis. Je pris dans mes mains l'arc puissant que le dieu Assour m'a donné... Je me ruai comme le feu dévorant sur toutes ces armées rebelles, comme le dieu Bin, l'inondateur. Par la grâce d'Assour, mon maître, je marchai vers ma proie pour la détruire; comme une tempête dévastatrice, je versai la stupeur sur mes adversaires. Par la protection d'Assour et l'ouragan de la bataille, j'ébranlai la force de leur résistance, et je fis chanceler



Fig. 136. — Roi d'Assyrie assiégeant une ville.

(D'après un bas-relief assyrien.)

leur fermeté. L'armée des rebelles, à cause de mes armées terribles, se replia, et leurs chefs délibérèrent, réduits au désespoir... Sur la terre mouillée, les harnais, les armes prises dans mes attaques, nageaient dans le sang des ennemis comme dans un fleuve; car les chars de bataille, qui enlèvent hommes et bêtes, avaient dans leur course écrasé les corps sanglants et les membres. J'entassai les cadavres de leurs soldats comme des trophées, et je leur coupai les extrémités. Je mutilai ceux que je pris vivants, comme des brins de paille, et pour punition je leur coupai les mains. »


Fig. 137. — Personnage ailé tenant un chevreau.

Nous avons vu comment était l'emblème protecteur des rois d'Assyrie sur les champs de bataille. Dans les scènes civiles ou religieuses, on trouve fréquemment des personnages ailés qui ont un caractère absolument symbolique, et la place qu'ils occupent ne permet pas de douter qu'ils y figurent à titre de protecteurs. La figure 137 nous montre un de ces personnages: il est barbu, et son front est ceint d'un diadème. Il porte un chevreau sur un de ses bras et son autre main tient une palme. On n'a pas encore donné de ce symbolisme une explication bien satisfaisante, mais la signification des ailes comme emblème protecteur n'est pas douteuse.

Les personnages ailés apparaissent dans ce rôle sur un bas-relief assyrien (fig. 138). Le roi, coiffé de la tiare et revêtu du grand manteau à franges, est assis sur son trône : ses pieds reposent sur un tabouret. Un eunuque, debout en face de lui, agite le chasse-mouche devant son visage et tient en main une coupe. Deux autres eunuques sont debout derrière le monarque; le premier tient également un chasse-mouche, mais tous les deux portent l'arc et le carquois royal. La composition se termine de chaque côté par un personnage ailé et barbu, coiffé d'une espèce de bonnet avec deux cornes.

Les cornes sont en effet un insigne de puissance, et c'est pour cela que les taureaux à tête humaine qui gardent la porte des palais sont

pourvus d'une double paire de cornes, en même temps que de grandes ailes protectrices. Ces figures, qui réunissent à la tête d'un homme le



Fig. 138. — Roi d'Assyrie sur son trône. (Musée Britannique.)

corps du plus vigoureux des animaux, expriment symboliquement l'intelligence suprême unie à la force matérielle (fig. 139).



Fig. 139. — Taureau ailé des palais assyriens. (Musée du Louvre.)

Ils sont toujours placés à l'entrée du palais des rois, où ils paraissent avoir un rôle analogue à celui des sphinx disposés sur les avenues

qui mènent aux temples de l'Égypte. Peut-être même sont-ils, comme les sphinx d'Égypte, une simple personnification royale; ce qui expliquerait tout naturellement la singulière légende des Hébreux, d'après laquelle leur plus grand ennemi, le roi d'Assyrie Nabuchodonosor fut métamorphosé en vache par le dieu d'Israël.

Sauf les oreilles qui sont celles d'un taureau, la tête de ces animaux symboliques est complétement humaine : elle est, comme celle des rois, pourvue d'une barbe parfaitement frisée et d'une longue chevelure bouclée : enfin elle porte la tiare royale. Les ailes, bien plantées sur les épaules du taureau, produisent le plus bel effet décoratif. La queue se termine par une longue touffe de poils tordus en rouleaux parallèles qu'interrompent par place des rangées horizontales de boucles. Les poils de l'échine, des cuisses et des flancs présentent la même disposition.

Ce qui montre bien, du reste, que les animaux ailés sont un emblème essentiellement protecteur de la maison, c'est qu'on les retrouve sur les cachets babyloniens. Or, à Babylone, où les serrures étaient sinon inconnues, du moins peu usitées, on scellait la porte avec un cachet pour s'assurer qu'elle était demeurée fermée. Dans le livre de Daniel, on voit le roi demander qu'on ferme le temple de Bélus en appliquant des sceaux, et s'informer ensuite si ces sceaux sont intacts.

L'usage de sceller les coffres avec des cachets était répandu dans tout l'Orient. Les dessins gravés sur les cachets représentent généralement des animaux symboliques, par exemple un cheval ou un taureau ailé et quelquefois un mélange des deux, comme le montre la figure 140. Avec un cachet de ce genre les maléfices perdaient leur puissance et les maladies étaient éloignées de la maison. Car, pour les Assyriens, les maladies sont toujours le résultat des incantations d'un ennemi, et l'on ne peut s'en préserver ou s'en guérir que par des moyens magiques. L'absence de médecins à Babylone, qui causait tant d'étonnement à Hérodote, vient de ce que le seul homme capable d'arrêter le progrès du mal est le prêtre, c'est-à-dire le sorcier, l'homme qui connaît les formules magiques et qui sait quels sont les emblèmes qui doivent être efficaces dans un cas particulier. On employait néanmoins les



Fig. 140. — Cachet babylonien. (Bibliothèque nationale.)

médicaments, mais à titre accessoire, et la moindre amulette était considérée comme bien autrement puissante.

Ce sont ces superstitions qui ont fait multiplier les emblèmes religieux sur une foule de petits objets que les Babyloniens portaient avec eux pour se préserver des événements funestes. On a retrouvé, en effet, sur l'emplacement de l'ancienne Babylone et dans les environs, un assez grand nombre de petits cylindres, qui ont pris place dans nos musées et dans les collections particulières. On en a également retrouvé à Ninive, mais ils y sont beaucoup moins nombreux qu'à Babylone. Après avoir longuement discuté sur l'usage qu'on pouvait faire de ces cylindres, la plupart des savants admettent aujourd'hui qu'on s'en servait comme d'amulettes; ils sont généralement en pierres dures, telles que jaspe, calcédoine, sardoine, agate, cristal de roche, lapis-lazuli, basalte, quartz, etc.; presque toujours ils sont percés dans leur longueur d'un trou dans lequel on passait un cordon, ce qui fait supposer que ces amulettes se portaient autour du cou, probablement comme des colliers.





Fig. 141. Fig. 142.
Cylindre babylonien. (A la Bibliothèque nationale.)

La figure 142 montre un de ces cylindres babyloniens, et la scène qu'il représente est développée sur la figure 141. On y voit un personnage ailé, placé entre deux griffons dont il combat probablement l'influence malfaisante.

Les insignes royaux. — La couronne des rois d'Assyrie est très-différente de celle que nous avons vu porter aux Pharaons d'Égypte. C'est une espèce de tiare (fig. 143), analogue à celle qui sert habituellement de coiffure aux Assyriens, mais elle se distingue par un petit cône droit qui la surmonte, et qui ne se montre jamais que dans la tiare royale.

Toutefois, la tiare royale elle-même, bien que répondant toujours au même type comme ensemble, présente quelques variétés dans le détail. Ainsi, la figure 143 montre une tiare souple et unie tandis que, sur la figure 144, nous trouvons une tiare d'une forme plus impérieuse, plus droite, et ornée d'étoiles disposées sur des bandes. Le cône qui la surmonte est aussi plus élevé et le diadème est beaucoup plus apparent.



Fig. 143. — Tiare royale.

Le diadème est un ruban qui fait le tour de la tête sous la tiare, et retombe par derrière en deux larges bandes terminées par une frange.

La barbe et la chevelure disposées en boucles étagées, comme nous les trouvons dans ces deux figures, sont aussi des marques de haute dignité, mais elles ne sont pas affectées spécialement à la personne royale.

Il y a encore une autre espèce de tiare, celle que nous avons vue au taureau ailé (fig. 139) : celle-ci est dépourvue du cône et sa partie supérieure se termine par une rangée de plumes droites ou de palmes, mais elle est caractérisée par une double paire de cornes qui, partant de derrière la tête, se contournent en revenant par devant. La manière dont les cornes sont rangées à la base de la tiare nous explique comment il faut comprendre la disposition des dix cornes de l'animal symbolique dont il est question dans le prophète Daniel. Cette forme de tiare est celle que portent habituellement les taureaux royaux à face humaine; on la



Fig. 144. — Roi d'Assyrie.

trouve également sur une figure ailée d'un bas-relief assyrien provenant du palais de Nimroud.

Le parasol est aussi un emblème de dignité particulier aux rois d'Assyrie ; la figure 145 le montre avec tous ses détails. Il est formé d'un épais tissu parsemé d'étoiles et d'autres ornements disposés en



Fig. 145. — Roi d'Assyrie, sous son parasol.

bandes. Un grand pan de la même étoffe retombe derrière le monarque et le couvre de son ombre. Ce parasol, qui n'est tenu par aucune main, semble fixé au char dans lequel nous trouvons trois personnes : le roi, le conducteur du char et un eunuque. Le roi est reconnaissable à la grande mitre qu'il porte sur la tête. Le conducteur du char royal,

qui doit être lui-même un très-grand personnage, est coiffé d'un bonnet rond et tient en main les guides. L'eunuque se reconnaît à son visage imberbe et à ses longs cheveux qui retombent sur ses épaules, sans former les boucles multiples qu'on voit aux autres personnages. Il est magnifiquement vêtu et se tient par derrière.

Enfin, immédiatement après le char, on aperçoit deux autres personnages portant le chasse-mouche. Le chasse-mouche paraît avoir eu, dans les monarchies asiatiques, une importance analogue à celle du flabellum dans les monarchies égyptiennes. C'est habituellement un eunuque qui porte le chasse-mouche et est chargé de l'agiter auprès du roi. Notre figure 138 nous a montré le chasse-mouche dans la main droite d'un eunuque qui présente une coupe avec sa main gauche.



Fig. 146. — Roi d'Assyrie.
(D'après une statue du Musée britannique.)

Une statue (fig. 146), provenant de Nimroud, l'ancienne Kalakh, dont le roi Assournazirpal avait bâti le palais, nous montre un emblème fort curieux, parce qu'il semble provenir d'une influence égyptienne. C'est une espèce de crosse ou crochet que tient un roi d'Assyrie, et qui est à peu près semblable aux emblèmes de même nature que nous avons vus précédemment aux mains des Pharaons (fig. 41 et 42). Cette crosse était une marque de puissance : le monument où elle est représentée est extrêmement ancien, et il n'est pas surprenant de voir ici un emblème égyptien. Le personnage qui la tient à la main est debout; sa robe est bordée de franges; sa longue barbe et sa chevelure, tressées avec le plus grand soin, forment des boucles en tire-bouchons, d'une régularité parfaite. Mais il ne porte pas la tiare, contrairement à l'usage constant des rois d'Assyrie.

Les villes assyriennes. — Nous avons vu qu'*Our* était la capitale de l'ancienne Chaldée : les ruines qui en restent ont permis de déterminer exactement l'emplacement de cette antique cité. « *Our*, dit M. Maspéro, située sur la rive droite de l'Euphrate, non loin de l'ancienne embouchure, fut le grand entrepôt du commerce maritime de ces premiers temps : ses vaisseaux allaient au loin, sur le golfe Persique et jusque dans la mer des Indes. Elle s'élevait au milieu d'une plaine basse, coupée çà et là de collines sablonneuses. Au centre se dresse un temple à trois étages, construit en briques revêtues de bitume ; tout autour de la ville règne une ceinture de tombeaux, que les voyageurs ont largement exploités au profit de la science. Sur les deux rives de l'Euphrate, entre Our et Sippar, s'échelonnaient Zirgilla, Éridou, Karrak, Kouti, Agané. La plupart de ces villes ont laissé des ruines considérables, qui nous reportent vers une antiquité si reculée, qu'on n'a pas encore réussi à l'évaluer avec certitude. »

Ninive, située sur le bord oriental du Tigre, était la capitale politique de l'ancienne Assyrie, comme Babylone en était la capitale religieuse. Les récits qu'on a faits sur sa fondation par Assour, ou Nemrod, appartiennent à la mythologie plutôt qu'à l'histoire. Nous n'avons même pas dans les auteurs anciens une description suffisante pour nous donner une idée de cette ville si fameuse. Après la chute du premier empire d'Assyrie, sous le règne de Sardanapale, Ninive fut détruite de fond en comble.

Les fameuses ruines, récemment découvertes sur les rives du Tigre, datent, en effet, du second empire d'Assyrie. Ces ruines se rapportent à trois groupes distincts : Khorsabad, Koyoundjik et Nimroud. Koyoundjik répond spécialement à Ninive, mais Khorsabad est d'une construction plus ancienne.

Le palais et la ville, découverts près de Khorsabad, avaient été élevés pour remplacer Ninive qui n'existait plus. Sargon lui-même, le fondateur de cette ville, nous l'apprend dans une inscription traduite par M. Oppert : « Au pied des monts Mousri, pour remplacer Ninive, je fis, d'après la volonté divine et le désir de mon cœur, une ville que j'appelai Hisir-Sargon. Je l'ai construite pour qu'elle ressemble à Ninive, et les dieux qui règnent dans la Mésopotamie ont béni les murailles superbes et les rues splendides de cette ville. Pour y appeler les habitants, pour en inaugurer le temple et le palais où règne sa majesté, j'ai choisi le nom, j'ai tracé l'enceinte, et l'ai tracée d'après mon propre nom »

Sennachérib, fils de Sargon, rebâtit une ville sur l'emplacement de l'ancienne Ninive et en refit la capitale de l'Assyrie. « J'ai relevé, dit-il dans une inscription, tous les édifices de Ninive, ma royale cité... J'ai reconstruit ses rues anciennes, j'ai élargi les plus étroites, j'ai fait de la ville entière une cité resplendissante comme le soleil. » En même temps qu'il relevait la ville, Sennachérib construisait un vaste palais, dont les ruines portent aujourd'hui le nom de Koyoundjik et ont été fouillées par Layard. Les sculptures qui en ont été tirées sont aujourd'hui au musée de Londres. Une singulière inscription, trouvée dans les ruines du palais, pourrait presque passer pour une prédiction : « Ce palais vieillira et tombera en ruines dans la suite des jours. Que mon successeur relève les ruines, qu'il rétablisse les lignes qui contiennent l'écriture de mon nom. Qu'il restaure les peintures, qu'il nettoie les bas-reliefs et qu'il les remette en place ! Alors Assour et Issar écouteront sa prière. Mais celui qui altérerait mon écriture et mon nom, qu'Assour, le grand dieu, le père des dieux, le traite en rebelle, qu'il lui enlève son sceptre et son trône, qu'il brise son glaive. »

A quelques lieues de Ninive, les ruines de Nimroud marquent l'emplacement de l'antique *Kalakh,* ville qui fut bâtie par Assournazirpal et embellie par ses successeurs. « Palais sur palais s'élevèrent sur la riche plate-forme qui soutenait la ville, chacun richement orné de bois taillé, d'or, de peinture, de sculpture et d'émail, chacun rivalisant de splendeur avec les premiers construits : des lions de pierre, des sphinx, des obélisques, des sanctuaires, des tours sacrées, embellissaient la scène et en rompaient la monotonie par leur diversité. La haute pyramide à degrés, attachée au temple d'Adar, dominait tout et ralliait autour d'elle cet amas de palais et d'édifices. Le Tigre, qui baignait à l'ouest le pied de la plate-forme, reflétait la ville dans ses eaux et, doublant la hauteur apparente des édifices, dissimulait un peu l'écrasement des masses, qui est le point faible de l'architecture assyrienne. Quand le soleil couchant plaquait sur cette vue ces teintes éclatantes qu'on ne voit qu'au ciel d'Orient, Kalakh devait sembler comme une vision du pays des fées au voyageur qui l'apercevait pour la première fois[1]. »

La fondation de Babylone se rapporte à une période mythologique et l'on ne sait rien de positif sur l'histoire primitive de cette ville célèbre.

1. G. Rawlinson. *The five great Monarchies.*

On attribuait à la fabuleuse Sémiramis les immenses édifices qui faisaient autrefois l'admiration de l'antiquité. Les plus célèbres étaient le pont de l'Euphrate, le temple de Bélus avec la grande tour destinée aux observations astronomiques, et surtout les jardins suspendus qui étaient considérés comme une des sept merveilles du monde. Comme il n'y avait pas de pierres dans la Babylonie, ces édifices étaient construits en briques, et les documents font défaut pour comprendre exactement quel était le genre de décoration adopté par les architectes.

Un passage d'Hérodote peut au moins donner une idée de la disposition générale de la ville. « La ville de Babylone, dit-il, est partagée en deux grandes portions par le fleuve qui coule au milieu. Ce fleuve est l'Euphrate; il vient de l'Arménie; il est large, profond, rapide, et va se jeter dans la mer Érythrée. Le mur d'enceinte touche donc par chacune de ses extrémités le fleuve, et, formant un angle à ce point, il se rattache des deux côtés à une maçonnerie construite également de briques cuites, qui forme les quais des deux rives du fleuve. L'intérieur de la ville, rempli de maisons, de trois à quatre étages, est traversé par des rues alignées, se coupant à angle droit, les unes parallèles, les autres perpendiculaires au fleuve. Celles-ci sont terminées toutes par une porte, qui s'ouvre dans la maçonnerie du quai où elles aboutissent : toutes ces portes sont d'airain et conduisent au fleuve. Le mur d'enceinte était la principale défense de Babylone. On en avait, en outre, élevé un autre intérieur et parallèle, presque aussi solidement construit que le premier, mais moins épais. »

Prise et ruinée par Cyrus, Babylone ne se releva qu'avec peine; cependant elle avait encore une très-grande importance lorsque Alexandre fit la conquête de l'Asie. A partir de ce moment, elle déclina rapidement et, au temps de Pline, elle était presque déserte. Babylone avait une étendue telle que, lorsque Cyrus s'en empara, les habitants des quartiers éloignés n'apprirent cette nouvelle qu'après le coucher du soleil. Cette cité célèbre a laissé peu de vestiges de son ancienne splendeur, et, jusqu'à nos jours, les voyageurs ne pouvaient découvrir même son emplacement : mais de récents travaux nous permettent d'avoir sur l'organisation de cette immense ville des données à peu près certaines.

Nabuchodonosor, dit M. Alfred Maury, entoura Babylone de six enceintes dont l'immense développement permit à une nation tout entière de se considérer comme la population d'une seule ville. M. Oppert a pu, sur les lieux, rétablir la curieuse topographie de Baby-

lone, qu'Aristote comparait plutôt à un pays environné d'une muraille qu'à une cité telle que les Grecs pouvaient se la représenter. L'enceinte extérieure, celle dont parle Hérodote, formait un carré de 120 stades de côté. Babylone était donc quatre fois et demie plus étendue que Londres. Ce mur, qui rappelle la muraille de la Chine, avait 90 coudées (47m28) de hauteur, 50 coudées de largeur. Il était flanqué de tours hautes de 200 coudées (105 mètres) et percé de 100 portes. Un fossé intérieur et un fossé extérieur le défendaient. Cyrus commença la démolition de cette gigantesque enceinte, dont la destruction complète ne fut opérée que par les rois perses Xercès et Artaxercès. L'Euphrate partageait en deux parties à peu près égales et de figure triangulaire la vaste superficie enclose dans cette enveloppe. La seconde enceinte avait un périmètre de 360 stades (68 kilomètres); elle était également pourvue de tours, genre de fortification dont les bas-reliefs assyriens nous offrent de nombreuses représentations; elles atteignaient une hauteur de 110 coudées (57m75). La largeur du rempart intérieur était suffisante pour que deux chars se pussent croiser sur la plate-forme qui le couronnait. L'aire entourée par la seconde muraille embrassait 290 kilomètres carrés. Elle laissait en dehors, au midi, le quartier de Borsippa, qui devint ainsi une ville distincte après la ruine du rempart extérieur. Tout l'intérieur n'était pas occupé par des habitations : de vastes espaces restaient livrés à la culture. Au centre de ces deux enceintes concentriques se trouvait la cité royale, la ville proprement dite; Hillah paraît en occuper l'emplacement. C'était la Babylone primitive, dont il est impossible d'évaluer l'étendue, aucun vestige du mur qui l'entourait n'ayant été découvert: mais elle égalait au moins en superficie la capitale de l'Angleterre.

LES VILLES DE DATE POSTÉRIEURE. — Nous devons signaler encore, aux environs de Babylone, deux villes importantes que nous n'avons pas voulu confondre avec les précédentes parce que leur fondation est postérieure à la destruction de la monarchie assyrienne : c'est *Séleucie*, et *Ctésiphon*.

Séleucie, ville purement grecque, fut fondée par Séleucus Nicator; elle devint, après la conquête d'Alexandre, une des villes les plus importantes de l'Asie, et la capitale d'un vaste empire.

« Séleucie, dit Pline, est située à quatre-vingt-dix mille pas de Babylone et on lui donne le surnom de babylonienne. Elle est aujourd'hui libre, indépendante, et conserve les mœurs macédoniennes.

On dit que le nombre de ses habitants s'élève à six cent mille et que son plan topographique est celui d'un aigle déployant ses ailes; son territoire est le plus fertile de tout l'Orient. »

« A trois mille pas de là, ajoute un peu plus loin le même auteur, les Parthes ont bâti, par un sentiment de jalousie, la ville de *Ctésiphon* qui est devenue la capitale de leur empire. » Il est bon toutefois d'ajouter que, d'après Strabon, ce fut un tout autre motif qui détermina les rois parthes à adopter Ctésiphon pour capitale. « Près de Séleucie, dit-il, est le bourg de Ctésiphon que les rois des Parthes ont choisi pour leur séjour d'hiver, voulant épargner aux Séleuciens l'embarras de loger le corps des soldats scythes qui les accompagne. Aussi, Ctésiphon est plutôt une ville parthe qu'un bourg, en raison de sa puissance, de sa nombreuse population, du dépôt de ses marchandises et de l'établissement de ses ateliers. Les rois y passent l'hiver, à cause de la douceur de son climat; pendant l'été, ils séjournent à Ecbatane et dans l'Hyrcanie. » Que ce soit pour une cause ou pour une autre, il est certain que l'importance de Séleucie a diminué en même temps que Ctésiphon s'est accru.



Fig. 147. — Monnaie de Séleucie.

Ctésiphon a laissé quelques ruines d'une architecture singulière.

III

LA PERSE

La monarchie des Perses. — Emblèmes et Insignes. — La maison royale. — Les villes principales. — Les Sépultures royales.

La monarchie des Perses. — La monarchie des Perses, qui vient dans l'histoire après celle des Assyriens, a son origine dans la fusion de deux royaumes, la Médie, située au sud de la mer Caspienne, et la Perse proprement dite, qui s'étendait au sud jusqu'au golfe Persique et à la mer Érythrée. Le royaume de Médie, qui s'est formé des débris de l'empire assyrien, fut ensuite compris dans le vaste empire fondé par Cyrus. Mais ce pays paraît avoir été civilisé avant la Perse, qui lui

a emprunté la plupart de ses usages. Au reste, les Grecs confondent continuellement les Mèdes et les Perses, et c'est pour cela que les grandes guerres de Darius et de Xercès sont désignées dans l'histoire sous le nom de guerres médiques, bien que les rois de Perse en aient été les instigateurs.

Ce fut Cyrus qui, vers l'an 559 avant Jésus-Christ, fonda la grande monarchie des Perses. Tout ce qui concerne la jeunesse de ce prince est empreint d'un caractère romanesque, et les historiens anciens en donnent des versions différentes; mais les événements historiques de son règne qui sont connus avec certitude changèrent la face de l'Asie. les Babyloniens, ayant fait alliance avec Crésus, roi de Lydie, Cyrus battit Crésus et s'empara ensuite de Babylone, où il pénétra par le lit de l'Euphrate qu'il avait détourné. Devenu roi des Mèdes par héritage, il fonda un vaste royaume qui s'étendait de l'Indus à la Méditerranée, et auquel son successeur Cambyse ajouta encore l'Égypte.

Ce ne fut toutefois que sous Darius, fils d'Hystaspes, que l'empire fut définitivement constitué, car la majeure partie du règne de ce prince fut occupée à combattre les révoltes qui éclataient de toutes parts. Ce qui est bien caractéristique dans ces insurrections asiatiques, c'est qu'elles n'ont jamais pour but un changement dans la forme du gouvernement; elles sont toujours produites par la crédulité populaire, qui accepte comme prince légitime un homme qui s'est fait passer pour un autre.

Le fameux bas-relief du rocher de Bisotoum, que nous donnons ci-contre (fig. 148), a trait aux révoltes de ce règne.

Ce bas-relief représente neuf prisonniers qui ont les mains attachées derrière le dos et sont liés entre eux par une corde passée autour du cou : ces prisonniers sont les chefs des provinces révoltées. En face de ces captifs, le roi, la tête tournée de leur côté et levant la main droite en signe de commandement, foule aux pieds un personnage qui élève ses bras en suppliant : il est suivi de deux gardes tenant un arc et une lance. Dans la partie supérieure du bas-relief plane la figure symbolique d'Ormuzd.

Le roi qu'on voit ici est Darius, fils d'Hystaspes. Le prisonnier qu'il foule aux pieds et qui tend vers lui des bras suppliants est le faux Smerdis; une inscription, gravée sur le rocher au-dessous du bas-relief, le désigne sous le nom de Gaumatès le Mage. Tous ces captifs sont qualifiés d'*imposteurs*, à l'exception toutefois du dernier, celui qui porte un bonnet pointu; l'inscription qui l'accompagne porte simplement : « Celui-ci est Saruk'ha, le Sace. »

On remarquera aussi que la composition du bas-relief est emblématique plutôt qu'historique, car les chefs révoltés, qui sont ici représentés enchaînés tous ensemble, n'ont pas été pris simultanément, mais vaincus et tués l'un après l'autre. L'inscription gravée sur le rocher n'est pas moins curieuse que le bas-relief lui-même. Ce n'est plus Assour, comme chez les rois d'Assyrie, mais Ormuzd, que le roi de Perse invoque comme son protecteur : « C'est un grand dieu qu'Ormuzd qui a créé ce monde, qui a créé le ciel, qui a créé les

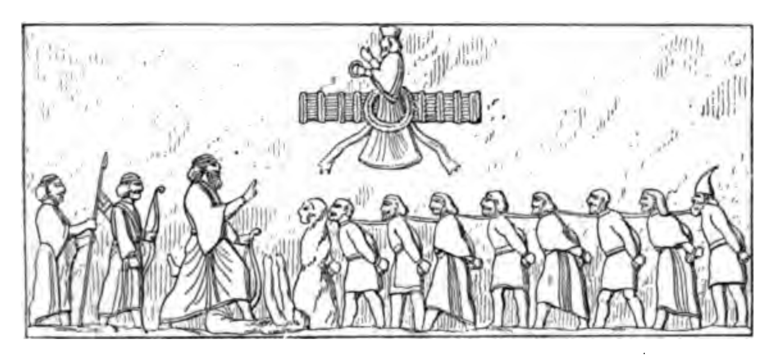


Fig. 148. — Les révoltés devant Darius.
(D'après un bas-relief du rocher de Bisotoum.)

mortels, qui a fait Darius roi, seul roi de la multitude. Je suis Darius, roi grand, roi des rois, roi des contrées qui contiennent beaucoup de nations, roi de ce monde immense et son soutien, fils d'Hystaspes Achémenides. » Darius nomme ensuite ses ancêtres, puis il énumère les vingt royaumes qui lui sont soumis, et il raconte comment il est monté sur le trône : « Lorsque Cambyse eut tué Smerdis, le peuple ignora que Smerdis était mort... Il y avait alors un mage nommé Gaumatès... Il trompa le peuple par ces paroles : « Je suis Smerdis, « le fils de Cyrus, le frère de Cambyse. » Alors le peuple entier devint rebelle et alla vers lui... Le peuple le craignait à cause de sa cruauté. Il aurait tué beaucoup de monde qui connaissait l'ancien Smerdis afin qu'on ne reconnût pas qu'il n'était pas Smerdis, le fils de Cyrus. Mais personne n'osait dire quoi que ce soit jusqu'à ce que je vinsse. Alors je priai Ormuzd; Ormuzd m'apporta du secours... Je tuai, accompagné d'hommes fidèles, Gaumatès le mage et ses principaux complices. Par la volonté d'Ormuzd, je devins roi. L'empire qui avait été arraché à notre race, je l'ai restauré. Les autels que Gaumatès le mage avait renversés, je les ai relevés en sauveur du peuple; j'ai

rétabli les chants et les saintes cérémonies. » Cette dernière phrase semble indiquer que l'insurrection du faux Smerdis avait eu un caractère religieux autant que politique, puisque Darius se pose en restaurateur de l'ancien culte.

La lutte contre la Grèce occupe toute l'histoire de la monarchie des Perses et se termine par la conquête d'Alexandre. L'influence grecque devient, à partir de ce moment, prépondérante en Orient et la Perse disparaît un moment de l'histoire.

Emblèmes et insignes. — Les rois de Perse conservèrent quelques-uns des insignes des rois d'Assyrie et en ajoutèrent de nouveaux. La figure 149 nous montre un bas-relief de Persépolis, dans lequel se trouvent réunis les emblèmes royaux des Achéménides. Le roi est debout : il tient d'une main sa longue canne, insigne du commandement et, de l'autre, le bouquet de fleurs sacrées. Il a pour costume une longue tunique, légèrement relevée sur le côté, de manière à former des plis courbes par derrière et par devant; cette tunique est serrée à la taille par une ceinture dont un bout pend par devant. Les manches sont longues et extrêmement évasées près du poignet; leur extrémité retombe jusque sur les hanches. Les pieds sont entièrement recouverts par la tunique qui, sans être traînante, descend jusqu'à ras du sol.

La coiffure royale est une tiare assez basse et évasée dans sa partie supérieure; les cheveux et la barbe sont fort longs et disposés en boucles régulièrement frisées.

« Au-dessus de la tête de ce personnage, dit M. Flandin, un grand parasol est tenu par un serviteur qui marche derrière. A côté de celui-ci, un second serviteur agite un chasse-mouche, au-dessous du parasol, et tient, dans sa main gauche, quelque chose qui pend en faisant de longs plis : c'est peut-être le bandeau royal. Les pages qui accompagnent le personnage principal sont, à très-peu de chose près, vêtus comme lui. Leur robe est tout à fait semblable, ce qui doit faire penser que, dans ces temps reculés, le vêtement étant très-simple la forme était à peu près la même pour tous. Les vêtements ne différaient que par la qualité, le prix des étoffes, et aussi par quelques petits détails de toilette. Ainsi les deux pages sont chaussés de petits cothurnes attachés sur le coude-pied, leurs cheveux sont longs et bouclés; mais leur barbe, frisée comme leur chevelure, est courte et taillée près du menton. Il doit y avoir dans cette façon de barbe l'intention d'établir une distinction entre ces personnages. J'y vois une marque hiérarchi-

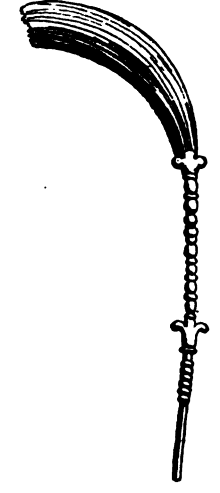
que qui désigne les gens de service auxquels la barbe longue est interdite. Les Orientaux ont toujours attaché une très-grande importance à cet ornement viril et les bas-reliefs de Persépolis ne sont pas les seuls où la personne du roi soit reconnaissable à la longueur de la barbe. Les



Fig. 149. — Emblèmes royaux des Achéménides.
(D'après un bas-relief de Persépolis.)

deux pages ont la tête couverte d'une espèce de calotte basse et plate. Leurs oreilles sont accompagnées de larges anneaux. C'est encore là un objet digne d'attention qui doit avoir une signification propre à la position inférieure de ces personnages, car on ne voit jamais de pendants d'oreilles ni au roi, ni à aucun des individus qui paraissent être des gens de quelque importance. »

La figure qu'on vient de voir (fig. 149) et celle qui va suivre (fig. 151), montrent que le chasse-mouche était un insigne royal dour les rois de Perse aussi bien que pour les rois d'Assyrie. La figure 150 donne les détails d'un chasse-mouche emprunté à un bas-relief de Persépolis. Notons en passant qu'en Perse, le chasse-mouche se tenait au-dessus de la tête du roi.


Fig. 150. — Chasse-mouche. (Bas-relief de Persépolis.)

L'emblème ailé, que nous avons vu planer en Égypte au-dessus de la tête des Pharaons et que nous avons retrouvé modifié sur celle des rois d'Assyrie, se retrouve également en Përse. Le bas-relief du rocher de Bisotoum nous en a fourni déjà un remarquable exemple (fig. 148). Nous en donnons un autre ci-contre (fig. 151). On croit généralement que le personnage emblématique ici représenté est Ormuzd, le grand dieu de la Perse. D'autres veulent y voir simplement le ferouer du roi, son génie protecteur, qui remplit près de lui le rôle d'ange gardien. Il est coiffé de la tiare persane; ses longues ailes au plumage régulier sont disposées identiquement comme celles qui sont placées sur les côtés du disque solaire dans les monuments égyptiens. L'imitation égyptienne est beaucoup plus franche sur ce monument que sur aucun autre bas-relief assyrien, sans doute parce que les rapports étaient devenus plus fréquents entre les deux peuples par suite de la conquête de l'Égypte par Cambyse. Le bas du personnage emblématique se termine par des plumes d'oiseau disposées en éventail, avec un petit appendice qui forme un enroulement de chaque côté.

Dans les deux bandes sculptées qui sont au-dessus de la figure du roi assis, on retrouve le même emblème ailé, mais cette fois sans le personnage : le soleil, au lieu d'être exprimé par un disque comme dans les monuments égyptiens, est simplement traduit par un cercle ou anneau auquel sont adaptées les ailes, et il forme le centre d'une frise composée d'animaux marchant vers lui. Immédiatement au-dessous de ces deux frises, le roi est assis sur son trône, et un serviteur agite le chasse-mouche au-dessus de la tête royale. La base du monument est formée de deux colonnes engagées, entre lesquelles on voit, disposés en trois zones, des personnages qui lèvent les bras



Fig. 151. — L'emblème ailé sur la tête d'un roi de Perse.
(D'après un bas-relief de Persépolis.)

comme pour servir de support au trône. Ces personnages sont diversement vêtus et personnifient les peuples soumis au roi de Perse.

Il y avait, en effet, dans cet immense empire, une foule de peuples très-divers que les bas-reliefs de Persépolis nous montrent apportant au grand roi le tribut qui lui est dû. Presque toujours ils sont caractérisés par les productions particulières du sol qu'ils habitent. Ainsi, la

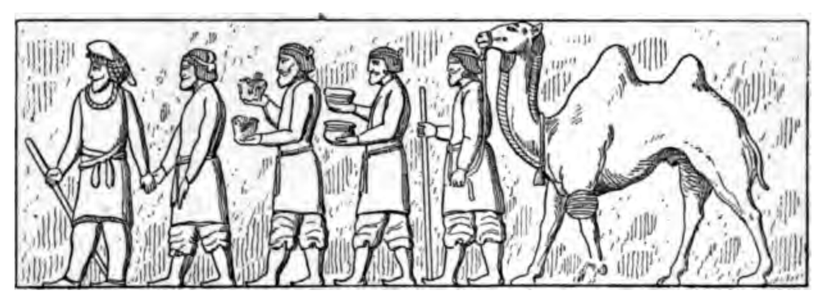


Fig. 152. — Bactriens, tributaires du roi de Perse.
(D'après un bas-relief de Persépolis.)

figure 152 nous montre les habitants de la Bactriane, vaste contrée à l'orient de la mer Caspienne, conduits par un officier mède ou perse qui tient un bâton en signe de commandement. Les Bactriens tiennent à la main divers présents et sont accompagnés d'un chameau à deux bosses, appelé chameau de Bactriane, parce qu'il est originaire de cette contrée.

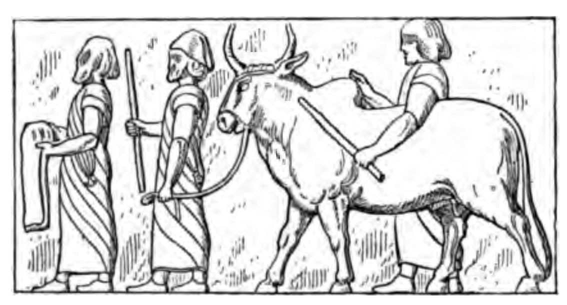


Fig. 153. — Indiens, tributaires du roi de Perse,
(D'après un bas-relief de Persépolis.)

Plus loin (fig. 153), nous voyons les Indiens qui amènent, entre autres présents, un bœuf de leur pays, caractérisé par la bosse qu'il a sur le dos. L'empire des Perses, en effet, s'étendait depuis l'Indus jusqu'à la Méditerranée, et les bas-reliefs de Persépolis fournissent, sur

le costume des peuples qui habitaient ces vastes contrées, de précieux documents auxquels nous aurons plus d'une fois recours dans la suite de cet ouvrage.

LA MAISON ROYALE. — Quinte-Curce, en décrivant l'armée de Darius au moment où elle se prépare à combattre Alexandre, nous fait un récit détaillé des costumes qui étaient en usage à la cour des rois de Perse et du cérémonial qui les accompagnait :

« C'était, dit-il, une ancienne coutume des Perses de ne faire marcher leur armée qu'après le lever du soleil; le signal était donné de la tente du roi, au-dessus de laquelle était arborée l'image resplendissante du soleil, enchâssée dans du cristal. Voici en quel ordre ils marchaient. Premièrement, on portait du feu sur des autels d'argent en grande céremonie : les Perses avaient le feu en singulière vénération, l'appelant éternel et sacré. Les mages venaient après, chantant des hymnes à la façon du pays et suivis de trois cent soixante-cinq jeunes hommes vêtus de robes de pourpre, marquant le nombre des jours de l'année. Après eux, venait un char consacré à Jupiter, tiré par des chevaux blancs et suivi d'un coursier d'extraordinaire grandeur, qu'ils appelaient le cheval du soleil. Ceux qui conduisaient les chevaux étaient vêtus de blanc et avaient des houssines d'or à la main. Dix chariots roulaient ensuite, tout étoffés d'or et d'argent. Puis marchait en corps la cavalerie, composée de douze nations différentes d'armes et de mœurs; et après elle ceux que les Perses appellent *immortels*, au nombre de dix mille, surpassant en magnificence tout le reste des barbares. Ils portaient des colliers d'or et des robes de drap d'or frisé avec des casaques à manches, couvertes de pierreries.

« A quelque distance de là suivaient ceux qu'ils nommaient les *cousins du roi*, jusqu'au nombre de quinze mille; mais cette troupe, trop mollement parée, tenait plus de la femme que du soldat, et se montrait plus curieuse en ses habits qu'en ses armes. Les *doryphores* venaient après; c'est ainsi qu'on appelait ceux qui avaient coutume de porter le manteau du roi. Ils marchaient devant son chariot, dans lequel le monarque paraissait haut et élevé comme sur un trône; les deux côtés du chariot étaient enrichis de plusieurs images des dieux, faites d'or et d'argent; et de dessus le joug, qui était tout semé de pierreries, s'élevaient deux statues de la hauteur d'une coudée, dont l'une représentait Ninus et l'autre Bélus; et entre deux était un aigle d'or consacré déployant les ailes, comme pour prendre son vol.

« Mais tout cela n'était rien en comparaison de la magnificence qui éclatait en la personne du roi.

« Le roi était vêtu d'une saie de pourpre mêlé de blanc, et par-dessus il avait une longue robe toute couverte d'or, où l'on voyait deux éperviers aussi d'or, qui semblaient fondre l'un sur l'autre. Il portait une ceinture d'or comme les femmes, d'où pendait un cimeterre qui avait un fourreau tout couvert de pierres précieuses, si délicatement mises en œuvre qu'on eût dit qu'il n'était que d'une. Son ornement, du reste, était une tiare bleue, ceinte d'une bande de pourpre rayée de blanc, qui était la marque royale ou le diadème que les Perses appellent *cidaris*.

« Dix mille piquiers suivaient le chariot royal, ayant des piques enrichies d'argent avec leurs pointes garnies d'or. A ses côtés marchaient environ deux cents des plus proches parents du roi, et trente mille hommes de pied faisaient l'arrière-garde de toutes ses troupes; après suivaient les grands chevaux du roi, au nombre de quatre cents, que l'on menait en main. A cent ou cent vingt pas de là venaient sur un chariot, la mère de Darius, Sysigambis, et sa femme sur un autre. Toutes les femmes de la maison des reines suivaient à cheval. Quinze grands chariots paraissaient ensuite, où étaient les enfants du roi avec ceux qui avaient soin de leur éducation, et une troupe d'eunuques, qu'on estime beaucoup dans ce pays-là. Puis marchaient les concubines du roi, jusqu'au nombre de trois cent soixante-cinq, et toutes en équipage de reines. Elles étaient suivies de six cents mulets et de trois cents chameaux, qui portaient l'argent, escortés d'une garde d'archers. Après venaient les femmes des parents du roi et celles de ses familiers; et, derrière elles, une grande troupe de goujats, de valets et d'autres gens de bagage, tous montés aussi sur des chariots. A la queue de tout étaient quelques compagnies armées à la légère, chacune conduite par ses officiers, ayant pour mission d'empêcher les soldats de s'écarter. »

Évidemment, Quinte-Curce n'est pas un auteur qu'on doive toujours prendre à la lettre, mais la description qu'il donne ici est entièrement d'accord non-seulement avec les auteurs, mais même avec les monuments. Les *doryphores*, ou gardes spéciaux du roi, sont représentés sur les murs de Persépolis (fig. 154 et 155). Ils sont vêtus d'une tunique longue avec de larges manches, portent une tiare côtelée d'une forme un peu évasée et sont armés d'une lance qu'ils tiennent à deux mains et d'un carquois placé sur l'épaule.

Les doryphores accompagnaient partout le monarque et étaient nourris des mets servis sur sa table. Leurs costumes étaient de pourpre et d'or; ils avaient la position de grands dignitaires du royaume et possédaient le privilége de composer seuls l'escorte royale. Outre leur carquois, ils avaient pour arme une longue lance dont le manche était terminé par une petite boule d'or.

Cette troupe privilégiée était choisie parmi les dix mille Perses qu'on appelait immortels, et qui composaient l'élite de l'armée.







Fig. 154. Fig. 155.

Les doryphores ou gardes-royaux.
(D'après un bas-relief de Persépolis.)

Les doryphores occupaient une salle d'honneur dans le palais. « Le roi, dit Athénée, traversait leur salle à pied sur des tapis ras de Sardes qu'on y étendait et sur lesquels personne ne marchait que lui. Lorsqu'il voulait monter en voiture ou à cheval, il se rendait à la dernière salle, car jamais un roi de Perse n'a paru à pied hors de son palais. Ses concubines sortaient avec lui, même lorsqu'il allait à la chasse. »

La plupart des usages que les auteurs anciens nous signalent comme appartenant à la cour des rois de Perse, ont existé antérieurement chez les rois d'Assyrie. Dans le passage de Quinte-Curce que nous avons cité plus haut, on a vu que quatre cents chevaux, tenus à la main, marchaient à la suite du roi. Un bas-relief assyrien (fig. 156) nous montre une



Fig. 156. — Les chevaux du roi d'Assyrie.
(D'après un bas-relief de Persépolis.)

scène analogue. Parmi les personnages qui conduisent ces animaux, les uns sont armés de lances, les autres portent la maquette d'une petite ville fortifiée, probablement l'emblème d'une ville soumise au monarque. Les chevaux de la cour sont donc représentés ici dans une marche guerrière.

La figure 157 montre simplement un palefrenier qui conduit les chevaux royaux et notre gravure présente tous les détails du harnachement. La Babylonie était, au temps des rois de Perse, le pays où se trouvaient les haras royaux, absolument comme sous les rois d'Assyrie. C'est ce que nous apprend Hérodote : « Le roi, dit-il, y entretenait pour son usage, outre les chevaux de guerre, huit cents étalons et seize mille juments; car on admettait vingt juments pour un étalon. Il se faisait aussi élever une si grande quantité de chiens indiens que quatre grands villages dans la plaine devaient fournir leurs aliments, et étaient pour cela exemptés de tout autre tribut. Tels étaient les revenus de celui qui avait le gouvernement de Babylone. »

Les Villes principales. — Athénée rapporte que les rois de Perse passaient l'été à Ecbatane, et l'hiver à Suse.

Ecbatane était l'ancienne capitale de la Médie, et Hérodote en attri-

bue la construction à Déjocès, qu'il désigne comme le premier roi des Mèdes. « Lorsque Déjocès, dit-il, fut investi du pouvoir, il força les Mèdes à bâtir une ville, à s'y attacher, à abandonner les autres résidences. Il fut ponctuellement obéi : son peuple éleva les formidables remparts que l'on appelle maintenant Ecbatane, où, derrière une en-



Fig. 157. — Palefrenier conduisant les chevaux royaux.
(D'après un bas-relief Assyrien.)

ceinte, se dresse une autre enceinte. Cette disposition des murailles était favorisée par la pente du terrain : une enceinte ne dépasse l'enceinte précédente que de la hauteur des créneaux. Déjocès fit plus : comme il y avait en tout sept enceintes, il eut soin de renfermer dans la dernière son palais et ses trésors. Le plus vaste de ces remparts a la même circonférence que celui d'Athènes. Les créneaux de la première muraille sont de pierres blanches ; ceux de la seconde, de pierres noires ; ceux de la suivante sont couleur de pourpre ; ceux de la quatrième, bleus ; ceux de la cinquième, rouge de sardoine. Ainsi à

chaque cercle les créneaux sont peints de diverses couleurs. Mais aux deux derniers murs, ils sont plaqués les uns d'argent, les autres d'or. Déjocès donc bâtit ces murailles pour la sûreté de sa personne et pour renfermer son palais ; il ordonna ensuite au peuple de s'établir au pied des remparts. »

Le savant Creuzer voit un caractère symbolique dans la disposition qu'Hérodote attribue à cette ville. Suivant lui, Ecbatane, avec son palais au centre, représente, par ses sept enceintes et ses créneaux de couleurs différentes, les espaces des cieux qui, dans les idées des Mèdes, entourent le palais du soleil. Ce qui rend cette hypothèse assez probable, c'est que les Mèdes, venus après les Assyriens et les Chaldéens, leur ont emprunté leurs idées religieuses, aussi bien que leurs mœurs et leur architecture.

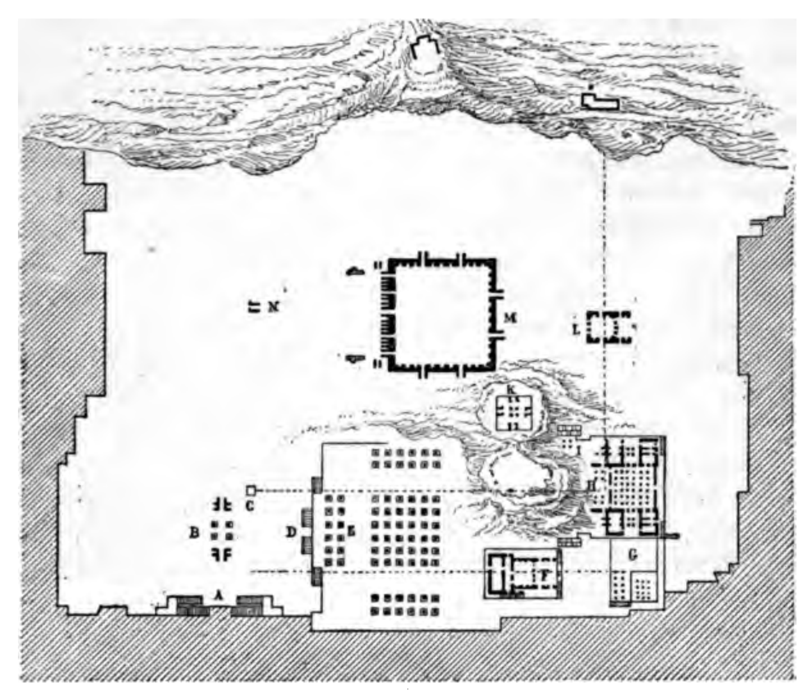
Il n'est rien resté de l'ancienne *Suse* : toutefois, on y a découvert les vestiges d'un palais, mais tellement dévasté qu'il était difficile d'en reconnaître les dispositions. On a seulement constaté l'existence d'une grande salle hypostyle, pièce essentielle dans tous les palais royaux de l'Orient. Les briques, dont on retrouve des amas, sont quelquefois coloriées, et tout porte à croire que l'architecture ressemblait à celle des édifices babyloniens.

Suse était la capitale politique de la Perse comme Ecbatane était celle de la Médie. Mais il y avait, en outre, des métropoles religieuses, parmi lesquelles il faut citer en premier lieu l'ancienne ville de *Pasargade* où résidèrent Cyrus et Cambyse. La ville de Pasargade ne garda pas ses antiques prérogatives et, à partir de Darius, *Persépolis* devint la ville sainte ; c'est là que fut établi le tombeau des rois, qui avaient aussi en ce lieu un palais dont il subsiste des ruines magnifiques.

Diodore de Sicile nous a laissé quelques détails sur l'enceinte de Persépolis : « La citadelle était considérable ; elle était entourée d'une triple enceinte ; la première, construite à grands frais, avait seize coudées de haut et était garnie de créneaux ; la seconde enceinte, de même construction que la première, avait le double de hauteur ; enfin, la troisième, de forme carrée, avait soixante coudées de haut ; bâtie en granit, elle semblait par sa solidité défier le temps. Chacun des côtés avait des portes d'airain, et près de ces portes étaient des palissades de même métal, tant pour inspirer de la terreur que pour assurer la défense. »

Les ruines de Persépolis, dont nous donnons le plan (fig. 158), comptent parmi les plus importantes que nous ait laissées l'antiquité.

Pour éviter toute confusion, nous dirons tout d'abord que notre plan n'est pas orienté comme les cartes de géographie et que l'occident se trouve en bas. C'est, en effet, du côté de l'occident que s'ouvre en A le grand escalier par lequel on monte sur la plate-forme où sont



Fig, 158. — Plan de Persépolis.

disposées les ruines. Cet escalier monumental, à rampes opposées et parallèles, est d'une largeur de 7 mètres : les pierres avec lesquelles il est construit sont si grandes qu'on a pu tailler jusqu'à dix marches dans un seul bloc. Il est interrompu au milieu par un vaste palier : la partie supérieure a quarante-huit marches et la partie inférieure cinquante-huit.

Quand on est arrivé sur la plate-forme, dont les terrasses sont circonscrites par une muraille à pic, on rencontre en B, directement en face de l'escalier qu'on vient de gravir, les restes d'un propylée précédant le palais qui est à droite en D. Quatre gros pieds-droits, placés symétriquement deux à deux, et quatre colonnes forment cette entrée. Les pieds-droits sont ornés chacun d'un taureau ailé, analogue

à ceux de Ninive. Ce qui distingue le taureau persan du taureau assyrien, c'est que les plumes des ailes, au lieu d'être droites, se recourbent à leur extrémité.

Tout près du propylée, on voit en C une belle citerne taillée dans le roc vif et, en D, un autre escalier, qui regarde le nord et mène au palais proprement dit marqué E. Ce superbe escalier (fig. 159), qu'une inscription nous apprend avoir été bâti par Xercès, est décoré d'une longue série de bas-reliefs, où l'on voit entre autres les envoyés des pays conquis apportant au monarque leur tribut annuel. Des soixante-douze colonnes qui décoraient le palais de Xercès, treize seulement sont encore debout : des autres il n'est resté que la base. Le fût de ces colonnes, qui va en diminuant légèrement de bas en haut, porte cinquante-deux cannelures et repose sur un piédestal en forme de lotus renversé. Les chapiteaux sont de plusieurs sortes : les uns ont la forme d'un cratère renversé, surmonté d'un autre cratère plus petit qui porte un dé cubique orné de volutes sur ses quatre faces; les autres se composent de deux corps d'animaux se rejoignant par le milieu du dos, lequel présente un espace carré destiné à recevoir les poutres du plafond. La disposition du palais présente une vaste salle hypostyle, avec des galeries séparées autrefois de la salle par des tapis attachés et suspendus aux colonnes; le haut de l'édifice, dont il n'est rien resté, devait être recouvert d'une toiture en bois de cèdre revêtu de lames métalliques.

Au delà de ce palais était un autre corps de bâtiment, s'élevant sur une terrasse un peu plus haute et marqué F sur le plan. Cette partie est très-délabrée; néanmoins on y a trouvé des bas-reliefs intéressants, notamment celui qui représente le roi de Perse sous un parasol. Dans le bâtiment marqué G, qui est aussi détérioré que le précédent, on a trouvé aussi de belles sculptures et un grand nombre de colonnes brisées. Toutes les constructions placées sur le côté sud du plateau sont en général en très-mauvais état.

Si, maintenant, nous regardons le côté oriental, nous trouvons en M un édifice carré; il renfermait une grande salle hypostyle qui ne contenait pas moins de cent colonnes : il en subsiste fort peu de chose. Tout le plateau de Persépolis est d'ailleurs couvert de débris dont il est souvent fort difficile de reconnaître la disposition (fig. 160).

Le palais de Persépolis a été brûlé par les Macédoniens : Diodore de Sicile nous a rapporté le détail de cet incendie.

« Alexandre, dit-il, célébrant les victoires qu'il avait remportées, offrit à ses amis de splendides festins. Des courtisanes prirent part à ces

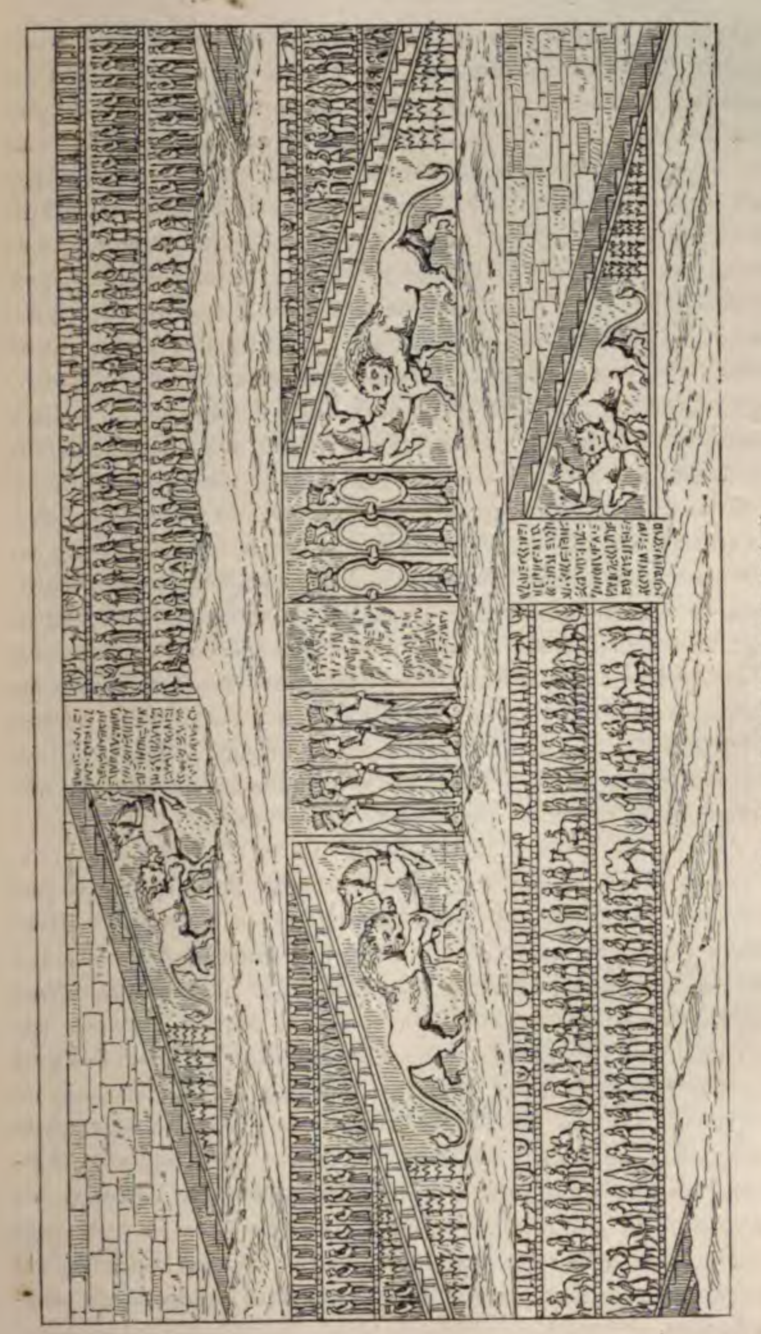


Fig 159 – Escalier du palais de Persépolis

banquets, les libations se prolongèrent, et la fureur de l'ivresse s'empara de l'esprit des convives. Une des courtisanes admises à ces banquets, Thaïs, née dans l'Attique, se mit alors à dire qu'un des plus beaux faits dont Alexandre pourrait s'illustrer en Asie, serait de venir avec elle et ses compagnes incendier le palais des rois, et faire disparaître ainsi en un clin d'œil, par des mains de femmes, ce fameux monument des Perses. Ces paroles s'adressant à des hommes jeunes, auxquels le vin avait déjà ôté l'usage de la raison, ne pouvaient manquer leur effet : l'un d'eux s'écria qu'il se mettrait à la tête, et qu'il fallait allumer des torches et venger les outrages que les temples des Grecs avaient jadis reçus de la part des Perses. Les autres convives y applaudirent, s'écriant qu'Alexandre seul était digne de faire un tel exploit. Le roi se laissa entraîner, et tous les convives, se précipitant hors de la salle du festin, promirent à Bacchus d'exécuter une danse triomphale en son honneur. Aussitôt on apporta une multitude de torches allumées, et le roi s'avança à la tête de cette troupe de bacchantes conduite par Thaïs : la marche s'ouvrit au son des chants, des flûtes et des chalumeaux de ces courtisanes enivrées. Le roi et, après lui, Thaïs jetèrent les premières torches sur le palais; les autres suivirent cet exemple, et bientôt tout l'emplacement de l'édifice ne fut qu'une immense flamme. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'insulte que Xercès, roi des Perses, avait faite aux Athéniens en brûlant leur citadelle fut ainsi, au bout de tant d'années, vengé au milieu d'une fête, par une simple femme, citoyenne de la même ville d'Athènes. »

Les Sépultures royales. — Le tombeau de Cyrus était dans l'ancienne cité de Pasargade : il s'élevait au milieu d'un jardin planté d'arbres touffus et arrosé d'eaux vives. Ce tombeau, dont Arrien a laissé une description, était un édifice carré posé sur une plate-forme de pierre, contenant une petite salle où l'on ne pouvait entrer que par une porte étroite et basse. L'urne d'or contenant les restes de Cyrus était conservée dans cette chambre, qui était décorée de tapis de pourpre; elle reposait sur une table aux pieds d'or massif couverte de riches tissus babyloniens; des armes, des bijoux et de superbes vêtements étaient déposés dans la salle. Quand Alexandre voulut visiter ce tombeau, il le trouva dépouillé de ses richesses; on croit avoir retrouvé récemment cette antique sépulture : elle est conforme aux descriptions des auteurs anciens, mais la chambre sépulcrale est absolument vide.

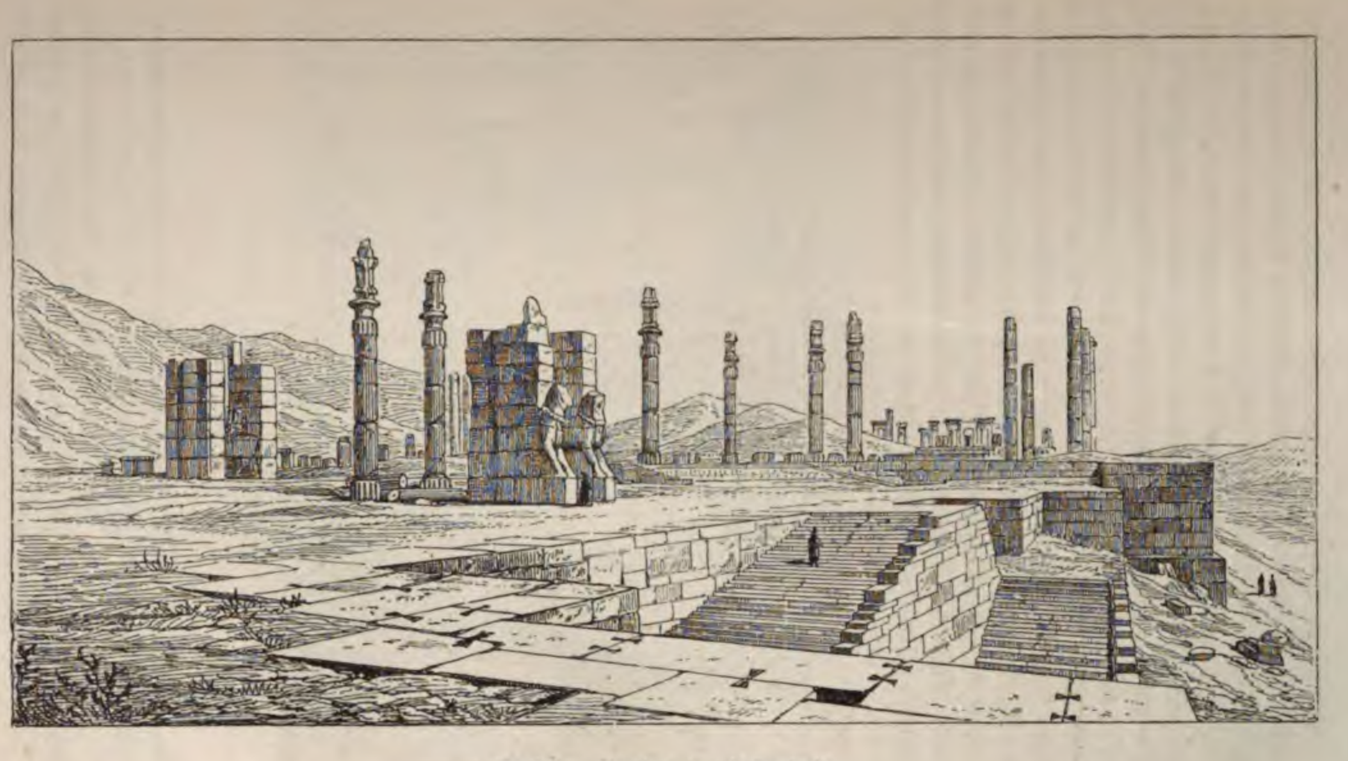


Fig. 160. — Vue des ruines de Persépolis

Des scrupules religieux empêchaient les sectateurs de Zoroastre de souiller la terre ou le feu par le contact d'un cadavre, en sorte que le corps ne pouvait être ni brûlé ni enterré. Cependant, le corps d'un roi ne pouvait être livré en pâture aux bêtes, comme cela avait lieu pour les personnes de basse extraction. Aussi, nous voyons que le cercueil d'or qui renfermait les restes de Cyrus était simplement posé sur un lit au milieu de la chambre sépulcrale. Mais l'ensemble du monument était une véritable construction élevée sur le sol. Il en est tout autrement pour le tombeau de Darius et des rois Achéménides qui se voit à Persépolis. Celui-ci était adhérent au palais, mais creusé dans le roc à une assez grande hauteur. « C'est, dit Diodore de Sicile, un rocher taillé dont l'intérieur renferme plusieurs compartiments où étaient déposés les cercueils. Aucun passage fait de main d'homme n'y donnait

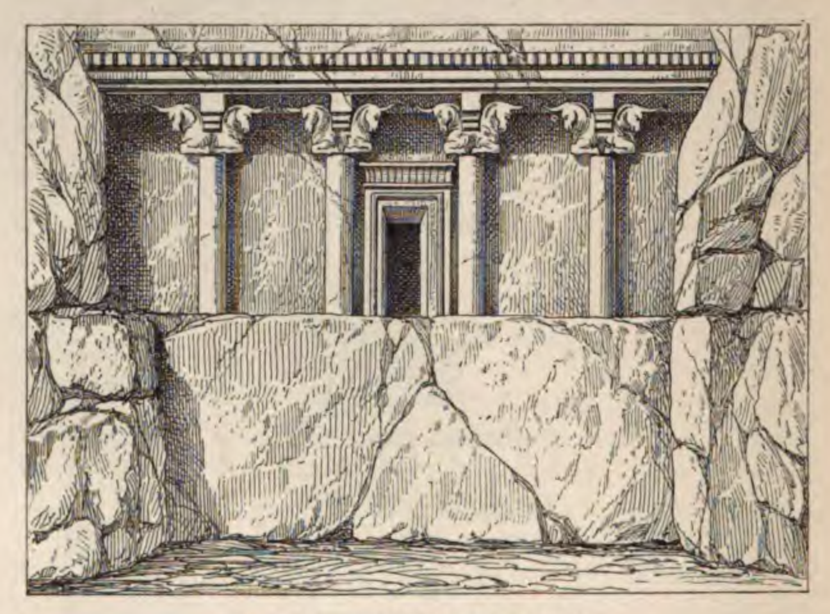


Fig. 161. — Tombe royale, à Persépolis.
(Partie inférieure.)

accès : les corps étaient introduits dans les tombeaux au moyen de machines artificiellement construites. »

Un voyageur en Perse, M. Flandin, fait des tombes royales de Persépolis la description suivante :

« Deux tombes avaient été disposées sur la pente de la montagne

qui forme l'enceinte du palais à l'est. Elles étaient creusées dans la roche vive; aucune pièce rapportée ne figurait dans leur façade ornée de lignes architecturales et de bas-reliefs : c'était le rocher même qui avait été taillé et avait fourni, sans déplacement aucun, tous les matériaux nécessaires à l'édification et à l'ornementation de ces monuments. Aucun escalier n'y conduisait, et il fallait pour atteindre ces tombes escalader les rochers.

« Le rocher avait été habilement taillé et ménagé. La façade offre à la base un portique simulé par quatre colonnes engagées; leurs chapiteaux sont formés de deux corps adossés de taureaux dont les fronts cornus supportent une corniche à denticules (fig. 161). Au-dessus de l'entablement, la façade se rétrécit et, dans un cadre compris entre deux parties saillantes du rocher, se trouve un grand bas-relief dont le sujet paraît essentiellement religieux. A la partie supérieure est le *mihr*, qui semble présider à un acte du culte du feu, accompli par un personnage dans lequel j'ai cru reconnaître le roi. Ce personnage est debout, monté sur trois degrés. Il tient un arc de la main gauche et il étend la droite, en signe de serment ou d'adoration, vers un autel sur

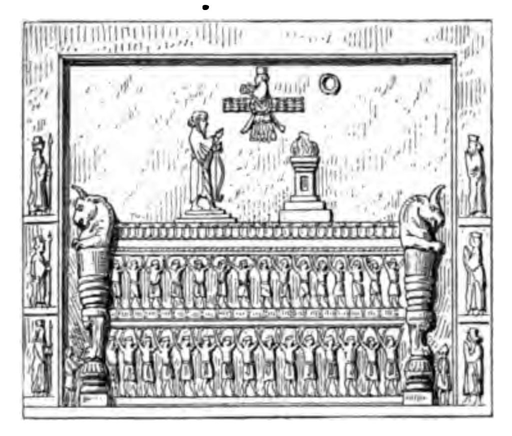


Fig. 162. — Tombe royale, à Persépolis.
(Partie supérieure.)

lequel est représentée la flamme sacrée (fig. 162). Cette scène semble avoir pour motif la consécration de la foi au culte du feu par le souverain dont la dépouille mortelle a été déposée dans ce caveau. Cette première partie du bas-relief est placée sur une espèce de table, ornée d'une rangée d'oves et terminée aux deux bouts par le double corps

de ce monstre bizarre qui réunit la nature du lion à celle de l'aigle. Quatorze figures sur deux rangs, de physionomies et de costumes différents, paraissent supporter cette espèce d'estrade ; d'autres figures sont placées sur le côté et semblent pleurer. »

IV

LA PALESTINE.

Les Patriarches. — Les Juges. — Les Rois.
Division de la Palestine. — Jérusalem. — Les autres villes de Palestine. — Les peuples voisins.

Les Patriarches. — Les traditions nationales des Juifs, rapportées dans l'Écriture sainte, sont empreintes d'un caractère merveilleux qui en atteste la haute antiquité. Malgré quelques divergences de détail que présentent les récits des étrangers, cette histoire offre un ensemble assez complet. Une tribu nomade, venue de la Chaldée, franchit l'Euphrate et vint s'établir en Syrie. Ses chefs primitifs sont d'abord Abraham, l'ancêtre de la nation, et ensuite Israël, qui lui a donné son nom. Les Hébreux (gens d'au delà du fleuve) désertèrent le pays de Chanaan pour éviter une famine et se rendirent en Égypte où il y avait du blé en abondance. L'Égypte était alors sous la domination des rois Pasteurs, qui, étant originaires d'Asie, accueillaient volontiers les étrangers venus du même pays qu'eux. Mais, quand les Pasteurs furent expulsés d'Égypte par les dynasties nationales, la situation des Hébreux fut toute différente, et les Égyptiens, ne voyant plus en eux que des étrangers, les confondirent dans la haine commune qu'ils portaient aux nomades ennemis de leur culte et envahisseurs de leur pays.

Les Hébreux, commandés par Moïse, furent obligés de quitter la contrée et de retourner en Asie. Pour se rendre dans le pays de Chanaan, qu'ils regardaient comme le patrimoine de leurs aïeux, ils ne purent prendre la route directe de l'isthme de Suez, parce que les Pharaons occupaient militairement toutes les positions et qu'il aurait fallu combattre avec peu de chance de succès. Ils préférèrent traverser la mer Rouge et le désert, et arrivèrent par la rive orientale du Jourdain, tour-

nant ainsi la difficulté. Moïse mourut avant d'entrer dans la terre promise, mais Josué, qui lui succéda dans le commandement, s'empara de Jéricho, la place la plus forte du pays, et, à partir de ce moment, il ne rencontra plus de résistance sérieuse.

Parmi les monuments découverts en Égypte, aucun ne se rapporte au séjour des Hébreux dans la contrée. Mais on voit assez fréquemment des personnages que leur type et leur costume font aisément reconnaître pour asiatiques : les Juifs devaient avoir une certaine ressemblance



Fig. 163. — Prisonniers asiatiques.

avec ceux que montre notre figure 163, représentant des prisonniers dont le premier a les mains attachées derrière le dos.

Les peuples qui habitaient à l'orient de la vallée du Nil sont, en

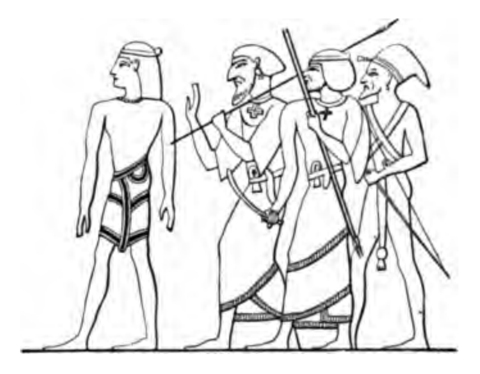


Fig. 164. — Asiatiques. (Peinture de Thèbes.)

général, caractérisés par leur barbe et par un nez fortement busqué, comme on peut le voir dans la figure 164, tirée des peintures de Thèbes.

Le personnage qui, dans cette figure, marche en avant des autres, est un Égyptien, et la différence notable du profil suffirait pour montrer la distance profonde qui les sépare. Une particularité assez curieuse du costume de ces Asiatiques est la petite croix que deux d'entre eux portent au cou, et qui est probablement une amulette dont la signification symbolique nous est inconnue.

Les Juges. — Après la mort de Moïse et de Josué, une grande anarchie s'établit parmi les conquérants. Les Hébreux, nomades et habitués à vivre sous la tente, se trouvaient subitement habiter un pays couvert de villes dont ils étaient politiquement les maîtres, mais dont la civilisation plus raffinée était pour eux un perpétuel sujet de tentations. Un grand nombre d'entre eux avaient contracté des unions avec les femmes du pays, et l'unité religieuse établie par Moïse était sérieusement menacée. Ce n'est pas que le peuple voulût renoncer à Javeh, le Dieu national dont Moïse avait promulgué la loi sur la montagne, mais il aurait volontiers associé son culte à celui des autres dieux de la contrée. Les peuplades voisines, jalouses de la suprématie naissante d'Israël, s'ingéraient volontiers dans les affaires de la nation et y trouvaient souvent des partisans. Les Hébreux restés fidèles combattaient ces prétentions, et l'énergie de ces luttes est personnifiée dans la légende de Samson, l'Hercule du peuple d'Israël. Cependant, malgré les miracles prodigués en faveur des adorateurs de Javeh, les affaires marchaient en somme assez mal, quand un homme de génie, Samuel, parvint à reconstituer la nation et à lui rendre momentanément l'unité qu'elle avait perdue depuis Moïse.

En fondant le pouvoir théocratique, Samuel avait besoin d'un bras pour le défendre, et Saül fut choisi pour remplir ce rôle. Mais, en prenant le titre de roi, Saül ne voulut pas accepter longtemps la tutelle où on voulait le tenir et la guerre civile éclata. Samuel, dont le crédit était immense, suscita à Saül un rival dans la personne de David, qu'il sacra roi d'Israël, et auquel se rattache la grandeur politique de la nation.

Pendant la période d'anarchie qui précéda l'établissement d'un royaume régulier, le peuple n'eut d'autres chefs que les Juges, dont l'autorité, à la fois religieuse et militaire, fut toujours contestée et ne parvint pas à établir un état définitif. Ce fut d'ailleurs une époque d'une extrême barbarie, et l'histoire de la fille de Jephté semble prouver que les sacrifices humains, qui paraissent avoir été pratiqués par tous

les peuples de la Syrie, étaient également admis parmi les Israélites. Nous ne connaissons aucun monument qui se rattache à la période des Juges.

Les Rois. — David fut un serviteur zélé des vieilles traditions d'Israël en même temps qu'un grand capitaine. Il étendit au loin ses conquêtes et, pour maintenir la suprématie de son peuple, il établit sa capitale dans le lieu qui prit le nom de Jérusalem ; il y transporta l'arche sainte, emblème religieux auquel se rattachaient toutes les croyances des Hébreux. Son successeur Salomon éleva au Dieu d'Israël le temple qui l'a rendu si fameux, et son règne marque le plus haut degré de puissance auquel soit arrivée la nation. Sa cour fastueuse était réglée selon l'usage des monarchies orientales, et son nom, devenu légendaire, éveille dans l'esprit des idées inouïes de luxe et de prospérité. « Quoiqu'il fût plein de respect pour la loi juive, dit M. Maspéro[1], il ne se piquait pas d'une fidélité exclusive au Dieu national. Moitié débauche, moitié politique, il avait multiplié le nombre de ses femmes outre mesure et rempli son harem d'étrangères, esclaves achetées sur les marchés d'Égypte et de Phénicie, ou simples otages qui répondaient de la fidélité de leur père ou de leurs frères ; la mère de son fils aîné était une Ammonite, la reine une Égyptienne.

« De même que les pharaons, sans rien relâcher de leur piété, avaient fait des offrandes aux dieux des vaincus, Salomon, pour plaire à ses femmes et sans doute aussi à ses vassaux païens, non-seulement toléra, mais pratiqua lui-même à l'occasion les cultes étrangers. »

Le zèle que Salomon montra pour le Dieu d'Israël, et la tolérance dont il usa toujours pour les croyances des peuples qui lui étaient soumis, ne purent établir entre ces peuples divers l'union qu'il avait rêvée. Aussitôt qu'il fut mort, non-seulement les nations conquises s'empressèrent de recouvrer leur indépendance, mais le peuple même d'Israël se divisa, et le schisme des dix tribus réduisit singulièrement le royaume de Juda.

La puissance tout artificielle que David et Salomon avaient donnée à leur peuple n'avait pas été de longue durée : les causes mêmes qui l'avaient empêché de subsister arrêtèrent absolument son essor par la suite. L'histoire des rois de Juda n'offre, en effet, qu'une longue suite de désastres militaires et de luttes intestines. Quand le pouvoir royal veut

1. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient.*

faire alliance avec les païens, le sacerdoce se dresse contre lui et les prophètes surgissent pour annoncer la colère du Dieu d'Israël. Quand, au contraire, c'est l'élément religieux qui prend le dessus, le vieux fond de la population païenne exprime son mécontentement en favorisant l'arrivée des étrangers, toujours prêts à profiter de ces interminables dissensions.

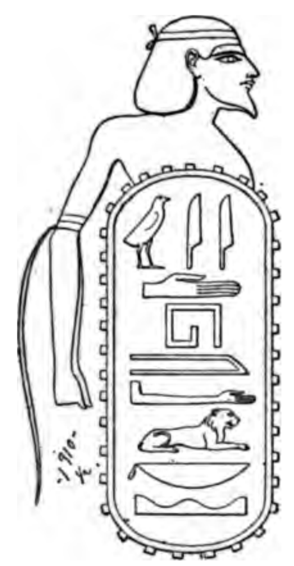


Fig. 165. — Roi de Juda prisonnier. (Palais de Karnak, à Thèbes.)

Le peu de monuments qui se rattachent à l'histoire des rois de Juda sont loin d'être des témoignages de leur gloire. En Égypte, c'est un roi de Juda, dont Champollion croit avoir retrouvé l'image dans les ruines de Thèbes (fig. 165) : il est enchaîné.

Un bas-relief assyrien du musée britannique (fig. 166), nous montre un roi d'Israël, Jéhu, baisant la terre devant un roi d'Assyrie, Salmanasar, dont il implore l'assistance. Ce document, que la rareté des monuments sur l'histoire des Israélites rend infiniment précieux, est gravé sur une espèce d'obélisque dont nous avons au Louvre un moulage.

L'inscription nous apprend que le roi d'Assyrie reçut un tribut de Jéhu, comme il en avait reçu d'ailleurs de tous les autres princes de

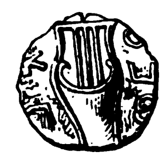


Fig. 166. — Salmanasar recevant la soumission de Jéhu. (Musée britannique.)

Syrie : le monument nous montre le roi d'Israël prosterné devant Salmanasar dont il reconnaît la suzeraineté. Les luttes des Juifs contre les Assyriens aboutirent à la captivité de Babylone.

La domination persane fut favorable aux Juifs, que Cyrus rétablit à Jérusalem. Ils furent ensuite soumis aux princes macédoniens, mais sous les Macchabées, la Judée retrouva pour un moment un gouvernement national. Des artisans, venus de Grèce ou d'Asie Mineure, s'établirent alors en assez grand nombre en Palestine ; c'est ce qui explique le style des monuments qu'on trouve dans la contrée et principalement des tombeaux, dont la plupart furent, sinon élevés vers cette époque, du moins restaurés et modifiés d'après un goût qui se ressent de la présence de ces étrangers.

Les Juifs, dont la littérature poétique a tant d'importance, paraissent avoir eu également le goût de la musique ; mais ils n'étaient nullement portés vers les arts plastiques, dont le développement aurait été arrêté par leur loi religieuse qui proscrivait absolument les représentations figurées. L'emblème qu'on retrouve le plus souvent sur les très-rares monuments que ce peuple nous a laissés, est la grappe de raisin. On la


Fig. 167.

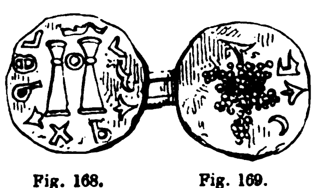

Fig. 168. Fig. 169.


Fig. 170.

Monnaies juives, du temps des Macchabées

trouve également sur plusieurs monnaies (fig. 169), ainsi que des instruments de musique, tels que la trompette (fig 168), et la cithare dont on voit des exemples (fig. 167 et 170). Ces monnaies, qui remontent au temps des Macchabées, sont d'ailleurs d'un travail excessivement grossier.



Fig. 171. — La Judée captive. (Médaille de Vespasien.)

Après la prise de Jérusalem par Pompée, la Judée jouit encore sous Hérode et ses successeurs d'une grande prospérité. Mais, à la suite de la grande insurrection qui eut lieu contre les Romains, Jérusalem fut prise et détruite de fond en comble par Titus, et à partir de ce moment les Juifs cessèrent de faire une nation distincte. Une médaille de l'empereur Vespasien (fig. 171) fait allusion à la prise de Jérusalem et à la destruction de la nationalité juive. On y voit la Judée, personnifiée dans une femme assise et pleurant au pied d'un palmier ; derrière elle,



Fig. 172. — Objets sacrés qui décoraient le temple de Jérusalem.

(Bas-relief de l'arc de Titus, à Rome.)

l'empereur est debout près d'un trophée d'armes. Un monument bien autrement important et qui se rattache au même événement est le bas-relief qui décore l'arc de triomphe de Titus à Rome. On a là une représentation peut-être unique des objets sacrés qui décoraient le temple de Jérusalem et que les Romains ont emportés triomphalement après leur victoire. On y remarque, entre autres, le fameux chandelier à sept branches, la table des pains de proposition et les trompettes sacrées (fig. 172).

La destruction de Jérusalem amena la dispersion des Juifs dans les diverses provinces de l'empire romain. A partir de cette époque, ils cessèrent d'avoir une patrie circonscrite sur la carte; mais ils ne firent aucune concession sous le rapport de leurs opinions religieuses; et ce peuple qui, tant qu'il avait existé politiquement, s'était tant de fois laissé entraîner à des rébellions contre le sacerdoce qui le dirigeait, fut, à partir de ce jour, inébranlable dans sa foi. Les Juifs formèrent, dans toutes les villes romaines, un groupe particulier, conservant son culte et ses usages, enterrant ses morts selon ses rites particuliers. Des lampes sépulcrales, portant pour emblème le chandelier à sept branches (fig. 173), ont été trouvées à Rome dans l'emplacement de l'ancien cimetière juif.



Fig. 173. — Lampe juive, trouvée dans un tombeau.

Division de la Palestine. — La Palestine comprend la contrée située entre la Syrie au nord et l'Arabie au sud. Elle est traversée par une chaîne de montagnes, le Liban, et arrosée par un fleuve, le Jourdain, qui va se jeter dans la mer Morte ou lac Asphaltite (fig. 174).

Les Hébreux divisèrent la Palestine en douze cantons, répartis entre les douze tribus. Sous Roboam, fils de Salomon, dix tribus se séparèrent et le pays se trouva divisé en deux royaumes, celui d'Israël et celui de Juda. A partir des Macchabées, nous trouvons la Palestine divisée en quatre provinces qui sont la Galilée, la Samarie, la Judée et la Pérée, située à l'orient du Jourdain.

La province la plus septentrionale de la Palestine était la Galilée :

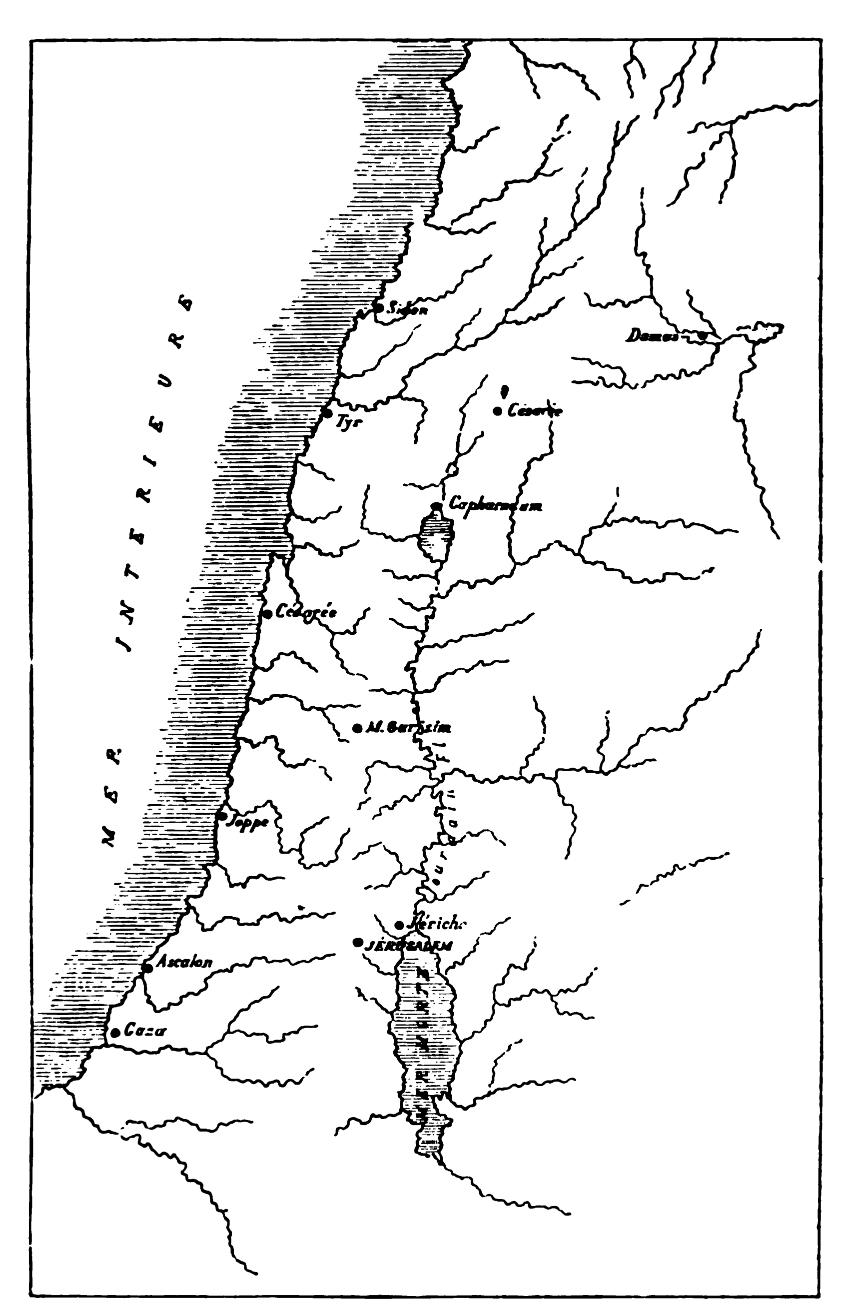


Fig. 174. — Carte de la Palestine et de la Syrie.

elle était voisine de la Phénicie. *Tibériade*, qui en fut la capitale sous la domination romaine, était une ville importante. Elle fut bâtie par Hérode Antipas, sous le règne de Tibère, dont elle prit le nom. Les Juifs orthodoxes montrèrent une grande répugnance pour le séjour de cette ville, dont on avait établi les fondations sur d'anciens tombeaux qu'il avait fallu détruire; Hérode y attira des Juifs pauvres et même des païens, en leur donnant des terrains et en leur accordant divers priviléges, et la ville nouvelle atteignit bientôt une grande prospérité. Après la destruction de Jérusalem, les principaux docteurs juifs ne voulant pas quitter la terre sainte, vinrent s'établir à Tibériade, qui devint alors un point central pour l'érudition rabbinique. Cette ville a conservé des ruines assez importantes, entre autres, les thermes, où il y a des sources dont les eaux attirent encore aujourd'hui les malades.

A défaut de cités bien importantes, l'ancienne Galilée renfermait du moins quelques points intéressants par les souvenirs qui s'y rattachent: *Nazareth*, où Jésus a passé son enfance; *Cana*, où il a fait son premier miracle; *Bethsaïda*, lieu de naissance des apôtres Pierre et André; *Capharnaum*, dont il est fréquemment question dans l'Évangile; *Endor*, où le roi Saül consulta la Pythonisse, etc. Au point de vue monumental nous n'avons aucune antiquité à signaler.

Samarie était la ville la plus importante de la contrée qui vient après la Galilée et à laquelle elle a donné son nom. Cette ville, détruite par Salmanasar et redevenue florissante sous Hérode, a laissé peu de ruines antiques. On trouve pourtant, sur la colline qu'occupait Samarie, quelques colonnes debout, que l'on regarde comme les restes d'un temple romain dédié à Auguste.

Non loin de là était *Sichem* (aujourd'hui Naplouse), une des plus anciennes villes du pays de Chanaan, puisqu'il en est question dans l'histoire d'Abraham. On montre aux environs le *Puits de Jacob*, où la tradition place l'entretien que Jésus eut avec la Samaritaine, et le *Tombeau de Joseph*, dont les cendres auraient été rapportées d'Égypte en ce lieu. Ce monument est en grande vénération dans le pays. C'est à Sichem que s'est tenue, après la mort de Salomon, la grande assemblée à la suite de laquelle eut lieu le schisme des dix tribus. L'empereur Vespasien avait fait de Sichem une colonie romaine.

JÉRUSALEM. — La Judée proprement dite avait pour capitale *Jérusalem*, une des plus célèbres villes du monde. Elle était à la fois la

ville sainte, la capitale politique, et la place la plus forte de la Palestine. C'est au roi David que Jérusalem doit son importance; avant lui elle portait le nom de Jébus.

« Jébus, dit M. Maspéro[1], s'élevait sur une éminence entourée à l'est, au sud et à l'ouest, par le lit du Kédron et la gorge de Hinnom, bornée au nord par une légère dépression de terrain. Elle ne présentait pas une surface unie : elle était coupée en deux par un ravin profond qui courait du nord au sud et séparait les hauteurs de Sion des collines de Millo et de Moriah. Un assaut vigoureux, conduit par Joab, fit tomber la ville aux mains des Hébreux. En changeant de possesseur, elle changea de nom : elle devint Jérusalem. David se hâta de la mettre en état de défense : laissant Moriah au peuple, il établit sa résidence à Sion et fortifia Millo, sans toutefois enfermer ces trois points dans une enceinte continue. Plus tard, quand le succès de ses premières guerres lui donna quelques instants de repos, il se fit construire, par des ouvriers tyriens, un palais en bois de cèdre et en pierre de taille; pour le moment, il alla chercher l'arche à Kiriath-Jéarim, où elle était restée depuis la mort d'Éli, et la plaça auprès de lui sur la colline de Sion. C'était faire de Jérusalem non-seulement la capitale politique, mais la captale religieuse du pays. »

Ce fut sous le règne de Salomon que Jérusalem atteignit le plus haut degré de splendeur auquel elle soit parvenue. La construction de temple et d'autres édifices magnifiques et les rapports commerciaux établis entre l'Inde et l'Afrique en firent pendant quelque temps le centre de la civilisation dans l'Asie occidentale. Toutefois cette prospérité dura peu, et, pendant trois siècles, les invasions qui ravagèrent successivement le pays et les guerres intérieures amoindrirent beaucoup son importance. Prise et détruite par Nabuchodonosor, 587 ans avant J.-C., elle se releva après la captivité de Babylone, fut de nouveau prise par Pompée et devint tributaire de Rome. A la suite d'une révolte, Jérusalem soutint contre l'empereur Titus un siége célèbre et fut détruite de fond en comble.

Soixante ans plus tard, Hadrien éleva sur son emplacement une ville nouvelle qu'il nomma *Ælia Capitolina*, et un temple de Jupiter Capitolin se dressa à la place même où avait été le sanctuaire d'Israël. Il est resté quelques médailles (fig. 175 et 176) de cette ville qui, sous Constantin, reprit le nom de Jérusalem qu'elle a toujours porté depuis.

1. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient.*

Les différents quartiers de Jérusalem furent successivement entourés de murailles épaisses. Josèphe en distingue trois dont la plus ancienne environnait Sion. Ces murailles, garnies d'un parapet crénelé, étaient construites obliquement ou en zigzag : elles étaient flanquées de 164 tours, dont 90 se trouvaient sur l'enceinte extérieure, 14 dans la seconde et 60 sur l'ancienne muraille de Sion.



Fig. 175.



Fig. 176.

Médailles d'Ælia Capitolina.

Jérusalem avait 120,000 habitants au temps d'Alexandre le Grand, et la population était sans doute beaucoup plus considérable sous le règne de Titus : mais le chiffre de 1,100,000 hommes, donné par Josèphe comme celui des habitants ayant perdu la vie pendant le siége, est évidemment très-exagéré.

Le principal monument de Jérusalem était d'abord le temple, bâti par Salomon, brûlé par Nabuchodonosor, mais rebâti et considérablement agrandi dans la suite. Hérode a élevé dans cette ville un grand nombre d'édifices superbes, entre autres le palais royal, qui était de marbre blanc, et dont la magnificence, selon Josèphe, était au delà de toute description.

Jérusalem était assise sur plusieurs collines dont la place est indiquée sur notre plan (fig. 177). Nous voyons d'abord la plus célèbre de toutes, la colline de Sion, où était l'ancienne citadelle, et qu'on désignait sous le nom de haute ville. La vallée de Hinnom en forme la limite au sud et à l'ouest. Sion est séparée de la colline d'Akra, ou basse ville, par un vallon nommé Tyropœon, ou vallon des fromagers. C'est de ce côté que la ville a pris son grand développement à partir de David. Nous lisons dans les psaumes : « Il s'élève magnifiquement, délice de toute la terre, le mont Sion ; du côté nord est la ville du grand roi. » C'est sur la colline d'Akra qu'est aujourd'hui l'église du Saint-Sépulcre.

Le quartier de Besetha, appelé ville neuve, n'est pas mentionné dans la Bible, et Josèphe nous apprend qu'il fut enclavé dans la ville

par Hérode Agrippa. Enfin, à l'est d'Akra, est la colline de Moriah où, selon la tradition, Abraham conduisit son fils Isaac pour le sacrifier : c'est sur cette colline que s'élevait le fameux temple de Salomon [1].

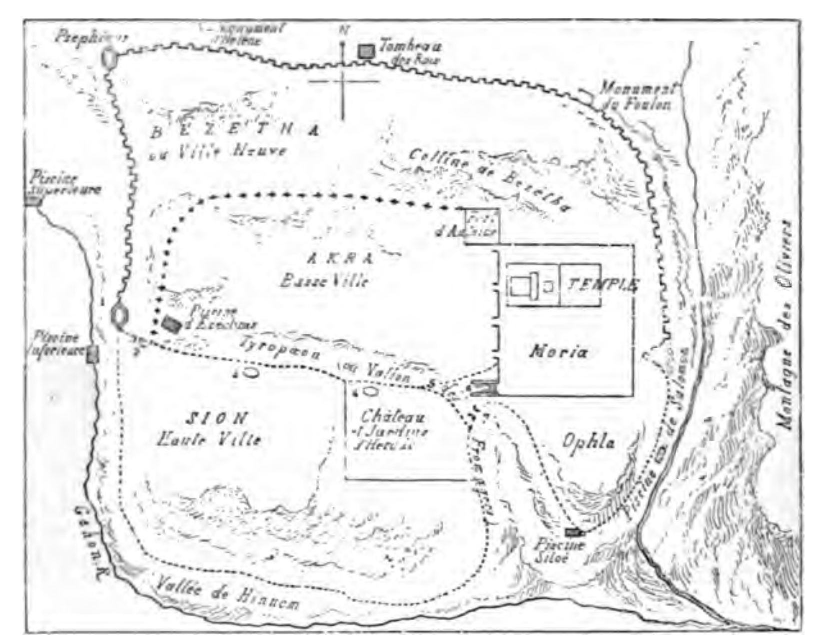


Fig. 177. — Plan de Jerusalem.

La Bible est très-sobre de renseignements sur l'aspect que présentaient les villes israélites. Les rues et les places paraissent avoir emprunté leurs noms de l'industrie qui s'y pratiquait habituellement : ainsi la *rue des Boulangers* est mentionnée dans Jérémie. Il n'est pas certain que les rues aient été pavées avant Hérode, mais la ville a eu de tout temps des citernes et des puits publics; il en est plusieurs fois question dans l'Écriture.

Les tribunaux et les grandes places où se tenaient les marchés étaient situés près des portes de la ville. Ainsi, nous lisons dans la Bible : « Demain à cette heure on donnera le sac de farine pour un sicle et les deux sacs d'orge pour un sicle *à la porte de Samarie.* » Ces portes étaient surmontées d'un bâtiment et flanquées de tours fortifiées. Des

1. Nous le décrirons dans le livre consacré au culte.



Fig. 178. — La vallée de Josaphat.

portiers étaient établis dans les tours, comme le montre un passage de Samuël : « Puis la sentinelle vit un autre homme qui courait et elle cria au portier : Voilà un homme qui court tout seul. »

Le saint sépulcre et les lieux qui furent témoins de la Passion sont naturellement les points où se rendent tout d'abord les pèlerins et les touristes qui visitent Jérusalem. Mais, malgré l'intérêt particulier qui s'attache à ces pieux souvenirs, nous devons nous abstenir d'une description qui serait nécessairement en dehors du cadre que nous nous sommes tracé.

Quand on sort de Jérusalem par la porte orientale, nommée par les chrétiens porte Saint-Étienne, par suite d'une tradition contestée qui place près de ce lieu la mort du premier martyr, on arrive à la vallée de Josaphat. A chaque pas, le pèlerin rencontre ici de pieux souvenirs, car, à défaut d'une grande certitude historique, des traditions anciennes ont donné des noms à chaque monticule, presque à chaque caillou. Après avoir traversé le torrent desséché du Cédron, on arrive au pied du mont des Oliviers : on voit d'abord une petite église, où l'on montre le tombeau de la Vierge et celui de saint Joseph. « M. de Vogué, dit le *Guide en Orient*, a démontré que cette tradition est erronée et que ces chapelles ont servi de sépultures à plusieurs personnages de la dynastie latine de Jérusalem. » Ensuite, on voit la *Grotte de l'Agonie*, le jardin de Gethsemani, dans lequel on montre l'endroit où s'est accomplie la trahison de Judas, puis une église qui marque l'emplacement où a eu lieu l'Ascension.

La vallée de Josaphat, dont notre figure 178 donne une vue d'ensemble, est remplie de monuments funèbres : quelques-uns méritent d'être signalés. Le premier qu'on rencontre a reçu, sans beaucoup de raison, le nom de *Tombeau des Prophètes*. C'est un caveau circulaire d'où partent des galeries présentant un assez grand nombre de niches funéraires. On ne connaît exactement ni la date ni l'histoire de ce monument.

Le *Tombeau d'Absalon* (fig. 179), qui vient ensuite, est un monolithe cubique dont la base est taillée dans le roc, et dont la partie supérieure est en maçonnerie. « Elle se compose, dit le *Guide en Orient*, d'un dé carré surmonté d'un cylindre qui se termine par un tore figurant un énorme câble tordu; le tout est surmonté d'une sorte de pyramide évidée en gorge et couronnée d'une touffe de palmes. La hauteur totale du monument est de 16^{m},30. Sa base est à demi enterrée sous les pierres que, depuis des siècles, les Juifs lancent contre la tombe

maudite. » La date de ce monument, qu'on désignait autrefois sous le nom de tombeau d'Ezéchias, est inconnue : on le croit contemporain d'Hérode.



Fig. 179. — Tombeau d'Absalon.

Dans le même groupe de rochers est un riche fronton, orné d'acrotères et de rinceaux, auquel on a donné le nom de *Tombeau de Josaphat* (fig. 180). On voit encore là deux autres monuments connus sous les noms de *Tombeau de saint Jacques* et de *Tombeau de Zacharie*. Ces divers tombeaux sont l'objet d'une grande vénération, mais leur origine historique est très-problématique.

Enfin, il faut encore mentionner la *Retraite des Apôtres* (fig 181). C'est une frise dorique, offrant des métopes séparées chacune par un triglyphe : cette frise est supportée par des colonnes. Suivant la tradition, les apôtres auraient trouvé en ce lieu un refuge après l'arrestation de Jésus-Christ.

D'autres monuments funéraires non moins intéressants se trouvent au nord de Jérusalem, en sortant par la porte dite porte de Damas



Fig. 180. — Tombeau de Josaphat.

Les plus importants sont ceux qu'on désigne sous le nom de *Tombeaux des rois*. Ces tombeaux, fameux par les discussions archéologiques qu'ils ont soulevées, sont situés à environ 800 mètres de la route de Damas. « Un plan incliné vers l'est, dit M. de Saulcy, et placé entre deux murailles de rochers, aboutit à une paroi verticale, dans laquelle est percé un soupirail donnant sur une sorte de citerne... Dans la muraille de gauche est une porte en plein cintre, ornée d'un simple filet creux à l'extérieur. Cette porte, enterrée jusqu'à la naissance

du cintre, débouche sur une large cour carrée, à parois verticales taillées dans le roc, et dont le sol est rendu inégal par des accumulations de décombres. Dans la muraille du fond est pratiqué, avec un art très-remarquable, un large vestibule soutenu autrefois par deux



Fig. 181. — La retraite des apôtres.

colonnes dont il ne reste qu'un seul chapiteau appendu à droite au plafond. Au-dessus du vestibule court une longue frise sculptée avec une délicatesse et un goût exquis. Le centre de la frise est occupé par une grappe de raisin, emblème de la terre promise et type habituel des monnaies asmonéennes. A droite et à gauche sont placées symé-

triquement une triple palme d'un dessin élégant, une couronne et des triglyphes alternant avec des patères ou boucliers ronds répétés trois fois. Au-dessous règne une guirlande de feuillages et de fruits retombant à angle droit de chaque côté de l'ouverture du vestibule. Au dessus des triglyphes commence une belle corniche malheureusement très-endommagée. Une fois descendu sur le sol du vestibule on aperçoit, au fond de la paroi de gauche, une petite porte basse par laquelle on ne peut passer qu'en rampant. » Nous reproduisons ci-dessous (fig. 182) l'entrée des *Tombeaux des rois de Juda*.

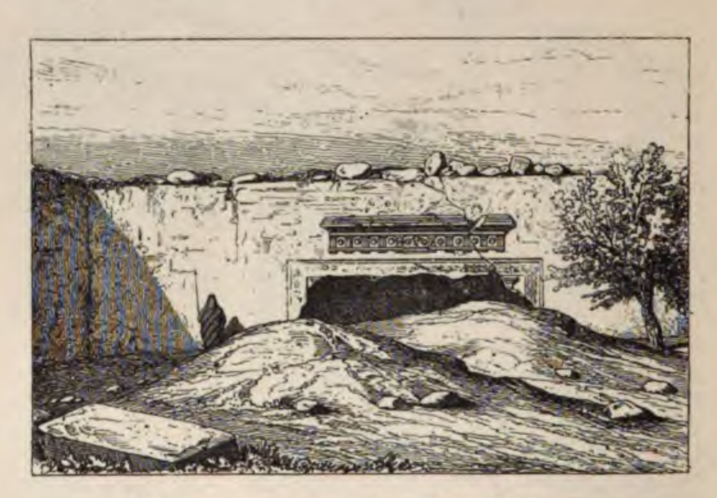


Fig. 182. — Entrée des tombeaux des rois de Juda.

Après avoir franchi un corridor, on pénètre dans une antichambre percée de trois portes. Celle du milieu ouvre sur un caveau renfermant neuf trous pratiqués dans le rocher pour recevoir des cercueils. « Chacune des trois faces autres que la face d'entrée est percée de trois ouvertures : les deux latérales n'ont que la moitié de la hauteur de l'ouverture centrale ; les six ouvertures latérales donnent accès dans des tombes simples et les trois centrales dans de petites chambres présentant une couchette à droite et à gauche, et au fond une autre couchette placée transversalement : en tout quinze lits. Deux de ces chambres sont munies, au-dessus de chaque couchette, d'entailles destinées à contenir des lampes sépulcrales. Quant aux tombes simples, on remarque au fond un carré, probablement destiné à cacher des trésors ou objets précieux. Au fond de la chambre à trois cou-

chettes, percée dans la face nord, et au-dessous de la couchette du fond, est une ouverture qui communique par un plan incliné et voûté dans une dernière chambre située précisément en face de la porte d'entrée principale, et qui paraît n'avoir contenu qu'un sarcophage. C'est là que M. de Saulcy a trouvé les deux morceaux du beau sarcophage qu'on peut aujourd'hui admirer au Louvre[1]. »

Ce monument (fig. 183 à 186), qui occupait la place d'honneur dans le caveau, est regardé par l'éminent archéologue comme étant le tombeau élevé par Salomon à son père David. Cette opinion est assurément contestable, mais le sarcophage, qui a certainement appartenu à un personnage puissant, est extrêmement intéressant par l'ornementation qui le décore et dont le style n'a pas son équivalent dans d'autres pays.

Voici la description qu'en a donnée M. de Saulcy, dans son *Histoire*



Fig. 183.

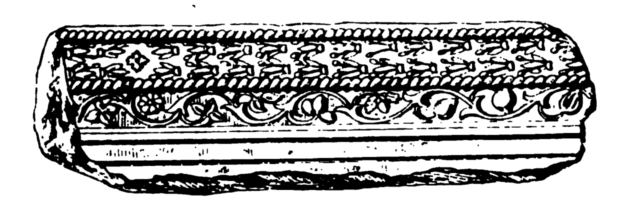


Fig. 184.

Sarcophage trouvé dans le Tombeau des Rois (Musée du Louvre).
Fragments du couvercle. — Vue perspective.

de l'art judaïque. « Il est fort difficile de se faire une idée de la richesse des ornements de ce précieux monument, quand on ne l'a pas sous les yeux... C'est une sorte de tuile bombée, en calcaire compacte, d'un grain très-fin, et par conséquent très-dur, dans lequel courent de petites fibres de silex. Une moulure, formée de deux plates-bandes enfermant une doucine, encadre toute la surface concave; au-dessus

1. *Guide en Orient,* 815.

règne un second encadrement de rinceaux élégants, reproduisant sur les deux longs côtés les mêmes motifs avec d'assez légères modifications. Ce sont des fleurs, des fruits et des feuilles, parmi lesquelles on reconnaît des grappes de raisins, des lis, des grenades, des coloquintes, des amandes, des glands, et des rosaces assez semblables à des anémones épanouies. Deux grandes bandes rectangulaires, encadrées dans une torsade, se montrent à droite et à gauche; dans chacune des bandes se voient deux cordons de triples feuilles d'olivier accompa-

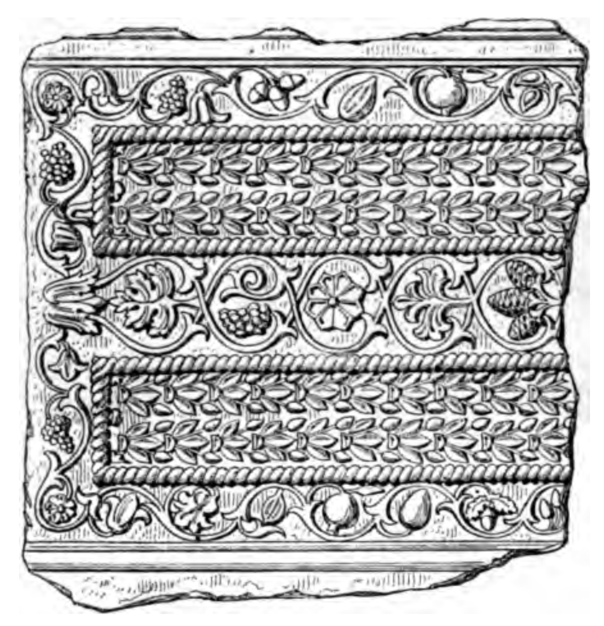


Fig. 185. — Sarcophage trouvé dans le Tombeau des Rois (Musée du Louvre). Fragment du couvercle, vu en dessus.

gnées de deux olives répétées quatorze fois, tournées dans un sens, de l'extrémité vers le centre du monument, et quatorze fois en sens inverse; c'est-à-dire que toutes les pointes de feuilles sont dirigées vers le centre. Dans chaque bande, une rosace à quatre pétales marque ce centre. Entre ces deux bandes règne, d'un bout à l'autre du couvercle, un très-beau rinceau double, en entrelacs, qui part d'une triple palmette et offre en position symétrique un pampre, une grappe, une anémone, un triple lis, une triple pomme de cèdre, une triple grappe de raisin et un triple gland. Une seule des deux extrémités est

assez bien conservée et nous fait connaître l'ornementation qui leur était appliquée (fig. 183). C'est une triple palme, des aisselles de laquelle s'élèvent deux lis et aux côtés de laquelle sont placés deux anneaux, le tout inscrit dans la moulure qui encadre la grande surface convexe du couvercle. Rien n'est plus élégant que l'ensemble de ces ornements empruntés au règne végétal, et le développement de la surface extérieure de ce beau monument semble un charmant dessin de dentelle; toutes ces figures en relief ont été enlevées à la râpe, et l'on n'aperçoit pas

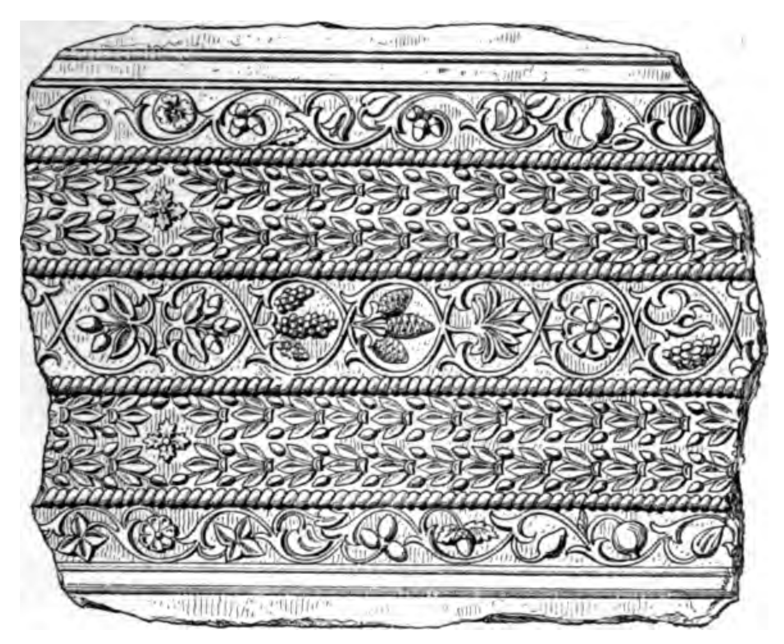


Fig. 186. — Sarcophage trouvé dans le Tombeau des Rois (Musée du Louvre.) Fragment du couvercle, vu en dessus.

trace de l'emploi du ciseau, ni de celui du trépan. C'est donc un art peu avancé qui a été employé à la construction de ce curieux débris. »

On a donné, toujours sans raison bien plausible, le nom de *Tombeau des Juges* à un monument sépulcral taillé dans le roc et remarquable par les ornements qui le décorent. La porte est encadrée de belles moulures avec deux acrotères en palmettes aux angles du fronton, dont le tympan présente un gracieux enroulement de feuillage. On a beaucoup discuté sur l'époque à laquelle il fallait rattacher ces tom-

beaux, dont on place quelquefois la date de construction au Bas-Empire. M. Viollet-Le-Duc n'est pas de cet avis : « Dans ces sculptures, dit-il, absence absolue de toute représentation d'hommes ou d'animaux; c'est, sur tous les tombeaux, le même *faire*, une exécution sèche, précise, plate, découpée, pleine de caractère, en même temps qu'on y trouve un modèle fin, travaillé, un coup de ciseau *primitif*, dirai-je; c'est-à-dire les qualités opposées à la sculpture du Bas-Empire qui est molle, lourde, saillante et monotone, qui manque absolument de style et n'indique qu'un art avili tombé dans le métier. » Le *Tombeau des Juges* renferme plusieurs chambres dans lesquelles on trouve environ soixante niches funéraires. Plusieurs de ces niches sont réunies deux par deux au moyen d'arceaux arrondis.

Les autres villes de Palestine. — Après Jérusalem, les points les plus importants à signaler dans la Judée sont : *Bethléem*, ville petite mais fort ancienne et qui fut le lieu de naissance de David et de Jésus-Christ; *Hébron*, où furent ensevelis Abraham, Isaac et Jacob; *Jéricho*, la première ville du pays de Chanaan qui fut conquise par les Israélites.

M. de Saulcy, dans son voyage à la mer Morte, a cru reconaître les ruines de Sodome, hypothèse qui n'est plus guère admise aujourd'hui. « Cette découverte, dit le *Guide en Orient*, n'a été confirmée par aucun des voyageurs qui ont depuis visité la contrée. Nous citerons entre autres un de nos collaborateurs, dont les patientes recherches n'ont pas duré moins d'une journée sous la conduite des guides de M. de Saulcy. Les prétendues ruines de Sodome ne sont, à ce qu'il paraît, que des amas de pierres apportées pendant l'hiver par les torrents qui descendent des ravins... Sur la plage de la mer Morte, se trouve ce que M. de Saulcy regarde comme les restes d'un château, d'un poste avancé de la ville antique. C'est un tas peu considérable de pierres roulées, qui indiquent sans aucun doute l'emplacement d'un tombeau. En résumé ce site est peut-être celui de Sodome, mais on n'y remarque pas la plus légère trace de la ville. »

La ville de *Césarée*, dont l'importance date seulement de l'époque romaine, mérite de nous arrêter un moment. L'historien juif Josèphe nous en a laissé une description extrêmement curieuse, parce qu'elle nous montre ce qu'était une ville bâtie d'un bloc, par le caprice d'un souverain, ou d'un gouverneur de province :

« Le dedans du port était pourvu de spacieux magasins voûtés, propres à retirer toutes sortes de marchandises et à loger les matelots.

Un vaste quai offrait tout autour une admirable promenade; l'entrée en était au nord, exposition que la siuation du lieu rendait très-favorable. On voyait à chacun des côtés de cette entrée trois colosses, portés sur des colonnes; le corps entier de toute cette construction était accompagné de belles maisons, bâties en pierres blanches; toutes les rues de la ville, percées à une égale distance les unes des autres, venaient y aboutir. Le temple d'Auguste, également merveilleux par sa grandeur et sa beauté, était bâti sur une colline vis-à-vis de l'entrée du port. On voyait au dedans de ce temple une statue colossale de l'empereur, qui ne cédait en rien à celle du Jupiter Olympien, sur le modèle de laquelle elle avait été faite; et une autre statue, colossale aussi, de la ville de Rome, qui pouvait de même être comparée à celle de la Junon d'Argos. Ce fut sans doute à l'utilité de la province et à l'avantage du commerce général qu'Hérode consacra les dépenses qu'il fit pour bâtir cette ville et construire ce port; mais il déféra à Auguste tout l'honneur et toute la gloire de sa fondation, en lui faisant porter son nom et en l'appelant Césarée. Afin que tout, dans cette admirable ville, fût digne du nom glorieux qu'il lui donnait, il y fit construire une place pour le marché, un théâtre et un amphithéâtre. »

La contrée située à l'orient du Jourdain s'appelait la Pérée : on la nomme aussi quelquefois Décapole, à cause de dix villes qu'on suppose y avoir autrefois formé une confédération. C'est là qu'on trouvait *Gadara*, que Josèphe appelle la forte métropole de la Pérée; *Bozra* et *Géraza*, qui ont laissé des ruines importantes de l'époque romaine. « Ce qui frappe surtout à Géraza (aujourd'hui Djerach), dit le *Guide en Orient*, c'est une longue rue droite, formant angle avec une autre, et dont chaque côté est bordé d'une rangée de colonnes, pour la plupart corinthiennes, mais de dimensions différentes. A son extrémité sud, cette rue aboutit à une place semi-circulaire, entourée de colonnades d'ordre ionique; soixante-sept colonnes sont encore debout, mais il y en avait plus de cent. »

On trouve encore à Géraza les restes d'un grand théâtre, avec vingt-huit rangs de gradins, faisant face à la ville; un arc de triomphe orné de riches sculptures; une arène qui pouvait se transformer en naumachie; des bains dont les décombres occupent un emplacement considérable, etc.

Sans avoir à beaucoup près l'importance des ruines de Géraza, les restes de Rabbath-Ammon, ville qui fut prise par David, sont assez imposantes. Les prophètes ont plusieurs fois frappé cette ville de malé-

dictions. « Rabbath deviendra par sa ruine un monceau de pierres », dit Jérémie. « J'abandonnerai Rabbath pour être la demeure des chameaux et la retraite des bestiaux », dit Ézéchiel. L'emplacement de cette antique cité est aujourd'hui complétement désert. On y a retrouvé deux théâtres, dont le plus grand est pourvu de quarante-trois rangs de gradins très-bien conservés et de colonnes corinthiennes. On y voit aussi les restes d'un odéon, de deux temples et de l'ancienne enceinte.

Les peuples voisins. — Parmi les petits peuples qui ont été en rapport avec la Palestine, il faut nommer en premier lieu les Philistins, que les livres sacrés nous dépeignent comme les ennemis acharnés des Juifs. On ne sait rien de bien positif sur leur origine, bien qu'on les regarde généralement comme venus de Crète. Ils paraissent avoir habité le pays antérieurement aux Hébreux; ces derniers les chassèrent et les reléguèrent sur la côte qui touche l'isthme de Suez, d'où ils faisaient continuellement des incursions contre leurs anciens ennemis. Le pays qu'ils habitaient a été tour à tour soumis aux Juifs, aux Perses, aux Macédoniens et aux Romains.

Les villes les plus importantes étaient : *Joppé* (Jaffa) qui servit souvent de port aux Juifs. Strabon rapporte que des hauteurs voisines on apercevait Jérusalem. C'est dans cette ville qu'abordèrent les navires chargés des troncs de cèdre qu'Hiram avait envoyés pour la construction du temple. C'est aussi là que s'est embarqué Jonas. Mythologiquement, c'est ce lieu qui aurait été le théâtre de la fable d'Andromède, exposée au monstre marin, et délivrée par le héros Persée. La ville de Joppé a été prise et détruite par les Romains.

Ascalon était le siége du culte syrien de Dagon : cette ville a appartenu tour à tour aux Philistins et aux Juifs. Hérode y fit bâtir des monuments somptueux et, sous l'empire, elle prit une grande extension. *Gaza,* qui fut prise et détruite par Alexandre, était une ville importante par sa position entre l'Égypte, l'Arabie Pétrée et la Syrie. Elle a conservé quelques antiquités.

Outre les Philistins, la Bible nomme souvent, comme étant en guerre avec les Hébreux, diverses peuplades dont les principales sont les Ammonites, les Moabites, les Amalécites, les Madianites et les Iduméens ou Édomites. Ces peuplades sont confondues ensemble sous le nom de Nabathéens, et paraissent avoir appartenu à la même race que les Arabes, ou du moins elles présentent de grands rapports avec eux. Il n'est d'ailleurs resté d'eux aucun monument où l'on puisse étudier

leurs costumes et leurs usages. Les Assyriens, qui ont conquis ce pays, ont représenté dans leurs bas-reliefs un Arabe monté sur un chameau et fuyant devant deux cavaliers assyriens qui le poursuivent (fig. 187). L'Arabe poursuivi n'a pour tout vêtement qu'un petit tablier ou caleçon, attaché à la hauteur du nombril et ne descendant pas plus bas que le milieu de la cuisse.



Fig. 187. — Arabe poursuivi par des cavaliers assyriens.

Les déserts qui avoisinent la Palestine étaient généralement peuplés de nomades, habitant sous des tentes de peau de chèvre et n'ayant aucun domicile fixe. Leurs mœurs ne devaient pas être fort éloignées de celles des Arabes de nos jours. Cependant, tous n'étaient pas nomades et l'ancienne Idumée possédait quelques villes, dont une surtout, *Pétra*, a pris sous l'empire romain une très-grande importance. Strabon dépeint cette ville comme un point de station pour le commerce entre l'Égypte et la Perse. Il n'est guère question de Pétra avant les Ptolémées; néanmoins, il paraît y avoir eu très-anciennement, en ce lieu, une population indigène habitant les cavernes. Les innombrables excavations qu'on trouve aux environs de cette ville ont été de tout temps un problème et un sujet d'étonnement pour les voyageurs.

« A mesure que l'on avance, dit le *Guide en Orient*, la vallée se resserre entre des falaises peu élevées de grès gris, percées de nombreuses grottes sépulcrales..... Mais bientôt on remarque au sud-ouest une gorge sombre et étroite. Il est impossible de concevoir quelque chose de plus imposant et de plus sublime que ce défilé. Sa largeur suffit tout juste au passage de deux cavaliers de front. Les deux côtés se dressent à pic et ont, en quelques endroits, une hauteur de 80 ou 100 mètres; à l'entrée on aperçoit, à une trentaine de mètres

au-dessus du torrent, une arche hardiment jetée d'un côté à l'autre. C'était peut-être un pont ou plutôt un arc de triomphe; il était orné de pilastres et de niches pour dix statues. Des deux côtés du pont, les rochers de grès rouge coupés et minés par les eaux sont creusés de nombreux tombeaux. Le chemin a été autrefois pavé de larges dalles, dont il reste encore les débris où l'on peut distinguer les ornières creusées par les roues des chars; à gauche, un aqueduc avait été taillé dans le roc. On avance ainsi, pendant trois quarts d'heure au moins, jusqu'à un point où une raie lumineuse apparaît tout à coup entre l'étroite fissure du défilé. En face se montre un monument éclairé d'une vive lumière et connu sous le nom de Trésor de Pharaon (car tout ce qui est grand ici est rapporté aux anciens rois d'Égypte). C'est un temple tout entier d'ordre corinthien, dont la façade, qui a deux étages d'élévation, est richement ornée de colonnes, de sculptures et de statues. L'édifice est entièrement taillé dans la paroi rosée du rocher. La salle principale de l'intérieur est grande et fort élevée, mais d'un style très-simple; trois portes, l'une au fond et les deux autres sur les côtés, ouvrent sur autant de petites cellules sans ornements. Il y a en outre deux chambres qui ont leur entrée directe sur le portique. Le centre de l'étage supérieur est une élévation circulaire entourée de colonnes, avec un dôme surmonté d'une urne à plus de 30 mètres du sol.

« A partir du Trésor de Pharaon, la vallée s'élargit un peu. Les hautes murailles de grès qui la bordent sont remplies d'une infinité de niches, de grottes sépulcrales et de tombeaux de toutes les formes et de toutes les dimensions, qui s'étagent les uns au dessus des autres à une grande hauteur. Quelques-uns de ces tombeaux sont fort grands et remarquables par la beauté de leurs façades, dont la forme habituelle est une pyramide tronquée, flanquée de deux pilastres. Plusieurs de ces monuments sont surmontés d'un fronton en forme d'escalier double. Ce genre d'ornement, qui se reproduit quelquefois dans les frises, semble particulier à Pétra. »

Le bassin, occupé par la ville proprement dite, était d'une étendue médiocre. On croit avoir reconnu, parmi les débris dont le sol est jonché, l'emplacement du forum et d'un temple; mais le monument le plus important est le théâtre, qui est creusé dans la montagne et produit un singulier effet au milieu des tombeaux qui l'entourent de toutes parts.

V

LA SYRIE ET LA PHÉNICIE

Aperçu géographique. — La Syrie propre.
La Phénicie. — Les monuments funèbres. — Les villes phéniciennes.
L'ile de Chypre.

Aperçu géographique. — La Syrie est une contrée de l'Asie, située au nord de la Palestine et de l'Arabie; elle s'étend entre l'Euphrate et la mer Méditerranée. On peut difficilement fixer les divisions politiques de cette contrée parce qu'elles ont beaucoup varié; néanmoins, on y distingue aisément deux parties inégales qui sont la Syrie propre et la Phénicie. Celle-ci n'est qu'une langue de terre prolongée le long des côtes méridionales et limitrophe de la Palestine.

La Syrie est coupée par deux chaînes de montagnes parallèles, le Liban et l'anti-Liban : la contrée comprise entre ces deux chaînes était connue sous le nom de Syrie creuse. Un seul fleuve, l'Oronte, coule en Syrie, mais le pays est en outre arrosé par un nombre considérable de petites rivières (fig. 188).

La Syrie portait chez les Hébreux le nom d'Aram. Dans l'origine, elle était gouvernée par ses propres lois, mais la richesse du pays attira la convoitise des nations voisines et la Syrie passa successivement sous la domination des Assyriens, des Perses, des Macédoniens et des Romains. L'époque la plus brillante de son histoire est celle où les princes qui se partagèrent l'empire d'Alexandre la gouvernèrent sous le nom de Séleucides : Séleucus Nicator fut le fondateur de cette dynastie. Le royaume de Syrie comprenait alors la presque totalité des provinces qui avaient été conquises en Asie par Alexandre.

La haute antiquité a laissé bien peu de traces en Syrie, et, à part les tombeaux phéniciens qui ne brillent généralement pas par le côté décoratif, tous les monuments qu'on trouve dans la contrée appartiennent à l'époque romaine. « En général, dit M. Renan, la lutte du citadin et du nomade (du Syrien et du Phénicien, d'une part, de l'Arabe de l'autre) est la clef de toute l'histoire de Syrie. Sous les Romains, le nomade est dompté; Palmyre, le Hauran arrivent à une civilisation complète; la Syrie cultivée est double en surface de ce qu'elle est aujourd'hui; les routes sont entretenues et sûres. Avec le triomphe de

l'Islam, commence la barbarie. La barbarie en ce pays est toujours le triomphe du Bédouin, de l'homme qui a peu de besoins, qui n'estime pas l'industrie, qui se passe de véhicules. »

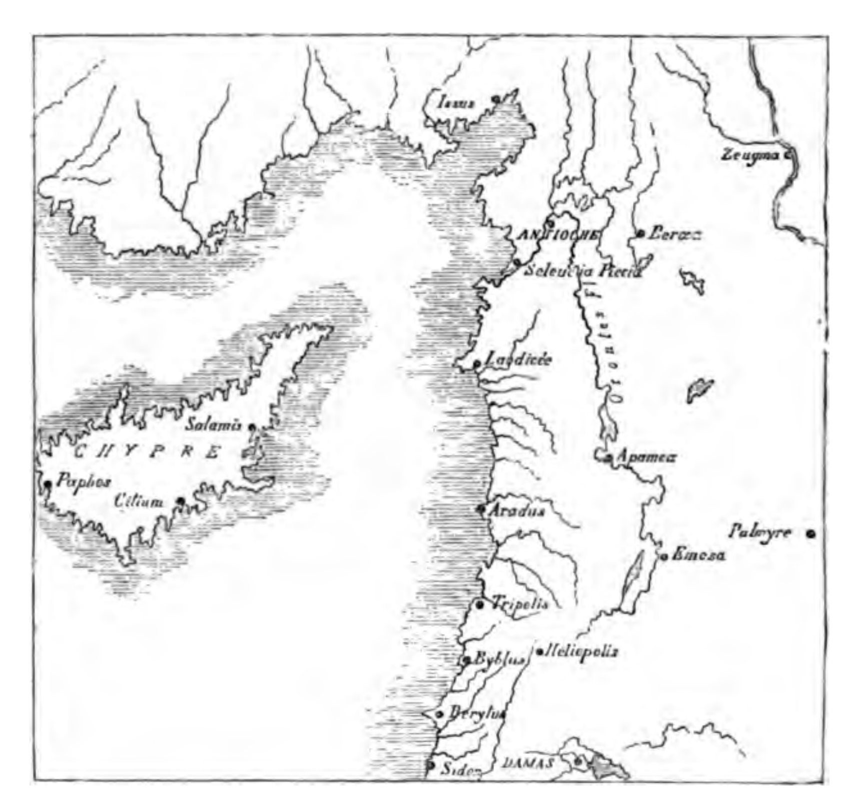


Fig. 188. — La Syrie, la Phénicie, l'île de Chypre.

La Syrie ancienne comprend la Syrie propre et la Phénicie. Mais nous joindrons à ce chapitre la description de l'île de Chypre, dont la population est d'origine phénicienne et dont toutes les traditions se rattachent à la même contrée.

La Syrie propre. — L'Euphrate, qui séparait la Syrie de la Mésopotamie, arrosait quelques villes syriennes. Parmi ces villes, il faut citer *Samosate*, la patrie de Lucien, *Zeugma* et *Thapsaque*, où était un grand pont sur le fleuve : c'était le passage le plus fréquenté pour se rendre en Mésopotamie. En se rapprochant de la mer Méditerranée,

on trouvait l'ancienne *Béroé* (aujourd'hui Alep); cette ville n'a laissé aucune ruine. Mais il n'en est pas de même d'une autre ville, située beaucoup plus au sud et dans une position complétement isolée.

Perdue dans l'immensité des déserts de sable, à une distance égale de l'Euphrate et du Liban, *Palmyre* couvre de ses ruines immenses une vaste étendue de terrain. Cette ville, qui fut fondée par Salomon, prit d'abord le nom de Tadmor. Sa situation en fit l'entrepôt naturel des marchandises qui venaient de l'Inde et de la Perse pour se répandre dans l'Asie Mineure et la Phénicie. Mais c'était une station commerciale sans aucune importance politique, et, pendant mille ans, il n'en est même pas fait mention dans l'histoire. Elle fut annexée à l'empire romain sous Hadrien, tout en conservant son autonomie, et ce fut à ce moment qu'elle commença à se couvrir des splendides constructions dont nous voyons aujourd'hui les restes. Zénobie, reine de Palmyre, ayant pris le titre de reine d'Orient et porté les armes contre les Romains, ceux-ci s'emparèrent de la ville qu'ils détruisirent. A partir de ce moment, Palmyre n'exista plus qu'à l'état de souvenir et ce souvenir même ne tarda pas à s'effacer.

L'emplacement de cette ville demeura complétement inconnu jusqu'en 1691. A cette époque, des négociants d'Alep, ayant entendu parler aux Arabes des grandes ruines qui existaient de ce côté, eurent la curiosité de les aller visiter. La description qu'ils donnèrent ne trouva d'abord que des incrédules, car on comprenait difficilement comment une ville aussi importante pouvait se trouver isolée au milieu des déserts; il fallut pourtant se rendre à l'évidence, et, depuis ce temps, les descriptions et les dessins de Palmyre se sont tellement multipliés que l'antique cité est aujourd'hui très-connue et visitée par de nombreux voyageurs.

Ce qui rend les ruines de Palmyre extrêmement intéressantes, c'est que cette ville, ayant été détruite d'un seul coup et ne s'étant jamais relevée, n'a subi aucune modification; en sorte que, par la conformation de l'ensemble aussi bien que par les détails, elle nous donne exactement l'idée de la physionomie que présentait une grande cité sous l'époque romaine.

A en juger par les débris de son enceinte, Palmyre devait présenter la forme d'un ovale irrégulier, dont le diamètre était coupé dans sa longueur par une rue, à laquelle les voyageurs ont donné le nom de *Grande-Colonnade*, et qui s'ouvrait par un arc de triomphe.

« Elle s'étendait, dit le *Guide en Orient*, sur une longueur de

1,200 mètres et avait quatre rangées de colonnes. Ces colonnes, au nombre d'environ 1,500, étaient d'ordre corinthien; elles avaient 18 mètres de hauteur en comptant la base et le chapiteau. Aujourd'hui, il n'y en a guère plus de cent cinquante debout. Vers le milieu de cette splendide promenade et jusqu'au centre de la ville, la colonnade fait un coude; on remarque en cet endroit quatre piliers qui semblent indiquer que la colonnade était coupée par une rue transversale. Au sud on remarque des colonnes disposées en forme de cirque. »

Notre figure 189 montre la grande colonnade, et peut ainsi donner l'idée de la rue principale de cette magnifique cité.

Au milieu des débris de toute espèce dont la plaine est jonchée, quelques monuments sont restés debout. Le plus important est le *Temple du Soleil :* il est placé au milieu d'une cour carrée, dont une triple porte, précédée d'un portique, formait l'accès. La cour, dont chacune des faces mesure 245 mètres, était entourée d'une double colonnade; une centaine de colonnes dont quelques-unes ont conservé leurs architraves sont encore debout. Ce temple était d'ordre ionique.

On trouve dans la plaine plusieurs autres temples, dont les ruines sont moins bien conservées que celles du temple du Soleil. On y voit aussi un grand nombre de tombeaux qui, la plupart du temps, affectent la forme d'une tour. Comme ils sont d'ailleurs assez semblables, il suffira d'en décrire un pour avoir une idée des autres.

« Ce tombeau, dit le *Guide en Orient,* en parlant de l'un d'eux, a la forme d'une tour carrée haute d'environ 25 mètres et divisée en quatre étages ou chambres sépulcrales superposées. On pénètre dans la chambre intérieure par une porte richement sculptée et surmontée d'une fenêtre en plein cintre. Cette chambre a environ 6 mètres de haut sur 8 mètres de long et 5 de large. Elle est ornée de pilastres, entre lesquels se trouvent des fours à cercueils, et d'un enfoncement circulaire garni de cinq bustes. Le plafond, formé de grosses pierres, est sculpté en panneaux et peint; on y remarque des fleurs et des bustes se détachant sur un fond bleu; près de la porte se trouve un escalier conduisant aux chambres supérieures, qui sont la répétition de celles que nous venons de décrire. Au-dessous de l'escalier, on voit cinq bustes sur deux rangées; au-dessous de ces bustes et de ceux de l'enfoncement circulaire, on distingue encore des inscriptions en langue palmyrène. Il est très-probable que les Palmyriens embaumaient leurs morts. On trouve en effet dans les tombes des débris de bandelettes de momies. »



Fig. 189. — La grande colonnade ou rue principale de Palmyre.

Si, maintenant, nous quittons les déserts pour nous rapprocher de la Méditerranée, nous trouvons vers le nord et sur les bords de l'Oronte la célèbre ville d'*Antioche;* c'est aujourd'hui une bourgade assez misérable, mais c'était autrefois une des plus riches cités du monde. Antioche était formée par la réunion de quatre villes séparées par des murailles particulières, mais réunies ensemble dans une vaste enceinte. L'architecte Xénaüs construisit les deux premières sur la rive méridionale de l'Oronte, par ordre de Séleucus Ier. Séleucus II et Antiochus III en élevèrent une autre dans une île du fleuve. Celle-ci, qui devait être la résidence du roi, fut ornée d'un immense palais avec doubles galeries. Les rues, décorées de colonnes, se coupaient à angle droit sur un plan grandiose et régulier.

Antiochus IV bâtit, en haut du mont Silpion, une ville nouvelle qui contenait l'acropole et des tombeaux creusés dans le roc. La partie basse se reliait aux autres quartiers par des portiques et des arcs de triomphe.

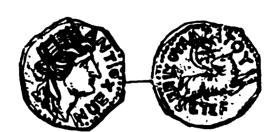


Fig. 190 et 191.
Monnaie d'Antioche.

Il ne reste pas de trace des anciens monuments d'Antioche. La ville a été détruite de fond en comble par un tremblement de terre qui eut lieu sous Trajan, et fit périr, dit-on, deux cent soixante mille personnes. L'empereur, qui s'y trouvait, courut les plus grands dangers. La ville se rebâtit pourtant et retrouva son ancienne opulence. En 268, Sapor s'en empara pendant que les habitants étaient au théâtre.

L'histoire de cette ville, célèbre par sa mollesse et ses mœurs voluptueuses, n'offre qu'une longue suite de massacres et de calamités de toutes sortes : un nouveau tremblement de terre survenu sous Justinien, en 583, la renversa de nouveau si complétement que les habitants qui survécurent ne pouvaient retrouver l'emplacement de leurs maisons.

Antioche a joué un très-grand rôle dans les commencements du christianisme : de 252 à 380, il y a été tenu dix conciles. Les empereurs chrétiens l'ont embellie de magnifiques églises qui n'ont pas plus subsisté que les monuments païens. De ses splendeurs d'autrefois, Antioche n'a conservé que les solides murailles qui la protégeaient. « Ces fortifications, dit le *Guide en Orient,* sont un des plus beaux spécimens de la perfection à laquelle les Romains étaient parvenus dans ce genre de travail. Elles se composent d'une muraille qui, dans certains endroits, n'a pas moins de 70 pieds de hauteur, entourée d'un fossé et flanquée de cent trente tours, dont plus de cinquante subsistent encore. Ces tours, les unes carrées, les autres rondes, font une saillie de 10 mètres

environ de chaque côté du mur. Quelques-unes des portes de la ville subsistent encore. » Notre figure 192, ci-dessous, montre l'aspect des anciennes murailles d'Antioche.



Fig. 192. — Les murs d'Antioche.

Antioche était bâtie au bord de l'Oronte. A l'embouchure de cette rivière était *Séleucie*, qui servait de port à Antioche. Cette ville avait été fondée par Séleucus Nicator qui y fut enterré. Il y reste quelques vestiges d'antiquités.

En redescendant vers le sud, on trouvait, en face de l'île de Chypre,

la ville de *Laodicea ad mare* (aujourd'hui Latakieh). « C'est une ville, dit Strabon, très-bien bâtie sur le bord de la mer, avec un bon port; son territoire fertile produit surtout beaucoup de vin, dont la plus grande partie est expédiée pour Alexandrie; on le recueille sur une montagne qui domine la ville et qui est plantée de vignes, presque jusqu'au sommet. Du côté de Laodicée, cette montagne s'élève par une pente douce et peu sensible, de manière que le sommet se trouve fort éloigné de cette ville, tandis qu'elle domine presque à pic le territoire d'Apamée. » Laodicée, fondée par Séleucus Nicator, a laissé quelques ruines qui paraissent dater de l'époque romaine.




Fig. 193. Fig. 194.
Monnaie de Laodicée ad mare.

Apamée fut fondée ou au moins agrandie par Séleucus Nicator, qui en fit une sorte d'entrepôt de la vallée de l'Oronte, où l'on gardait ses éléphants et ses chevaux. « De vastes ruines, dit le *Guide en Orient*, couvrent un plateau élevé de 100 mètres au-dessus de l'Oronte. On y voit les restes d'une enceinte presque détruite; la rue principale de la ville, longue d'environ 1,500 mètres, est bordée de chaque côté d'une colonnade corinthienne, dont les débris couchés à terre présentent cependant un bon état de conservation. Les fûts offrent une grande variété : les uns sont pleins, les autres cannelés, les autres ciselés en spirale : le tout, avec l'entablement et le piédestal, mesurait environ 10 mètres de hauteur. De distance en distance, la colonnade formait une petite cour rectangulaire. On retrouve, vers le milieu de cette avenue, une statue de Bacchus assez remarquable. Des deux côtés, on observe les emplacements de grands bâtiments ruinés et des rues qui coupaient la première perpendiculairement. »

Emèse (Homs) était célèbre par son temple du Soleil, desservi par des grands prêtres, qui furent la souche des empereurs romains de la famille syrienne, entre autres Héliogabale et Alexandre Sévère. Les environs sont couverts de débris antiques disséminés et de fragments de colonnes. Le petit temple reproduit sur les monnaies d'Émèse (fig. 195 et 196) est probablement une image de celui qui y existait autrefois et qui est aujourd'hui détruit.



Fig. 195. Fig. 196.
Monnaie d'Émèse.

Damas, qui dans l'antiquité était après Antioche la première ville de la Syrie, et qui de nos jours est encore une ville florissante, est citée dans la Bible comme existant déjà au temps d'Abraham. Elle était même, sous les rois de Juda, considérée comme la capitale de la Syrie, dont les souverains sont qualifiés de rois de Damas par les prophètes. Un arc de triomphe est le seul monument qui subsiste aujourd'hui de l'ancienne cité : les débris des constructions anciennes ont été, comme en maints autres lieux, employés à élever la ville moderne.

Balbek ou *Héliopolis*, la ville du Soleil, est une des villes de l'antiquité qui ont conservé les ruines les plus imposantes. On ignore l'époque de sa fondation, qu'une tradition locale attribue naturellement à Salomon. Sa position entre Tyr et Palmyre en avait fait un entrepôt commercial important, et la magnificence de ses monuments atteste assez sa grandeur passée.

Les principaux édifices sont contenus dans une antique enceinte formée de hautes murailles.

Lamartine, dans son *Voyage en Orient*, dépeint ainsi ses impressions à son arrivée à Balbek :

« L'acropole, ou la colline artificielle qui porte tous les grands monuments d'Héliopolis, nous apparaissait çà et là, entre les rameaux et au-dessus de la tête des grands arbres; enfin nous la découvrîmes en entier, et toute la caravane s'arrêta, comme par un instinct électrique. Aucune plume, aucun pinceau, ne pourraient décrire l'impression que ce seul regard donne à l'œil et à l'âme. Sous nos pas, dans le lit du torrent, au milieu des champs, autour de tous les troncs d'arbres, des blocs de granit rouge ou gris, de porphyre sanguin, de marbre blanc, de pierre jaune aussi éclatante que le marbre de Paros; tronçons de colonnes, chapiteaux ciselés, architraves, volutes, corniches, entablements, piédestaux; membres épars et qui semblent palpitants des statues tombées la face contre terre; tout cela confus, groupé en monceaux, disséminé et ruisselant de toutes parts, comme les laves d'un volcan qui vomirait les débris d'un grand empire; à peine un sentier pour se glisser à travers ces balayures des arts qui couvrent toute la terre. »

L'enceinte de la ville peut se rattacher à plusieurs époques, et il y en a une partie extrêmement ancienne. « Ce qui frappe tout d'abord, dit le *Guide en Orient*, c'est la muraille cyclopéenne ou phénicienne, composée de blocs énormes. On en compte trois principaux, monstres auprès desquels les autres ne sont rien. Ils mesurent environ 20 mètres

de long sur 4 ou 5 de haut, et autant d'épaisseur. Ils occupent la base de la muraille et supportent six autres blocs de moindres dimensions. Au-dessus, la muraille est évidemment d'une époque postérieure et formée de fragments rapportés : bases de colonnes, morceaux de frises, mais le tout en pierres qui paraîtraient de grandes dimensions, si elles n'étaient à côté des monolithes de la base. »

Malgré l'antiquité de cette enceinte, les monuments intérieurs, dont les ruines sont encore debout, appartiennent tous à l'époque romaine. A l'entrée de la ville on trouve d'abord des propylées, puis on arrive au grand temple du Soleil dont il ne reste plus que les substructions et six colonnes immenses. La longueur du temple était de 89 mètres sur 48 de large; il comptait dix colonnes de front et dix-neuf sur chacun des côtés (fig. 197).

Le temple de Jupiter domine l'enceinte de toute sa hauteur. « La façade latérale sud, la première qu'on aperçoive en entrant, est celle qui a le plus souffert. Il ne reste plus que quatre colonnes du péristyle; res autres ont été renversées, et l'on admire leurs débris gigantesques au fond du fossé. On observera les bases massives des colonnes écroulées et les murs de la cella, remarquable par la puissance et la régularité de sa construction, ainsi que par la belle frise sculptée qui occupe la galerie supérieure... Quand on pénètre par l'angle sud-ouest, en escaladant d'énormes débris de colonnes, de frises et de corniches, on se trouve sur la façade ouest du temple, c'est-à-dire sur la face postérieure de la cella. Cette façade n'a gardé que deux colonnes entières debout, supportant une belle frise et trois tronçons obliques et ébranlés. La façade nord est la mieux conservée : elle présente encore neuf colonnes debout, non cannelées, à chapiteaux corinthiens, supportant une frise et une corniche de la plus grande richesse. Le plafond qui reliait la colonnade à la cella est encore presque entièrement conservé; il est admirablement sculpté et divisé en caissons de forme alternativement losangique et hexagonale, contenant des figures en haut-relief qui toutes ont été mutilées. On y reconnaît cependant des têtes d'empeleurs et de divinités... L'intérieur du temple surprend par la grandeur de ses dimensions (49 mètres de long sur 26 de large), la beauté de sa construction, la régularité des blocs qui forment la muraille et surtout par la richesse de son ornementation [1]. »

Outre ces grands édifices, on voit à Balbek un petit temple circu-

1. *Guide en Orient.*

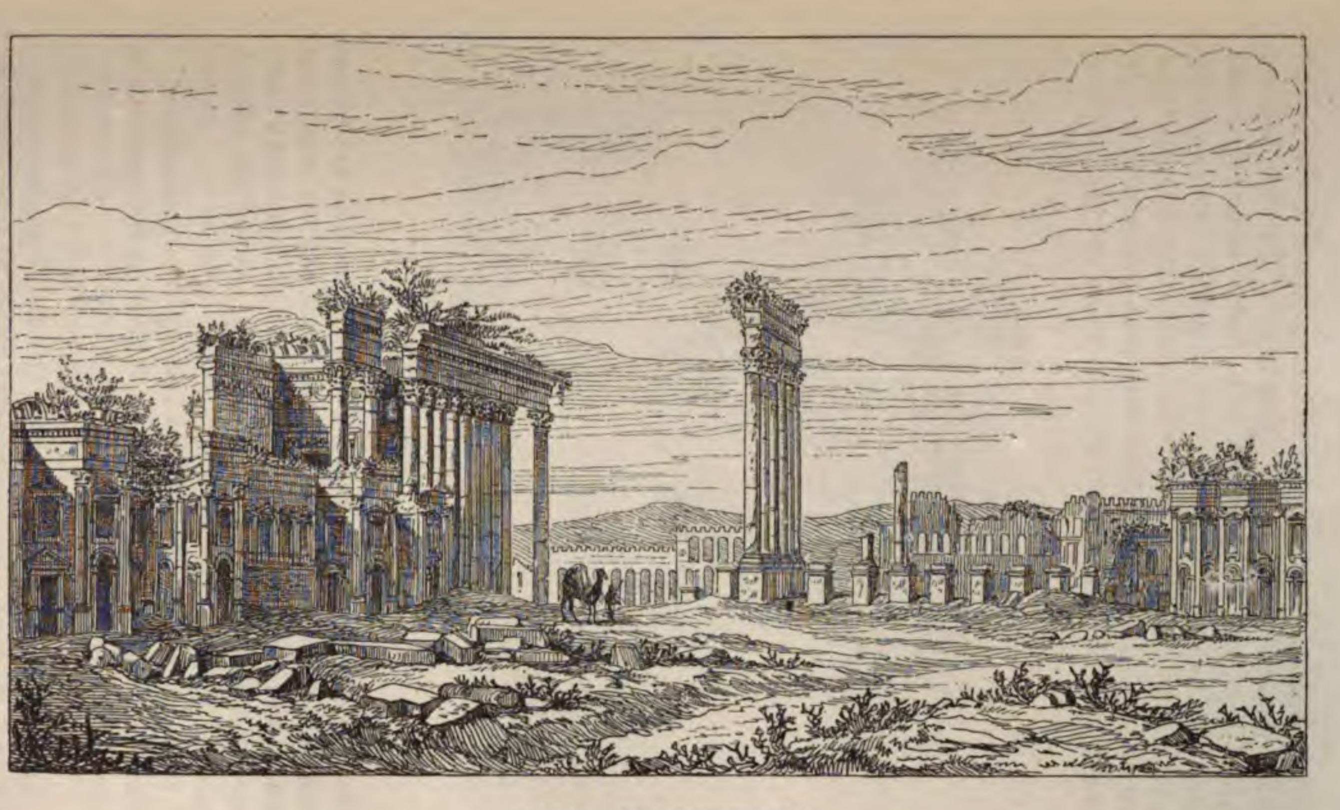


Fig. 197. — Vue générale de Balbek.

laire d'une grande élégance et dont certaines parties sont remarquables par leur conservation. « Extérieurement, la cella présente des niches de style corinthien, formées d'une voûte cintrée soutenue par deux pilastres à palme : il reste trois de ces niches. Dans l'une on a sculpté un aigle, dans les autres des espèces de coquilles. Les niches sont séparées l'une de l'autre par un pilastre corinthien qui répond à une des colonnes du péristyle. Au-dessus des niches règne une frise représen-

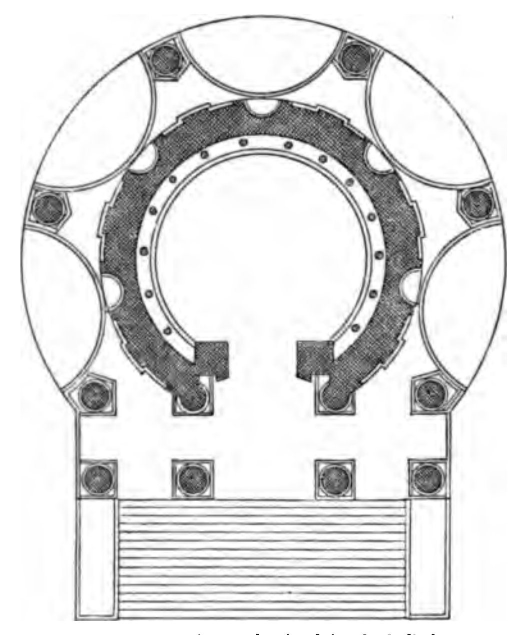


Fig. 198. — Petit temple circulaire de Balbek. Plan.

tant des guirlandes sculptées, puis la corniche très-riche qui relie les colonnes du péristyle. Cette corniche ne forme pas une bande circulaire, comme aux temples de Vesta et de la Sibylle à Rome et à Tivoli, mais elle forme des arcs de cercle rentrant avec une colonne à chaque brisure » (fig. 198 et 199).

Enfin, il ne faut pas quitter Balbek sans signaler les tombeaux et les fragments de tout genre, qui font de cette ruine un des restes les plus fameux de l'antiquité.

La Phénicie. — La Phénicie, située au sud de la Syrie propre et près de la Palestine, n'est qu'une petite langue de terre étroite, qui

s'étend le long de la mer. Cette contrée a eu dans l'histoire ancienne une importance énorme par son industrie, son commerce, et l'immense richesse de ses villes et de ses nombreuses colonies. Les Phéniciens sont les plus anciens navigateurs. Ils construisaient leurs vaisseaux avec les cèdres et les sapins qu'ils allaient tailler dans le mont Liban, et

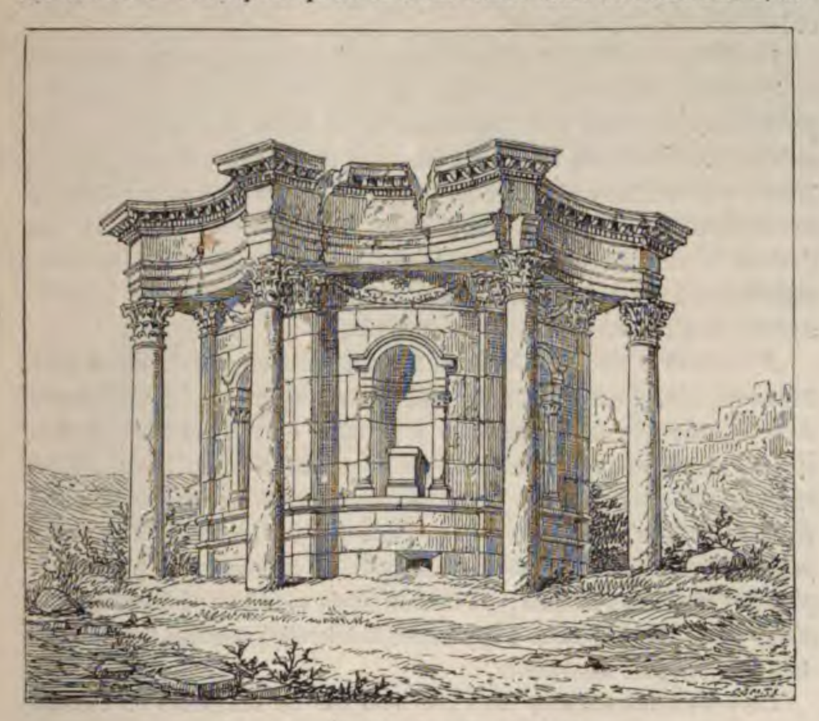


Fig. 199 — Petit temple circulaire de Balbek.
Vue perspective.

avant tous les autres peuples de l'antiquité, ils osèrent affronter les mers. Ils formèrent promptement des établissements fixes dans les petites îles, dont aucun peuple ne pouvait leur disputer la possession, et de simples comptoirs de commerce sur les côtes populeuses, où ils n'auraient pu sans danger posséder des territoires toujours exposés aux coups des indigènes venus de l'intérieur.

Les colonies phéniciennes demeuraient en général dans des rapports assez intimes avec la métropole, mais, dans la partie orientale de la Méditerranée, elles furent peu à peu remplacées par des établissements grecs. Les principales étaient dans l'île de Chypre, fameuse par ses bois de construction, ses vins et ses huiles, et dans la Crète, où on exploi-

ait des mines d'or. L'Espagne, alors si riche en mines d'argent qu'elle était comme le Pérou de l'antiquité, la Sicile et l'Italie avaient reçu des colonies phéniciennes : aucune n'égala en importance Carthage et les établissements de la côte d'Afrique. Navigateurs intrépides, les Phéniciens allaient chercher l'étain dans les îles Cassitérides (îles Britanniques) et l'ambre dans la Baltique.

Les Phéniciens étaient industrieux en même temps que commerçants et échangeaient partout le produit de leur travail contre les matières premières. Ils surent très-anciennement travailler les métaux, et des savants modernes ont émis l'hypothèse, que l'époque appelée âge de bronze pourrait bien répondre au temps où les produits métallurgiques des Phéniciens étaient exportés partout. Ils poussèrent aussi très-loin l'art de la verrerie; enfin, leurs tissus étaient l'objet d'une immense exportation à cause des belles teintures de pourpre, fabriquées à Tyr et à Sidon et si recherchées dans toute l'antiquité.

Si l'industrie était florissante en Phénicie, on n'en saurait dire autant des beaux-arts. Il est difficile de savoir si ces peuples ont été sculpteurs, dans le sens que nous attachons à ce mot; on n'a retrouvé aucune statue phénicienne; la barbarie et la grossièreté de leurs petites statuettes d'idoles accusent une absence complète de sentiment plastique. On comprend même difficilement que les grands prêtres et les prophètes de Juda aient eu tant de peine à empêcher la population juive de porter ses hommages à des divinités aussi peu séduisantes que celles-là, et l'on est tenté d'approuver la loi religieuse qui leur défendait d'en faire de semblables.

On peut d'ailleurs s'en faire une idée par les statuettes en bronze, que nous reproduisons ci-contre et dont les modèles sont au musée de Cagliari. Elles ont été trouvées sur les côtes de l'île de Sardaigne, très-anciennement colonisée par les Phéniciens. La figure 200 représente la déesse Astarté : elle a la langue pendante et la tête surmontée du croissant de la lune, ou de cornes affectant cette forme. Son corps, en forme de gaîne, est couvert de mamelles, et le croissant de la lune reparaît à sa base. Cette figure présente une certaine analogie avec la Diane d'Éphèse, mais sous une forme beaucoup plus grossière.

Le dieu Baal est représenté sur notre figure 201 : Baal était la grande divinité des Phéniciens, et les Juifs le regardaient comme le mauvais principe et le grand ennemi de Jéhova. Cette horrible divinité a la forme d'un monstre barbu, dont la coiffure se termine par une trompe qui tient un serpent ou un poisson; son corps est pourvu de

mamelles féminines, et il tient une espèce de sceptre dans une main et un œuf dans l'autre. Enfin, sur la figure 202, on voit la grande triade phénicienne, composée de Baal, Melkart et Astarté : pour exprimer l'idée d'une divinité triple et une tout à la fois, les Phéniciens ont fait un monstre à trois têtes, dont le corps, vêtu de trois tuniques, est serré dans une ceinture formée de trois serpents, et qui tient à la main une énorme fourche. Les statuettes phéniciennes qu'on a retrouvées diffèrent entre elles par les attributs, mais elles présentent toutes le même caractère de barbarie, lequel contraste singulièrement avec les productions égyptiennes de la même époque.

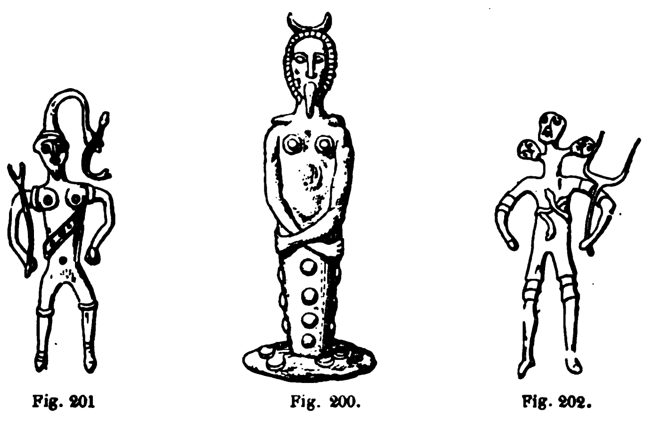


Fig. 201 Fig. 200. Fig. 202.

Idoles phéniciennes en bronze. (Muséo de Cagliari.)

Le titre le plus sérieux des Phéniciens à notre reconnaissance est peut-être l'invention de l'alphabet. « Les Assyriens, dit M. Maspéro, s'étaient arrêtés au syllabisme, les Égyptiens avaient trouvé le caractère alphabétique sans pouvoir se débarrasser des syllabes et des idéogrammes, des homophones et des polyphones : les Phéniciens inventèrent l'alphabet proprement dit... M. de Rougé a prouvé qu'au temps où les Pasteurs régnaient en Égypte les Cananéens avaient choisi, parmi les formes de l'écriture cursive, un certain nombre de caractères répondant aux articulations fondamentales de leur langue. »

Ce sont les Phéniciens qui ont enseigné aux Grecs à se servir de l'alphabet, et cependant, fait bien curieux à noter, non-seulement les Phéniciens ne nous ont pas laissé de livres, mais encore il n'y a pas de peuples dont on ait moins d'inscriptions. « Une des causes qui contribua à cette rareté, dit M. Renan, fut l'habitude de faire des inscriptions sur des plaques de métal. Les cadres où étaient placées ces inscriptions et

les traces des moyens de fixation se voient encore sur beaucoup de monuments. On sait que les inscriptions sur plaques de métal se conservent en beaucoup moins grand nombre que les inscriptions sur pierre, le métal ayant plus de valeur et étant plus facilement transportable que la pierre. »

LES MONUMENTS FUNÈBRES. — Les seuls monuments qu'on trouve dans l'ancienne Phénicie sont des tombeaux. Les plus anciens paraissent être des excavations naturelles ou creusées artificiellement dans le rocher (fig. 203). La disposition la plus ordinaire de ces caveaux offre

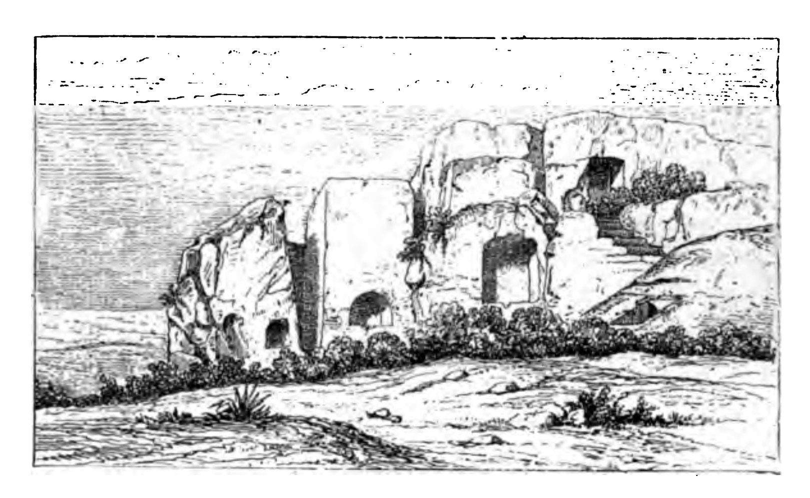


Fig. 203.. — Sépultures des tyriens dans les rochers.

une ou plusieurs chambres, dans les parois desquelles s'ouvrent des espèces de niches où l'on plaçait les cadavres, enfermés dans leurs cercueils. Ces tombeaux servaient presque toujours à toute une famille.

« Les caveaux, dit M. Renan, sont de styles fort divers; on peut les ranger en trois classes : 1° caveaux rectangulaires, s'ouvrant à la surface du sol par un puits de 3 ou 4 mètres de long sur 1 ou 2 mètres de large. Au bas des deux petites faces de ce puits s'ouvrent deux portes rectangulaires aussi, de la même largeur que la petite face, donnant entrée à deux chambres encore rectangulaires dans toutes leurs dimensions, où étaient les sarcophages; 2° caveaux en voûte, offrant des niches latérales pour les sarcophages, et dans le haut ces soupiraux ronds, creusés à la tarière, qui nous ont tant préoccupés à Djebel;

3° caveaux peints et décorés selon le goût de l'époque romaine, avec des inscriptions grecques. »

On trouve aussi en Phénicie (fig. 204) un certain nombre de tombeaux, dont la date est peut-être moins ancienne et qui sont de

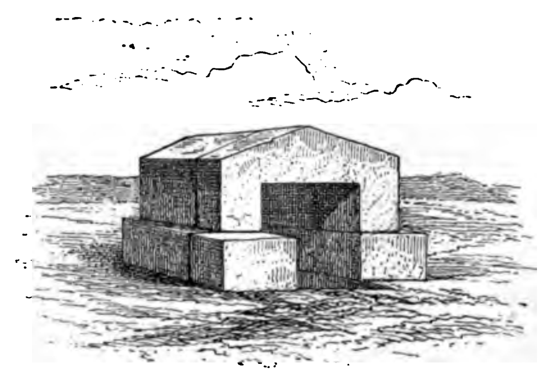


Fig. 204. — Monument funèbre dans la plaine de Marathus. (Phénicie.)

véritables monuments en pierre, abritant un caveau. Un autre mausolée (fig. 205) présente la forme d'un cube, surmonté d'une pyramide.



Fig. 205. — Monument funèbre, pyramide posée sur un cube. (Phénicie.)

Nous nous sommes servis, pour ces gravures, des savantes restaurations, de M. Thobois, l'architecte qui a accompagné M. Renan, en Phénicie.

Ce qui n'est pas moins curieux que le tombeau dont nous venons de parler, c'est l'imitation qui en a été faite, pendant la domination romaine, dans un autre monument (fig. 206). On peut conclure de là que

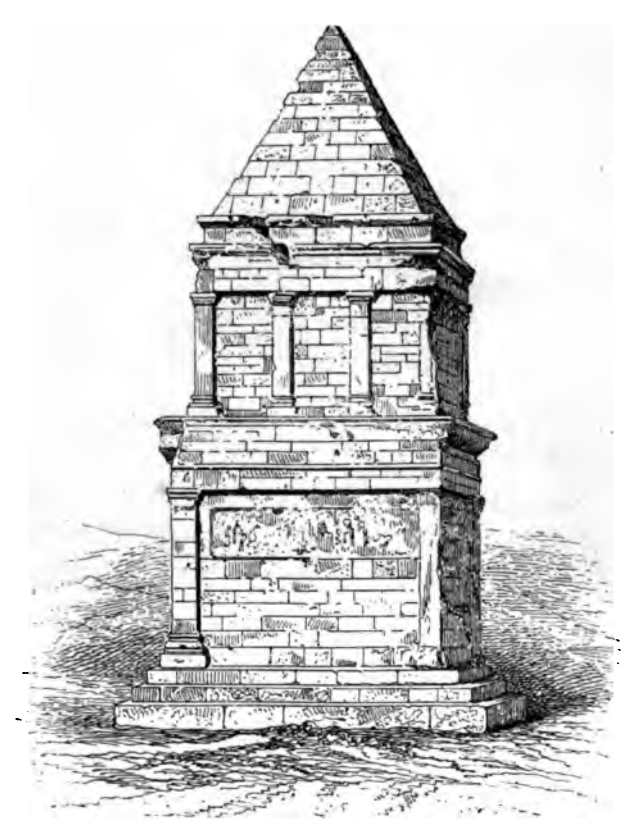


Fig. 206. — Tombeau de l'époque romaine. (Phénicie.)

les usages funéraires des Phéniciens étaient bien enracinés dans la contrée, puisque, même sous les Romains, les tombeaux ont quelquefois conservé la forme qu'ils avaient anciennement.

Cette forme pourtant n'était pas toujours la même, et le type du cylindre se substitue parfois à celui de la pyramide. C'est ce qu'on voit aux environs d'Aradus, où M. Renan a signalé plusieurs tombeaux particulièrement intéressants. « L'un d'eux, dit le savant orientaliste, est un vrai chef-d'œuvre de proportion, d'élégance et de majesté. »

Nous donnons ci-dessous (fig. 207) une vue d'ensemble de ce monu-

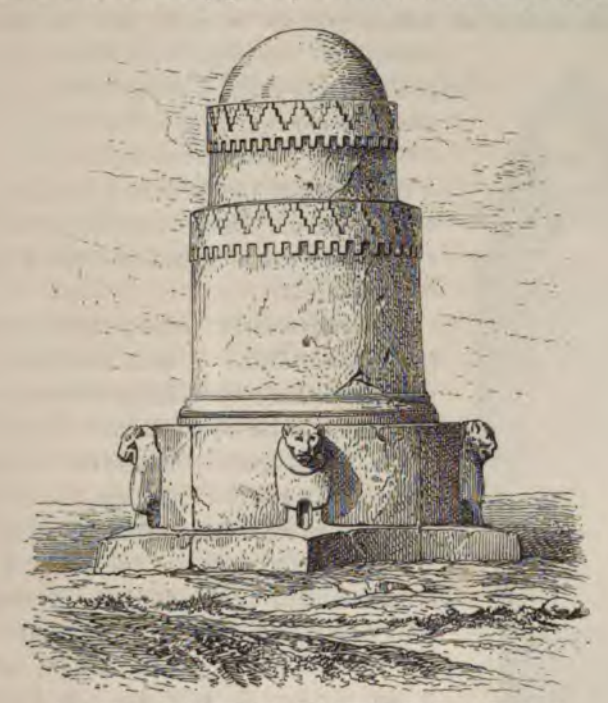


Fig. 207. — Monument funèbre à Amrit. (Plaine de Marathus.)

ment dont les parties manquantes ont été restituées par M. Thobois.

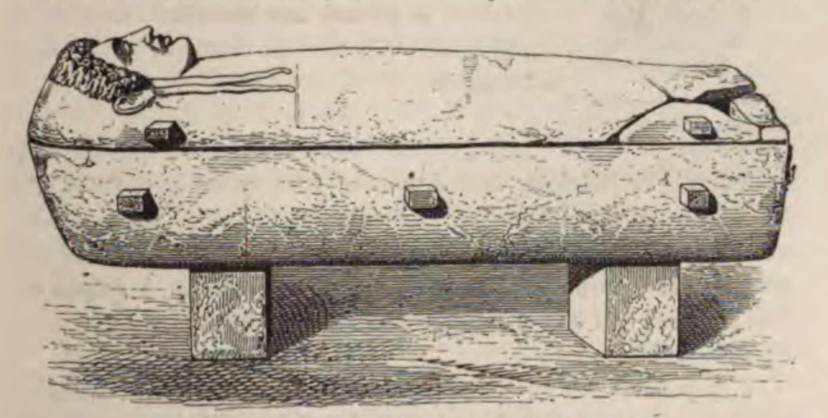


Fig. 208. — Sarcophage phénicien. (Musée du Louvre.)

La forme adoptée pour les sarcophages n'est pas moins curieuse

Elle présente souvent une singulière analogie avec certains monuments égyptiens, comme on peut le voir sur la figure 209, qui montre un sarcophage trouvé près de Sidon. Ces sarcophages ont la forme d'une gaîne ou même d'une véritable momie, mais le travail de la plupart d'entre eux trahit un ciseau grec. C'est ce dont il n'est pas possible de douter en voyant le beau sarcophage du Louvre, trouvé près de Tripoli, et que nous avons reproduit ci-avant sur notre figure 208.

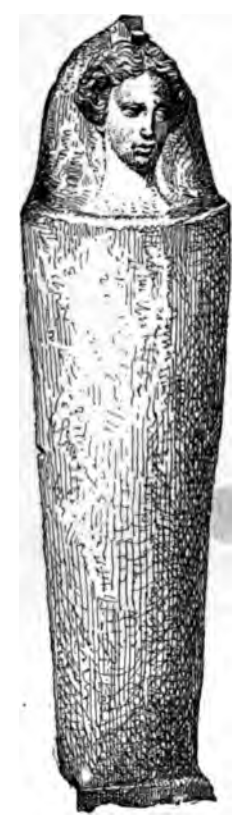


Fig. 209. — Sarcophage phénicien trouvé près de Sidon.

Ce monument est en marbre blanc et taillé en gaîne; il est formé de deux morceaux, dont la partie inférieure est évidée pour recevoir le corps tandis que la partie supérieure forme un couvercle. Des poignées saillantes ont été ménagées pour que le sarcophage puisse être soulevé. Le trou auriculaire du côté gauche, dans la tête qui décore le couvercle, a été percé d'un trou communiquant avec l'intérieur, et dont le but était probablement que le mort pût entendre par là les prières qui lui étaient adressées. Il est curieux de voir par ces détails avec quelle habileté les artistes grecs, installés en assez grand nombre en Syrie et en Phénicie pendant la période macédonienne, savaient se prêter aux exigences de ceux qui les faisaient travailler.

Les villes Phéniciennes. — *Sidon,* ancienne capitale de la Phénicie, était située au bord de la mer. Cette ville fut fondée, suivant Moïse, par Sidon, fils de Chanaan, qui lui donna son nom. Les habitants se rendirent fameux de bonne heure par leur industrie et leur habileté dans le travail des métaux. A propos des jeux funèbres qui furent célébrés en l'honneur des mânes de Patrocle, Homère dit :

« Le premier prix était un vase d'argent admirablement travaillé; il tenait six mesures et était d'une beauté si parfaite qu'il n'y en avait point sur la terre qui pût l'égaler. C'était un ouvrage des Sidoniens, les plus habiles ouvriers du monde dans l'art de graver et de ciseler; il avait

été apporté sur les vaisseaux phéniciens qui, étant abordés à Lemnos, en avaient fait don au roi Thoas... Achille voulut honorer d'un si beau présent la mémoire de son ami... »

Pline signale les fabriques de verre des Sidoniens qui étaient fameuses dans l'antiquité.

Les auteurs anciens ne nous ont laissé aucun renseignement sur cette ville célèbre que la Bible appelle toujours *Sidon la Grande*. Strabon dit seulement : Sidon est située à environ quatre cents stades au delà de Béryte; entre ces deux villes, on trouve le fleuve Tamyras, le bois consacré à Esculape, et Léontopolis. » Sidon n'a conservé sur son sol aucun vestige de sa grandeur passée; une médaille nous montre seulement un autel roulant, dans lequel sont deux petits cônes, forme sous laquelle les Phéniciens représentent souvent la divinité (fig. 210).



Fig. 210.
Monnaie de Sidon.

« La ville de *Tyr,* dit Strabon, le dispute à Sidon en grandeur, en célébrité, en ancienneté, ainsi que l'attestent de nombreuses traditions mythologiques; car si, d'un côté, les poëtes ont répandu davantage le nom de Sidon (en effet, Homère ne parle pas de Tyr), de l'autre, la fondation de ses colonies, tant en Libye qu'en Ibérie, jusqu'au delà des colonnes d'Hercule, élève bien plus haut la gloire de Tyr. Toutes les deux ont donc été jadis et sont encore maintenant très-célèbres et très-florissantes; et quant au titre de métropole des Phéniciens, chacune d'elles croit avoir le droit d'y prétendre. Sidon, située sur le continent, possède un beau port, creusé par la nature; mais Tyr, entièrement renfermée dans une île, est jointe au continent par une chaussée qu'Alexandre construisit lorsqu'il fit le siége de cette ville. Elle a deux ports, l'un fermé, l'autre ouvert; ce dernier s'appelle le Port-Égyptien. On dit que les maisons y ont un nombre d'étages plus grand encore qu'à Rome; aussi a-t-elle manqué d'être entièrement détruite par les tremblements de terre qu'elle a éprouvés; elle essuya aussi de grands dommages quand elle fut assiégée et prise par Alexandre. Mais elle surmonta tous ses malheurs, et sut réparer ses pertes, tant par la navigation, dans laquelle les Phéniciens, en général, ont de tout temps surpassé les autres peuples, que par la fabrication de la pourpre. Il est vrai que la multitude des ateliers de teinture rend le séjour de cette ville incommode; mais aussi c'est à l'habileté de ses habitants dans ce genre d'industrie qu'elle doit sa richesse. »

Antérieurement à la ville insulaire dont parle Strabon, il y avait l'ancienne ville continentale qui, au temps de Pline, était liée à l'autre par une longue suite de maisons de campagne et d'usines : c'est cette ancienne ville qui portait le nom de Paléo-Tyr, et que les Hébreux nommaient Sor (rocher ou ville forte).

Après Sidon, Tyr devint le centre de l'activité dans la Phénicie. Tyr est la Venise de l'antiquité : fière de ses vaisseaux, riche par son industrie et son immense commerce, cette florissante cité semblait devoir échapper aux inévitables décadences de l'histoire. Mais, de même que Bonaparte est entré dans Venise, inviolée jusque-là, Alexandre mit fin à la puissance de Tyr. Le conquérant macédonien avait dans son armée des architectes grecs, et une chaussée de quatre stades, élevée sur la mer, le fit entrer victorieux dans la cité. Une ville ruinée peut toujours se relever par le travail, quand elle est sans rivale, mais Tyr ne résista pas à la fondation d'Alexandrie, qui devint à son tour reine de la Méditerranée.





Fig. 211. Fig. 212.
Monnaie de Tyr. (Période macédonienne.)

Nous montrons (fig. 211 et 212) une monnaie de Tyr sous la période macédonienne.

Aradus (Orouad) était située dans une île garnie de récifs et dépourvue de ports. « C'est, dit Strabon, un rocher battu de tous côtés par la mer, d'environ sept stades de tour, tout couvert d'habitations, et si peuplé encore à présent que les maisons y ont un grand nombre d'étages. On dit qu'Aradus doit sa fondation à des exilés de Sidon. Les habitants boivent de l'eau de pluie, conservée dans des citernes, ou de celle qu'on fait venir de la côte opposée. »

Malgré ces conditions défavorables, Aradus devint une ville florissante : le géographe grec nous en donne un peu plus loin le motif. Pendant les guerres de Syrie, les habitants, profitant de ces dissensions, firent un traité par lequel il leur était permis de recevoir ceux qui, abandonnant le royaume, voudraient se réfugier parmi eux, sous la condition de n'être point obligés de les livrer, mais en même temps de ne point leur permettre de quitter l'île sans l'autorisation du roi. « Il en résulta pour eux, ajoute Strabon, de grands avantages; car ceux qui cherchèrent un refuge dans leur île étaient des personnages distingués qui, ayant été chargés de fonctions d'une haute importance, avaient les plus grands sujets de crainte; ils regardèrent donc comme des bien-

faiteurs et des sauveurs les Aradiens qui leur avaient accordé l'hospitalité, et ils s'en montrèrent reconnaissants, surtout après leur retour dans leur patrie. Ce fut par ce moyen que les Aradiens purent acquérir une grande portion de la côte, qu'ils possèdent encore maintenant, et prospérer sous tous les autres rapports. Ils ajoutèrent à cette cause de prospérité par leur intelligence et leur activité pour la navigation; et, quoiqu'ils eussent sous les yeux l'exemple des Ciliciens, leurs voisins, qui se livraient à la piraterie, jamais ils ne voulurent faire cause commune avec eux, en prenant part à ce genre de brigandage. » Nous donnons (fig. 213 et 214) une monnaie d'Aradus; elle représente une tête de femme avec un voile, couronnée de tours pourvues de créneaux d'une forme particulière aux villes de l'Asie.





Fig. 213. Fig. 214

Monnaie d'Aradus.

Byblos (Djebel), située sur une petite éminence à peu de distance de la mer, a été particulièrement célèbre dans l'antiquité par le culte qu'on y rendait au dieu syrien Adonis. Les fêtes qui avaient lieu pour célébrer la mort et la résurrection du jeune dieu attiraient dans cette ville un concours immense de population. Les mamelons qui descendent du mont Liban à la Méditerannée étaient couverts de sanctuaires, ou de petits autels ombragés de caroubiers. Avec les pierres qui en proviennent, on a élevé de petites chapelles chrétiennes et plusieurs portent innocemment des inscriptions en l'honneur de Jupiter, de Vénus ou d'Astarté. L'un des deux côtés de l'élégant baptistère de Djebel, dit M. Renan, est formé par une pierre énorme qui a servi de fronton monolithe à un temple dans le style égypto-phénicien. On y retrouve tous les emblèmes communs à l'Égypte et à la Phénicie dont parle Philon de Byblos (globe ailé environné de serpents, etc.). Il ne reste rien aujourd'hui du fameux temple de Byblos, mais on croit en avoir une sorte de représentation sur le revers d'une monnaie de Macrin (fig. 215 et 216).



Fig. 215. Fig. 216.

Monnaie de Macrin.

Tripolis (Tripoli) était une ville formée de trois quartiers, habités par une population différente : le premier passait pour avoir été

fondé par les Sidoniens, le second par les Tyriens, le troisième par les Aradiens. Chacun de ces peuples continua à habiter exclusivement son quartier. « Tripolis, dit Diodore de Sicile, est une ville très-célèbre de la Phénicie : elle se compose de trois villes séparées l'une de l'autre par un stade d'intervalle. Elle renferme le sénat des Phéniciens, qui délibère sur les affaires les plus importantes de l'État. »

Cette ville, qui a su garder jusqu'à nos jours une certaine importance, n'a pas conservé de ruines antiques.

Béryte (Beyrouth) était située à cinq ou six lieues de Sidon, dont elle était probablement une colonie. Cette ville a été détruite plusieurs fois, et notamment pendant les guerres de Syrie. Sous Justinien, il y eut à Béryte une école célèbre pour l'enseignement de la jurisprudence. Cette ville est aujourd'hui une des stations commerciales les plus importantes du Levant. La ville ancienne n'a pas laissé de traces, mais dans les environs on voit de nombreuses antiquités, entre autres des stèles assyriennes; l'une d'elles présentait la figure d'un roi. La côte offre de nombreuses inscriptions gravées sur les rochers.

La dernière ville que nous ayons à signaler sur cette côte est *Ptolémaïs* (aujourd'hui Saint-Jean-d'Acre). Cette ville, située près du Mont-Thabor et du Mont-Carmel, n'a pas laissé d'antiquité : elle a été extrêmement florissante sous la période macédonienne et romaine.

L'ILE DE CHYPRE. — L'île de Chypre (anciennement Cypre) est située, dans la partie la plus orientale de la Méditerranée, au sud de la Cilicie et à l'ouest de la Syrie. Elle présente la forme d'un triangle allongé et est couverte de montagnes élevées, avec de nombreux vallons dont la fertilité était proverbiale dans l'antiquité. Les premiers habitants qu'elle reçut du continent passent pour avoir été des Phéniciens et des Ciliciens; à ces éléments de population il ne tarda pas à s'en ajouter de nouveaux. Un mot d'Hérodote a fait croire longtemps à une ancienne émigration égyptienne contemporaine des Pasteurs; mais aucun document nouveau n'est venu confirmer cette hypothèse. En revanche, il est impossible de ne pas admettre les anciens rapports de l'île de Chypre avec les populations phrygiennes de l'Asie Mineure. Ce sont les Corybantes, prêtres phrygiens de Cybèle, qui exploitent les mines de cuivre dans l'île de Chypre, et adaptent les danses orgiastiques au culte d'Aphrodite. On y retrouve également les Dactyles Idéens, autre caste de mineurs également vouée à Cybèle, et les indus-

trieux Telchines de Rhodes, qui répandent dans l'île la connaissance et le goût des arts manuels.

Les établissements grecs dans l'île de Chypre ne sont pas antérieurs à la guerre de Troie, mais ils finirent par occuper la plus grande partie du pays qui perdit peu à peu son caractère oriental primitif. Ce mélange de races produisit le culte d'Aphrodite ou Vénus, qui est originaire de Chypre et se répandit de là dans les îles de la Grèce et ensuite dans tout l'Occident. Ce fait s'est traduit mythologiquement dans la fable : la déesse, sortie de l'écume des flots sur le rivage de Chypre, navigue ensuite vers la Grèce et aborde à Cythère.

Il y a cependant un abîme entre la gracieuse création de la Grèce et l'ancienne divinité de Chypre, qui n'est qu'une forme de l'Astarté phénicienne. Celle-ci représentait la force créatrice et reproductive qui entretient et fait multiplier tous les êtres qui ont vie sur la terre. Mais ce sont les Grecs qui ont forgé la légende de cette divinité, et qui lui ont donné la forme qu'elle a prise dans l'art. La déesse primitive de Paphos n'avait même pas la forme humaine. C'est, dit Tacite, un bloc arrondi, plus large à la base et se rétrécissant au sommet comme une pyramide. L'historien ajoute que la signification de cet emblème est demeurée inconnue. Les médailles de Chypre offrent, en effet, l'image du temple de Paphos, gravée sur le revers avec la divinité que les Phéniciens adoraient primitivement sous la forme d'une pierre conique, le plus ancien type connu de la déesse Astarté, plus tard identifiée avec



Fig. 217.



Fig. 219.



Fig. 218.

Monnaies de l'île de Chypre.

Vénus. La figure 217 est une médaille du temps d'Auguste : elle nous montre l'antique idole conique dans sa simplicité primitive. Dans une autre médaille, frappée (fig. 218) sous Vespasien, on voit la même idole avec une étoile et un flambeau à chacun de ses côtés. Enfin une médaille de Julia Domna, mère de Caracalla (fig. 219), présente le même

symbole, mais cette fois beaucoup plus complet. Ici, la pierre conique se rapproche un peu plus de la figure humaine puisqu'on y reconnaît l'emplacement de la tête et des rudiments de bras. Au dessous du temple, apparaît le croissant de la lune surmonté d'une étoile à huit rayons. On retrouve les deux candélabres, et on voit en plus deux colombes posées sur les toits du temple; une autre colombe est au pied de l'édifice dans une espèce de cour entourée d'une balustrade.

Ces représentations barbares devaient nécessairement se modifier au contact de la Grèce. Si l'on voulait remonter la série des transformations que Vénus a subies avant d'arriver au type qui a prévalu dans la belle époque de l'art, on assisterait à une évolution religieuse qui embrasse une période de près de mille ans. Or, entre un Grec ou un Romain des grands siècles et un matelot phénicien de l'époque primitive, il y a autant de différence qu'entre un seigneur de la cour de Louis XV et les grossiers compagnons des rois mérovingiens.

Parmi les statuettes primitives trouvées à Chypre, il y en a une dont le front est orné d'une couronne, où l'on voit des trous destinés sans doute à recevoir des étoiles ou des fleurs : elle porte également des colliers, mais ce qu'elle a surtout de remarquable, c'est que ses bras sont dans une attitude analogue à celle de la Vénus de Médicis, et de la plupart des Vénus de la grande époque. Comme il n'y a dans cette idole aucune recherche de la grâce, on comprend plus aisément la signification symbolique de ce geste consacré. La déesse pose une main sur ses flancs qui ont porté le genre humain et l'autre sur le sein qui le nourrit. Dans les statues de la grande époque, le mouvement de la Vénus semble exprimer l'émotion de la pudeur et s'étonner d'être nue. Rien de pareil dans les images du premier âges : celle-ci représentent la mère universelle qui montre crûment ce qu'elle est, et affirme par là sa puissance et son rôle créateur.



Fig. 220. — Tête de Vénus diadémée. (Chypre.)

La Vénus primitive prit dans la ville d'Amathonte une forme en-

core plus bizarre qu'à Paphos. « Elle était, dit Macrobe, habillée en femme, bien qu'elle ait une barbe, le mantien d'un homme et un spectre à la main. » Cette conception hybride ne pouvait être acceptée par l'esprit grec, et, sous son influence, le type abrupt et bizarre de l'ancienne Vénus de Chypre fit place à une figure de jeune fille, caractérisée par la grandeur démesurée de son diadème. La figure 220, d'après un fragment découvert à Chypre, nous montre une tête ceinte d'une couronne richement travaillée d'où s'échappent de gracieuses boucles de cheveux.



Fig. 221. — Vénus assise. (Chypre)

La déesse de Chypre nous apparait encore dans la figure 221 qui représente Vénus assise, les bras allongés sur les genoux et tenant une fleur dans sa main droite. Sa tête est coiffée d'une triple couronne de roses, son cou orné d'une triple rangée de perles. C'est, en effet, au milieu des pierreries étincelantes, des fleurs et de l'encens qu'on honorait la déesse de Paphos et d'Amathonte.

La fleur que ces déesses tiennent à la main est un emblème caractéristique du culte qu'on rendait à Vénus dans l'île de Chypre ; la déesse est, en effet, le symbole du printemps et, à ce titre, elle est l'épouse

d'Adonis, le bel adolescent qui, chez les Phéniciens, personnifie le soleil au moment de la première végétation.

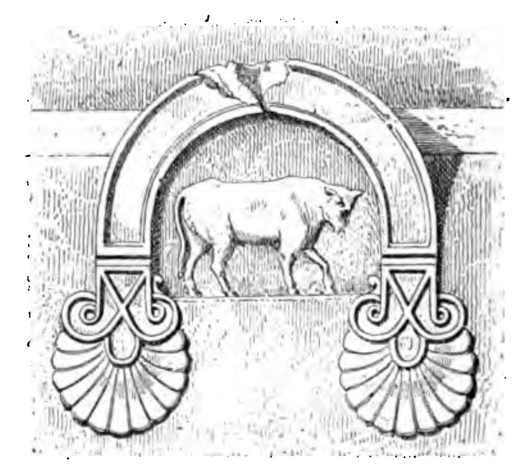

Fig. 222.
Prêtresse de Vénus. (Chypre.)

Une prêtresse de Vénus, tenant une fleur, mais debout cette fois, et caractérisée par une coiffure orientale en forme de mitre, est représentée sur notre figure 222.

Les principaux sanctuaires de la déesse étaient ceux de Paphos et d'Amathonte.

Paphos est le lieu où Vénus a paru pour la première fois, resplendissante de beauté et portée par l'écume des flots. La ville était entièrement consacrée à cette déesse, qui avait deux temples, l'un dans la ville même, l'autre dans le bois sacré. De nombreux débris accumulés montrent l'emplacement de ces édifices.

Amathonte était, comme Paphos, une ville consacrée à Vénus, ou plutôt à la déesse phénicienne que les Grecs ont transformée pour en faire le type gracieux d'Aphrodite. On a trouvé près d'Amathonte plusieurs monuments importants, entre autres un vase colossal qui est maintenant au musée du Louvre. Ce vase, qui ne mesure pas moins de 3m,70 de diamètre, est taillé dans un seul bloc et pourvu de quatre anses sculptées, avec un petit taureau au milieu; nous donnons (fig. 223) la représentation d'une de ces anses.


Fig. 223. — Vase d'Amathonte. (Détail d'une anse.)

Salamine, sur la côte orientale, ville purement grecque et qui fut longtemps florissante, n'existe plus aujourd'hui. Une colline semée de débris et entourée d'une enceinte ruinée marque l'emplacement que la ville occupait autrefois.

Soli est une ancienne colonie athénienne qui s'appelait autrefois *Æpeia.* Plutarque nous rapporte par quelles circonstances son nom aurait été modifié : « Solon, dit-il, étant venu dans l'île de Chypre, se lia d'amitié avec Philocyprus, un des rois de l'île qui habitait une petite ville bâtie par Démophon, fils de Thésée, près du fleuve Clarius. C'était un endroit fort d'assiette, mais du reste un terrain stérile et ingrat. Solon persuada au roi de transporter la ville dans une belle plaine située plus bas, et de l'agrandir en la rendant plus agréable. Il aida même à la construire et à la pourvoir de tout ce qui pouvait y faire régner l'abondance et contribuer à sa sûreté. Philocyprus eut bientôt un si grand nombre de sujets, qu'il encourut la jalousie des rois voisins. Aussi, par une juste reconnaissance pour Solon, donna-t-il à sa ville, qui s'appelait d'abord Æpeia, le nom de Soli. »

Citium qui fut la patrie du philosophe Zénon, chef des Stoïciens, est signalée par Strabon comme possédant un beau port. Ce port est maintenant comblé, mais la ville ancienne a laissé des traces nombreuses, qui attestent le mélange des Phéniciens et des Grecs. Ces derniers avaient fini par avoir la prépondérance, car on trouve plus d'inscriptions grecques que d'inscriptions phéniciennes, et les débris des monuments se rattachent presque tous à une origine grecque. Cependant les fouilles ont mis à jour une grande pierre de basalte de sept pieds de haut sur deux et demi de large, couverte d'inscriptions cunéiformes et décorée sur la face supérieure de l'image en relief d'un prince ou d'un prêtre portant un sceptre dans sa main gauche. On croit reconnaître dans ce fragment un des rares monuments de la domination des Assyriens dans l'île de Chypre.

VI

L'ASIE MINEURE.

Aspect du pays. — Notions historiques. — La Cappadoce et le Pont. — La Phrygie. — La Bithynie. — La Mysie. — La Lydie. — Les villes d'Ionie. — La Carie. — La Lycie. — La Pamphylie et la Cilicie.

Aspcte du pays. — Située à l'extrémité la plus occidentale du continent asiatique, l'Asie Mineure est une vaste presqu'île qui s'avance

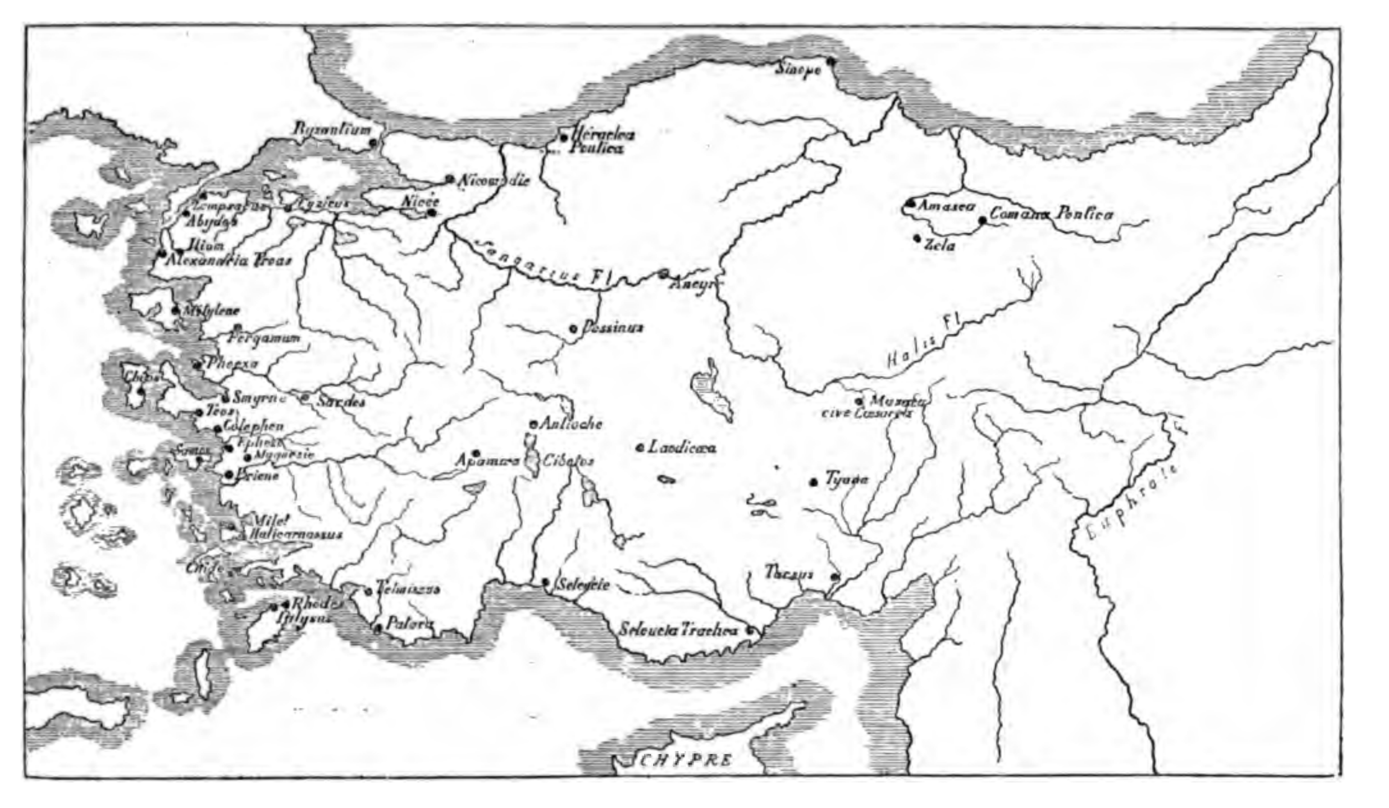


Fig. 224. — Carte de l'Asie Mineure.

vers l'Europe comme une sentinelle avancée de l'Orient. Le nom d'Asie Mineure n'est pas fort ancien et n'apparaît pas avant l'empire romain, mais il est aujourd'hui si universellement accepté pour désigner cette contrée, qu'il ne serait pas possible de lui en assigner un autre. Elle est bornée à l'est par l'Euphrate, au nord par le Pont-Euxin, au sud par la Méditerranée, et à l'ouest par la mer Égée. La dimension totale du pays est à peu près égale à celle de la France.

Comme relief du sol, l'Asie Mineure présente un vaste plateau, couvert de lacs et hérissé de montagnes, s'abaissant, vers les trois mers qui la baignent, par des pentes plus ou moins abruptes. Ces montagnes forment, en courant de l'est à l'ouest, deux chaînes principales qui sont le Taurus au sud et l'anti-Taurus au nord. Les rameaux qui s'en détachent sont séparés par des vallées profondes et boisées, où d'innombrables ruisseaux entretiennent la fraîcheur.

L'Halys est le fleuve le plus considérable de la péninsule; il se jette dans le Pont-Euxin (mer Noire), ainsi que le Thermodon, célèbre par le combat des Amazones, et le Sangarius qui arrose la Phrygie. Dans la Propontide (mer de Marmara), nous signalerons seulement le Granique, dont le nom est inséparable de celui d'Alexandre. Dans la mer Égée, viennent déboucher le Scamandre et le Simoïs, simples filets d'eau qu'Homère a rendus fameux; le Caïque, l'Hermus, le Caystre et le Méandre. La Méditerranée reçoit le Xante, torrent qui traverse la Lycie, le Cestrus, l'Eurymédon et le Mélas, dans la Pamphylie, enfin, le Cydnus en Cilicie.

NOTIONS HISTORIQUES. — Des peuples nombreux et sortis de contrées différentes vinrent tour à tour s'établir dans l'Asie Mineure, et les traditions que chacun d'eux apportait, formèrent en se croisant la plupart des légendes dont s'enrichit la mythologie grecque.

Parmi ces traditions, il y en a une qui ne relève pas directement de l'histoire, mais que nous ne pouvons passer sous silence, parce qu'elle a été admise dans toute l'antiquité, c'est celle qui concerne les amazones. Ces femmes guerrières conservaient leur virginité pendant toute la durée du service militaire, et se mariaient ensuite pour avoir des enfants. Elles remplissaient les magistratures et toutes les fonctions publiques. Les hommes passaient leur vie à la maison, comme ailleurs les ménagères, et ne se livraient qu'à des occupations domestiques. Quand un enfant naissait, les amazones le remettaient entre les mains des hommes qui le nourrissaient de lait et d'autres aliments conve-

nables à son âge. Si l'enfant était une fille on lui brûlait les mamelles, afin d'empêcher ces organes de se développer par suite de l'âge; car

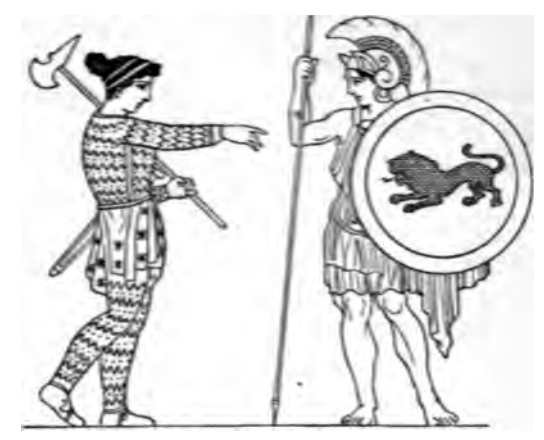


Fig. 225 — Amazone et guerrier. (Peinture de vase.)

des mamelles saillantes eussent été incommodes pour le maniement de l'arc. Les artistes, toutefois, n'ont tenu aucun compte de ce dernier



Fig. 226. — Amazone combattant. (D'après un vase peint.)

caractère, et, dans les statues notamment, les amazones ont presque toujours de fort beaux seins.

Le costume de ces femmes guerrières présente une grande diversité dans les ornements des étoffes, et réunit une richesse un peu sauvage à une véritable élégance. Quelquefois elles portent de longs pantalons étroits et des manches collantes : leur costume ressemble alors à une espèce de maillot tout bigarré de dessins, comme l'indique la figure 225. L'amazone tient sa hache sur l'épaule et adresse la parole à un guerrier placé devant elle. La figure 228 nous montre une amazone portant le costume qu'on voit aux guerriers grecs. C'est là un fait assez rare et qu'il était important de signaler. Elle est en compagnie d'une autre amazone vêtue à peu près comme celle de la figure précédente, sauf le capuchon.


Fig. 227. — Amazone (Peinture de vase.)

Les amazones combattent souvent avec deux javelots, comme le montre la figure 229, dont le costume est d'ailleurs parfaitement bien caractérisé. Cette guerrière ne porte pas de pantalons; les jambes sont chaussées de brodequins très-élégants qui remontent jusqu'au-dessous du genou. Une large ceinture la serre à la taille, et deux bretelles qui se croisent sur la poitrine viennent s'y ajuster. La figure 227 nous offre une autre variante du costume des amazones; celle-ci a les jambes nues.


Fig. 228. — Amazones. (Peinture de vase.)

Le bouclier des amazones est généralement échancré, comme on le voit sur la figure 226. Celle-ci combat avec une épée courte et large : toutefois l'épée n'est pas l'arme habituelle de ces héroïnes; plus ordinairement, elles tiennent

en main un arc, des javelots, ou bien encore une hache. Cette hache,



Fig. 229. — Amazone. (D'après un vase peint.)

dont un côté est arrondi tandis que l'autre est pointu (fig. 230), est une arme caractéristique des amazones. Cette dernière figure est coiffée du bonnet que nous avons l'habitude de nommer bonnet phrygien, mais qui est commun à plusieurs peuples de l'Asie.



Fig. 230. — Amazone portant sa hache. (D'après un vase peint.)

Le mythe des amazones se relie absolument au culte de Diane, qui paraît avoir eu une grande importance dans les contrées que la mythologie leur assigne comme résidence. Quelquefois même, comme sur la figure 232 que nous donnons plus loin, ces héroïnes portent un costume analogue à celui de la déesse : c'est la chemise courte des

Doriens que nous retrouvons aussi sur plusieurs statues célèbres, entre autres sur la fameuse amazone du Vatican (fig. 231).

Pline parle de cinq statues d'amazones exécutées pour le temple de Diane à Éphèse, par autant de sculpteurs célèbres, entre lesquels il y eut un concours. Le jugement fut remis aux concurrents eux-mêmes, et chacun d'eux plaça naturellement son œuvre au premier rang; la statue de Polyclète, qui, d'après le vote de ses rivaux, avait mérité la seconde place, obtint la première, et celle de Phidias fut classée immédiatement après. L'amazone du Vatican (fig. 231) est regardée comme une imitation de celle qui remporta la victoire, mais c'est une hypothèse dénuée de preuves sérieuses.



Fig. 231. — Amazone. (Musée du Vatican.)

Les anciens historiens et les poëtes font mention de plusieurs reines des Amazones dont les noms sont parvenus jusqu'à nous; nous citerons parmi les plus fameuses : Antiope qui, vaincue par Thésée, épousa son vainqueur; Penthésilée, tuée par Achille au siége de Troie; Thomyris, qui fit périr Cyrus; et, enfin, Thalestris, qui visita, dit-on, Alexandre.

Les amazones sont assez souvent représentées sur les sarcophages, car on croyait rendre là un hommage à la valeur du défunt. Dans la figure 233, la tunique dorienne a été remplacée par un vêtement asiatique avec un pantalon à petits plis serrés. La différence de costume qu'on remarque dans les amazones sur les monuments antiques, prouve la divergence des traditions qui se rapportent à ces héroïnes.

Les anciens croyaient les amazones originaires de Scythie, pays où plusieurs reines ont laissé un nom fameux dans l'histoire : on a sup-

posé qu'il pouvait y avoir dans les fables qui les concernent comme de vagues souvenirs transformés par la mythologie. Il paraît certain, dans tous les cas, que les Scythes ont fait de nombreuses incursions dans l'Asie Mineure, et y ont fondé des établissements. Ils comptent même parmi ceux auxquels on attribue la population primitive de cette contrée.

Quant aux éléments de la civilisation qui s'est développée en Asie Mineure, ils se rattachent à des événements sur lesquels on a des données historiques plus positives. Nous savons par Hérodote que l'Égypte a été longtemps maîtresse du pays, bien que son influence y soit peu apparente. Mais il n'en est pas de même de l'Assyrie et de la Médie, avec

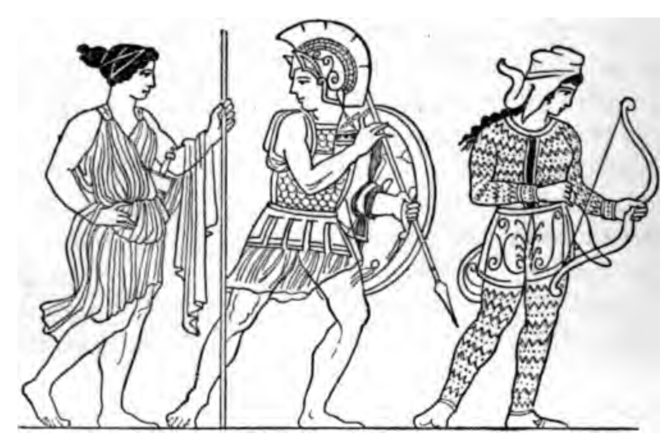


Fig. 232. — Amazones.
(D'après une peinture de vase.)

lesquelles les provinces situées à l'orient de l'Halys, et notamment la Cappadoce, offrent de nombreuses similitudes. Les Phéniciens ont en grande partie peuplé la Cilicie, et envoyé des colonies sur toutes les côtes de la mer Égée, où les Grecs se sont établis ensuite. Il y a donc eu en cette contrée un mélange complet de l'Orient et de l'Occident, mélange qui apparaît surtout en Lydie à l'époque de Crésus. La Grèce et l'Asie semblent là se coudoyer absolument.

Après la chute du royaume lydien, l'Asie Mineure a passé successivement aux mains des Perses, des Grecs et des Romains, qui tous y ont laissé des traces de leur génie propre. Plusieurs royaumes, formés des débris de l'empire d'Alexandre, s'y sont successivement fondés, et quelques-uns tiennent dans l'histoire une place assez importante. Mais comme leurs limites ont été extrêmement variables, il vaut mieux en

parler séparément, en étudiant chacune des contrées qui composent l'Asie Mineure. Pour cette étude, nous commencerons par les provinces orientales, où l'esprit asiatique est beaucoup plus prononcé que dans



Fig. 233. — Amazone à cheval.

(Bas-relief d'un sarcophage.)

celles qui regardent la Grèce. Nous verrons donc successivement la Cappadoce et le Pont, la Phrygie, la Bithynie, la Mysie, la Lydie, les villes d'Ionie, la Carie, la Lycie, la Pamphylie et la Cilicie.

La Cappadoce et le Pont. — La Cappadoce, la contrée la plus orientale de l'Asie Mineure, confine à l'Arménie dont elle est séparée par l'Euphrate; le royaume de Pont, qui la borne au nord et s'étend à l'ouest jusqu'au fleuve Halys, peut être considéré comme faisant partie de la même contrée.

Après avoir appartenu successivement aux Perses et aux Grecs, ce pays, constitué en royaume, prit une grande importance avec Mithridate et finit par être réduit en province romaine.

Les anciens considéraient les habitants de la Cappadoce comme appartenant à la même race que les Syriens. C'est sur les rives du Thermodon, fleuve qui se jette dans le Pont-Euxin, qu'ils plaçaient le séjour des amazones; mais *Thémiscyre*, qui, dans la fable, était leur lieu de résidence, n'a pas laissé de ruines antérieures à l'époque romaine.

L'ancienne capitale de la Cappadoce, *Masaca*, appelée *Césarée* sous les Romains, était située dans une contrée volcanique, au pied du mont Argée, dont les neiges ne fondent jamais; l'absence d'eau, la stérilité du sol et la fréquence des tremblements de terre ont arrêté les accroissements de cette ville, qui a pourtant laissé des ruines assez importantes. C'est à *Amasée*, la patrie de Mithridate et du géographo Strabon, que sont les tombeaux des anciens rois; il en reste des ruines dont le style présente de l'analogie avec ceux de Persépolis. Placée au fond d'une gorge profonde et escarpée dont tous les abords étaient défendus, cette ville passait autrefois pour extrêmement forte.

Sous la domination romaine, la ville la plus importante de la contrée fut *Trapezus*, aujourd'hui Trébizonde, mais cette ville n'a pas conservé d'antiquités intéressantes.

En redescendant vers le sud, on trouve *Tyane*, où naquit le fameux thaumaturge Apollonius; elle était bâtie sur une de ces hautes terrasses qu'on appelait autrefois chaussées de Sémiramis. Un superbe aqueduc, dont cinquante arcades sont encore debout, est tout ce qui reste de la ville antique.

Dans le mont Taurus, on trouvait *Castabales*, dont le temple de Diane, signalé par Strabon, était desservi par des prêtresses, qui pouvaient, dit-on, marcher impunément pieds nus sur des charbons ardents. Au reste, Strabon nous dépeint toute cette contrée, qu'il connaissait à fond puisqu'il en était natif, comme un lieu de pèlerinage, où on accourait en foule pour assister aux cérémonies.

Parmi ces sanctuaires fameux, les plus importants étaient *Zèla*, avec un grand temple consacré à la déesse Anaitis et les deux *Comana*, l'une en Cappadoce, l'autre dans le Pont (fig. 234 et 235). Bien que soumis nominalement aux autorités civiles, les habitants de ces villes relevaient bien plutôt du grand prêtre, et cette fonction était fort recherchée, car elle passait pour plus lucrative que celle du gouverneur de la province. A *Comana*, la déesse était desservie par six mille hiérodules, tant hommes que femmes. Le culte de la déesse était d'ailleurs purement asiatique, et ses cérémonies n'avaient rien de commun avec celles qui sont d'origine grecque.





Fig. 234. Fig. 235.
Monnaies de Comana de Pont.

Les ruines les plus importantes de la Cappadoce sont celles de *Pterium*, très-ancienne ville dont l'histoire ne fait mention que pour

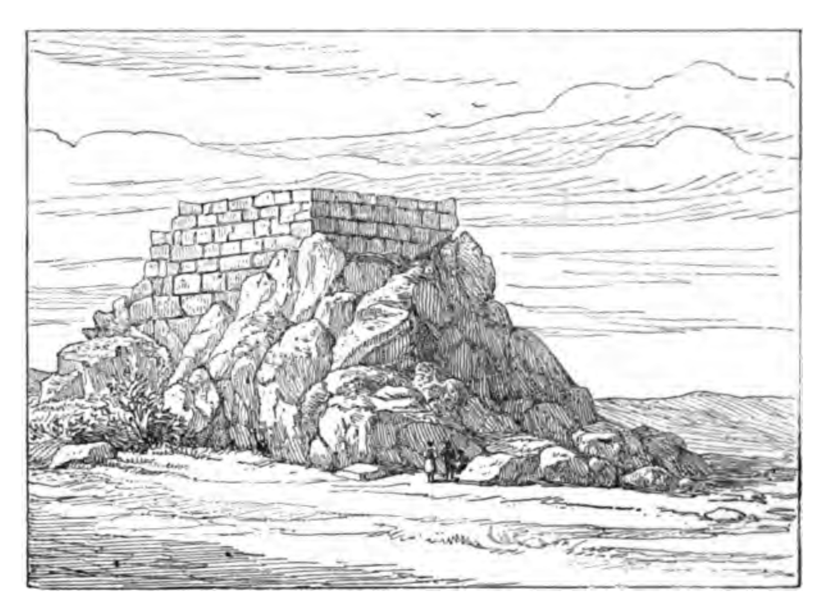


Fig. 236. — Acropole de Pterium.

raconter sa destruction par Crésus et la transportation de ses habitants dans d'autres contrées. Ce qui donne à ces ruines un très-grand intérêt, c'est leur caractère purement asiatique et antérieur à toute influence grecque. Il ne reste plus que les asises de son temple, dédié à la

déesse Anaitis; elles sont formées de blocs énormes, et le plan de cet édifice présente, suivant M. Texier, une grande analogie avec celui du temple de Jérusalem. On voit aussi à Pterium les débris de l'Acropole (fig. 236); le rempart très-épais, et formé de pierres sèches d'appareil polygonal, est percé de portes, dont l'une est décorée de têtes de lion de 90 centimètres de saillie.

A quelque distance de Pterium, est une enceinte taillée dans le roc, autour de laquelle sont sculptés des bas-reliefs avec de nombreuses figures : ce sont les rochers d'Iasili-Kaia. Notre figure 237 donne un



Fig. 237. — Bas-relief sculpté. (Rochers d'Iasili-Kaia.)

fragment de ces bas-reliefs. Une femme, couronnée de tours et montée sur un lion, échange un emblème mystique avec un personnage, coiffé d'un bonnet long et pointu, et qui tient en main une massue. Des cortéges de figures toutes semblables et qui se suivent, des emblèmes qui trahissent comme un vague souvenir de l'Égypte et de la Phénicie, des animaux fantastiques comme on en trouve dans tout l'Orient, constituent la décoration énigmatique de ces rochers sculptés. Mais le bonnet pointu et le soulier recourbé par le bout peuvent au moins donner à ce bas-reliefs une date approximative, celle de la domination des Mèdes dans cette partie de l'Asie Mineure.

A l'occident du royaume de Pont, vient la Paphlagonie, qui a fait également partie des possessions de Mithridate. Parmi les villes de cette province, nous signalerons seulement *Sinope*, qui devint très-importante par son commerce et sa marine, mais dont les ruines n'offrent qu'un intérêt secondaire. Sinope est la patrie de Diogène le cynique.

LA PHRYGIE. — La Phrygie, située à l'occident de l'Asie Mineure, mais séparée de la mer par la Lydie et la Carie, a formé autrefois un royaume

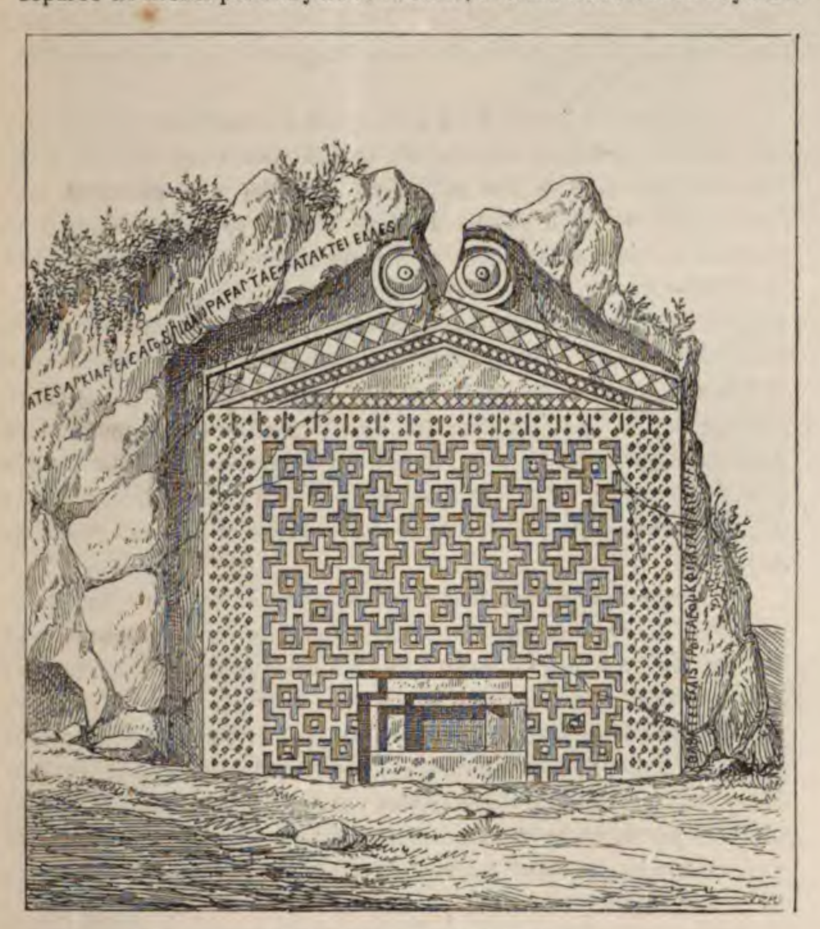


Fig. 238. — Tombeau de Midas.

indépendant. Vouée au culte de Cybèle, qui s'est répandu de là dans tout le monde antique, cette contrée a une très-grande importance mytho-

logique. Le roi de Phrygie, Midas, a été le compagnon de Bacchus, dont le culte est si intimement lié à celui de Cybèle : cette liaison se rapporte à l'extension de la culture de la vigne, comme la plupart des mythes qui concernent Bacchus.

Malgré les fables que les Grecs ont attachées au roi Midas, il paraît certain que ce nom a été porté par une dynastie de rois phrygiens, avant la conquête du pays par Crésus. Ces rois avaient établi leur résidence dans une contrée montagneuse qu'arrose le fleuve Sangarius. Une vallée, remplie de monuments funéraires, passe pour avoir été le lieu de leur sépulture. Le plus important de ces monuments a reçu le nom de Tombeau de Midas (fig. 238).

« Le rocher sur lequel il est sculpté, dit M. Texier, est isolé de tous les autres, et présente une surface de 400 mètres carrés environ, sur laquelle sont sculptés des méandres en relief qui entourent une niche... A droite et à gauche de cette surface sont deux espèces de pilastres, qui supportent une frise, si l'on peut donner ce nom à un pareil ajustement. Les pilastres et la frise sont ornés de losanges en creux, dans l'intervalle desquels sont de petits quadrilatères. Le monument est couronné par un fronton, orné aussi de différents ajustements de losanges en creux et en relief. Au sommet du fronton sont deux sculptures circulaires, que l'on prendrait pour des boucliers, si les autres monuments de ce genre n'indiquaient que c'est un ajustement particulier dans le genre des volutes. » M. Texier traduit ainsi l'inscription qui accompagne ce monument : *Atys, grand prêtre, a dédié ce cénotaphe au roi Midas, fils de Gordius.*

Les tombeaux phrygiens présentent souvent, à l'intérieur, une disposition qu'il importe de signaler. « La coutume de l'ensevelissement sur des lits funèbres, dit M. Heuzey, paraît avoir pris naissance en Asie Mineure. S'il n'est pas possible de désigner le peuple qui l'a inventé, on peut dire pourtant que c'est en Phrygie qu'on en trouve les plus anciens exemples. » Les vallées intérieures de la Phrygie renferment, en effet, des grottes sépulcrales, caractérisées par de larges banquettes taillées dans les parois de la chambre funéraire. Ces lits sont en général au nombre de trois, de manière à former un véritable triclinium funéraire; ils étaient destinés à recevoir les corps.

Pessinunte ou *Pessinus*, la ville sainte des Phrygiens, était située aux pieds des monts Dindyme, dont les vallons retentissaient sans cesse du son des cymbales et des tambourins, et des hurlements que poussaient les adorateurs de Cybèle, qui a reçu de là le nom de Dindymène.

Cybèle, divinité d'origine purement asiatique, était une personnification de la terre dans sa fécondité. Les Grecs l'identifièrent promptement avec Rhéa, mère de Jupiter, et elle fut honorée sous l'empire romain sous le nom dé *Mère des dieux*. Mais son culte à Rome même n'est pas très-ancien : Attale, roi de Pergame, avait donné aux Romains une image de la déesse, qui manifesta tout de suite sa puissance en montrant l'innocence de la vestale Claudia Quirina. Cette vestale, injustement accusée, conduisit avec sa seule ceinture le vaisseau qui portait la statue et l'amena dans le port du Tibre, tandis qu'aucune force humaine n'était parvenue à le faire bouger.



Fig. 239. — Cybèle.
(D'après une statue antique, à Rome.)

Ce miracle, qui fit acquitter la vestale et donna un grand crédit à la déesse, est figuré dans un bas-relief placé sur le piédestal de la statue de Cybèle (fig. 239). La déesse, assise sur un cube, symbole de l'immobilité de la terre, est couronnée de tours et appuyée sur un tympanon ou tambour, qui est son attribut ordinaire.

Le lion est l'animal consacré à Cybèle et, sur plusieurs monuments (fig. 240), on voit la déesse conduisant un char attelé de lions.



Fig. 240. — Cybèle sur son char.
(D'après une médaille antique.)

Les prêtres de Cybèle avaient le rang de princes, et le temple qu'ils desservaient à Pessinunte était renommé dans toute l'antiquité; on a retrouvé l'emplacement de ce temple ; les débris qui en subsistent paraissent appartenir à l'époque macédonienne.

Le palais des rois de Phrygie, qui s'élevait sur les bords du fleuve Sangarius, avait été autrefois une véritable ville, mais au temps de Strabon il n'y avait plus là qu'un village.

L'ancienne *Célènes*, célèbre dans la mythologie par les aventures du

Silène Marsyas, avait été primitivement la capitale de la Phrygie. Marsyas est une antique personnification de la musique phrygienne. Quand Minerve eut inventé la flûte, elle rejeta avec mépris cet instrument qui l'obligeait à faire une vilaine grimace en enflant ses joues pour la faire vibrer. Marsyas ramassa aussitôt la flûte et, n'ayant pas les mêmes scrupules que la déesse, il se mit à en jouer et devint d'une habileté telle qu'il réglait à sa volonté le cours des fleuves. C'est ainsi qu'il préserva la Phrygie d'une invasion, en faisant déborder une rivière devant l'armée ennemie qui ne parvint pas à la franchir. Une monnaie des Apaméens représente Marsyas jouant de la double flûte (fig. 241) et placé sur le fleuve Méandre, que représentent allégoriquement les deux sinuosités sur lesquelles reposent les pieds du Silène.


Fig. 241. — Marsyas. (Monnaie des Apaméens.)

Enflé de ses succès, Marsyas osa défier Apollon : le dieu vainquit la flûte phrygienne avec sa lyre grecque, et écorcha sans pitié son ennemi après l'avoir attaché à un arbre. Les nymphes de la contrée pleurèrent si abondamment que leurs larmes formèrent la rivière qui porte le nom de Marsyas. Cette fable n'est qu'une des mille manières dont la mythologie traduit la rivalité des Grecs et des Orientaux.

L'antique ville de Célènes fut ruinée par les guerres. Antiochus Soter, qui la releva, lui donna le nom d'*Apamée*, que portait sa mère. Cette cité devint très-importante par son commerce; quelques-unes de ses monnaies sont parvenues jusqu'à nous (fig. 242 et 243).


Fig. 242. Fig. 243.
Monnaie d'Apamée. (Phrygie.)

Antiochus Soter donna aussi le nom de sa femme, Laodice, à une ville qu'il fonda sur le Lycus, *Laodicée*; cette ville acquit une grande renommée par la beauté de ses laines qu'on exportait partout. Plusieurs citoyens opulents contribuèrent à son embellissement; Strabon cite entre autres Hiéron, qui lui fit une donation magnifique et y éleva à ses frais plusieurs monuments somptueux. Les ruines qui subsistent de Laodicée datent toutes de l'époque romaine.

La ville d'*Aizani* n'a pas une grande importance dans l'histoire, mais elle a laissé des ruines magnifiques. L'édifice qui attire d'abord les regards est un temple de Jupiter, tout en marbre blanc, placé sur une vaste terrasse, à laquelle on parvient en traversant des décombres amoncelés. Dix-huit colonnes d'ordre ionique sont encore debout. De

vastes souterrains placés sous l'acropole, les ruines de deux autres temples, d'un agora, d'un hippodrome assez vaste, d'un théâtre considérable creusé dans la colline et avec des gradins en marbre blanc, attestent la magnificence de cette cité, à peine mentionnée par les auteurs anciens. Le Rhyndacus, qui séparait la ville en deux parties, était bordé de quais ornés de sculptures et traversé par deux ponts de marbre qui subsistent encore. De nombreux tombeaux se voient en dehors de la ville.

Il faut encore citer, parmi les villes phrygiennes, *Hiérapolis*, connue par ses eaux minérales qui y faisaient affluer les malades de toutes les parties de l'Asie Mineure; il en reste un théâtre, un arc de triomphe et des thermes.





Fig. 244. Fig. 245.
Monnaie d'Acmonia.

Il ne subsiste rien de l'ancienne *Acmonia*, dont la fondation remonte à l'époque mythologique, mais on en a quelques jolies médailles (fig. 244 et 245).

Ancyre (aujourd'hui Angora), dans la Galatie phrygienne, a conservé des ruines gréco-romaines d'un grand intérêt, entre autres le fameux monument où est la copie du testament d'Auguste, inscrit à Rome sur deux tables de bronze. Le temple d'Augute a conservé sa belle porte en marbre et les deux murs parallèles qui formaient le grand côté de la Cella.



Fig. 246. — Germa.
(Daprès une médaille antique.)

La ville de *Germa*, qui fut fondée par les Galates et devint plus tard une colonie romaine assez importante, n'a pas laissé d'autres monuments que ses médailles. L'une d'elles (fig. 246) est particulièrement intéressante parce qu'elle représente les trois Grâces vêtues : elle date de l'époque romaine.

LA BITHYNIE — Les provinces de Bithynie et de Mysie, situées contre le Bosphore et l'Hellespont, formaient la contrée qu'on appelait précédemment Petite Phrygie. C'est un pays riche en souvenirs historiques et en villes autrefois florissantes. En Bithynie, il faut nommer Héraclée qui avait un bon port sur le Pont-Euxin, d'où cette ville a pris le nom d'Heraclea Pontica; on en a quelques médailles (fig. 247 et 248).





Fig. 247. Fig. 248.
Monnaie d'Heraclea Poutica

Prusa, aujourd'hui Brousse, au pied du mont Olympe, était une ville peu importante avant l'époque byzantine. *Chalcédoine*, sur le Bosphore en face de Byzance, était au contraire une ville florissante, bien qu'elle ait été appelée *ville des aveugles*, parce que ses fondateurs avaient méconnu l'admirable situation de Byzance. Cette épithète fut, suivant Strabon, prononcée par la Pythie dans un oracle donné aux fondateurs de Byzance.

Nicomédie, sur la Propontide, devint sous la domination romaine le siége du gouverneur de la province et fut plus tard le séjour favori de plusieurs empereurs, notamment de Dioclétien et de Constantin. Elle n'a pas conservé de monuments antiques, mais on voit, à quelques lieues de là, sur le Sangarius, un pont élevé par Justinien, qui passe pour une des plus belles constructions romaines dans ce genre. L'historien Arrien est natif de cette ville.

La ville la plus importante de la Bithynie était *Nicée*, où s'est tenu, en 325, le fameux concile œcuménique, auquel on doit le Symbole des Apôtres. Elle n'a gardé de son ancienne splendeur que ses portes et ses murailles, mais elles sont d'une admirable conservation. Il y a deux enceintes flanquées de tours demi-circulaires (fig. 250) : l'une a cent huit tours, et l'autre cent trente. Strabon signale la disposition particulière de cette ville : « Elle est, dit-il, de forme carrée et percée de quatre portes; comme elle est bâtie toute en plaine, et que ses rues tirées au cordeau se coupent à angle droit, on peut, d'une certaine pierre qui s'élève au centre du gymnase, apercevoir à la fois les quatre portes. » Les quatre portes dont parle Strabon subsistent encore; l'une d'elles est accompagnée d'un arc de triomphe.



Fig. 249. — Nicée.
(D'après une médaille antique.)

On a conservé de belles médailles de Nicée; la plupart se rattachent à l'époque romaine. Celle dont on voit le revers (fig. 249) représente Esculape entre Hygie et Télesphore.

La Mysie. — L'ancienne Troade faisait partie de la province de Mysie, mais il n'est rien subsisté de la ville de Troie. Son emplacement même a été l'objet de discussions ardentes; ce qui rend cette

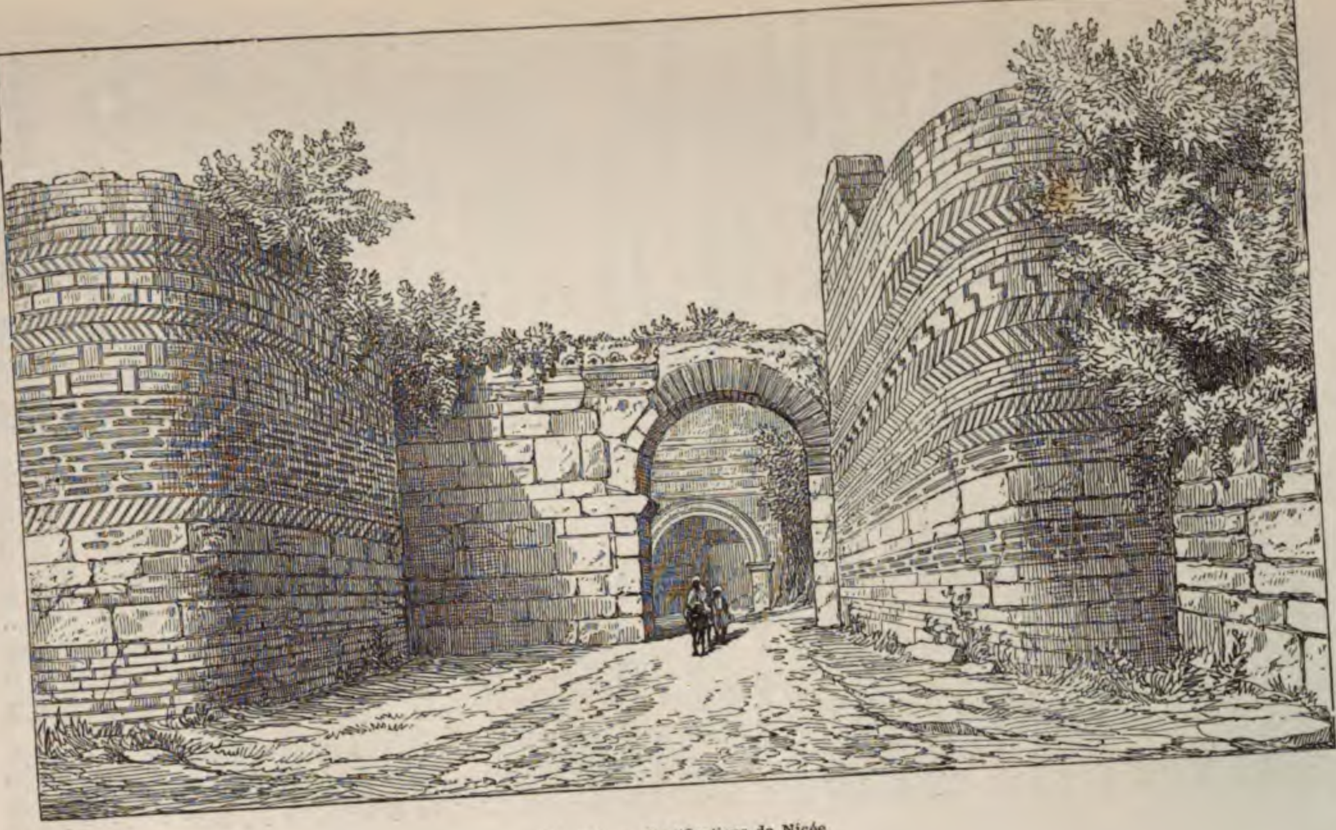


Fig. 250. — Fortifications de Nicée.

recherche extrêmement difficile, c'est que les deux rivières dont parle Homère, et notamment le Simoïs, ont souvent fort peu d'eau en été, et deviennent, en hiver, des torrents dévastateurs dont le lit paraît avoir changé plusieurs fois de direction. De nos jours, des fouilles, exécutées sous la direction du docteur Schlieman, ont amené la découverte d'objets intéressants, que l'auteur des fouilles regarde comme provenant de la ville de Priam. Toutefois, cette prétention a été vivement contestée par des archéologues très-instruits; mais, tout en niant les attributions données, tous ont reconnu l'énorme antiquité dès objets découverts.

C'est aussi avec une grande réserve qu'on doit accepter, pour certains monuments funéraires, les attributions qu'on en fait à des personnages dont la vie, tout empreinte de merveilleux, appartient au domaine de la mythologie autant qu'à celui de l'histoire. Tels sont les tombeaux d'Achille, de Patrocle, d'Ajax, etc. Le plus grand de ces monuments est celui qu'on désigne sous le nom de tombeau d'Ilus; il est construit sur un tertre naturel et s'élève à une hauteur de 20 mètres. Ilus, petit-fils du fleuve Scamandre, est le fondateur d'Ilion. Sur plusieurs de ces *tumuli*, dont la construction est fort ancienne, on trouve des débris de l'époque macédonienne ou romaine. Les anciens, grands admirateurs d'Homère, ont, en effet, élevé plusieurs autels aux héros qu'ils croyaient ensevelis en ces lieux.

Du reste, les anciens se sont toujours trompés dans leurs suppositions sur l'emplacement où s'était élevée la ville de Priam. Six siècles après la destruction de Troie, une ville nouvelle s'éleva à l'endroit où l'on supposait qu'avait été l'ancienne. Elle reçut le nom de *Nouvelle Ilion*, et les habitants, qui se disaient issus des anciens Troyens, reçurent, à ce titre, de nombreuses faveurs des rois de Perse, et ensuite d'Alexandre le Grand, admirateur passionné des œuvres d'Homère. Plus tard les Romains, qui voulaient rattacher leur origine à Énée, lui accordèrent de nouveaux priviléges; malgré cela, cette ville ne s'éleva jamais à un bien haut degré de prospérité. On a reconnu, de nos jours, que cette nouvelle Ilion n'était pas du tout sur l'emplacement de l'ancienne ville.

La ville d'*Alexandria-Troas*, fondée par Alexandre et agrandie par Antigone, a laissé quelques antiquités de l'époque macédonienne et romaine.

Bien autrement intéressantes sont les ruines d'*Assos*, situées un peu plus au sud : ses murailles, les mieux conservées parmi les

murailles grecques de l'Asie Mineure, sont faites avec de grands blocs de trachyte, sans mortier ni ciment. Des tours carrées et des portes, dont les pierres sont appareillées en encorbellement, attestent l'antiquité de ces murs. Une de ces portes est ogivale, forme qui se retrouve souvent en Asie Mineure et paraît avoir été assez usitée du VIII[e] au V[e] siècle avant notre ère.

Plusieurs routes, dont la trace est encore visible, conduisaient à l'acropole, au centre duquel s'élevait un temple dorique d'un style très-archaïque; nous avons au Louvre plusieurs bas-reliefs et un chapiteau de ce temple. Saint Paul et saint Luc sont venus prêcher à Assos.

La ville la plus importante de la Mysie était *Pergame*, qui fut quelque temps capitale d'un royaume puissant. Elle possédait un temple d'Esculape avec une École de médecine extrêmement célèbre : Pergame est la patrie de Gallien. C'était une ville savante, et sa bibliothèque, qui contenait deux cent mille volumes, ne le cédait qu'à celle d'Alexandrie. C'est à Pergame que fut inventé le parchemin, afin de suppléer au papyrus que le roi d'Égypte, Ptolémée, refusait de laisser exporter.

La ville de Pergame renfermait un grand nombre de monuments remarquables par leur magnificence. C'est là qu'a été trouvé le fameux vase, maintenant au Louvre, et qui est connu sous le nom de Vase de Pergame. Outre l'acropole, situé sur une éminence qui dominait la ville, on trouve à Pergame les débris du palais de Lysimaque, les restes d'un pont romain, une basilique chrétienne antérieure à Justinien, les restes d'un théâtre, et un très-curieux amphithéâtre qui est coupé au milieu par un ravin profond dans lequel coule un ruisseau. « Des rochers, dit le *Guide en Orient*, couronnent de chaque côté ce ravin, sur lequel on jetait sans doute un plancher mobile, quand on voulait unir les deux parties de l'amphithéâtre. Un barrage placé en travers arrêtait les eaux qui remplissaient le ravin et formaient, au besoin, un bassin suffisant pour les joutes nautiques. »

Parmi les autres villes de la Mysie, il faut citer *Abydos*, située dans la partie la plus étroite de l'Hellespont (Dardanelles). C'est là que Xercès a jeté un pont de bateaux pour passer d'Asie en Europe. Il ne reste aucun vestige de cette ville, non plus que de *Lampsaque*, que le roi de Perse avait donnée à Thémistocle pour lui fournir sa provision de vin.

Lampsaque était surtout connue par le culte spécial qu'on y rendait à Priape, et par les mœurs licencieuses de ses habitants. Priape, divinité asiatique, dont la mission est de féconder les champs et de faire multiplier les troupeaux, passait pour fils de Bacchus et de Vénus.

Mais Junon, qui était souvent en querelle avec Vénus, le fit naître avec une difformité telle, que Vénus, honteuse d'avoir un pareil fils, l'abandonna. Des bergers recueillirent le nouveau-né et l'amenèrent à Lampsaque, où les habitants s'empressèrent de lui rendre les honneurs divins. L'attribut de Priape, dont la crudité naïve ne choquait personne dans les temps primitifs, ne lui était pas particulier, et il le partageait avec tous les dieux champêtres qui expriment l'éternelle fécondité de la nature. Priape a presque toujours la forme d'un hermès : les images de ce dieu (fig. 251) étaient peintes en rouge ; il porte habituellement en main des fruits et une serpette, ou bien une corne d'abondance.



Fig. 251. — Priape. (D'après une pierre gravée.)

Cyzique était une ville importante et qui a conservé quelques restes, entre autres les fameuses murailles qui furent attaquées vainement par Mithridate. On a retrouvé aussi les restes d'un agora et d'un amphithéâtre qu'on croit avoir été bâti sous Gallien. La ville était bâtie sur une petite île, que deux ponts reliaient au continent du temps de Strabon, mais qui aujourd'hui s'y trouve complétement annexée ; elle était en outre pourvue d'un double port.

En face de la côte de Mysie, était l'île de *Lesbos*, célèbre par ses vins, par ses carrières de marbre, et surtout par le talent musical de ses habitants. C'est sur ses rivages que, selon la fable, la tête et la lyre d'Orphée furent apportées par les flots, quand l'époux d'Eurydice fut mis en pièces par les Bacchantes. Lesbos possédait plusieurs cités florissantes, entre autres *Mitylène*. Épicure et Aristote y ont professé ; Pittacus, Alcée et Sapho y sont nés. Chaque année il y avait à Mitylène des luttes fameuses, où l'on venait de toute part pour disputer le prix de poésie.

La Lydie. — La Lydie a été en quelque sorte le berceau des traditions de la Grèce, avec laquelle elle s'est trouvée en rapport dès la plus haute antiquité par les marins qui sillonnaient la mer Égée. Le mont Tmole, si célèbre dans la mythologie, était le père de Tantale, premier roi de Lydie, suivant la fable. On connaît le repas que ce roi offrit aux dieux et le châtiment qui en fut la conséquence. Le fils de Tantale, Pélops, qui fut le père de Thyeste et d'Atrée, le grand-père d'Agamemnon et de Ménélas, donna son nom au Péloponèse, et toute l'histoire des temps héroïques se rattache à lui.

Le dieu national de la Lydie, Bassareus, était un vainqueur de l'Orient, qui avait parcouru les contrées les plus lointaines de l'Asie.

Son retour de l'Inde est figuré sur un vase peint, où l'on voit le dieu monté sur un chameau à deux bosses (fig. 252), animal particulier à la



Fig. 252. — Bassaréus revenant de la conquête de l'Inde.
(D'après une peinture de vase.)

Bactriane et aux contrées situées au nord de l'Indus. Le caractère oriental des figures est très-prononcé. Aussi, les Grecs l'ont prompte-



Fig. 253. — Bassaréus ou Bacchus avec une Ménade.
(D'après une peinture de vase.)

ment identifié avec Bacchus, conquérant de l'Inde; c'est le type primitif de cette divinité qui, dans nos musées, est ordinairement désignée sous

le nom de Bacchus indien. Les Ménades, compagnes du dieu, portent souvent une longue robe appelée bassara, sur laquelle elles jetaient ordinairement une peau de panthère (fig. 253). Le personnage qui, sur cette figure, précède la Ménade est Bacchus ou Bassareus : il tient en main la canthare mystique. Il porte aussi la longue robe en tissu transparent; mais la peau de panthère qui le recouvre est serrée dans une ceinture, et la tête de l'animal pend par devant.

La statuaire grecque nous a laissé un admirable type du Bacchus lydien, dans plusieurs bustes (fig. 255), et surtout dans la belle figure 254 qu'on désignait autrefois sous le nom de Sardanapale, sur la foi



Fig. 254. — Bacchus lydien, dit le Sardanapale.
(D'après une statue antique.)

d'une inscription placée sur le vêtement du personnage, mais qu'on a reconnue, depuis, être une addition faite postérieurement au monument.

C'est un personnage vêtu d'une ample tunique, enveloppé d'un large

manteau qui entoure deux fois le corps : il porte une longue barbe, et sa tête, dont les cheveux sont relevés vers les tempes, est d'une douceur et d'une gravité sans pareille.



Fig. 255. — Bacchus lydien.

Tout le cortége habituel de Bacchus, c'est-à-dire les Satyres et les Ménades, a son origine en Asie Mineure. La panthère est l'animal favori de ce dieu, comme le lion est l'animal de Cybèle. Aussi, dans plusieurs représentations, Bacchus nous apparaît monté sur une panthère et tenant en main la canthare sacrée (fig. 256). On remarquera sur cette représentation, dont le caractère oriental est néanmoins très-prononcé, Bacchus imberbe; mais, en général, on donne le nom de Bacchus-Thébain aux représentations du dieu lorsqu'il est sans barbe, par opposition au Bacchus oriental qui est barbu; du reste, le dieu apparaît sous ces deux aspects en Grèce aussi bien qu'en Asie : seulement, c'est en Asie, et plus particulièrement en Lydie, que le type du Bacchus barbu a pris naissance en imitation des figures assyriennes, et c'est là, aussi, que s'est for-



Fig. 256. — Bacchus et les Ménades. (D'après une peinture de vase.)

mée la singulière conception des Satyres. Toujours le dieu en est escorté. Dans la figure 256, les Ménades portent le flambeau auquel

sont attachées les bandelettes sacrées, en même temps que les Satyres jouent de la double flûte. La peau de panthère, attribut caractéristique des suivants de Bacchus, reparaît sur le bras des Ménades, et les Satyres la portent nouée autour de leur cou. Souvent une panthère accompagne les jeunes satyres qui portent le thyrse orné de ses bandelettes, comme le montre la figure 257. Nous reparlerons de



Fig. 257. — Satyre tenant le thyrse, et accompagné d'une panthère. (D'après un bas-relief antique.)

Bacchus et de ses attributs à propos de Thèbes, qui fut son principal sanctuaire dans la Grèce d'Europe.

Les traditions rapportées par les mythologues sur les amours d'Hercule et d'Omphale sont d'origine lydienne, et se rattachent directement à l'histoire de la contrée.

Sandon, l'Hercule lydien, a été confondu par les Grecs avec l'infatigable héros qui, dans les mythes d'origine hellénique, ne se repose jamais et est incapable d'aucune faiblesse. Mais l'Hercule lydien lui-même n'est qu'une transformation d'un type encore plus ancien, l'Hercule assyrien, que l'on croit reconnaître dans le personnage qui tient un lion dans son bras, et dont nous avons au Louvre une représentation

colossale (fig. 258). Ce personnage serait ainsi le plus ancien type connu d'Hercule.

Omphale est une reine de Lydie, que la légende nous représente souffletant de sa sandale le héros qui file à ses pieds : nous devons à cette tradition, qui plaisait aux artistes de l'antiquité, une foule de monuments qui font toujours allusion à la force domptée par l'amour (fig. 259) ; mais c'est une conception tout orientale, qu'il faut en passant restituer à la Lydie, dont elle est originaire.



Fig. 258. — L'Hercule assyrien.
(D'après un bas-relief du Louvre.)

Les descendants d'Hercule et d'Omphale régnèrent longtemps en Lydie. Le dernier d'entre eux, Candaule, avait une femme dont la beauté le rendait si fier qu'il la fit voir nue à son favori Gygès, pour jouir de son admiration. Mais la reine, piquée de cet affront, posa à Gygès l'alternative ou de périr lui-même ou de faire périr Candaule. Gygès n'hésita pas : à l'aide d'un anneau qui rendait invisible, il s'introduisit dans l'appartement royal et tua le roi. Il épousa ensuite la reine, s'empara du trône, et devint la souche d'une dynastie nouvelle avec laquelle nous quittons la mythologie pour entrer dans l'histoire (718 avant Jésus-Christ). Cette dynastie régna jusqu'à la chute de l'empire lydien sous Crésus.

Crésus, le riche Crésus, est le dernier roi de la Lydie; il en marque

aussi la période la plus brillante. Prince guerrier, il conquit presque toute l'Asie Mineure, et imposa le tribut aux villes grecques de la côte. Ami des lettres et des sciences, il vit à sa cour Ésope le fabuliste et Solon le législateur. Après avoir étalé pompeusement ses trésors devant Solon,



Fig. 259. — Hercule et Omphale.

il lui demanda avec orgueil quel était l'homme le plus heureux qu'il ait encore rencontré; Solon ayant cité plusieurs noms obscurs, Crésus manifesta son étonnement de n'être pas nommé avant eux, et Solon lui répondit qu'avant la mort d'un homme il était impossible de savoir s'il avait été vraiment heureux. Plus tard, quand Cyrus, roi de Perse, après avoir

vaincu Crésus et s'être emparé de ses États, condamna le malheureux roi de Lydie à être brûlé vif, Crésus, en montant sur le bûcher s'écria plusieurs fois : « Solon, Solon ! » — Cyrus lui ayant demandé ce que ce mot signifiait, le roi de Lydie lui raconta l'entretien qu'il avait eu avec le philosophe grec, et Cyrus, frappé de l'inconstance de la fortune, le fit retirer du bûcher, et lui accorda son amitié. Une curieuse peinture de vase (fig. 260) montre Crésus assis sur le bûcher, où il s'apprête à la mort en faisant une libation aux dieux.



Fig. 260. — Crésus sur son bûcher.
(D'après une peinture de vase.)

A partir de la conquête de Cyrus, la Lydie n'a plus de vie propre, mais elle est restée, jusqu'à la chute du monde antique, une des provinces les plus riches de l'Asie. *Sardes*, l'ancienne capitale de la Lydie, située au pied du mont Tmole, sur la rivière du Pactole, près de sa jonction avec l'Hermus, était renfermée dans une triple muraille, et défendue par une citadelle réputée inexpugnable, située en haut d'un rocher escarpé. On y célébrait tous les cinq ans des jeux magnifiques en

l'honneur de Diane, à qui on avait élevé un temple magnifique aux environs de la ville, sur le lac Gygès. La fondation de Pergame a beaucoup diminué l'importance de cette ville autrefois très-riche et très-peuplée.




Fig. 261. Fig. 262.
Monnaie de Sardes.

Détruite sous Tibère, par un tremblement de terre, elle fut aussitôt rebâtie, et devint un des siéges les plus anciens de la religion chrétienne, et l'une des sept églises auxquelles saint Jean adresse son Apocalypse.

Magnésie avait aussi un temple célèbre, dédié à Diane Leucophryne; plusieurs bas-reliefs, provenant de ses ruines, se voient aujourd'hui au Louvre. Le sol est couvert de débris de colonnes, mais les murailles, composées de blocs de pierre de grande dimension, sont très-bien conservées. Le temple de Magnésie avait été bâti par le fameux architecte Hermogène. Vitruve en parle ainsi : « Dans la ville de Magnésie, dit-il, on voit le temple de Diane Leucophryne. Si l'on en excepte le temple d'Éphèse, ce monument, par la richesse des offrandes, par ses justes proportions et l'art avec lequel il est construit, par l'ornementation du lieu sacré, surpasse tous les temples d'Asie, et par sa grandeur il les surpasse aussi tous, excepté deux, celui de Didyme et celui d'Éphèse. »



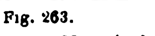


Fig. 263. Fig. 264.
Monnaie de Tralles.

Non loin de là était *Tralles*, plusieurs fois ruinée, mais dont il reste encore quelques débris; on connaît de jolies monnaies (fig. 263 et 264) de cette ville.

LES VILLES D'IONIE. — L'Asie Mineure est la contrée où s'est opéré le mélange des mœurs de l'Orient avec celles de la Grèce. En effet, le fond de la population était asiatique, mais presque toutes les villes de

la côte étaient complétement grecques. Elles devaient leur fondation à des colonies éoliennes, ioniennes et doriennes, mais les villes ioniennes, établies pour la plupart sur les côtes de la Lydie, étaient les plus nombreuses et les plus importantes. Ces villes avaient formé une espèce de confédération, qui fut promptement enveloppée dans le royaume de Lydie, mais qui primitivement portait le nom d'Ionie.

L'Ionie a été réputée dans toute l'antiquité pour son luxe, sa civilisation raffinée et la mollesse de ses habitants; les arts et les sciences y ont été cultivés à une époque où la Grèce proprement dite était encore passablement barbare; et c'est là encore que, sous la décadence, les travaux de l'intelligence ont trouvé leur dernier refuge.

Milet, située à l'embouchure du Méandre, était particulièrement renommée pour son opulence et pour sa mollesse. Cette ville fameuse avait quatre ports dont un pouvait contenir une flotte entière; de là vient qu'elle a été longtemps toute-puissante sur la Méditerranée et le Pont-Euxin, et qu'elle a fondé un nombre prodigieux de colonies. Pline en compte jusqu'à quatre-vingts, parmi lesquelles il faut citer Abydos, Cyzique et Sinope. Comme toutes les villes de l'Ionie, Milet a été plusieurs fois détruite et rebâtie : quand la ville fut prise par les Perses, tous les habitants furent réduits en esclavage et emmenés à Suse. Les Grecs virent là la réalisation d'un oracle qui avait dit : « Pour toi, ô ville de Milet, artisan de tant de maux, tes richesses serviront de récompense à bien des gens; tes femmes laveront les pieds d'un grand nombre d'hommes aux longs cheveux, et mon temple de Didyme sera confié à d'autres soins. »

Apollon était la grande divinité des Milésiens, comme Diane était la grande divinité des Éphésiens. Le temple d'Apollon Dydiméen, près de Milet, a été fouillé dans ces dernières années, et le musée du Louvre s'est enrichi de plusieurs fragments importants provenant de ces fouilles; il y a surtout deux bases de colonnes qui sont de la plus grande magnificence.



Fig. 265.



Fig. 266.

Monnaie de Milet.

Éphèse, la plus ancienne ville et la métropole de l'Ionie, a été, suivant la tradition, bâtie par les Amazones. D'après la mythologie, une statue de Diane, présent de Jupiter, fut consacrée par l'amazone Smyrna, dans un temple rustique qui n'était probablement qu'un tronc d'arbre : l'ancienne Éphèse portait en effet le nom de Smyrne.

Quant à l'image de Diane qu'on y vénérait, c'était une divinité

purement asiatique, qui n'a jamais eu aucun rapport avec l'Artémis des Grecs. Il est certain que lorsque les colons grecs arrivèrent en ce lieu, ils y trouvèrent un culte déjà établi depuis longtemps, et confondirent leur divinité avec celle qu'on vénérait dans le pays. C'est ce qui fait que sur les monnaies d'Éphèse (fig. 267 et 268) on voit d'un côté l'abeille, symbole de l'antique Diane asiatique, et de l'autre la biche, qui a toujours été l'attribut de la Diane ou plutôt de l'Artémis des Grecs. La Diane d'Éphèse, personnification assez vague de la fécondité de la nature, était représentée sous la forme d'une momie (fig. 269) : ses nombreuses mamelles indiquaient la grande nourrice de l'univers, et les têtes de bœuf dont elle était couverte étaient un symbole de l'agriculture.



Fig. 267.



Fig. 268.

Monnaie d'Éphèse.

Quoi qu'il en soit, la grande célébrité d'Éphèse vient surtout de son temple de Diane, qui était bâti à peu de distance de la cité. Ce fameux temple, qui renfermait des richesses immenses et était desservi par un collège de prêtres magnifiquement doté, fut brûlé par Érostrate, la nuit même de la naissance d'Alexandre. Érostrate déclara qu'il n'avait eu d'autre raison, en détruisant un monument aussi célèbre, que de faire connaître son nom à la postérité, et les Éphésiens firent aussitôt une loi pour défendre de le prononcer jamais; mais ils ne purent empêcher ce fou d'atteindre le but qu'il poursuivait, puisque son nom est parvenu jusqu'à nous. Le temple d'Éphèse fut bientôt rebâti plus somptueux encore qu'auparavant.



Fig 269. — Diane d'Éphèse.
(D'après une statue antique.)

Éphèse a donné le jour au philosophe Héraclite et au peintre Parrhasius; cette ville a eu une grande importance dans l'antiquité et,

pendant les premiers temps du christianisme, elle fut visitée par saint Paul et saint Jean qui adressèrent des épîtres à ses habitants.

La ville d'Éphèse a été détruite ou déplacée jusqu'à sept fois. Ces déplacements de villes, dont les historiens anciens font souvent mention, nous causent toujours un étonnement qui augmente encore quand nous voyons la manière dont ils s'opéraient. Strabon raconte gravement le stratagème employé par Lysimaque pour déplacer les habitants d'Éphèse. Il avait fait bâtir une enceinte nouvelle dans un emplacement qu'il jugeait plus avantageux; mais les habitants s'obstinaient à rester dans leurs anciennes maisons. Un jour qu'il pleuvait à torrents, Lysimaque fit boucher tous les égouts, de manière à produire une inondation qui obligea les Éphésiens à aller demeurer dans le lieu qu'il leur destinait.

Après tous les bouleversements que cette ville a subis, il est aujourd'hui fort difficile de déterminer ses emplacements successifs, car des débris de tous les âges sont répandus dans la plaine. Néanmoins, les murailles de Lysimaque sont encore debout sur une étendue de deux kilomètres, en suivant les pentes de la montagne. Elles ont conservé les tours carrées qui les flanquaient de distance en distance. Le stade, le théâtre et les thermes appartiennent à l'époque romaine. Quant au fameux temple de l'antique Éphèse, on n'a pas encore pu en déterminer l'emplacement d'une manière définitive. Après avoir été dépouillé par Néron et pillé par les Goths, les matériaux qui le composaient furent utilisés par les chrétiens. Les douze colonnes de marbre vert qui décorent la nef de Sainte-Sophie furent enlevées par Justinien des ruines du temple : mais ce ne sont pas les grandes colonnes, car celles-ci avaient soixante pieds de haut et n'auraient pu être transportées qu'en morceaux.

Smyrne, qui avait d'abord appartenu aux Éoliens, a été admise plus tard à faire partie de la confédération ionienne. La fondation de cette ville remonte mythologiquement à Tantale, tradition qui en atteste la haute antiquité. D'après une autre version, la population primitive de Smyrne serait simplement un démembrement de celle d'Éphèse. Cette ville, plusieurs fois détruite, se releva toujours : c'est la seule ville grecque de cette côte dont la prospérité ait survécu aux événements de l'histoire et, aujourd'hui encore, elle forme une des stations les plus importantes du Levant.

La fête des Éleuthéries, qui se célébrait à Smyrne avec une grande pompe, était destinée à rappeler un fait qui nous retrace un côté curieux des mœurs des âges primitifs. La ville étant assiégée par les Lydiens, ceux-ci contraignirent les habitants à leur envoyer leurs

femmes. Les assiégés étaient sur le point de céder, quand les servantes se proposèrent pour remplacer leurs maîtresses; elles se rendirent alors au camp des Lydiens, et s'y comportèrent de telle façon que ceux-ci finirent par tomber entre les mains des habitants de la ville.



Fig. 270. Fig. 271.
Monnaie de Smyrne.

Smyrne était une des villes qui se glorifiaient d'avoir donné le jour à Homère, et on montrait près de la ville une grotte où Homère avait, disait-on, composé ses poésies. On avait construit en l'honneur du divin vieillard un temple avec sa statue. Quintus de Smyrne, qui a raconté la fin de la guerre de Troie, était aussi natif de cette ville.

Les environs de Smyrne sont remarquables à cause de plusieurs monuments qui remontent à la plus haute antiquité. On y voit d'abord plusieurs tumuli à base circulaire et reposant, les uns sur un soubassement en maçonnerie, les autres sur le roc. Le plus important est celui qu'on désigne sous le nom de tombeau de Tantale, à cause des rapports qu'il présente avec la description de Pausanias. La base de ce monument décrit un cercle parfait et le couronnement était conique. Sa hauteur totale mesurait 27^{m},60 et son diamètre est de 35^{m},60. Au centre était une chambre rectangulaire.

Une autre antiquité d'un bien plus grand intérêt se voit à Nymphi, près de Smyrne. C'est une figure haute de 2^{m},50, sculptée en relief et enfoncée dans une baie creusée sur la surface plate du rocher; le personnage est debout, vu de profil et tenant ses armes (fig. 272).

Hérodote décrit une figure analogue, qu'il regarde comme une image du conquérant Sésostris, ce qui fait que ce bas-relief a été longtemps désigné sous le nom de trophée de Sésostris. Cette opinion a été vivement combattue de nos jours, et les archéologues s'accordent pour assigner une origine purement asiatique à ce curieux monument.

La ville de *Priènè* ne fut renommée ni par son commerce, ni par son industrie, mais c'était un sanctuaire religieux fort important. Elle nommait le président des fêtes que les Ioniens célébraient en l'honneur de Neptune. Les monuments de Priène étaient tous consacrés au culte et aux fêtes religieuses. Il y avait notamment, à Priène, un temple très-fameux dédié à Minerve Poliade, dont il reste des ruines assez importantes. Ce temple était l'ouvrage de Pythius, un des architectes les plus fameux de l'antiquité. « Pythius, dit Vitruve, cet ancien architecte

qui s'est rendu célèbre par la construction du temple de Minerve dans la ville de Priène, avait écrit un ouvrage sur l'architecture, dont la perte est bien regrettable. » Le temple de Priène était d'ordre ionique.

Colophon, dont les ruines ont presque entièrement disparu, était surtout renommé pour son oracle d'Apollon établi à Claros, dans le voisinage. Le culte d'Apollon dans cette contrée était extrêmement

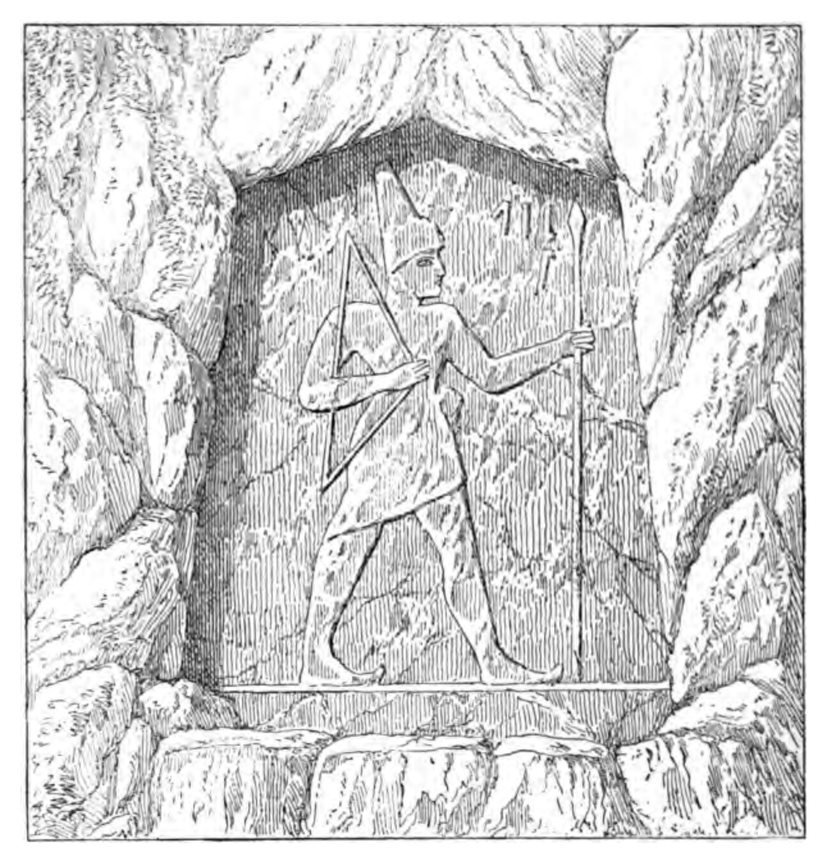


Fig. 272. — Bas-relief à Nymphi, près de Smyrne.

ancien. L'antiquité du sanctuaire de Claros devance les premiers temps de la civilisation hellénique; il était déjà célèbre au temps de la guerre de Troie. Après la prise de Troie, le devin Calchas, qui avait accompagné les Grecs, vint dans le bois sacré d'Apollon à Claros : il y rencontra Mopsus, qui le surpassait dans l'art de la divination. Calchas ne put dire combien il y avait de figues dans un figuier du voisinage, et Mopsus

déclara sans hésiter qu'il y en avait dix mille moins une; Calchas en mourut de chagrin. Le temple d'Apollon s'élevait sur une esplanade de rochers dominant la mer : on en a retrouvé l'emplacement.

Lébédos était connue par ses eaux thermales qui attiraient un grand nombre de malades. Elle était située entre Colophon et Téos; le sol qu'elle occupait a gardé quelques débris.

Téos était une ville carienne dont la population se trouva absorbée par les colons venus de Grèce. Téos, qui est la patrie du poëte Anacréon, honorait Bacchus d'un culte particulier et les fêtes qu'on rendait à ce dieu étaient fort célèbres. Comme Bacchus est l'inventeur de la comédie, Téos était devenu le point de réunion de tous les comédiens qui avaient formé là une confrérie. Les entrepreneurs de spectacles et les organisateurs de fêtes publiques venaient, en ce lieu, chercher des troupes d'acteurs qu'ils trouvaient tout organisées. De là, elles partaient pour donner des représentations dans toutes les villes du monde antique, et une inscription trouvée à Vienne, en Dauphiné, constate qu'il en venait jusqu'en Gaule. Le temple de Bacchus à Téos a laissé des ruines importantes : il avait été bâti par l'architecte Hermogène. Le théâtre subsiste aussi, mais dépouillé de ses siéges.



Fig. 273. Fig. 274.
Monnaie de Clazomène.

Clazomène, située non loin de Smyrne, était encore une ville importante au temps d'Hérodote, bâtie en grande partie dans une île aujourd'hui à peu près déserte. Alexandre avait relié la ville au continent par une chaussée dont on croit avoir retrouvé les traces. Il ne reste presque rien des anciens édifices de Clazomène (fig. 273 et 274).

Erythræ, bâtie par une colonie de Crétois qui se mêlèrent aux anciens habitants de la contrée, avait un temple fameux dédié à Hercule. La statue de ce dieu avait été apportée de Tyr en Phénicie, sur un radeau que les habitants, malgré tous leurs efforts, ne purent jamais conduire à terre. Un pêcheur fut averti en songe que le radeau ne pourrait être amené que par des femmes et au moyen d'une corde tressée avec leurs cheveux. Les femmes d'Erythræ refusèrent de couper leur chevelure, mais des femmes thraces qui habitaient la ville firent une corde de leurs cheveux et amenèrent la statue. On éleva au dieu un temple dans l'intérieur de la ville, et les femmes thraces avaient

seules le droit d'y entrer : la corde faite avec leurs cheveux était conservée comme une précieuse relique au temps de Pausanias. Les ruines d'Erythræ semblent indiquer une ville assez forte, et de nombreux fragments de colonnes éparses témoignent de sa richesse passée (fig. 275 et 276).

Phocée, fondée par les Phocéens de Grèce, devint une ville assez riche pour établir elle-même plusieurs colonies, dont la plus importante est *Massalia* (Marseille), en Gaule. La plupart des habitants de Phocée s'embarquèrent pour échapper à la domination de Cyrus, et vinrent s'établir dans la nouvelle colonie.





Fig 275. Fig. 276.
Monnaie d'Érythræ.

Outre ces villes continentales, *Samos* et *Chio*, dans les îles qui portent le même nom, faisaient partie de la Confédération ionienne. L'île de Samos, située dans le voisinage d'Éphèse, se vantait d'avoir vu naître Junon; la déesse avait en ce lieu un temple magnifique qui renfermait des statues admirables et une grande quantité de vases précieux. Il y avait aussi des temples consacrés à Diane, Vénus, Minerve, Cérès, Apollon, Neptune et Bacchus; mais celui de Junon éclipsait tous les autres, et Hérodote le signale comme un des plus beaux qu'il y ait en Grèce. Aujourd'hui, quelques monceaux de pierres indiquent seuls l'emplacement de ce temple fameux.

Au temps d'Hérodote, Samos (fig 277 et 278) était regardée comme





Fig 277. Fig. 278.
Monnaie de Samos.



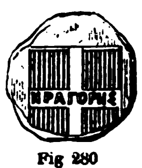


Fig. 279. Fig 280
Monnaie de Chio.

une des villes les plus policées du monde connu. Elle était le centre des talents, du luxe, des sciences et des arts de l'Ionie. Son école de statuaire fut très-importante dans la période archaïque, et les architectes samiens étaient renommés dans toute la Grèce. Elle a donné le jour à plusieurs peintres très-célèbres, entre autres à Timanthe. Les poteries de Samos étaient connues dans tout le monde ancien. Le célèbre philosophe Pythagore était natif de Samos.

Chio (fig. 279 et 280), capitale de l'île du même nom, était renommée pour ses vins exquis et ses marbres magnifiques. Chio est la patrie de Théocrite, et comptait parmi les villes qui se disputaient l'honneur d'avoir donné le jour à Homère.

La Carie. — La Carie, située au sud-ouest de l'Asie Mineure, avait pour population primitive une race asiatique, mais plusieurs colonies doriennes s'étaient établies sur les côtes. *Mylasa,* l'ancienne capitale, était autrefois renommée pour la beauté de ses édifices, qui sont aujourd'hui détruits. Il est pourtant resté près de cette ville un tombeau extrêmement curieux : il se compose d'un soubassement dans lequel est la chambre sépulcrale, et qui est surmonté d'un édicule quadrilatère dont chaque face est ornée de colonnes à chapiteaux décorés de feuilles d'acanthe. Les angles sont formés par quatre pilastres carrés. Cet édifice paraît remonter tout au plus au IIe siècle de notre ère (fig. 281).

Une voie sacrée, pavée en marbre, conduisait de là à *Labranda,* où était un temple de Jupiter. Dans la même contrée on voyait encore *Stratonicée,* dont les monuments ne sont plus aujourd'hui qu'un amas de ruines.

Halicarnasse, ville dorienne, qui fut la patrie d'Hérodote, doit sa célébrité à Mausole, roi de Carie, qui la choisit pour capitale. Son palais avait une vue magnifique sur le port et la ville. Mais le monument le plus fameux d'Halicarnasse était le monument funèbre connu sous le nom de Mausolée, que la reine Artémise avait élevé à son époux Mausole : cet édifice, qui fut placé au rang des sept merveilles du monde, était l'œuvre des architectes Pytheos et Satyros. Il se composait d'un soubassement rectangulaire avec une pyramide tronquée, formée de 24 gradins, et surmontée d'un quadrige. La pyramide était accompagnée d'une colonnade et décorée de bas-reliefs dus aux plus fameux sculpteurs du temps. Mausole est mort l'an 353 avant J.-C., c'est-à-dire au moment de la plus belle époque de l'art.

Cnide, ville dorienne, située en partie sur une petite île unie à la côte par une chaussée, avait deux ports et faisait un commerce considérable. Strabon s'exprime ainsi en parlant de cette ville : « Vient ensuite Cnide avec ses deux ports, dont l'un destiné aux trirèmes peut être fermé; l'autre peut contenir une vingtaine de vaisseaux. Devant Cnide est une île d'environ sept stades de circuit, élevée en amphithéâtre, et jointe à la terre ferme par un môle qui fait de Cnide une double ville, car une partie des Cnidiens habite l'île qui abrite les deux ports. »

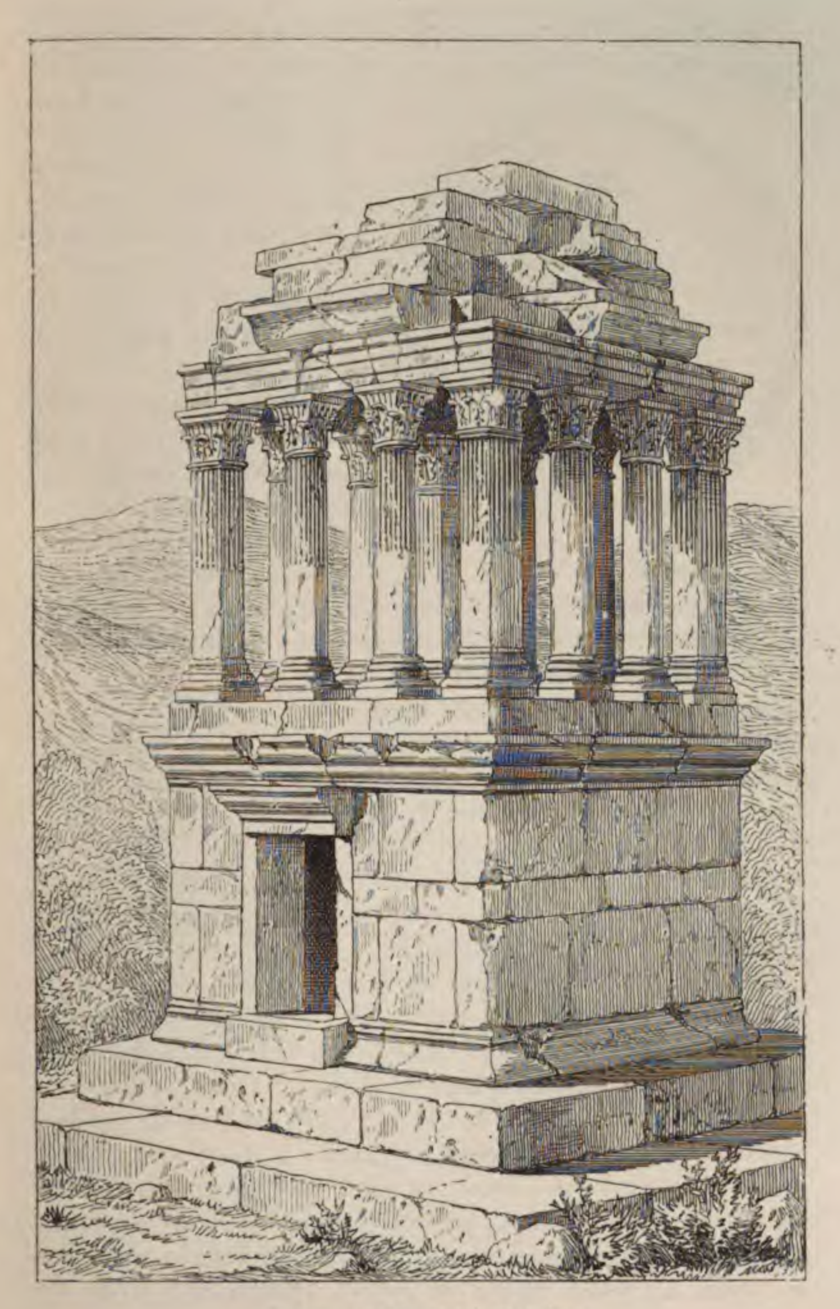


Fig. 281. — Tombeau, près de Mylasa.

La ville de Cnide était célèbre par son temple de Vénus; et la fameuse Vénus de Praxitèle, qui y était renfermée, attirait dans ses murs un nombre considérable de voyageurs. On connaît ce mot de Pline : « De toutes les parties de la terre, on navigue vers Cnide pour y voir la statue de Vénus. » On croit avoir une imitation de cette Vénus sur le revers d'un médaillon de Caracalla, frappé à Cnide (fig. 282) et sur une autre médaille de la même ville, où la déesse est associée à Esculape (fig. 283). La pose de ces deux figures, prototypes de la Vénus de Médicis et de la Vénus du Capitole, est à peu près identique, et l'on a lieu de présumer que les Cnidiens ont dû reproduire dans ces médailles le chef-d'œuvre dont ils étaient si fiers.



Fig. 282. — Vénus de Cnide.
(D'après un médaillon antique.)

La Vénus de Praxitèle était pour les habitants une source de richesses, à cause des voyageurs qui affluaient pour la voir. Le roi Nicomède offrit aux Cnidiens, s'ils voulaient la lui céder, d'acquitter en échange la totalité de leurs dettes qui étaient considérables. Ils refusèrent cette proposition et avec raison, ajoute Pline, car ce chef-d'œuvre fait la splendeur de leur ville.


Fig. 283. — Vénus et Esculape.
(Monnaie de Cnide.)

Lucien, qui a fait comme tout le monde le voyage obligé de Cnide, raconte ainsi l'impression qu'il a reçue dans la ville et dans le temple : « Nous nous déterminâmes alors à débarquer à Cnide pour voir la ville et y admirer le temple de Vénus, célèbre par la statue de Vénus, chef-d'œuvre de Praxitèle. Nous atteignîmes le rivage sans accident, comme si la déesse elle-même eût guidé notre barque. Pendant que les matelots s'occupaient aux préparatifs ordinaires, je fis le tour de la ville, ayant avec moi deux de mes aimables compagnons. Nous nous amusâmes des petites figures de poterie, bizarres et lascives, dont cette ville consacrée à Vénus abonde. Quand nous eûmes visité le

portique de Sostrate, et que nous eûmes vu tout ce qu'il y avait d'intéressant, nous nous dirigeâmes vers le temple de Vénus.

« En approchant de l'enceinte sacrée, les parfums les plus délicieux nous enivrèrent; car au dedans il n'y a pas de pavé poli, mais l'area est disposée comme il convient à un sanctuaire de Vénus, et abonde en arbres odoriférants qui parfument l'air de leurs senteurs. Le myrte, qui fleurit sans cesse et se couvre d'une profusion de fruits, honore surtout la déesse; aucun des arbres n'y souffre de la vieillesse; ils sont toujours jeunes, et poussent toujours de nouveaux rejetons. Ceux qui ne produisent pas de fruits se distinguent par leur beauté : tels sont le cyprès élancé, le grand platane et le laurier. Le lierre embrasse amoureusement tous ces arbres, pendant que la vigne montre l'heureuse union des deux divinités. Sous les épais ombrages se trouvent des lieux de repos, destinés à des repas joyeux et qui, quoique rarement visités par les habitants de la ville, reçoivent de nombreuses visites des étrangers. Après nous être avidement rassasiés des beautés de la nature, nous entrâmes dans le temple... Nous tournâmes autour du posticum où le gardien de la porte nous ayant ouvert, nous fûmes frappés d'un étonnement subit à la vue du chef-d'œuvre. Nous ne pûmes nous empêcher de manifester à plusieurs reprises notre admiration. »



Fig 284. — Tête de lion. (Monnaie de Cnide.)

On a retrouvé, à Cnide, l'emplacement du temple de Vénus dont les débris sont d'ailleurs réduits à bien peu de chose; on y voit aussi les restes de deux théâtres, des tombeaux, et divers ouvrages cyclopéens. Les monnaies de Cnide montrent en général d'un côté l'image de la déesse, de l'autre la tête et la patte d'un lion (fig. 284).



Fig 285. — Vénus. (Monnaie d'Aphrodisias.)

Aphrodisias était, comme Cnide, une ville consacrée à Vénus. Le temple de la déesse a laissé des ruines considérables; seize colonnes sont encore debout, au milieu de débris en marbre blanc. A gauche du temple s'élevait une grande place entourée d'une colonnade ionique. Le stade et l'arène, dont vingt-six rangs de gradins garnissaient le pourtour, sont assez bien conservés. Les monnaies d'Aphrodisias représentent généralement Vénus avec divers attributs (fig. 285).

A un tout autre ordre d'idées appartiennent les ruines de l'antique ville d'*Iassus*, qui couvrent un îlot escarpé réuni au continent par un isthme. C'est une longue muraille abrupte, que M. Texier regarde

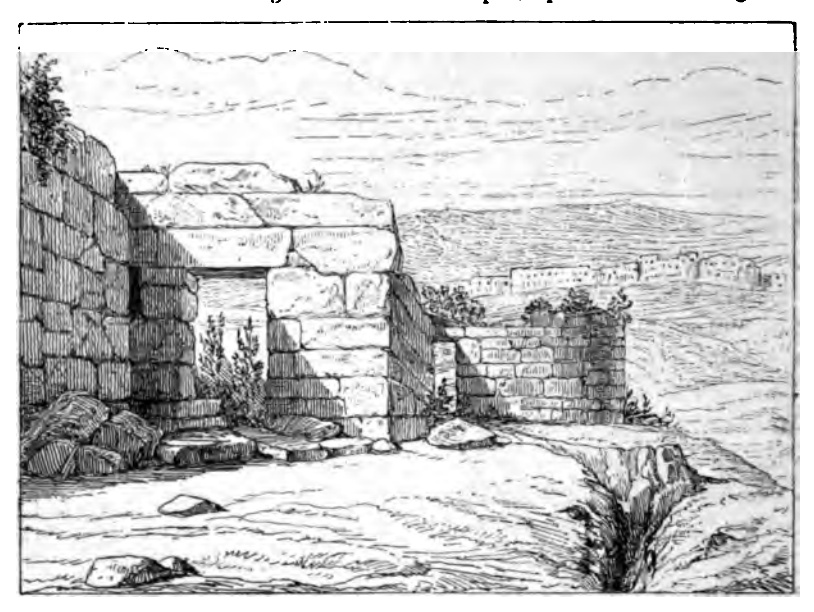


Fig. 286. — Fortifications des Léléges.
(Ruines d'Iassus.)

comme un camp retranché des Léléges (fig. 286). On a retrouvé dans le même endroit des tombeaux de diverses époques et les restes d'un théâtre.

En face des côtes de Carie, est l'île de *Rhodes;* d'après la fable, cette île est surgie du sein des flots pour être donnée au Soleil, qui avait été oublié dans le partage que les dieux firent de l'univers, après leur victoire contre les Titans. Elle possédait plusieurs villes fameuses, entre autres *Lindes* et *Camiros*, où des fouilles récemment exécutées ont amené d'importantes découvertes qui ont singulièrement enrichi notre musée du Louvre. Mais aucune cité n'égalait en importance la ville même de *Rhodes,* capitale de l'île. Cette cité renommée pour ses fleurs, dont on voit l'empreinte marquée sur ses monnaies (fig. 287), passait en effet pour une des plus belles villes de l'antiquité. Les arts et les sciences jouent un grand rôle dans l'his-



Fig 287
(Monnaie de Rhodes.)

toire de Rhodes, dont les écoles avaient une célébrité égale à celle d'Athènes. Ce fut là que Cicéron alla prendre des leçons du rhéteur Molon. Rhodes est la patrie du peintre Protogène, et des trois sculpteurs Agésandre, Polydore et Athénodore, auxquels on doit le célèbre groupe du Laocoon, une des rares statues antiques dont l'auteur soit connu.

Aristide (*In Rhodiaca*) a laissé une curieuse description de Rhodes. « Dans l'intérieur de Rhodes, on ne voyait point une petite maison à côté d'une grande; toutes les habitations étaient d'une égale hauteur et offraient la même ordonnance d'architecture, de manière que la ville entière ne semblait former qu'un seul édifice. Des rues fort larges la traversaient dans toute son étendue. Elles étaient percées avec tant d'art que, de quelque côté que l'on portât ses regards, l'intérieur offrait toujours une belle décoration. Les murs, dans la vaste enceinte de la ville, étant entrecoupés de tours d'une hauteur et d'une beauté surprenantes, excitaient surtout l'admiration. Leurs sommets élevés servaient de phare aux navigateurs. »

La statue colossale du Soleil, placée à l'entrée du port, passait pour une des sept merveilles du monde.

Le fameux colosse de Rhodes, œuvre de Charès de Lindos, élève de Lysippe, était placé à l'entrée du port; d'après les évaluations des auteurs anciens, il n'avait guère moins de 34 mètres de hauteur. Il avait été élevé, après le siége de Rhodes, par Démétrius Poliorcète, et fut renversé, selon Pline, quarante-six ans après son érection, par un tremblement de terre qui dut avoir lieu entre les années 229 et 226 av. J.-C.. Les Rhodiens reçurent des sommes considérables des rois et des peuples de la Grèce pour relever cette colossale statue du Soleil qui excitait une admiration universelle. Mais un oracle ayant défendu de le rétablir, les autorités en profitèrent pour faire un autre emploi de leur argent, et le colosse demeura gisant à terre pendant plusieurs siècles.



Fig. 288. — Colosse de Rhodes. (D'après une monnaie antique.)

Ce fut seulement l'an 672 ap. J.-C. qu'il fut dépecé par les Arabes, et les morceaux en furent vendus à un marchand juif qui en chargea neuf cents chameaux, s'il faut en croire les historiens byzantins toujours suspects d'exagération. Aucun auteur ancien ne dit que ce colosse ait jamais servi de phare, et il est fort peu probable qu'il ait écarté les jambes pour laisser passer les navires. Quelques archéologues ont pensé

qu'une monnaie de bronze, frappée dans l'île de Rhodes au commencement de l'empire romain (fig. 288), devait être une reproduction du fameux colosse; mais, si ingénieuse que soit cette supposition, elle ne repose sur aucune certitude historique.

Cos (fig. 289 et 290), ville principale de l'île du même nom, était célèbre par son temple d'Esculape à qui l'île était consacrée. Cette île produisait des vins renommés, des parfums, des poteries; mais son industrie consistait surtout en étoffes de soie légère et transparente, que portaient souvent les danseuses et les courtisanes, et dont les peintures antiques nous montrent de fréquentes représentations. Cos est la patrie du médecin Hippocrate et du peintre Apelles.



Fig. 289. Fig. 290.
Monnaie de Cos.

La Lycie. — La Lycie, située au sud de l'Asie Mineure et dans le voisinage de l'île de Rhodes, a reçu de bonne heure des colons grecs. La fable des Harpies et des filles de Pandarus forme, avec le combat



Fig. 291. — Une Harpie.
(D'après une mosaïque du musée de Naples.)

de Bellérophon contre la Chimère, le fond des traditions mythologiques

de ce pays. Les Harpies sont des femmes à corps d'oiseaux, comme celle qui est représentée sur notre figure 291. Elles enlevèrent les malheureuses filles de Pandarus et les donnèrent pour suivantes aux Furies. Les Harpies étaient filles de Neptune et de la Mer : les poëtes de l'âge primitif les disent fort belles, mais ceux des époques postérieures les dépeignent sous des formes hideuses, causant la famine partout où elles passent, et revenant toujours lorsqu'on les a chassées. On a donné de ce mythe plusieurs explications : suivant les plus récentes, les Harpies seraient une personnification des vents qui accompagnent la tempête.

Le nom de Lycien, donné à Apollon, montre aussi que cette contrée revendiquait l'honneur d'avoir donné le jour au dieu de la lyre.



Fig. 292. — Tombeau, près de Myra.

Parmi les monuments assez nombreux que renferme la Lycie, les plus importants sont les tombeaux. Il y a, en effet, dans ce pays, deux espèces de monuments funéraires qui ne ressemblent en rien au style grec, et dont on ne trouve l'analogue dans aucun autre pays. La première catégorie comprend les tombeaux taillés dans le roc : ils ont cela de remarquable qu'on y voit clairement l'imitation de constructions en bois, comme l'indique notre figure 292, d'après un tombeau de Myra.

Le toit repose sur des rondins, et l'édifice est divisé en plusieurs compartiments séparés par des montants et des traverses ressemblant parfaitement à des solives. L'intérieur présente plusieurs chambres qui communiquent entre elles : ces tombeaux sont souvent décorés de figures sculptées en bas-relief, et dont plusieurs ont conservé des traces évidentes de couleur. On y a trouvé plusieurs inscriptions en caractères lyciens; les lettres qui les composent sont peintes alternativement en bleu et en rouge. Ces excavations sont creusées dans le flanc de la montagne et souvent assez rapprochées les unes des autres.

Une autre série de tombeaux lyciens consiste en sarcophages isolés et posés sur un soubassement en forme de dé. Le tombeau proprement dit a la forme d'une barque renversée, dont les deux versants sont convexes et arrondis, de manière qu'ils forment à leur jonction un arc ogi-

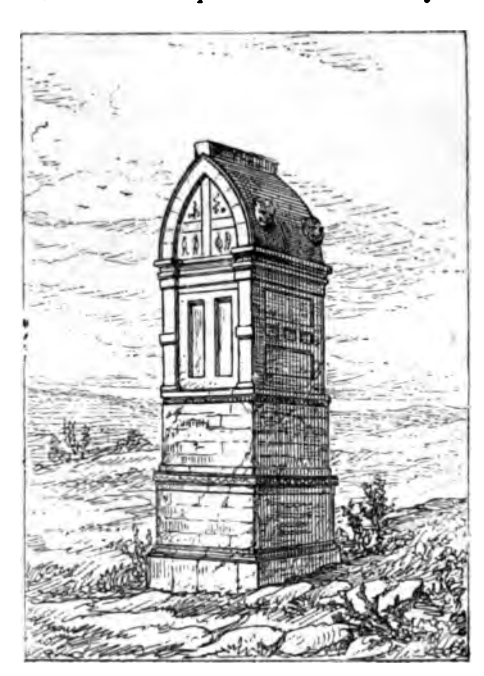


Fig. 293. — Tombeau lycien.

val, comme le montre notre figure 293. Ces deux versants sont décorés de têtes de lion saillantes, et le faîte est couronné par un chéneau sur lequel était sans doute ajusté un ornement en forme d'acrotère. Il est bon de remarquer que la forme d'arc brisé n'est pas ici un fait isolé formant exception, mais qu'elle se retrouve sur un assez grand nombre

de sarcophages lyciens. L'imitation des constructions en bois se retrouve encore dans cette catégorie de monuments, et une porte à deux battants est simulée sous l'arcade ogivale qui constitue le tombeau proprement dit. L'intérieur des tombeaux lyciens renferme généralement des banquettes funéraires destinées à servir de lits aux morts. La plupart de ces tombeaux sont d'ailleurs d'une date moins ancienne que ceux que nous avons vus dans d'autres parties de l'Asie Mineure.

Xanthus, la ville la plus importante de la Lycie, fut prise et détruite de fond en comble par Harpagus, général de Cyrus le Grand. Elle se releva pourtant, mais elle fut de nouveau détruite par Brutus, le meurtrier de César, et à partir de ce moment il n'en est plus question dans l'histoire. Les ruines sont importantes, et la beauté des fragments qui en proviennent, maintenant au Musée britannique, donne une haute idée du degré de civilisation auquel le pays était arrivé. Ces fragments proviennent du monument désigné sous le nom de tombeau des Harpies; cet édifice se composait d'un soubassement carré contenant une chambre sépulcrale, et surmonté d'un édicule dans le genre du tombeau de Mylasa, en Carie.

Tlos, une des six villes de la confédération lycienne, renferme des ruines importantes de l'époque romaine, entre autres un théâtre admirablement conservé. Les flancs de l'acropole sont remplis d'excavations funéraires, présentant la forme d'un petit temple dont le fronton repose sur des colonnes d'un style très-primitif; leur fût, beaucoup plus large à la base qu'au sommet, est couronné par un chapiteau massif. Le souvenir de Bellérophon a laissé des traces profondes dans ces contrées; son combat contre la Chimère est représenté sur un des tombeaux.

Pinara est une ville que l'histoire nomme à peine, mais l'importance de ses ruines supplée au silence des écrivains. « Dans toute la période hellénique, dit M. Texier, il n'est pas fait mention de cette ville, et elle paraît être restée tout à fait en dehors des affaires politiques sous l'empire romain. Oubliée de la sorte, ses ruines se sont conservées presque intactes au milieu d'un peuple qui est peu destructeur, et représentent encore aux yeux du voyageur le tableau d'une grande cité lycienne, avec ses monuments publics entourés de tous côtés par les tombeaux des générations passées. Une roche colossale, ayant la forme d'une pyramide tronquée, domine un profond précipice; elle est couronnée de fortifications et percée de milliers de tombeaux. Dans le fond du ravin, on aperçoit les monuments de la ville et de nombreux sarcophages; les sommets ombreux du Cragus se découpant en lignes

accentuées, occupent le fond du tableau; en un mot, tout concourt à prouver que l'ancienne Pinara est une des villes les plus populeuses, les plus puissantes de la Lycie. »

Patara, ville très-commerçante et renommée pour son oracle d'Apollon, possède encore un théâtre avec trente et une rangées de gradins, un temple romain, un arc de triomphe et une vaste nécropole avec de nombreux tombeaux lyciens.

L'antique *Telmissus* possède des ruines considérables disséminées sur une grande surface. Au bas d'un ravin profond on trouve les restes d'un ancien théâtre parfaitement conservé, avec vingt-huit rangs de gradins. L'ancienne acropole occupait un mamelon isolé, à l'est de la ville; mais au nord se trouve une vaste nécropole qui est de beaucoup la partie la plus intéressante des ruines.

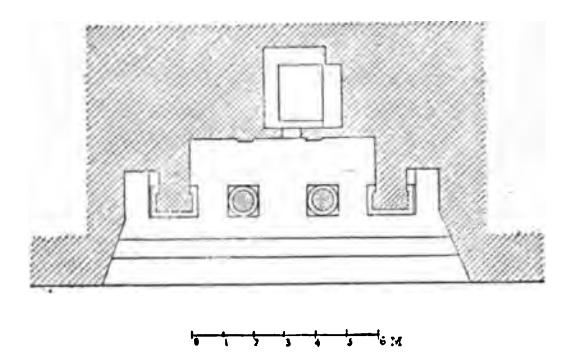


Fig. 294. — Tombeau d'Amyntas, à Telmissus. Plan.

Il y a trois catégories de tombeaux : les tombeaux romains, les tombeaux grecs et les tombeaux lyciens. Les tombeaux grecs sont en forme de temple, avec un fronton d'ordre ionique et creusés dans la paroi d'un rocher vertical. Le plus fameux est connu sous le nom de tombeau d'Amyntas. « Il se compose, dit M. Texier, d'un portique d'ordre ionique formé de deux colonnes et de deux pilastres supportant un entablement orné de denticules et un fronton décoré de palmettes. La porte du monument est dans le style grec avec des consoles, et les vantaux simulent une porte véritable avec ses clous et ses serrures. Chacun des pilastres est orné de trois patères. La porte est divisée en quatre panneaux simulés; un seul est ouvert; il était jadis fermé par une dalle; il donne accès dans une chambre sépulcrale où sont disposées des banquettes pour déposer les corps. C'est une règle invariable dans tous les tombeaux de la Lycie, taillés dans le roc. Aucun ne contient de sar-

cophage; les corps étaient déposés sur des banquettes qui sont ordinairement sculptées en forme de lits funèbres; en cela ils sont semblables à ceux des Étrusques, qui étaient saus un peuple asiatique. » Cette disposition est parfaitement visible dans les figures 294 et 295 qui représentent le plan et l'élévation du tombeau d'Amyntas.



Fig. 295 — Tombeau d'Amyntas, à Telmissus. Elévation.

Il faut encore citer, parmi les villes lyciennes, *Antiphellus*, avec ses innombrables tombeaux étagés sur une colline dont la mer baigne le pied, son agora, son théâtre et ses anciennes murailles. La nécropole d'Antiphellus comprend deux sortes de tombeaux : les sarcophages et

les monuments taillés dans le roc. C'est à cette dernière série qu'appartient le monument reproduit ci-dessous (fig. 296). L'entrée de la chambre sépulcrale est de forme ogivale, et des panneaux sont simulés à l'intérieur. Elle est accompagnée de deux inscriptions, l'une en lycien, l'autre en latin; cette dernière est ainsi conçue : *Claudia Recella à sa sœur aînée, monument de piété et de souvenir.*

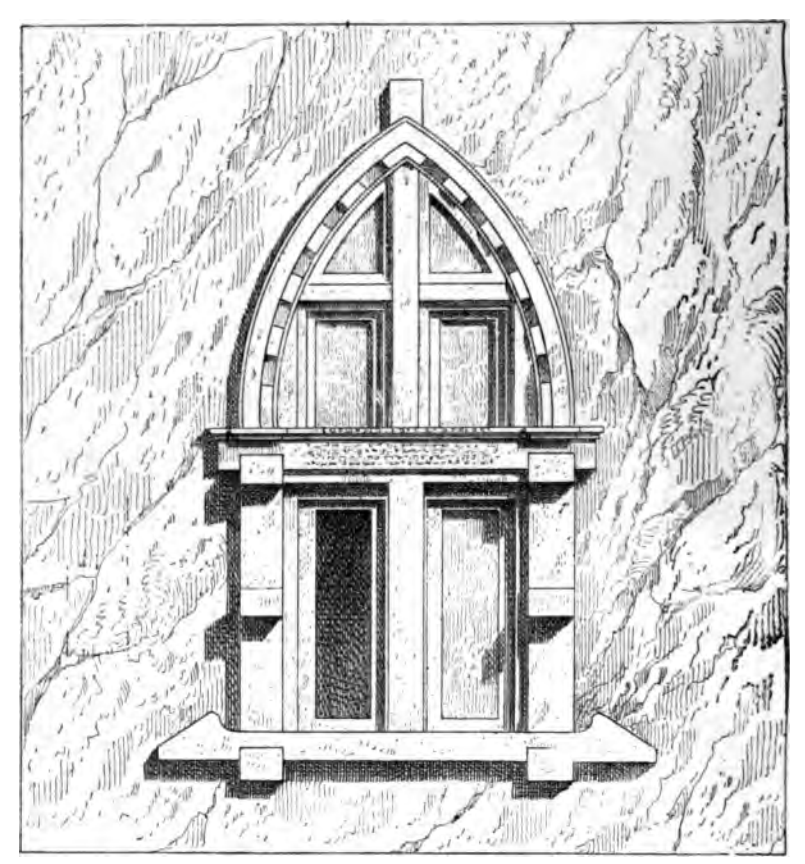


Fig. 296. — Tombeau, à Antiphellus.

Phellus n'a gardé que sa nécropole; *Myra,* la ville où saint Paul a débarqué, a des ruines importantes. Son théâtre parait avoir été un des plus grands de l'antiquité : mais, parmi les colonnes de granit qui le décoraient, une seule est restée debout; les autres gisent à terre, avec des masques et des fragments de toute espèce. La nécropole de Myra contient plusieurs tombeaux décorés de bas-reliefs de style archaïque.

Aperlæ renferme d'anciennes murailles qui servent de soubassement

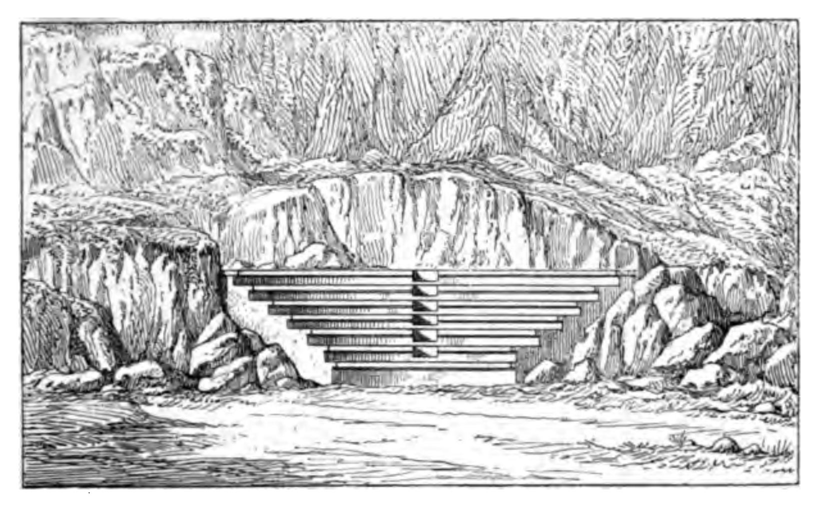


Fig. 297. — Odéum, taillé dans le roc, à Aperlæ.

à un château turc moderne; au pied de ce château est un odéum (fig. 297), taillé dans le roc et dont toutes les pierres subsistent encore.

La Pamphylie et la Cilicie. — La Pamphylie, située au sud de l'Asie Mineure, est beaucoup moins riche ne monuments et en souvenirs que les provinces précédentes. Les principales villes, *Perga, Attalée, Olbia* et *Side* n'ont pas laissé de ruines importantes.

Les anciens auteurs sont d'accord pour regarder les habitants de la Cilicie comme d'origine phénicienne, et pour les représenter comme de hardis pirates. Une médaille phénicienne, trouvée en Cilicie (fig. 298), nous montre des guerriers sur une embarcation dont l'avant figure une tête de cheval.



Fig. 298. — Médaille phénicienne de Cilicie.

A l'exception de *Tarse* et d'*Anchiale*, la Cilicie n'avait guère de villes. Les historiens grecs parlent de ces deux villes, à propos d'une inscription, placée sur le tombeau de Sardanapale et qui était ainsi conçue : « Sardanapale, fils d'Anaxyndarax, a bâti Tarse et Anchiale en un jour; passant, mange, bois, ris, le reste ne vaut rien. » Il n'est rien resté d'Anchiale. Tarse était une ville florissante, située sur le Cydnus. On a trouvé près de Tarse, plusieurs médaillons en or qui remontent au temps de Caracalla et

représentent Alexandre le Grand (fig. 299 et 300). Tarse a été le centre d'une école littéraire célèbre dans l'antiquité; elle a donné le jour



Fig. 299. — Médaillon en or, trouvé à Tarse.
(Bibliothèque nationale.)

au philosophe Athénodore, au rhéteur Hermogène et à saint Paul.



Fig. 300. — Médaillon en or, trouvé à Tarse.
(Bibliothèque nationale.)

VII

L'ASIE CONQUISE.

L'EMPIRE D'ALEXANDRE. — LES SÉLEUCIDES. — LE DÉMEMBREMENT.
LES PARTHES. — LES SASSANIDES.

L'EMPIRE D'ALEXANDRE. — Le vaste empire fondé par Alexandre comprenait, outre les possessions d'Europe, toutes les provinces qui avaient autrefois fait partie des empires d'Assyrie et de Perse. Alexandre, qui est mort à trente-deux ans, n'avait eu le temps de réaliser qu'une partie des projets qu'il expose dans une sorte de testament dont ses généraux prirent connaissance après sa mort. « Les Mémoires laissés par Alexandre, dit Diodore de Sicile, renfermaient, entre autres grands projets, les suivants, qui méritent d'être rapportés. Alexandre ordonnait de construire mille bâtiments de guerre plus grands que les trirèmes, dans les chantiers de la Phénicie, de la Syrie, de la Cilicie et de l'île de Chypre. Ces bâtiments devaient être employés à une expédition contre les Carthaginois et les autres nations qui habitent les côtes de la Libye, de l'Ibérie et tout le littoral jusqu'en Sicile. Une route devait être pratiquée tout le long des côtes de la Libye, jusqu'aux colonnes d'Hercule. Il ordonnait d'élever six temples magnifiques dont chacun devait coûter 1,500 talents (8,250,000 francs), d'établir des chantiers et de creuser des ports dans les emplacements les plus propices pour recevoir tant de navires. Il voulait opérer une grande fusion dans les populations des divers États, transporter des colonies d'Asie en Europe et réciproquement, effectuer par des mariages et des alliances de famille une communauté d'intérêts entre ces deux grands continents. Après la lecture de ces projets, les Macédoniens, malgré leur respect pour Alexandre, décidèrent de n'y pas donner suite, parce qu'ils les regardèrent comme trop ardus et inexécutables. »

Le système politique d'Alexandre est tout entier contenu dans ce passage : unir l'Orient et l'Occident, fondre la Grèce avec la Perse, tel est le but invariable qu'il a poursuivi dans ses expéditions. Pour y arriver, il fondait des villes grecques et plaçait toujours ses officiers à la tête des troupes qu'il laissait dans les provinces conquises. Mais il laissait aux peuples vaincus les institutions qu'ils avaient auparavant, et

confiait les fonctions civiles à des hommes nés dans le pays qu'ils étaient chargés d'administrer. Malheureusement, son expédition d'Asie n'avait été qu'une course brillante et rapide : il avait ébauché maints projets qu'il n'avait pas eu le temps de réaliser. Les oppositions de races, de mœurs et surtout d'intérêts étaient autant de causes de dissolution qui devaient promptement détruire ses tentatives d'unité. Un fait remarquable à constater, c'est qu'aucune révolte ne se manifesta contre la domination grecque; mais, tandis que les Grecs se disputaient entre eux, l'influence de leurs idées alla toujours en déclinant, et l'élément oriental, d'abord complétement effacé, finit par reprendre complétement le dessus.

Aussitôt après la mort d'Alexandre, ses généraux commencèrent à se disputer la prééminence; nous n'avons pas à entrer dans le détail de cette guerre de succession. Un de ses principaux lieutenants, Antigone, prit, après de nombreux succès, le titre de roi d'Asie (fig. 301 et 302). C'est à cette occasion qu'un poëte s'étant avisé de le qualifier de dieu, il répondit simplement : « Mon valet de chambre sait bien le contraire », et congédia le poëte. Antigone ne parvint pas à reconstituer l'empire d'Alexandre, car les autres généraux s'étant ligués contre lui, il fut vaincu et tué à la bataille d'Ipsus, l'an 301 av. J.-C.



Fig. 301. Fig. 302
Antigone, roi d'Asie.

Les Séleucides. — Trois royaumes se formèrent après la mort d'Antigone des débris de l'empire d'Alexandre. Ce furent ceux de Macédoine, d'Égypte et de Syrie. Nous n'avons à nous occuper ici que de ce dernier qui eut pour fondateur Séleucus Nicator, un des généraux d'Alexandre, victorieux d'Antigone à la bataille d'Ipsus. Sous le nom de Syrie, Séleucus Ier Nicator réunit sous le même sceptre la plus grande partie de l'Asie, et c'est de lui que vient le titre de Séleucides, que portèrent les princes qui régnèrent après lui. Les médailles de Séleucus Nicator ont, comme emblème, des cornes, en souvenir d'Alexandre, et des ailes, que portent quelquefois les Séleucides, par allusion à Persée de qui ils prétendaient descendre (fig. 303 et 304); au revers on voit une victoire et un trophée.



Fig. 303. Fig. 304.
Séleucus Nicator.

Ces emblèmes, toutefois, ne sont pas ceux qu'on trouve le plus com-

munément aux Séleucides, qui portent plus souvent le diadème, emblème habituel des rois grecs de la période macédonienne. C'est cet emblème que nous voyons (fig. 305) à Antiochus Soter, fils et successeur de Séleucus Nicator. Le diadème des rois grecs est un large bandeau blanc attaché autour de la tête et noué par derrière. Une figure d'Apollon assis se voit au revers de cette médaille (fig. 306), dont les emblèmes sont absolument grecs, comme tous ceux qui se rattachent aux Séleucides.



Fig. 305. Fig 306.
Antiochus Soter.

La puissance des Séleucides reçut une première atteinte sous le règne d'Antiochus Soter. Les Gaulois firent irruption en Asie Mineure et s'emparèrent d'une partie de la Phrygie, qui prit d'eux le nom de Galatie. Le royaume de Pergame se forma à la même époque, et l'on vit bientôt les Parthes former un État indépendant. D'autres États tentèrent peu à peu de se constituer aux dépens de l'empire des Séleucides.



Fig 307. Fig. 308.
Séleucus II.

Les emblèmes des Séleucides ne varièrent pas beaucoup, comme nous le montre la médaille de Séleucus II, qui porte également le diadème (fig. 307) et dont le revers (fig. 308) présente aussi une image d'Apollon. Le soulèvement des Macchabées sous Antiochus le Grand, et plusieurs autres révoltes fomentées par les Romains, affaiblirent singulièrement l'empire des Séleucides, et les luttes qui survinrent sous Antiochus X (fig. 309 et 310), achevèrent de le ruiner. Il était réduit à quelques provinces, quand Pompée, vainqueur de Mithridate, s'empara de la Syrie qu'il réduisit en province romaine, l'an 64 av. J.-C., et mit ainsi fin à la dynastie des rois grecs.

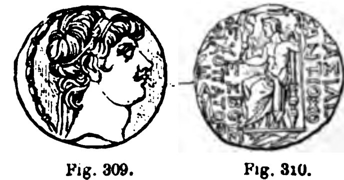


Fig. 309. Fig. 310.
Antiochus X.

Le démembrement. — Parallèlement à l'empire des Séleucides et le plus souvent à ses dépens, plusieurs royaumes indépendants s'étaient formés en Asie. Outre le royaume de Pergame, dont nous avons parlé plus haut, la Bithynie, qui avait été mal soumise aux Macédoniens, se constitua en royaume indépendant et en dehors des Séleucides. Parmi les rois de Bithynie, il faut citer : Nicomède Ier, qui appela les

Gaulois en Asie Mineure et les établit en Galatie; Prusias Ier qui donna asile à Annibal, après la prise de Carthage par les Romains; Nicomède II, qui eut un règne fort long et fut l'ami de Mithridate, (fig. 311 et 312); enfin, Nicomède IV, qui légua par testament son royaume aux Romains, l'an 75 avant J.-C., et fut le dernier des rois de Bithynie. Les emblèmes de ces rois ne diffèrent pas de ceux des autres rois grecs.





Fig 311 Fig. 312. Nicomède II.

Il en est de même pour les rois de Cappadoce et de Pont sur lesquels nous ne nous étendrons pas, malgré leur importance historique, parce que, au point de vue de nos études, ils ne nous offriraient rien de particulier. On sait que Mithridate, qui fut un des plus terribles adversaires des Romains, avait réuni sous le même sceptre le Pont et la Cappadoce et une grande partie de l'Asie Mineure.



Fig. 313. — Attambilus, roi de la Characène.

Nous donnons, à cause de sa coiffure, un roi de Characène (fig. 313), pays situé au sud de la Babylonie, et qui après avoir été un moment indépendant fut réuni au vaste empire fondé par les Parthes.

L'Arménie, vaste plateau situé au pied du Caucase et qui renferme les sources du Tigre et de l'Euphrate, sut de bonne heure s'affranchir du joug macédonien, mais les diverses contrées de ce pays paraissent avoir obéi longtemps à des souverains indépendants les uns des autres, et l'histoire politique de l'Arménie dans cette période ne prend d'importance qu'avec Tigrane. La série numismatique des rois d'Arménie nous offre quelques particularités dans la coiffure dignes d'être signalées.

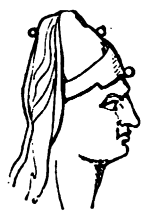


Fig. 314. — Samè, roi d'Arménie.

La figure 314 nous montre le roi Samès, sur lequel l'histoire ne nous apprend rien, sinon qu'il fonda la ville de Samosate, où naquit plus tard Lucien. La figure 315 représente son successeur Xercès qui épousa la sœur d'un roi de Syrie qu'on présume être Antiochus IV Épiphane. Ces deux personnages portent une espèce de bonnet qui paraît avoir été de substance molle, et dont la forme est assez semblable à celle du bonnet phrygien, avec cette différence toutefois qu'il n'est pas recourbé en avant.



Fig 315. — Xercès, roi d Arménie.

Le bonnet arménien prend une forme différente sur une monnaie de Mithridate, jeune prince qui appartenait par sa mère à la famille des Séleucides et qui eut des démêlés avec les rois de Pergame et de Cappadoce (fig. 316). Ici le bonnet est tout à fait conique et se rapproche de la mitre persane : cette coiffure retombe par derrière, de manière à protéger le cou, ce qui peut faire supposer qu'on s'en servait à la guerre.



Fig. 316. Mithridate, roi d'Arménie.

Le personnage représenté sur notre figure 317 est Tigrane, le plus illustre des rois d'Arménie. Il s'empara de la Syrie et devint un des plus puissants princes de l'Asie, mais ayant donné asile à son beau-père, le fameux Mithridate, roi de Pont, il attira dans ses États l'invasion des troupes de Lucullus et de Pompée. La figure que nous donnons est tirée d'une médaille frappée à Antioche, qui faisait alors partie de ses États; la ville personnifiée se voit au revers (fig. 318), avec le fleuve Oronte à ses côtés. Tigrane porte une mitre orientale richement décorée, qui se découpe par le haut en petits angles égaux et retombe sur le cou pour le protéger.





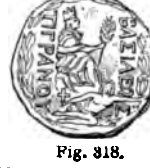


Fig. 317. Fig. 318. Tigrane.

La statue de Tiridate (fig. 319), roi d'Arménie, nous montre un costume tout à fait asiatique : le pantalon est très-caractéristique; la coiffure diffère beaucoup de celles que nous avons vues aux autres rois de cette contrée.



Fig. 319. — Tiridate (Statue antique.)

La Bactriane, située au delà de la mer Caspienne, ne pouvait manquer, par suite de son éloignement du centre, de se détacher promptement de la monarchie des Séleucides. Sous Antiochus II elle forma un État indépendant, qui fut gouverné, au moins à l'origine, par une dynastie de princes grecs. Des médailles, récemment découvertes pour la plupart, reproduisent les traits des rois à demi barbares, pour qui elles ont été faites.

La figure 320 représente Eucratide. Tout ce qu'on sait sur ce prince est contenu dans un passage de Justin : « Eucratide conduisit beaucoup de grandes guerres avec valeur; il en était épuisé, lorsqu'il soutint avec trois cents soldats un siége contre Démétrius, roi des Indiens, et par de continuelles sorties finit par vaincre une armée de soixante mille hommes. C'est pourquoi, délivré le cinquième mois du siége, il s'empara de l'Inde. Il en revenait, lorsqu'il fut assassiné par son fils, qu'il avait associé à la royauté. Celui-ci, loin de dissimuler ce parricide, comme s'il eût tué un ennemi et non un père, poussa son char sur ces restes sanglants et les fit rejeter sans sépulture. » Eucratide marque le point culminant de la puissance greco-bactrienne.



Fig. 320. — Eucratide, roi de Bactriane.

La médaille d'or d'Eucratide, récemment acquise par le cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, est un des morceaux les plus précieux de la collection. Le roi de Bactriane, vu de profil, est coiffé d'un casque à larges bords et à longue crinière. Les bouts du diadème descendent derrière les épaules, ce qui prouve que les rois de Bactriane, comme ceux de la Macédoine, portaient cet insigne même avec le casque (fig. 320). Le revers de cette médaille représente Castor et Pollux.

Fig. 321. — Anti-Alcides roi de Bactriane.

Notre figure 321 montre un autre roi de Bactriane, Anti-Alcides : celui-ci est coiffé d'un simple pétase, qui laisse apercevoir le diadème dont le front est ceint. La figure 322 nous montre un roi coiffé d'une tête d'éléphant, sans doute par allusion aux guerres que les rois de Bactriane avaient continuellement avec les rois de l'Inde, qui combattent toujours montés sur des éléphants.

Fig. 322. — Lysias, roi de Bactriane.

Les Parthes. — Vers l'an 256 avant J.-C., les Parthes, peuple scythe établi au sud de la mer Caspienne, et qui avait subi tour à tour le joug des Perses et des Macédoniens, se détachèrent de la monarchie des Séleucides et se donnèrent des rois particuliers. Ces rois s'appellent tous Arsace, qui est le nom du fondateur de la dynastie, mais ils y ajoutent un nom particulier qui les fait reconnaître. Les rois Parthes

Arsacides devinrent tellement puissants, que l'empire qu'ils fondèrent comprenait tous les pays compris entre la mer Caspienne et le golfe arabique; ils disputèrent avec succès l'empire du monde aux Romains. Ils ont opéré une réaction contre les idées et les goûts de la Grèce, apportés en Orient par les Séleucides, et ont affecté en général de porter un costume asiatique.

L'accroissement rapide de la puissance des Parthes remplissait d'étonnement les historiens romains. « Les Parthes, dit Justin, aujourd'hui maîtres de l'Orient et comme de moitié avec les Romains dans le partage de l'empire du monde, étaient des exilés scythes. Leur nom même le prouve; car en langue scythe, Parthe veut dire exilé. Du temps des Assyriens et des Mèdes, ils furent, de tous les Orientaux, les plus inconnus. Dans la suite, lorsque l'empire de l'Orient passa des Mèdes aux Perses, traités comme un peuple vil et sans nom, ils devinrent la proie des vainqueurs. Enfin, quand les Macédoniens eurent triomphé de l'Orient, ils les asservirent. Étrange fortune de ces peuples qui les éleva au plus haut degré de la puissance et leur soumit ceux dont ils avaient d'abord été les esclaves! Rome même, à l'époque de sa plus grande puissance, leur fit trois fois la guerre par ses plus illustres généraux, et, seuls de toutes les nations, non-seulement ils furent ses égaux, mais encore ses vainqueurs. »

Le même écrivain nous donne ensuite quelques détails sur les mœurs de ce peuple.

« Pour varier leurs plaisirs, dit-il, les Parthes ont chacun plusieurs femmes, et nul crime n'est puni chez eux plus sévèrement que l'adultère. Aussi, non-seulement l'accès des festins, mais même la vue des hommes est-elle interdite aux femmes. Ils ne vivent que de leur chasse. Ils sont toujours à cheval; c'est à cheval qu'ils combattent, mangent, exercent leurs fonctions privées ou publiques; c'est à cheval qu'ils voyagent, s'arrêtent, trafiquent et conversent; et ce qui distingue les esclaves des hommes libres, c'est que les uns vont toujours à cheval, et les autres à pied. Ils n'ensevelissent pas les morts; ils les donnent à dévorer aux oiseaux et aux chiens, et enterrent seulement les os décharnés. Les fleuves sont, parmi leurs dieux, l'objet d'un culte particulier. La hauteur, la turbulence, la fourberie, l'insolence sont le fond de leur caractère; et la violence est à leurs yeux le partage des hommes, comme la douceur est celui des femmes. Ennemis du repos, soit chez eux, soit chez les autres, ils sont naturellement taciturnes, plus prompts à agir qu'à parler, et également discrets sur leur bonne et leur mau-

vaise fortune. Ils obéissent à leur chef par crainte et non par honneur. Ardents au plaisir, sobres de nourriture, ils ne tiennent leur parole qu'autant que leur intérêt l'exige. »

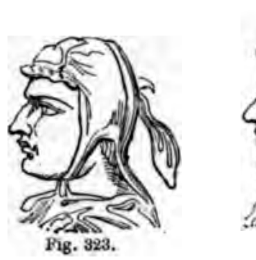


Fig. 323. Fig. 324.
Arsace II, roi parthe arsacide.

La série numismatique des rois parthes arsacides est assez nombreuse et nous présente certains types intéressants sous le rapport de la coiffure. Les figures 323 et 324 montrent le même personnage, Tiridate (Arsace II), frère d'Arsace Ier, fondateur de la dynastie. Ce prince est imberbe et porte une espèce de bonnet phrygien ; ce bonnet, toutefois, ne retombe pas par devant et ressemble beaucoup par la forme à celui que nous avons vu déjà sur la tête de quelques rois d'Arménie.

La figure 325 représente Arsace VI (Mithridate Ier) ; ce souverain, qui a régné pendant plus de cinquante ans, est un de ceux qui ont le plus contribué à la puissance des Parthes, au profit desquels il a relevé en quelque sorte la domination des anciens Mèdes. Son fils Arsace VII (Phraate II), qui l'avait puissamment secondé dans ses nombreuses campagnes et qui lui succéda, est représenté sur la figure 326.


Fig. 325. Arsace VI. Fig. 326. Arsace VII.
rois parthes arsacides.

Ces deux princes portent la tiare médique, ainsi qu'Arsace XI (Sanatrécès) dont nous reproduisons l'image (fig. 327). Cette tiare, diversement ornèmentée, présente toujours la forme d'une demi-sphère et est entourée à sa base d'un diadème ou ruban qui retombe derrière la tête. Le diadème apparaît seul dans la figure 328 qui représente Arsace XIII (Mithridate III).


Fig. 327. Arsace XI. Fig. 328. Arsace XIII.
rois parthes arsacides.

Le roi parthe arsacide, dont l'image est reproduite dans les figures

329 et 330, est Arsace XV (Phraate IV). Ce personnage est remarquable par la disposition de sa chevelure à plusieurs rangs, qui paraît être une réminiscence de la coiffure propre aux Mèdes.



Fig. 329. — Arsace XV, roi parthe arsacide.



Fig. 331. — Musa, femme d'Arsace XV.



Fig. 330. — Arsace XV, roi parthe arsacide.

La femme d'Arsace XV, Musa, est représentée sur le revers d'une médaille parthe (fig. 331), dont la face offre évidemment l'image de son mari, bien qu'on l'ait regardée longtemps comme la représentation d'un autre personnage. La rareté des figures de femmes dans les monuments orientaux nous a décidé à donner cette figure, remarquable d'ailleurs par la coiffure et le diadème qui se contourne en arrière après avoir ceint le front.



Fig. 332. — Arsace XXI.



Fig. 333. — Arsace XXIII. rois parthes arsacides.



Fig. 334. — Arsace XXVIII.

Les types monétaires, à partir de cette époque, c'est-à-dire du règne de Claude, deviennent, dans tout l'Orient, d'une extrême grossièreté d'exécution, et le diadème étrange d'Arsace XXI (Gotarzès) est assez difficile à comprendre (fig 332). Celui d'Arsace XXIII (Vologèse Ier) nous montre une forme déjà connue (fig. 333), mais nous appelons l'attention (fig. 334) sur la disposition en nattes de la barbe et des cheveux d'Arsace XXVIII (Vologèse III), contemporain de Marc-Aurèle et l'un des derniers Arsacides.

Les Sassanides. — Sous les rois parthes arsacides, l'Asie s'était peu à peu déshabituée des coutumes et des traditions que les Grecs leur avaient apportées, mais la véritable réaction contre les idées occidentales fut l'œuvre des Sassanides. Le second empire perse, qui remplaça celui des Parthes dans la haute Asie, eut pour fondateur le Perse Artaxerce, dont la famille prétendait descendre de la famille royale des Achéménides. Le titre de Sassanides que prirent les rois de cette dynastie vient de Sassan, grand-père d'Artaxerce. L'abandon total des idées occidentales introduites en Asie par les Grecs et les Romains, et le retour aux mœurs traditionnelles de l'Orient, forment le caractère essentiel de l'époque des Sassanides.

Le costume des premiers Sassanides ne diffère pas essentiellement de celui des derniers Arsacides; cependant on vit bientôt apparaître certains emblèmes spéciaux qui caractérisent les princes de cette dynastie. Il faut citer en première ligne le globe, probablement emblème solaire, et qui devient ici la marque distinctive des rois. A l'époque de Sapor ce globe est énorme, tandis que, sous ses prédécesseurs, il est d'une dimension plus restreinte.


Fig. 335. — Varahran II (roi de Perse sassanide) et sa femme.

La figure 335, qui représente Varahran II et sa femme, nous en fournit un exemple.

La calotte qui couvre la tête du prince ressemble à un casque plutôt qu'à une tiare, elle a des ailes et elle est surmontée du globe. L'épouse de Varahran est coiffée d'un diadème qui se termine en avant par une tête d'animal. Nous appellerons spécialement l'attention sur les deux rubans fixés au diadème du roi et qui flottent derrière sa tête au lieu de retomber sur le dos. Cet emblème, qui n'est ici qu'à l'état rudimentaire, mais qui prend ensuite une importance démesurée, demande une explication particulière.

Plusieurs parties importantes du costume des princes sassanides ont leur origine dans le culte des Perses : dans le nombre, on peut comprendre ces larges bandelettes flottantes, semblables aux ailes du surplis de nos prêtres. Ces bandelettes terminaient le *kosti;* c'était primitivement une ceinture mystique portée par les Parsis.

« Les Parsis prétendent, dit Anquetil Duperron dans son étude sur le Zend-Avesta, que c'est Djemmid qui, instruit par Hom, a inventé le *kosti*. Avant Zoroastre, quelques parsis le portaient en écharpe, d'autres

le mettaient autour de leur tête; maintenant, il leur sert de première ceinture. »

Chez les princes sassanides, ces larges rubans plissés se portaient quelquefois comme ceinture, mais toujours on les voit adaptés au diadème et flottant comme des banderoles derrière la tête du monarque.

Le costume des rois sassanides est très-visiblement indiqué dans un grand bas-relief dont la signification n'a pu encore être résolue d'une manière bien satisfaisante. Ce bas-relief contient trois personnages, vêtus à peu près de la même façon : nous reproduisons celui du milieu qui est visiblement le roi, puisqu'il porte le globe royal sur la tiare dont il est coiffé (fig. 336).



Fig. 336.— Un roi sassanide.
(D'après un bas-relief de Taki-Roston.)

Nous retrouvons ici, comme dans toutes les figures sassanides, les immenses rubans tuyautés qui partent du diadème et flottent derrière le dos. La tunique à manches est serrée au milieu du corps par une ceinture qui s'agrafe par devant et se termine par deux larges rubans. Elle descend jusqu'aux genoux et laisse alors voir un pantalon bouffant jusqu'en bas qui s'adapte à la chaussure.

L'étude de l'histoire, lorsqu'elle est faite sans l'aide de documents graphiques, nous laisse dans l'esprit des idées et des appréciations singulièrement erronées. Vous souvenez-vous de l'impression qu'on ressent quand on est jeune, en lisant, dans l'histoire romaine, la tragique aventure de l'empereur Valérien? Ce prince avait tourné ses armes contre la Perse, convaincu sans doute que, nouvel Alexandre, il ferait tout plier sous son joug; mais la fortune, qui lui avait souri dans bien des circonstances, l'abandonna le jour d'une grande bataille et il tomba entre les mains du roi de Perse, Sapor. Le vainqueur, sans pitié pour son captif, l'employa comme un marchepied dont il se servait pour monter sur son char, et, quand il le trouva suffisamment humilié, il le fit écorcher vif et suspendit sa peau dans un temple. N'est-ce pas qu'au récit de cette histoire l'imagination vous représente Sapor

comme un barbare grossier, à la puissante musculature, à la chevelure inculte et hérissée, aux allures abruptes et brutales? Eh bien, Sapor était exactement le contraire ; c'était un parfait gommeux, peigné, lissé, frisé, parfumé, enrubanné du haut en bas. Il ferait florès dans nos bals publics, et les commis en nouveautés qui, la raie au milieu du front, reçoivent leurs clientes à la porte du magasin, paraîtraient à côté de lui des rustauds mal décrottés.

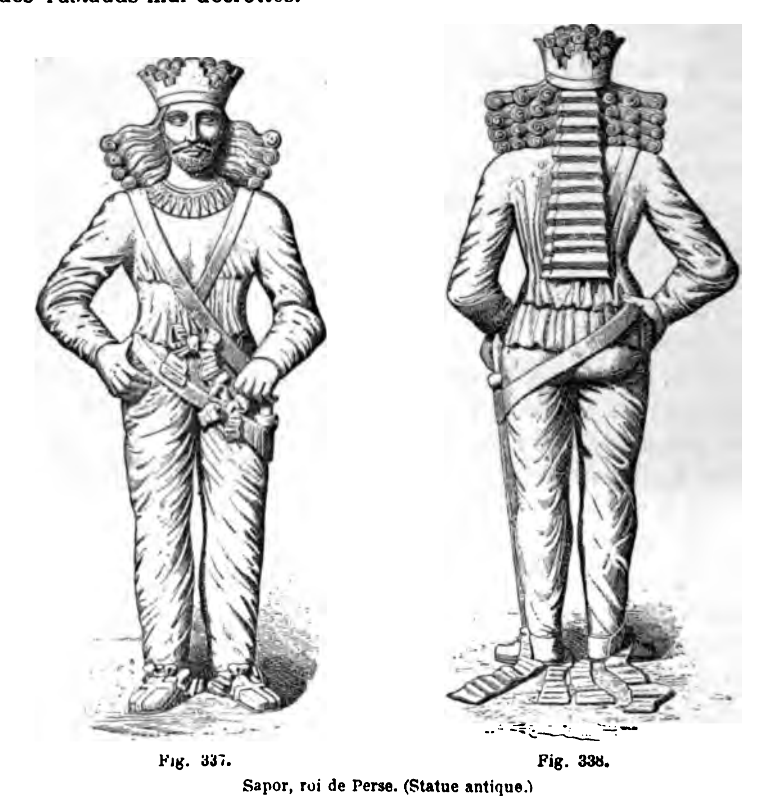


Fig. 337. Fig. 338.
Sapor, roi de Perse. (Statue antique.)

Pour s'en convaincre, il suffit de regarder (fig. 337 et 338) le portrait de Sapor. C'est une statue qui mesure près de 7 mètres de hauteur; elle est aujourd'hui renversée, mais elle a subi en somme peu de mutilations, et son excellent état de conservation la rend d'autant plus curieuse. Ce monument, un des plus intéressants parmi ceux des princes sassanides, est placé à l'entrée d'une grotte naturelle, située à l'entrée d'une montagne.

Le monarque est coiffé d'une couronne murale avec des créneaux

(fig. 337 et 338), mais qui cette fois n'est pas surmontée du globe, comme nous le montre ci-dessous la figure 339 qui représente le même personnage à cheval. Ici Sapor est debout, et son costume royal est bien caractérisé. Les cheveux, soigneusement bouclés, ressortent par la partie supérieure et s'étendent en longues mèches flottantes de chaque côté de la figure. Un riche collier orne le cou; le vêtement consiste en un justaucorps d'une étoffe flexible et un pantalon collant. M. Texier

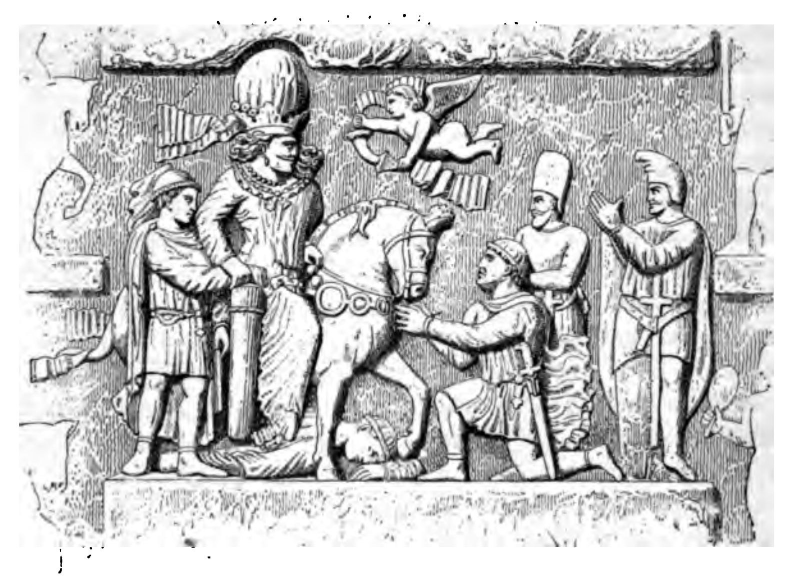


Fig. 339. — Sapor et l'empereur Valérien.
(D'après un bas-relief sassanide).

fait observer que le manteau, qui de tout temps fut un des attributs de la puissance royale, a été délaissé par les princes de la dynastie sassanide; en revanche, il y a une profusion de rubans comme on n'en a jamais vu chez un roi guerrier. Il y en a même qui semblent fort gênants, et ceux qui tiennent à sa chaussure, notamment, devaient singulièrement embarrasser sa marche. Pourtant, ils font incontestablement partie de son costume habituel, car on les retrouve, flottants sous ses pieds, dans les nombreux bas-reliefs où Sapor est représenté à cheval.

Ces bas-reliefs, qu'on retrouve en grand nombre dans toutes les contrées où ont régné les princes sassanides, sont généralement taillés dans le roc et présentent presque toujours des variantes d'un thème unique, dont le sujet principal est le triomphe de Sapor sur Valérien.

Dans celui que nous reproduisons, le roi de Perse porte la couronne murale surmontée du globe : il est, d'ailleurs, parfaitement reconnaissable à ses petites moustaches pointues et à sa chevelure frisée. Son cheval, dont le poitrail est orné de disques de métal, foule aux pieds un guerrier vaincu. Devant Sapor, l'empereur Valérien, un genou en terre et les mains jointes, semble demander grâce. Des officiers de l'armée perse sont placés derrière lui, et, dans le ciel, un génie ailé présente au vainqueur une corne d'abondance. Suivant M. Texier, cet emblème, essentiellement romain, prouve que le monument a été exécuté par des prisonniers, ou au moins par des artistes venus d'Occident. Ces bas-reliefs, sculptés dans le flanc d'une montagne aux environs de Schiraz, présentent de grandes analogies avec ceux qu'on trouve à Nakch-y-Roustem, près de Persépolis.

Chosroès Ier, qu'on a surnommé le Grand, est ce roi qui a fait les grandes guerres contre l'empereur Justinien et son général Bélisaire. On a deux portraits de ce monarque, l'un en buste sur une médaille sassanide, l'autre en pied, sur un verre de couleur blanche, au fond d'une coupe composée de pièces de rapport en verres de différentes couleurs. C'est ce portrait sur verre que reproduit notre figure 340.

Voici comment le catalogue de la Bibliothèque nationale décrit cette pièce fameuse : « Ce médaillon représente Chosroès Ier, assis sur un trône dont les pieds sont des chevaux ailés. Le dossier du trône se voit à la droite du monarque, par une faute de perspective qui n'étonnera pas sur un monument de cette époque. La couronne est formée d'une mitre ronde sur laquelle paraissent un croissant et des pointes en forme de créneaux ; la mitre est surmontée d'un second croissant portant le globe du soleil d'où s'échappent deux bandelettes flottantes. Le roi est vu de face ; ses cheveux sont partagés en deux grosses touffes frisées tombant sur les épaules ; il a la barbe épaisse, mais courte et non frisée, il est vêtu d'une robe brodée, *candys*, et s'appuie des deux mains sur le pommeau de son épée enfermée dans un fourreau. De ses épaules partent deux bandelettes, analogues à celles qui font partie de sa couronne, mais plus grandes ; deux autres bandelettes encore plus grandes partent de son buste et flottent horizontalement à gauche ; ce sont les bouts du *kosti*. »

La coupe de Chosroès Ier était autrefois connue sous le nom de coupe de Salomon. Elle portait cette désignation dans le trésor de l'abbaye de Saint-Denis, qui l'avait reçue en don de Charles le Chauve. On suppose que cette coupe a été prise comme butin par les armées

de l'empereur d'Orient, dans les guerres qu'elles soutinrent contre les rois de Perse, mais on ignore l'époque précise où elle est venue de Constantinople en Occident.

Nous appellerons un moment l'attention sur le trône de Chosroès Ier, qui n'est pas sans analogie avec celui dont se sert encore aujourd'hui le schah de Perse. C'est une espèce de lit ou divan muni d'un large dossier, mais d'une forme tout à fait différente de celui que nous avons vu aux rois assyriens, et aux anciens rois de Perse de la dynastie des Achéménides. Avec Chosroès en effet l'antiquité est finie et le moyen âge commence; ce prince est contemporain de Justinien, qui bâtit à Constantinople l'église de Sainte-Sophie, le premier grand monument que l'art du moyen âge ait élevé en Orient.



Fig. 340. — Chosroès Ier (fond d'une coupe en verre).

(Bibliothèque nationale.)


LES PEUPLES
DE
L'ANTIQUITÉ
LA GRÈCE

LA GRÈCE

I

NOTIONS GÉNÉRALES

Aperçu géographique. — Aspect du pays. — Configuration des villes.
Les tombeaux. — Notions historiques. — Emblèmes et insignes.

Aperçu géographique. — La contrée dont nous allons parler s'étend depuis le Danube jusqu'à la mer Méditerranée. Toutefois le pays que les Grecs appelaient Hellas, et où le génie antique a atteint son plus grand développement, n'en occupe que la portion méridionale avec les îles adjacentes. Le Péloponnèse, qui la termine au sud, est une presqu'île reliée au continent par l'isthme de Corinthe. Au nord de l'isthme était la Grèce propre, dont la Thessalie et l'Épire forment la partie la plus septentrionale. Les îles très-nombreuses qui avoisinent la Grèce n'ont jamais constitué un ensemble politique, mais leur situation intermédiaire entre l'Asie et l'Europe en a fait de bonne heure des centres de commerce et d'industrie.

C'est dans le Péloponnèse, la Grèce propre et les îles, que s'est développée la civilisation hellénique ; mais les vastes pays situés plus au nord doivent aussi trouver leur place ici. Ce sont l'Illyrie, la Macédoine et la Thrace : la Macédoine a asservi la Grèce à partir d'Alexandre, et c'est une ville de Thrace, l'ancienne Byzance, devenue Constantinople, qui a été la capitale de l'empire d'Orient. Ces pays, bien qu'étrangers à la Grèce au début, s'y rattachent forcément par l'histoire des temps postérieurs.

On peut considérer les montagnes de la Grèce comme des ramifications de la chaîne du Pinde, qui court entre l'Épire et la Thessalie, et n'est elle-même qu'un rameau détaché de l'Hémus (aujourd'hui les Balkans). Les noms de ces montagnes réveilent une foule de souvenirs mythologiques. Arrosée par une multitude de ruisseaux et de petites

rivières, la Grèce n'a, pour ainsi dire, pas de fleuves navigables; mais ses côtes, découpées par des golfes nombreux, ses îles, qui présentent partout des abris aux navigateurs, en ont fait un pays exceptionnellement doué pour la facilité des communications.

Aspect du pays. — La Grèce antique avait un aspect dont aucune contrée moderne ne saurait nous donner l'idée. L'habitude de personnifier toutes les forces de la nature avait fait élever partout de petites constructions d'un style champêtre : indépendamment des temples qui dominaient les villes du haut des acropoles, une multitude innombrable de petites chapelles s'échelonnaient tout le long des chemins. Les peintures de Pompéi nous montrent ces chapelles rustiques (fig. 341), où la piété des peuples apportait continuellement des offrandes de gâteaux ou de fruits.



Fig. 341. — Chapelle rustique.
(D'après une peinture de Pompéi.)

Ces petits monuments n'étaient bien souvent qu'un autel élevé en gazon ou formé de quelques pierres grossièrement assemblées. Ils étaient, en général, dédiés à la divinité locale. Une catégorie de monuments, extrêmement nombreuse, qu'on rencontrait sur tous les chemins, à l'angle de tous les carrefours, est celle qu'on désigne habituellement sous le nom d'Hermès.

Ces images primitives n'ont jamais passé pour représenter en réalité les traits d'une divinité; elles étaient simplement chargées de la rappeler par un signe symbolique, compris des populations. Un pilier de bois pouvait donc être exposé comme image du culte, et, pour devenir un objet de vénération, ce simulacre avait bien moins

besoin d'une forme nettement déterminée que d'une consécration reconnue. Pour donner au signe un rapport plus direct avec l'idée qu'il était chargé de représenter, il suffisait d'ajouter au pilier une tête grossièrement travaillée et l'attribut générateur qui exprimait la puissance fécondante du dieu (fig. 342).

Ces pieux servaient en même temps de poteaux indicateurs, et portaient souvent des inscriptions pour guider les voyageurs. Comme on les plaçait principalement dans les carrefours, on leur donnait quelquefois deux faces, de façon que le dieu pût voir deux chemins à la fois et exercer partout sa protection vigilante. Dans les époques postérieures, ces hermès furent exécutés en pierre ou en marbre, et les têtes qui surmontent le pilier carré sont quelquefois très belles.

Les hermès sont figurés sur un assez grand nombre de monuments.

Fig. 342. — Hermès.

La figure 343 nous montre quel était le genre de soins qui leur était prodigué dans les campagnes. Deux femmes apportent des vases dans lesquels un paysan, ceint d'une peau de



Fig. 343. — Nettoyage d'un Hermès.

chèvre, prend de l'eau pour laver la statue, en présence d'une prêtresse qui tient un rameau.

Quand on passait sur une route, on adressait une petite prière à l'hermès, comme le montre la figure 344, tirée d'une peinture de vase.



Fig. 344. — Prière à un Hermès.
(D'après une peinture de vase.)

Quoique Hermès fût la divinité à laquelle étaient le plus souvent affectés les monuments que nous venons de décrire, on en élevait aussi à d'autres dieux et notamment à Bacchus. La pose d'un de ces hermès bachiques est figurée sur une lampe antique (fig. 345). Au reste, cette figure n'est peut-être pas positivement un hermès, puisqu'elle a des bras. On voit souvent des têtes de Bacchus surmontant des piliers carrés ; seulement Bacchus est une divinité agricole, tandis que Hermès est spécialement consacré à la garde des chemins.



Fig. 345. — Pose d'un Hermès.
(D'après une lampe antique.)

Ce caractère de gardien des carrefours se retrouve sur quelques monuments qui représentent non plus seulement la tête d'un hermès surmontant un pilier, mais le dieu lui-même dans l'exercice de sa fonction. Une jolie pierre gravée nous montre Mercure (en grec Hermès) touchant une colonne milliaire avec son caducée.

Configuration des villes. — Au début de la civilisation

grecque, la nécessité de se défendre obligea les habitants à choisir pour résidence les hauteurs, qui étaient plus faciles à fortifier que les plaines. La crainte des pirates faisait aussi qu'on s'établissait à une certaine distance de la mer. Athènes, Corinthe, Argos, Sicyone commencèrent ainsi; plus tard les habitants descendirent de la ville haute pour se rapprocher du bord de la mer, qui n'offrait plus le même danger. La ville haute, qui avait été le berceau de la cité primitive, devint alors une enceinte sacrée où l'on venait honorer les dieux, mais où l'on n'habitait plus.

D'autres villes, au contraire, exclusivement maritimes, n'étaient à l'origine que des nids de pirates, et, comme leurs vaisseaux faisaient leur force, elles s'établissaient le long des baies où elles trouvaient un abri contre la tempête, en même temps qu'une plus grande facilité pour les incursions de leurs marins.

Dans la seconde période, celle qui précède les guerres médiques, les villes grecques présentent une physionomie toute particulière. Du temps de Pisistrate, il est probable que les maisons, sans alignement, s'élevaient dans des rues étroites et tortueuses. Toujours est-il que les habitations privées étaient extrêmement modestes, construites pour la plupart en bois, quelquefois en briques, mais toujours très-petites. A cette époque, on ne vivait pas chez soi, mais à l'agora, sur la place publique. Les édifices prenaient dans l'aspect général de la ville une importance d'autant plus grande, et chacun sentait qu'il n'était quelque chose que par la cité à laquelle il appartenait.

Les Ioniens, établis sur les côtes de l'Asie Mineure et depuis longtemps en contact avec la civilisation de l'Orient, ont pris avant les Grecs d'Europe des habitudes de luxe, de bien-être et de politesse. Ils n'avaient pas la rudesse des Doriens, et s'enrichirent assez promptement par le commerce. Ils fondèrent de nombreuses colonies. Pourvues dès le début d'une force militaire assez imposante et d'une marine capable de les protéger contre la piraterie, ces colonies purent s'établir avec une sécurité relative, qui devait nécessairement modifier le système de construction des antiques cités. Comme les villes américaines modernes, elles arrivaient souvent en peu d'années à une prospérité inouïe; quelquefois même, elles s'établissaient d'un coup, avec un plan arrêté d'avance, dans une localité déterminée au point de vue de la salubrité, des facilités de commerce et de la défense militaire. Les rues, tirées au cordeau, se croisaient à angle droit et partaient de la place

où se trouvaient les grands édifices, les temples, le marché et tous les établissements qui servaient à la vie publique.

Ce système, qui prit naissance dans les villes d'Ionie, fut bientôt appliqué à toutes les autres, et, à partir des guerres médiques, il fut adopté universellement. On vit alors, surtout dans les périodes macédonienne et romaine, un fait analogue à celui qui se passe aujourd'hui : des villes anciennes, bâties suivant le système primitif, avec des rues étroites et des constructions irrégulières, et des villes d'une fondation plus nouvelle, bâties avec la régularité d'un édifice. Puis, les villes anciennes s'enrichirent peu à peu de quartiers construits d'après la nouvelle mode, et le petit peuple fut relégué dans les vieux quartiers. Quant à la classe opulente, elle occupa les faubourgs, où elle se trouvait plus à l'aise pour établir les jardins qui devaient accompagner ses somptueuses habitations.



Fig. 346. — Déesses de villes.
(D'après un bas-relief.)

Les villes antiques prennent dans l'art la forme d'une femme dont la tête est couronnée de tours et qui est l'emblème, soit de la ville elle-même, soit de la déesse qui la protège.

Les représentations de ce genre sont assez fréquentes sur les monnaies; on en voit aussi quelquefois sur les bas-reliefs (fig. 346).

Les tombeaux. — Les anciens monuments funéraires de la Grèce se composaient d'un tumulus environné de murs et ordinairement surmonté d'une stèle portant le nom du défunt. Les lois de Lycurgue et de Solon ne toléraient pas la magnificence dans les sépultures; mais, quand ces lois furent tombées en désuétude, on vit des tombeaux décorés avec le plus grand luxe.

A l'origine, les tombeaux étaient dans les habitations mêmes, et l'urne funéraire se plaçait probablement tout près de la pierre du foyer,

sur laquelle le feu brûlait perpétuellement en l'honneur des aïeux; mais, plus tard, les sépultures furent reportées en dehors de l'enceinte des villes.

Les Athéniens se conformaient rigoureusement à cet usage, comme on le voit dans une lettre de Sulpicius à Cicéron, où il parle de son collègue Marcellus. Celui-ci venait d'être assassiné près d'Athènes par un furieux, nommé Magius, qui se poignarda ensuite lui-même. « M'étant rendu chez mon ami, dit Sulpicius, j'y trouvai deux affranchis, mais peu d'esclaves; la plupart s'étaient enfuis par la peur qu'ils éprouvaient, parce que leur maître avait été assassiné devant son logis; je fus obligé de le mettre dans ma chaise à porteur pour l'apporter dans la ville. Je lui fis faire des funérailles magnifiques; mais je ne pus jamais obtenir des Athéniens la permission de l'ensevelir dans la ville, parce que, disaient-ils, leurs lois sacrées le défendaient. En effet, ils n'avaient jamais donné cette autorisation à personne. Ils m'accordèrent pourtant tout ce qui était en leur pouvoir, c'est-à-dire la permission de le faire enterrer dans tel gymnase qu'il me plairait. Je choisis l'Académie, le plus célèbre gymnase qui soit dans l'univers. Par mes soins et à ma prière, les Athéniens lui



Fig. 347. — Stèle.

firent en cet endroit un tombeau de marbre. Je lui ai rendu ainsi tous les devoirs que réclamaient ma qualité de collègue et la parenté qui nous unissait. »

Les tombeaux ont pris différentes formes selon le lieu et le pays où ils ont été élevés. On a voulu voir, dans la disposition du bûcher, le modèle de la forme pyramidale, qui a été très-fréquemment adoptée. Il est certain que, quand on lit les descriptions qui ont été faites d'après le bûcher d'Éphestion, on y retrouve en grande partie le principe qui a dirigé l'architecte dans le tombeau de Mausole, que plusieurs écrivains anciens ont considéré comme une des merveilles du monde.

La stèle qui, dans un grand nombre de tombeaux, surmontait le tumulus, était une pierre prismatique portant une inscription (fig. 347) ou un petit bas-relief allégorique (fig. 348).





Fig. 348. — Stèle en marbre.

D'autres monuments funèbres présentaient un aspect tout différent. Pausanias nous apprend que les Sicyoniens creusaient une fosse pour y déposer le cercueil, qu'ils recouvraient ensuite de terre. Ils élevaient, au-dessus, un édicule porté sur quatre colonnes et surmonté d'un toit comme un temple. Il n'est guère resté de monuments funéraires de ce genre, mais la représentation en est très commune sur les vases peints.

Les tombeaux macédoniens méritent aussi une mention spéciale. M. Heuzey, qui a fait de la Macédoine une étude approfondie, a découvert dans ce pays, notamment à Pydna et à Palatitza, des monuments funèbres du plus grand intérêt. Ce sont des chambres taillées dans le flanc des collines et qui semblent disposées comme si elles étaient habitées par le mort. Ces chambres contiennent, non pas des sarcophages creusés pour enfermer un corps, mais des massifs pleins, imitant la forme d'un lit, avec ses pieds, ses balustres et même son matelas, sculptés dans la pierre avec un soin extrême (fig. 349). Deux lits du même genre

étaient placés en face l'un de l'autre contre les murs latéraux du même caveau. La porte de ce caveau était formée de deux vantaux qui avaient été arrachés de leurs gonds, dans une époque inconnue, par des chercheurs de trésors.

Ce genre de constructions funèbres est spécial à la Macédoine et ne se retrouve pas dans la Grèce propre : on ne trouve, d'ailleurs, près de ces lits, ni les vases ni aucun des ustensiles qu'on rencontre généralement dans les tombeaux grecs.

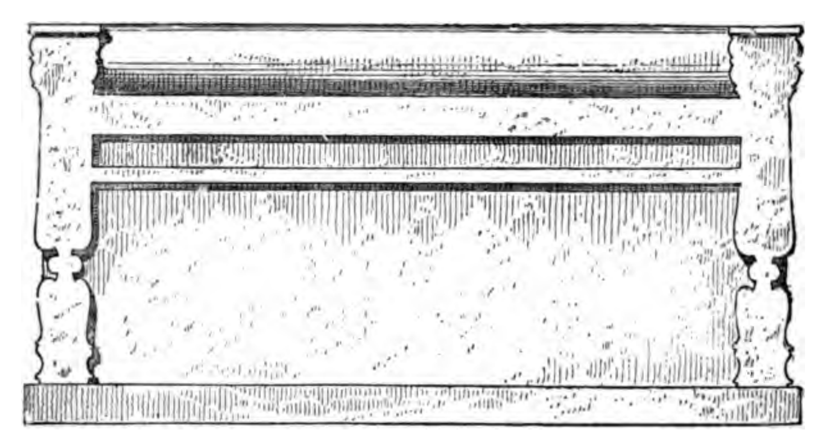


Fig. 349. — Tombeau macédonien.

En Grèce, chaque famille avait une sépulture séparée, et l'on regardait comme un grand opprobre de ne pas reposer dans le tombeau de ses pères. Si un citoyen était mort à la guerre et loin de son pays, on inscrivait son nom sur le monument de la famille.

On donnait le nom de cénotaphes, c'est-à-dire tombeaux vides, à des monuments funèbres élevés en l'honneur de certains personnages dont les cendres étaient déposées ailleurs.

Les cippes sont des monuments funèbres dont la forme est celle d'une colonne peu élevée, sans bases ni chapiteau, quelquefois ronde, mais plus souvent quadrangulaire, et sur lesquels on mettait des inscriptions ou des bas-reliefs.

Les représentations réelles de la Mort sont extrêmement rares sur les monuments funèbres de l'antiquité ; le corps qui n'a plus de vie semblait aux anciens ne plus appartenir au domaine de l'art; mais la décoration des tombeaux ou des vases funèbres représente souvent des scènes mythologiques dont le sujet est quelquefois une allusion

directe à la vie ou à la mort du défunt. Ainsi, on devait préférer l'histoire de Méléagre, d'Actéon ou d'Adonis pour un chasseur, les Muses pour un poète, la mort de Sémélé pour une femme morte en couche. L'enlèvement de Ganymède ou de Céphale sont des sujets funèbres qui indiquent la mort d'un jeune homme, tandis que le rapt de Proserpine, de Thétis ou d'Égine fait allusion à la mort d'une jeune fille.

Le combat des Amazones figure aussi sur un certain nombre de monuments funèbres, et l'admiration qu'inspirait aux anciens le courage de ces héroïnes peut faire supposer que ce sujet était surtout consacré aux guerriers.

Ce combat est représenté sur un beau sarcophage (fig. 350), d'une



Fig. 350. — Sarcophage antique.

forme assez fréquente dans l'antiquité. Nous ferons observer toutefois que les bas-reliefs qui le décorent appartiennent à l'art grec, tandis que les figures couchées semblent avoir été exécutées postérieurement pour les Romains qui y ont été inhumés; ces figures représentent deux époux accoudés sur un lit.

Les bas-reliefs qui décorent les monuments funèbres nous montrent

fréquemment des scènes d'adieu, tantôt entre parents, tantôt entre amis. La figure 351 montre les adieux d'un mari à sa femme : il est bon de remarquer que, dans cette classe de monuments, ce n'est pas le personnage debout qui désigne le mort, c'est, au contraire, celui qui est assis. Un sujet de ce genre se trouve également sur un vase trouvé à Salamine. Un enfant et un petit chien qui jappe, souvenir du foyer domestique, sont placés entre les époux.



Fig. 351. — Adieux d'un mari à sa femme. (D'après un bas-relief funèbre.)

Ailleurs, c'est un père qui serre la main de son fils (fig. 352) avant de partir pour le grand voyage, ou bien ce sont deux amis qui se disent au revoir. Quelquefois on voit apparaître, derrière les personnages principaux, des figures subalternes, apportant des vases : ce sont les offrandes que l'on faisait aux mânes.

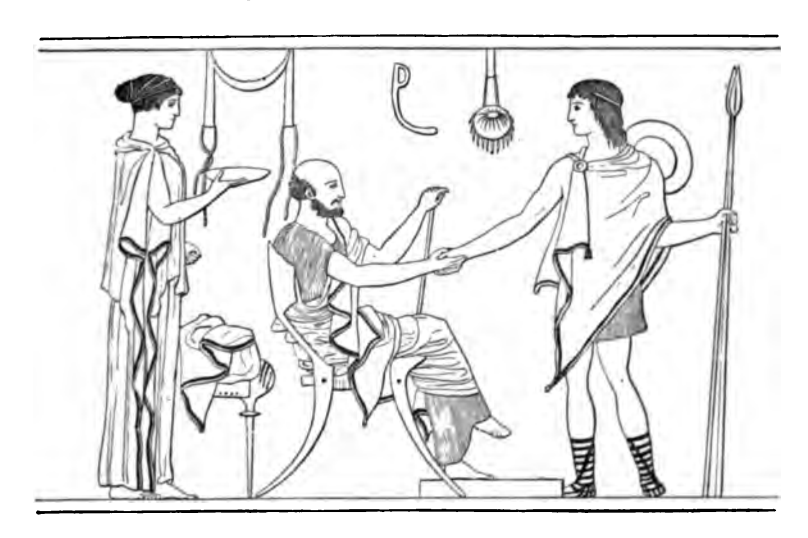


Fig. 352. — Adieux d'un fils à son père. (D'après un bas-relief funèbre.)

Ailleurs, on voit un jeune enfant debout devant une image de Mer-

cure Énagonios, protecteur des gymnases. Le père pose la main sur le buste du dieu, tandis que la mère, enveloppée dans sa robe talaire, semble écarter de ses yeux le grand voile qui lui couvre la face, pour voir son fils qu'une mort prématurée lui a enlevé, comme nous l'apprend une inscription placée sur le monument.

Dans une autre catégorie de monuments, le mort est représenté par un personnage à cheval qui part pour le grand voyage. Sur les urnes funéraires étrusques, l'adieu se fait souvent devant une colonne funèbre surmontée d'une pomme de pin ou bien encore devant une porte.



Fig. 353. — Vase funèbre.

Lorsqu'un des personnages porte sur la tête le modius, on voit qu'il s'agit d'une imitation du repas de Pluton et de Proserpine. Le caractère funèbre de la scène s'affirme quelquefois d'une manière différente. Ainsi, une tête de cheval à travers une fenêtre est l'emblème du grand voyage, qu'on symbolise aussi par un serpent buvant dans la coupe remplie de vin.

D'autres fois encore on voit une procession de personnages en prière, s'approchant du banquet et portant le cochon ou le mouton destiné au sacrifice.

Les offrandes aux morts sont fréquemment représentées sur les vases. On trouve des noms sur des cippes ornés de casques, de colonnes, d'hérôon en forme de temple, où sont suspendus des armes, des vases dressés, des branches d'arbres et quelquefois la figure du défunt.

L'action de ceindre des bandelettes, de verser de l'huile, du vin des phiales, indiquent des sujets funéraires. Il en est de même de l'offrande de corbeilles et de petits coffrets. On apporte au défunt les éventails, le miroir, la cassette à vêtements qui ont fait sa joie pendant la vie. Quelquefois le mort est assis, un bâton à la main, dans un petit temple, ou bien il est adossé à une colonne ionienne et reçoit des libations. Les combats de coqs sont aussi des emblèmes funéraires.

Sur les vases funèbres, on voit souvent un édicule avec un éphèbe tenant des armes, et quelquefois accompagné d'un cheval ou d'un chien. Sur d'autres, c'est une femme qui tient un miroir ou un éventail; ou bien des éphèbes et des femmes portant des bandelettes, des lécythus ou d'autres offrandes destinées à honorer la mémoire du mort. Quelquefois aussi une amphore, une plante ou une fleur remplacent les figures. Les allusions funèbres sont plus communes sur les vases trouvés en Grèce que sur ceux de Nola, de la Sicile ou de l'Étrurie.

La figure 353 montre un vase funèbre d'une grande richesse décorative, en même temps que très complet par ses emblèmes. Au centre est un édicule, avec un jeune homme assis sur sa chlamyde et tenant en main un vase cannelé. Quatre personnages, deux hommes et deux femmes, sont placés autour de l'édicule et tiennent en main différents objets relatifs aux mystères : des cassettes, un miroir, une couronne, un éventail. Les anses du vase sont ornées de masques, et le col est enrichi de superbes palmettes.



Fig. 354. — Vase funéraire.

C'est une femme qui est représentée dans la figure 354. Elle est debout dans son édicule et tient une coupe. On remarquera que les personnages placés sur les deux côtés de l'édicule se présentent dans une disposition à peu près ana-

logue. Cette mise en scène était en quelque sorte traditionnelle, car elle se retrouve sur un très grand nombre de vases funèbres. On peut la voir en détail sur la figure 355.

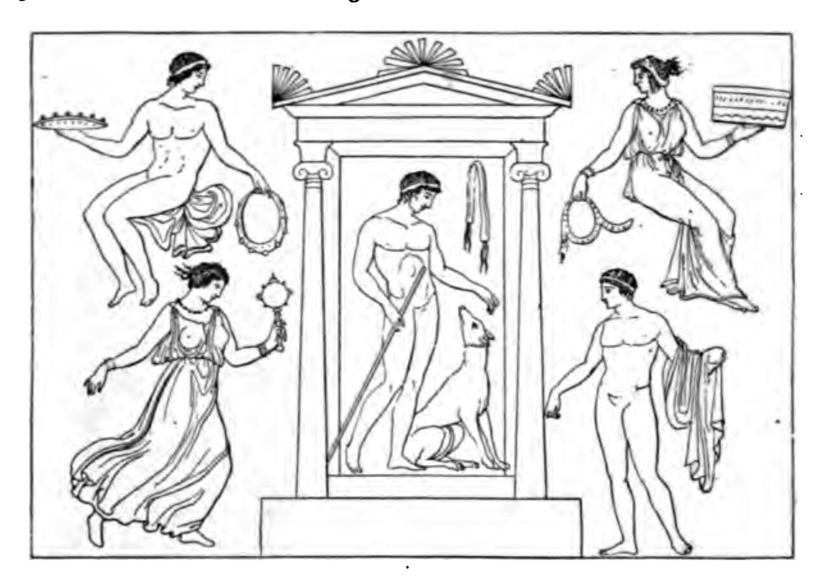


Fig. 355. — Scène funèbre.
(D'après une peinture de vase.)

Ici, le jeune homme placé dans l'édicule est debout : il a la tête ceinte d'une bandelette et tient d'une main un bâton, tandis que de l'autre il semble caresser un chien. Une bandelette sacrée, symbole des mystères, est suspendue aux parois du temple.

La bandelette prend quelquefois, sur les vases, une importance capitale (fig. 356). Ici, elle est suspendue après un cippe qui décore le vase. Le nombre des personnages n'est pas le même que dans les figures précédentes; on y voit seulement deux femmes, tenant un miroir et une branche de feuillage.

Le miroir qui reflète la vie du défunt est, avec la bandelette de l'initiation, l'emblème qui paraît le plus ordinairement sur les vases funèbres.

Les lécithus forment une catégorie de vases particulière à l'Attique; ils se distinguent par leur forme allongée et par leur décor qui se compose de figures se détachant sur un fond blanc (fig. 357). La plupart de ces vases paraissent remonter au ve et au ive siècle avant notre ère. Les sujets qu'ils représentent n'offrent pas une très-grande variété;

quelques-uns sont intéressants, parce qu'ils fournissent des renseignements sur les rites funéraires des Athéniens.

C'était un usage presque général dans l'antiquité de placer des lampes dans les tombeaux, à côté des vases funèbres contenant les cendres du défunt : on a vu là un symbole du départ de l'âme, que les anciens regardaient comme une émanation du feu. Beaucoup de lampes



Fig. 357. — Lécithus athénien.



Fig. 356. — Vase funèbre.

ont été retrouvées dans les tombeaux; on en mettait de formes très-différentes, et il serait assurément difficile de déterminer d'une manière positive celles qui ont eu plus spécialement une destination sépulcrale.

L'usage des lampes funèbres se retrouve chez presque tous les peuples anciens, mais celui des petites figurines, déposées dans les tombeaux, se rattache plus particulièrement à la Grèce. Ces figurines ont souvent un trou dans le dos, ce qui semblerait indiquer qu'elles étaient accrochées : elles sont en terre cuite et portent presque toujours des traces de couleur. Les gens qui fabriquaient ces charmantes statuettes n'ont laissé aucun nom dans la sculpture : ils s'intitulaient



Fig. 358. Fig. 359.

Figurines funéraires (femmes mariées)

simplement *faiseurs de poupées*, et les petits chefs-d'œuvre que nous admirons ne semblent pas leur avoir demandé de bien grands efforts.

Ces petites figures constituent peut-être la découverte la plus importante de notre temps sur l'antiquité, dont elles révèlent un côté intime à peu près ignoré jusqu'à ce jour. Elles ne se rattachent, en effet, à aucune ville en particulier, à aucune époque nettement déterminée; mais elles représentent la population féminine qui suivait les convois, les pleureuses des nécropoles. Si l'on dépose près du mort des vivres pour

sa nourriture, des meubles et des ustensiles pour son usage, ne faut-il pas aussi des figures dont l'image lui rappelle la vie passée? Dans l'Inde, l'épouse cherche la mort sur le bûcher de son mari; en Grèce, elle dépose dans sa tombe l'image d'une compagne qui pense à lui et n'attend pour le rejoindre que l'arrêt du destin.

La plupart de ces petites figures, exquises dans leur tournure, ont une expression de tristesse bien en rapport avec leur rôle.

Un des types les plus communs est celui de la jeune femme voilée et enveloppée dans un grand manteau. Les mains sont presque toujours cachées, la tête l'est souvent en partie (fig. 358 et 359). Le voile était, dans toute l'antiquité, l'emblème des femmes mariées et, à Thèbes en particulier, les femmes se masquaient presque entièrement le visage avec leur voile, comme elles le font encore aujourd'hui dans l'Orient.

La femme mariée, au reste, ne paraît pas seule dans ces petites figurines; on y voit aussi la jeune fille, reconnaissable à sa tête découverte, et dont les mains se cachent sous le manteau (fig. 360).



Fig. 360. — Figurine funéraire (jeune fille).

Ces figurines présentent d'ailleurs un caractère extrêmement varié; nous avons signalé seulement les types qui se rencontrent le plus fréquemment.

Notions historiques. — On n'a aucune donnée certaine sur les premiers habitants de la Grèce, auxquels on donne habituellement le nom de Pélasges. Cette population mystérieuse se présente, aux débuts de l'histoire, comme une énigme impossible à déchiffrer. On serait tenté de croire que ses mœurs devaient ressembler passablement à celles des Cyclopes, si bien décrites par Homère, et qu'il n'y avait à l'origine ni villes ni gouvernements, mais simplement des tribus se disputant la suprématie du pays. Agriculteurs dans les plaines, pasteurs dans les montagnes, pirates sur les mers, les habitants primitifs de la Grèce sont guerriers en tout temps. Les immenses constructions que l'étonnement et l'effroi des âges postérieurs ont attribuées aux Cyclopes montrent une

société où la guerre est à l'état permanent, mais elles attestent aussi, chez ceux qui les ont élevées, une énergie et une continuité de volonté qui marquent le début d'une civilisation puissante.

D'après les traditions mythologiques des Grecs, ce seraient des colons, venus de l'Égypte ou de la Phénicie, qui auraient apporté dans leur pays les premiers germes de la civilisation. Les légendes de Cadmus, de Danaüs et de Cécrops prouvent que les Grecs admettaient une influence venue de l'Orient; le caractère absolument fabuleux des récits qui concernent ces personnages empêche qu'on ne puisse les considérer comme historiques, mais l'infiltration en Grèce de traditions orientales est un fait aujourd'hui hors de doute. L'Asie a été l'institutrice de la Grèce et de l'Étrurie, car on reconnaît une origine commune dans l'industrie des Grecs et dans celle des Étrusques.

Ces longues files d'animaux que l'on voit disposées par zones sur les vases peints de style primitif et sur les plus anciens monuments de la métallurgie sont d'origine assyrienne. Les premiers modèles ont dû être importés en Europe par des vaisseaux phéniciens, et les indigènes ont ensuite appris à les fabriquer eux-mêmes. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'imitation des premiers types a persisté à une époque où l'art occidental était, sous d'autres rapports, complètement dégagé de toute imitation et avait conquis déjà une indépendance absolue.

Voici, par exemple (fig. 361), un miroir étrusque : les figures n'ont assurément rien d'oriental dans le style, mais les animaux qui forment l'encadrement ont une parenté évidente avec ceux des Assyriens ou des Perses, et l'on sent ici, comme dans les vases, l'imitation des riches tapis de Babylone si recherchés dans toute l'antiquité. Ce sont des lions combattant des taureaux, des panthères ou des griffons, des animaux au corps allongé, à la tournure svelte, qui se dévorent les uns les autres. Il est évident aussi que le caractère symbolique de ces animaux a complètement disparu, et qu'ils n'apparaissent ici que comme ornements décoratifs.

Néanmoins cette influence des industries de l'Orient s'est fait sentir surtout pendant la période que l'on est convenu d'appeler l'âge héroïque. Les rois de cette époque, gouvernant un pays beaucoup moins civilisé que l'Asie, rêvaient tous de ressembler aux grands monarques ou aux satrapes de l'Orient dont la cour était extrêmement policée. Ils recherchaient particulièrement les objets de fabrication asiatique et

encourageaient, dans leurs villes, l'établissement des ouvriers étrangers.

Quant au fond même de la population, il s'était renouvelé par des



Fig. 361. — Miroir étrusque.

invasions successives. Les Hellènes avaient succédé aux Pélasges et s'étaient eux-mêmes subdivisés en plusieurs groupes, parmi lesquels on distingue surtout les Doriens et les Ioniens.

L'influence des Doriens sur la marche des arts a été considérable (la prépondérance d'Athènes ne date que des guerres médiques), et, quand on veut remonter aux sources de la civilisation hellénique, on retrouve partout les idées, le caractère et les usages de la race dorienne. C'est à Sparte qu'on peut étudier le caractère dorien dans ce qu'il a de plus énergiquement accentué. Au premier abord, quand on voit en ce pays une aristocratie militaire qui professe une suprême horreur pour le travail et des troupeaux d'ilotes réduits au plus dur esclavage, on se demande où était la place des artistes dans une pareille société. Cependant c'est dans les cités doriennes, dont l'organisation se rapproche toujours plus ou moins de celle de Sparte, que l'art prend d'abord son développement, et, parmi les artistes de la première époque dont le nom est parvenu jusqu'à nous, la plupart se rattachent aux écoles doriennes.

Dans tous les cas, l'élément dorien représente assurément ce qu'il y a de plus personnel dans l'art grec, tandis qu'Athènes était, par ses relations avec les villes ioniennes de l'Asie Mineure, l'intermédiaire naturel entre l'Orient et la Grèce, mais un intermédiaire intelligent, qui n'emprunte qu'à la condition de transformer tout ce qu'il touche. Après les guerres médiques, la fusion fut complète au point de vue du travail; plus tard, les divisions qui éclatèrent dans la politique préparèrent le triomphe des Macédoniens et ensuite des Romains.

La période qui s'étend des guerres médiques à la domination macédonienne est celle où l'art grec s'est élevé le plus haut, et le siècle de Périclès est toujours celui auquel on fait allusion quand on veut désigner l'apogée de la civilisation grecque.

EMBLÈMES ET INSIGNES. — Nous avons vu en Égypte, en Assyrie, en Perse, des figures ailées, représentant la divinité, planer au-dessus de la tête des rois, qu'elles couvrent de leur protection. On ne trouve rien de pareil en Grèce : les dieux sont multiples, ils prennent part aux querelles des hommes et choisissent celui qu'ils veulent protéger; mais ils ne sont jamais liés à la personne royale, parce que les rois, contrairement à ce qui se passe en Orient, ne sont jamais chefs du sacerdoce et ne représentent aux yeux des populations aucun pouvoir religieux.

Les rois grecs de l'âge héroïque sont de véritables chefs de clan, indépendants les uns des autres, et leur autorité se montre surtout à la guerre. Mais jamais un roi grec n'est confondu avec la divinité ou

placé sous sa protection immédiate. S'il arrive, en effet, qu'une divinité agisse en faveur d'un roi, c'est en vue de sa personne, mais non de son caractère royal; presque toujours, d'ailleurs, c'est pour le protéger contre une autre divinité. Ainsi Neptune poursuit de sa colère Ulysse, que Minerve protège; mais, quand on voit Minerve près du héros, elle garde son rôle de déesse et n'est nullement placée là à titre d'emblème protecteur du roi et attaché à sa personne.



Fig. 362. — Tête diadémée.
(D'après un buste antique.)

Le diadème et le sceptre sont des insignes que portent également les dieux et les rois. La belle figure antique du Louvre, qu'on désignait autrefois sous le nom de Jupiter Trophonius, montre un riche diadème orné de palmettes (fig. 362). On voit souvent, dans les représentations de Junon ou de Vénus, une espèce de diadème d'une forme particulière, et il est au moins très probable que les reines devaient porter souvent une coiffure analogue.

Il paraît certain que le diadème a été, dans la haute antiquité, un insigne de puissance et d'autorité. Il ne faudrait pas en conclure qu'il fût un emblème exclusif de la royauté; les personnages qui fréquentaient le roi pouvaient également le porter, et, plus tard, il devint un simple bijou, totalement dépourvu de signification. Ainsi la figure ci-après, tirée d'un vase peint qui représente les noces de Thétis et Pélée, montre une coiffure qui indique un rang élevé, mais n'implique pas nécessairement l'autorité royale, car on rencontre souvent, à côté l'une de l'autre, plusieurs figures qui sont coiffées de la même manière (fig. 363).

Ce que nous avons dit de la couronne et du diadème peut également s'appliquer au sceptre, qui, dans toute l'antiquité, a été considéré comme une marque d'autorité, mais sans être l'apanage exclusif des rois.

Primitivement, le sceptre des rois grecs n'était probablement pas



Fig. 363. — Personnage coiffé du diadème.
(D'après une peinture de vase.)

autre chose que la lance qu'ils portaient dans les combats; lorsqu'ils vont au conseil ou qu'ils rendent la justice, la pointe disparaît ou est remplacée par un ornement en or ou en ivoire.

Les monuments nous offrent quelques exemples de sceptres qui ont conservé la pointe de la lance et que l'on voit entre les mains des femmes. La pointe de la lance perd alors tout à fait son caractère d'arme offensive par l'addition des petits ornements arrondis qui en garnissent les deux tranchants.

Ce genre de sceptre se trouve aussi quelquefois dans les mains des divinités et des personnages allégoriques : le plus souvent la pointe

elle-même s'arrondit et prend simplement la forme d'un ovale très-allongé et garni sur les côtés de petites boules. C'est ce que nous montre la figure 364, également empruntée à un vase peint. Ici, le



Fig. 364. — Personnage allégorique portant un sceptre.
(D'après une peinture de vase.)

sceptre est une simple marque de dignité et ne possède plus rien de son ancien caractère belliqueux.



Fig. 365. — Naissance de Bacchus.

Quelquefois une espèce de pomme ou de boule aplatie sépare le bois, qui forme le manche, de l'ancienne pointe de lance devenue un simple ornement. C'est même là le véritable sceptre royal, tel que le portaient les rois de l'époque héroïque. Le sceptre des dieux ne diffère pas de celui des rois, comme le montre la figure 365, qui

représente la naissance de Bacchus. L'enfant sort de la cuisse de Jupiter, où il était renfermé depuis la mort de sa mère Sémélé, et il s'élance dans les bras de Mercure, qui va le porter aux nymphes chargées de son éducation. Le roi des dieux est caractérisé par le sceptre qu'il tient à la main.

Dans les fouilles exécutées à Mycènes en 1877, M. Schliemann a découvert deux sceptres (fig. 366 et 367), qui remontent à une très-haute antiquité et dont il donne la description suivante. « La tige d'argent de chacun de ces sceptres a été plaquée d'or, comme on peut le voir sur la partie qui s'enfonce dans les pommeaux de cristal de roche tournés avec tant d'élégance. La boule de cristal est ornée de sillons verticaux et percée dans toute sa longueur (fig. 367).... Je prie le lecteur d'observer que ces énormes tiges en argent plaqué d'or s'enfonçaient, sans nul doute, dans des bâtons de bois revêtus de plaques d'or. Qu'il y ait eu une grande quantité de ces bâtons plaqués d'or, on n'en peut pas douter quand on voit la grande quantité de tubes d'or qui ont été trouvés dans ces tombeaux, et qui contiennent encore des morceaux de bois, tantôt carbonisés, tantôt en bon état de conservation. »

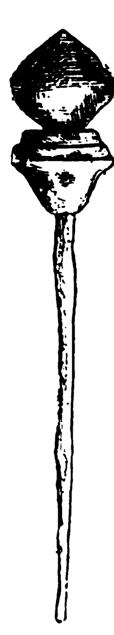


Fig. 366. Sceptre grec.

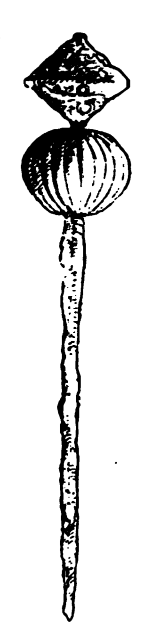


Fig. 367. Sceptre grec.

Le sceptre d'Agamemnon était particulièrement célèbre dans l'antiquité. Voici ce qu'en dit Homère : « Le puissant Agamemnon se lève, tenant à la main le sceptre que jadis a fabriqué Vulcain. Ce dieu l'offrit au fils de Saturne ; Jupiter en fit don au subtil meurtrier d'Argus ; Mercure en gratifia Pélops, qui le donna au pasteur des peuples, Atrée ; celui-ci, enfin, à sa mort, le laissa à Thyeste riche en troupeaux, et Thyeste lui-même le transmit à Agamemnon, afin qu'il gouvernât de nombreuses îles et l'Argolide entière. »

Ce sceptre, qui avait la forme d'une lance, était conservé en Béotie comme une relique, et Pausanias rapporte qu'on lui rendait les honneurs divins. « La principale divinité des Chéronéens, dit-il, est ce

sceptre chanté par Homère, que Vulcain avait fait pour Jupiter et qui devint la propriété d'Agamemnon. Ils le révèrent particulièrement et on est tenté de croire qu'il a en effet quelque chose de divin, quand on considère la gloire qui a rejailli sur ceux par les mains de qui il a passé. Les Chéronéens assurent qu'il fut trouvé avec beaucoup d'or entre Chéronée et Panopé, ville de la Phocide, sur les confins des deux États, et qu'ils abandonnèrent volontiers l'or aux Phocéens, à condition que le sceptre leur demeurerait. Il y a bien de l'apparence qu'il fut apporté dans la Phocide par Électre, fille d'Agamemnon. On n'a point bâti de temple public à cette espèce de divinité, mais chaque année un prêtre a soin de garder ce sceptre dans sa maison, où tous les jours on lui fait des sacrifices et on lui offre toutes sortes de viandes et de confitures. De tous les ouvrages de Vulcain vantés par les poètes et la renommée, il n'y en a certainement point d'aussi célèbre, ni qui mérite autant d'honneur que le sceptre dont je viens de parler. »



Fig. 368. — Sceptre terminé par une boule.

Les rois de la Grèce d'Europe portaient les mêmes insignes que ceux de la Grèce d'Asie, qu'ils s'efforçaient d'ailleurs d'imiter en tous points. Le manche du sceptre royal était habituellement recouvert d'ornements en cuivre, en ivoire, en argent, ou en or. Dans l'*Iliade*, c'est avec un sceptre orné de clous d'or qu'Achille se rend à l'assemblée des chefs, et tous les princes ligués contre Troie portent également des sceptres d'or.

Enfin, sur certains monuments, l'ancien fer de lance disparaît complètement et le sceptre n'est plus qu'un long bâton terminé par une boule dans sa partie supérieure (fig. 368). L'absence de l'ornement qui couronne la boule dans le sceptre royal est ordinairement l'indice d'une position hiérarchique moins élevée. Toutefois on ne saurait établir à cet égard aucune règle positive, la forme du sceptre ayant considérablement varié; le long bâton que les vieillards et les hommes faits tenaient à la main était réputé donner plus de gravité à leur maintien, et imposait plus de respect.

Dans tous les cas, cette longue canne, qu'elle fût ou non décorée d'un ornement à sa partie supérieure, était toujours considérée comme un insigne d'autorité. Aussi, non-seulement les magistrats en sont pourvus (fig. 369), mais nous la retrouvons encore dans la main des précepteurs ou des pédagogues.



Fig. 369. — Magistrat avec le sceptre.

Il faut encore signaler le caducée que portaient les hérauts et les ambassadeurs, et qui est devenu pour cette raison l'attribut de Mercure, le messager des dieux. Le caducée n'est, en réalité, qu'une forme particulière du sceptre : il implique un pouvoir passager, comme celui dont sont revêtus les ministres chargés d'un traité, et non une autorité régulière et permanente comme celle des rois ou des magistrats.

Le bâton ou sceptre qui, dans les temps héroïques, avait été la marque distinctive de l'autorité, cesse complétement d'être un insigne dans la période républicaine. Les personnages qui jouèrent le plus grand rôle dans les affaires publiques apparaissent sur les monuments avec un costume civil ou militaire ne différant en rien de ceux que nous voyons à des hommes obscurs ; il semble que la démocratie jalouse de ces époques agitées n'ait pas même laissé à ceux qui gouvernaient l'État le petit plaisir d'un signe extérieur quelconque qui pût aider à faire reconnaître l'autorité dont ils étaient revêtus.

II

LE PÉLOPONNÈSE.

Aspect du pays. — La Corinthie. — La Sicyonie. — L'Achaïe. — L'Élide. L'Arcadie. — L'Argolide. — La Laconie. — La Messénie.

Aspect du pays. — Le Péloponnèse est une presqu'île située dans la partie la plus méridionale de la Grèce, dont elle est séparée par un



Fig. 370. — Le Péloponnèse.

isthme étroit, appelé isthme de Corinthe (fig. 370). Les anciens ont tenté

plusieurs fois, mais sans succès, de couper cet isthme, afin d'établir une communication entre les deux mers qui le baignent. Le Péloponnèse est hérissé, surtout dans sa partie centrale, de montagnes élevées, dont la chaîne principale s'étend jusqu'au sud de la péninsule, et s'abaisse vers le cap Ténare, où était, suivant la mythologie, l'entrée des enfers : c'est, en effet, par là qu'Hercule est descendu chez Pluton; c'est là qu'il a enchaîné Cerbère. Ces montagnes forment plusieurs groupes dont le plus célèbre est celui du mont Taygète, où Diane aimait à chasser.

Plusieurs rivières sortent de ces montagnes. Il faut citer d'abord le fleuve Alphée qui prend sa source dans l'Arcadie et va se jeter dans la mer Ionienne, un peu plus bas que l'île de Zacynthe. C'est le fleuve le plus considérable du Péloponnèse, bien qu'il n'ait pas trente lieues de cours. Il est surtout célèbre dans la mythologie : le fleuve Alphée devint épris de la nymphe Aréthuse qui, pour éviter ses poursuites, se mit sous la protection de Diane. La déesse transporta la nymphe en Sicile de l'autre côté de la mer. — Il y a, en effet, à Syracuse, un ruisseau qui porte le nom d'Aréthuse; car, dans les fables grecques, les nymphes ne sont autre chose que les ruisseaux personnifiés. — Mais le fleuve continue ses poursuites à travers la mer et arriva ainsi jusqu'à Syracuse, où il unit ses eaux à celles de la nymphe. Cette légende vient de la croyance où étaient les anciens qu'un objet jeté dans le fleuve Alphée était porté par les courants jusque sur la côte de Sicile : elle a inspiré plusieurs ouvrages d'art remarquables, entre autres un magnifique vase en terre que nous reproduisons (fig. 371).



Fig. 371. — Alphée et Aréthuse.
(Vase antique.)

L'Alphée reçoit les eaux de l'Érymanthe, rivière fameuse par la vic-

toire d'Hercule sur un sanglier énorme qu'Eurysthée lui avait ordonné de combattre.

L'Eurotas, qui passe à Sparte et se jette dans le golfe de Laconie, est, après l'Alphée, le cours d'eau le plus important du Péloponnèse.

Le Péloponnèse renfermait un grand nombre de villes fameuses, et formait plusieurs États dont les principaux sont : la Corinthie, la Sicyonie et l'Achaïe au nord, l'Arcadie au centre, l'Elide à l'ouest, l'Argolide à l'est, la Messénie et la Laconie au sud.

La Corinthie. — La Corinthie est une toute petite province dont l'importance vient uniquement de sa situation sur l'isthme. Les jeux Isthmiques, institués en l'honneur de Neptune, s'y célébraient tous les

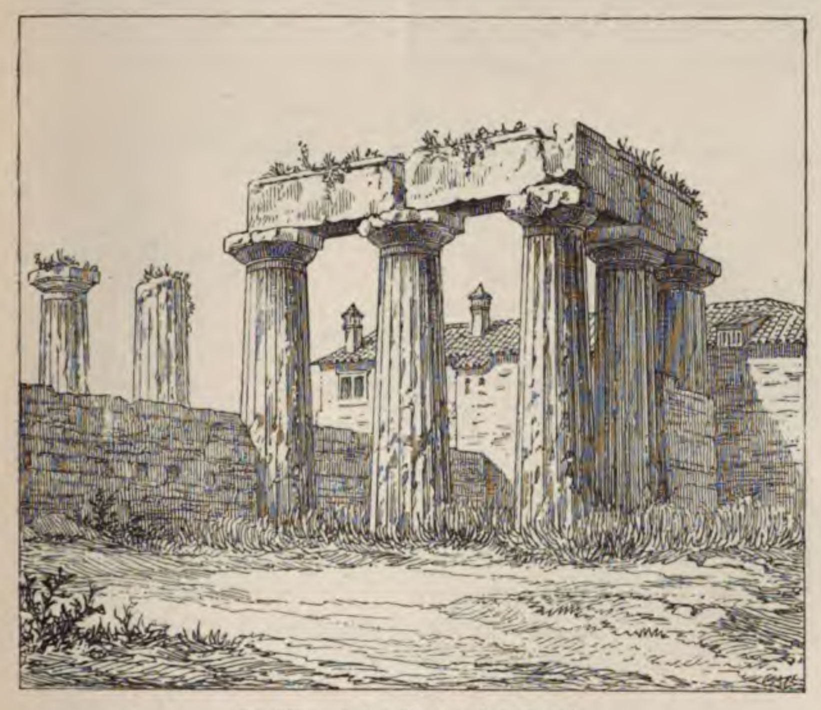


Fig. 372. — Ruines d'un temple à Corinthe.

quatre ans. Neptune était, en effet, la grande divinité de ce lieu, rendez-vous de navigateurs.

La ville de Corinthe, située à proximité des deux mers, était autrefois célèbre par ses poteries, par son airain, et surtout par ses courti-

sanes. « A Corinthe, dit Strabon, le grand nombre de courtisanes attachées au temple de Vénus attirait aux époques des grandes fêtes une foule immense d'étrangers. » Les riches marchands, les militaires venaient s'y ruiner et s'y ruiner irrémédiablement, ce qui a donné lieu à ce proverbe bien connu : Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe.

Corinthe a été détruite de fond en comble par les Romains, et au temps de Pausanias il ne restait pas trace des anciens habitants. Les Corinthiens de cette époque provenaient d'une colonie romaine établie par Jules César. On voit aujourd'hui, à Corinthe, les restes d'un temple dont la construction est extrêmement ancienne, et qui remonte à la ville grecque primitive. Sept colonnes sont encore debout, et cinq d'entre elles portent leur architrave : ces colonnes ont à peine en hauteur quatre fois leur diamètre et les fûts sont monolithes (fig. 372). L'art grec ne montre nulle part des proportions aussi courtes, et le monument devait



Fig. 373. — Bas-relief d'un puits à Corinthe

avoir dans son ensemble un aspect de puissance et même de pesanteur qui dénote une période où la grâce est encore subordonnée à la force.

La figure 373 montre un bas-relief sculpté sur la margelle d'un puits découvert à Corinthe. Ce bas-relief de l'ancienne Corinthe peut nous donner l'idée du genre de décoration employé dans les monuments petits et grands dont cette ville était remplie.

Pégase, le cheval ailé que Minerve a donné au héros corinthien Bellérophon pour aller combattre la Chimère, est un emblème que l'on trouve fréquemment sur les monnaies de Corinthe (fig. 374). Le dauphin joue aussi un grand rôle dans l'histoire mythologique de cette ville, puisque c'est lui qui a sauvé la vie à Mélicerte. Sur une monnaie de l'époque impériale (fig. 375), nous voyons Mélicerte couché sur son dauphin et placé dans le temple de Neptune, dont la coupole est formée d'écailles de poisson et bordée de deux dauphins qui dressent la queue. Sur une autre monnaie, le dauphin vient déposer le jeune Mélicerte près du pin où le héros Sisyphe l'a recueilli. Ce pin apparaît encore sur une autre monnaie (fig. 376 et 377), où l'on voit l'acropole, la citadelle de Corinthe, avec le temple de Neptune et la grotte dans laquelle Mélicerte avait été déposé.





Fig. 374. Fig. 375.
Médailles de Corinthe.





Fig. 376. Fig. 377.
Médailles de Corinthe.

La Sicyonie. — La Sicyonie est une petite contrée située à l'est de l'Achaïe, dont on la considérait même quelquefois comme une dépendance; *Sicyone* en était la capitale (fig. 378 et 379). Cette ville, placée sur un plateau élevé d'où la vue s'étend au loin vers l'Acro-Corinthe, le golfe de Lépante et les montagnes de la Béotie, a été longtemps le siége principal de l'art grec. Elle a donné son nom à une des grandes écoles de peinture, qui eut pour fondateur Eupompe, et produisit Pamphile et Apelles; comme sculpteurs, elle a donné naissance à Canachus dans l'époque archaïque, et à Lysippe dans la période macédonienne.





Fig. 378. Fig. 379.
Médailles de Sicyone.

L'industrie de Sicyone était aussi très-importante, surtout pour les articles de toilette, parmi lesquels on cite une espèce particulière de chaussure très-estimée dans toute la Grèce. Les débris d'un temple et d'un théâtre sont tout ce qui reste de l'ancienne cité.

L'Achaïe. — L'Achaïe, dans laquelle on comprend quelquefois la Sicyonie et même la Corinthie, est la contrée qui occupe le nord du Péloponnèse, le long du golfe de Corinthe. Les villes principales étaient *Dymes*, sur la côte occidentale, *Patrœ*, aujourd'hui Patras, *Ægium*, et *Pellène*. Ces villes n'ont pas laissé de ruines importantes, mais seulement des débris qui permettent d'en déterminer exactement l'emplacement.

L'Élide. — L'Élide est une contrée qui s'étend à l'ouest du Péloponnèse, le long des côtes de la mer Ionienne. La ville principale, *Élis*, était une cité fort ancienne, et Pausanias la cite comme ayant conservé encore de son temps le caractère des villes d'un âge primitif. « La place publique d'Élis, dit-il, n'est point faite comme celle des villes d'Ionie, ni même des villes voisines ; elle est bâtie à l'ancienne mode. Les portiques en sont distants les uns des autres et séparés par des rues de traverse. Le portique le plus exposé au midi est d'architecture dorique. Trois rangs de colonnes le partagent en trois ; on élève à Jupiter des autels qui sont adossés contre ces colonnes, de manière qu'ils sont à découvert, et qu'ils donnent sur la place. On les fait et on les défait en très-peu de temps selon le besoin. »

Le gymnase d'Élis avait une grande réputation ; c'était le premier établissement de la Grèce pour l'éducation intellectuelle et physique. Il comprenait des esplanades pour les courses et pour la lutte, toutes bordées de platanes et de monuments religieux et artistiques, dont on cherche vainement aujourd'hui à déterminer la place. Sur des monnaies d'Élis, on voit l'aigle de Jupiter accompagné du foudre et de la couronne d'olivier, souvenir des jeux que l'Élide célébrait en l'honneur du dieu.

Pise, dont la fondation était contemporaine de celle d'Élis, a été longtemps choisie pour les jeux en l'honneur de Jupiter. Mais cette suprématie éveilla la jalousie des Éléens, et cette ville fut détruite de fond en comble, à ce point que Pausanias put à peine reconnaître l'emplacement qu'elle avait occupé. Néanmoins, pendant toute la grande période de l'antiquité, les grands jeux furent célébrés tout près de là, dans le bois sacré de l'Altys, au lieu nommé Olympie, qui n'était pas à proprement parler une ville, mais un enclos vénéré, au milieu duquel s'élevait le temple le plus fameux de l'antiquité (fig. 380).

L'emplacement de ce temple a été reconnu en premier lieu par l'expédition française de Morée, et on y a exécuté récemment encore des fouilles importantes.

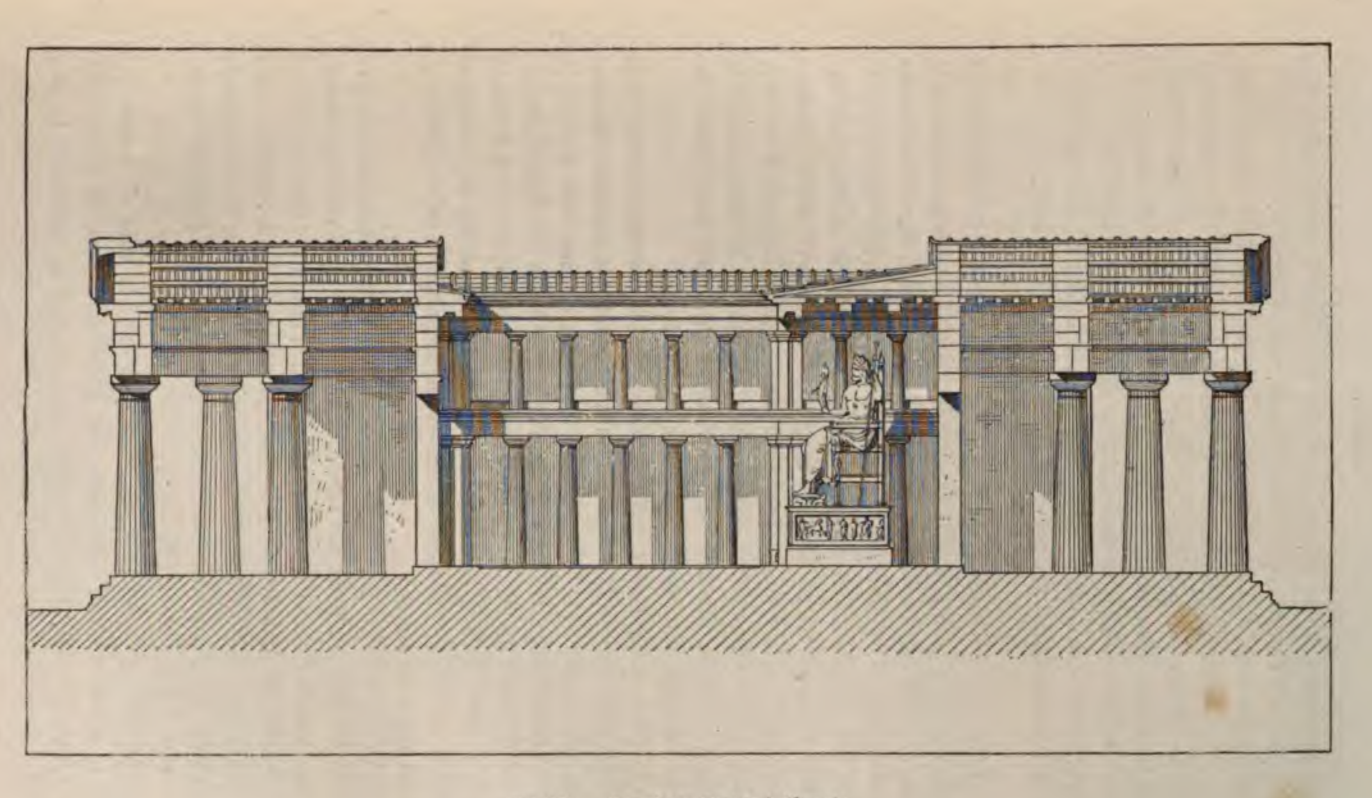


Fig. 380. — Temple de Jupiter à Olympie.

(Coupe longitudinale.)

Quelques débris se voient au musée du Louvre, entre autres des fragments de métopes représentant les travaux d'Hercule.

Le temple était d'ordre dorique; le fronton antérieur représentait la lutte de Pélops et d'Œnomaüs, le fronton postérieur, le combat des Lapithes et des centaures. C'est dans l'intérieur du temple qu'on voyait la statue colossale de Jupiter Olympien, en or et en ivoire; elle était considérée comme le chef-d'œuvre de Phidias et passait pour une des sept merveilles du monde. Sa hauteur était telle que, bien qu'assise, cette statue atteignait presque la voûte du temple (fig. 380).

L'Arcadie. — Placée au centre du Péloponnèse, la montagneuse Arcadie, qui n'a joué presque aucun rôle dans l'histoire politique de la Grèce, était surtout habitée par des pasteurs. Le dieu Pan, dont le culte a pris naissance en Arcadie, avait pour mission spéciale de faire multiplier les troupeaux, et ce dieu cornu, aux pieds de chèvre, fait une singulière figure au milieu des magnifiques divinités qui peuplaient l'Olympe grec. C'est sur le sommet du mont Lycée, consacré à ce dieu, que Jupiter et Saturne avaient disputé le prix de la lutte, avant la création du genre humain, et c'est dans ces parages que Lycaon fut changé en loup, et la nymphe Calisto, en ourse.

L'Arcadie, malgré le caractère pastoral de ses habitants, renfermait plusieurs villes intéressantes. *Mégalopolis* qui, dans les périodes macédonienne et romaine, fut la capitale de l'Arcadie, est une ville dont l'origine est relativement récente, puisqu'elle a été bâtie par Épaminondas. Elle est la patrie de Philopœmen et de l'historien Polybe. On a retrouvé l'emplacement de son théâtre, — au dire de Pausanias, le plus grand de toute la Grèce, — mais les ruines de Mégalopolis se réduisent en somme à peu de chose.

Mantinée, célèbre par la grande victoire qu'Épaminondas remporta près de ses murs, n'était pas située, comme les autres villes grecques, sur une hauteur et sur le flanc d'une colline : elle était bâtie en plaine et traversée par une rivière. Il ne reste plus rien des monuments décrits par Pausanias, si ce n'est quelques vestiges du théâtre. On a retrouvé, cependant, des parties de l'ancien mur d'enceinte, qui était très-solidement bâti et flanqué de 129 tours.

Orchomène, qu'il ne faut pas confondre avec la ville de Béotie qui porte le même nom, n'a pas non plus laissé de ruines, et on peut en dire autant de *Tégée*, dont le temple était, au dire de Pausanias, le plus grand et le plus beau du Péloponnèse.

Stymphale est un peu mieux partagée, mais, comme la description qu'en donne Pausanias est insuffisante, on ne sait pas au juste à quoi peuvent se rapporter les ruines qu'on a trouvées sur son emplacement. Près de Stymphale était un lac, célèbre dans la mythologie par les oiseaux meurtriers dont Hercule délivra la contrée : les monnaies de Stymphale (fig. 381 et 382) montrent le héros les ajustant avec ses flèches ou les combattant avec sa massue.





Fig. 381. Fig. 382.
Monnaies de Stymphale.

Phigalie, une des villes les plus anciennes et les plus importantes de l'Arcadie, était située sur un plateau élevé, dont les pentes abruptes sont baignées de deux côtés par un torrent. Les murailles de cette ville sont regardées comme un des restes les plus remarquables de l'architecture militaire des Grecs. L'enceinte, qui suit la crête du plateau, est de construction polygonale flanquée de tours rondes. Quelques débris de colonnes marquent l'emplacement de l'ancien temple de Diane. Près de là sont les fameuses cascades de la Néda, que Beulé compare à celles de Tivoli. C'est un pays rempli de grottes profondes, dans lesquelles Cérès se retirait pour pleurer le rapt de sa fille Proserpine.

Non loin de Phigalie, on trouve le fameux temple de Bassæ, élevé par les Phigaliens en l'honneur d'Apollon Épicourios (secourable), qui les avait préservés d'une épidémie pendant la guerre du Péloponnèse. Il a été construit sous la direction d'Ictinus, un des architectes du Parthénon d'Athènes. Trente-six colonnes avec leur architrave sont encore debout, et le terrain est jonché de débris de tout genre.

L'Argolide. — L'Argolide, qui formait la partie orientale du Péloponnèse, était une contrée spécialement consacrée à Junon, divinité qui a toujours été considérée comme la protectrice d'Argos.

On a retrouvé les traces de son temple, et on y a pratiqué des fouilles qui ont amené la découverte de quelques fragments précieux. Il avait été bâti près de l'emplacement d'un autre temple, beaucoup plus ancien, détruit en 423 avant J.-C. par un incendie. Ce dernier était établi sur un plateau triangulaire formé de substructions cyclopéennes.

Argos était regardée comme une des villes les plus anciennes de la Grèce : une foule de traditions mythologiques se rattachent à ses origines, depuis l'Égyptien Danaüs jusqu'à Oreste. Dans la période histo-

rique, Argos eut toujours une grande importance et sa population égalait celle d'Athènes. Elle avait sur le golfe un port appelé Nauplia. Pausanias fait une pompeuse description des monuments magnifiques qu'on admirait dans cette ville célèbre, mais Argos a été si souvent détruite, qu'il reste aujourd'hui bien peu de chose de la ville antique. Nous citerons seulement le théâtre, taillé dans le flanc de la montagne et qui pouvait contenir vingt mille personnes; on y voit encore soixante-deux gradins assez bien conservés.

Les monnaies d'Argos portent naturellement l'image de Junon; sur le revers on voit souvent un loup à mi-corps; c'était le symbole des Argiens. Il est quelquefois accompagné de poissons, pour exprimer le caractère maritime de la cité.



Fig. 383. — Ruines dites galeries de Tirynthe.

L'ancienne *Tirynthe* a compté au nombre de ses rois Amphitryon et

Hercule. Cette ville a été détruite dès une haute antiquité par les Argiens, et avait cessé d'exister depuis longtemps quand Pausanias visita la Grèce. « Il ne reste de Tirynthe, dit-il, que les murs, qui sont l'ouvrage des Cyclopes. Ils sont construits de pierres brutes, toutes d'une telle dimension que deux mulets attelés n'ébranleraient même pas la plus petite. Les interstices sont remplis de petites pierres qui servent de liaison aux grosses. »

Les murailles de Tirynthe sont une des plus étonnantes constructions que nous ait laissées l'antiquité primitive. Elles ont environ douze mètres de hauteur sur quinze d'épaisseur; elles sont formées de blocs énormes.

Cette enceinte ne présente ni bastions, ni tours, ni aucun des accessoires qu'on prodigua plus tard dans les fortifications, mais on y trouve des constructions fort singulières, connues sous le nom de *galeries de Tirynthe* (fig. 383). Ces galeries sont pratiquées dans l'épaisseur des murailles, et leur voûte présente la forme d'une ogive, formée d'assises horizontales disposées en encorbellement; d'autres pierres sont placées horizontalement à la partie supérieure. On ignore la destination exacte de ces galeries qui communiquaient sans doute avec des constructions disparues. Le docteur Schlieman fit faire, en 1877, des fouilles à Tirynthe, et découvrit quelques objets intéressants; mais ces fouilles sont bien loin d'avoir l'importance de celles qu'il entreprit quelques semaines plus tard, dans l'antique cité de Mycènes.

Mycènes, fondée par Persée, fils de Jupiter, est une ville dont l'histoire est presque entièrement mythologique. Le massacre des enfants de Thyeste, l'assassinat d'Agamemnon par Égisthe et Clytemnestre, la vengeance d'Oreste, etc., sont des événements qui ont eu Mycènes pour théâtre et qui ont souvent inspiré les poëtes tragiques de l'antiquité. Sous l'influence dorienne, Argos devint bientôt plus puissante que Mycènes; les Argiens s'emparèrent de cette ville en 468 (av. J.-C.) et en chassèrent tous les habitants. Depuis cette époque, et malgré quelques tentatives de reconstruction, Mycènes est toujours demeurée à peu près déserte.

La conservation des ruines de Mycènes est probablement due à l'emplacement de cette ville, située dans un endroit sauvage et surtout assez éloigné de tout centre de population. Il est plus facile aux habitants d'Argos et de Nauplie de prendre de nouveaux blocs de pierre dans les carrières qui avoisinent leur ville, qu [illegible] hercher dans la vieille cité abandonnée. Placé [illegible] milieu de

montagnes escarpées, Mycènes, ruinée depuis trois mille ans, offre encore aujourd'hui le type le mieux conservé d'une place forte aux temps héroïques.

Les murailles sont cyclopéennes et pélasgiques. Ce dernier appareil est particulièrement remarquable à Mycènes : les polygones sont parfaitement rapportés, sans le secours de petites pierres, et soigneusement taillés sur leur surface extérieure. Près de la porte des Lions, on voit des blocs presque quadrangulaires et rangés par assises horizontales, mais dont les joints présentent des lignes obliques et irrégulières, au lieu des lignes verticales et régulières qui caractérisent l'appareil hellénique.



Fig. 384. — Porte des Lions, à Mycènes.

La porte des Lions (fig. 384) est située à l'angle nord-ouest de l'Acropole : elle est évasée par le bas et formée de trois grosses pierres; celle

du linteau a $4^m,50$ de longueur. Elle supporte un bloc où sont sculptés deux lions qui se dressent face à face et sont séparés par une colonne. Leurs têtes ont disparu, ainsi que le chapiteau de la colonne. Cette espèce d'écusson était le symbole d'Apollon Agyeus, le gardien des portes. La porte est elle-même précédée d'une avenue de quinze mètres de long sur neuf mètres de large, comprise entre deux gros murs.

Les ruines de Mycènes semblent être aujourd'hui dans un état analogue à celui où elles étaient quand Pausanias les a visitées. Les fouilles récentes donnent un grand intérêt au passage sur lequel s'est appuyé le docteur Schlieman pour sa découverte. Le voici : « Au nombre des ruines du rempart se trouve la porte sur laquelle se dressent des lions. On dit que le mur et la porte sont l'œuvre des Cyclopes. On trouve dans les ruines de Mycènes la fontaine de Persée et les édifices souterrains où Atrée et ses enfants conservaient leurs trésors. On y trouve aussi la tombe d'Atrée et celle des compagnons d'Agamemnon qui, à leur retour de Troie, furent massacrés par Égisthe pendant un banquet. Les Lacédémoniens d'Amyclée doutent de l'identité du sépulcre de Cassandre. On y trouve enfin le tombeau d'Agamemnon et celui d'Eurymédon. Télédamos et Pélops furent déposés dans le même tombeau, car on dit que ces deux jumeaux, fils de Cassandre, furent égorgés par Égisthe en même temps que leur mère. On enterra Clytemnestre et Égisthe à une petite distance à l'extérieur des murs, parce qu'on ne les jugea pas dignes d'être inhumés à l'intérieur, là où reposaient Agamemnon et tous ceux qui avaient été enterrés avec lui.»

Pausanias ne donne aucun autre détail, et c'est en suivant sa courte description que plusieurs archéologues avaient fait des fouilles demeurées sans résultat. Le docteur Schlieman, dans un travail lu devant la Société des antiquaires de Londres, a exposé les raisons qui lui ont fait entreprendre de nouvelles fouilles dans une autre direction. « Heureusement pour moi, dit-il, ce passage de Pausanias relatif à la situation des tombeaux a toujours reçu une fausse interprétation. Leake, Dodwell, Prokesch, Curtius, qui ont exploré le Péloponnèse tout entier Pausanias en main, se sont complètement mépris, parce qu'ils ont pensé que l'auteur grec, en parlant des murailles, indiquait celles de la ville, et non celles de l'Acropole. En conséquence, ils ont cherché les cinq tombeaux dans la ville basse et le tombeau de Clytemnestre et d'Égisthe en dehors des murailles de cette ville basse. Mais la preuve que Pausanias voulait indiquer les murs de la citadelle, c'est qu'il parle de la porte des Lions qui existe dans ces murs. »

Conformément à l'idée qu'il poursuivait, le docteur Schlieman a fait creuser 34 puits; 28 n'ont donné aucun résultat, mais les six derniers l'ont amplement dédommagé. Près de la porte des Lions, on trouva d'abord un grand cercle de pierres plates légèrement inclinées et disposées parallèlement sur deux rangs. Dans la partie occidentale du cercle, on découvrit bientôt trois rangées de stèles, parmi lesquelles neuf étaient encore debout. Sous l'une d'elles était un cadavre portant une sorte de cuirasse formée de plaques d'or. Plusieurs stèles sont sculptées et retracent des scènes de combat.



Fig. 385.
Masque d'or, trouvé à Mycènes.

Au-dessous des pierres plates et inclinées sont de vastes chambres creusées dans le roc : le docteur Schlieman a trouvé dans la première trois cadavres, reposant sur un lit de cailloux et entourés encore des cendres du bûcher funéraire. Ce sont des cadavres de femmes littéralement couvertes de bijoux. De nombreuses pièces d'orfévrerie étaient déposées dans ce sépulcre. Nous citerons entre autres : douze couronnes en or, dix diadèmes en or, dont deux ont conservé une partie de crâne humain, une grande couronne ornée de trente feuilles en or, six coupes d'or ornées, deux plaques d'or décorées de tours sur lesquelles se tient un pigeon, deux autres représentant de grands oiseaux, sept, des lions assis, onze, des cerfs; quatre petits lions en or, diverses statuettes représentant des femmes et de nombreux fragments en or.

On découvrit ensuite une seconde chambre funéraire de 8 mètres de long sur 6 de large : les restes de cinq hommes, dont les corps avaient

été évidemment brûlés dans cette chambre même, étaient étendus au milieu. Ils étaient couverts de bijoux portant tous les traces de l'action du feu. Les crânes étaient dans un tel état de décomposition, qu'aucun ne put être sauvé. Mais trois de ces personnages avaient la tête recouverte d'un masque en or massif (fig. 385 et 386). Ces masques sont d'un travail primitif extrêmement soigné dans les détails et on pourrait y compter les poils des cils et des favoris. Un des cadavres portait, outre son masque, un casque en or massif, dont l'arrière est sculpté de façon à imiter la chevelure; il avait une cuirasse composée de plaques d'or. Le docteur Schlieman voit ici le corps d'Agamemnon et de ses compagnons, massacrés par Égisthe et Clytemnestre.

La haute antiquité de ces tombes ne saurait être contestée : l'absence de toute inscription semble indiquer que l'alphabet n'était pas connu à Mycènes à l'époque où les corps ont été déposés en ce lieu. L'absence complète de fer, la présence de trente-cinq flèches dont la pointe est en obsidienne, et les nombreux fragments de poterie dont aucune n'est faite au tour sont des indices qui rappellent une époque au moins bien voisine de celle qu'on assigne à la guerre de Troie. Des contestations ne pouvaient manquer de survenir au sujet des individualités historiques que le docteur Schlieman attribue aux personnages dont il a retrouvé les tombeaux; ce n'est pas ici le lieu de les discuter; mais nous ne pouvions négliger de signaler l'importance de cette découverte.



Fig. 386.
Masque d'or, trouvé à Mycènes.

Non loin de l'Acropole, dans l'emplacement occupé par la ville basse, est le *Trésor des Atrides,* qu'on désignait autrefois sous le nom de tombeau d'Agamemnon. Cette construction souterraine, regardée comme un des restes les plus curieux de l'architecture primitive des Grecs, est admirablement conservée.

Une avenue en ruine, ouverte sur le flanc de la colline, conduit

une porte formée de trois gros blocs : le linteau est un monolithe de 8^m,15 de longueur sur 6 ,50 de profondeur et 1 ,22 de hauteur (fig. 387).



Fig. 387. — Trésor des Atrides, entrée.

« On pénètre, dit le *Guide en Grèce,* dans la grande salle circulaire, dont la voûte présente une forme parabolique (fig. 388). Elle a environ 12 mètres de hauteur sur 15 mètres de diamètre (fig. 389 et 390). Ce monument, qui semble construit d'hier et qui a pourtant traversé tant de siècles, frappe vivement par son caractère de grandeur et de force. Le mode de construction de la voûte est surtout remarquable. Des assises annulaires horizontales ont été posées les unes sur les autres en encorbellement, de manière à observer la courbe que l'on

voulait obtenir; les arêtes inférieures ont ensuite été abattues au ciseau. Comme ces espèces de voussoirs n'étaient pas taillés en coins, il restait

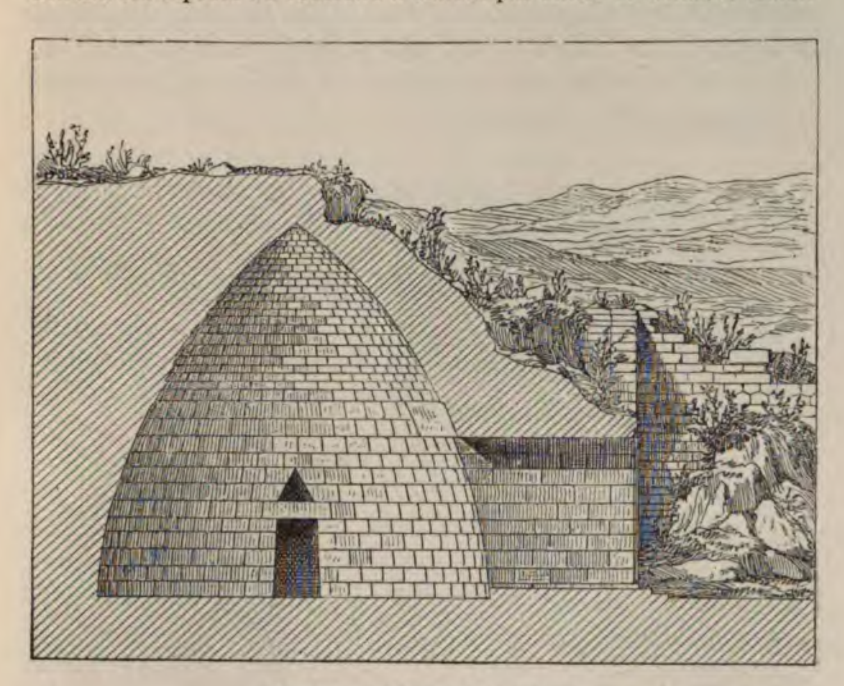


Fig. 388. — Trésor des Atrides, coupe.

entre eux des intervalles triangulaires. Ces intervalles sont remplis par de petites pierres introduites par force, ce qui donne à chaque rang d'assise horizontale la solidité que l'on obtient ordinairement par un joint concentrique dans toute sa longueur. Le sommet de la voûte s'ouvre à la partie supérieure de la colline dans laquelle le monument est creusé. La muraille se découvre à fleur de terre, et c'est en cet endroit qu'on peut le mieux se rendre compte des détails de la construction. La pierre du sommet qui a été enlevée n'était pas une clef de voûte,

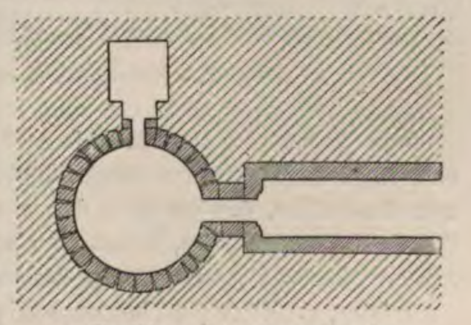


Fig. 389. — Trésor des Atrides, plan

mais seulement un couvercle, un bouchon, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Les traces de clous en cuivre que l'on remarque à l'intérieur semblent indiquer que les murs étaient recouverts de plaques de métal, comme l'était à Argos la salle d'airain décrite par Pausanias. A droite de la grande salle on en trouve une seconde de forme carrée et simplement taillée dans le roc. »

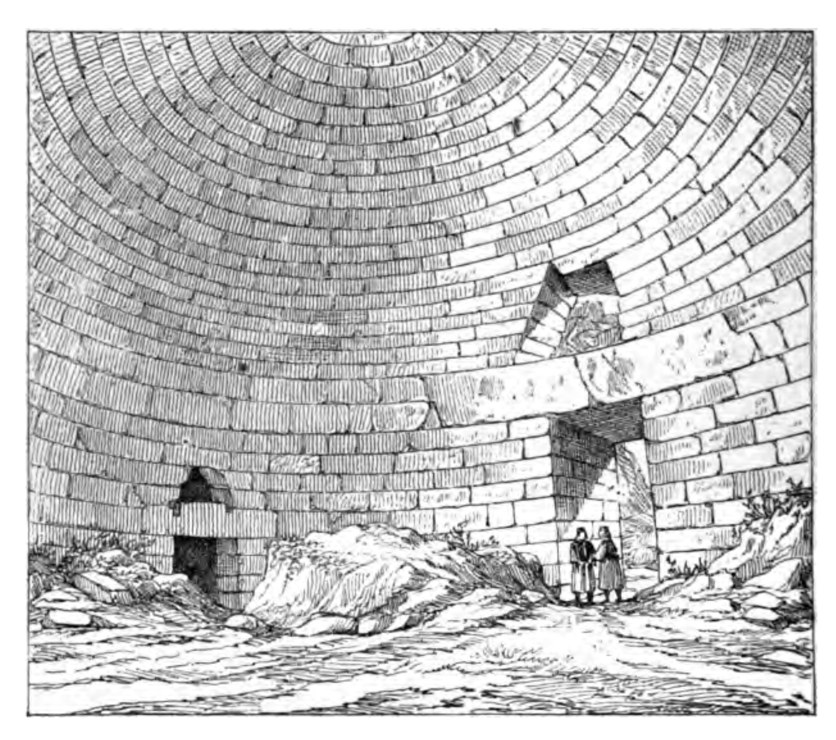


Fig. 390. — Trésor des Atrides, vue intérieure.

On ne connaît pas exactement la destination de ce monument, mais on croit qu'il a dû, selon un usage fréquent dans l'âge héroïque, renfermer des coffrets, des armes et des ornements précieux, et on lui a donné, d'après Pausanias, le nom de trésor d'Atrée, parce qu'on en fait remonter la construction au temps des Atrides.

Trézène, si célèbre par l'histoire tragique d'Hippolyte, n'a pas laissé de ruines importantes; on peut en dire autant d'*Hermione*, qui était comme Trézène une ville consacrée à Neptune.

Dans l'intérieur de l'Argolide, nous devons également signaler le

fameux marais de Lerne, où Hercule tua l'hydre. Au dire des anciens, c'était un lac sans fond, et Néron tenta en vain de le sonder. C'est aujourd'hui un marécage couvert de plantes aquatiques.

Némée est célèbre par les jeux qu'on y célébrait et surtout par le lion tué par Hercule.

Némée n'a jamais été une ville importante; mais elle attirait les voyageurs par ses jeux périodiques et par son bois sacré qui renfermait un stade, un théâtre, et le temple de Jupiter Néméen. L'emplacement de ce temple a été retrouvé : trois colonnes doriques, hautes d'environ 10 mètres, sont encore debout.

Épidaure, célèbre par son temple d'Esculape, était un point de réunion où accouraient, de tous les points de la Grèce, les malades atteints d'un mal chronique, ou ceux qu'attiraient les distractions qu'on trouve toujours dans une station de santé. Il y avait entre autres un magnifique théâtre.

Il ne reste malheureusement rien du fameux temple d'Esculape, dont on croit avoir retrouvé l'emplacement au fond du vallon sacré, près du petit village de Koroni, — dont le nom vient sans doute de Coronis, la nymphe aimée d'Apollon qui fut mère du dieu de la médecine. — Ce temple était le centre d'un grand établissement où les malades se faisaient soigner sous la protection du dieu dont les prêtres exerçaient tous la médecine. Des ex-voto et de nombreuses inscriptions placées sur des colonnes rappelaient les guérisons mémorables et le traitement qui avait réussi. Plusieurs de ces colonnes existaient encore au temps de Pausanias. Comme il n'était permis ni de naître ni de mourir dans l'enceinte sacrée, des bâtiments spéciaux, placés en dehors, recevaient les femmes en couche et les malades à l'agonie, et les employés du temple venaient leur donner les soins nécessaires.

La Laconie. — La Laconie forme la partie sud-est du Péloponnèse. La capitale de la Laconie est *Sparte* ou *Lacédémone*, ville toute militaire, organisée comme un camp et rebelle à la civilisation. L'absence totale de monuments dans cette ville célèbre avait vivement frappé les anciens. « Si la ville de Lacédémone, dit Thucydide, était dévastée et qu'il ne restât que ses temples et les fondements des autres édifices, je crois qu'après un long temps, la postérité ajouterait peu de foi à sa puissance. Et cependant, sur cinq parties du Péloponnèse, elle en possède deux, elle commande au reste et elle a au dehors un grand nombre d'alliés. Mais, composée de bâtiments contigus, comme on n'y recherche

la magnificence, ni dans les temples, ni dans les autres édifices, et que la population y est divisée par bourgades, suivant l'ancien usage de la Grèce, elle paraît bien au-dessous de ce qu'elle est. Si de même il arrivait qu'Athènes fût dévastée, on se figurerait, à l'inspection de ses ruines, que sa puissance est double de ce qu'elle est en effet. »

Sparte n'a laissé dans l'histoire que son nom, et ses ruines sont si peu apparentes, que l'emplacement même de l'antique cité a été longtemps ignoré.

Non loin de Sparte était *Amyclée*, une des plus anciennes villes du Péloponnèse, célèbre par le culte qu'on y rendait à Apollon. Il reste quelques fragments de colonnes et les soubassements du temple *Gythium*, qu'on regardait comme le port de Sparte, et *Hélos*, dont les habitants, connus sous le nom d'Hilotes, furent réduits en esclavage par les Lacédémoniens, n'ont pas laissé de ruines qui méritent d'être signalées ici.

L'île de Cythère, située au sud de la Laconie, était autrefois fameuse par le culte qu'on y rendait à Vénus : au temps de la mythologie, les fleurs naissaient d'elles-mêmes sous les pas de la déesse, dont Cythère était la résidence favorite. Aujourd'hui cette île n'est plus qu'un rocher dénudé, que hantent les chauves-souris.

La Messénie. — La Messénie, au sud-ouest du Péloponnèse, est une contrée peu montueuse et extrêmement fertile, qui excita de bonne heure la convoitise des Lacédémoniens. Ils parvinrent à s'en emparer après trois guerres meurtrières, célèbres dans l'histoire grecque.

Messène, devenue plus tard la ville la plus importante du pays, n'en était pas pourtant la plus ancienne, puisque sa fondation date seulement d'Épaminondas. Cette ville aujourd'hui disparue n'a laissé que quelques ruines dispersées au milieu des champs et des bois d'oliviers.

Outre Messène, il faut citer *Ira* et *Ithôme*, ces remparts de l'antique résistance des Messéniens, et *Pylos*, où régna le roi Nestor. Pylos, située près de l'endroit où est aujourd'hui Navarin, n'a pas laissé de ruines, mais on montre aux environs une vaste grotte qu'on désigne comme le lieu où, selon la mythologie, Mercure avait caché les bœufs qu'il avait volés à Apollon.

III

LA GRÈCE PROPRE.

La Thessalie. — L'Épire. — L'Acarnanie. — L'Étolie. — La Locride. La Phocide. — La Béotie. — La Mégaride.

La Thessalie — La Thessalie, située entre la Grèce propre et la Macédoine et baignée à l'est par la mer Égée, est une contrée montueuse, sujette aux tremblements de terre et qui a fourni à la mythologie de nombreuses légendes. Elle a été le théâtre du déluge de Deucalion, le lieu de la lutte des Géants, lorsqu'ils tentèrent d'escalader le ciel. Les géants, personnification des grands cataclysmes, furent pourtant vaincus par les dieux, qui représentent pour les Grecs l'ordre régulier



Fig. 391. — Jupiter foudroyant les géants.
(D'après une pierre gravée du musée de Naples.)

de l'univers. Les géants étaient enfants de la Terre, et l'art leur donne souvent une forme anguipède, c'est-à-dire que le corps est terminé dans sa partie inférieure par des serpents en guise de jambes (fig. 391).

La Thessalie est circonscrite par de hautes montagnes, dont les principales sont : au nord, le mont Olympe, où les dieux avaient établi leur résidence, à l'ouest, le Pinde et au sud l'Œta, enfin l'Ossa et le Pélion, si célèbres dans la guerre des Géants. C'est là qu'est la vallée de Tempé, vantée par les poëtes.

Les vallées de la Thessalie nourrissaient une race de chevaux renommés, et les Thessaliens ont passé de tout temps pour d'excellents cavaliers, ce qui a donné lieu aux fables sur les centaures qui sont originaires de cette contrée.

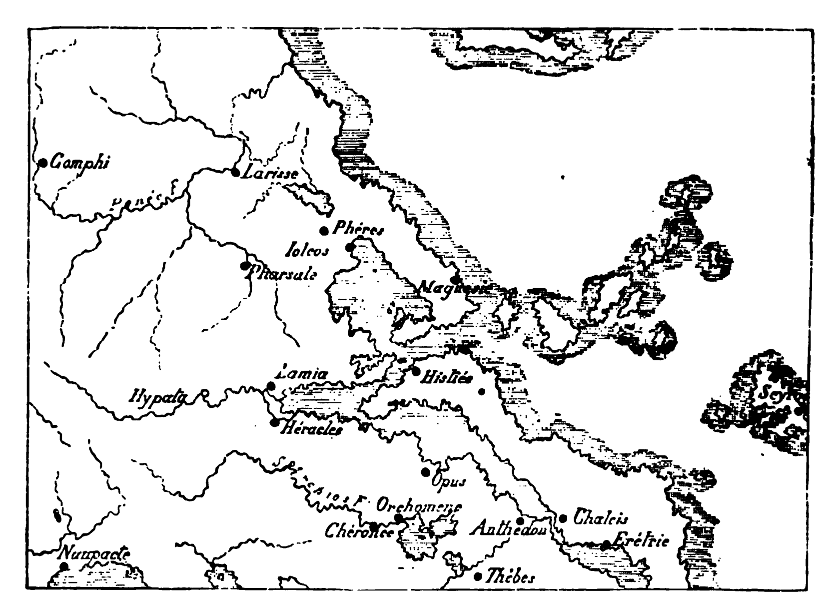


Fig. 392. — Carte de la Thessalie.

La Thessalie (fig. 392) formait cinq contrées qui sont :

1° L'*Histiéotide*, sur les pentes orientales du Pinde. Les villes principales, *Gomphi* et *Tricca*, n'ont pas laissé de ruines.



Fig. 393. Fig. 394.
Médailles de Larisse.

2. La *Pélasgiotide*, au sud du mont Olympe ; on y trouvait *Gounos*, dans la vallée de Tempé, et *Larisse*, ancienne capitale des États d'Achille. Cette ville passait pour extrêmement ancienne, puisqu'on en attribuait la fondation à Acrisius, le grand-père de Persée (fig. 393 et 394).

3° La *Thessaliotide*, au centre de la Thessalie. C'est là que se trouvait la ville de *Pharsale*, célèbre dans l'histoire par la grande victoire que César y remporta sur Pompée (l'an 48 avant J.-C.). M. Heuzey a découvert près de cette ville un beau bas-relief qui représente deux déesses tenant une fleur, et qui est maintenant au Louvre.

4° La *Magnésie*, le long des côtes de la mer Égée, avait pour capitale la ville de *Magnésie*, et pour ville principale *Iolcos*, d'où Jason partit avec les Argonautes, pour aller à la recherche de la Toison d'or.

5° La *Phthiotide* occupait la partie méridionale de la Thessalie; parmi les villes de ce pays, il faut citer *Phères*, où régnait le roi Admète dont Apollon a gardé les troupeaux, et *Ant hela*, près du passage des Thermopyles.

L'Épire. — L'Épire (fig. 395), située entre la Thessalie et la mer

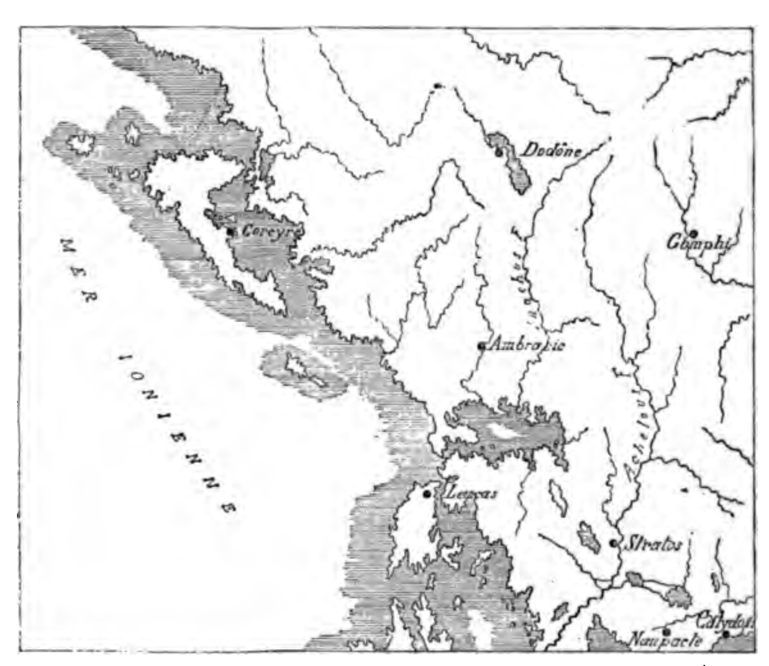


Fig. 395. — Carte de l'Épire.

Adriatique, était regardée par les Grecs comme une contrée à peu près barbare. Le premier de ses rois fut, dit-on, Pyrrhus ou Néoptolème, fils d'Achille. Trois siècles avant Jésus-Christ, un autre Pyrrhus,

qui avait servi dans l'armée d'Antigone, lieutenant d'Alexandre, fonda en Épire une monarchie puissante qui tint victorieusement tête aux Romains, mais se désorganisa au bout de peu de temps. Ce prince (fig. 396 et 397), choisit pour capitale *Ambracie*, ville déjà ancienne et qui devint à cette époque très florissante. Le point le plus intéressant de l'Épire était l'antique cité de *Dodone*, située près de l'endroit où est aujourd'hui Janina. En ce lieu on trouvait le fameux sanctuaire de Jupiter, dont l'oracle était regardé comme le plus ancien de la Grèce. Dans les temps primitifs, les chênes de la forêt de Dodone rendaient des oracles, et le mât du navire Argo, construit avec leur bois, prédisait l'avenir aux Argonautes. Les images de Jupiter Dodonéen sont couronnées de feuilles de chêne (fig. 398).


Fig 396. Fig. 397.
Médailles de Pyrrhus.

L'emplacement de Dodone a été retrouvé, il y a peu de temps, et les fouilles exécutées dans l'enceinte sacrée ont mis à découvert une foule de petits objets en bronze, dont le public a pu déjà apprécier la valeur archéologique, au musée rétrospectif de l'Exposition de 1878.


Fig. 398.
Jupiter dodonéen.

L'ACARNANIE. — L'Acarnanie est une contrée située au sud de l'Épire; elle est séparée de l'Etolie par le fleuve Achéloüs, que la mythologie a personnifié et qui s'est rendu célèbre par sa lutte avec Hercule, auquel il disputait la main de Déjanire (fig. 399). On y trouvait plusieurs villes importantes, et les ruines qui en subsistent justifient le caractère belliqueux qu'on attribue aux habitants de ce pays.


Fig. 399 — Combat d'Hercule et d'Achéloüs.

Stratos, ancienne capitale, était située sur le fleuve Achéloüs, dont elle défendait le passage. L'enceinte hellénique est conservée dans toute son étendue avec ses tours et ses portes. Une seconde enceinte formait l'Acropole. On a retrouvé dans la ville les restes d'un temple dorique et, en dehors de l'enceinte, des débris de constructions et des tombeaux qui semblent indiquer un faubourg considérable.

Amphilochium, qui joua un rôle assez important pendant la guerre du Péloponnèse, a conservé aussi ses fortifications.

On a retrouvé seulement l'emplacement de l'antique *Anactorium*, qui n'a pas laissé de ruines. Cette ville était située sur le rivage d'Actium, célèbre par le combat naval où Auguste défit les flottes d'Antoine et de Cléopâtre (3 ans avant J.-C.).

Les ruines d'*Œnia* sont les plus intéressantes de la contrée. Les portes sont extrêmement curieuses parce qu'elles présentent les modèles de tous les styles, depuis le linteau droit jusqu'à la voûte à claveau des Étrusques. Mais ce que ces ruines offrent de plus singulier, ce sont les restes du port militaire. C'est un bassin creux et entouré d'abris pour les galères. Derrière un ouvrage avancé et flanqué de tours étaient les chantiers de radoub et de construction. Ce port, aujourd'hui couvert de roseaux, communique avec un marais; ses défenses sont d'appareil cyclopéen.

L'Étolie. — L'Étolie (fig. 400 et 401), qui s'étend au sud jusqu'au golfe de Corinthe, était, comme l'Acarnanie, un pays assez abrupt, et dont les habitants peu industrieux passaient pour vivre de brigandage. *Thermus* était regardée comme la capitale de cette contrée. C'est là que se réunissaient les assemblées générales de la confédération étolienne. Les ruines de Thermus montrent tout le parti que les Étoliens, peuple exclusivement militaire, savaient tirer des défenses naturelles de leur pays. L'Acropole était située sur une montagne triangulaire, flanquée de tous côtés de rochers droits comme des murailles, et on ne pouvait y arriver que par un étroit sentier. Les débris de l'enceinte sont d'une extrême solidité : c'est d'ailleurs tout ce qui est resté de cette ville, où l'on chercherait en vain des vestiges d'édifices ou d'œuvres d'art.



Fig. 400 Fig. 401.

Monnaies d'Étolie.

Calydon était la ville la plus célèbre de l'Étolie. La fameuse chasse de Calydon, où Méléagre tua le monstrueux sanglier dont Diane avait

infesté la contrée, a fourni à la sculpture un ouvrage extrêmement célèbre, le Méléagre, dont l'original est à Rome, et que nous reproduisons (fig. 402). Le héros, debout, a près de lui la hure du terrible sanglier, pour la dépouille duquel s'est élevée, après la victoire, la dispute qui eut pour résultat la mort de Méléagre.



Fig. 402. — Méléagre (statue antique).

C'est aussi dans le voisinage de Calydon que le centaure Nessus franchit le fleuve Événus, emportant Déjanire, et qu'il fut blessé mortellement par la flèche d'Hercule.

On a retrouvé dans l'ancienne Calydon les restes d'un temple consacré à Apollon et à Diane. Un espace assez étendu et couvert de débris marque l'emplacement de la ville, dont la forte enceinte est encore visible à peu près partout.

La *Doride*, qu'on comprend souvent dans l'Étolie, est une petite contrée montagneuse, dont les limites ont souvent varié ; elle a reçu le nom de tétrapole, parce qu'elle renfermait quatre villes, dont aucune d'ailleurs n'a de célébrité.

La Locride. — La Locride est une contrée séparée en deux par la Phocide, de telle façon qu'une partie était baignée par le golfe de Corinthe, tandis que l'autre, située au nord de la Béotie, regardait l'île d'Eubée. La Locride comprenait trois peuples :

1° Les Locriens Ozoles. Ce surnom, qui signifie puants, vient, dit-on, de l'habitude qu'avaient les Locriens primitifs de se vêtir avec des peaux de chèvre non tannées. Ils avaient pour villes principales *Naupacte* et *Amphisse*.

2° Les Locriens Épicnémidiens, dont le nom vient du mont Cnémis dont ils étaient voisins, avaient pour capitale *Thronion*, détruite par

les Phocéens pendant la guerre sacrée. *Alpènes,* située à l'entrée du défilé des Thermopyles, est célèbre par la défense de Léonidas.

3° Les Locriens Opontiens, dans la partie méridionale de la Locride, devaient leur surnom à la ville d'Oponte.

La Phocide. — La Phocide, contrée montagneuse au milieu de laquelle s'élevait le Parnasse, avait pour capitale Delphes, le sanctuaire le plus important de l'antiquité. Cette cité sainte, située sur le penchant du Parnasse, marquait le centre de l'univers. On n'en pouvait



Fig. 403. — Querelle entre Apollon et Hercule, à propos du trépied de Delphes. (D'après un bas-relief.)

douter, puisque Jupiter, ayant lâché au même moment deux colombes aux deux extrémités du monde, elles se rencontrèrent juste à l'endroit où la Pythie rend ses oracles. Anciennement, ce lieu se nommait Pytho, à cause du serpent Python, qui demeurait là avant la victoire d'Apollon. La fameuse querelle entre Apollon et Hercule (fig. 403) qui voulait

ravir le trépied prophétique, est fréquemment représentée sur les vases peints et sur les bas-reliefs de l'époque archaïque.

Le dieu établit solidement son culte à Delphes, et les jeux Pythiens furent institués en souvenir de sa victoire sur le serpent Python. Dans la grande période de la Grèce, ces jeux comprirent des combats gymniques et des courses de chars; à l'origine, les prix qu'on y distribuait en l'honneur d'Apollon étaient réservés exclusivement aux poëtes musiciens qui s'étaient signalés par leurs talents. Mythologiquement, le dieu passait pour avoir participé lui-même à ces fêtes musicales, et c'est par là qu'on explique un certain nombre de bas-reliefs, désignés

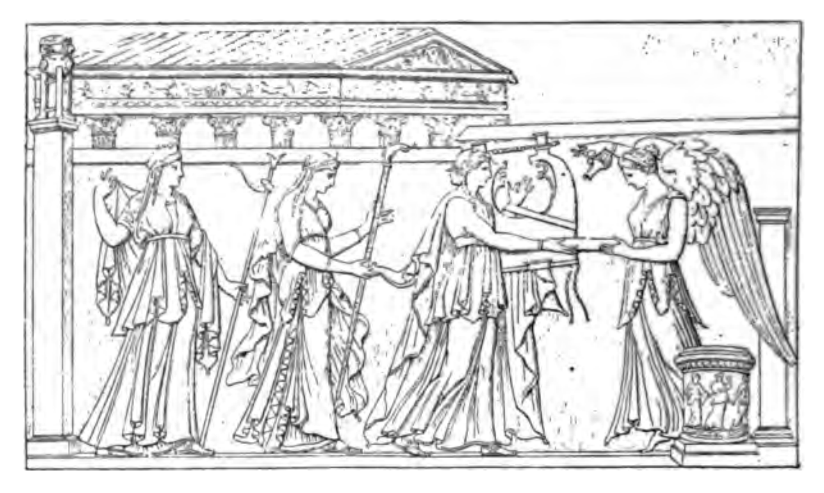


Fig. 404. — Apollon, Diane et Latone.
(D'après un monument choragique).

sous le nom de monuments choragiques : la figure 404 nous en offre un exemple. Le dieu, en costume de citharède, pince de la lyre d'une main et reçoit de l'autre le vin de la libation qu'une Victoire ailée lui verse dans une patère. Diane, portant un flambeau, et Latone, tenant un sceptre, suivent Apollon et, derrière les déesses, le trépied qui doit être donné en prix est posé sur un cippe. Le temple de Delphes apparaît par-dessus l'enceinte sacrée.

Une cité s'éleva peu à peu autour du sanctuaire d'Apollon. Les habitants de *Cirrha*, ville située au pied du Parnasse et qui sert de port à Delphes, frappaient d'un lourd impôt les pèlerins qui venaient faire leurs dévotions dans le temple. Le conseil des amphictyons s'en émut et déclara la guerre sacrée : Cirrha fut détruite et son territoire

consacré à Apollon. Les dépouilles de la ville furent employées à fonder les jeux Pythiens, qui se célébrèrent tous les quatre ans, à partir de l'an 586 avant J.-C.

Les habitants de Delphes, vivant presque exclusivement des revenus que les étrangers leur procuraient en venant consulter l'oracle et adorer le dieu, restèrent presque toujours étrangers à la politique; mais les immenses richesses accumulées dans le temple ne pouvaient manquer d'attirer les convoitises des Barbares venus du dehors. Heureusement, le dieu savait se défendre : quand les Perses pénétrèrent dans le pays, ils furent écrasés sous les rochers qui roulaient de la montagne, et les mêmes prodiges se renouvelèrent lorsque les Gaulois voulurent piller le temple.

On sait quelle importance l'oracle de Delphes avait dans l'antiquité. On n'aurait rien osé entreprendre sans l'avoir consulté. Cet éclat ne dura pas au delà de la domination romaine. Sylla pilla le temple d'Apollon qui, au temps de Strabon, avait perdu la plus grande partie de ses richesses. Néron emporta encore 500 statues; Adrien et les Antonins tentèrent de lui rendre sa splendeur passée, mais Constantin lui enleva de nouveau ses richesses pour orner sa capitale, et l'oracle, discrédité depuis longtemps, fut définitivement aboli sous Théodose, qui proscrivit par tous les moyens les restes du paganisme.

On n'a retrouvé aucun fragment authentique du temple lui-même, ni aucun des monuments décrits par Pausanias. La fameuse fontaine Castalie, qui servait aux ablutions, existe toujours et fournit ses eaux à un monastère établi sur l'emplacement de l'ancien gymnase.





Fig. 405. Fig. 406
Médailles de Delphes.

Suivant une tradition rapportée par Pausanias, le premier temple élevé à Delphes, en l'honneur d'Apollon, avait été une cabane faite de branches de laurier provenant de la vallée de Tempé; le second temple avait été fabriqué par des abeilles avec leur cire et leurs propres ailes; le troisième était d'airain; le quatrième, construit en marbre, avait été brûlé dans la 58e olympiade; le cinquième, enfin, avait été bâti par le soin des amphictyons avec l'argent consacré aux dieux. Nous donnons, ci-dessus, une médaille de Delphes (fig. 405 et 406).

Outre Delphes, il faut citer dans la Phocide : *Élatée*, ville importante par sa position militaire; *Daulis* et *Anticyre*.

LA BÉOTIE. — La Béotie (fig. 407 et 408), située au nord de l'Attique, était une contrée montagneuse, mais extrêmement fertile. Ses habitants passaient pour un peu lourds d'esprit : cependant la Béotie a donné le jour à une foule d'hommes illustres dans tous les genres, et peu de pays ont laissé un aussi grand nombre de légendes poétiques et d'aussi grands souvenirs historiques.

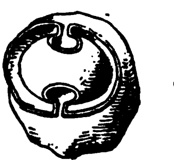
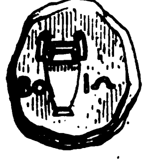



Fig 407. Fig. 408.
Médailles de la Béotie.

Thèbes (fig. 409 et 410), fondée par une colonie phénicienne venue en Grèce à la suite de Cadmus, est la ville de l'antiquité qui a fourni le plus de fables à la mythologie. Ses murailles s'élevèrent d'elles-mêmes au son de la lyre d'Amphion. C'est à Thèbes que le culte de Bacchus s'est développé d'abord pour se répandre ensuite dans toute la Grèce. L'histoire de Laïus et de Jocaste, les malheurs d'Œdipe, le dévouement d'Antigone, la lutte d'Étéocle et de Polynice, la guerre des sept chefs, ont eu Thèbes pour théâtre.

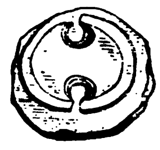



Fig. 409. Fig. 410.
Médailles de Thèbes.

Cette ville, au temps d'Épaminondas, devint une des premières de la Grèce. Elle succomba, plus tard, dans sa lutte contre les Macédoniens, et fut détruite par Alexandre qui n'épargna que la maison de Pindare. Rebâtie vingt ans après par Cassandre, elle ne retrouva jamais son ancienne splendeur, et, au temps de Pausanias (174 ans après J.-C.), elle était à peine habitée. Quelques fragments de constructions cyclopéennes et de rares débris, épars dans la contrée, sont tout ce qui reste aujourd'hui de cette cité célèbre.

Au sud de Thèbes est le mont Cithéron, qui joue un si grand rôle dans l'histoire de la Grèce primitive. C'est là que les bacchantes allaient célébrer leurs orgies, pousser les hurlements sacrés et danser, au son du tambourin. C'est là que le roi Penthée fut déchiré par les femmes de sa famille que la liqueur bachique avait affolées ; c'est là aussi que, plus tard, Œdipe enfant fut exposé par ordre de Laïus et recueilli par le berger Phorbas.

La ville de *Platée,* si célèbre par le rôle qu'elle a joué dans les guerres médiques, était située au pied du mont Cithéron. L'ancienne muraille de la ville a laissé des restes qui présentent un ensemble

d'environ quatre kilomètres de circonférence. Cette enceinte était flanquée de tours à trois côtés et ouvertes en dedans. La citadelle, bâtie avec des restes d'édifices plus anciens, a conservé aussi quelques tours, mais celles-ci sont carrées. On trouve un peu plus loin une fontaine antique; l'eau sort par trois bouches percées dans un mur de marbre surmonté d'une frise sculptée.

Sur les bords de l'Euripe était l'antique *Aulis*, d'où la flotte d'Agamemnon est partie pour aller assiéger Troie. Un peu plus loin, on trouvait *Délium* qui avait un temple fameux dédié à Apollon. Délium était le port de Tanagre.

Tanagre, ancienne colonie phénicienne, qui passa successivement aux Athéniens et aux Lacédémoniens, fut, au temps d'Auguste, la ville la plus prospère de la Béotie. Les ruines de Tanagre n'ont pas, au point de vue de l'architecture, une bien grande importance, mais les fouilles qu'on a pratiquées dernièrement dans la nécropole ont amené la découverte d'une foule de charmantes statuettes en terre cuite, que l'on déposait dans les tombeaux. Le musée du Louvre en a acquis plusieurs.

Leuctres, qu'illustra la victoire d'Épaminondas, n'eut jamais d'importance par elle-même; elle était sous la dépendance de *Thespies*, une des plus anciennes villes de la Béotie. La fameuse courtisane Phryné, qui était de Thespies, fit don à sa ville natale d'une statue de l'Amour qu'elle avait reçue de Praxitèle et qui attirait dans la cité un grand nombre de visiteurs. Thespies est, en effet, la seule ville de Grèce qui ait voué un culte spécial à l'Amour; cependant elle honorait aussi les Muses.

Près de Thespies était *Ascra*, la patrie d'Hésiode, où il y avait un sanctuaire célèbre consacré aux Muses. C'est là qu'est le mont Hélicon, au pied duquel s'étend le vallon sacré où le berger Hésiode faisait paître ses troupeaux quand les Muses vinrent l'inspirer, comme il le raconte lui-même dans sa *Théogonie* : « Les filles du grand Jupiter me remirent pour sceptre un rameau de vert laurier superbe à cueillir; puis, m'inspirant un divin langage pour me faire chanter le passé et l'avenir, elles m'ordonnèrent de célébrer l'origine des bienheureux immortels et de les choisir toujours elles-mêmes pour objet de mes premiers et de mes derniers chants. »

Les rhapsodes se réunissaient souvent dans ce vallon, où des fêtes étaient instituées en l'honneur des Neuf Sœurs, qu'on regardait comme les bienfaitrices de l'humanité. Ce rôle civilisateur qu'on leur attribuait, fut oublié quand le christianisme s'établit dans ces parages. Un

des derniers écrivains païens, contemporain des invasions barbares, l'historien Zosime, parle de la destruction des images des Muses de l'Hélicon, qui étaient encore debout du temps de Constantin, « alors, dit-il, on fit la guerre aux choses saintes, mais la destruction des Muses par le feu fut un présage de l'ignorance où le peuple allait tomber. »

Si Thespies avait élevé un temple à l'Amour, *Orchomène* honorait particulièrement les Grâces et célébrait, en leur honneur, des fêtes auxquelles étaient conviés, pour concourir ensemble, tous les poètes et les musiciens de la Grèce. Cette ville, qui eut une grande importance dans les temps héroïques, acquit plus tard de la renommée par son industrie, qui consistait surtout en flûtes, fabriquées avec les roseaux du lac Copaïs.

Coronée et *Haliarte* ont un certain renom dans l'histoire, mais ces deux villes n'ont pas laissé de ruines bien intéressantes.

Chéronée, où la Grèce succomba sous les coups des Macédoniens, a conservé les restes d'un théâtre, une belle fontaine, un aqueduc et les fragments d'un lion de marbre, élevé à la mémoire des Béotiens morts en combattant contre Philippe et qui a été brisé pendant la guerre de l'indépendance.

La Mégaride. — La Mégaride est un tout petit pays, situé entre l'Attique et l'isthme de Corinthe. La seule ville importante était *Mégare* qui n'a pas laissé de ruines. Près de là sont les roches Scironides, d'où le brigand Sciron précipitait les voyageurs dans les flots.

IV

ATHÈNES

L'Attique. — L'Acropole. — Les Propylées — Le Parthénon. L'Éréchthéion. — La Ville. — Le Port. — Les environs d'Athènes.

L'Attique. — Située au sud de la Béotie, l'Attique s'avance entre la mer Égée et le golfe Saronique et présente ainsi une grande étendue de côtes. Son territoire, très-pittoresque, mais en somme peu fer-

tile, produisait surtout des oliviers. Le miel du mont Hymette, les marbres du mont Pentélique et les mines d'argent du Laurium étaient aussi de grandes sources de revenu ; mais la richesse du pays venait surtout du commerce et de l'industrie, qui étaient presque exclusivement concentrés à *Athènes*.

Les Athéniens habitaient primitivement sur le plateau de l'Acropole. Après les guerres médiques, ce plateau devint un lieu sacré et les maisons particulières ne s'élevèrent plus que dans la plaine qui s'étend alentour. Deux grands murs reliaient la ville avec les ports. Il faut donc, pour avoir une idée complète d'Athènes, étudier successivement l'Acropole, la ville et le port.

L'Acropole. — L'Acropole d'Athènes renferme les plus beaux édifices que nous ait laissés l'antiquité grecque. Pour les Athéniens, ce rocher était la montagne sainte. Tout, en ce lieu, rappelait la déesse qui protégeait la ville et qui lui avait donné son nom : Athènè.

Pour comprendre l'importance qu'avait le culte d'Athènè ou Minerve, il faut se rappeler l'histoire que les Athéniens racontaient sur la fondation de leur ville. Cécrops fut le premier qui choisit l'Acropole pour demeure et il attira autour de lui les habitants de l'Attique, jusque-là errants et misérables. Il fallait mettre la ville sous la protection d'un dieu. On décida qu'on choisirait celui qui produirait la chose la plus utile. Neptune, frappant la terre de son trident, créa le cheval et fit jaillir une source d'eau de mer, voulant dire par là que son peuple serait navigateur et guerrier. Mais Minerve dompta le cheval pour en faire un animal domestique et, ayant frappé la terre de sa lance, fit paraître un olivier chargé de fruits, voulant montrer par là que son peuple serait grand par l'agriculture et l'industrie. C'est en souvenir de cet événement que l'olivier, source principale de la richesse des Athéniens dans l'agriculture, a été consacré à Minerve.

Cécrops, embarrassé de choisir la divinité à laquelle la ville serait consacrée, décida qu'on irait aux voix. Seulement, comme dans ces temps reculés on n'avait pas encore imaginé que les femmes ne peuvent pas, tout aussi bien que les hommes, exercer des droits politiques, on fit voter tout le monde. Or il arriva que tous les hommes votèrent pour Neptune et toutes les femmes pour Minerve ; mais, comme parmi les colons qui accompagnaient Cécrops il y avait une femme de plus, Minerve l'emporta.

Neptune protesta contre cette façon de juger et en appela au tri-

bunal des douze dieux. Ceux-ci firent venir Cécrops en témoignage et, le vote ayant été reconnu régulier, la ville fut consacrée à Minerve. Les Athéniens, pourtant, craignant le courroux de Neptune qui avait voulu les engloutir, élevèrent, dans l'Acropole, un autel à l'oubli, monument de la réconciliation de Neptune et de Minerve; puis, Neptune fut admis à partager les honneurs de la déesse. Voilà comment les Athéniens devinrent un peuple navigateur en même temps qu'industrieux et agricole.



Fig. 411. — Dispute de Minerve et de Neptune.
(D'après une peinture de vase.)

Les deux grands faits mythologiques auxquels se rattachent les premières traditions des Athéniens sont donc la naissance de Minerve et sa dispute avec Neptune. Aussi ces événements ont-ils fait le sujet de représentations fréquentes sur les monuments de l'art. On les voit figurer sur des médailles, sur des bas-reliefs et surtout sur des vases peints de l'époque archaïque (fig. 411 et 412.)

Les Athéniens considéraient l'Acropole comme la montagne sacrée et le point auquel se rattachaient tous les souvenirs de la patrie. Quand l'armée de Xerxès arriva, la ville était déserte, les guerriers montés sur leur flotte; les femmes et les enfants avaient été déposés dans l'île de Salamine. Immobiles sur leurs vaisseaux, les Grecs aperçurent les

flammes qui environnaient la montagne sainte, car les Perses ne laissèrent dans la ville ni un temple ni une cabane. Lorsque, après la victoire de Salamine, les Athéniens revinrent dans l'endroit qui avait été leur ville, ils ne trouvèrent qu'un monceau de cendres; mais l'olivier sacré, celui que Minerve avait planté devant Cécrops, brûlé jusqu'au pied, avait repoussé d'une coudée pendant la nuit; la déesse ne les abandonnait pas.

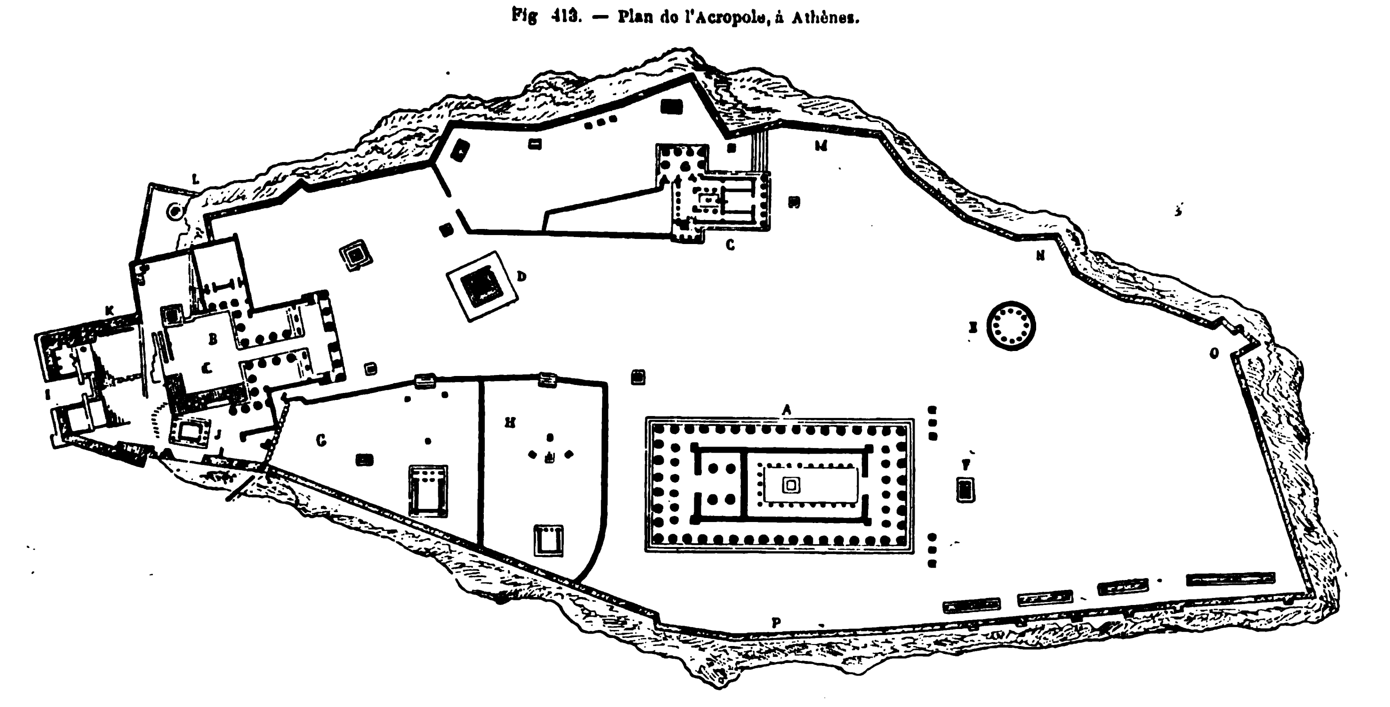


Fig. 412. — Naissance de Minerve.
(D'après une peinture de vase).

Le plateau de l'Acropole, qui a environ 300 mètres de long sur 150 de large, rappelle des souvenirs d'époques très différentes. Les plus anciens se rattachent aux Pélasges qui fortifièrent le plateau jusqu'alors ceint d'une simple palissade. On voit encore les vestiges de ces imposantes murailles; c'est tout ce qui reste des monuments antérieurs aux guerres médiques et qui, pour la plupart, remontaient à l'administration de Pisistrate; les Perses n'en ont rien laissé subsister. Thémistocle, en relevant les murs du côté du nord (fig. 413), employa d'une manière apparente les débris provenant de l'ancien Parthénon, afin de perpétuer le souvenir du sacrilège. Ce fut Cimon qui bâtit les murs du côté du sud, et on fait remonter à la même époque la construction du temple de la Victoire sans ailes,

Le Parthénon (A) et les Propylées (B) furent élevés par Périclès; l'Érechthéion (C) doit être contemporain de ces monuments. C'est la plus brillante époque de l'Acropole, qui, à ce moment, ne contient plus d'habitations privées, et se couvre de statues, d'autels et d'of-

Fig 413. — Plan de l'Acropole, à Athènes.



A. — Parthénon.
B. — Propylées.
C. — Erechthéion.
D — Piédestal de Minerve Promachos.

E. — Temple de Rome et d'Auguste.
F. — Autel de Minerve.
G — Enceinte de Brauronia (Diane).
H. — Enceinte de Minerve Ouvrière.

I. — Ancienne entrée découv. par Beulé.
J — Temple de la Victoire sans ailes.
K. — Mur ancien qui fermait l'escalier
L. — Fontaine Clepsydre et grotte Pan.

M. — Murs de Thémistocle, dits murs pélasgiques.
N. — d° d°
O. — d° d°
P. — Murs de Cimon.

frandes de toutes sortes. L'Acropole, qui sert de citadelle, est un plateau sacré où l'on accomplit des cérémonies, mais où l'on ne demeure pas.

Grâce aux monuments qui subsistent encore et en s'aidant des descriptions de Pausanias pour ceux qui sont détruits, l'Acropole d'Athènes est, de tous les lieux célèbres de l'antiquité, celui qu'on peut étudier avec le plus de certitude.

Pausanias, qui vivait au IIe siècle de notre ère, a visité Athènes au temps où elle avait perdu son importance, mais où elle avait encore conservé sa splendeur; nous le suivrons donc pas à pas.

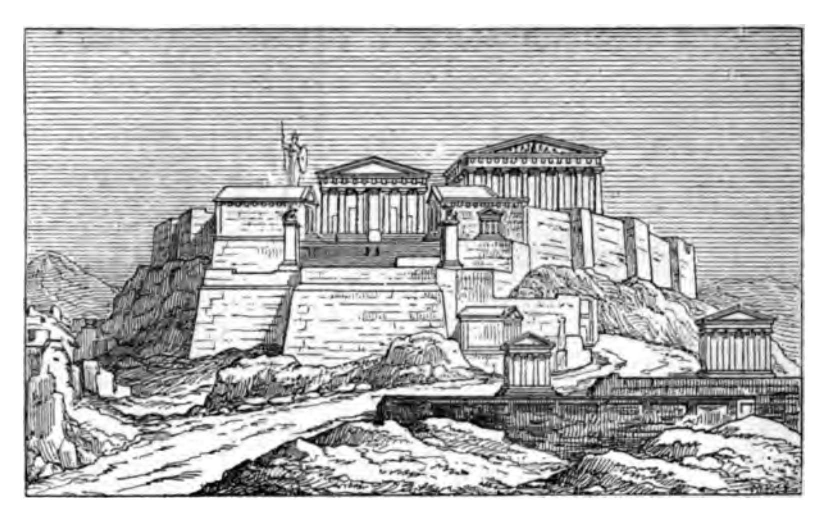


Fig. 414. — Vue occidentale de l'Acropole.

C'est par le côté occidental (fig. 414) qu'il faut monter à l'Acropole; l'entrée était en effet de ce côté. En face de nous se dressent les Propylées avec leur escalier monumental ; un peu plus loin est le Parthénon, qui se présente également de face, et, de l'autre côté des Propylées, on voit la statue colossale de Minerve protectrice, que les navigateurs apercevaient au loin en mer. Pour se rendre compte de la position de ces monuments, on doit se reporter au plan (fig. 413) et se placer un peu en avant du point marqué I.

Avant d'examiner en détail les monuments qui décoraient l'Acropole, il faut regarder sur le plan la place que chacun d'eux occupait sur la montagne sainte.

Les Propylées. — Les Propylées, construction avancée en forme de portique qui décorait l'entrée de l'enceinte sacrée, ont été élevées l'an 437 avant notre ère. On y arrivait par un escalier divisé en deux parties que séparait un vaste palier, commençant au pied du temple de la Victoire marqué J sur le plan (fig. 413) et D sur le plan particulier des Propylées (fig. 415). Cet escalier a subi dans l'antiquité

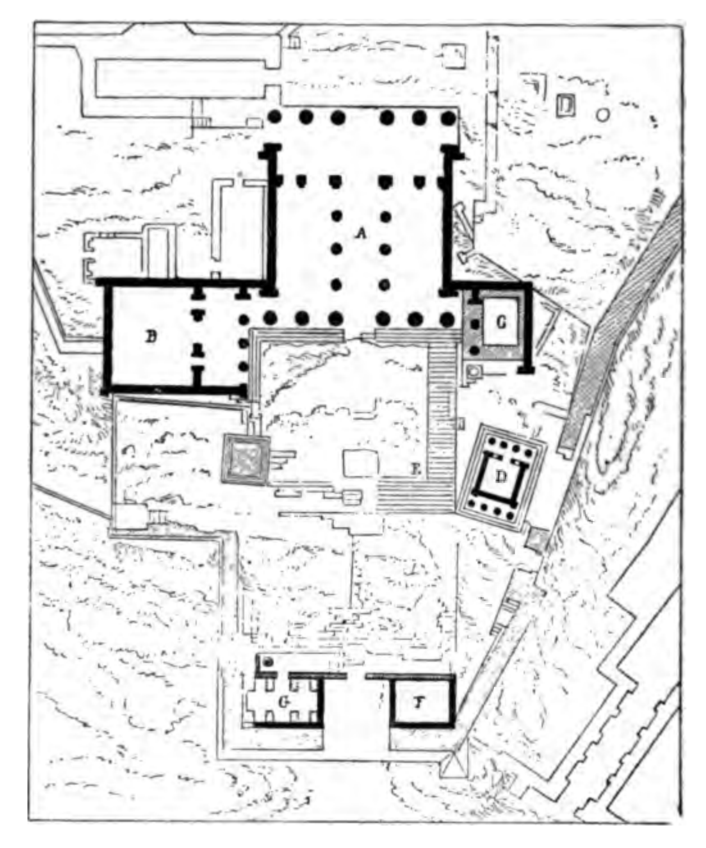


Fig. 415. — Plan des Propylées.

A. — Entrée monumentale.
B. — Pinacothèque.
C. — Pièce de destination inconnue.
D. — Temple de la Victoire sans ailes.
E. — Escalier.
F. — Tour près de l'ancienne entrée.
G. — d° d°

des restaurations importantes, notamment sous Auguste et sous Adrien. Les fouilles exécutées de nos jours, sous la direction de Beulé, en ont fait connaître exactement la disposition primitive.

L'édifice, œuvre de Mnésiclès, était bâti en marbre et d'ordre dorique à l'extérieur; mais le portique central, marqué A, était bordé de chaque côté par trois colonnes ioniques. Les Propylées n'étaient en réalité qu'une entrée monumentale bordée de deux ailes marquées B et C. La grande salle B, attenante à l'aile gauche de l'édifice, est la pinacothèque ou galerie de tableaux, décrite par Pausanias. L'ensemble de l'édifice s'est conservé jusqu'au xviie siècle : les ducs d'Athènes en firent un château fort, et, plus tard, les Turcs y mirent un magasin à poudre et y ajoutèrent un dôme. La foudre, qui frappa ce monument en 1656, produisit une explosion qui le détruisit en partie : des grandes colonnes doriques de la façade deux seulement ont conservé leurs chapiteaux, et les colonnes ioniques sont encore plus dégradées.

En avant des Propylées, sur une terrasse haute de 8 mètres, se trouve le temple de la Victoire sans ailes (fig. 415). Ce temple s'élevait à l'endroit même d'où, suivant la fable, Égée se précipita en voyant le vaisseau de son fils Thésée revenir avec une voile noire. On y arrivait par un escalier qui se raccordait avec celui des Propylées. Ce petit temple, d'ordre ionique et d'une rare élégance, a été en partie détruit par les Turcs, qui y avaient établi une batterie; les frontons et le toit n'existent plus. La statue de la Victoire sans ailes, placée dans le temple, était une ancienne image en bois, très vénérée, comme toutes celles qui remontaient aux premiers temps de l'art. « Les Athéniens, dit Pausanias, pensent que la Victoire restera toujours parmi eux, puisqu'elle n'a plus d'ailes. »

De l'autre côté du petit temple de la Victoire sans ailes, mais toujours en avant des Propylées, on voit sur le plan de l'Acropole (fig. 413) un petit carré qui ne porte pas de numéro : c'est le piédestal de la statue élevée à Agrippa. Le mur ancien qui enfermait l'escalier du côté du nord est marqué par la lettre K : plus au nord on voit, en L, la fontaine Clepsydre et la grotte de Pan. L'eau de la fontaine Clepsydre, que les anciens croyaient en communication avec la mer, est d'un goût saumâtre; on y arrivait par un escalier taillé dans le rocher.

Quand on avait dépassé le vestibule des Propylées, on trouvait plusieurs statues célèbres, entre autres, le groupe des trois Grâces, sculpté par Socrate le philosophe, la Minerve Hygie, dont le piédestal est encore debout, et une quantité de petits autels ou de monuments commémoratifs. A droite se trouvait l'enceinte consacrée à Diane Brauronia (G, fig. 413), dont le temple est détruit. On voyait là le Persée de Myron et un grand cheval de bronze, en souvenir du

fameux cheval de Troie. L'enceinte consacrée à Diane était séparée, par un mur dont il reste encore des traces, d'une autre enceinte consacrée à Minerve Ouvrière (H, fig. 413); mais il n'est rien resté des monuments qui s'y trouvaient.

Le Parthénon. — Le Parthénon, dont le nom veut dire temple de la Vierge, est situé au centre de l'Acropole. L'ancien temple qui était à cette place avait été détruit par les Perses; ce fut Périclès qui éleva

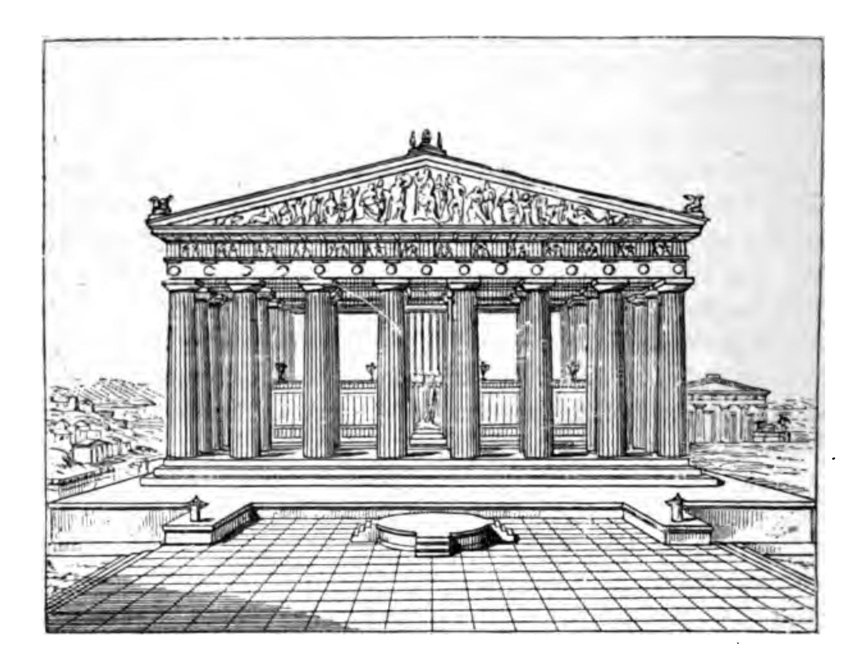


Fig. 416. — Le Parthénon restauré.

l'édifice avec les contributions payées par les alliés des Athéniens. Callicrate et Ictinus en furent les architectes, et Phidias eut la direction de tous les travaux décoratifs.

Le plan du Parthénon est un parallélogramme : sa longueur est de 74 mètres, sa largeur de 35. Il est d'ordre dorique; la figure 416 nous montre le Parthénon tel qu'il était avant sa destruction.

« Le corps principal, dit Beulé, est un grand rectangle divisé en deux salles inégales. La plus grande, ouverte à l'orient, est proprement le temple : elle contenait la statue de Minerve. La plus petite est l'opistho-

dome. Tout autour de la Cella ainsi disposée règne un péristyle qui compte huit colonnes sur les façades, dix-sept sur les côtés, les colonnes d'angles deux fois comptées. L'édifice entier est élevé sur un soubassement de trois hauts degrés; deux degrés un peu plus petits haussent encore le sol de la Cella au-dessus du niveau du portique. »

Les deux frontons étaient décorés de statues exécutées par Phidias ou sous sa direction. Le fronton oriental (fig. 417) devait rappeler aux



Fig. 417. — Fronton oriental du Parthénon en 1674.

Athéniens la naissance de leur déesse. L'artiste avait représenté Jupiter, assis sur son trône, au moment où Minerve vient au monde. Aux extrémités du fronton, l'on voyait la Nuit et le Jour, tous deux sur un char. Leurs chevaux semblaient, d'un côté, sortir de l'océan, et, de l'autre, y rentrer. Dans le fronton occidental (fig. 418), Minerve choisissait son peuple, et l'olivier poussait entre elle et Neptune vaincu. Leurs chars



Fig. 418.— Fronton occidental du Parthénon en 1674.

étaient près d'eux, et les personnages divins, juges du différend, étaient rangés de chaque côté du fronton.

La position respective des personnages n'a rien d'hypothétique : les figures 417 et 418 reproduisent les dessins de Carrey, élève de Lebrun, qui visita Athènes au XVII[e] siècle, à la suite de l'ambassadeur de France. Ces dessins sont le seul document connu qui reproduise les frontons dans leur intégrité, car, lorsque les statues ont été prises et emportées à Londres, elles étaient par terre, au milieu des cailloux et des ronces. Le milieu du fronton oriental, qui devait représenter la naissance de Minerve, est la seule partie dont la disposition soit inconnue. Elle a été détruite au VII[e] siècle de notre ère, par les chrétiens, qui, en faisant du Parthénon une église, ouvrirent une fenêtre sur le fronton.

Les sujets représentés sur les métopes, quoique ne se rattachant pas

directement à Minerve, rappelaient la protection qu'elle accordait aux Athéniens dans les combats; ils figuraient les exploits des anciens héros athéniens et, entre autres, la victoire de Thésée sur les centaures. Enfin la frise montrait les rites sacrés et les cérémonies qui avaient lieu en l'honneur de la déesse.

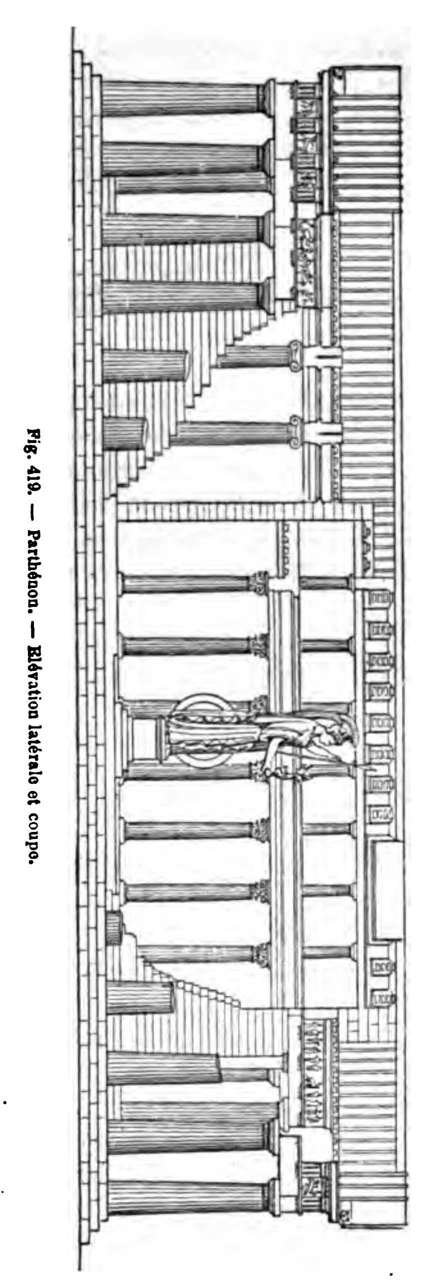


Fig. 419. — Parthénon. — Élévation latérale et coupe.

Le relief des sculptures qui décorent les métopes est très saillant et se détache presque complètement sur le fond; c'est le contraire qui a lieu pour les bas-reliefs de la Cella, qui sont presque plats. La raison de cette différence est facile à comprendre. Les métopes, qui sont à l'extérieur du monument, avaient besoin, pour être vues de loin, d'être fortement accentuées, tandis que, la frise de la Cella étant sous le portique et destinée à être vue de près, la délicatesse du travail devait y remplacer l'énergie des parties extérieures. Les sujets, au lieu d'être mouvementés comme ceux des métopes, présentent des attitudes rhythmées, convenables pour la marche d'une procession. C'est, en effet, al grande fête de la déesse qui est représentée sur cette frise célèbre. Mais cette fête n'est pas traduite par le sculpteur comme elle aurait été racontée par l'historien. En Grèce, l'idéal a toujours ses droits à côté de la réalité, et les dieux ont leur place



Fig. 420. — Vue du Parthénon. — État actuel.

comme les mortels dans la grande fête des Panathénées, qui fait le tour de l'édifice.

Les bas-reliefs de la Cella ont été exécutés par des artistes différents; mais l'unité du style dans la composition indique assez la direction suprême de Phidias. Les métopes, d'un caractère plus archaïque, sont attribués aux artistes de la génération précédente, aux vieux sculpteurs du temps de Cimon, pour lesquels Phidias était un novateur. Dans l'opinion de Beulé, Alcamène serait l'auteur du fronton occidental, tandis que le fronton oriental aurait été exécuté directement par Phidias, qui s'était en outre réservé la statue de la déesse, placée à l'intérieur du monument.

De toutes les Minerves créées par Phidias et par la statuaire antique, la plus célèbre comme art est cette grande Minerve du Parthénon : sa hauteur était d'environ 37 pieds. Elle était en or et en ivoire, debout, la poitrine couverte par l'égide ornée de la tête de Méduse, et tenait d'une main sa lance, de l'autre une Victoire. Le casque était surmonté d'un sphinx au milieu, avec un griffon de chaque côté. La place qu'elle occupait dans le temple se voit sur la figure 419, qui montre l'élévation latérale de l'édifice.

Le Parthénon avait été converti en église par les chrétiens; les Turcs en firent une mosquée, en y ajoutant un minaret, qui a été enlevé depuis. C'est seulement depuis 1687 que ce monument n'est plus qu'une ruine. Pendant le siège des Vénitiens, une bombe mit le feu à un magasin de poudre établi par les Turcs, et le temple sauta : huit colonnes du portique nord et six du portique sud furent renversées, ainsi qu'une grande partie de la Cella avec sa frise. Le temple se trouva coupé par le milieu et fit comme deux morceaux; cette disposition est visible sur notre figure 420, qui représente l'état actuel du Parthénon

Quand on quitte le Parthénon par la façade orientale, on trouve (fig. 413) en face la porte du temple, une substruction quadrangulaire, que l'on croit être l'emplacement d'un autel de Minerve. « Sur une ligne plus rapprochée du temple, dit le *Guide en Grèce*, et parallèlement à la façade, se dressaient à droite et à gauche un certain nombre de statues célèbres, savoir : en regard de l'angle nord-est du Parthénon, le Jupiter Polieus, le Jupiter de Léocharès, la Dispute de Minerve et Neptune, Procné et Itys; et, en regard de l'angle sud-est, l'Apollon Parnopios, bronze attribué à Phidias; Xantippe, Anacréon, Io et Calisto. Le long du mur de Cimon, au sud, était une série de figures, représentant la guerre des dieux et des géants, le combat des Athéniens contre

les Amazones, la bataille de Marathon, la défaite des Gaulois en Mysie. C'était un présent d'Attale. Il ne reste plus rien de tous ces édifices. L'emplacement qu'occupaient les derniers monuments qu'on vient de nommer est indiqué sur le plan (fig. 413), un peu au-dessus du mur de Cimon. (P.). »

Remontant ensuite vers le nord, on trouve en E l'emplacement d'un petit temple rond, dédié à Rome et à Auguste, et on arrive ensuite à l'Érechthéion (C. du plan 413).

L'Érechthéion. — L'Érechthéion (fig. 421 et 422) était un édifice double, comprenant deux temples : celui de Pandrose, à l'ouest, et celui de Minerve Poliade (ou protectrice de la ville), à l'est et sur un niveau plus élevé. Un escalier conduisait de l'un à l'autre ; les reliques pré-

LÉGENDE.

A. — Portique d'entrée.
B. — Temple de Minerve Poliade avec la grande lampe au milieu.
C. — Portique du Nord avec la citerne et la marque du trident de Neptune.
D. — Vestibule du sanctuaire de Pandrose.
E. — Olivier sacré, dans le sanctuaire.
F. — Portique des Cariatides avec le tombeau de Cécrops.
G — Couloir latéral.
H. — Couloir conduisant à l'escalier.
I. — Escalier conduisant à l'enceinte sacrée.
O. — Sanctuaire de Pandrose.
P. — L'autel de Jupiter.

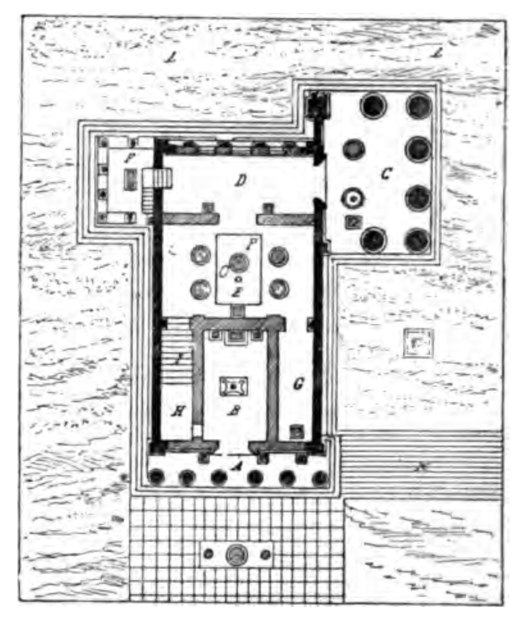


Fig. 421. — Plan de l'Erechthéion.

cieuses, dont la conservation était indispensable, expliquent, autant que l'inégalité du terrain, les irrégularités de cet édifice. En effet, si le Parthénon était par sa dimension le monument le plus important de l'Acropole, l'Érechthéion en était le plus vénéré. C'est là qu'était la plus ancienne statue de Minerve, celle qui était tombée du ciel. C'est là que

Neptune et Minerve s'étaient disputés pour la possession d'Athènes; on y montrait la source sacrée produite par le trident de Neptune dont la marque se voyait sur le rocher, et le fameux olivier, source féconde de la richesse publique, puisqu'il était la souche de tous les oliviers de l'Attique, l'olivier saint que Minerve avait fait surgir en frappant la terre de sa lance et que les flammes de Xerxès n'avaient pu détruire. Là aussi étaient l'autel de l'oubli, que les Athéniens élevèrent pour

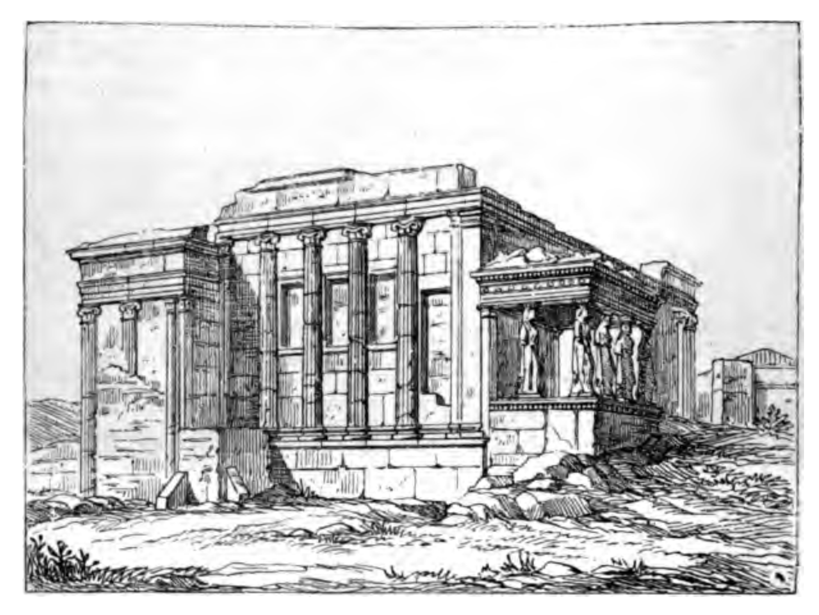


Fig. 422. — Extrémité du Pandrosion.

réconcilier les divinités, et le tombeau d'Érechthée. Enfin ce temple racontait l'origine même d'Athènes, puisqu'il était bâti sur l'emplacement de la maison de Cécrops. Aussi l'Érechthéion était le centre de la fête des Panathénées, la plus grande fête des Athéniens.

L'édifice est bâti en marbre pentélique; il était entièrement couvert, et une lampe d'or, précieux ouvrage sculpté par Callimaque, y brûlait nuit et jour devant l'image vénérée de la déesse. Cette lampe était suspendue à un palmier de bronze qui montait jusqu'au plafond et dissimulait la fumée. Le temple renfermait, en outre, une infinité de reliques saintes; les trophées pris sur les Perses avaient été déposés là, à l'exception du trône de Xerxès, qui était dans le Parthénon.

La façade ouest (fig. 423) était comprise dans l'enceinte réservée des prêtresses, qui sont probablement figurées sous forme de cariatides dans le joli portique appelé Pandrosion. Ces jeunes filles, dont le mouvement est si souple, dont la forme est si élégante, sont conçues et traitées d'une façon qui en fait des supports présentant à l'œil l'apparence d'une merveilleuse solidité : des colonnes sembleraient moins résistantes. Ces figures sont exhaussées sur une plinthe, et chacune



Fig. 423. — Extrémité du Pandrosion.

d'elles fléchit la jambe qui se trouve le plus près du centre de l'édifice, ce qui donne de la variété au groupe en même temps que de la logique au mouvement. C'est là qu'on peut voir à quel point le sculpteur entrait dans les vues de l'architecte, à quel point leurs études étaient dirigées simultanément et convergeaient vers le même but. On serait tenté de croire, en voyant ce monument, qu'il est l'œuvre d'un artiste unique, architecte et sculpteur tout à la fois.

La silhouette de cet édifice est extrêmement remarquable, particulièrement dans la composition des angles. La chevelure des jeunes filles est disposée pour recevoir un chapiteau circulaire, orné d'un rang d'oves et de fers de lance, et, comme un fronton aurait surchargé ces supports féminins, la tribune est simplement couverte par une terrasse, et l'entablement sans frise se compose d'une simple corniche qui porte sur l'architrave.

Quand on quitte l'Érechthéion, on trouve, à l'angle de l'enceinte sacrée, un rocher aplani, marquant l'emplacement d'un vaste piédestal (D du plan 413). C'est là que s'élevait la fameuse Minerve colossale, coulée en bronze par Phidias. Cette statue, qu'il ne faut pas confondre avec celle qui était dans le Parthénon, s'élevait d'un tiers plus haut que tous les édifices, et on l'apercevait de partout, mais principalement en regardant l'Acropole du côté du nord, comme le montre la figure 424. C'est de ce côté que le rocher offre son plus grand escarpement.

La ville. — Lysippe dit dans une de ses comédies : « Qui ne désire pas voir Athènes est stupide; qui la voit sans s'y plaire est plus stupide encore, mais le comble de la stupidité est de la voir, de s'y plaire et de la quitter. » Malgré l'immense célébrité d'Athènes, nous trouvons peu de descriptions de la ville même dans les auteurs anciens; ils parlent à peu près exclusivement des monuments qui la décorent. Mais le portrait coloré qu'en a tracé Viollet-Le-Duc résume très bien l'idée que nous pouvons nous faire de cette cité célèbre : « Nulle cité, dit-il, n'était plus active, et, pour qui venait de l'Asie ou de l'Égypte, il semblait, en parcourant Athènes, qu'on entrait dans une fourmilière. Possédant au moment de sa plus grande puissance les trois ports de Munychie, de Phalère et du Pirée, elle couvrait un territoire dont le périmètre était de deux cents stades (185 kilomètres), mais c'était autour de l'Acropole que les maisons étaient serrées et la population toujours en activité. Là, les chariots se croisaient, pleins de marchandises, venant des ports ou les y conduisant. Le peuple, vivant sur les places, dans les rues, était affairé, menant grand bruit. Puis des boutiques, des ateliers entraient et sortaient sans cesse des étrangers qui venaient acheter et vendre, des esclaves portant des messages ou des objets. Les femmes circulaient dans les rues comme les hommes, se rendant aux marchés, aux jeux, aux confréries. Dès l'aube, de grosses troupes de paysans apportaient des légumes, des fruits, des



Fig. 424. — Vue de l'Acropole d'Athènes.

volailles, et criaient leurs denrées par les rues. Les maisons élégantes occupaient la seconde zone; elles possédaient, la plupart, un jardin et parfois des dépendances importantes. On voyait autour d'elles des clients, des parasites qui attendaient l'heure du maître et qui, pour passer le temps, s'entretenaient des nouvelles du jour, répétant les propos vrais ou faux qui couraient la ville, faisaient causer les esclaves, raillaient entre eux les étrangers qui passaient ou les interpellaient pour se donner le plaisir de critiquer leur accent, leur démarche, leurs habits. »

Quoique la première place revienne de droit à l'Acropole, quand on parle d'Athènes, la ville elle-même présente le plus vif intérêt, soit sous le rapport de l'art, soit à cause des souvenirs dont on trouve la trace à chaque pas. C'est une étude toujours instructive, même lorsqu'il ne reste du passé que des débris informes. Ainsi, on a retrouvé l'emplacement du *Pnyx*, où se tenaient les assemblées populaires. L'enceinte figure un hémicycle dont la base est le rocher dans lequel la tribune a été taillée sur place à même le marbre de la colline. C'est un gros bloc, formant une espèce d'estrade composée de trois marches. « Tout cet ensemble, dit M. Burnouf, est d'une grande majesté. Il plaçait les pieds de l'orateur au-dessus du peuple; il paraissait sur un piédestal proportionné à sa taille, et sa voix descendait d'en haut sur la foule attentive et passionnée. De sa main droite, il pouvait montrer les Propylées. Au-dessous de lui, sur l'estrade de marbre, étaient assis les greffiers écrivant sur leurs genoux ou feuilletant les actes publics pour y chercher les preuves dont ils avaient besoin.»

On sait l'importance qu'avaient à Athènes les assemblées populaires; mais, pour se rendre un compte exact de ce qu'était cette démocratie, il faut se rappeler qu'il y avait dans cette ville 30,000 citoyens en état de porter les armes, et que la place publique en pouvait contenir au plus 5,000. Ceux qui étaient à leur travail, ou qui n'avaient pas su arriver les premiers, n'entendaient donc pas les orateurs et ne pouvaient voter en connaissance de cause, si même il leur était possible de voter. Il est donc présumable que les familles opulentes et pouvant envoyer, à leurs frais, un certain nombre de citoyens dévoués à leurs intérêts, devaient avoir une influence tout à fait prépondérante.

On croit aussi avoir retrouvé quelques traces de l'*Aréopage*, dans quelques blocs de pierre auxquels aboutit un escalier taillé dans le roc; mais, ici, il règne encore bien des incertitudes. On montre aussi l'emplacement de l'ancien *Prytanée*, où étaient conservées les lois de Solon,

et les restes d'un portique auquel on a donné, sans preuves positives, le nom de porte de l'*Agora*.

Non loin de là est la *Tour des Vents* (fig. 425), monument qui ne

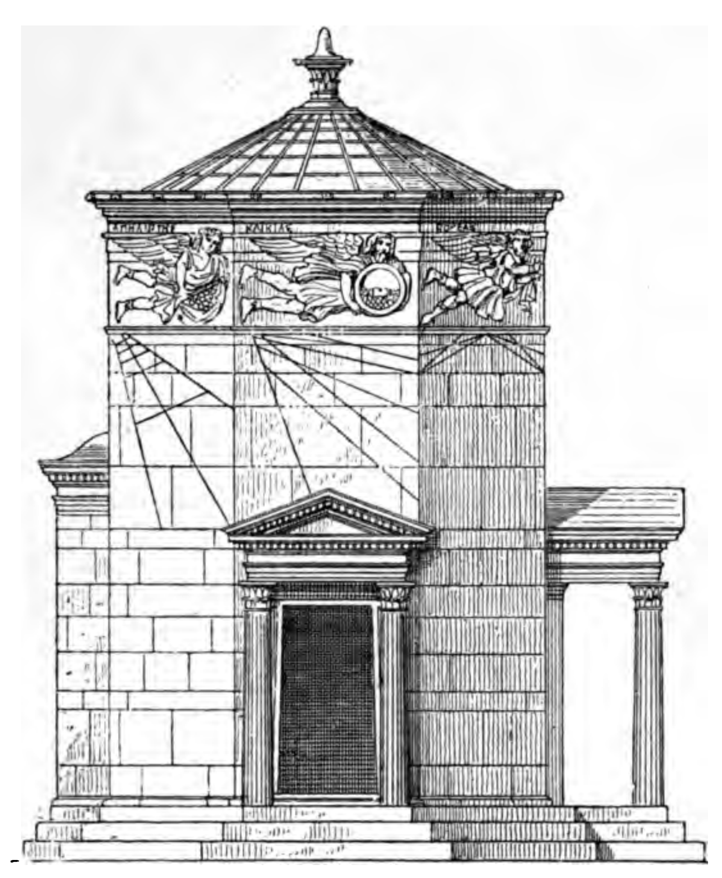


Fig. 425. — La tour des Vents.

paraît pas antérieur à la domination romaine, et qui servait à la fois de girouette, de cadran solaire et d'horloge hydraulique. « C'est dit, le *Guide*, une tour octogone, tout en marbre blanc. Chacune de ses faces est orientée vers les huit points de l'horizon athénien, auxquels correspondaient les vents, dont les noms et les figures symboliques sont sculptés sur la frise. Au-dessous de chacune de ces figures, on remarque un cadran solaire. La cymaise, au-dessous de la frise, est ornée de têtes de lions servant de gouttières..... A l'intérieur de l'édifice, on distingue

encore, dans le pavement, des cavités et des canaux qui appartenaient sans doute à là clepsydre ou horloge hydraulique. Celle-ci recevait ses eaux de la fontaine de l'Acropole par un aqueduc dont on voit encore quelques arcades. »

Le *monument choragique* de Lysicrate appartient, au contraire, à la belle époque de la Grèce : on le regarde comme le plus ancien édifice auquel l'ordre corinthien ait été appliqué partout. Il se compose de trois parties : un soubassement quadrangulaire, une colonnade circulaire et une coupole avec un fleuron qui offre une gracieuse composition de feuillage. Les bas-reliefs de la frise représentent les aventures de Bacchus avec les pirates tyrrhéniens. Le monument était situé dans la rue des Trépieds, sur les côtés de laquelle les vainqueurs des jeux scéniques avaient élevé de petits monuments, destinés à porter le trépied qu'ils avaient gagné par leur victoire dans ces luttes et où l'on inscrivait le nom du triomphateur. Parmi ces monuments, autrefois nombreux et variés, celui-ci est le seul qui soit resté. Sur l'architrave on lit cette inscription : « Lysicrate de Cicyne, fils de Lysithidès, avait fait la dépense du chœur. La tribu Acamantide avait remporté le prix pour les chœurs de jeunes gens. Théon était le joueur de flûte, Lysiade athénien était le poète, Évaénètes l'archonte. »

Parmi les temples restés debout en dehors de l'Acropole, le plus important est le *temple de Thésée*, monument funéraire construit pour recevoir les restes de ce héros, que Cimon, fils de Miltiade, avait, sur la foi d'un oracle, retrouvé dans la petite île de Scyros. C'est le monument de l'ordre dorique le mieux conservé que nous ait laissé l'antiquité. Il fut élevé, trente ans avant le Parthénon, par l'architecte Micon.

Le *temple de Jupiter Olympien*, situé à quelque distance de la ville, avait été commencé sous Pisistrate. Les travaux, interrompus pendant plusieurs siècles, furent repris sous la période macédonienne, puis suspendus de nouveau. Sylla en enleva les colonnes pour les envoyer à Rome; mais le monument fut enfin repris et terminé sous Hadrien. Il était d'ordre corinthien, avec 10 colonnes sur chaque face et 22 sur chacun des côtés latéraux. Il ne reste plus que 16 colonnes de cet édifice, qui, pendant des siècles, a été comme une carrière où les habitants d'Athènes venaient prendre des matériaux. Cette ruine est d'un grand effet, à cause de son isolement dans la plaine et surtout de sa position : on a de là une vue magnifique sur l'Acropole et toute la contrée environnante.

Non loin est la *fontaine Callirrhoé*, dont l'eau, autrefois renommée pour sa pureté, servait dans les cérémonies sacrées, mais qui n'est plus qu'une mare d'eau sale.



Fig. 426. — Acropole d'Athènes. (Médaille.)

Le *théâtre de Bacchus*, où ont été représentés les chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide et d'Aristophane, a laissé quelques débris. Il est difficile aujourd'hui de se rendre compte de sa splendeur passée; deux rangs de sièges, creusés dans le rocher et appartenant aux gradins supérieurs, sont tout ce qu'on en a retrouvé. L'emplacement de ce théâtre, au pied de l'Acropole, est marqué sur une médaille que reproduit la figure 426.

Il faut encore citer, parmi les monuments d'Athènes, le *théâtre d'Hérode Atticus*, qui a laissé des ruines très-vastes, mais dont la construction accuse une période de décadence, et l'*arc d'Hadrien*, qui donnait accès à un quartier nouveau, élevé sous cet empereur. L'inscription gravée sur la frise de cet arc portait, d'un côté : *C'est ici l'Athènes de Thésée, l'ancienne ville*; et, de l'autre : *C'est ici la ville d'Hadrien et non celle de Thésée.*

Le port. — Athènes est distante de la mer d'environ 6 kilomètres. La presqu'île du Pirée ou Munychie, qui s'avance dans la direction de Salamine, consiste en deux collines rocheuses séparées par un isthme étroit. Jusqu'aux guerres médiques, le petit port de Phalère, placé à l'entrée de l'isthme, était le seul dont on se servît. Les ports du Pirée et de Munychie furent fortifiés par Thémistocle, qui joignit la presqu'île à la ville d'Athènes par des fortifications au milieu desquelles passait une route : c'est ce qu'on a appelé les longs murs (fig. 427). Le port du Pirée, beaucoup plus grand que les deux autres, prit, à partir de ce moment, une grande importance militaire et commerciale. Mais le Pirée fut détruit par Sylla, et, au temps de Strabon, il n'y avait plus en ce lieu qu'un petit village.

Les environs d'Athènes. — Aucun des monuments qui décoraient autrefois le Pirée n'a laissé de ruines; on a reconnu pourtant la trace des anciennes fortifications qui reliaient le port avec la ville d'Athènes. Près du rivage qui regarde Salamine, on voit une fosse creusée dans le rocher et que la vague vient remplir : près de là gisent quelques

tronçons de colonnes. On croit voir, en ce lieu, l'emplacement du tombeau de Thémistocle, qui est mort à Magnésie et dont les cendres auraient été rapportées près du rivage qu'il avait illustré. On donne aussi le nom de trône de Xerxès à un petit mamelon situé un peu plus loin

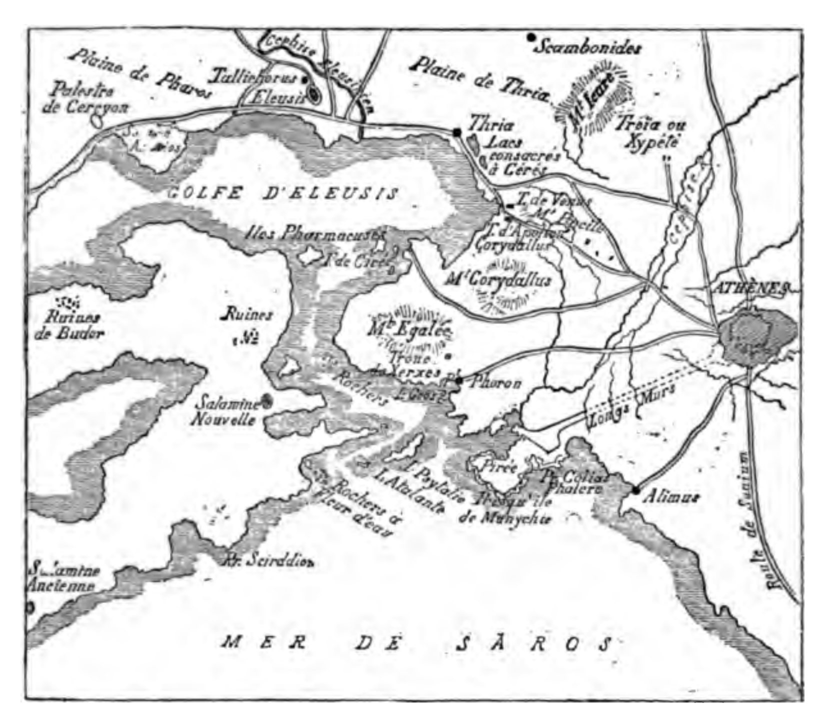


Fig. 427. — Carte des environs d'Athènes.

(fig. 427) et où Xerxès se serait placé pour voir le combat des deux flottes.

Le mont Hymette, dont le miel était si renommé, et le mont Pentélique, célèbre par ses carrières de marbre, n'ont pas conservé de traces du passé. Dans la plaine de Marathon on trouve un petit monticule qu'on a quelquefois regardé comme le tombeau des Athéniens morts dans la bataille. Le caractère beaucoup plus ancien de petits objets trouvés près de là a fait penser à quelques archéologues que c'était plutôt un tumulus de l'âge préhistorique.

Le fameux temple de Minerve, au cap Sunium, n'a conservé aucune des colonnes de sa façade : les faces latérales en avaient chacune 12. On en voit encore 9 du côté du sud et 2 du côté du nord, avec leur

architrave. On trouve aussi quelques traces de fortifications au pied de la montagne.

Éleusis, dont la fondation remonte aux temps les plus reculés, doit sa célébrité aux mystères qu'on y célébrait en l'honneur de Cérès et de Proserpine : c'était la plus importante cérémonie religieuse de toute la Grèce. Éleusis était à l'origine un des douze États dont se composait l'Attique. A la suite d'une guerre qui éclata entre les deux cités, les Éleusiniens vaincus reconnurent la suprématie politique d'Athènes, à la condition que celle-ci respecterait ses mystères et lui garderait toute son importance religieuse. Éleusis conserva, en effet, pendant toute la durée du paganisme, son caractère de sanctuaire religieux. Elle fut détruite de fond en comble par Alaric, et, à partir de ce moment, le nom de cette ville n'apparaît plus dans l'histoire.



Fig. 428. — Cérès et Triptolème.
(D'après une peinture de vase.)

Éleusis passait pour être le premier point de la Grèce où le blé avait été planté. C'est là que Triptolème avait appris aux hommes à labourer la terre, et les Éleusiniens montraient avec orgueil le premier champ qui, suivant les traditions grecques, avait été ensemencé. Triptolème, fils d'un roi d'Éleusis qui avait donné l'hospitalité à Cérès, était aussi l'instituteur des mystères de la déesse. Un vase grec (fig. 428) montre Cérès remettant des épis à Triptolème, à qui elle a prêté son char attelé de serpents pour parcourir la terre.

Le temple de Cérès à Éleusis était, selon Strabon, le plus grand de

la Grèce ; il avait été construit sur les plans d'Ictinus, un des architectes du Parthénon. Il n'en est rien resté, mais un puits antique, découvert dans une grotte sacrée, passe pour être celui qu'a décrit Pausanias et autour duquel, selon la tradition, les femmes d'Éleusis formèrent le premier chœur en l'honneur de la déesse. Sur les monnaies d'Éleusis, on voit Cérès (fig. 429), assise sur un char ailé que traînent des serpents ; la déesse tient en main des épis. Au revers (fig. 430), on voit un porc, symbole de la fécondité.



Fig 429. — Monnaie d'Éleusis.



Fig. 430. — Monnaie d'Éleusis.

V

LES ILES DE LA GRECE

LES GROUPES D'ILES. — LA CRÈTE. — L'EUBÉE — ÉGINE ET SALAMINE.
LES ILES DE LA MER ÉGÉE. — LES CYCLADES.
LES ILES IONIENNES.

LES GROUPES D'ILES — Les îles très nombreuses qui avoisinent la Grèce n'ont jamais formé de groupement politique nettement déterminé ; la destinée historique de chacune d'elles s'est accomplie isolément et sans exercer une grande influence sur la destinée des îles voisines. C'est donc, uniquement d'après leur étendue ou leur emplacement géographique, et sans se préoccuper des rapports des gouvernements ou des races, qu'il est possible d'en établir le classement.

Sous le rapport de l'étendue, l'île de Crète et l'île d'Eubée sont les plus importantes, et c'est par elles que nous commencerons notre examen descriptif. Ensuite nous étudierons les îles de la côte orientale, Égine et Salamine, les îles de la mer Égée et les Cyclades. Enfin nous terminerons par les îles situées sur la côte occidentale et méridionale, qu'on désigne généralement sous le nom d'îles Ioniennes.

La Crète. — L'île de Crète (Candie) présente un territoire fort allongé de l'est à l'ouest (fig. 431) et un contour irrégulier coupé de golfes pro-

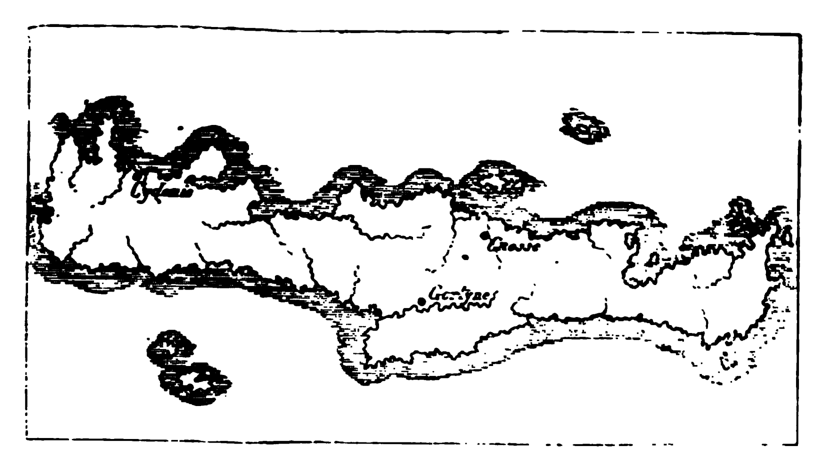


Fig. 431. — Carte de l'île de Crète.

fonds. Elle est traversée dans toute son étendue par une chaîne de montagnes, dont les principaux groupes forment le mont Ida et le mont Dicté, célèbres tous deux dans la mythologie. Cette île, qui se vantait d'avoir vu naître Jupiter et qui montrait avec orgueil son tombeau, était destinée, par sa situation, à servir de lien entre les traditions diverses de peuples dont la race et le génie étaient absolument différents. Placée entre la Grèce, l'Asie Mineure, la Phénicie et l'Égypte, et continuellement visitée par les matelots venus de ces contrées, elle était en outre peuplée de colons qui avaient apporté là leurs croyances multiples. Il n'est donc pas étonnant que les fables crétoises tiennent tant de place dans la mythologie et que tant de récits merveilleux viennent se rattacher au mont Ida et au mont Dicté.

Ces fables, dans ce qu'elles ont d'essentiel, rappellent d'ailleurs leur origine. Ce sont des Phrygiens qui, sous le nom de Dactiles Idéens ou de Curètes, apportèrent dans l'île les arts et les idées religieuses de l'Asie Mineure, et c'est à eux qu'on doit rattacher toutes les fables concernant l'enfance de Jupiter. L'histoire de l'enlèvement d'Europe est, au contraire, d'origine phénicienne. Aux Grecs appartient évidemment le côté poétique du récit, aussi bien que les jolis camées qui le reproduisent (fig. 432). Mais, quand le roi des dieux se change en taureau pour séduire la fille du roi de Phénicie, qu'il emporte ensuite

à travers les mers, il ne fait qu'emprunter la forme des divinités orientales, car, depuis le bœuf Apis qu'on adore aux bords du Nil jusqu'aux



Fig. 432. — Europe sur le taureau.
(D'après un camée antique.)

taureaux ailés qui gardent les palais de Ninive, l'idée du divin se manifeste partout sous cette forme.

La même idée se trouve reproduite dans la fable de Pasiphaé, amoureuse du taureau et donnant le jour au Minotaure, monstre à tête de taureau. On peut bien aussi voir un souvenir de l'Égypte dans ce fameux labyrinthe que Dédale contruisit pour le roi Minos et qui rappelait celui des Égyptiens; mais l'histoire de Thésée, tuant le Minotaure et se conduisant dans le labyrinthe avec le fil qu'Arianne lui a donné, est tout à fait conforme à l'esprit grec.

C'est près de *Cnosse* que cet événement s'est passé, et les monnaies de cette ville montrent effectivement la représentation du labyrinthe (fig. 434) ou celle du Minotaure (fig. 433). Des fragments de murailles de l'époque romaine sont tout ce qui reste aujourd'hui de l'antique cité, dont le sage roi Minos avait été le fondateur, et où les Crétois montraient avec orgueil le lieu où Jupiter avait passé son enfance et celui où il avait son tombeau.

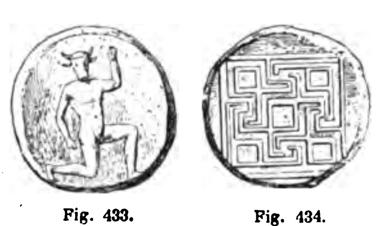


Fig. 433. Fig. 434.
Monnaies de Cnosse.

Sur le versant opposé du mont Ida était l'ancienne *Gortyne*, dont les ruines, disséminées sur une vaste étendue de terrain, attestent

l'importance passée. Il y avait là un temple d'Apollon très vénéré.

Ces villes sont les seules de la Crète où l'on signale des antiquités. Cette île, qui possédait cent villes au temps d'Homère et qui demeura florissante pendant toute l'antiquité, est aujourd'hui habitée par une population misérable et peu nombreuse

L'Eubée. — L'Eubée est une grande île qui s'étend du sud au nord, le long de l'Attique, de la Béotie, du pays des Locriens et d'une partie de la Thessalie. C'est une contrée extrêmement fertile, qui produit en abondance du blé, du vin, de l'huile et des fruits. On y trouve aussi des mines de cuivre et de fer, et ses ouvriers passaient pour très habiles dans l'art d'exploiter ces métaux. Les carrières du mont Ocha, près du port de Caryste, produisaient un marbre d'un vert grisâtre et veiné de différentes nuances, dont les anciens faisaient un grand usage pour les colonnes des édifices.

L'île d'Eubée, qui ne rappelle pas de bien grands souvenirs historiques, ne présente pas non plus de ruines importantes. Elle possédait néanmoins quelques villes florissantes.

Chalcis, située sur le détroit, s'élevait sur le penchant d'une montagne : le travail du cuivre était la principale industrie des habitants. Un pont, jeté sur le bras le plus étroit de l'Euripe, réunissait l'île au continent. La ville était ornée de nombreux monuments dont il ne reste plus aucune trace aujourd'hui.

Érétrie, située également sur le détroit, mais un peu au sud de Chalcis, était renommée pour les tableaux et les statues qu'on y admirait. On accusait ses habitants d'avoir une prononciation un peu barbare, qui fut souvent au théâtre l'objet des moqueries des Athéniens. Le taureau tournant la tête et se grattant la patte, qu'on voit sur quelques monnaies d'Érétrie, est regardé comme un souvenir des emblèmes orientaux.

Non loin de la côte orientale de l'Eubée, on trouve la petite île de Scyros, où mourut Thésée, et où Achille, lorsqu'il était déguisé en fille à la cour du roi Lycomède, fut découvert par une ruse d'Ulysse.

Égine et Salamine. — Le golfe de Saronique, situé entre l'Attique et le Péloponèse, renferme plusieurs îles, dont deux sont particulièrement remarquables par les souvenirs qui s'y rattachent.

L'île de *Salamine*, située tout près d'Athènes, éveille en nous les plus glorieux souvenirs de l'histoire grecque : malheureusement cette île,

qui n'est aujourd'hui qu'un rocher stérile, n'a conservé aucun vestige d'antiquités qui mérite d'être signalé.

L'île d'Égine est, sous ce rapport, mieux partagée ; elle est située à peu de distance du Péloponnèse, à peu près en face d'Épidaure. Égine porte le nom d'une nymphe célèbre dans la mythologie pour avoir été aimée de Jupiter. La contrée, ayant été ravagée par une peste horrible, fut repeuplée par des fourmis que Jupiter changea en hommes à la prière d'Éaque, roi de l'île. Cette île devient extrêmement florissante dans la période historique ; l'art et l'industrie d'Égine atteignirent, dès le VIe siècle avant notre ère, un degré de perfection qui la plaça à la tête de la Grèce. On a donné le nom d'école d'Égine à un groupe d'artistes, et principalement de sculpteurs, qui eurent, antérieurement à Phidias, une grande importance dans l'histoire de l'art.

L'île d'Égine renferme quelques ruines intéressantes, entre autres, le fameux temple de Minerve (fig. 435) connu sous le nom de temple

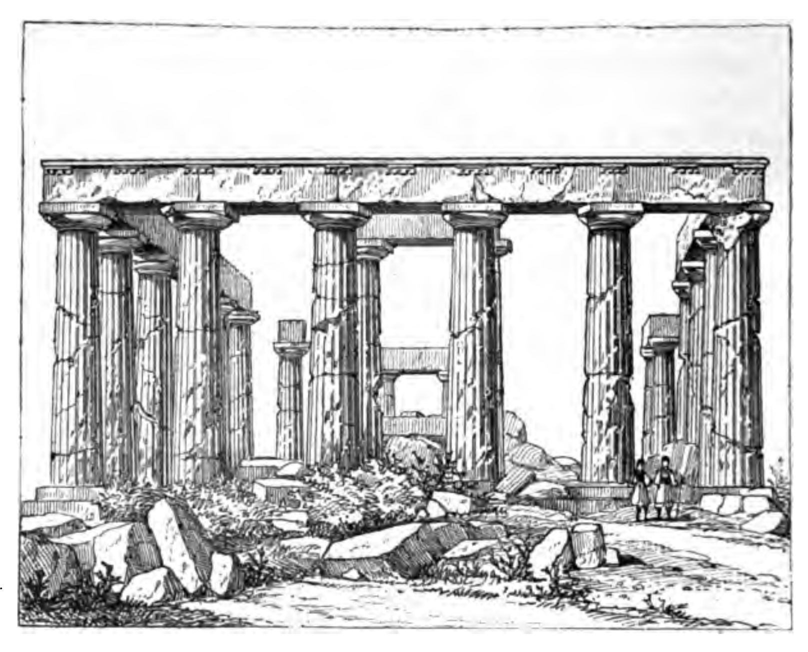


Fig. 435. — Temple de Minerve à Egine.

de Jupiter Panhellénien. Le temple de Minerve, élevé sur trois gradins apparents faisant le tour de l'édifice, avait six colonnes de face sur

douze de côté, en comprenant celles des angles. A l'intérieur, il contenait deux colonnades superposées. Le sujet représenté sur le fronton oriental était l'expédition des héros éginètes sous la conduite de Minerve, et on voyait sur le fronton occidental (fig. 436) le combat des Grecs et des Troyens autour du corps de Patrocle. Ces sculptures ont un caractère archaïque très prononcé, qui fait un singulier contraste avec celles du Parthénon, exécutées peut-être un demi-siècle après.

C'est principalement sur les restes du temple d'Égine que se sont appuyés les architectes qui ont voulu démontrer que la polychromie était en usage dans les monuments grecs. « En effet, dit M. Charles Garnier, il n'y a pas, en Grèce, de temple qui conserve autant de traces de couleur que celui d'Égine, et, malgré les vingt-trois siècles qui se sont écoulés depuis sa fondation, les couleurs que l'on retrouve sont encore quelquefois d'un grand éclat et d'une grande vivacité. Lorsque j'en présentai la restauration extérieure et intérieure, tout était complètement peint avec des tons très vigoureux. Je ne m'étais pas laissé aller à un caprice, mais j'avais suivi toutes les données qui



Fig. 436. — Combat des Grecs et des Troyens. — Fronton occidental du temple d'Égine.

existaient et qui avaient été vues soit par les voyageurs qui m'avaient précédé, soit par moi-même. »

Fig. 437. Fig 438.
Monnaie d'Égine.

C'est dans l'île d'Égine que la numismatique paraît avoir pris naissance : les monnaies de l'île d'Égine (fig. 437-438) sont d'un caractère extrêmement archaïque.

Les iles de la mer Égée. — La formation de ces îles, d'un sol généralement volcanique, s'expliquait mythologiquement par l'effroyable combat dans lequel les géants avaient fini par être écrasés sous les roches amoncelées. Poseidon (Neptune) avait joué un rôle im-



Fig 439. — Combat de Neptune et Éphialtes.
(D'après une peinture de vase.)

portant dans ce combat et puissamment contribué à la victoire de Jupiter. Une curieuse peinture de vase (fig. 439) montre le dieu des mers, qui vient de terrasser avec son trident le géant Éphialtes, et qui se prépare à l'ensevelir sous le poids d'une île qu'il tient à la main. Cette île est rendue sous la forme d'un rocher sur lequel on voit figurer des animaux et des plantes, qui expriment les productions de ce rocher. Dans les récits poétiques, ce sont de véritables îles et des contrées entières que les dieux lancent contre les géants.

La plus importante des îles de la mer Égée est celle de *Lemnôs* (Stalimène).

Cette île volcanique était mythologiquement le séjour de Vulcain, qui tomba là lorsque son père le précipita du ciel. Il y établit sa première forge, fable qui prouve que les habitants de Lemnos ont été, dès la plus haute antiquité, renommés pour leur habileté dans les travaux métallurgiques. C'est à Lemnos que le dieu forgeron épousa Vénus et découvrit ses intrigues avec Mars. Les femmes de Lemnos reprochèrent à la divinité son inconduite avec une vivacité telle, que Vénus irritée les frappa d'un fléau qui éloigna d'elles leurs maris. Furieuses de cet abandon, les Lemniennes massacrèrent tous les hommes de l'île, laquelle, par suite de ce crime serait infailliblement devenue déserte, si Jason et ses Argonautes n'étaient passés par là quelques années après. Telles sont les traditions mythologiques de Lemnos et elles étaient si populaires en Grèce que, pour parler d'une femme atroce, on la qualifiait de Lemnienne. C'est aussi à Lemnos que Philoctète fut abandonné par les Grecs. Dans la période historique, Lemnos fut une île florissante par son industrie, mais elle n'a aucun monument qui puisse témoigner de son ancienne opulence.

Samothrace, île peu fertile et dépourvue de commerce, a du toute sa célébrité dans le monde antique à ses mystères religieux, où l'on retrouve une influence phénicienne très prononcée. Toutefois le culte énigmatique des dieux Cabires, dont la mythologie grecque faisait des fils de Vulcain, n'a pas encore été expliqué d'une manière bien satisfaisante. Ce fut à Samothrace que le Phénicien Cadmus épousa Harmonie et vit tous les dieux conviés à son festin de noces. On trouve dans cette île quelques constructions cyclopéennes, et les restes d'un temple qu'on croit avoir été dédié aux dieux Cabires.



Fig. 440.
Monnaie de Thasos.

L'île de *Thasos*, où les Phéniciens exploitaient autrefois des mines d'or, est située près des côtes de Thrace. Quelques restes de fortifications antiques subsistent encore dans cette île. Hercule et Bacchus étaient spécialement honorés à Thasos, et l'image de ces divinités est un emblème assez fréquent sur les monnaies de la ville (fig. 440).

Les Cyclades. — On donne le nom de Cyclades (fig. 441) à un groupe d'îles situées au nord de la Crète, entre la Grèce et l'Asie Mineure. Habitées par une population mixte, où les Grecs se trouvaient mêlés à d'anciens colons phéniciens, ces îles ont longtemps servi de trait d'union

entre l'Europe et l'Asie, et la civilisation y a pris de bonne heure un assez grand développement. Les îles qui composent l'archipel des Cyclades

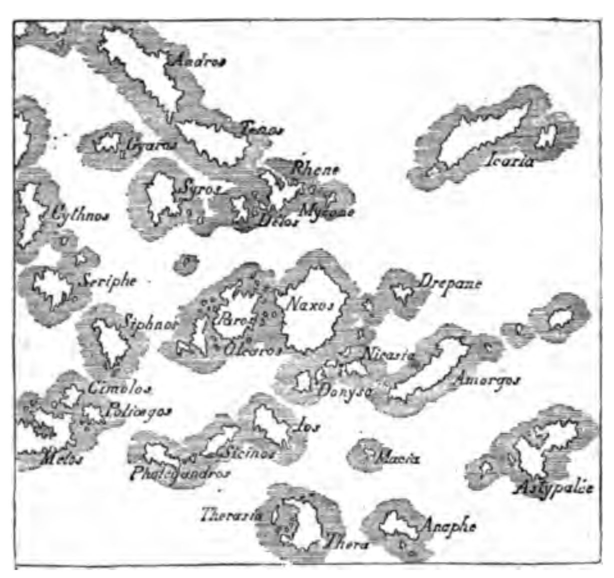


Fig. 441. — Carte des Cyclades.

sont fort nombreuses; nous nous contenterons de nommer les principales.

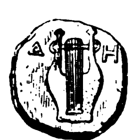
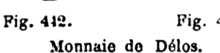



Fig. 442. Fig. 443.
Monnaie de Délos.

Délos, l'île sacrée d'Apollon, que Neptune avait fait sortir des eaux pour servir d'asile à Latone et qui, après avoir longtemps flotté sur la mer, s'était enfin fixée au centre de l'archipel, était un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés de la Grèce. Elle n'a pas laissé de ruines importantes, mais les débris disséminés partout attestent la grandeur de cet antique sanctuaire (fig. 442-443).

Mélos (Milo), où on a retrouvé la fameuse statue du Louvre, a conservé les ruines d'un théâtre et plusieurs tombeaux. La pomme qui paraît sur les monnaies de Mélos rappelle à la fois le nom grec de l'île qui veut dire pomme, et le fruit qui était un attribut de Vénus, divinité spécialement adorée à Mélos.

Naxos, de tous temps renommée pour ses vins exquis, était l'île chère à Bacchus : c'est sur ces rivages qu'il rencontra Ariane, que Thésée avait abandonnée.

Iles Ioniennes. — On désigne sous le nom d'îles Ioniennes un groupe d'îles qui s'étend irrégulièrement, du nord au sud, le long de la côte occidentale de la Grèce. Dans l'antiquité, ces îles étaient absolument séparées et indépendantes, en sorte qu'elles n'ont pas eu d'histoire collective.

Corcyre (Corfou) est le pays des Phéaciens, dont le roi Alcinoüs donna l'hospitalité à Ulysse. On montre encore l'endroit (tout à fait hypothétique, bien entendu) où la belle Nausicaa allait laver son linge lorsqu'elle aperçut le héros pour la première fois. On a tenté quelques fouilles dans l'antique ville de Corcyre, d'après la description qu'en fait Thucydide; mais elles n'ont pas amené de résultats bien importants (fig. 444-445).





Fig. 444. Fig. 445.
Monnaie de Corcyre.

L'île de *Paros* et celle de *Leucade*, où était autrefois un temple d'Apollon, n'offrent aujourd'hui rien de bien intéressant.

Ithaque, où vécut la chaste Pénélope, possède quelques débris de l'âge pélasgique, qu'on a voulu rattacher aux souvenirs d'Ulysse (fig. 446). Un débris d'enceinte, qu'on a baptisé *palais d'Ulysse*, un rocher où se cachèrent les prétendants pour surprendre Télémaque à son retour de Pylos, et une plaine où le berger Eumée menait paître ses troupeaux, sont les principales curiosités qu'on montre aux voyageurs.



Fig. 446. — Ulysse.
(Buste antique.)

Céphalénie, la plus grande des îles Ioniennes, et *Zacynthe*, où Énée éleva un temple à Vénus, n'ont pas conservé d'antiquités remarquables. Quant à *Cythère* (Cérigo), elle ne présente aujourd'hui qu'un rocher stérile, incapable de nourrir quelques malheureux qui l'habitent et hanté par d'innombrables chauves-souris. On n'a retrouvé aucune trace du temple de la déesse qui faisait naître des fleurs sous ses pas. Cythère a été autrefois une colonie phénicienne et l'on pense que c'est par là que le culte de Vénus a été introduit en Grèce.

VI

LES CONTRÉES DU NORD

LA MONARCHIE MACÉDONIENNE. — LA MACÉDOINE. — LA THRACE.
L'ILLYRIE. — L'ISTRIE. — LA MÉSIE. — LA PANNONIE.
LA DACIE. — LA SCYTHIE.

LA MONARCHIE MACÉDONIENNE. — La Macédoine (fig. 447) a été longtemps considérée par les Grecs comme une contrée à peu près barbare. C'est un pays, en général stérile, qui s'étend entre la Thessalie, l'Illyrie

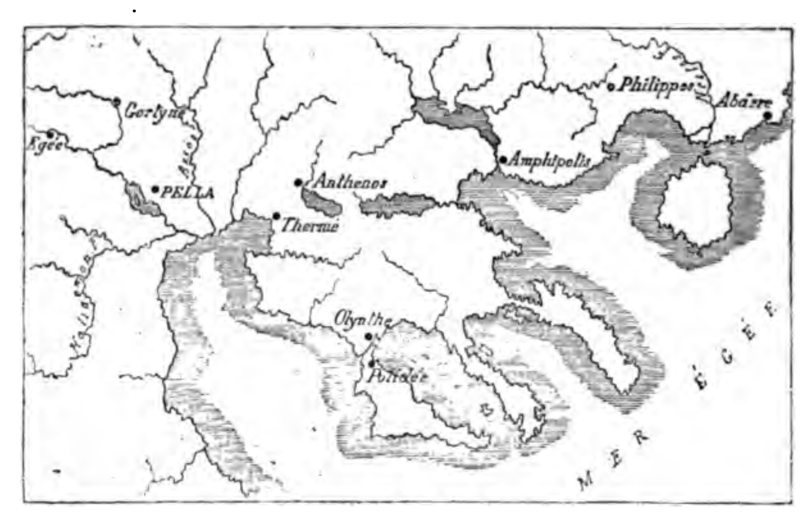


Fig. 417. — Carte de la Macédoine.

et la Thrace. A part quelques colonies grecques établies sur ces côtes, la Macédoine n'a, pour ainsi dire, pas d'histoire avant Philippe et Alexandre. Ce pays fut complètement en dehors de la civilisation grecque des premiers temps. Cet isolement s'explique par les hautes montagnes qui séparent la Macédoine de la Grèce : le mont Olympe était considéré comme inaccessible, et les Grecs franchissaient bien rarement ses cols abrupts et ses gorges arides. Les côtes seules, profondément échancrées par la mer Égée, présentaient quelques villes

franchement grecques et qui n'avaient que peu de rapports avec celles de l'intérieur. Ce fut, en réalité, Philippe qui fonda la puissance macédonienne, en lui donnant une organisation toute militaire, qu'Alexandre développa encore. A l'aide de cette armée, Alexandre commença par imposer son pouvoir à la Grèce et se rendit ensuite maître de l'Asie jusqu'à l'Indus. Les traits d'Alexandre nous ont été conservés sur plusieurs bustes, et le héros nous apparaît avec son costume de guerre sur la fameuse mosaïque de Pompéi, dont la figure 448 reproduit un fragment.



Fig. 448. — Alexandre le Grand.
(D'après une mosaïque de Pompéi.)

Les cheveux du roi sont châtains. Sa cuirasse est blanche avec une ceinture verte bordée de jaune ; la Gorgone qui est peinte au milieu a le visage couleur de chair et les cheveux blonds avec des serpents verts. Les deux épaulières de la cuirasse sont rougeâtres avec des ornements blancs et les attaches sont en cuir. Le manteau qui est pardessus la cuirasse est d'un rouge violâtre.

La Grèce, asservie par Alexandre, initia ses vainqueurs à sa civilisation à ce point qu'il n'y eut bientôt plus de différence entre un Grec et un Macédonien. Les Macédoniens avaient tout à gagner à ce contact; mais les Grecs, en perdant leur indépendance, se plièrent aux mœurs monarchiques.

Certains emblèmes furent adoptés par les rois de Macédoine, et les monnaies les représentent quelquefois avec des cornes. Nous avons déjà expliqué pourquoi Alexandre se fit proclamer fils d'Ammon, et nous avons donné (fig. 60) une médaille qui le représente avec des cornes de bélier. Les cornes se retrouvent également, mais dans une disposition différente, sur la figure 449-450 et le même emblème se rencontre sur plusieurs rois de Macédoine, comme on peut le voir sur la figure 451-452, qui représente une médaille d'Antigone Gonatas. Cet emblème, du reste, n'est pas particulier à la Macédoine, et il peut être appliqué, en général, à tous les successeurs d'Alexandre. Il en est de même pour les insignes d'autorité, et le diadème que nous voyons à Philippe V (fig. 453) ne diffère pas essentiellement de ceux que nous avons vus aux Ptolémées (fig. 50 et 54) ou bien aux Séleucides (fig. 305, 307, 309). Il n'y a donc pas à insister sur les emblèmes macédoniens, qui ne présentent rien d'absolument spécial.





Fig. 449. Fig. 450.
Médaille d'Alexandre.





Fig. 451. Fig. 452.
Médaille d'Antigone Gonatas.



Fig. 453.
Médaille de Philippe V.

La Macédoine. — La Macédoine n'est pas aussi riche en villes célèbres que le Péloponnèse ou la Grèce propre; cependant il y en a quelques-unes qu'il est nécessaire de signaler ici.

Pella, lieu de naissance d'Alexandre le Grand, fut, à partir de Philippe, la résidence habituelle des rois de Macédoine. Ce privilège lui fut donné à cause de la situation exceptionnellement forte de cette ville, qui renfermait le palais, le trésor des rois de Macédoine et la prison d'État. L'emplacement de l'ancienne ville a été nettement déterminé; les monuments qui l'enrichissaient ont tous disparu.

Édesse ou *Égée* (aujourd'hui Vodkena), l'ancienne capitale de la Macédoine antérieurement à Philippe, contenait les tombeaux des rois, qui devaient toujours être enterrés en ce lieu, parce qu'un oracle avait

prédit que, si leurs cendres reposaient ailleurs, le pays serait exposé aux plus grandes calamités. On a retrouvé dans cette contrée de nombreuses antiquités, mais peu de ruines importantes.

Élevée sur les flancs d'un coteau qui domine la mer, l'ancienne *Therma* ne fut d'abord qu'un petit bourg de la Macédoine. Cassandre, un des anciens généraux d'Alexandre, l'agrandit considérablement et l'appela *Thessalonique*, du nom de sa femme. Cette ville devint très-importante sous la domination romaine, et, au temps de Strabon, elle était la première des villes de Macédoine. Elle se couvrit de monuments splendides, parmi lesquels on citait notamment son hippodrome, qui rivalisait avec ceux de Rome et de Byzance. Sous Théodose, les courses de chars occasionnèrent une émeute terrible entre les différents partis du cirque. On traîna dans la boue les images de l'empereur, qui se vengea par un terrible massacre : ce fut à cette occasion que saint Ambroise soumit Théodose à une pénitence publique, demeurée célèbre dans l'histoire

Thessalonique a été longtemps considérée comme la capitale du christianisme en Orient; la plupart des monuments qu'on y trouve se rattachent à la période chrétienne. Les propylées de l'hippodrome ont laissé des restes intéressants, entre autres des cariatides qui sont maintenant au Louvre : d'après les légendes locales, ces figures, autrefois vivantes, auraient été pétrifiées par enchantement.

On voit aussi dans la ville un arc de triomphe à moitié ruiné, élevé par Constantin; mais ce sont surtout les vieilles églises, du plus ancien style byzantin, qui constituent la valeur archéologique de Thessalonique. La plus curieuse, dédiée à saint Georges, est connue sous le nom de la Rotonde, et remonte, dit-on, à Constantin. Les mosaïques qui la décorent sont considérées comme l'œuvre capitale des peintres byzantins. La cathédrale, élevée par Justinien sur le même plan que Sainte-Sophie de Constantinople, est également ornée de mosaïques célèbres.

Pydna est la première ville maritime que les Macédoniens aient possédée : c'est aussi près de cette ville que s'est livrée la fameuse bataille après laquelle les Romains, commandés par Paul-Émile, devinrent maîtres de la Macédoine. Les localités voisines ont gardé de nombreuses traces de cette importante cité, qui n'a pourtant laissé aucun monument; mais les tombeaux découverts par M. Heuzey sont extrêmement intéressants au point de vue archéologique.

Akanthos (Érisso) « est cette langue de terre. large tout au plus de

2 kilomètres, que Xerxès fit couper pour éviter de doubler le promontoire d'Acté, autrefois si fatal à la flotte de Darius. Plusieurs auteurs, anciens et modernes, ont regardé cette entreprise de Xerxès comme une fable sortie de l'imagination des historiens grecs, mais les découvertes récentes ont donné raison aux assertions d'Hérodote et de Thucydide; on retrouve encore, du côté sud, des excavations, des terrassements et des fondations qui indiquent la direction du canal de Xerxès. L'exécution du travail était facile, grâce à la nature du terrain: on comprend d'ailleurs ces avantages à une époque où la navigation était peu avancée; car, même de nos jours, les marins grecs hésitent à doubler le mont Athos pendant les mois d'hiver. »

Les monnaies d'Akanthos, en Macédoine (fig. 454-455), présentent souvent, et sous divers aspects, l'image d'un lion terrassant un taureau; les archéologues voient dans cet emblème une importation orientale. La victoire du lion sur le taureau représentait, dans les cultes de l'Orient, le triomphe du soleil sur les ténèbres, ou de l'âme sur la matière.



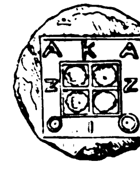


Fig. 454. Fig. 455.
Monnaie d'Akanthos.

Olynthe était située sur le promontoire de *Pellène* (Cassandra) et en vue du golfe de Salonique. Les ruines de cette ville ont servi de carrière aux moines du mont Athos pour la construction de leurs couvents.

Potidée, dont l'antique port n'est plus qu'un vaste marais, n'a conservé d'autre trace qu'un reste de muraille qui traversait l'isthme. Au sud de la Macédoine, il faut nommer l'antique *Dion* (Malathna) où l'on a retrouvé quelques antiquités.

Amphipolis, près de l'embouchure du Strymon, a gardé quelques restes de ses fortifications; mais, parmi les anciennes villes de Macédoine, il en est peu qui aient conservé des ruines aussi importantes que *Philippes*. Cette ville, située sur les confins de la Thrace, est célèbre par la défaite de l'armée de Brutus et de Cassius, poursuivie par celle d'Octave et d'Antoine; c'est là aussi qu'eut lieu la première prédication de saint Paul en Europe. L'enceinte hellénique et l'Acropole montrent, par leurs débris, l'importance militaire que cette place avait dans l'antiquité. On y voit aussi les restes d'un théâtre et de nombreuses inscriptions et monuments votifs disséminés dans les rochers du voisinage.

La Thrace. — La Thrace est une contrée située au nord de la Macédoine et dont les limites ont beaucoup varié. Elle est demeurée étrangère au grand courant de la civilisation; les villes que nous signalerons sont toujours des colonies grecques ou romaines. Quelques-unes sont fort anciennes. Les plus importantes sont :

Abdère (fig. 456-457), ville dont la fondation mythologique remonte à Hercule, et qui a joué un grand rôle dans l'histoire : elle n'a pas laissé de ruines; *Héraclée* ou *Périnthe*, lieu de retraite d'Alcibiade; *Adrianopolis* (Andrinople), ville importante, élevée par Hadrien sur l'emplacement de la très antique cité d'*Orestias*, où Oreste s'était purifié du meurtre de sa mère; enfin, *Byzance*, qui était déjà importante sous les Grecs, et qui devint la capitale de l'empire d'Orient. Nous reparlerons plus loin de cette ville, dont les souvenirs et les monuments se rattachent presque tous à l'époque byzantine.

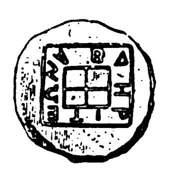




Fig. 456. Fig. 457.
Monnaie d'Abdère.

L'Illyrie. — Cette contrée, qui s'étendait le long de la mer Adriatique, comprenait l'Illyrie grecque au sud et la Dalmatie au nord.

Les principales villes de l'Illyrie grecque sont : *Apollonia* et *Dyrrachium*. C'est un monastère qui occupe aujourd'hui l'emplacement d'Apollonia, ville opulente, où Octave achevait ses études lorsqu'il fut rappelé à Rome par la mort de César. On y a découvert plusieurs fragments antiques apportés depuis au musée du Louvre.

Dyrrachium (Durazzo) est une colonie romaine qui a remplacé l'ancienne ville grecque d'*Épidamnos*. C'était le port le plus fréquenté pour se rendre de Grèce en Italie. Ce port, centre d'un commerce immense, présentait en tout temps une extrême animation. Cicéron vint y passer son temps d'exil, lorsqu'il fut chassé de Rome. « Je suis venu à Dyrrachium, — dit-il, dans une de ses lettres, — ville libre, agréable et voisine de l'Italie; mais si son bruit me gêne, je me rendrai ailleurs. » Les villes de grand commerce étaient, en effet, fort bruyantes. Dyrrachium a conservé une partie de ses murailles romaines, et un grand nombre de fragments antiques sont encore encastrés dans des constructions d'une époque postérieure. Les monnaies de Dyrrachium et d'Apollonia représentent une vache allaitant son veau.

Il faut encore citer l'antique *Lichnidos*, qui n'a pas laissé de ruines.

Salone, dans l'ancienne Dalmatie, est la ville où Dioclétien s'était

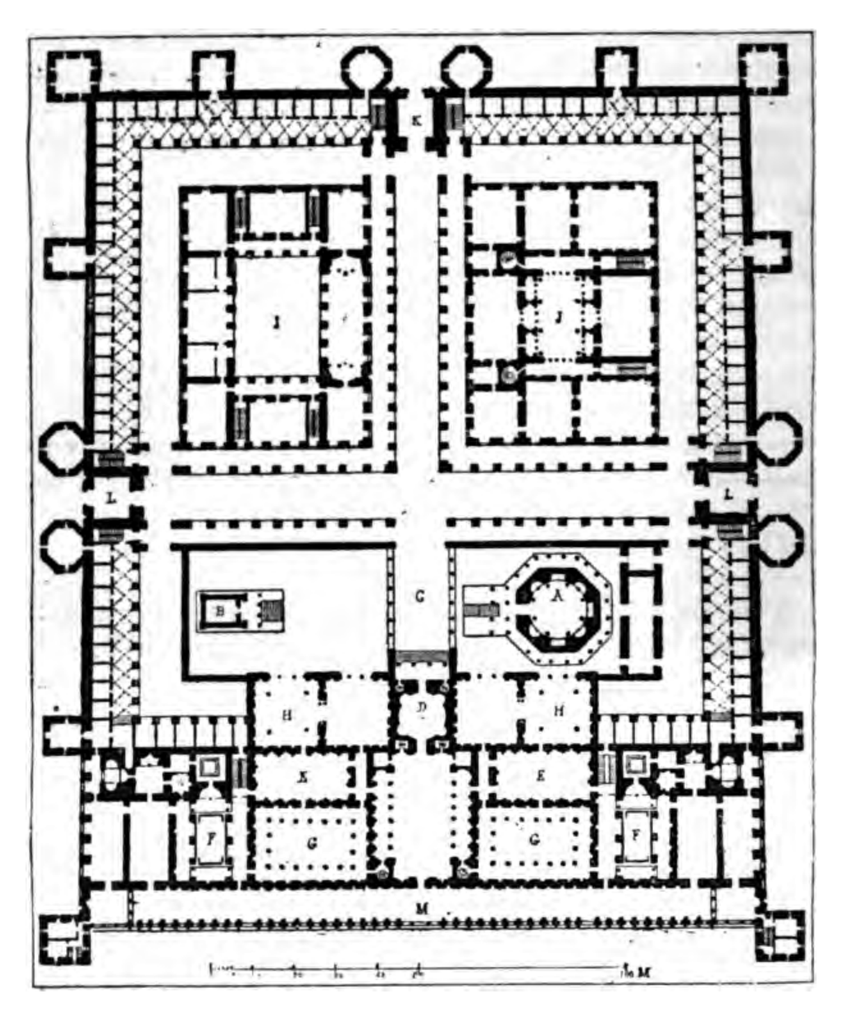


Fig. 458. — Plan du palais de Dioclétien à Salone (Spalato).

A. — Ancien temple de Jupiter ou de Diane (Cathédrale).
B. — Mausolée de Dioclétien.
C. — Péristyle (Place du Dôme).
D. — Vestibule d'honneur.
E. F. G. H. — Salles du palais.
I. J. — Bâtiment des prétoriens.
K. — La porte dorée.
LL. — La porte de fer et la porte d'airain.
M. — La porte de la mer.

retiré après son abdication, et le palais qu'il y éleva est le monument le plus important de l'architecture romaine au IVe siècle.

L'édifice avait une forme rectangulaire et se divisait en quatre parties séparées par de longs portiques se coupant à angles droits dans les deux axes. Ces galeries aboutissent ainsi à quatre portes, désignées de la façon suivante (fig. 458) : K, la *porte dorée*, au nord, était l'entrée principale de l'édifice; sur les côtés latéraux L, L, la *porte de fer* et la *porte d'airain*, et, au sud, du côté du golfe M, la *porte de mer*, qui s'ouvrait sur un souterrain extrêmement étroit. Cette partie du palais, qui regarde la mer, contenait les appartements intimes, tandis que celle qui ouvre du côté de la porte d'or, K, était destinée aux prétoriens et aux gens de service. Ces derniers bâtiments (I et J du plan) sont aujourd'hui détruits.



Fig. 459. — Palais de Dioclétien. — Péristyle.

Il n'en est pas de même du côté méridional, où l'on retrouve encore d'imposants débris. Si, par exemple, on se place à peu près au centre du plan, on aura devant soi le péristyle de l'ancien palais, tel que le représente notre figure 459; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui la place du dôme. Elle est décorée de grandes colonnes à chapiteaux corinthiens supportant des arceaux en plein cintre, système contraire aux habitudes de l'architecture romaine, mais dont le style byzantin et romain devait offrir, par la suite, de nombreux exemples. Au fond de ce péri-

style, on voit, au sud, une loggia élevée sur quelques marches et soutenue par quatre belles colonnes de granit rouge. Cette loggia donne accès dans une construction circulaire D (fig. 458), qui paraît

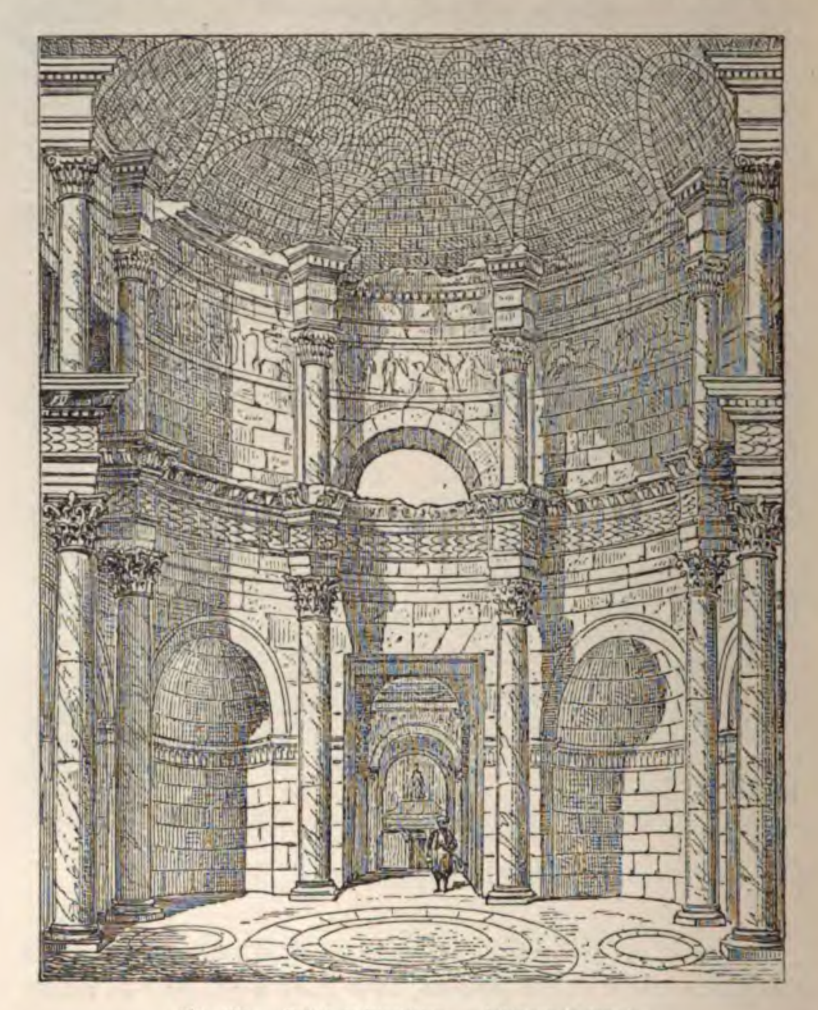


Fig. 460. — Palais de Dioclétien. — Intérieur du temple.

avoir été le vestibule d'honneur des appartements impériaux. Ceux-ci sont extrêmement délabrés; on a cru retrouver l'emplacement de quelques salles E, F, G, H, mais il est bien difficile d'en déterminer la destination.

Le petit bâtiment B a été longtemps désigné sous le nom d'Esculape; on croit y reconnaître aujourd'hui le mausolée même de Dioclétien. La partie la plus importante de ces ruines est le bâtiment marqué A; c'est un ancien temple de Jupiter ou de Diane, dont on a fait la cathédrale en y ajoutant un campanile qui date du xve siècle. Notre figure 460 montre l'intérieur de ce temple, qui présente à l'extérieur une forme octogone. La décoration interne a subi récemment encore d'importantes modifications, nécessitées par les besoins du culte, modifications qui ont eu l'inconvénient d'altérer le caractère du monument.

L'enceinte du palais de Spalato est composée de murailles construites en grosses pierres à la base et flanquées de tours; celles qui occupent les angles de l'édifice avaient quatre étages, et quelques-unes sont encore debout. La facade du côté de la mer est décorée de 50 pilastres doriques et de 50 arcades formant une galerie portant probablement une rangée de statues. On a trouvé dans les ruines une foule de fragments antiques, qu'on a réunis pour en former un petit musée.

L'Istrie. — L'Istrie, petite presqu'île baignée par l'Adriatique et qu'on considère quelquefois comme faisant partie de l'Italie, passait dans l'antiquité pour une contrée à peu près inculte et dont les habitants étaient adonnés au brigandage.

La seule ville digne d'être mentionnée est *Pola*, dont la fondation remonte à une époque mythologique; très importante sous la domination romaine, elle a laissé des ruines magnifiques en témoignage de sa grandeur passée : « En premier lieu, dit le *Guide en Grèce*, un amphithéâtre (fig. 461) plus vaste que celui de Nîmes, mais inférieur à celui de Vérone (141 mètres de long sur 115 mètres de large). La circonférence extérieure, si souvent ruinée dans les édifices de ce genre, est d'une remarquable conservation. Il est bâti sur une hauteur, de telle sorte que, du côté de la terre ferme, il ne présente qu'un rang d'arcades, tandis que, du côté de la mer, il y en a deux rangs, surmontés d'un étage supplémentaire. Deux temples : le *temple de Rome et d'Auguste*, édifice d'une excellente conservation et d'une rare élégance, malgré sa petitesse, et datant évidemment du siècle d'Auguste; le *temple de Diane*, moins bien conservé, et converti en habitation moderne. On le désigne vulgairement sous le nom de *Palais de Julie*, probablement en souvenir de Julia Domna, femme de Septime Sévère, qui avait une prédilection particulière pour ce pays. La *Porte dorée* (Porta aurea), espèce d'arc de

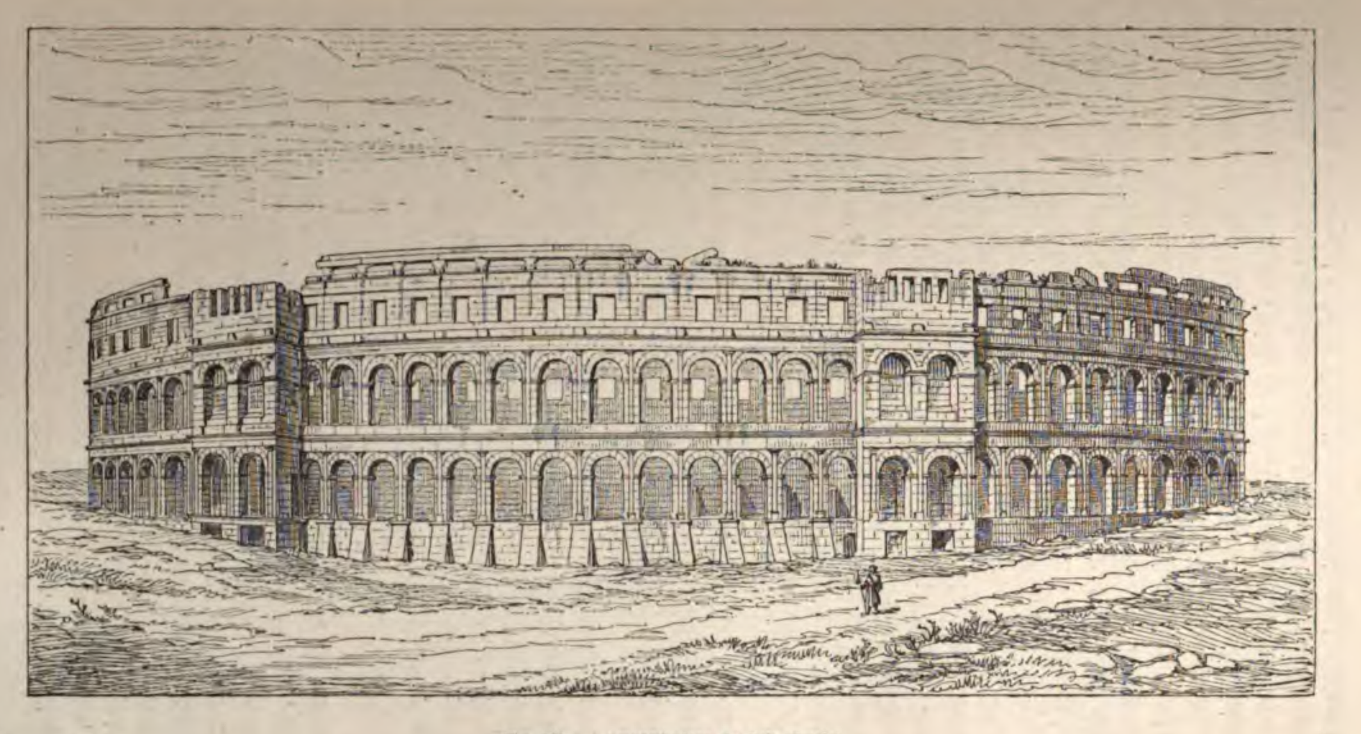


Fig. 461. — Amphithéâtre de Pola (Istrie).

triomphe élevé par un certain Sergius, forme encore la porte sud de la ville. On peut citer encore deux autres portes (*Porta herculea* et *Porta gemina*) et quelques portions des anciens murs. Tous ces édifices sont d'un calcaire blanc à grain fin, assez semblable à du marbre. Il ne reste malheureusement rien du théâtre romain, qui a été détruit, en 1636, pour bâtir la citadelle, ni des nombreux tombeaux et sarcophages, semés autour de la ville, dont Dante fait mention. »

La Mésie. — L'ancienne Mésie, dont l'emplacement est à peu près celui qu'occupent aujourd'hui la Bosnie, la Servie et la Bulgarie, était une vaste contrée peu habitée et qui passait pour malsaine à cause des marécages formés par le Danube. Sous la domination romaine, la Mésie fut dotée d'importantes voies de communication; mais elle ne posséda jamais beaucoup de villes florissantes et n'a gardé nulle part de monuments qu'il soit important de signaler.

La Pannonie. — La *Pannonie*, que les Romains divisaient en supérieure et inférieure, répond aux provinces de l'Autriche situées au sud du Danube. Les peuples qui l'habitaient étaient sauvages et très belliqueux. Les Romains s'en emparèrent à cause des positions militaires qu'il était important pour eux de garder; la civilisation antique n'y prit jamais aucun développement, et, au point de vue auquel nous nous sommes placés, la Pannonie est une contrée qu'il faut nommer, mais sur laquelle il n'est pas utile de s'étendre.

La Dacie. — Au nord du Danube on trouvait la Dacie, qui forme aujourd'hui la Valachie, la Moldavie et une partie de la Hongrie. Les peuples barbares qui habitaient ces parages passaient pour extrêmement farouches. Ils ne furent soumis que sous Trajan, qui fonda dans la contrée de nombreuses colonies. La figure 462 représente Trajan imploré par les Daces : on sait, en effet, que ce fut pour perpétuer le souvenir de la brillante expédition de cet empereur que fut élevée la colonne Trajane, où l'art trouve de si beaux modèles, et l'archéologie de si précieux documents.

Bien que la Dacie ne soit pas restée bien longtemps sous la domination romaine, elle en a conservé quelques souvenirs. Le plus curieux, assurément, est le pont élevé par Trajan sur le Danube. Ce pont célèbre a été jeté sur le fleuve par l'architecte Apollodore de Damas, qui éleva aussi, à Rome, la colonne Trajane, sur laquelle le pont dont nous parlons



Fig. 462. — Les Daces et Trajan (d'après les bas-reliefs de la colonne Trajane.)

est figuré (fig. 463). C'est l'ouvrage de ce genre le plus hardi qu'ait exécuté l'antiquité, le fleuve en cet endroit n'ayant pas moins de

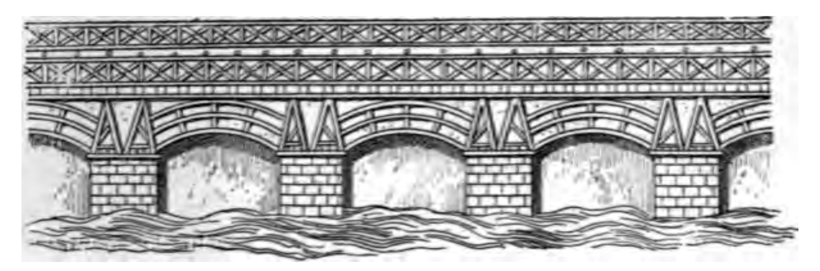


Fig. 463. — Pont de Trajan sur le Danube (Colonne Trajane).

1,200 mètres de large et de 6 mètres de profondeur. Les piles en sont encore visibles quand les eaux sont basses.

La Scythie. — Les vastes contrées qui forment aujourd'hui la Russie et la Tartarie indépendantes étaient désignées, dans l'antiquité, sous le nom de Scythie. Tous les peuples qui habitaient depuis le mont Imaüs (Hymalaya) jusqu'à la Germanie étaient considérés comme des Scythes; la distinction, assez vague d'ailleurs, qu'on faisait entre les Scythes d'Europe et les Scythes d'Asie, était purement géographique, et n'impliquait nullement aux yeux des anciens une différence de race ou de nation. Ils n'avaient aucune notion de l'étendue de ces contrées du côté du nord et les regardaient comme absolument inhabitables.

« Dans tout le pays dont je viens de parler, dit Hérodote, l'hiver est si rude et le froid si insupportable pendant huit mois entiers, qu'en répandant de l'eau sur la terre on n'y fait point de boue, mais seulement en y allumant du feu. La mer se glace dans cet affreux climat, ainsi que tout le bosphore Cimmérien; les Scythes de la Chersonèse passent en corps d'armée sur cette glace et y conduisent leurs chariots.... Quant aux plumes dont les Scythes disent que l'air est tellement rempli qu'ils ne peuvent ni voir ce qui est au delà, ni pénétrer plus avant, voici l'opinion que j'en ai. Il neige toujours dans les régions situées au-dessus de la Scythie, mais vraisemblablement moins en été qu'en hiver. Quiconque a vu de près la neige tomber à gros flocons, comprendra facilement ce que je dis : elle ressemble en effet à des plumes. Je pense donc que cette partie du continent qui est au nord est inhabitable à cause des grands froids, et que,

lorsque les Scythes et leurs voisins parlent de plumes, ils ne le font que par comparaison avec la neige. Voilà ce qu'on dit de ces pays si éloignés. »



Fig. 464. Le roi Mokadphisès. Fig. 465. Siva sur le bœuf Nandi.

Le pays occupé par les Scythes était trop pauvre pour tenter beaucoup l'ambition des conquérants; mais, par une raison inverse, leurs hordes nomades ont plus d'une fois envahi des contrées plus favorisées. Il n'y a pas jusqu'à l'Inde où ils n'aient pénétré, et ce qui est plus extraordinaire, c'est qu'on a conservé un monument de leur passage. C'est une monnaie (fig. 464-465) où l'on voit, d'un côté, le roi scythe Mokadphisès, et de l'autre, Siva sur le bœuf Nandi. Ce roi barbare porte une espèce de gros paletot qui lui donne l'air assez étrange.

Toutefois quelques colonies grecques vinrent s'établir sur les côtes de la Scythie, principalement à l'embouchure des grands fleuves. Après avoir traversé de vastes solitudes, le Tanaïs se jette dans une espèce de grand lac ou de mer, appelé Palus Méotide (mer d'Azof), qui se joint au Pont-Euxin (mer Noire) par le bosphore Cimmérien. Là était la ville grecque de *Panticapée*, qui fut longtemps capitale d'un petit royaume sur la côte orientale de la Chersonèse taurique. « Panticapée — dit Strabon — couvre les flancs d'une colline de 20 stades de circuit. Dans sa partie orientale se trouvent le port, des arsenaux ou chantiers pour trente navires environ et aussi l'Acropole. Cette ville est d'origine milésienne. » Nous donnons (fig. 466-467) une monnaie de Panticapée : elle représente, d'un côté, la tête de Pan, de l'autre, un griffon. Le griffon est un animal fabuleux qu'on disait habiter du côté des Scythes.





Fig. 466. Fig. 467.

Monnaie de Panticapée.

VII

L'EMPIRE D'ORIENT

NOTIONS HISTORIQUES. — CONSTANTINOPLE. — LE PALAIS IMPÉRIAL. L'HIPPODROME. — L'ÉGLISE SAINTE-SOPHIE. — LES ANTIQUITÉS.

NOTIONS HISTORIQUES. — L'empire d'Orient a été constitué définitivement à la mort de Théodose, l'an 395 de notre ère. Un partage



Fig. 468 — Bouclier de Théodose.

avait déjà été fait en 364, entre Valentinien Ier et Valens, et Dioclétien

avait établi une séparation entre les provinces de l'Occident et celles de l'Orient. Néanmoins Arcadius, fils de Théodose, est regardé comme le premier des empereurs d'Orient. La première période de l'empire d'Orient est la seule qui se rattache à l'antiquité; car, à partir du VIIe siècle, c'est l'esprit du moyen âge qui domine partout. Le Ve et



Fig. 469. — L'empereur Justinien.
(D'après la mosaïque de Ravenne.)

le VIe siècle sont donc les seuls dont nous devions nous occuper ici.

Un très grand changement dans les mœurs s'opère à cette époque. Le culte des anciens dieux a fait place partout au christianisme triomphant. Les empereurs, tous occupés de querelles théologiques, ne savent pas résister aux Barbares, et l'empire s'affaiblit sans

cesse par des divisions intestines. Il semble que l'Orient, conquis autrefois par Alexandre, s'impose maintenant au vieux monde grec, tombé en décrépitude. Des intrigues de femmes et d'eunuques et des conspirations de palais remplissent toute cette longue histoire, qui rappelle de tout point celle des grandes monarchies d'Asie. Dans toute cette

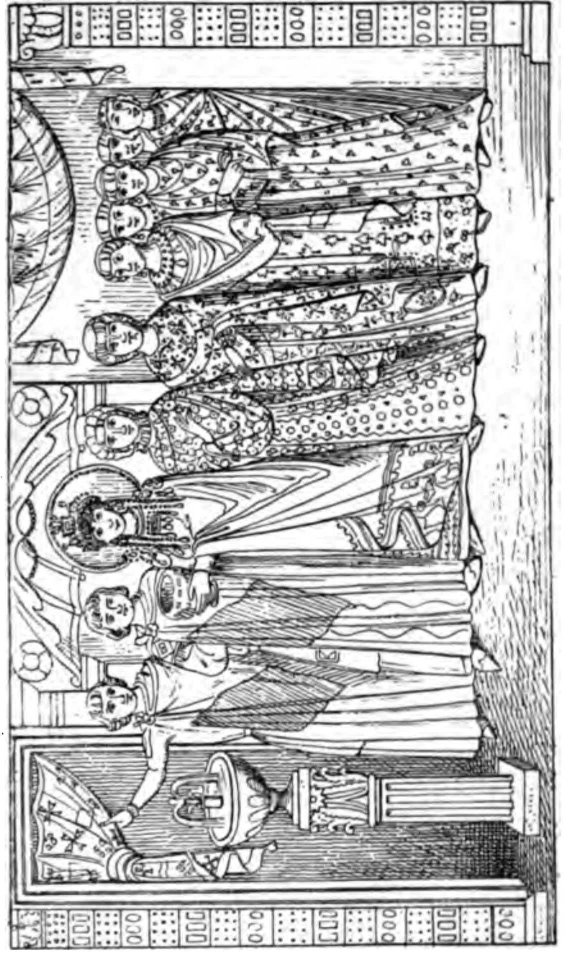


Fig. 470. — L'impératrice Théodora.
(D'après la mosaïque de Ravenne.)

période, le peuple ne compte pour rien, et, s'il fait acte d'existence, c'est seulement lorsqu'il s'agit des jeux du cirque ou lorsqu'il prend part aux subtilités des disputes religieuses; mais le sentiment de la patrie, qui était la passion dominante de l'antiquité, a complétement disparu

La figure 468, qui montre l'empereur Théodose entre ses deux fils, Honorius et Arcadius, présente une physionomie qui tient plus du moyen âge que de l'antiquité. Mais, avec les grandes mosaïques de saint Vital de Ravenne, exécutées sous Justinien, on sent que le monde antique est absolument fini et que l'humanité cherche dans une direction nouvelle les principes qui doivent la guider.



Fig. 471. — Le consul Anastase (diptyque).

Dans la figure 469, l'empereur Justinien, la tête au milieu du nimbe, apparaît entouré de son clergé et suivi de ses gardes : l'évêque tenant la croix, les prêtres portant les saintes reliques et les instruments du culte, marchent à ses côtés.

L'impératrice Théodora, cette comédienne, qui, après avoir été au théâtre, fut élevée à la souveraine puissance, figure au centre de la composition suivante (fig. 470) : elle est nimbée comme son époux, et, suivie de ses femmes, elle porte au temple ses offrandes. Son costume est d'une richesse inouïe. Une chose remarquable, c'est l'ovale très allongé de son visage, sur lequel percent deux grands yeux noirs avec les sourcils

qui se rejoignent. Quelques auteurs ont cru voir dans cette curieuse physionomie une intention de l'artiste, qui aurait voulu rendre ainsi une expression lascive rappelant les longues prostitutions de l'impératrice; mais l'art byzantin n'avait guère de ces finesses et s'inquiétait assez peu de la mobilité des traits. Il faut remarquer, d'ailleurs, que les femmes représentées sur cette mosaïque se ressemblent toutes, ce qui dénote chez le peintre l'habitude d'exécuter de pratique des visages d'après un type déterminé.

Le diptyque d'Anastase nous montre les transformations du costume consulaire, au commencement du VIe siècle. Anastase était consul d'Orient pour l'année 517 : il est représenté assis sur sa chaise curule (fig. 471). De la main droite, il tient la *mappa circensis,* avec laquelle il donnait le signal des jeux, et, de la gauche, le *scipio* ou sceptre consulaire.

CONSTANTINOPLE. — La ville de Constantinople (fig. 472), élevée sur l'emplacement de l'ancienne Byzance, a été de tout temps la capitale de l'empire d'Orient. La fondation de Byzance remonte au VIIe siècle avant notre ère : un oracle d'Apollon avait déterminé l'emplacement

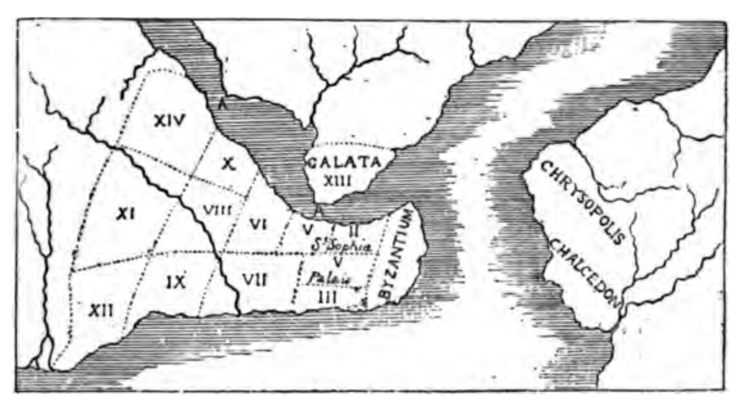


Fig. 472. — Plan de Constantinople ancienne.

de la ville, qui occupait le sommet d'un triangle formé par la jonction des eaux de la Propontide (mer de Marmara), du bosphore de Thrace et de la rivière Lycus. C'était un sol privilégié où l'on trouvait tout en abondance; néanmoins la richesse de Byzance venait surtout des droits qu'elle prélevait sur les navires qui allaient chercher du blé dans le Pont-Euxin. Cette ville fut, dans l'antiquité, beaucoup plus commerçante que guerrière. Après avoir été soumise aux Perses et mêlée aux

querelles d'Athènes et de Sparte, elle devint l'alliée des Romains et finit par être annexée à l'empire.

Constantin voulut faire de Byzance sa capitale et changer son nom en celui de la Nouvelle-Rome, mais le nom de Constantinople a prévalu. Le triangle au bout duquel était bâtie l'ancienne cité comprenait sept collines, que l'empereur voulait faire entrer dans la ville nouvelle. Constantin, à pied et suivi d'un nombreux cortége, traça lui-même avec la pointe d'une lance l'enceinte de sa capitale, prétendant suivre un guide divin, invisible pour ses courtisans.

Si Constantin a transformé Byzance et fondé en quelque sorte la nouvelle capitale de l'Orient, les bâtiments qu'il y a élevés ont sans doute été faits à la hâte, car il n'en est rien resté, et la grande époque de Constantinople, au point de vue de l'architecture, est le règne de Justinien. Au reste, cette ville, qui était encore si splendide au temps des croisades, offre aujourd'hui peu de vestiges de son ancienne magnificence.



Fig 473. Fig. 474.
Médaille de Constantin.

LE PALAIS IMPÉRIAL. — Le palais impérial, abandonné dès le XIIe siècle de notre ère par les empereurs byzantins, n'a laissé aucune trace, et son emplacement même est occupé aujourd'hui par un quartier turc. On croyait autrefois que le palais impérial occupait exactement l'emplacement des jardins du sérail, mais cette hypothèse est maintenant abandonnée. On admet généralement que l'ancienne Byzance était située à la pointe de la Corne d'Or; Constantin établit sa résidence au sud de la vieille cité, c'est-à-dire sur la côte qui regarde la mer de Marmara, formant aujourd'hui le quartier qui s'étend de Sainte-Sophie à l'hippodrome et au centre duquel se trouve la mosquée d'Achmeth.

« Ce palais, dit M. Labarte, ne présentait pas un édifice régulier avec une façade pompeuse ouverte sur une place publique. Originairement élevé par Constantin, dont il portait le nom, il avait été reconstruit en partie par Justinien au VIe siècle. Depuis et durant cinq siècles, des constructions importantes y avaient été successivement ajoutées par plusieurs empereurs, en sorte que, au lieu de présenter un tout homogène, le palais impérial n'était autre chose qu'une accumulation d'édifices de différentes époques plus ou moins heureusement agencés. »

Ce fut la conquête de Constantinople par les Latins qui causa la ruine du palais impérial et de l'hippodrome, qui y attenait. Comme il ne reste aucun vestige des bâtiments qui composaient ce palais, il est difficile d'en donner une description. On distinguait dans le palais trois groupes principaux : la Chalcé et la Daphné, deux bâtiments qui dataient de Constantin, servaient aux réceptions ; le Palais sacré, donnant sur les jardins, contenait les appartements privés de l'empereur. Les jardins contenaient en outre plusieurs chapelles et divers petits édifices, parmi lesquels il faut citer le Palais de porphyre, où les impératrices faisaient leurs couches, ce qui a fait donner le nom de Porphyrogénètes à plusieurs princes byzantins, nés en ce lieu. Il y avait aussi un donjon, dernier refuge des empereurs en cas de sédition, avec un port réservé au service par-



Fig. 475. — Tribune impériale, à l'hippodrome.

(D'après un diptyque.)

ticulier de la maison impériale. Enfin un phare correspondait avec un édifice semblable sur la côte d'Asie, et un système de sémaphores, s'étendant jusqu'aux extrémités de l'empire, transmettait, par le signal des feux qu'on y allumait, les ordres venus de Constantinople et y apportait les nouvelles relatives aux incursions continuelles des Barbares.

L'HIPPODROME. — L'hippodrome était antérieur non-seulement au palais des empereurs, mais à la fondation même de Constantinople. Il a été bâti par Septime Sévère, près de l'ancienne Byzance. Comme le terrain s'abaissait en escarpement vers le sud, on établit le sol de cette partie sur des voûtes immenses reposant sur des piliers : ces souterrains sont désignés sous le nom de la *Citerne froide*. Tout cet immense édifice fut construit sur le plan du *Circus Maximus* de Rome : ses débris forment aujourd'hui le lieu que les Turcs appellent At-Méidan, place des chevaux. Constantin et ses successeurs embellirent beaucoup l'édifice, mais sans altérer en rien le plan primitif.

L'hippodrome se composait d'une vaste surface plane terminée à l'un de ses côtés par un hémicycle où s'élevaient des gradins qui se prolongeaient sur les deux faces latérales. Ces gradins, construits en marbre, étaient séparés de l'arène par un fossé profond destiné à préserver les spectateurs des bêtes féroces, dans les représentations de chasses ou de combats. Les courses de chars étaient le spectacle qui passionnait le plus la multitude. La *Spina*, sorte de terrasse ou arête autour de laquelle tournaient les chars et qui se terminait à ses deux extrémités par une triple borne, offrait sur son axe trois monuments qu'on y voit encore : l'obélisque amené de la haute Égypte par Théodose le Grand, la pyramide de Constantin Porphyrogénète et la colonne Serpentine, qui portait le trépied de Delphes.

En haut des gradins régnait une terrasse toute couverte de statues et d'où l'on avait une vue magnifique sur la ville et sur la mer. Mais ce que l'hippodrome offrait de plus remarquable comme disposition, c'était la tribune impériale d'où l'empereur venait présider aux jeux sans sortir de son palais. La figure 475 montre cette tribune, dans laquelle on voit l'empereur Théodose, accompagné de ses deux fils Arcadius et Hoonrius. Aucun escalier n'y communiquait de l'hippodrome : précaution de l'architecte qui voulait mettre l'empereur à l'abri des émeutes. Le palais, en effet, était une véritable citadelle. Outre la loge de l'empereur, il y en avait une autre, réservée à l'impératrice et aux dames de la cour.

L'ÉGLISE SAINTE-SOPHIE. — Un forum où se trouvait la colonne militaire, point où convergeaient toutes les routes de l'empire, et décoré d'une statue colossale de Justinien, reliait le palais impérial à la fameuse église de Sainte-Sophie. Primitivement cette église avait été dédiée à la Sagesse divine; mais, comme le mot Sophie veut dire sagesse, la légende byzantine fit de celle-ci une sainte martyrisée avec ses trois filles :

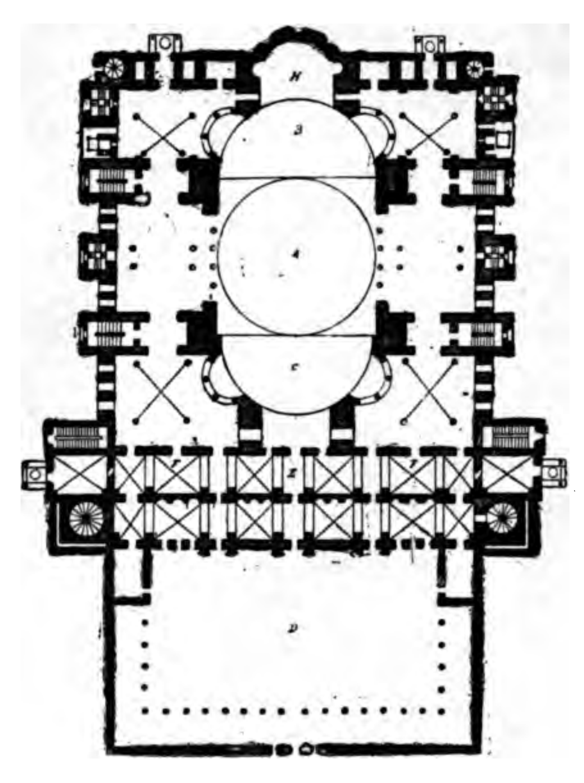


Fig. 476. — Plan de Sainte Sophie.

A. — Coupole
B. — Nef supérieure.
C. — Nef inférieure.
D. — Atrium.
E. — Entrée de la nef centrale.
F. — Narthex intérieur.
H. — Abside.

sainte Foi, sainte Espérance et sainte Charité. Le premier édifice ayant été brûlé dans une émeute, Justinien, en le rebâtissant, voulut en faire le plus beau monument de la chrétienté. Il enjoignit aux gouverneurs de province, en Europe et en Asie, de rechercher partout les marbres qu'on pourrait retrouver dans les anciens édifices païens, et on en apporta

de toutes parts à Constantinople. Le préteur d'Ephèse envoya des colonnes de marbre vert tacheté de noir, enlevées au fameux temple de Diane; et de Syrie arrivèrent, sur des radeaux, des colonnes provenant du grand temple du Soleil à Balbeck. Les temples de Délos, de Cyzique, d'Isis et Osiris en Égypte furent aussi mis à contribution. « L'église (fig. 476), dit M. Texier, est bâtie sur un plan carré de 81 mètres de long sur 60 de large; au centre de ce carré s'élève la coupole, dont le diamètre de 35 mètres, détermine la largeur de la nef; la coupole est supportée par quatre grands arcs qui forment quatre pendentifs; sur les deux arcs perpendiculaires à l'axe de la nef s'appuient deux voûtes hémisphériques, qui donnent au plan de la nef une forme ovoïde; chacun de ces deux hémisphères est lui-même pénétré par deux hémisphères plus petits, qui sont soutenus par des colonnes. Cette superposition de coupoles, dont les points d'appui ne sont pas apparents, donne à toute la fabrique un aspect de légèreté inimaginable. »

Le pavé de l'église était en marbre vert de Proconèse, les panneaux des murs étaient rehaussés de mosaïques; l'or, l'argent, les pierres précieuses étincelaient de toutes parts, et des lampes innombrables illuminaient de leur flamme les métaux éblouissants. Quand on fit la dédicace de l'édifice, l'empereur, accompagné du patriarche Eutychius, s'avança vers le temple et s'écria en entrant : « Gloire à Dieu, qui m'a jugé digne de terminer un tel ouvrage. Je t'ai vaincu, ô Salomon ! »

Aujourd'hui, cette antique église, convertie en mosquée, est bien changée. Les minarets et les contre-forts massifs élevés depuis la domination musulmane en ont sensiblement modifié l'aspect extérieur, et les grandes mosaïques chrétiennes qui décoraient les coupoles ont été recouvertes par un badigeon.

L'église Saint-Jean Stoudios, élevée en 436, ne formait pas la croix et n'était pas surmontée d'un dôme. Cette église, la plus ancienne de Constantinople, rappelle par son plan la basilique de Saint-Laurent hors des murs, à Rome. Elle est aujourd'hui convertie en mosquée.

LES ANTIQUITÉS. — En dehors des églises byzantines, on trouve peu d'antiquités à Constantinople. Il faut citer pourtant la *colonne Serpentine*, ainsi nommée parce qu'elle est formée de trois serpents enroulés dont les têtes ont été brisées. Cette colonne, d'après les archéologues, serait celle qui portait à Delphes le trépied d'Apollon. Elle est en fort mauvais état, mais elle a une grande importance

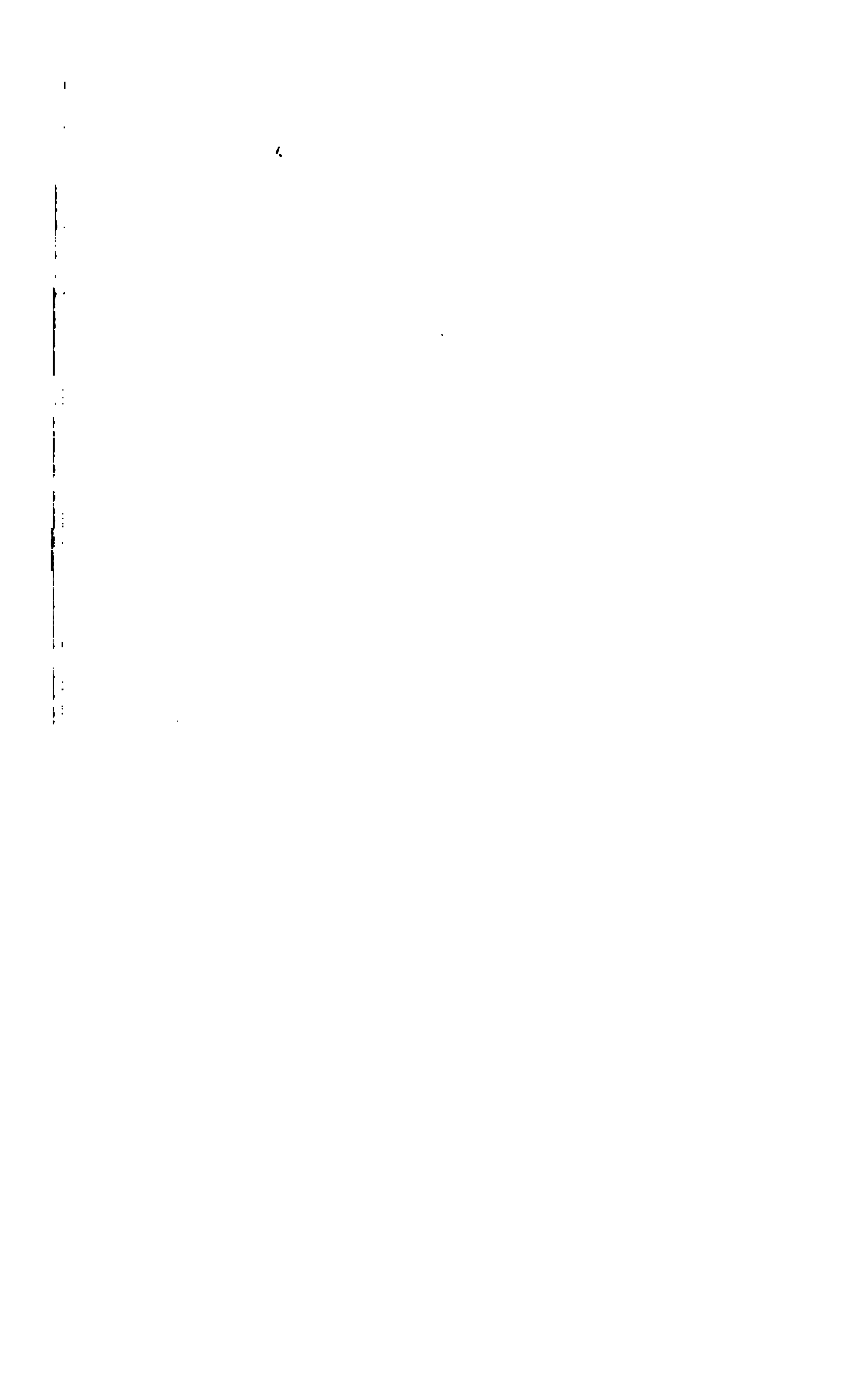
historique, parce qu'on y trouve le nom des cités grecques qui se sont levées pour combattre les Perses.

Il faut aussi noter comme curiosité le monument qu'on désigne sous le nom de *colonne Brûlée,* apportée de Rome, dit-on, par Constantin. Elle était surmontée d'une statue d'Apollon, que l'empereur voulut faire considérer comme son image; et, pour affirmer sa foi chrétienne, il aurait, selon la tradition, remplacé les rayons du dieu, par les clous de la passion. Il ne reste aujourd'hui qu'un fût de colonne, noirci par les incendies.

Enfin il ne faut pas quitter Constantinople sans avoir mentionné l'aqueduc de Valens, dont il reste encore une portion considérable, la citerne des *mille et une colonnes,* aujourd'hui à sec; l'obélisque de Théodose, la colonne de Marcien et celle d'Arcadius, dont il ne reste plus que le piédestal, haut d'environ 6 mètres, et le commencement du fût de la colonne.



Fig. 477. — Bijou grec.




LES PEUPLES
DE
L'ANTIQUITÉ
L'ITALIE

L'ITALIE

I

NOTIONS GÉNÉRALES

Constitution physique de l'Italie. — Les populations primitives. — Les insignes d'autorité : licteurs, chaise curule, consuls, préteurs, questeurs, tribuns, édiles, etc. — Les emblèmes impériaux. — L'apothéose.

Constitution physique de l'Italie. — L'Italie est bornée, au nord, par les Alpes, qui la séparent de l'Europe centrale et septentrionale, et de tous les autres côtés elle est entourée par les eaux de la Méditerranée. La mer qui baigne ses côtes avait reçu le nom de mer Tyrrhénienne, à l'occident, mer Ionienne, au sud, et mer Adriatique, du côté de l'orient. Outre son territoire continental, l'Italie possède trois grandes îles, la Sicile, la Sardaigne et la Corse, qui s'y rattachent directement par les productions du sol et par la population, mais dont une seule, la Sicile, a eu dans l'antiquité une grande importance historique.

La configuration du sol italien divise l'ensemble du pays en plusieurs contrées distinctes et qui ont joué dans l'histoire un rôle spécial. Au nord, la vaste plaine du Pô, coupée par de grands lacs, sillonnée de rivières et parfaitement circonscrite par les Alpes, a été de bonne heure envahie par les Gaulois, qui s'y sont fortement établis. Cette contrée, que les Romains appelaient la Gaule cisalpine, n'offrait aucun des caractères de l'Italie proprement dite, et n'est entrée que tard dans le mouvement de la civilisation. La véritable péninsule ne commence qu'avec le mouvement tournant des Apennins.

Les populations primitives. — La plus grande obscurité enveloppe les origines historiques du peuple italien. La population qui a laissé les traces les plus anciennes est généralement regardée comme appartenant à la race pélasgique. Les monuments cyclopéens qui couvrent l'Italie comme la Grèce semblent indiquer une souche commune, malgré les différences du langage. Toutefois l'histoire nous montre les deux peuples se développant parallèlement, mais non d'une façon identique. De part et d'autre, des invasions viennent implanter sur le sol des populations nouvelles; mais tandis que, en Grèce, la race conquérante des Hellènes se mêle partout à la race primitive et associe son génie propre à celui des anciens habitants, un phénomène inverse se produit en Italie. L'ancienne population italiote est refoulée dans ses montagnes, sans pouvoir s'assimiler aux conquérants étrusques ou aux colons grecs qui viennent s'établir sur son sol et couvrir ses côtes de villes florissantes. Cette population de montagnards conserve un caractère de rudesse et une simplicité de mœurs qui forment un singulier contraste avec la brillante civilisation qui la presse de toutes parts.

Les Grecs et les Étrusques se sont établis en Italie d'une manière tout à fait différente. Les Grecs ont fondé un grand nombre de villes dans la Sicile et l'Italie méridionale; ils ont toujours formé leurs établissements sur le bord de la mer et, s'occupant exclusivement du commerce maritime, n'ont jamais pénétré dans l'intérieur des terres; ils ont conservé entièrement leurs habitudes et leurs traditions nationales, sans rien emprunter, mais aussi sans rien donner aux populations indigènes, qu'ils refoulaient loin des côtes, et qui, sur leurs montagnes, se maintenaient dans un état à demi sauvage.

Il n'en fut pas de même des Etrusques, qui s'établirent principalement au nord du Tibre, et dont les principales villes étaient toujours dans l'intérieur des terres. Le pays qu'ils habitaient est situé entre l'Arno et le Tibre. Ils ne franchirent ce dernier qu'accidentellement, et le fleuve séparait ainsi deux peuples, l'un transformé par les Étrusques, l'autre formé par les anciens Italiens et demeuré dans un état presque barbare.

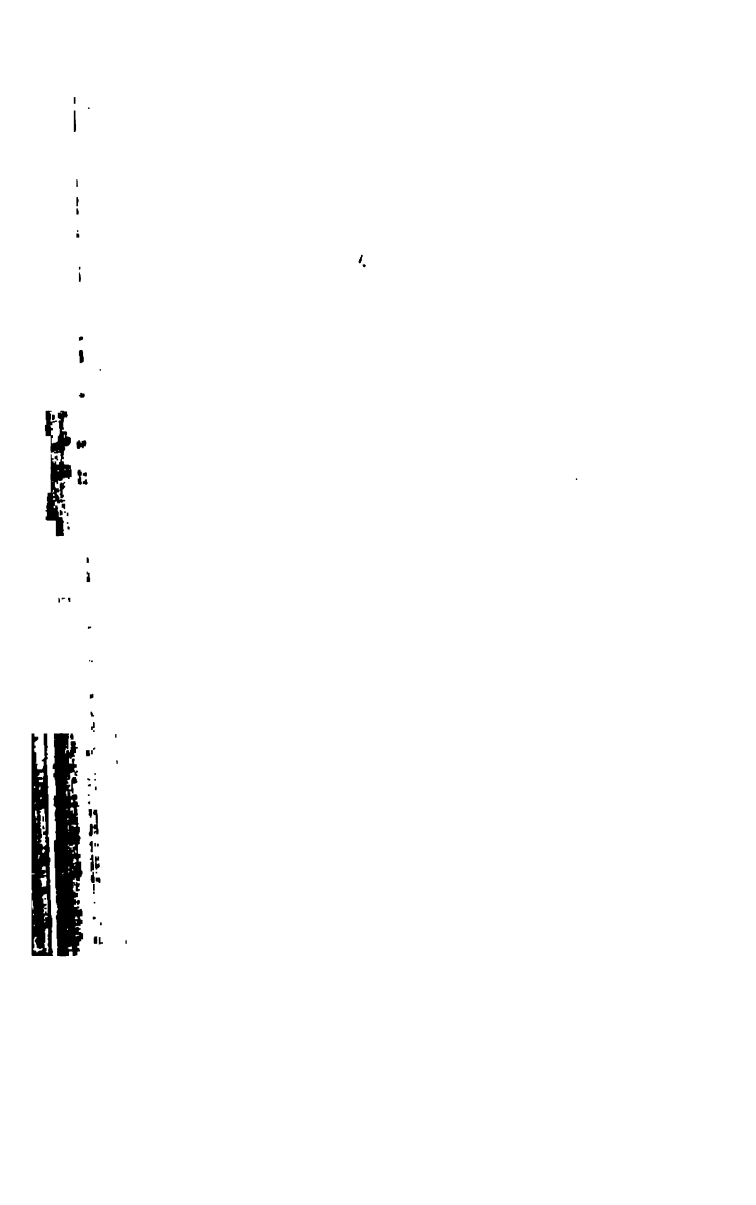
Ainsi, tandis que l'Étrurie avait déjà une organisation à peu près complète et une civilisation avancée, le Latium conservait une rudesse et une simplicité de mœurs qui formaient avec le pays voisin un contraste frappant. Le Tibre coulait entre deux populations complétement différentes : l'une, formée d'artisans et dirigée par un sacerdoce instruit et versé dans toutes les connaissances qu'on pouvait avoir en ces temps reculés; l'autre, composée de laboureurs sans besoins, méprisant

l'industrie, mais robustes, patients et aptes à recevoir une puissante organisation militaire. C'est au milieu de ces hommes aux mœurs agrestes — dont le Latium était rempli vers le VIIIe siècle avant notre ère — qu'a surgi le peuple romain dont la domination devait s'étendre sur l'Italie d'abord et ensuite sur le monde antique. L'unité romaine s'est faite en passant par diverses phases. Les Romains, peuple à demi sauvage, comme tous ceux qui habitaient l'Italie centrale, avaient sur les autres l'avantage d'être sur les confins de l'Étrurie. Méprisant le travail des mains, ils laissèrent volontiers l'industrie aux Étrusques, mais ils leur empruntèrent leur savante organisation, leurs rites, leur hiérarchie civile, militaire et religieuse; poursuivant toujours une politique de centralisation, ils unirent toutes les énergies de la vieille race, et formèrent peu à peu la plus formidable armée, et la mieux disciplinée, qu'on ait encore vue dans l'histoire.

Les insignes d'autorité. — Nous avons vu que la démocratie jalouse des Grecs, et particulièrement celle des Athéniens, empêchait les personnages qui dirigeaient les affaires publiques de porter des signes extérieurs marquant l'autorité dont ils étaient revêtus. Il n'en était pas de même chez les Romains, peuple de soldats et de fonctionnaires, ayant un respect profond pour la hiérarchie, et chez lequel le grade ou la fonction devait toujours être visible et facilement reconnaissable. Mais, à l'exception de la louve, dont l'emblème se rattachait à une légende locale, les insignes habituels aux Romains sont presque tous empruntés aux Étrusques. De même que les petits tyrans de la Grèce, antérieurement aux guerres médiques, cherchent à ressembler aux monarques de l'Asie, beaucoup plus riches et régnant sur des contrées plus civilisées, les premiers rois de Rome sont en quelque sorte le décalque des princes qui règnent sur les villes étrusques.

Le sceptre des rois étrusques diffère peu par la forme de ceux que nous avons vus en Grèce. Un insigne d'autorité qui est tout à fait spécial à l'Italie, c'est le faisceau et la hache du licteur.

Les licteurs, chargés de précéder les magistrats, n'étaient jamais des patriciens, mais ils devaient être citoyens. Leur mission consistait : 1° à écarter le peuple dans la rue; 2° à frapper à la porte du magistrat lorsqu'il rentrait chez lui, ou à celle de la personne chez laquelle il se rendait; 3° à faire rendre au magistrat qu'ils escortaient les honneurs dus à son rang; 4° à arrêter les personnes que le magistrat leur désignait, ou à faire exécuter ses sentences.





LES PEUPLES
DE
L'ANTIQUITÉ
L'ITALIE

terminer aux angles par une tête de cheval, après avoir décrit une courbe

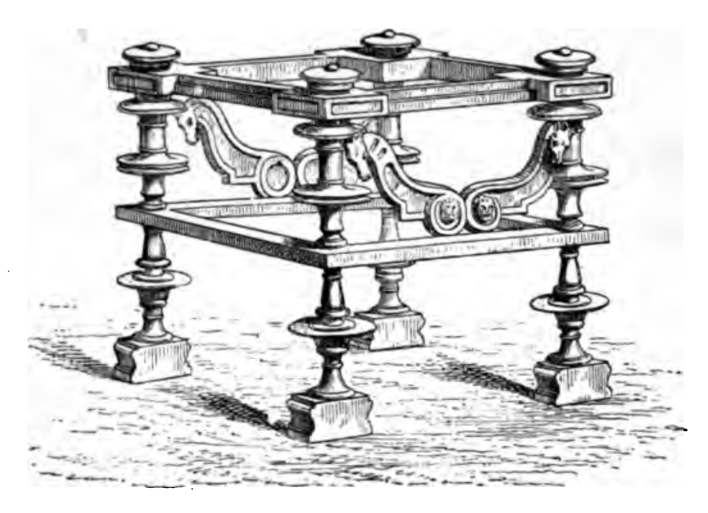


Fig. 481. — Siége honorifique en bronze découvert à Pompéi.

assez gracieuse. Au centre sont des médaillons contenant des têtes.



Fig. 482. — Siège honorifique décorant un tombeau gallo-romain.

Un tombeau gallo-romain du musée d'Avignon montre une chaise curule (fig. 482) assez différente des siéges de bronze découverts à Pompéi. Cette chaise ne laisse aucun doute sur le rang du magistrat auquel elle appartenait, puisque des faisceaux, au centre desquels s'élève la hache, sont représentés sur les côtés.

Le consulat, institué l'an 243 de Rome, 509 ans avant Jésus-Christ, a été aboli sous Justinien, après avoir duré 1,050 ans. Les attributions des consuls ont beaucoup varié, puisque, après avoir été, au début, une sorte de pouvoir suprême, le consulat, dès la fin de la République, était devenu une magistrature très limitée, et, à la fin de l'Empire, une fonction purement honorifique. Mais si le rôle et l'action des consuls se sont modifiés suivant les circonstances, leurs insignes sont

restés les mêmes, ou du moins n'ont subi que des transformations peu sensibles en apparence.

Les emblêmes d'autorité qui caractérisent les consuls sont : 1° la *toge prétexte,* c'est-à-dire bordée d'une large bande de pourpre ; — 2° le laticlave, tunique également bordée de pourpre et accompagnée de nœuds soit de pourpre, soit d'or; cette bande de pourpre descendait perpendiculairement sur la poitrine. Il est bon de remarquer que ni la bande pourpre du laticlave ni celle de la toge prétexte n'apparaissent sur aucun monument antique, et qu'il faut sur ce sujet nous en tenir aux descriptions écrites. La raison en est que nous n'avons pas de peintures antiques représentant des magistrats romains, et que, dans les statues, le sculpteur retrace uniquement les objets qui font saillie, sans se préoccuper aucunement des modifications de couleurs qui peuvent être apportées dans le costume.

Le *préteur* est, en quelque sorte le suppléant des consuls, auxquels il est pourtant inférieur, puisqu'il n'a que six licteurs au lieu de douze. Ses fonctions, d'ailleurs, sont purement civiles, et il ne commande pas les armées. Dans les affaires civiles, il a une robe de pourpre qu'il échange contre une robe noire dans les affaires qui entraînent la peine capitale. Le tribunal où siége le préteur est toujours plus élevé que les bancs où sont les juges : ce magistrat a droit au siége d'ivoire, et, quand il rend la justice, on pose près de lui une lance et une épée pour marquer son pouvoir.

Les *questeurs,* chargés de l'administration des revenus publics, n'ont pas de licteurs, parce qu'ils n'ont pas le droit de faire arrêter un citoyen. Il en est de même pour les *censeurs,* qui divisent les citoyens en centuries, répartissent les taxes et font le dénombrement du peuple.

Contrairement aux usages établis parmi les magistrats romains, dont le rang et la hiérarchie sont toujours visibles dans les emblèmes qui les distinguent, les *tribuns du peuple* ne portaient aucun insigne extérieur et ne se distinguaient en rien des autres citoyens. Cette simplicité apparente est, d'ailleurs, bien d'accord avec l'institution même du tribunat, magistrature plébéienne chargée de s'opposer aux empiétements des patriciens et de défendre les intérêts populaires, mais dépourvue des honneurs qu'on rendait aux patriciens chargés de hautes fonctions. A l'origine, les tribuns, accompagnés d'un *viator,* qui remplissait près d'eux les fonctions de valet, demeuraient assis sur un banc en dehors du Sénat, dans le sein duquel ils ne pouvaient être appelés que sur un ordre spécial des consuls : seulement toutes les décisions

du Sénat leur étaient communiquées, et ils pouvaient en empêcher l'application par un seul mot : *veto.* La puissance tribunitienne ne se borna pas là ; elle alla toujours en croissant pendant la République, et, après avoir été vivement combattue par Sylla, elle finit par être complétement absorbée dans le pouvoir des empereurs, qui réunirent en leur personne l'autorité inhérente à toutes les charges anciennes.



Fig. 483. Fig 484
Édiles plébéiens.
(D'après une monnaie antique.)

Les *édiles plébéiens,* spécialement chargés de l'entretien des aqueducs et des autres édifices d'utilité publique, étaient comme les assesseurs des tribuns et ne portaient pas d'insignes (fig. 483-484). Les *édiles curules* étaient choisis parmi les patriciens et chargés de la direction des grands jeux, que très-souvent ils devaient faire représenter à leurs frais. On les prenait toujours parmi les citoyens opulents; ils étaient fort honorés, portaient la robe prétexte, avaient droit au siége d'ivoire et possédaient en outre le privilége de faire porter l'image de leurs ancêtres dans les cérémonies publiques.

Les emblèmes impériaux. — Primitivement, le terme d'empereur (*imperator*) était un titre honorifique décerné à un général romain, à la suite d'une grande victoire. Mais il n'appartenait ni au sénat ni au peuple de donner ce titre, l'armée victorieuse avait seule ce droit. Celui qui en avait été revêtu le gardait jusqu'après son triomphe, et, si les honneurs du triomphe ne lui étaient pas accordés, jusqu'au moment où il recevait notification du refus. César, étant dictateur, voulut perpétuer ce titre dans sa personne, et sous le gouvernement fondé par Auguste le terme d'empereur fut appliqué spécialement au chef de l'État, auquel il servit en quelque sorte de prénom ; ainsi l'on dit l'*empereur Auguste,* tandis que, sous la République, on aurait dit *Auguste empereur.*

Les empereurs romains, qui réunirent en leur personne le pouvoir militaire, judiciaire, civil et religieux, ne s'attribuèrent pourtant aucun insigne particulier qui pût caractériser leur suprématie. Il est vrai que les licteurs portaient devant eux des faisceaux couronnés de lauriers, comme ceux des généraux vainqueurs ; mais ces insignes, aussi bien que la toge de pourpre, n'appartiennent pas en propre à l'Empire, puisqu'ils sont antérieurs à sa fondation. Les statues impériales sont de trois

sortes : celles qui sont en costume militaire, celles qui sont en toge et celles où le personnage est entièrement nu. Ces dernières sont des apothéoses; les dieux et les héros, c'est-à-dire les personnages nés d'un dieu, étaient représentés nus, et les empereurs, étant divinisés, avaien naturellement droit au même honneur. Aussi dans ces derniers portraits la tête seule donne la ressemblance du modèle, tandis que le corps est fait en dehors de lui et suivant les types consacrés. C'est ainsi que, pendant les désordres qui signalèrent la période impériale, les sculpteurs faisaient à l'avance des figures nues dont la tête était seulement dégrossie; de cette manière on n'était jamais pris au dépourvu, car à chaque avénement nouveau il suffisait de travailler au visage. Les gouverneurs de province pouvaient ainsi prouver leur zèle au nouvel empereur en mettant très promptement sa statue sur les places publiques. Mais les empereurs se succédaient avec une telle rapidité qu'on imagina, au lieu de remplacer la statue, de substituer simplement une tête à une autre. Aussi les statues de nos musées ont-elles presque toujours des têtes rapportées, et l'on ne peut jamais affirmer qu'elles ont été faites pour le corps sur lequel nous les voyons.



Fig. 485. — Auguste en toge. (D'après une statue antique).

Les statues qui montrent l'empereur avec sa toge sont extrêmement nombreuses. On peut voir, par la figure 485, que l'image d'Auguste ne montre aucun insigne distinctif, et le même personnage aurait été représenté de la même manière s'il eût été consul ou même simplement sénateur.

Cet état de choses toutefois se modifia avec l'invasion des mœurs orientales sous les successeurs de Septime Sévère; à ce moment, le faste asiatique l'emporta définitivement sur les vieilles traditions. Dioclétien adopta le diadème persan et les chaussures brodées

sous les empereurs d'Orient, l'étiquette de la cour fut réglée sur celle qui était en usage dans les anciennes monarchies de l'Orient. Les monuments montrent des personnages agenouillés ou prosternés devant Justinien ou les empereurs de cette époque, mais ces attitudes d'humilité prises en face du maître ne se voient pas aux débuts de l'Empire. Suétone parle, il est vrai, des sénateurs qui se prosternent devant Tibère, mais aucun monument ne nous autorise à croire qu'il y a là autre chose qu'une forme de langage. Si dans une représentation contemporaine des Césars vous voyez un homme qui plie le genou et baisse la tête devant l'empereur, vous pouvez être certain que le personnage qui prend cette attitude est un captif étranger, mais non un Romain.



Fig. 486. — Octave, en costume de général. (D'après une statue antique.)

La toge était le vêtement que les empereurs portaient à la ville, parce qu'elle était le costume national des Romains; ils ne portaient le costume militaire qu'en dehors de Rome. Lorsque l'empereur porte le costume de général en chef (fig. 486), son vêtement ne se distingue de celui des autres généraux que parce qu'il est plus riche. Nous n'avons pas à insister sur ces vêtements, que nous décrivons en détail dans la partie de notre travail qui concerne spécialement le costume civil et militaire. Nous ferons seulement remarquer que la couronne de feuilles, qui, pour les soldats romains, était une marque de valeur et un insigne honorifique, est fréquemment portée par les empereurs, en leur qualité de chef de l'armée.

Une belle composition de la colonne Trajane (fig. 487) nous montre l'empereur Trajan présidant le conseil de guerre. L'empereur, monté sur une estrade et entouré de ses officiers, est en grande tenue militaire. Le costume qu'il porte est exactement pareil à celui qu'on voit aux deux généraux qui sont assis à ses côtés. Le manteau de ces personnages, fixé sur l'épaule droite, était teint en pourpre, car c'est seu-



Fig 487 — Trajan présidant le conseil de guerre. (D'après un bas-relief de la colonne Trajane.)

lement sous la décadence que le droit de porter un manteau teint en pourpre est devenu l'apanage exclusif de la famille impériale et l'attribut essentiel du souverain.

Cette scène se rapporte à la vie militaire des empereurs; on peut même rattacher à la même série, malgré son caractère fantastique, le grand camée triomphal (fig. 488) où l'empereur Claude, son épouse,



Fig. 488. — Claude en triomphateur.
(D'après un camée.)

Messaline, et leurs enfants, Britannicus et Octavie, figurent sur un char traîné par deux centaures. Claude est ici représenté dans son costume de triomphateur; il porte la couronne de laurier, la tunique et a toge. Les centaures foulent aux pieds des barbares, qui sont probablement les Bretons, auxquels il a fait la guerre.

Si la vie militaire des empereurs est expliquée par un assez grand nombre de monuments, il n'en est pas de même pour leur vie civile, et nous ne pouvons, faute de documents graphiques, montrer comment se passaient les réceptions, et quelle tournure avaient les grandes fêtes dont Tacite et Suétone ont donné de si curieuses descriptions, mais nous devons noter l'habitude qu'avaient les membres de la famille impériale de se faire représenter avec les emblèmes des divinités.

Un célèbre camée, provenant de l'abbaye de Poissy et qui fait

maintenant partie du cabinet impérial de Vienne, va nous en fournir un exemple très-complet (fig. 489). — Sur le plan supérieur, Auguste, représenté en Jupiter, est assis sur son trône; dans sa main droite il



Fig. 489. — Apothéose d'Auguste.

(D'après un camée du cabinet de Vienne.)

tient le lituus augural, et dans la gauche, le sceptre. L'aigle du roi des dieux est aux pieds du trône, et devant la tête de l'empereur est le signe du capricorne, qui présida à sa naissance. Derrière le trône, on voit l'Abondance, caractérisée par sa corne, l'Océan, qui porte une épaisse chevelure, et la Terre, qui pose une couronne de chêne sur la tête d'Auguste. L'impératrice Livie, placée à côté de l'empereur et assise sur le même trône, est identifiée avec la déesse Rome : elle porte le casque à triple crête, et tient dans la main droite une lance, tandis que la gauche repose sur le pommeau d'une épée. Près d'elle est Germanicus, et plus loin Tibère, qui descend de son char triomphal, escorté d'une Victoire ailée placée derrière lui. Dans le plan inférieur, des soldats romains et des auxiliaires érigent un trophée, auquel ils vont

attacher quatre prisonniers en costume barbare, deux hommes et deux femmes.

Agrippine et Germanicus sont représentés ensemble dans un superbe



Fig. 490. — Agrippine et Germanicus. (D'après un camée antique.)

camée, où on les voit tous deux debout sur un char traîné par des serpents ailés, analogue à celui de Cérès (fig. 490). Pour rendre l'assimi-



Fig. 491. — Claude, Messaline, Britannicus et Octavie. (D'après un camée antique.)

lation plus évidente, Agrippine tient en main les pavots qui sont un attribut de Cérès ; quant à Germanicus, il est simplement revêtu de la cuirasse.

Sur un célèbre camée du cabinet de Vienne, on voit les têtes de l'empereur Claude et de Messaline, et, en regard, celles de leurs enfants, Britannicus et Octavie. Claude et Britannicus (fig. 491) sont couronnés de chêne. Le bas est occupé par des cornes d'abondance placées en demicercle; au milieu est un aigle aux ailes déployées, et au pourtour sont des armes.

L'APOTHÉOSE. — L'apothéose ou déification était une cérémonie religieuse par laquelle un homme illustre était mis au rang des dieux. Cet usage venait d'une croyance commune aux Grecs et aux Romains, et d'après laquelle les anciens héros étaient après leur mort assimilés à la divinité. Hercule est en Grèce le type le plus complet d'un héros divinisé : tandis que son corps mortel est consumé sur le bûcher du mont Œta, Hercule, monté sur un char que conduit la Victoire, est emporté au séjour des dieux, où il épouse Hébé, la Jeunesse. Cette scène est représentée sur plusieurs monuments. Notre figure 492 offre cela

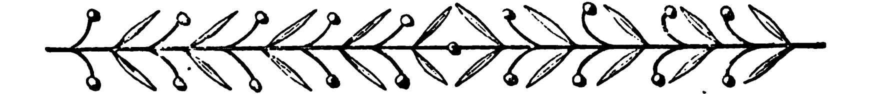




Fig. 492. — Apothéose d'Hercule. (D'après une peinture de vase.)

de particulier, que le sujet est traité en caricature. Les centaures qui, sur les sarcophages d'une date postérieure, sont fréquemment mêlés aux scènes funèbres, trainent le char du héros, à côté duquel est une Victoire ailée, chargée de tenir les rênes. Le caractère étrange des figures, dont quelques-unes rappellent, par leur style, l'art de la Chine

ou du Japon, n'échappera assurément à personne; mais la disposition de l'ensemble est la même que celle qu'on voit sur plusieurs monuments.

Cette conception de la Grèce antique s'appliquait uniquement à des héros fort anciens, dont la biographie était toujours mêlée d'une foule de récits merveilleux constituant tout naturellement la légende du nouveau dieu; la démocratie jalouse des cités grecques n'aurait pas supporté qu'on décernât les honneurs divins à un citoyen vivant, Même pendant la période macédonienne, la déification du souverain ne put entrer qu'indirectement dans les mœurs de la Grèce, et lorsque Alexandre, par un motif purement politique, se fit proclamer dieu en Égypte, il se déclara fils d'Ammon, divinité complétement étrangère à la Grèce. Ses successeurs furent déifiés par des raisons analogues : dans tout l'Orient, les insignes royaux étaient associés aux emblèmes divins, et la puissance du roi n'aurait pas paru légitime si la personne royale n'avait pas été mêlée au culte des dieux nationaux. Mais ces princes, qui recevaient officiellement les honneurs divins, changeaient complétement de langage lorsqu'ils parlaient à des Grecs dans l'intimité : témoin Antigone, qui, s'entendant qualifier de dieu par un poëte, son compatriote, lui dit en riant d'aller demander à son valet de chambre s'il partageait sa manière de voir.

C'est à un tout autre point de vue qu'il faut considérer l'apothéose des empereurs romains. A l'époque où l'Empire s'établit, le sens purement physique des vieux mythes grecs était déjà profondément altéré. On admettait presque universellement que les anciennes divinités, honorées dans les temples, avaient été de simples mortels qui, par leurs vertus et leurs talents, s'étaient élevés au rang des dieux. On regardait Jupiter comme un ancien roi de Crète, et, pour expliquer comment son culte s'était répandu dans d'autres contrées, on disait qu'il y avait eu plusieurs rois du même nom, qu'on avait plus tard confondus ensemble.

Par une conséquence naturelle de cette transformation de l'ancien mythe, Auguste, lorsqu'il eut pacifié le monde, put se croire, sans trop d'absurdité, l'égal de Jupiter ou de Saturne. Les lettrés ne voyaient dans tout ceci que des fictions de langage; mais le peuple romain, qui savait par tradition que Romulus s'était enlevé vivant au ciel, entendit sans étonnement les poëtes raconter que César était devenu une constellation, et rendit tout naturellement les honneurs divins à Auguste, qui était à ses yeux un dieu au moins aussi puissant que ceux dont la mythologie racontait l'histoire.



Fig. 493. — Apothéose d'Antonin et de Faustine. (D'après un bas-relief antique.)

Une fois le principe admis, la flatterie devait naturellement multiplier les apothéoses en l'honneur des princes. Hérodien nous a transmis le récit des rites qui accompagnaient cette cérémonie. On faisait de l'empereur régnant une image en cire qu'on posait sur un lit d'ivoire, et on appelait le médecin, qui déclarait le prince atteint d'une maladie grave. Le sénat se rendait en corps auprès de l'auguste image, et le médecin renouvelait ses craintes : pendant six jours, les grands personnages et les députations de tous les corps de l'État venaient s'informer de la santé du malade, et, le septième jour, le médecin déclarait qu'il était mort. Alors les sénateurs venaient en grande cérémonie prendre le lit avec l'image en cire et l'apportaient au Champ de Mars, où un immense bûcher était préparé. Les consuls et tous les hauts fonctionnaires portant des torches mettaient le feu au bûcher, et, au moment où la flamme montait, un aigle s'envolait dans les airs, aux grands applaudissements de la multitude. L'aigle, qui est l'oiseau de Jupiter, était censé représenter l'âme de l'empereur ; si c'était une impéra-



Fig. 491. — Apothéose de Germanicus. (D'après un camée antique.)

trice qu'on voulait déifier, on remplaçait l'aigle par un paon, l'oiseau de Junon.

La figure 493 est peut-être ce que nous avons de plus complet comme représentation idéale d'une apothéose. L'empereur Antonin le

Pieux, en Jupiter, et l'impératrice Faustine, sa femme, en Junon, sont enlevés au ciel par un génie ailé qui tient en main le globe du monde; près de chacun d'eux vole un aigle aux ailes étendues. Sur le plan inférieur, la déesse Rome, assise sur un monceau d'armes, est accoudée sur un bouclier où sont représentés Romulus et Rémus. En face d'elle, le génie du Champ de Mars, où l'on dressait le bûcher des empereurs, est figuré sous la forme d'un jeune homme tenant en main l'obélisque d'Héliopolis.

L'apothéose de Germanicus (fig. 494) est représentée sur un camée



FIG. 493. — Le grand camée de la Bibliothèque nationale.

extrêmement célèbre, qui fut rapporté de Constantinople au XIe siècle et donné en 1684 à Louis XIV, par les bénédictins de Toul, qui en étaient possesseurs. Ce camée représente Germanicus sur les ailes d'un aigle;

pénor (fig. 499) paraît fort ancien, d'après la manière irrégulière dont les pierres ont été taillés.

Parmi les tombeaux étrusques, on considère comme les plus



Fig. 498. — Tombeau étrusque.

anciens ceux qui sont creusés dans le flanc des rochers et qui n'ont d'apparent que la façade, comme celui de Castel-d'Asso ou de Toscanella. Au reste, il est impossible d'assigner une date à ces monuments, parce que la nature du sol a dû nécessairement influer beaucoup sur la construction.

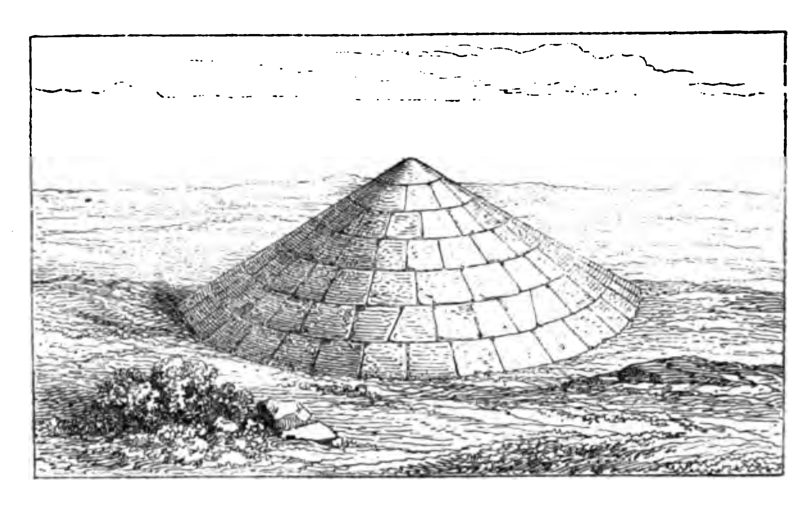


Fig. 499. — Tombeau d'Elpénor.

Ainsi les tombeaux qui n'ont d'apparent que la façade sont tous dans des contrées montagneuses et hérissées de rochers, tandis que les tombeaux qui ont sur le sol une construction conique ou pyramidale sont dans un pays de plaine.

A quelque distance de Viterbe, dans un terrain volcanique hérissé de crevasses et coupé de gorges profondes, on trouve les restes de plu-

Pour les Étrusques, c'est au contraire l'inhumation qui prévalait dans les usages de la nation; mais à mesure que l'élément étrusque diminue et s'efface devant Rome triomphante, l'habitude de l'incinération reprend le dessus, au point que, au moment où l'Empire s'établit, elle est devenue à peu près générale dans toute l'Italie.

D'après l'opinion la plus répandue aujourd'hui parmi les archéologues, l'habitude d'inhumer les morts serait venue de Lydie, dont les Étrusques sont originaires.

Malgré les différences qu'on trouve dans les tombeaux étrusques, on peut, au point de vue de l'architecture, les classer en deux grandes catégories : ceux qui ont des constructions en saillie et ceux qui sont adossés aux rochers; la chambre funéraire est toujours souterraine.



Fig. 496. — Tombeau de forme conique (coupe).

Les constructions coniques sont les plus nombreuses ; on peut en voir la disposition intérieure sur la figure 496, et la forme extérieure sur les figures 497 et 498. Ce sont simplement des tumuli



Fig. 497. — Tombeau étrusque.

contenant une chambre funéraire souterraine et recouverts extérieurement par un revêtement en pierre. Il est impossible d'assigner une date, même approximative, à ces monuments. Ils n'appartiennent pas tous à la même époque, et le mode de construction peut aider à reconnaître ceux qui sont plus anciens que les autres. Ainsi le tombeau dit d'Et-

tales. Cette façade, qui a quelquefois l'apparence de frontons, prend

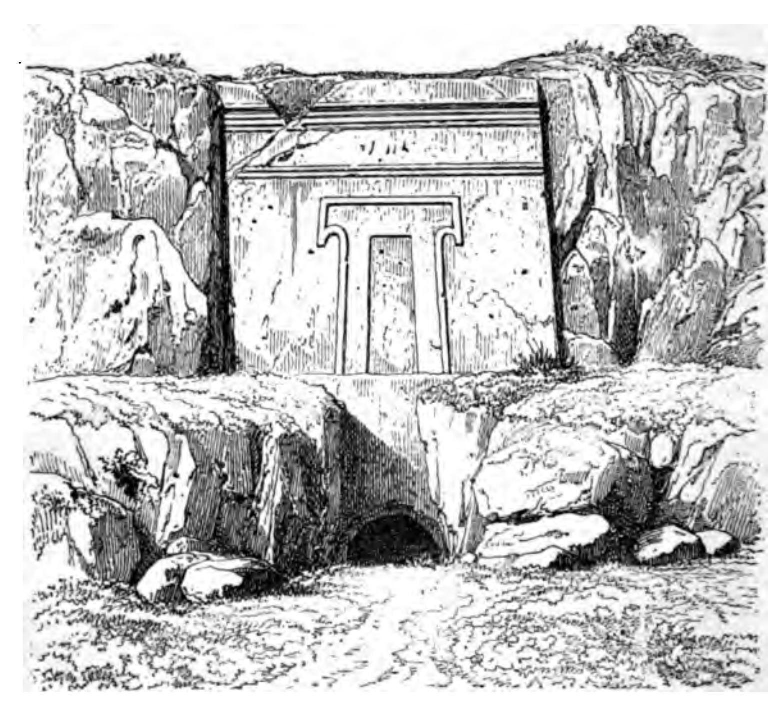


Fig. 501. — Tombeau étrusque, avec l'entrée souterraine, à Castel d'Asso.

aussi dans d'autres occasions l'aspect d'une porte simulée, en forme

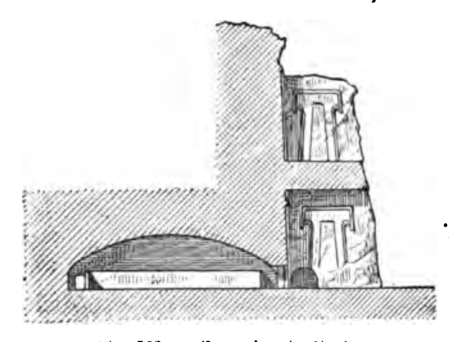


Fig 502. — Coupe longitudinale

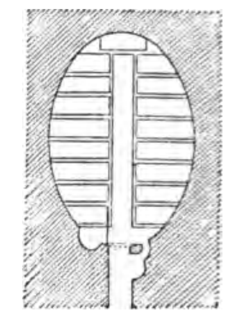


Fig. 503. — Plan.

Tombeau à Castel d'Asso.

de pyramide tronquée, et décorée d'une simple moulure (fig. 501). A l'intérieur, la chambre funèbre est quelquefois de forme ronde ou ovoïde,

comme le montrent les figures 502 à 504, qui représentent la coupe et le plan de ces tombeaux.

Les tombeaux de Tarquinie (Corneto) sont creusés dans le sol et présentent une ou plusieurs chambres symétriques, auxquelles on descend par un escalier. Au-dessus de ces souterrains s'élevaient des tumuli aujourd'hui presque tous détruits, bien qu'on ait retrouvé la trace de près de six cents d'entre eux. Ces tumuli étaient composés d'un soubassement circulaire, construit en pierres appareillées, et surmonté d'un cône de terre. Une et quelquefois plusieurs portes conduisaient à la chambre sépulcrale. Le plafond de ces chambres est quelquefois une voûte parabolique dans le genre de celle du trésor de Mycènes; quelquefois aussi c'est un plafond plat, présentant de larges plates-bandes et divisé en caissons creusés dans le roc. La figure 505, représentant la chambre sépulcrale à laquelle on a donné le nom de la Tomba di Cardinale, peut donner une idée de ce genre de constructions. Le plafond de cette chambre repose sur quatre gros piliers carrés ménagés dans le massif de la colline. Les urnes et les sarcophages étaient placés sur une sorte de banquette faisant le tour de la chambre.

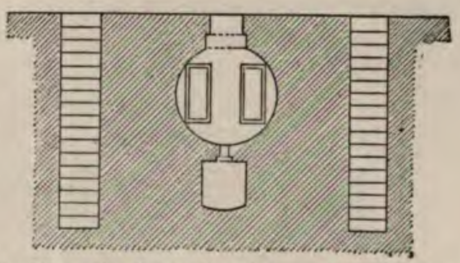


Fig. 504. — Plan d'un tombeau étrusque, à Castel d'Asso.

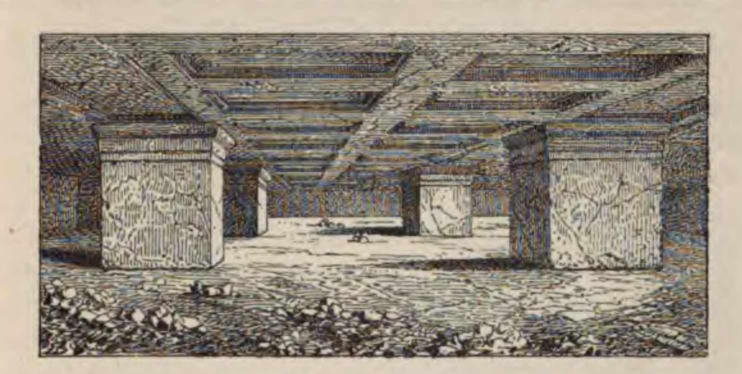


Fig. 505. — Intérieur d'un tombeau à Corneto.

La figure 506 est une chambre sépulcrale dont on voit le plan en

507. On y remarque la disposition intérieure de la porte d'entrée, décorée de peintures.

L'ancienne Cœré est un des points de l'Étrurie où l'on trouve les tombeaux les plus intéressants.

« L'espèce de presqu'île, entourée de profonds ravins, qui formait

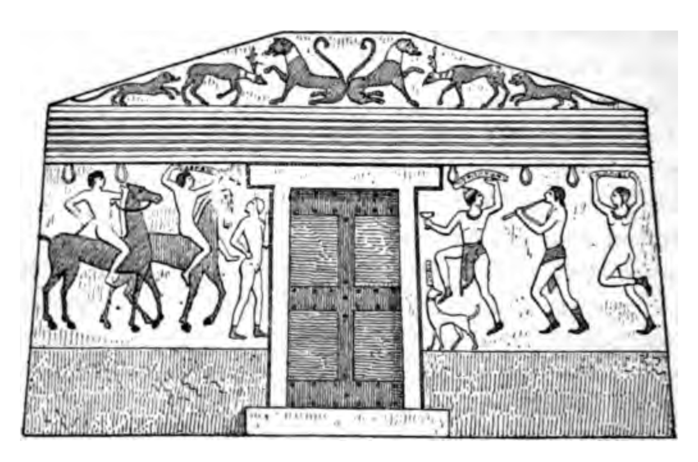


Fig. 506. — Chambre sépulcrale.

l'emplacement de l'ancienne ville de Cœré, dit M. Noël des Vergers (*l'Étrurie et les Étrusques*), se trouve flanquée de deux autres plateaux s'avançant également en promontoires dans la plaine et qui ont servi tous deux de nécropole aux habitants de la cité. L'un (*monte abattone)* contenait quelques-unes des chambres sépulcrales les plus riches en monuments de tout genre qui aient été ouvertes depuis le commencement de ce siècle ; l'autre *(banditaccia)* est une véritable ville des morts où les tombes par milliers présentent des voies régulières, et où les fouilles nombreuses, qui ont formé en partie le musée étrusque du Vatican, sont loin d'avoir épuisé les trésors enfouis dans ses profondeurs. »

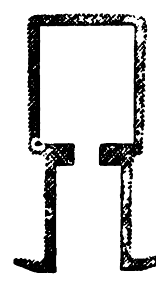


Fig. 507. Chambre mortuaire. (Plan.)

Les plus anciens tumuli de Cœré ont des chambres intérieures dont la construction affecte la forme pyramidale. Dans l'un d'eux fig. 508), on a trouvé un lit de bronze sur lequel un squelette était encore couché ; mais il est tombé en poussière dès qu'on y a touché. Toutefois ce mode d'inhumation n'est pas le plus fréquent, et, dans un

bien plus grand nombre de cas, l'intérieur d'un tombeau étrusque offre une grande chambre autour de laquelle on a disposé les urnes et les sarcophages, et dont les murailles sont recouvertes de peintures,

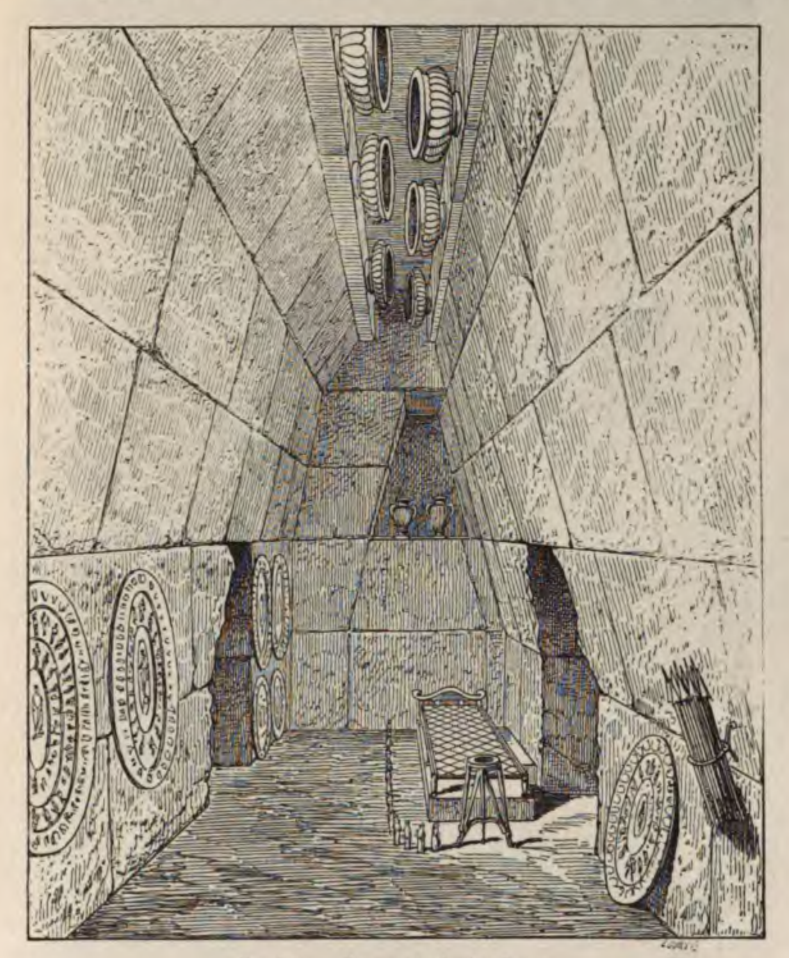


Fig. 508. — Caveau sépulcral à Cœre.

comme on le voit sur la figure 509, qui représente l'intérieur d'un tombeau à Volaterra.

Les sujets retracés dans les chambres sépulcrales des Étrusques fournissent les notions les plus curieuses sur les mœurs de l'ancienne Étrurie. Les danses, les banquets, les cérémonies profanes ou religieuses sont retracées dans un style archaïque qui dénote une haute antiquité.



Fig. 509 — Intérieur d'un tombeau à Volaterra.

Quand le corps a été inhumé et non brûlé, il est en général disposé de telle façon que le défunt puisse voir la fête ou le banquet donné en son honneur qui est représenté sur la muraille.

Il nous reste à décrire la forme des sarcophages et des urnes funéraires qu'on a trouvés en si grand nombre dans les tombeaux étrusques, et dont la plupart ont pris place dans les grandes collections d'antiquités. Parmi les sarcophages les plus remarquables, il faut citer le précieux monument qui a été découvert dans une des chambres funèbres de Cœré; il représente (fig. 510) un homme et une femme couchés sur un



Fig. 510. — Sarcophage trouvé dans un tombeau de Cœré. (Musée du Louvre.)

lit mortuaire. L'homme posé sur ce lit présente un visage allongé, un menton pointu, des pommettes saillantes, des yeux fortement relevés vers les tempes. Ce type semble oriental, et il en est de même de la mitre, des souliers à pointe recourbée et de la décoration du lit, dont les pieds évidés et les palmettes rappellent plusieurs monuments de l'Asie Mineure. Ces raisons avaient paru suffisantes pour faire donner à ce monument le titre de tombeau lydien; on admet aujourd'hui qu'il est étrusque, et l'on fait remonter sa fabrication au VIIe ou au VIIIe siècle avant notre ère. Mais ses caractères franchement asiatiques viennent à l'appui de ceux qui regardent les Étrusques comme provenant d'une émigration lydienne, venue en Italie, à une époque indéterminée.

Il y a une catégorie de sarcophages qui méritent une attention particulière, à cause du sujet qui est sculpté sur le soubassement et qui représente presque toujours un combat. On a cherché (fig. 511) un sujet mythologique dans ce combat tant de fois répété; quand deux personnages semblent lutter à outrance, on y voit Étéocle et Poly-



Fig. 511. — Sarcophage étrusque, décoré d'un bas-relief.

nice. Cette interprétation me semble un peu forcée, et j'inclinerais plutôt à croire que ce combat est simplement la représentation de ceux qui avaient lieu après la mort d'un guerrier et qui ont été l'origine des combats de gladiateurs. Quelquefois on voit des figures ailées qui regardent et semblent assister les combattants : ces anges se retrouvent dans une foule de monuments étrusques et se rattachent toujours à des idées funèbres (fig. 512).

Outre les sarcophages, il y a des urnes et des vases dans presque tous les tombeaux. Souvent aussi, près du monument funèbre, on voit

un lit ou des meubles ayant appartenu au défunt. Les débris d'un char en bronze découvert dans un tombeau étrusque sont maintenant au musée de Munich. Les candélabres et les miroirs, qu'on voit en si grand nombre dans nos collections, proviennent tous de monuments funéraires. Quelques tombeaux présentent à l'intérieur une disposition qui repro-



Fig. 512. — Sarcophage étrusque.

duit évidemment celle qu'avait la demeure du défunt quand il vivait : il devait y retrouver les armes et les ustensiles dont il avait coutume de se servir. Enfin il y a quelques sarcophages ou urnes qui ont la forme de véritables maisons et qui fournissent même sous ce rapport de bien précieux renseignements à l'archéologie (fig. 513 et 514).

Les anciens tombeaux du Latium et de l'Italie centrale devaient présenter une grande analogie avec ceux qu'on a retrouvés dans l'ancienne Étrurie. Seulement on connaît si peu de monuments funèbres se rattachant aux époques primitives qu'il est difficile d'en déterminer les caractères spéciaux. Un tombeau consulaire qui se voit dans le jardin d'un couvent de Pallazuola, près d'Albe la Longue, paraît remonter à une époque fort ancienne, car il est taillé dans le rocher, comme les tombeaux étrusques, dont il diffère pour-

tant par sa forme. Il pourrait remonter aux premiers temps de la république romaine, mais on n'a aucune donnée historique sur ce monument (fig. 513).



Fig. 513. — Urne étrusque en forme de maison

Les plus anciens monuments funéraires se rattachant à l'histoire romaine sont ceux qui se trouvent sur la voie Appienne. Nous signalerons d'abord le tombeau des Scipions, dont il ne reste que le souterrain creusé dans le tuf, car l'édifice qui existait au-dessus a disparu. Mais on y a retrouvé un sarcophage extrêmement célèbre qui a été transporté au musée du Vatican : c'est celui de Scipion Barbatus, le vainqueur des Samnites. Ce monument, orné d'une frise avec rosaces et triglyphes, est en pépérin, tuf volcanique provenant des montagnes d'Albe. « Le goût très pur de l'architecture et des ornements, dit Ampère, nous montre l'avène-



Fig. 514. — Urne étrusque en forme de maison

ment de l'art grec tombant pour ainsi dire en pleine sauvagerie romaine. Par la matière, par la forme des lettres et le style de l'inscription, il nous représente la rudesse des Romains à cette époque. » Le tombeau porte une inscription dont voici la traduction : « Cornélius Lucius Scipion Barbatus, fils de Gnæus, homme courageux et prudent, dont la beauté égalait la vertu. Il a été parmi vous consul, censeur, édile,

il a pris Taurasia, Cisauna, dans le Samnium; ayant soumis toute la Lucanie, il a emmené des otages » (fig. 516).

Le tombeau circulaire de Cécilia Métella, fille de Quintus Métellus et femme du triumvir Crassus, est situé près de la voie Appienne.

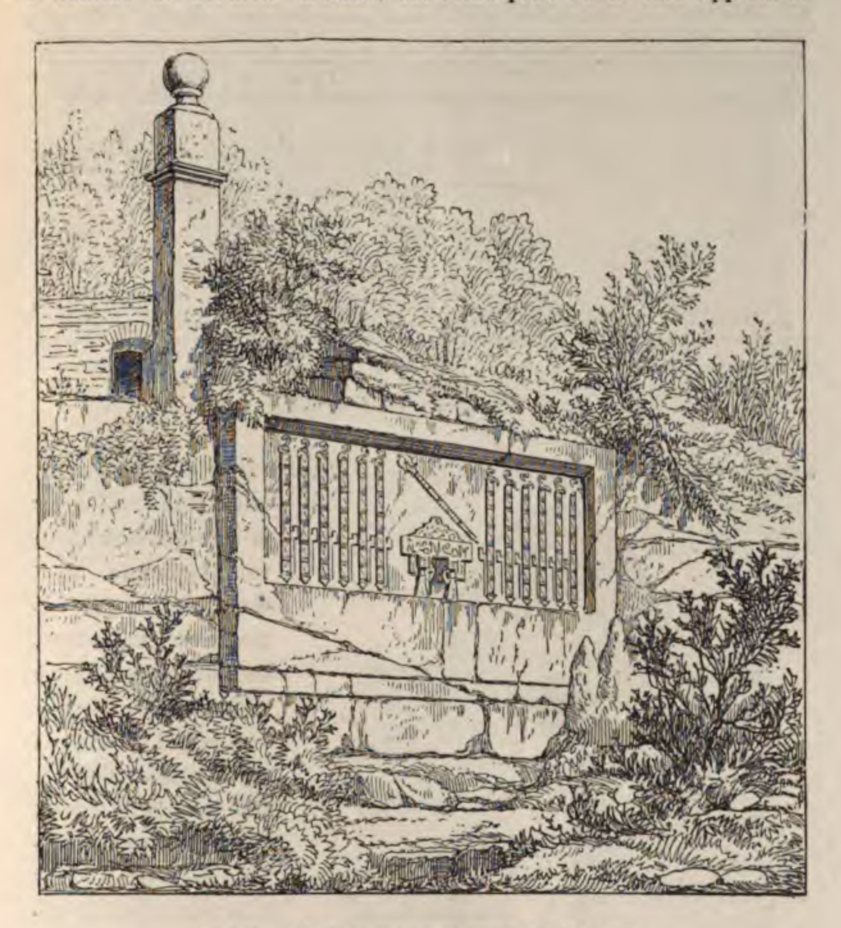


Fig. 515. — Tombeau consulaire, près d'Albe la Longue.

Ce mausolée, le mieux conservé de la campagne de Rome, a 26 mètres de diamètre (fig. 517).

A l'extérieur, le monument présente une masse imposante et est formé de morceaux de travertin d'une dimension énorme. Une belle frise en marbre décore la partie supérieure. Elle est formée de *bucranes*, ou têtes de bœufs desséchées, et reliées deux à deux par d'amples

guirlandes de fleurs et de fruits que surmonte une rosace d'une saillie

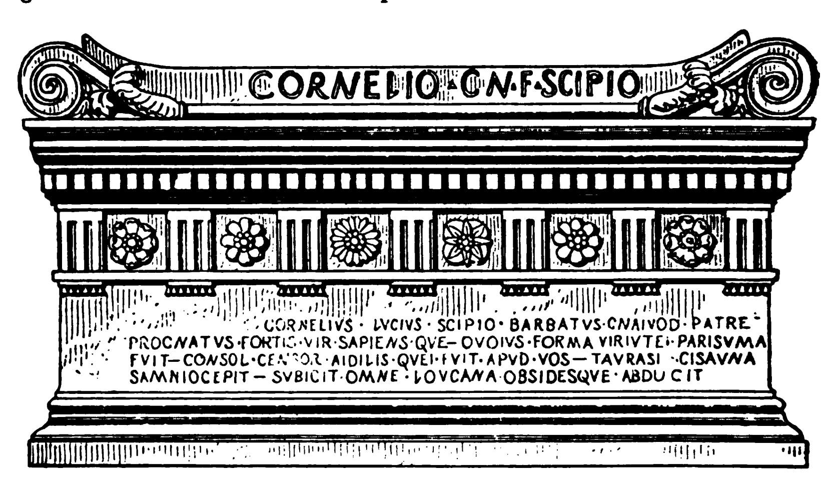


Fig. 516. — Tombeau de Scipion Barbatus.

assez prononcée. Ce système d'ornements court autour du monument, mais s'interrompt sur la face qui regarde la voie Appienne, où il est remplacé par des trophées militaires, destinés sans doute à rappeler les exploits du père et de l'époux de Cécilia Métella. On croit généralement que le dessus de l'édifice était recouvert par une plantation de cyprès, comme il y en avait, d'après le récit de Strabon, sur le mausolée d'Auguste : d'autres croient que le monument était surmonté d'une coupole. Dans tous les cas, il a dû être primitivement orné de colonnes. A l'intérieur, il y a une salle ronde en forme

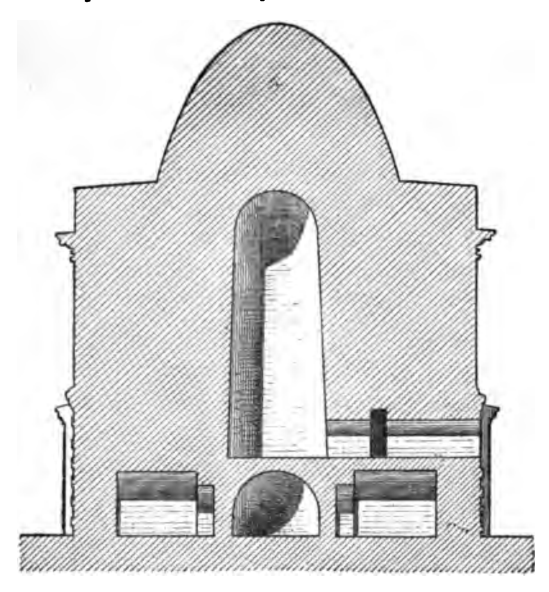


Fig. 517. — Tombeau de Cécilia Métella (Coupe).

de pain de sucre (fig. 517), dont le sommet est maintenant à découvert.

On a trouvé dans ce tombeau le sarcophage de Cécilia Métella que reproduit notre figure 518. Ce sarcophage en marbre est de forme ovale. Il est cannelé et décoré de deux têtes de chevaux en saillie.

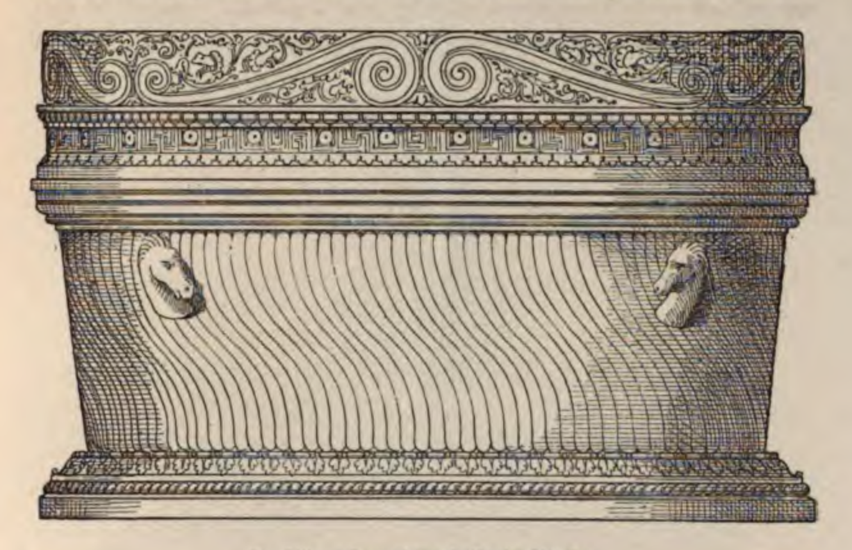


Fig. 518. — Sarcophage de Cécilia Métella.

La base et surtout le couvercle sont enrichis de méandres et de rinceaux d'une grande délicatesse.

Cette forme circulaire que présentent plusieurs tombeaux romains, et que nous avons déjà vue chez les Étrusques, était pourtant moins commune que la forme pyramidale dont le tombeau de Caïus Sextius va nous offrir un exemple.

Ce mausolée, dont la figure 519 fait comprendre la disposition intérieure, paraît contemporain d'Auguste. On entre dans la chambre sépulcrale par un corridor étroit et peu élevé : des arabesques étaient peintes autour de la chambre, ainsi que sur la voûte qui est construite en plein cintre.

Des tombeaux analogues, mais moins importants et moins bien conservés, se retrouvent dans la Gaule romaine. Un monument de forme pyramidale se voit à peu de distance de Vienne en Dauphiné, sur la voie qui suivait le cours du Rhône : on le désigne généralement sous le nom d'aiguille de Vienne (fig. 520).

« Ce monument, dit le *Guide dans la France monumentale*, occupe un espace de 6 mètres 40 centimètres en carré, y compris la saillie des piédestaux des colonnes placées aux angles. Sa hauteur, jusqu'au-dessus de l'entablement est de 6 mètres 65 centimètres; la pyramide avec son socle ayant près de 10 mètres, la hauteur totale de l'édifice est de 16 mètres; les colonnes placées aux angles du monument sont engagées d'un quart dans le mur; les bases sont attiques et n'ont pas

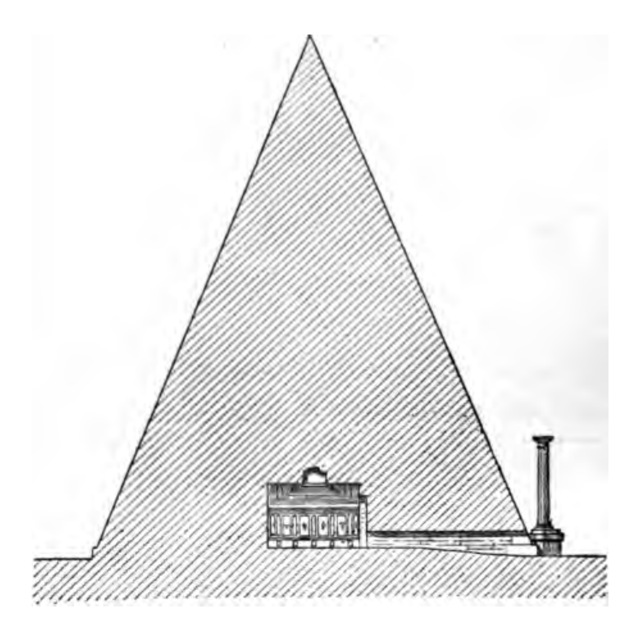


Fig. 519. — Tombeau de Caius Sextius (Coupe).

été achevées; les chapiteaux, qui devaient être corinthiens, ne sont pas terminés, non plus qu'une grande partie de l'édifice. Quatre arcades en plein cintre laissent voir un plafond très hardi, fait par encorbellement des pierres de l'architrave; elles sont supportées par les quatre clefs des arcades et recouvertes des pièces de la frise qui traverse le plafond d'un bout à l'autre. La pyramide porte sur le vide du plafond. »

L'édifice funéraire le plus important que nous aient laissé les Romains est le Château Saint-Ange. L'empereur Adrien le fit construire pour servir de sépulture à lui et à ses successeurs; il voulait surpasser tout ce qu'avaient fait l'Égypte, la Grèce et l'Italie. Il le plaça près du Tibre, sur lequel il fit jeter un magnifique pont qui le joignait à la ville.

Sur une base carrée d'une vaste surface s'élevaient, en pyramide arrondie, trois ordres d'architecture, le tout en marbre de Paros. Chaque ordre se composait de colonnes de granit et de porphyre, qui formaient

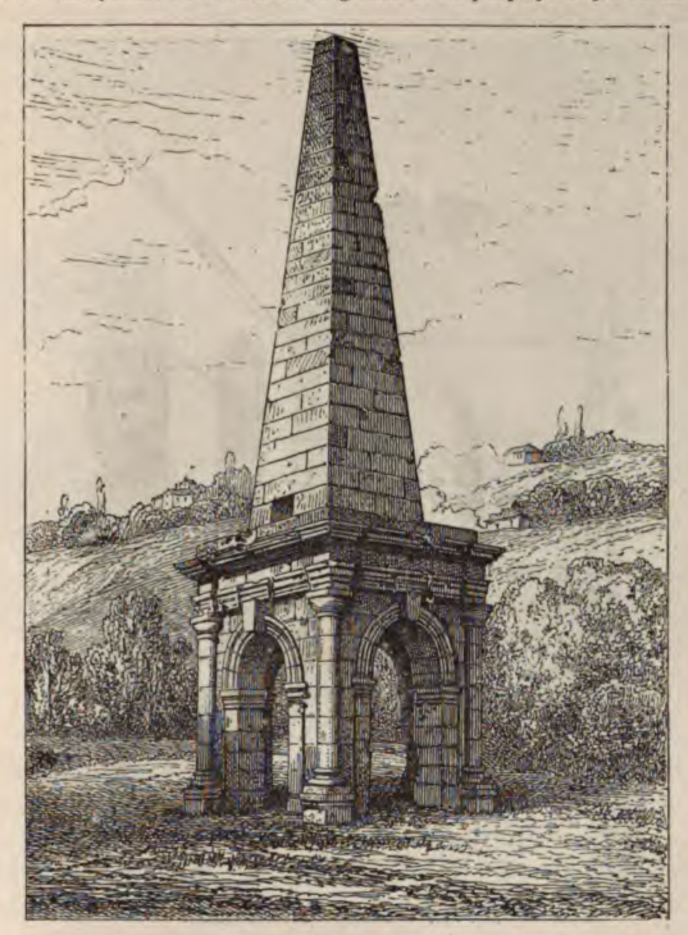


Fig. 520. — Aiguille de Vienne.

de superbes galeries, décorées de statues et de bas-reliefs. L'édifice se terminait par une riche coupole au-dessus de laquelle on voyait une pomme de pin en bronze doré, qui, suivant la tradition, aurait contenu les cendres de l'empereur. L'entrée du monument était en face le pont du Tibre ; de là on passait dans une galerie haute et couverte, puis on arrivait, par un escalier en limaçon, à la chambre du tombeau, qui se

trouvait au milieu du bâtiment. Cette chambre est construite en pierres de taille, voûtée, et pourvue de grandes niches et de bancs pour recevoir les urnes cinéraires et les sarcophages.



Fig. 521. — Columbarium des Césars.

Constantin a porté le premier coup au mausolée d'Adrien en le dépouillant de ses trois rangées de colonnes pour en orner l'intérieur de l'église de Saint-Paul hors des Murs. Plus tard, il fut employé comme forteresse contre les Goths, qui l'assiégeaient, et Bélisaire fit briser les statues dont l'édifice était décoré pour en jeter les morceaux sur les assaillants.

On donne le nom de *columbaria* à des chambres sépulcrales contenant plusieurs rangs de petites niches dans lesquelles on plaçait les

urnes renfermant les cendres et les os brûlés qu'on avait recueillis du bûcher. Des inscriptions indiquaient le nom et la profession des personnes ensevelies, et on y ajoutait souvent des expressions affectueuses. Le *columbarium* des Césars (fig. 521) est un caveau entouré de niches funèbres et dans lequel on descend par un escalier escarpé. Parmi les urnes trouvées dans les tombeaux du même genre, il y en a une



Fig. 522. — Rue des tombeaux à Pompéi.

qui contient les cendres d'un chien favori. Des couloirs disposés autour des grands caveaux servaient de sépulture aux esclaves de bas étage.

Les Romains, comme les Grecs, ne mettaient pas les tombeaux dans l'intérieur des villes; ils les plaçaient le long des routes qui venaient y aboutir. Il y a pourtant quelques exceptions à cette règle, mais elles sont extrêmement rares et s'appliquent à des personnages d'un rang très élevé, qui considéraient comme une distinction suprême le droit de ne pas se conformer à l'usage. La voie Appienne, la plus célèbre et la plus belle des routes qui partaient de Rome, était couverte de tombeaux dont quelques-uns de la plus grande richesse : on trouve encore aujourd'hui sur une très grande étendue les ruines de ces monuments, qui s'alignaient autrefois le long de la route et qui rappelaient la mémoire d'une foule d'hommes illustres, guerriers, législateurs, hommes d'État, orateurs, etc.

La rue des tombeaux, à Pompéi, nous fait encore mieux comprendre cet usage, parce que les monuments qui la bordent sont souvent très-bien conservés (fig. 522). Parmi les tombeaux fort nombreux qui sont sur cette voie, le plus beau est celui de Scaurus, que décorent des bas-reliefs bien intéressants représentant des combats de gladiateurs.

Les anciens se promenaient volontiers parmi les tombeaux, près desquels on disposait souvent des bancs pour que l'on pût s'y reposer. Un exemple de cet usage se trouve dans le tombeau de Porcius, qui est en même temps celui de la prêtresse Mammia, sa fille. Ce tombeau, situé près de la porte de Pompéi, renferme un vaste banc demi-circulaire (fig. 523).

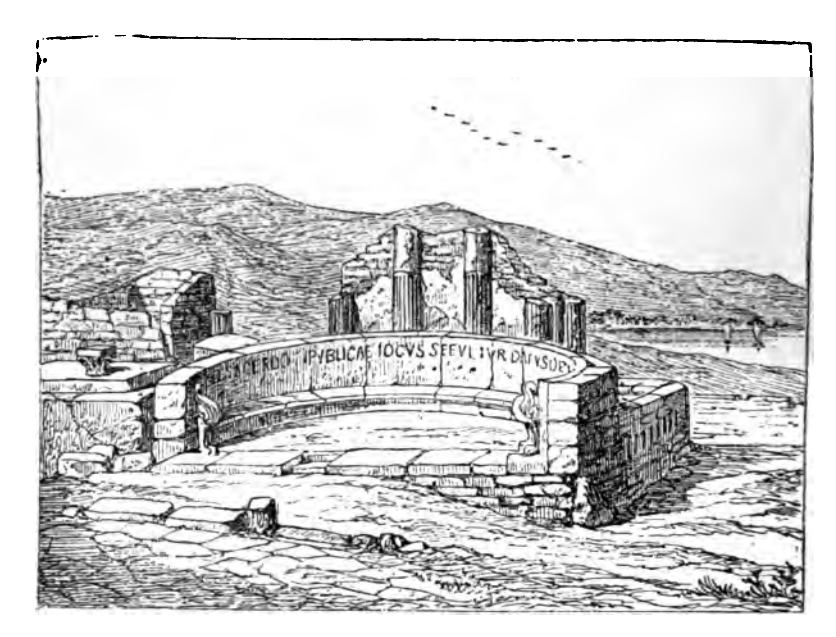


Fig. 523. — Hémicycle de Mammia.

La Provence, si riche en monuments de l'époque romaine, possède quelques tombeaux intéressants, parmi lesquels il faut citer le mausolée d'Aix, qu'on voyait autrefois dans la cour du palais de justice de cette ville, mais qui n'existe plus aujourd'hui. Il fut détruit au dernier siècle pour l'agrandissement du palais, et n'est plus connu que par les gravures et par une reproduction en liége qu'on voit au musée de la ville. Il était composé d'un soubassement carré en pierres de taille (fig. 524) surmonté d'une tour ronde à deux étages, et décoré de

colonnes. On ne sait pas exactement quelle était la forme du sommet. Des urnes funéraires et une bulle d'or ont été découvertes dans les fouilles de ce monument funèbre.

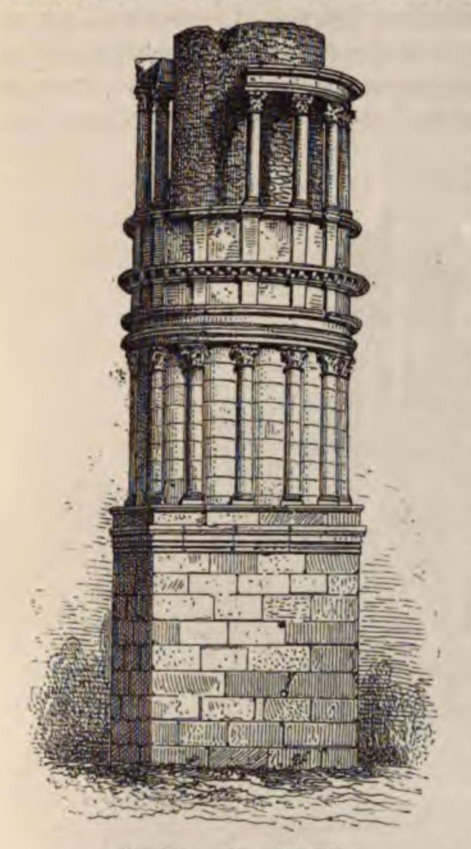


Fig. 524. — Mausolée d'Aix.

En revanche, le tombeau de saint Remi, près d'Arles, est très bien conservé (fig. 525). « Son plan est carré, dit le *Guide dans la France monumentale*. Il s'élève avec élégance et majesté sur un socle construit en gros quartiers de pierres à 19m,3 de hauteur, et forme une sorte de pyramide composée de trois ordonnances : d'abord d'une sorte de stylobate quadrangulaire orné, dans la partie supérieure de ses faces, de quatre bas-reliefs représentant des combats. Au-dessus s'élève une riche ordonnance de portique et de colonnes cannelées et engagées dont les chapiteaux sont corinthiens. La troisième ordonnance, qui couronne l'édifice, forme un petit temple composé de dix colonnes cannelées dont les chapiteaux corinthiens portent un entablement surmonté d'une calotte parabolique. »

Les tombeaux qui portent à leurs angles des colonnes ou des pilastres, ceux qui sont décorés d'arcatures avec des sujets en haut-relief ou même en ronde bosse, ceux dont la décoration semble reproduire en petit la façade d'un temple, appartiennent généralement à l'époque impériale. Mais, comme le changement de culte n'a pas modifié sensiblement le style des monuments, il est souvent difficile de leur assigner une date positive si on ne trouve pas dans les emblèmes un caractère spécial qui les fasse de suite reconnaître. Il en est résulté souvent des erreurs assez graves d'attribution.

Comme monument funèbre de la décadence, on peut citer un tombeau romain situé près de Tarragone, et qu'on désigne ordinairement sous le nom de tombeau des Scipions (fig. 526). Une tradition, qui ne repose sur aucun fondement, veut que ce soit le mausolée élevé par Scipion l'Africain à la mémoire de son oncle et de son père. Il est de forme carrée et porte sur un socle de grandes pierres de taille. Les



Fig. 525. — Mausolée de saint Remi.

deux figures très-mutilées qui le décorent paraissent, par le costume, remonter environ au IIIe siècle de notre ère. Il est néanmoins difficile d'assigner à ce monument une date positive, mais il est certainement postérieur à l'établissement de l'Empire, car on y a retrouvé des monnaies d'Auguste et divers objets qui sont en complet désaccord avec l'attribution qui lui avait été primitivement donnée par l'opinion publique.

Au reste, quoique cet édifice soit assurément un monument funèbre, il n'est pas absolument certain que ce soit un véritable tombeau destiné à contenir les cendres d'un mort : il est même probablement une construction élevée à la mémoire d'une personne entèrrée ailleurs. En effet, il arrivait quelquefois qu'un personnage était honoré après sa mort d'un monument qui n'avait d'autre destination que de rappeler le



Fig. 526. — Tombeau près Tarragone.

souvenir de son passage dans un pays qui n'était pas le sien, mais où il avait pu se distinguer par quelque action d'éclat, ou mériter l'estime des habitants par la sagesse de son administration.

Sur la route de Luxembourg à Trèves, on trouve un monument connu sous le nom de tombeau d'Igel. C'est un obélisque à quatre pans, construit en grès rouge, haut de 26 mètres, et dont chaque face est

divisée en trois parties, un soubassement ou piédestal, un étage décoré de pilastres supportant un entablement complet, et un attique qui sert de base au fronton et au toit qui le surmonte. Cet édifice est, sur toute son étendue, couvert d'inscriptions et de bas-reliefs extrêmement curieux. Quelques-uns représentent des transports ou charriages de marchandises, pour rappeler sans doute le commerce auquel s'était livrée la famille des Secondini, à laquelle appartient le monument (fig. 527).



Fig. 527. — Tombeau d'Igel.

Les tombeaux trouvés dans les Vosges ont un caractère particulier. Ils sont taillés dans le grès vosgien et ont la forme d'un prisme triangulaire, quelquefois légèrement courbé en ogive. On en voit un assez grand nombre au musée de Saverne. Quelques-unes de ces stèles sont ornées de feuillages, et elles sont toutes percées en bas par une ouverture ogivale ou semi-circulaire qui communique avec la cavité renfermant les urnes funéraires (fig. 528). Les tombeaux trouvés à Liverdun, en Lorraine, ont amené la découverte d'une multitude d'objets gallo-romains, vases, médailles, objets de toilette, tels que bijoux, colliers, peignes, etc., qui nous initient à la vie intime des anciens.

Les sarcophages romains sont souvent décorés de bas-reliefs dont le sujet se rattache presque toujours à la vie future, bien que la scène soit toujours présentée sous une forme mythologique. Très souvent les centaures sont représentés comme les conducteurs des âmes, qu'ils charment par leur musique.

Dans un assez grand nombre de monuments, le grand voyage s'accomplit par mer : ce sont alors les tritons, les hippocampes, les néréides ou les dauphins qui portent en croupe le voyageur qu'ils conduisent aux îles Fortunées. Les âmes sont généralement représentées avec des ailes de papillon : quelquefois même elles prennent la forme d'un papillon véritable. Sur un monument funèbre on voit un oiseau qui cherche vainement à saisir avec son bec un papillon qui lui échappe et s'envole; c'est un emblème de l'âme qui échappe à la mort.

La même idée se représente sous toutes ses formes et la fable de



Fig. 528. — Stèle de Saverne.

Prométhée délivré des souffrances qu'il avait endurées est un symbole qu'on rencontre assez souvent sur les sarcophages du IIIe et du IVe siècle.

La tête redoutée de Méduse, qui éloigne les maléfices, se présente quelquefois sur les monuments. La Mort, sous la forme d'un squelette ou d'une figure décharnée, si fréquente au moyen âge, est, au contraire, très rare dans l'antiquité. On voit pourtant sur un tombeau de Pompéi un squelette qui pare une femme avec des bandelettes et des rubans, et un cippe du musée de Naples montre un squelette de la bouche duquel s'échappe un papillon. La forme que prend habituellement la

Mort est un petit génie qui tient un flambeau renversé. Les attributs bachiques sont également très fréquents sur les sarcophages, parce que la mort est assimilée au sommeil, et que le sommeil le plus doux est celui que cause l'ivresse. Les masques scéniques apparaissent fréquemment aux angles des sarcophages, parce que la vie est assimilée à un rôle que l'homme est appelé à jouer quand il est sur la terre. Comme la vie est un composé de plaisirs et de peines, on voit quelquefois d'un côté un masque comique et de l'autre un masque tragique. La présence des Muses dans les monuments funèbres se rattache également au rôle que le défunt a joué pendant sa vie, car elles sont les inspiratrices du théâtre.



Fig. 529. — Tombeau d'un fabricant de lanternes.

Une autre série de monuments se rapporte à la vie de famille et montre le banquet funèbre des époux. Si c'est le tombeau d'un enfant, on exprime la tendresse de ses parents par des oiseaux qui veillent sur un nid et apportent la nourriture à leurs petits, ou par d'autres emblèmes analogues.

Quelques tombeaux rappellent les instruments de travail des artisans. C'est ainsi que, dans un petit village près de Capoue, on a trouvé un tombeau élevé par un certain *Marcus Hordonius Philargurus Labeo*, fabricant de lanternes, à sa femme *Flavia Claudia Philumena*. Outre le titre bien exprimé de la profession, *lanternarius*, on trouve encore sur le monument un signe bien caractéristique, une petite lanterne dans son enveloppe (fig. 529).

Sur un tombeau découvert à Antibes (fig. 530), on lit une inscription ainsi conçue : « Aux mânes de l'enfant Septentrion, âgé de douze ans, qui, sur le théâtre d'Antipolis, dansa deux jours et sut plaire. »

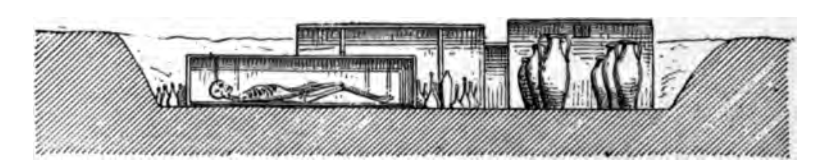
L'usage d'enterrer les morts et celui de les brûler a existé simultanément dans toute l'antiquité. De là vient que, dans les mêmes localités, on trouve souvent des urnes destinées à contenir des cendres, et des sarcophages renfermant des corps. Mais comme les Gaulois ne brûlaient pas les morts, l'habitude de les enterrer a toujours prévalu chez eux, même sous la domination romaine. On avait l'habitude de couvrir le défunt des vêtements et des bijoux qu'il avait en mourant et de placer près de lui les objets dont il avait fait usage pendant sa vie. De là aussi vient la grande quantité d'objets que l'on trouve dans les tombeaux gallo-romains.



Fig. 530. — Tombeau d'un danseur.

La figure 531 nous montre la coupe d'un tombeau gallo-romain trouvé près de la ville de Saint-Médard-des-Prés, en Vendée, par M. Benjamin Fillon. On y voit très-bien la place qu'occupaient les urnes et les vases funéraires auprès du défunt, dont le corps est couché dans sa bière.

L'usage des vases funèbres se montre en Italie comme en Grèce et en général dans tout le monde antique. Il en est de même des lampes, dont on a retrouvé une très-grande quantité dans les tombeaux romains.


Fig. 531. — Tombeau gallo-romain (Coupe).

Le feu était pour les anciens l'emblème de la vie, parce que la flamme remue sans cesse et semble vouloir monter vers le ciel. L'usage des lampes déposées dans les tombeaux se rattache à l'idée de la vie future. Dans les monuments consacrés à la sépulture des grandes familles, un serviteur préposé à la garde du monument avait en même temps pour mission d'entretenir le feu de la lampe funèbre. La forme et la déco-

ration de ces lampes sont d'une grande variété. Nous en signalerons quelques-unes à cause de leur caractère plus particulièrement funèbre.

La lampe représentée sur la figure 532 est décorée d'une statuette d'Hercule en Cupidon. Le héros qui avait élevé lui-même le bûcher sur lequel son corps avait été brûlé sur le mont Œta, et qui s'était ensuite élevé au rang des dieux, semblait éminemment propre à décorer un monument funéraire. L'union de l'Amour avec Psyché, symbole de l'âme humaine, suffirait pour expliquer la présence de Cupidon sur les mêmes monuments. Mais, dans une foule de cas, Cupidon et Hercule sont confondus dans un type commun qui réunit les attributs des deux divinités.



Fig. 532. — Lampe funèbre.

La figure 533 nous offre un très-curieux exemple de cette association. Pour accentuer davantage son caractère d'Hercule, l'artiste lui a donné la peau du lion de Némée, qui vient se croiser sur sa poitrine ; mais les deux grandes ailes sont un attribut de Cupidon, surtout lorsqu'il est considéré dans son caractère funèbre.

Un grand nombre de lampes qui ne sont ornées d'aucune décoration funèbre ont été également retrouvées dans les tombeaux. On déposait à titre de meubles divers objets qui avaient appartenu au mort, mais qui n'avaient pas pour cela une destination funéraire. On range ordinairement parmi les lampes funèbres celles qui, par leur forme, ne semblent pas avoir été d'un emploi journalier. Celle qui est représentée sur la figure 534 n'a pas de poignées.

L'usage de placer une lampe à côté du mort était universelle dans

l'antiquité : il a persisté dans les premiers temps du christianisme, puisque nous le retrouvons dans les catacombes.

Les lampes se plaçaient quelquefois sur le cercueil qui contenait le corps ou les cendres du défunt. Pétrone, en parlant d'une femme qui s'obstine à vouloir rester dans le caveau où on venait de déposer les restes de son mari, ajoute : « Une servante fidèle l'avait accompagnée dans sa triste retraite, mêlant ses larmes à celles de sa maîtresse, et ranimant la lampe placée sur le cercueil toutes les fois qu'elle était prête à s'éteindre. »


Fig. 533. — Lampe funèbre.

Il arrivait en effet quelquefois que des veuves, ne se contentant pas des signes ordinaires de la douleur, comme de marcher, les cheveux épars, à la suite du char funèbre, ou de se meurtrir les seins devant tous les assistants, accompagnaient le défunt jusqu'à sa dernière demeure, dont on ne pouvait ensuite les arracher qu'à grand peine. Ces signes extérieurs de désolation, qu'ils fussent sincères ou simulés, prouvent l'importance que l'antiquité attachait aux rites funèbres, et expliquent pourquoi la privation de funérailles était un châtiment réservé aux criminels. Ceux-ci n'avaient pas droit à la sépulture, et on était obligé de mettre des soldats préposés à la garde des malheureux qui avaient subi la peine capitale, pour empêcher leurs parents ou leurs amis d'enlever le corps et de l'ensevelir ensuite.


Fig. 534. — Lampe funèbre.

La privation de sépulture était la conséquence ordinaire du supplice de la croix, que l'on regardait comme infamant. Les récits évangéliques prouvent néanmoins que les amis d'un crucifié obtenaient quelquefois l'autorisation de déposer son corps dans un tombeau. « Et le soir étant venu, dit saint Matthieu, un homme riche, nommé Joseph, qui était d'Arimathie, et qui avait aussi été disciple de Jésus, vint vers Pilate et demanda le corps de Jésus; et Pilate commanda

qu'on le lui donnât. Ainsi Joseph prit le corps et l'enveloppa dans un linceul blanc; et le mit dans son sépulcre qui était neuf et qu'il avait fait tailler pour lui-même dans le roc; et ayant roulé une grande pierre à l'entrée du sépulcre, il s'en alla. »

Les Catacombes chrétiennes. — Peu d'années avant la naissance de Jésus-Christ, plusieurs milliers de Juifs furent transportés à Rome par suite des victoires de Pompée. Le terrain où était leur cimetière se trouvait sur les flancs d'une colline près du mont Janicule, et les pre-

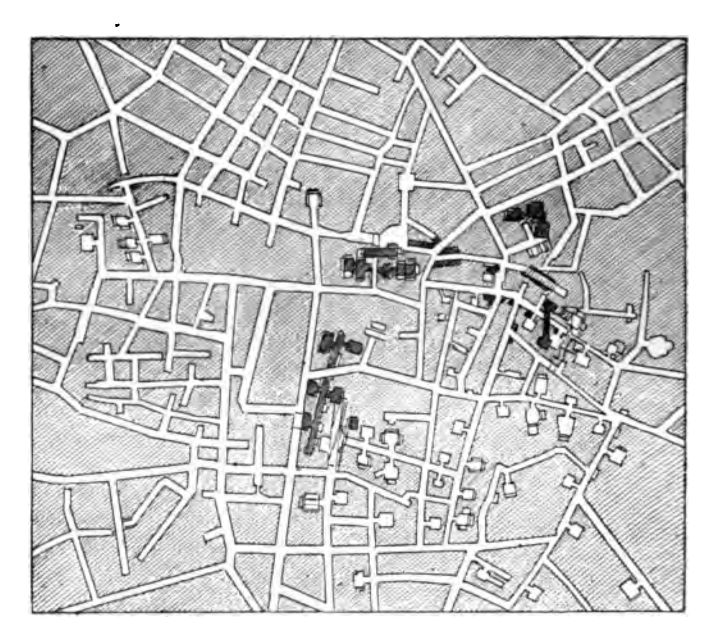


Fig. 535. — Catacombe Sainte-Agnès.

miers chrétiens qui vinrent s'établir à Rome, étant absolument confondus avec les Juifs, furent inhumés dans le même terrain. Mais quand les chrétiens furent plus nombreux, ils eurent des cimetières particuliers, dont l'entrée était généralement dans le domaine de l'un d'eux. Le respect que les païens portaient aux morts pouvait transformer ces cimetières en asile les jours de persécution; mais ils n'étaient point construits en vue de la célébration du service divin, et ils ont toujours été employés comme lieu de sépulture. On y rencontre néanmoins de véritables chapelles; on offrait d'ailleurs le sacrifice eucharistique sur le tombeau de

ceux qui avaient versé leur sang pour la foi. Ces cimetières, qui sont tous creusés sous le sol, sans aucun monument extérieur, ont reçu le nom de *catacombes*. « Les cimetières des anciens chrétiens de Rome, que l'on appelle catacombes, dit M. de Rossi, occupent une zone d'environ deux ou trois kilomètres autour de Rome. Leur étendue est prodigieuse,

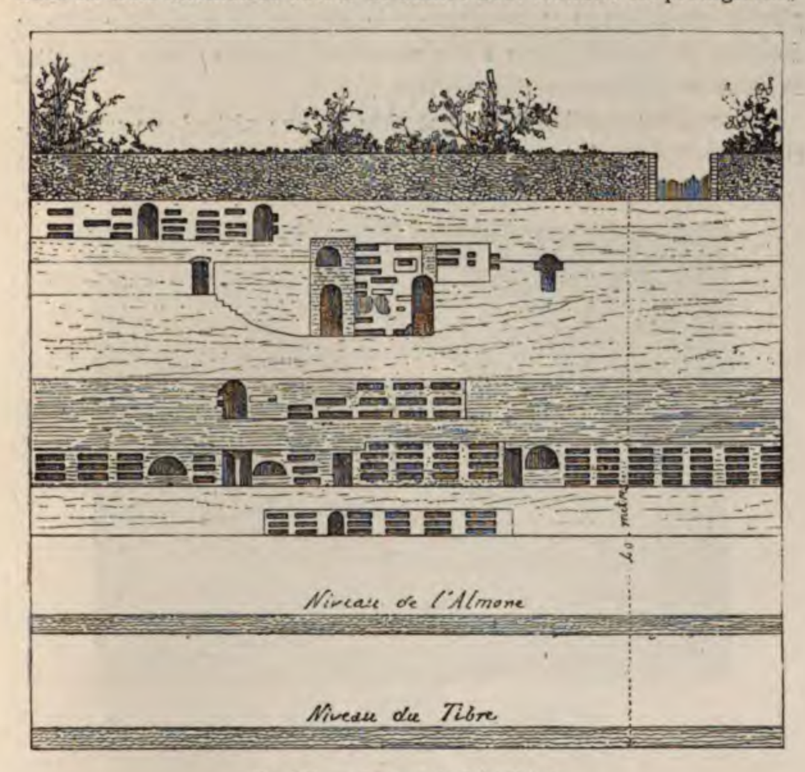


Fig. 536. — Sections de Saint-Calixte.

non pas dans la superficie du sol entamé, mais bien dans la quantité de galeries creusées à différents niveaux, quelquefois à quatre ou cinq étages les unes sous les autres. Il a été calculé exactement que dans un espace carré ayant cent vingt-cinq pieds romains de côté il n'y a pas moins de sept à huit cents mètres de galeries; la somme totale de toutes les lignes d'excavation semble monter au chiffre énorme de cinq cent quatre-vingts kilomètres, la longueur de l'Italie. D'après les légendes populaires, et même d'après l'opinion des savants, on a longtemps considéré ces catacombes comme toutes liées entre elles et formant un réseau non interrompu autour de Rome. Mais les conditions géologiques

et hydrauliques du sol donnent un démenti formel à cette hypothèse, et ont imposé des limites infranchissables aux nécropoles souterraines, qui sont restées séparées les unes des autres. »

La figure 535, qui représente le plan d'une catacombe, montre la disposition de ce genre de cimetière. Des galeries très-étroites et remplies de tombeaux se croisent ensemble comme les rues d'une ville et donnent quelquefois accès à des chambres (*cubicula*) dans lesquelles se trouvaient également des tombeaux.

Le tombeau chrétien des catacombes est une niche juste assez spacieuse pour recevoir un cadavre, et disposée dans les parois latérales



Fig. 537. — Chapelle Sainte-Cécile.

d'une longue galerie creusée dans le roc; chaque paroi reçoit plusieurs niches au-dessus l'une de l'autre, et les galeries elles-mêmes sont superposées, comme le montre la figure 536, qui représente le cimetière Saint-Calixte.

La catacombe de Saint-Calixte, la plus vaste de toutes celles qui entourent Rome, a sa porte d'entrée à droite de la voie Appienne. Elle est à plusieurs étages; on y descend par un large escalier, qui fut probablement construit après Constantin, quand les pèlerins venaient en foule visiter les catacombes : leurs pieuses mains ont gravé sur la muraille de nombreuses inscriptions dont plusieurs sont conservées. Ce sont tantôt des noms propres, tantôt des souhaits. On y voit une crypte

où se trouvent les pierres sépulcrales de plusieurs anciens papes, et qui a conservé l'autel sur lequel on célébrait la messe. Un couloir

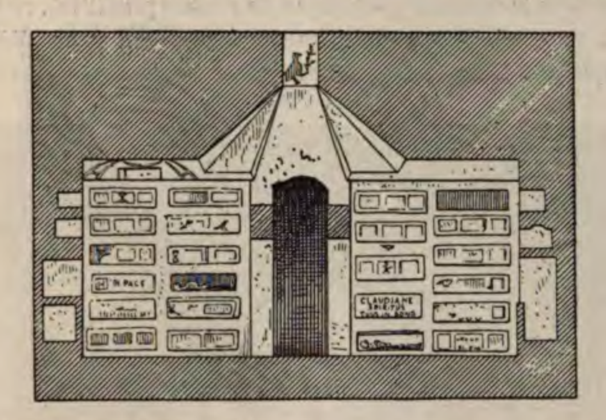


Fig. 538. — Section de chambre dans la catacombe des saints Marcellin et Pierre.

étroit conduit de cette crypte à la chapelle Sainte-Cécile, sanctuaire



Fg. 539. — Cubiculum Sainte-Agnès.

découvert par M. de Rossi et qui est un des points les plus intéressants des catacombes (fig. 537).

On donne le nom de *cubicula* aux chambres dans lesquelles sont

disposés les tombeaux. Quelques-unes de ces chambres renferment le tombeau d'un martyr; à l'anniversaire de sa mort (qu'on appelait la *naissance* dans le langage symbolique de l'Église primitive), cette tombe devenait un autel où les chrétiens se réunissaient pour célébrer les saints mystères. L'air et la lumière arrivaient dans ces chambres au



Fig. 540. — Crypte de saint Corneille.

moyen d'une ouverture communiquant avec la surface du sol, comme le montre la figure 538, qui représente une section de chambre dans la catacombe des saints Marcellin et Pierre.

Les figures que nous venons de voir montrent un grand nombre de tombes superposées dans les parois des murs d'une salle. Il y a aussi

des caveaux qui semblent avoir appartenu plus spécialement à une famille, car le nombre des tombes y est beaucoup plus restreint : la figure 539, qui montre un *cubiculum* du cimetière de Sainte-Agnès, offre un exemple de ces salles peu remplies, mais où les fidèles se réunissaient peut-être pour recevoir un enseignement religieux ou pour assister à certaines cérémonies.

La figure 540 nous fait bien comprendre la transition d'une chambre à une autre; on voit au fond un couloir qui coupe le premier transversalement pour s'engager dans des directions différentes. Cette figure représente la crypte de saint Corneille, pape et martyr : elle fut découverte en 1852 par M. de Rossi avec l'inscription de son tombeau. Sur des peintures byzantines d'une date postérieure, on voit l'image de saint Corneille et de saint Cyprien, qui ne furent pas martyrisés la même année, mais qui le furent le même mois et le même jour. Cette décoration, du reste, paraît avoir été refaite sur une peinture plus ancienne.

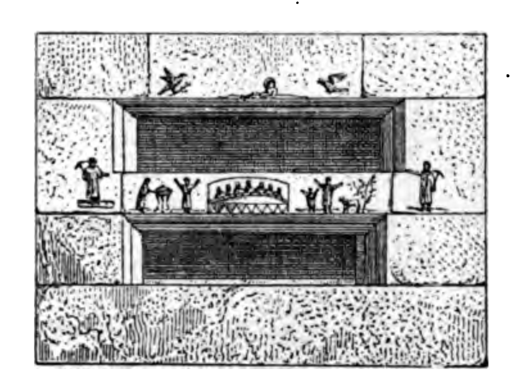


Fig. 541.
Décoration d'une tombe dans les catacombes.

En effet, un assez grand nombre de tombeaux ont été décorés de peintures, et c'est dans les catacombes de Rome qu'on peut étudier les premiers bégayements de l'art chrétien. La disposition des peintures aussi bien que les sujets qu'elles représentent offrent, au double point de vue de l'art et de l'histoire, un intérêt tout particulier.

La figure 541 montre une décoration sépulcrale peinte entre deux tombes superposées. Le repas des chrétiens (l'agape) est figuré au centre de la composition. A gauche est un trépied portant le pain et le poisson, entre une orante qui lève les bras dans l'attitude consacrée et un prêtre qui consacre les offrandes. A droite, Abraham est peint au moment où il va sacrifier son fils Isaac. Enfin, de chaque côté, un fossoyeur debout tient en main son instrument et étend le bras vers la scène peinte au centre.

On donne le nom d'*arcosolium* à un genre particulier de tombeaux

qui sont surmontés d'une niche voûtée en demi-cercle. Quelques-uns de ces tombeaux sont ornés d'une décoration assez riche. La figure 542 nous montre un arcosolium du cimetière de Prétextat qui passe pour un des plus anciens. La décoration de cet arcosolium paraît remonter au deuxième siècle de notre ère. Quatre guirlandes s'enroulent autour de la voûte, et au-dessous d'elles se déroule une longue fresque



Fig. 542. — Arcosolium.

représentant des moissonneurs. Enfin, plus bas et dans l'arc de la voûte, il y avait une scène champêtre au centre de laquelle était peint le *Bon Pasteur*. Mais cette peinture a été presque entièrement détruite par les chrétiens d'un âge postérieur, qui, désireux de reposer auprès des martyrs, percèrent la muraille pour y établir une tombe (fig. 542). Sur le bord de la niche où est cette tombe, on voit une inscription dont le sens est : « Que Janvier, Agatopus, Félicissimus, martyrs, rafraîchissent l'âme de..... »

Au cimetière de Domitille, le Christ est représenté assis au milieu de ses disciples. Malheureusement la peinture a éte fort endommagée par un tombeau qu'on a creusé dans le mur de telle façon qu'il tronque

toutes les figures (fig. 543). La voûte de cet arcosolium est décorée de vignes avec de petits génies vendangeurs, analogues à ceux qu'on

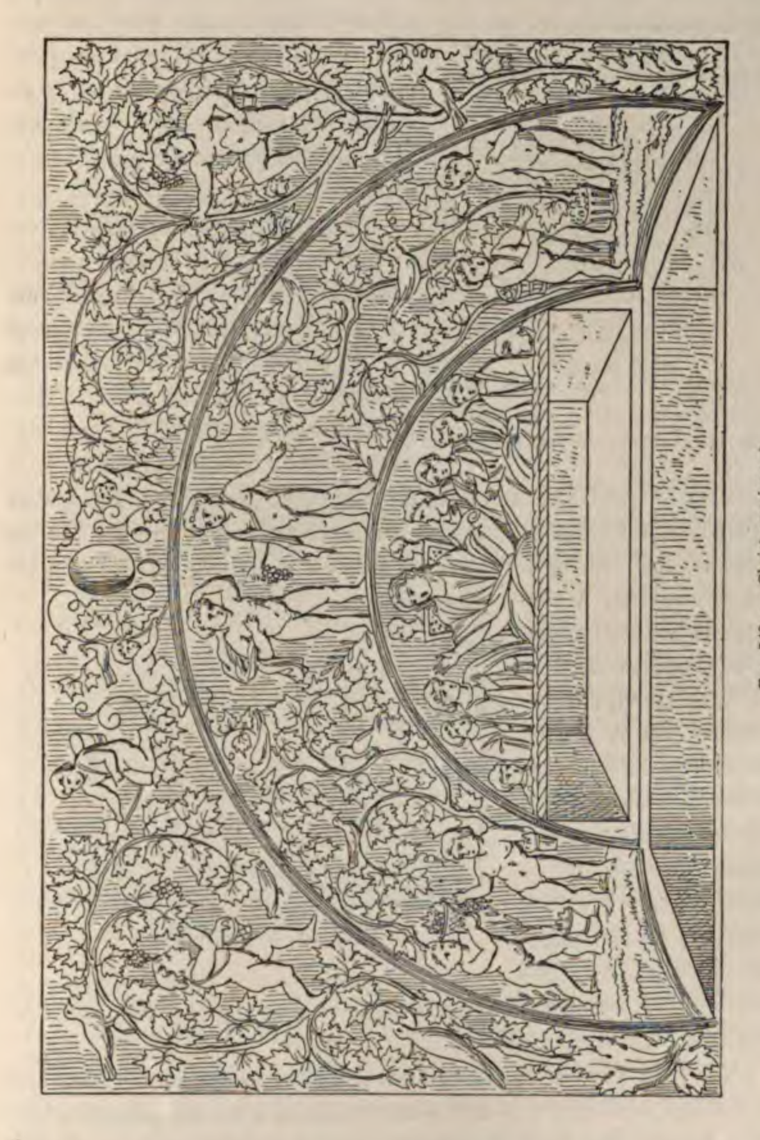


Fig. 543. — Christ enseignant.

voit si souvent sur les monuments païens. Mais la vigne n'est pas seulement ici un ornement capricieux; elle devient un emblème chré-

tien, et les colombes qu'on voit sur ses rameaux représentent les fidèles que le Saint-Esprit anime de son souffle.

Les emblèmes chrétiens forment une sorte de langue hiératique dont la signification est souvent difficile à comprendre pour un moderne, mais qui avait pour les premiers chrétiens l'avantage de présenter une sorte d'énigme dont leurs ennemis ne pouvaient pénétrer le sens caché.



Fig. 544. — Caricature d'un crucifié.

Un fait curieux à observer c'est que les scènes de la Passion n'apparaissent jamais sur les monuments chrétiens antérieurs à Constantin, et que la plus ancienne représentation connue d'une mise en croix se rapporte à une caricature païenne (fig. 544). Cette caricature, tracée à la pointe sur le stuc d'une muraille, dans le palais des Césars, représente un personnage à tête d'âne attaché à une croix : on sait en effet que les chrétiens, dont les mystères étaient tenus très secrets, ont été accusés d'adorer un âne. A côté du personnage crucifié est un homme debout, avec une inscription en caractères très-irréguliers dont le sens est : «Alexamène adore son Dieu ». Cette caricature a probablement été faite par un soldat païen qui voulait se moquer de son camarade chrétien; car l'endroit où elle a été trouvée paraît être l'emplacement d'une salle qui servait de corps de garde.

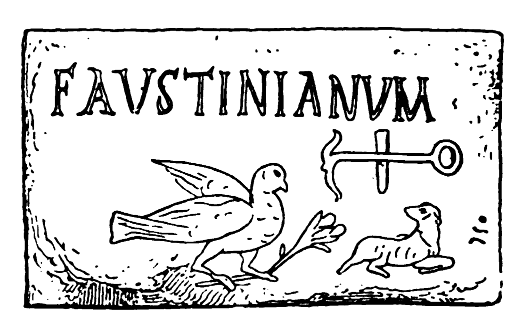


Fig. 545. — Pierre tombale.

L'*ancre*, la *colombe* et l'*agneau* ont dans le symbolisme chrétien une signification déterminée et dont l'interprétation n'est pas douteuse. Une pierre tombale (fig. 545), tirée de la crypte de Lucine, présente les trois emblèmes réunis. On remarquera que l'*ancre* est traversée par une barre, ce qui forme une image secrète de la croix, fondement de l'es-

pérance chrétienne. La *colombe* est un symbole de l'âme chrétienne, et l'*agneau* indique un membre du troupeau dont Jésus est le chef.

C'est parmi les chrétiens d'Alexandrie que l'emblème du *poisson* a pris naissance. On avait remarqué que si l'on prend l'un après l'autre les lettres initiales de vingt-sept vers sibyllins, elles forment, en les rapprochant, cinq mots grecs signifiant *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur*; en réunissant ensuite la première lettre de chacun de ces mots, on a un mot (ἰχθύς) qui signifie *poisson*. Le poisson est devenu ainsi un emblème secret de ralliement pour les chrétiens, et saint Clément d'Alexandrie les engage à le faire graver sur leurs cachets.



Fig. 546. — Pierre sépulcrale.

Une pierre sépulcrale, trouvée dans un cimetière de la voie latine, montre l'emblème du bon pasteur sous celui du poisson (fig. 546).



Fig. 547. — Coupe de la Bibliothèque Vaticane.

La figure 547 montre le fond d'une coupe antique de la bibliothèque Vaticane dont la décoration doit être postérieure à Constantin. On y voit le Christ entre saint Pierre et saint Paul. Au-dessous on retrouve le Christ sous la forme d'un agneau placé sur le mont Sion, d'où coulent les quatre fontaines évangéliques unies dans le mystique Jourdain (*Jordane*). Les Juifs et les Gentils s'avancent vers la montagne, venant de Jérusalem (*Jerusale*) et de Bethléem (*Becle*) : ils ont tous pris la forme d'un agneau, suivant un usage assez fréquent parmi les premiers chrétiens, et dont nous retrouverons plus loin une autre application sur le sarcophage de Junius Bassus, représenté figure 550.

Les traditions païennes, transformées par le christianisme, s'unissent souvent dans les catacombes aux traditions chrétiennes, et forment ensemble un symbolisme qui paraît un peu obscur aujourd'hui, mais



Fig. 548. — Orphée.

qui était familier aux chrétiens des premiers siècles. Nous en avons un



Fig. 549. — Sarcophage représentant Ulysse et les Sirènes.

exemple dans la figure 548, qui représente une décoration tirée du cimetière de la voie Ardéatine. Orphée, charmant les bêtes féroces par

ses accords, occupe le centre de la composition, et devient l'image du Christ, auteur de l'harmonie universelle. Parmi les sujets qui com-

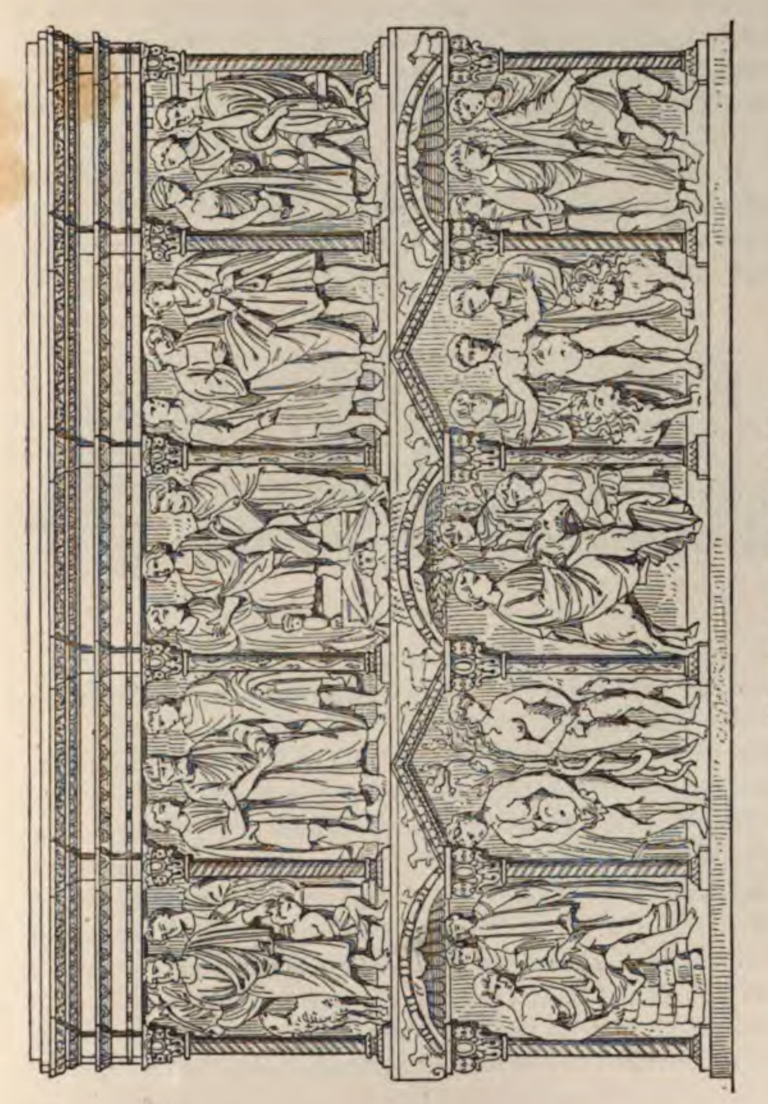


Fig. 550. — Sarcophage de Junius Bassus.

posent l'encadrement, on reconnaît aisément, Daniel dans la fosse aux lions, la résurrection de Lazare, Moïse frappant l'eau du rocher, etc.

Les fables les plus populaires du paganisme sont facilement acceptées par les chrétiens, quand ils y trouvent une signification qui peut se rattacher à leur croyance. C'est ainsi que sur un sarcophage découvert dans la crypte de Lucine on voit Ulysse attaché au mât et échappant par là aux sirènes, personnification des séductions dangereuses. Le mât est ici un emblème de l'Église, et le chrétien qui y demeure attaché devient par là inaccessible aux tentations (fig. 549). Cependant le plus souvent les sujets des sarcophages chrétiens sont tirés de l'Ancien ou du Nouveau Testament : nous citerons pour exemple le fameux sarcophage de Junius Bassus, sur lequel on a lu l'inscription suivante : « Junius Bassus, qui vécut quarante-deux ans et deux mois. Dans l'année où il était préfet de la ville, il alla à Dieu, néophyte. » Ce

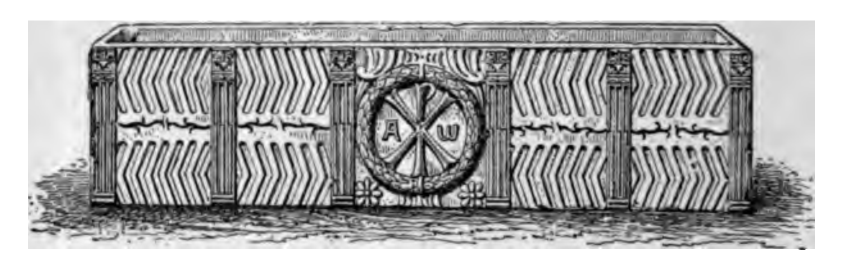


Fig. 551. — Sarcophage chrétien.

personnage, qui mourut l'an 359 est un des premiers grands patriciens qui aient embrassé le christianisme.

Son sarcophage (fig. 550) est en marbre blanc et divisé en compartiments séparés par des pilastres et représentant divers sujets ; on reconnaît dans le registre supérieur le *sacrifice d'Isaac*, l'*arrestation de saint Pierre*, *la loi donnée aux Apôtres*, *le Christ emmené par les Juifs*, la *condamnation par Ponce-Pilate*, et dans le registre inférieur *Job et sa femme*, *Adam et Ève*, l'*entrée du Christ à Jérusalem*, *Daniel dans la fosse aux lions* et *saint Paul conduit au supplice*. Ce que notre gravure n'a pu rendre qu'imparfaitement à cause de son exiguïté et de l'état fruste du monument, ce sont les petits moutons placés sur les frises des cinq arches qui divisent la partie inférieure du monument. Tous ces agneaux ont une signification symbolique : l'un fait jaillir l'eau du rocher, un autre ressuscite Lazare, etc.

A l'époque où le christianisme triomphant peut se montrer ostensiblement, on voit des sarcophages d'une grande richesse décorative

(fig. 551 et 552). Leur forme ne diffère pas essentiellement de celle qui était employée pour les sarcophages des païens. Mais, à défaut de sujets

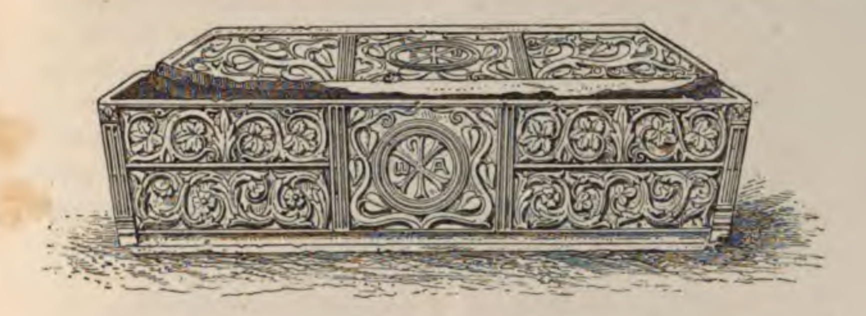


Fig. 552. — Sarcophage chrétien.

se rattachant à leur culte ou à leurs traditions, on voit toujours un emblème où le monogramme du Christ occupe la place d'honneur au milieu du monument.

L'usage païen de déposer dans les tombeaux des fioles ou des lampes

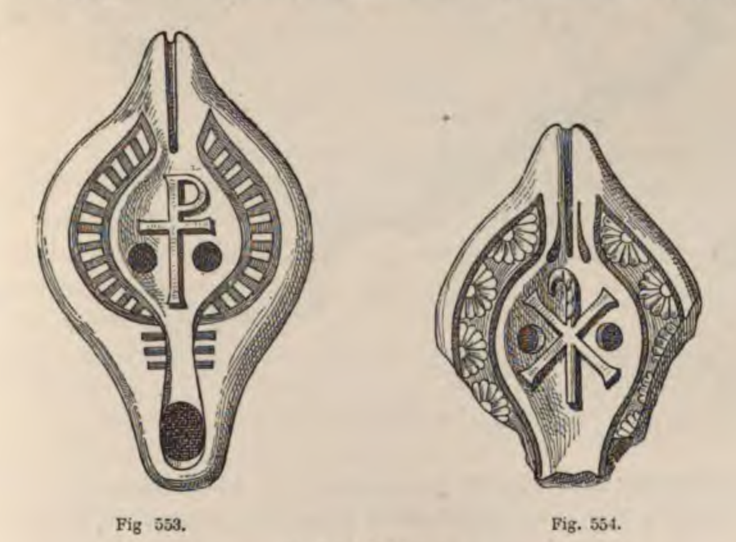


Fig 553. Fig. 554.

Lampes chrétiennes.

se retrouve également dans les premiers temps du christianisme. De même que les sarcophages, les lampes chrétiennes se font aisément reconnaître par l'emblème qui les décore (fig. 553 et 554).

III

L'ITALIE MÉRIDIONALE

La Sicile. — La Grande-Grèce. — L'Apulie. — La Messapie. La Lucanie. — Le Brutium.

La Sicile. — La Sicile (fig. 555) est le sol classique de la mythologie, au moins autant que la Grèce propre. L'île elle-même fait en quelque sorte partie de la mythologie : si elle occupe la place que nous



Fig. 555. — La Sicile.

lui voyons sur la carte, c'est que, dans la lutte des dieux contre les fils de la terre, elle a été lancée sur le géant Encelade, qu'elle écrase de son poids. Le géant vomit encore des flammes par le cratère de l'Etna, et, si le pays est sujet aux tremblements de terre, c'est qu'Encelade se démène parfois dans la position gênante où le courroux des dieux le retient depuis tant de siècles. C'est aussi dans les forges de l'Etna que Vulcain forge les foudres de Jupiter avec l'aide de ses hideux cyclopes.

Au centre de l'île est la plaine d'Enna, où habite Cérès : c'est là que sa fille Proserpine a été enlevée par Pluton, tandis qu'elle jouait avec ses jeunes compagnes et cueillait des fleurs dans la prairie. « Enna, dit Cicéron, est sur une hauteur qui domine tout au loin. A son sommet est un large plateau arrosé par des eaux qui ne tarissent jamais. Elle est isolée et comme détachée de toutes parts; elle est partout environnée de lacs, de bois sacrés, où les fleurs les plus agréables se renouvellent dans toutes les saisons de l'année. Le seul aspect des lieux semble attester ce que nous avons appris dès notre enfance sur l'enlè-





Fig 556. Fig 557.

Médaillon de Syracuse.

vement de la jeune déesse. En effet on aperçoit à peu de distance une caverne ouverte au nord; c'est de là, dit-on, que le dieu des enfers sortit tout à coup sur un char et vint enlever Proserpine. » Les dernières traces des temples de Cérès et de Proserpine ont disparu depuis longtemps de cette contrée, et les récits des poëtes sont les seuls souvenirs qu'on puisse y évoquer.

L'art cependant est venu en aide aux poëtes, et le fameux médaillon de Syracuse, où l'on voit Proserpine, déesse des moissons, avec des poissons dans le champ, est un chef-d'œuvre comparable à ce que l'antiquité a produit de plus beau (fig. 556-557).

Historiquement les premiers habitants de la Sicile paraissent avoir été les Sicanes, ou Sicules, venus de l'Italie, mais la Sicile a reçu très-anciennement des colonies phéniciennes, qui se sont établies sur le littoral, et plus tard des colonies grecques, qui fondèrent la plupart des grandes villes de la côte et arrivèrent promptement à un haut degré de prospérité et de civilisation. Ces différents peuples ont laissé des traces de leur passage sur le sol sicilien : on regarde comme appartenant

aux plus anciens habitants les constructions de Céphalu et les excavations souterraines de l'île, et l'on a retrouvé aussi quelques sépultures phéniciennes. Les Grecs ont élevé partout de splendides monuments dont il reste des ruines imposantes : la sculpture y apparait dès le début et encore toute imprégnée de traditions orientales, comme on le voit aux métopes archaïques de Sélinonte.

Les monnaies grecques de la Sicile sont extrêmement nombreuses. Parmi les emblèmes qui les caractérisent, il y en a un fort singulier qui se rapporte à la forme triangulaire de l'île. Il représente trois jambes sans corps mais reliées ensemble et qui paraissent courir l'une après l'autre. Le bout du pied fait allusion à chacune des pointes du triangle (fig. 558-559). Les emblèmes maritimes sont également très-fréquents : ce sont habituellement des poissons, un fragment de navire ou bien le trident de Neptune.



Fig. 558. Fig. 559.
Monnaie de Syracuse.

La décadence de la Sicile date des guerres puniques : les Carthaginois ont détruit un grand nombre des plus belles cités grecques ; les Romains ont achevé de ruiner celles qui restaient. Strabon nous dépeint l'état de l'île au siècle d'Auguste. « Dans l'intérieur, dit-il, on ne trouverait guère aujourd'hui que des habitations de bergers, car il n'y a plus, que je sache, de vrai centre de population, ni à Himéra, ni à Géla ni à Callipolis, ni à Sélinonte, ni à Eubœa, etc, toutes villes dont l'origine est grecque. Quant aux villes fondées par les Barbares, comme l'était Camici, elles ont aussi pour la plupart complétement disparu. Frappé de cet abandon du pays, de riches Romains se rendirent acquéreurs des montagnes et de la meilleure partie des plaines et livrèrent ces terres à des éleveurs de chevaux, de bœufs et de brebis, leurs esclaves. Mais la présence de cette nouvelle population fit courir plus d'une fois aux Siciliens de grands dangers ; car ces pâtres, qui ne s'étaient d'abord livrés qu'à des brigandages isolés, individuels, finirent par former des bandes qui portèrent la dévastation jusque dans les villes, comme l'atteste l'occupation d'Enna par la bande d'Eunus. De nos jours, tout dernièrement même, on a amené à Rome un certain Sélurus, dit *le fils de l'Ætna*, parce qu'à la tête d'une véritable

armée il avait longtemps couru et dévasté les environs de cette montagne, et nous l'avons vu dans le cirque, à la suite d'un combat de gladiateurs, déchiré par les bêtes ».

Malgré son état de décadence, la Sicile était comme un grenier d'abondance pendant toute la durée de l'empire romain, et ses villes déchues ou ruinées étaient continuellement visitées par les jeunes gens de grande famille qui venaient admirer les monuments encore debout ou jouir de la beauté des sites. Le mont Ætna était particulièrement fréquenté par les touristes qui voulaient faire l'ascension du volcan. Au pied même de la montagne était *Catane*, qui, malgré les destructions causées par le volcan et par les guerres, a conservé d'importantes antiquités. L'amphithéâtre, un des plus grands qu'ait élevés l'antiquité, est en partie recouvert par la lave et par des construction modernes. Le théâtre était bâti sur le penchant d'une colline : les fondements grecs, découverts en 1864, supportaient un édifice de construction romaine : les colonnes et les bas-reliefs qui le décoraient ont été enlevés, avec une grande partie des matériaux, pendant le moyen âge, pour la construction de la cathédrale. Près de là on trouve les restes d'un odéon, aujourd'hui presque entièrement recouvert par des habitations privées. On a trouvé aussi à Catane des bains et des sépultures romaines.





Fig. 560. Fig. 561.
Monnaie de Messine.

Messine (fig. 560-561) a été, sous ce rapport, moins favorisée et n'a laissé aucune ruine. Les monnaies de cette ville présentent une très-grande variété, mais le lièvre courant est l'emblème qu'on y trouve le plus souvent.

Entre Catane et Messine était *Taormina*, ville fondée au IVe siècle avant Jésus-Christ par les habitants de Naxos, et dont il reste un théâtre fort curieux parce qu'il est un des mieux conservés que nous ait laissés l'antiquité. Il pouvait contenir 35,000 personnes, ce qui laisse présumer une population considérable pour cette ville, qui n'eut jamais une grande importance historique.

Non loin de là on trouvait *Naxos* (fig. 562-563) et *Mégare*, que Strabon regarde comme les plus anciennes colonies grecques de la Sicile. Ces villes n'ont pas de ruines; mais on en a conservé de belles médailles.

Examinons maintenant ce qui reste de l'ancienne *Syracuse* (fig. 564). La ville moderne est tout entière renfermée dans l'île d'Ortygie, qui contient la fontaine Aréthuse, célèbre dans la mythologie et qui maintenant est le rendez-vous des blanchisseuses de la ville. La cathédrale est bâtie sur l'emplacement d'un édifice antique qu'on croit avoir été le temple de Minerve ; il en reste encore des colonnes engagées dans la maçonnerie. Ce temple, dont Cicéron vante la magnificence et qui fut dépouillé par Verrès, paraît avoir été



Fig. 562. Fig. 563.
Monnaies de Naxos.

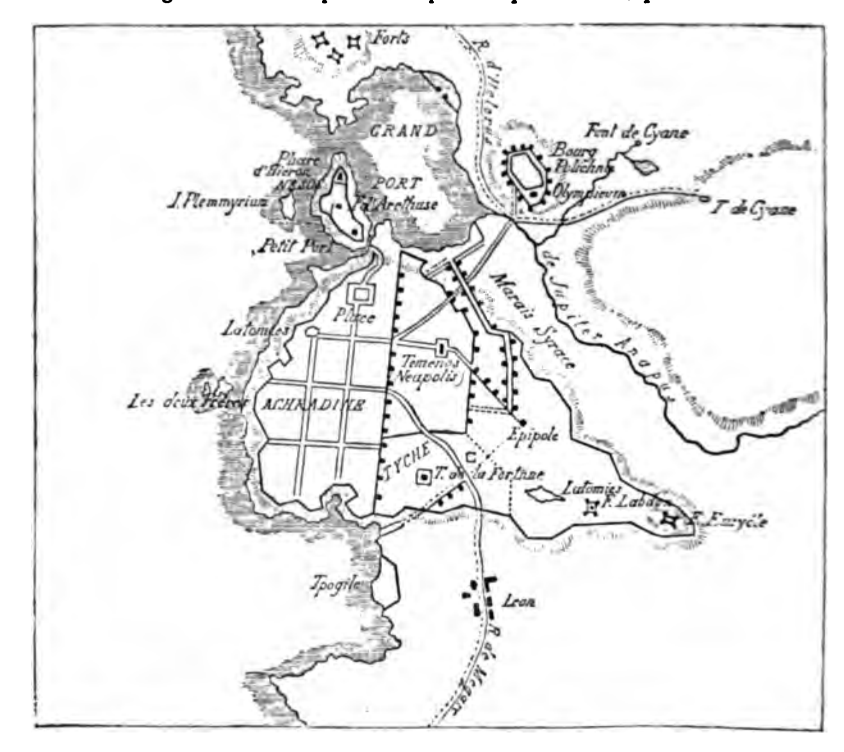


Fig. 564. — Plan de Syracuse.

construit sur un type analogue à ceux d'Agrigente et de Pæstum. Près de là était le temple de Diane, dont les restes sont enclavés dans une maison particulière.

L'Achradine, plateau complétement désert aujourd'hui, était la partie la plus peuplée de la ville antique. Ce quartier, fortifié par de hautes murailles dont les restes subsistent encore, renfermait la place du marché avec ses colonnades, la Curie et divers autres monuments. On y a retrouvé des bains, de vastes catacombes qui s'étendaient également sous le quartier de Tyché. Elles forment des rues aboutissant à des carrefours et bordées de columbaria ou niches destinées à ensevelir les morts. Quelques-uns de ces tombeaux portent des emblèmes chrétiens.

Le quartier de Tyché, encore très-peuplé au commencement de l'empire romain, offre néanmoins peu de ruines remarquables Mais il n'en est pas de même de Néapolis, la ville neuve : on trouve là l'amphithéâtre, situé sur une pente de terrain et en partie taillé dans le roc, et le théâtre, également taillé dans le roc et qui était, suivant Diodore, le plus beau de la Sicile. On a calculé qu'il pouvait contenir 24,000 spectateurs, et il en reste une quarantaine de gradins assez bien conservés. On trouve aussi dans Néapolis quelques tombeaux parmi lesquels il faut distinguer ceux qui ont reçu la dénomination assez arbitraire de tombeau de Timoléon et de tombeau d'Archimède.

Vis-à-vis de ces ruines sont les *Latomies,* vastes carrières exploitées par les Syracusains, qui y faisaient travailler leurs prisonniers de guerre, et lesquelles paraissent également avoir servi de prison. La plus importante est celle qui a reçu le nom d'*Oreille de Denys,* par suite d'une tradition d'après laquelle Denys avait fait construire des prisons dont l'acoustique, habilement ménagée, lui permettait d'entendre tout ce qui s'y disait à voix basse.

Le plateau des Épipoles, où était la citadelle, possède des fortifications assez bien conservées. Enfin sur un coteau placé près de la ville. on trouve deux colonnes, seuls restes d'un fameux temple de Jupiter Olympien, où était une grande statue du dieu, couverte par Gélon d'un manteau d'or, que Denys lui enleva, sous prétexte qu'il était trop chaud pour l'été et trop froid pour l'hiver.

La ville de Syracuse est celle où l'art du graveur en médailles paraît avoir été poussé le plus loin. Nous en avons déjà donné des échantillons dans les figures 556, 557, 558, 559. La figure 565-566 nous montre un type différent; elle représente le roi Hiéron II, qui fut l'allié des Carthaginois et s'attira par là la haine des Romains.

Il n'est resté aucune trace de *Géla,* ville autrefois riche et puissante, mais qui avait déjà cessé d'exister au temps d'Auguste. C'est le trop

plein de la population de Géla qui alla fonder *Agrigente*, « la plus belle ville des mortels » selon Pindare. C'est là que le fameux tyran Phalaris mettait, dit-on, des captifs vivants dans un taureau d'airain rougi au feu, où ils expiraient en poussant des cris affreux. Sa cruauté le rendit odieux aux Grecs, qui adoptèrent le gouvernement démocratique. Agrigente atteignit bientôt un haut degré de prospérité, et sa population dépassa 200,000 habitants. Dans une suite de guerres heureuses contre les Carthaginois, les Agrigentins employèrent leurs nombreux prisonniers à faire de gigantesques constructions. Cependant la ville finit par être prise et en partie détruite par Hamilcar. Elle se releva pourtant un moment avec Timoléon, mais elle finit par succomber tout à fait dans sa lutte contre les Romains. Depuis ce temps, Agrigente (aujourd'hui Girgenti) perdit toute son importance, comme la plupart des villes situées sur la côte méridionale de la Sicile.



Fig. 565. Fig. 566.
Monnaie de Hiéron de Syracuse.

Les restes d'Agrigente offrent un spécimen des plus belles ruines connues. Il reste encore seize colonnes debout du temple de Junon, où Zeuxis avait peint la fameuse image de la déesse d'après le modèle des cinq plus belles jeunes filles de la ville. Près de là est le temple dit de la Concorde, remarquable par sa conservation, due peut-être à ce qu'il a servi d'église au moyen âge, et le temple d'Hercule, dont une seule colonne est restée debout au milieu des débris amoncelés. Là était une statue d'Hercule, ouvrage de Myron, dont Cicéron parle comme de la plus belle chose qu'il ait vue. Verrès voulut l'enlever; mais les prêtres, soutenus par le peuple, repoussèrent ses satellites. On trouve ensuite le tombeau de Théron et les fondations du grand temple de Jupiter Olympien, le plus vaste édifice qu'aient jamais construit les artistes grecs. « C'est, dit Diodore de Sicile, le plus grand de tous les temples de la Sicile, et on peut à cet égard le comparer avec les plus beaux qui existent, bien qu'il n'ait jamais été achevé. Sur la façade orientale on a représenté le combat des Géants, ouvrage de sculpture remarquable par sa dimension et sa beauté; la prise de Troie est figurée sur la façade occidentale. »

Les colonnes de cet édifice gigantesque ont un diamètre qui dépasse

de 32 centimètres celui de la colonne Trajane à Rome ou de la colonne Vendôme à Paris, et chacune des cannelures peut servir de guérite à un homme. Le nom de *temple des Géants*, sous lequel cette ruine fut longtemps connue, vient des énormes figures d'Atlantes, dont trois étaient restées debout au XIVe siècle. Un de ces colosses est encore gisant sur le sol, au milieu des colonnes renversées, mais la plus grande partie des pierres de l'édifice a été enlevée pour la construction du môle de Girgenti. Des restes d'un temple de Vulcain, d'un temple d'Esculape, d'un temple de Castor et Pollux, et des débris de l'enceinte fortifiée complètent ce qui reste des ruines d'Agrigente.





Fig. 567. Fig. 568.
Monnaie d'Agrigente.

La ville d'Agrigente plaçait généralement la figure d'un crabe au revers de ses monnaies (fig. 567-568). Ce crabe, quelquefois mis seul, est souvent aussi accompagné d'autres emblèmes, comme le poisson, le lièvre ou le serpent qu'un aigle tient dans ses serres. Le culte de Jupiter est caractérisé sur plusieurs monnaies par l'aigle tenant le foudre du roi des dieux ou placé sur le chapiteau d'une colonne; celui d'Apollon, par la tête du dieu, le trépied sacré ou le quadrige (fig. 569-570).





Fig. 569. Fig 570.
Monnaie d'Agrigente.

La fondation de *Ségeste* passait pour antérieure à celle de la plupart des colonies grecques de la Sicile. D'après la tradition, elle aurait été fondée par Énée et les Troyens fugitifs. Rivale de Sélinonte, elle invoqua l'aide des Athéniens; mais, après la défaite de Nicias, elle fut soumise aux Carthaginois. Pendant les guerres puniques, Ségeste prit parti pour les Romains et n'eut pas à s'en repentir, car, après la destruction de Carthage, Scipion lui rendit une grande et admirable statue de Cérès qui avait été emportée à Carthage : cette statue fut ensuite ravie aux habitants par la cupidité de Verrès. « Les vierges et les matrones de Ségeste, dit Cicéron, accompagnèrent la déesse jusqu'aux bornes de leur territoire, ne cessant de répandre sur cette image sacrée des

essences, de brûler de l'encens et des parfums, de la couvrir de couronnes et de fleurs. »

Ségeste, qui paraît avoir été détruite par les Sarrasins au IXe siècle, a laissé quelques ruines : un temple dorique, composé de trente-six colonnes, d'une hauteur de 9 mètres, sur 2 mètres de diamètre. Un théâtre, placé sur une éminence voisine, montre encore ses vingt rangs de gradins. Au pied de la colline coulent deux ruisseaux, que les habitants de Ségeste appelaient le Simoïs et le Scamandre en souvenir de leur origine troyenne.



Fig. 571. — Monnaie de Camarina.

Les monnaies sont tout ce qui reste de la ville de *Camarina*, colonie des Syracusains. L'emblème qu'on y voit représenté (fig. 571) est un cygne, souvent accompagné d'une femme nue qu'il porte en croupe. Une autre monnaie de la même ville, mais celle-ci d'un caractère très-archaïque, montre d'un côté un masque de théâtre ou une tête de Méduse et de l'autre six globules, marque du semis (fig. 572-573).





Fig. 572. Fig. 573.
Monnaie de Camarina.

Sélinonte, une des plus grandes villes de la Sicile, est située sur la côte méridionale de l'île, presque en face de Carthage. Elle fut fondée au VIIe siècle avant notre ère, par une colonie de Mégariens : l'Acropole était située sur une colline, séparée de la ville par une vallée marécageuse qu'Empédocle était parvenu à dessécher, mais d'où s'exhalent aujourd'hui des miasmes pestilentiels qui rendent la contrée inhabitable. Les habitants de Sélinonte étaient en train de bâtir en cet endroit un nouveau quartier, quand une armée carthaginoise, forte de 100,000 hommes, vint assiéger la ville, qui fut mise à feu et à sang. Les habitants furent massacrés ou emmenés en esclavage. Sélinonte se releva pourtant peu à peu ; mais, cent cinquante ans plus tard, elle fut de nouveau détruite par les Carthaginois, et, depuis ce temps, elle n'existe plus qu'à l'état de souvenir. Les habitants furent transportés à Lilybée (aujourd'hui Marsala), et sous Auguste il n'y avait en ce lieu qu'un monceau de ruines.

Il n'existe aucune trace de la ville proprement dite, mais l'Acropole a laissé des ruines magnifiques. On y trouve plusieurs temples : celui qu'on croit avoir été consacré à Jupiter Olympien était un des plus

vastes de l'antiquité. Il n'était pas complétement achevé au moment de sa destruction, car deux colonnes seulement sont cannelées; d'autres sont taillées à facettes pour recevoir des cannelures, et d'autres sont encore rondes et unies. Les sculptures des métopes de Sélinonte sont regardées comme les plus anciens monuments de la statuaire grecque : elles ont été transportées au musée de Palerme. La figure 574, qui représente Persée coupant la tête de Méduse, est un des plus curieux spécimens de l'art grec dans son enfance.



Fig 574. — Persée et Méduse. (Métope de Sélinonte.)

Sur la pointe occidentale de la Sicile est *Drépanum* (aujourd'hui Trapani) au pied du mont Éryx. Cette ville antique, dont il ne reste aucune trace, est pleine de souvenirs mythologiques. Son nom grec veut dire faucille : il vient de ce que Saturne, chassé du ciel par Jupiter, laissa tomber en cet endroit la faucille avec laquelle il avait mutilé son père, ou, suivant d'autres, de ce que le rivage présente à cet endroit la forme d'une faucille. C'est là que mourut Anchise et qu'Énée célébra les jeux décrits par Virgile. Quand Hamilcar détruisit la ville d'Éryx, située sur un plateau, au sommet de la montagne voisine, il transporta les habitants dans la ville de Drépanum.

Ce mont Éryx était célèbre dans l'antiquité par le culte qu'on y rendait à Vénus : il est fort élevé et complétement isolé, ce qui le fait paraître encore plus haut. Éryx, fils de Vénus, qui fut tué par Hercule, avait été enterré en ce lieu. Dédale y avait élevé un temple à la déesse et fondé une ville qu'il avait entourée de fortes murailles. Historiquement, la ville d'Éryx semble avoir eu pour origine une colonie phénicienne, et le culte qu'on y rendait à Vénus rappelle la Vénus asiatique beaucoup plus que l'Aphrodite grecque.

On visite encore l'emplacement de l'ancienne Éryx, près de laquelle se trouve maintenant la ville de San-Giuliano : un couvent occupe la place du temple de Vénus, dont on a retrouvé les substructions, ainsi qu'un ancien puits où l'on prenait de l'eau pour les ablutions. D'innombrables colombes habitaient autrefois les jardins de la déesse : on sait que la colombe était l'oiseau consacré à Vénus. « Ces oiseaux, dit

M. de Quatrefages, ont conservé leurs anciennes habitudes, et bravent aujourd'hui les fusils des chasseurs, comme ils ont bravé au moyen âge les foudres de l'excommunication : ils viennent tous les ans nicher parmi les rochers du voisinage. »

En continuant sa route par la côte septentrionale de l'Italie, on rencontrait *Panorme*, aujourd'hui Palerme. Cette ville était loin d'avoir dans l'antiquité l'importance qu'elle a acquise de nos jours. Ses jolies médailles sont tout ce qui lui reste de son passé (fig. 575-576).





Fig. 575. Fig. 576.
Monnaie de Panorme.

Toute cette côte, ainsi que les îles qui l'avoisinent, est célèbre dans la mythologie. C'est là qu'on trouvait les cavernes habitées par les cyclopes ; c'est là que Polyphème chantait amoureusement pour attendrir Galatée, qui se riait de lui. Les îles Éoliennes (Lipari) habitées par Éole, le roi des vents, étaient, à cause de leur caractère volcanique, considérées également comme le séjour habituel de Vulcain, qui avait là ses forges : c'est pour cela que l'image de ce dieu se trouve sur les monnaies de ce groupe d'îles (fig. 577-578).





Fig. 577. Fig. 578.
Monnaie des îles Éoliennes.

Beaucoup plus au nord se trouvent les îles de Sardaigne et de Corse, où les Phéniciens ont laissé des traces de leur passage, mais qui n'eurent aucune importance réelle dans le monde antique. On trouve en Sardaigne un assez grand nombre de monuments funèbres, appelés Nuraghes, qui présentent en général la forme d'une tour ou d'un cône et dont la construction est attribuée aux Pélasges.

La Grande-Grèce. — Les côtes de l'Italie méridionale étaient couvertes de colonies grecques, formant des villes puissantes et nombreuses, qui pour la plupart étaient déjà ruinées à l'époque de la domination romaine, mais qui ont joué un rôle très-important dans l'histoire ancienne. Ces colonies, souvent bien plus peuplées et surtout bien

plus riches que la métropole, ont exercé une telle influence sur la contrée où elles s'étaient établies, que la langue grecque s'y est maintenue pendant plusieurs siècles après la conquête romaine. Le pays où se trouvaient la plupart d'entre elles a reçu le nom de Grande-



Fig. 579. — Carte de la grande Grèce.

Grèce, et était divisé en quatre parties, l'Apulie, la Messapie, la Lucanie et le Brutium (fig. 579).

L'Apulie. — L'Apulie, située le long de l'Adriatique, renfermait peu de villes importantes. On y voyait pourtant *Luceric,* ville fondée par Diomède et qui fut longtemps puissante; *Venusium,* la patrie d'Horace; *Canusium* (Canosa), où l'on a découvert des tombeaux avec de nombreuses antiquités; *Teanum, Aquilonia,* etc.

La Messapie. — La Messapie (aujourd'hui terre d'Otrante) était la partie de l'Italie la plus rapprochée de la Grèce. *Brundusium* (Brindisi), sans avoir l'importance qu'elle a acquise de nos jours, était déjà une ville extrêmement commerçante. C'est là qu'aboutissait la voie Appienne. La ville la plus florissante de la contrée était *Tarente*, dont la fondation mythologique remonte à Taras, fils de Neptune. Ce personnage est représenté sur les monnaies de la ville, monté sur un dauphin ou bien sur un cheval, animal également consacré à Neptune (fig. 580-581). Strabon signale à Tarente une statue de Jupiter en airain, qui était la plus grande que l'on connût après le colosse de Rhodes.



Fig. 580. Fig. 581.
Monnaie de Tarente.

La Lucanie. — La Lucanie, entre le golfe de Tarente et celui de Pæstum, était couverte de colonies grecques. C'est là qu'on trouvait la riche *Sybaris*, dont le luxe était proverbial dans l'antiquité. Elle a été ruinée cinq fois et s'est relevée cinq fois ; sa destruction dernière a été si complète qu'il n'en est rien resté, et il n'a pas encore été possible de déterminer exactement son emplacement. « La ville de Sybaris, dit Strabon, jouissait anciennement d'une prospérité extraordinaire : ainsi elle commandait à quatre peuples, ses voisins, et comptait dans sa dépendance immédiate jusqu'à vingt-cinq villes; elle put armer 300,000 hommes contre Crotone, et son enceinte, près des bords du Crathis. mesurait une circonférence de 50 stades. Mais, par la faute de ses habitants, par un effet de leur mollesse et de leur indolence, toute cette prospérité fut anéantie par les Crotoniates, et cela dans l'espace de soixante-dix jours. Les Crotoniates, maîtres de la ville, détournèrent le cours du Crathis et la noyèrent sous les eaux du fleuve. »


Fig. 582.
Monnaie de Sybaris.



Fig. 583. Fig. 584.
Monnaie de Sybaris.

Une ville nouvelle du nom de *Thurium* s'est élevée près de l'endroit où avait été Sybaris ; mais pas plus que sa devancière elle n'a laissé de

monuments pour témoigner de sa grandeur passée. On a seulement retrouvé des monnaies de ces deux villes, sur le rivage où elles étaient. L'emblème qu'on voit sur les plus anciennes monnaies de Sybaris est un taureau qui tourne la tête (fig. 582-583-584). Ces monnaies sont incuses, c'est-à-dire en relief d'un côté et creuses de l'autre. Le taureau apparaît également dans les monnaies de Thurium, mais avec un mouvement différent, et l'envers de ces monnaies représente une tête souvent fort belle et dont le casque est décoré d'une figure de Scylla moitié femme et moitié serpent (fig. 585-586).





Fig. 585. Fig. 586.
Monnaie de Thurium.

Métaponte, ville puissante qui, au temps de Pausanias, était déjà détruite, conserve pourtant encore quinze colonnes de son ancien temple dorique (fig. 587). Elle a aussi des monnaies dont l'emblème caractéristique est un épi d'orge (fig. 588-589). Non loin de là était *Héraclée* de Lucanie, où il n'est rien resté comme architecture, et dont on a retrouvé à grand'peine l'emplacement.

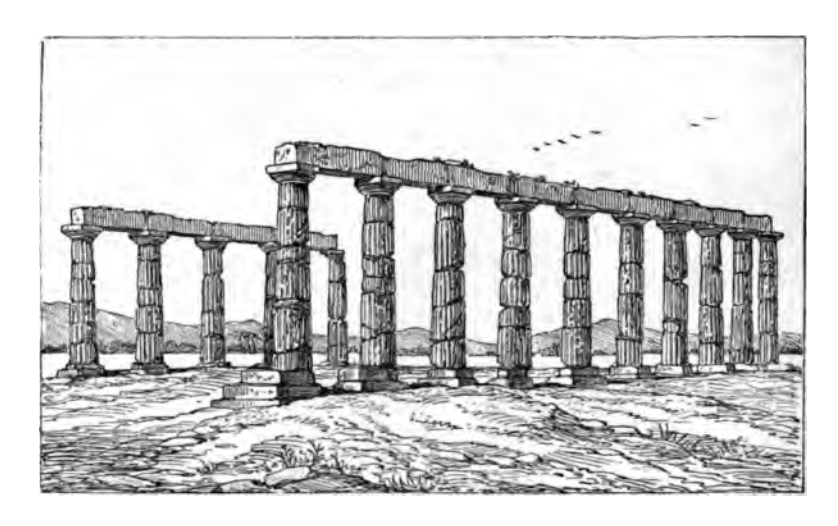


Fig. 587. — Temple de Métaponte

L'antique *Posidonia*, qui devint plus tard la colonie de *Pæstum*,

était une ville consacrée à Neptune; située dans une contrée aujourd'hui malsaine, elle est célèbre par la magnificence de ses ruines. Les temples de Pæstum comptent en effet parmi les restes les plus intéressants que nous ait laissés l'antiquité. Il y en a trois; mais le plus important et le plus beau est celui du milieu, qu'on désigne ordinairement sous le nom de temple de Neptune. Il est d'ordre dorique et offre un des types les plus anciens et les mieux caractérisés de l'architecture grecque primitive. La figure 590 montre l'intérieur du temple de Neptune. Le temple



Fig. 588. Fig. 589.
Monnaie de Métaponte.

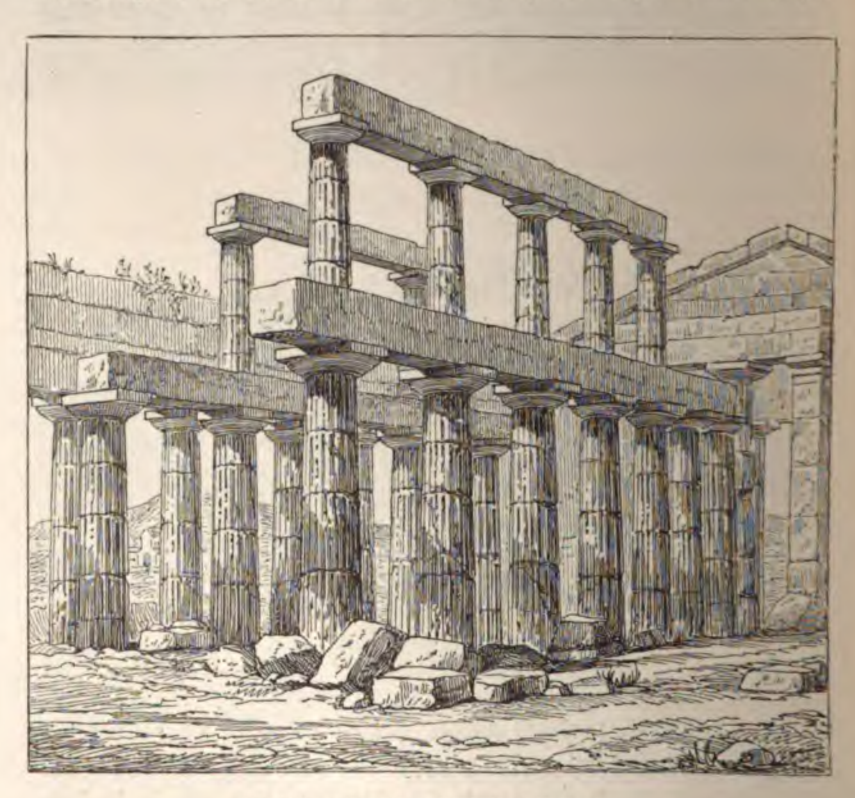


Fig. 590. — Temple de Neptune, à Pæstum.

de Cérès et l'édifice qu'on a qualifié sans beaucoup de raison de basilique complètent l'aspect des ruines de Pæstum. Des peintures

fort curieuses ont été découvertes dans les tombeaux du voisinage, et on y a exécuté récemment des fouilles intéressantes.

De charmantes médailles d'*Élée* (fig. 591-592), appelée plus tard

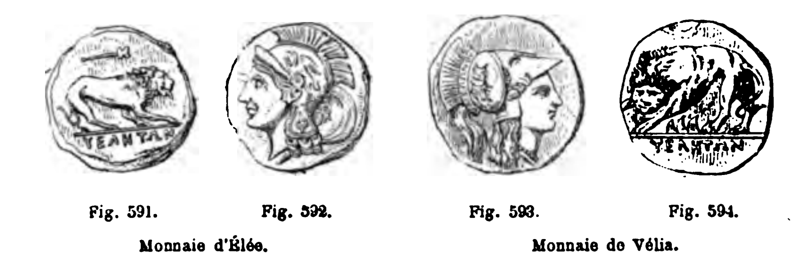


Fig. 591. Fig. 592. Fig. 593. Fig. 594.

Monnaie d'Élée. Monnaie de Vélia.

Vélia (fig. 593-594), sont tout ce qui reste de cette ville, qui fut renommée par son école de philosophie.

Le Brutium. — Le Brutium formait la pointe la plus méridionale de l'Italie, celle qui confine à la Sicile (fig. 595-596). Mais la ville la plus importante de la contrée, Crotone, était très-rapprochée de Sybaris et sur le golfe de Tarente. Strabon nous apprend dans quelles circonstances cette ville fut élevée en même temps que Syracuse. « Naxos et Mégare, dit-il, venaient d'être fondées, quand Archias arriva de Corinthe en Sicile et fonda lui-même Syracuse. Suivant certaines traditions, Archias s'était rendu à Delphes en même temps que Myscellus, et ils avaient consulté l'oracle ensemble. Le dieu, avant de répondre, avait voulu savoir ce que chacun d'eux préférait, de la richesse ou de la santé; et comme Archias avait choisi la richesse et Myscellus la santé, il avait désigné au premier l'emplacement de Syracuse et l'emplacement de Crotone au second. Or les Crotoniates se trouvèrent en effet avoir bâti leur ville dans des conditions de salubrité merveilleuse; et les Syracusains, de leur côté, s'élevèrent en peu de temps à l'apogée de la richesse et de l'opulence, témoin cet ancien proverbe : « Ils n'auraient pas assez de la dîme de Syracuse, » lequel se dit des gens prodigues et magnifiques. »





Fig. 595. Fig. 596.

Monnaie des Brutiens.

La ville de Crotone était renommée pour ses gymnases. Crotone a fourni les plus célèbres athlètes de l'antiquité, entre autres le fameux Milon. L'enseignement philosophique de Pythagore a donné à cette ville une gloire plus sérieuse. Crotone, qui avait eu un commerce florissant et de puissantes armées, était déjà bien déchue quand Pyrrhus vint en Italie, et à l'époque de la bataille de Cannes elle était presque déserte.



Fig. 597.
Monnaie de Crotone.

Il n'est pas resté d'autres traces de cette ville que les nombreuses monnaies trouvées dans son sol. Le symbole des Crotoniates était le trépied, soit parce que les Crotoniates avaient pour Apollon une dévotion particulière, soit parce que le prix décerné aux athlètes victorieux était habituellement un trépied. Le trépied est l'emblème caractéristique des monnaies de Crotone (fig. 597); souvent il est accompagné d'un personnage qui fait un sacrifice ou une libation, et qui, presque toujours, porte les attributs d'Hercule, par allusion à la force des athlètes, qu'on honorait particulièrement à Crotone.



Fig. 598.



Fig. 599.

Monnaie de Terina.

Après Crotone, les villes les plus importantes du Brutium étaient *Locres, Hipponicum et Terina*, dont on a conservé quelques jolies monnaies (fig. 598-599), et *Rhegium* (Reggio), située à l'extrémité du Brutium, sur le détroit de Messine. Fondée vers le VII[e] siècle avant Jésus-Christ, Rhegium devint promptement une des villes les plus florissantes de la Grande-Grèce. Détruite plusieurs fois par des tremblements de terre, cette ville s'est toujours relevée, et elle a encore aujourd'hui une certaine importance commerciale; mais elle n'a conservé aucune trace de sa splendeur passée.

IV

LA CAMPANIE

Les villes de Campanie. — Le Vésuve. — Les murs de Pompéi. — La ville. — Le Forum. — Herculanum.

Les villes de Campanie. — La Campanie, la plus belle et la plus riche province de l'Italie, si bien que les anciens l'avaient surnommée *Campanie heureuse,* était située entre le Samnium et la mer Tyrrhénienne. Cette contrée, qu'on range habituellement dans l'Italie centrale, nous paraît se rattacher plutôt à la Grande-Grèce, par la nature policée et la civilisation raffinée de ses habitants. Elle possédait d'ailleurs un assez grand nombre de colonies grecques, mais elle se rapprochait aussi des Étrusques qui avaient formé là une confédération florissante dont Capoue fut la capitale.



Fig. 600.



Fig. 601.

Monnaie de Capoue.

Capoue (fig. 600-601), qui primitivement s'appelait *Vulturnum,* est surtout célèbre par le séjour qu'y fit Annibal. Cette ville, extrêmement florissante puisqu'elle a compté jusqu'à 300,000 habitants, a gardé les ruines d'un amphithéâtre qui est considéré comme un des plus anciens de l'Italie. Il était de style toscan et avait 250 mètres de long sur 150 de large. Cet amphithéâtre a été détruit par les Sarrasins, qui le convertirent en citadelle; il en est resté trois galeries, quelques arcades et des constructions souterraines.

Le mont Pausilippe occupe un promontoire qui s'avance entre les golfes de Naples et de Pouzzoles. Ce lieu, extrêmement célèbre dans l'antiquité, était couvert de villas; Virgile, Cicéron, Marius, Pompée, Pollion, Lucullus ont habité ce lieu, où l'on trouve partout des débris

et des substructions anciennes. La villa de Lucullus, située à l'extrémité du promontoire, est celle qui a laissé les ruines les plus importantes. Le tombeau de Virgile, où Pétrarque a planté un laurier, mais dont l'attribution est fort contestée aujourd'hui, est à l'entrée de la fameuse grotte de Pausilippe. Cette grotte est un tunnel antique, creusé pour faciliter les communications entre Naples et Pouzzoles. La grotte de Séjan, dont Strabon attribuait la construction à Agrippa, était encore plus étendue, et soutenue par des arcades en maçonnerie. C'est aussi près du Pausilippe qu'on trouve la grotte du Chien, signalée par Pline comme une grande curiosité, à cause des exhalaisons du sol, dont la cause était alors inconnue.

Pouzzoles, où est mort Sylla, a été autrefois une ville très-florissante, qui a laissé des ruines intéressantes, notamment le fameux temple de Sérapis. Les ruines de cet édifice ont été longtemps ignorées par suite d'une circonstance géologique assez singulière. Les trois colonnes restées debout du portique d'entrée, qui en contenait six, étaient complétement enfouies dans le sol, et la partie supérieure en était masquée par des broussailles. Ces colonnes, d'un seul bloc de Cipollin, ont treize mètres d'élévation : lorsqu'on les a découvertes, on reconnut que la partie supérieure présentait des perforations produites par des coquilles marines d'espèces existant encore, tandis que la base en était dépourvue. On a reconnu que le relief de cette contrée volcanique avait subi de grandes variations : les colonnes se sont trouvées pendant assez longtemps baignées par l'eau de la mer, dont la base, enfouie sous le sol, avait au contraire été préservée. Il est démontré aujourd'hui que le terrain sur lequel le temple était bâti a eu des périodes d'abaissement et d'exhaussement très-nettement déterminées.

Le temple de Neptune, qui était un peu plus loin que le précédent a été complétement submergé, de telle façon que le haut de ses colonnes atteint le niveau de l'eau. On a retrouvé aussi à Pouzzoles les restes d'un amphithéâtre beaucoup plus grand que celui de Pompéi et qui pouvait contenir 30,000 spectateurs : Néron y a donné des fêtes magnifiques.

Des tombeaux, dont on a découvert les restes, bordaient les routes qui de Pouzzoles se dirigeaient vers Rome et Naples. Enfin il reste seize piles d'un môle destiné à abriter le port : ce môle, que l'on a quelquefois confondu à tort avec le pont que traversa Caligula, travesti en Alexandre, supportait un portique pour les marchands.

Cumes, dont on fait remonter l'origine à la guerre de Troie, a gardé les traces de plusieurs édifices : temple d'Apollon, temple de Diane.

temple des Géants, etc. Ces ruines sont d'ailleurs en très-mauvais état, mais on y a trouvé plusieurs statues intéressantes. La montagne de l'Acropole est percée de galeries souterraines superposées : l'entrée d'une de ces galeries est désignée sous le nom d'Antre de la Sibylle. Ce que Cumes présente de plus curieux, c'est sa nécropole, qui renferme une multitude de tombeaux appartenant à des âges très-différents. Dans les plus anciens on a trouvé des objets qui paraissent de fabrication égyptienne. Le musée du Louvre possède une riche série de vases italo-grecs, qui proviennent de tombes d'une époque relativement plus récente.

Le lac de Fusaro, qui paraît avoir été primitivement le cratère d'un volcan, servait autrefois de port à la ville de Cumes. Cicéron, Sénèque et Varron avaient des villas aux environs : quelques arcades en ruine sont désignées comme ayant appartenu à la villa de Cicéron.

Neapolis (Naples) n'avait pas à beaucoup près dans l'antiquité l'importance qu'elle a acquise de nos jours. L'emblème qui se voit le plus habituellement sur ses monnaies est un taureau à tête humaine barbue couronné par une Victoire (fig. 602-603).





Fig. 602. Fig. 603.
Monnaie de Neapolis.

Baies (Baia), célèbre dans l'antiquité par ses eaux thermales, était un séjour de délices pour les Romains, qui y venaient les uns par raison de santé, les autres par désœuvrement. La côte était couverte de villas, dont quelques-unes empiétaient sur la mer : on voit encore sous les eaux des restes de ces constructions. Baies était une ville de plaisir, et les écrivains latins parlent sans cesse des festins, des fêtes sur l'eau, des chants, des intrigues amoureuses qui avaient lieu sur ce rivage aujourd'hui si morne. C'est dans la villa de César que Virgile lut à la sœur d'Auguste le fameux passage de l'Énéide qui contient l'éloge de son fils. Près de là était la villa où Cornélie, mère des Gracques, s'était retirée, et celle où Agrippine a été assassinée par Néron.

Ovide recommande beaucoup le séjour de Baies, dans son *Art d'aimer*. « Vous ferai-je, dit-il, l'énumération de toutes les assemblées de femmes où vous pouvez aller en conquête? J'aurais plutôt compté les sables de la mer. Vous parlerai-je de Baies, de ses rivages couverts de tentes, de ses eaux chaudes et sulfureuses? J'en connais qui, à leur retour, se sentant le cœur blessé, ont dit : Cette eau n'est point, comme on l'assure, propre à réparer la santé. »

De l'autre côté du Vésuve, qui la sépare de la mer, est l'antique ville de *Nola*, si célèbre par la fabrication de ses vases. Au pied même du volcan, mais du côté qui regarde le golfe de Naples, étaient situées les villes de *Pompéi* et d'*Herculanum*, qui furent détruites par une éruption terrible survenue dans le premier siècle de notre ère.

LES MURS DE POMPÉI. — Les murs de Pompéi (fig. 604) présentent une circonférence de 2,600 mètres. Ces murs, malgré les tours

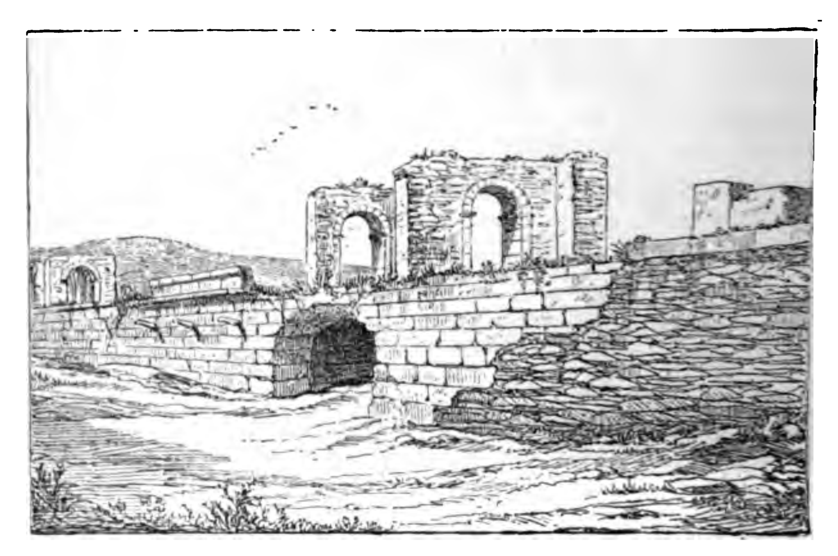


Fig. 604. — Murailles de Pompéi.

carrées à plusieurs étages, dont on trouve les restes, devaient, à l'époque où la ville a été détruite, servir de promenade plutôt que de remparts. Ils consistent en une double muraille, de 25 à 30 pieds de hauteur, et renfermant un terre-plein assez large pour qu'en certains endroits trois chars aient pu y passer de front.

La construction première de cette enceinte doit être extrêmement ancienne; mais les murailles, qui furent démantelées par Sylla et réparées avec une certaine hâte au temps des luttes de César et Pompée, portent la trace de ces changements. En certaines places, des brèches ont été simplement fermées à l'aide d'une maçonnerie grossière ; en d'autres endroits on trouve, au contraire, une double rangée de créneaux à l'extérieur et à l'intérieur. On montait à ces remparts par des escaliers étroits et assez raides, dont il est resté des traces.

La ville avait huit portes, dont deux seulement subsistent encore, la porte de Nola (fig. 605) et celle d'Herculanum.

Si l'on jette un coup d'œil sur le plan de Pompéi, que nous reproduisons figure 606, on verra qu'une rue partant de la porte du Vésuve, placée en haut de la gravure, et aboutissant en bas à la porte de Stabiæ,



Fig. 605. — Murs de Pompéi (porte de Nola).

divise la ville en deux parties, l'une à l'ouest, où l'on voit des indications de rues et de places, l'autre à l'est où l'on n'a pas encore exécuté de fouilles. Dans cette dernière partie on ne trouve qu'une seule indication de monuments, l'amphithéâtre, qui est placé dans un coin de la ville. Deux grandes voies coupent également la ville en décrivant sur la gravure deux lignes presque horizontales. Dans la zone inférieure sont les théâtres, et dans la zone intermédiaire, qui formait le quartier central, on trouve le forum et les bains; la zone supérieure est presque entièrement occupée par des constructions privées.

Fig. 646. — Plan de Pompéi.

Les rues de Pompéi sont étroites : beaucoup n'ont pas plus de 4 mètres de largeur, et les plus grandes n'excèdent guère 7 mètres. Elles sont généralement assez régulières et tirées au cordeau. Le pavé est composé de gros blocs de lave de forme polygonale irrégulière, et la chaussée est encaissée entre deux trottoirs souvent assez élevés. Comme après les grandes pluies ces rues devaient former des espèces de torrents, on a ménagé, pour le passage des piétons, des rangées de pierres saillantes qui vont d'un trottoir à l'autre, et entre lesquelles les roues des chars devaient passer. On voit dans les rues un très-grand nombre de fontaines (fig. 607 et 608), ordinairement placées à l'angle des carrefours. Elles sont en général composées d'un bassin cubique : un mascaron ou un mufle de lion placé sur une borne jetait l'eau dans le bassin.

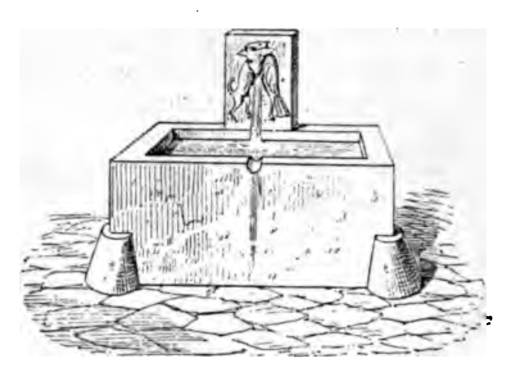


Fig. 607. — Fontaine, à Pompéi.



Fig 608. — Fontaine, à Pompéi.

La disposition de ces fontaines à l'angle de deux rues et celle des blocs de lave qui constituent le pavé sont parfaitement visibles sur la figure 609, qui représente le carrefour Fortunata.

Les maisons n'avaient pas de numéros, mais des inscriptions en rouge ou en noir indiquaient le nom du propriétaire. On a trouvé aussi des annonces de location, des annonces de spectacle, des citations d'auteurs, sur les murs, et des phrases tracées par les passants. Celles-ci ne sont pas les moins curieuses : quelques-unes sont dignes de nos gamins de Paris, par exemple celle-ci : *Oppius est un voleur.*

filou. Nous avons tous vu sur nos murs des appréciations semblables appliquées à quelques-uns de nos concitoyens. Mais ce qui domine à Pompéi, ce sont les inscriptions amoureuses. Les mots suivants sont signés d'un nom illisible : « La blancheur de ma maîtresse me fait détester les brunes. » Au-dessous, on lit la réponse qui est d'une autre écriture. « Tu les détestes, mais tu y reviens. Signé : la Vénus de Pompéi. » Ces inscriptions, généralement tracées avec une pointe, étaient



Fig. 609. — Carrefour Fortunata, à Pompéi.

assez nombreuses pour qu'on ait pu, en les réunissant, former un volume.

Parmi les rues (fig. 610) qui ont été déblayées, les plus importantes sont la *rue Consulaire*, qui, sous le titre de voie *des Tombeaux*, conduit du dehors à la porte d'Herculanum et mène ensuite au Forum, la *rue de Mercure*, qui porte dans une certaine portion le nom de *rue du Forum*, la *rue des Thermes de la Fore*, la *rutune*, la *rue de l'Abondance*, la *rue de Nola*, etc. Ces rues devaient présenter un aspect très-différent de celui des rues de nos villes modernes, parce que les maisons, qui avaient rarement plus d'un ou de deux étages, n'avaient presque pas de fenêtres sur la rue, les chambres prenant leur jour sur la cour intérieure.

Un point important à noter pour comprendre la physionomie des



Fig. 610. — Rue à Pompéi.

villes antiques, ce sont les autels qu'on rencontrait à chaque pas dans les rues et dont Pompéi nous offre de nombreux exemples. Habituellement la peinture qui décore ces autels est accompagnée de deux serpents, comme on le voit sur la figure 611 : cet emblème avait pour les anciens la même signification que pour nous la fameuse défense de « faire ou déposer aucune... » Cet usage est attesté par ces vers de Perse : « Je défends qu'on prenne ce lieu pour une sentine : enfants, c'est un lieu sacré, allez... ailleurs. »



Fig. 611. — Autel de Jupiter, à Pompéi.

Toute ville antique était pourvue de bains publics : ceux de Pompéi sont situés dans le quartier le plus fréquenté de la ville, tout

près du Forum et à côté du temple de Jupiter. Ces bains, qui occupaient un bâtiment isolé et entouré de boutiques, étaient divisés en deux parties, l'une destinée aux hommes, l'autre aux femmes, mais qui reproduisaient à peu près les mêmes dispositions. On entrait d'abord sous un portique

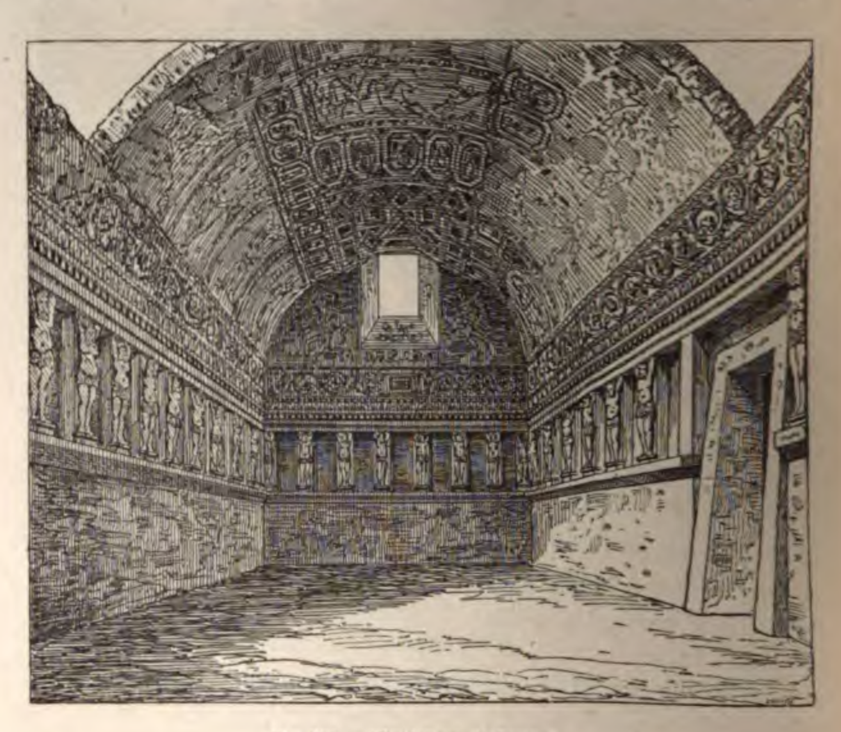


Fig. 612. — Tépidarium de Pompei.

garni de sièges, où les esclaves attendaient leurs maîtres. Un corridor à plafond bleu avec des étoiles d'or conduisait au vestiaire (*apodyterium*), où l'on déposait les objets précieux moyennant une légère rétribution. De là on entrait soit dans une salle ronde destinée aux bains froids (*frigidarium*), soit dans la chambre tiède (*tepidarium*), dont la température moyenne servait d'intermédiaire entre le bain froid et le bain chaud (*caldarium*). La plus importante de ces salles est le tépidarium, représenté sur la figure 612. Cette pièce, voûtée et richement décorée de médaillons à ornements et figures en stuc, est éclairée par le haut. Des télamons en terre cuite supportent l'entablement, que décore une belle frise sculptée : entre ces télamons on avait dis-

posé des niches où l'on déposait les effets et les onguents à l'usage des baigneurs.

Le Forum. — La plupart des villes avaient plusieurs forums, affectés à des marchés ou à d'autres réunions ; mais on donnait le nom de Forum civil à une grande place qu'entouraient des temples, des tribunaux et



Fig. 613. — Forum de Pompei.

différents édifices publics. Le forum civil de Pompéi est le mieux conservé que nous ait laissé l'antiquité et le seul qui puisse être étudié avec quelque certitude. Il était pavé de marbre et entouré sur trois de ses côtés par des portiques à colonnes doriques de marbre blanc. Ces portiques étaient surmontés d'un second ordre formé de colonnes ioniques : quatre escaliers fort étroits conduisaient à la galerie formée par ce second ordre. Comme trois de ces escaliers avaient leur entrée en dehors de l'enceinte, on a supposé que ces galeries devaient, dans certaines cérémonies publiques, être réservées aux femmes, qui se seraient ainsi trouvées entièrement isolées des hommes. Peut-être aussi voulait-on en conserver la jouissance au public à l'heure où les grilles aboutissant au Forum étaient fermées. Il n'est d'ailleurs resté aucune trace de cette galerie supérieure, ainsi qu'on peut le voir sur la figure 613, qui représente l'état actuel du Forum.

Les rues qui aboutissaient au Forum étaient fermées pendant la

nuit. La place était garnie de statues et entourée d'édifices que nous allons passer en revue à l'aide du plan que présente la figure 614.

Nous trouvons d'abord en A, au bas de la gravure, le temple de

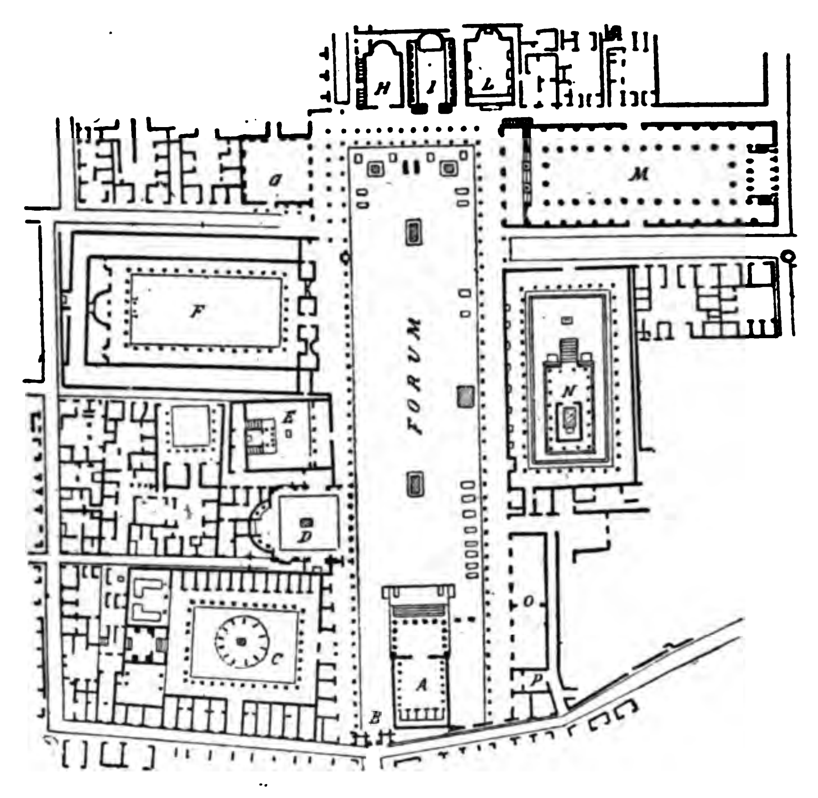


Fig. 614. — Fqrum de Pompéi.

A. — Temple de Jupiter.
B. — Entrée de la place.
C. — Temple d'Auguste.
D. — Curie.
E. — Temple de Mercure.
F — Édifice d'Eumachia.
G. — École.

H. — Tribunal.
I. — Trésor public.
L. — Tribunal.
M. — Basilique.
N. — Temple de Vénus.
O. — Grenier public.
P — Prison.

Jupiter qui était en réparation au moment de la catastrophe. Il était élevé sur un soubassement, et l'on y montait par une suite de gradins flanqués de statues colossales. Ce temple occupe, comme on le voit, une des extrémités du Forum. Tout près de lui, mais en dehors du portique,

la lettre P indique la prison dans laquelle on a trouvé deux squelettes ayant aux jambes des entraves de fer. Le batiment marqué O qui vient ensuite est le grenier public, qui sépare la prison du temple de Vénus, marqué N. Ce temple paraît avoir été décoré d'une manière somptueuse, ce qui n'est pas surprenant, puisque Vénus était la déesse protectrice de la ville. La basilique M, édifice qui chez les anciens servait à la fois de Bourse et de Palais de justice, était précédée d'un vestibule aligné sur le Forum. On y a trouvé des inscriptions tracées par les plaideurs, ainsi que des annonces de spectacle. A l'extrémité du Forum,

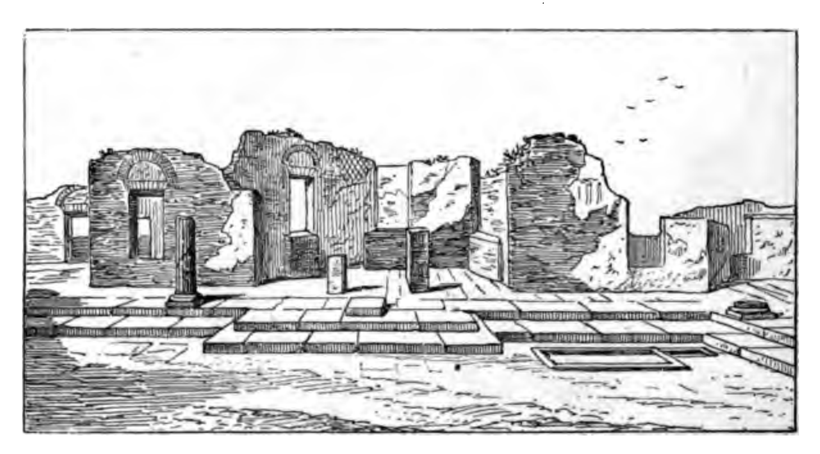


Fig. 615. — Édifice d'Eumachia.

et faisant face au temple de Jupiter, sont trois petits bâtiments marqués H, I, L : on croit y reconnaître, en I, l'emplacement du trésor public; en H et en L, des salles pour les tribunaux.

Revenant de l'autre côté du Forum, on trouve en face de la basilique un reste qu'on croit avoir été l'école, marqué G, et ensuite, en F, un des monuments les plus importants de Pompéi, l'édifice d'Eumachia (fig. 615), dont le *Guide en Italie* donne la description suivante : « C'est un vaste édifice dans la forme des basiliques, entouré de trois côtés d'une galerie intérieure, éclairé par dix ouvertures. Il avait un péristyle à quatre portiques, formé de quarante-huit colonnes en marbre de Paros, d'un beau travail. Ces colonnes ont été presque toutes enlevées par les habitants, sans doute après l'éruption, dans l'intention de les utiliser à des constructions nouvelles. A l'intérieur est une vaste cour (*impluvium*) avec une citerne. Suivant une inscription conservée au musée de Naples, la prêtresse publique Eumachia construisit ici à ses

frais, en son nom et en celui de son fils, un *chalcidique* (mot dont l'interprétation est obscure et qui paraît désigner une sorte de porche en avant de l'édifice), une crypte et des portiques et les consacra à la Concorde et à la Piété Auguste. On a trouvé la statue que lui avaient élevée les Foulons avec l'inscription : EUMACHIAE L. F. SACERD. PUBL. FULLONES. Une copie de cette statue (qui a été portée à Naples) se voit encore dans l'édifice que l'on suppose avoir été une Bourse des marchands de laine. »

Si nous continuons à redescendre en suivant le plan, vers le temple

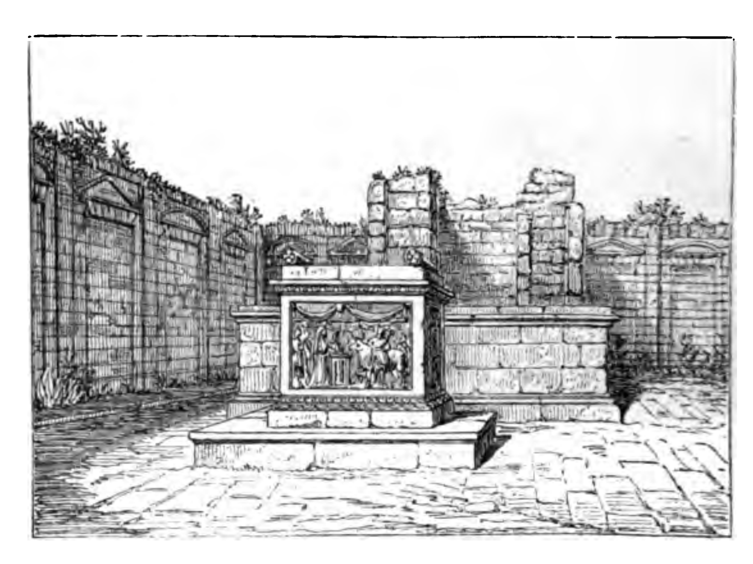


Fig. 616. — Temple de Mercure, à Pompéi.

de Jupiter, qui a été notre point de départ, voici, en E, un édifice de forme irrégulière qu'on désigne sous le nom de temple de Mercure ou de Quirinus; nous en reproduisons les ruines (fig. 616).

Au-dessous, en D, est une petite salle carrée, terminée par une abside, et dont l'emploi paraît assez énigmatique. On suppose que c'est une curie ou lieu de réunion pour les magistrats. Enfin, en C, tout contre le temple de Jupiter, il y a un édifice qu'on a appelé tour à tour temple de Sérapis, Panthéon et temple d'Auguste. Un des côtés de la cour est occupé par douze chambres que l'on croit être celles des Augustales ou prêtres d'Auguste.

Non loin du grand Forum que nous venons de décrire, il y a une

autre place assez vaste, mais sans régularité, qu'on désigne sous le nom de *Forum triangulaire*. Le milieu de cette place est occupé par un temple de Neptune, appelé autrefois temple d'Hercule, devant lequel est un tout petit temple circulaire, *bidental*, c'est-à-dire consacré par le sacrifice d'une brebis de deux ans. Le Forum triangulaire communiquait par une entrée avec le *quartier des soldats*, vaste construction qu'on croit avoir été affectée à une caserne. Cet édifice, formé d'un portique rectangulaire, était entouré d'un double rang de chambres, les unes

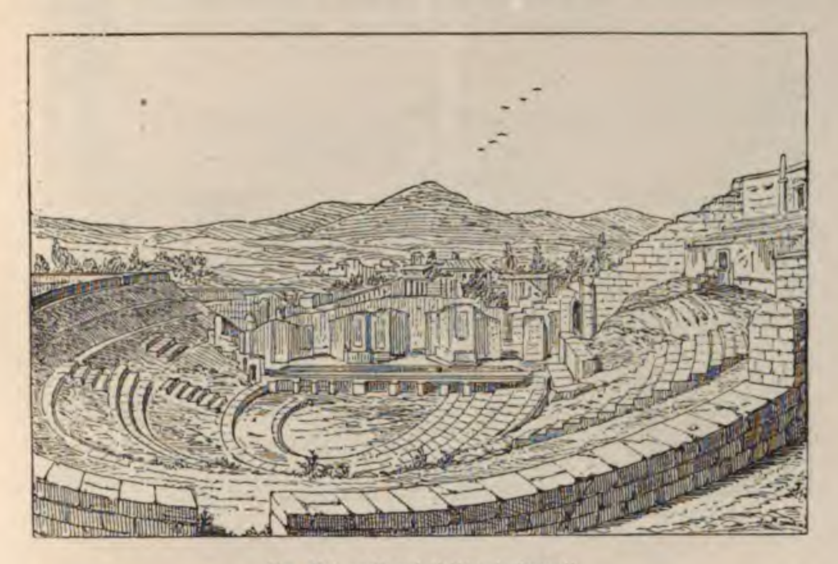


Fig 617. — Grand théâtre de Pompéi.

destinées aux soldats, les autres aux officiers. On y a trouvé 63 squelettes d'hommes et un squelette de cheval dans l'écurie.

Tout près de là est le grand théâtre que reproduit notre figure 617. On y entrait par le Forum triangulaire et on descendait dans l'enceinte pas six escaliers qui divisaient les gradins : ceux-ci étaient au nombre de 29 et on a calculé que le théâtre pouvait contenir 5,000 personnes. Ceux qui occupaient les gradins supérieurs voyaient de leur place le golfe et ses côtes. La partie haute du théâtre ne parait pas avoir été ensevelie sous les cendres en sorte que les habitants purent enlever les statues et les marbres.

Placé, conformément aux prescriptions de Vitruve, dans le voisinage du grand théâtre, l'Odéon, (fig. 618) destiné spécialement aux repré-

sentations musicales, était un édifice couvert qui pouvait contenir environ 1500 spectateurs. A une distance assez éloignée des deux théâtres, on trouve l'amphithéâtre qui occupe un coin de la ville, comme on peut le voir sur le plan général de Pompéi (fig. 606). Cet amphithéâtre pouvait contenir de 15 à 20,000 spectateurs. Les gradins étaient divisés en trois sections, l'une pour les magistrats et les personnages de distinction, la

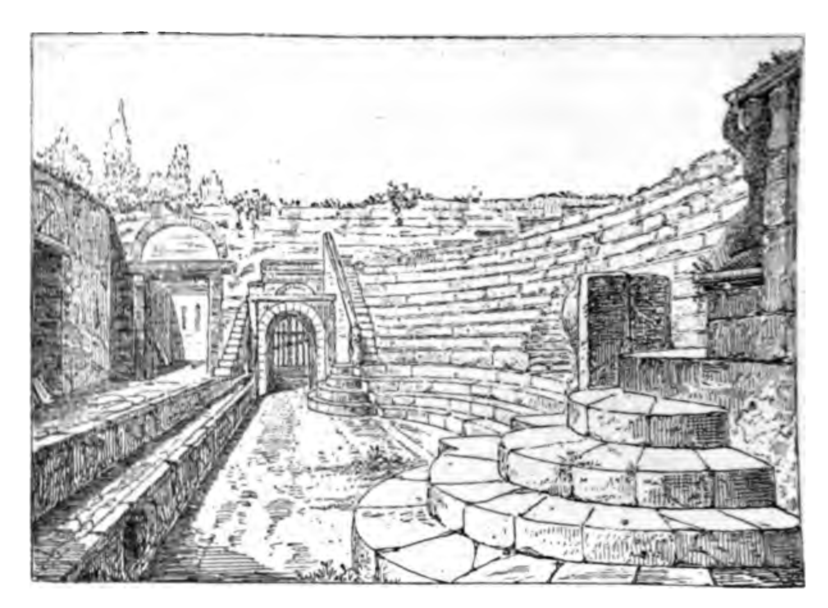


Fig. 618. — Intérieur du l'Odéon, à Pompéi.

seconde pour les soldats et les citadins, la troisième pour la plèbe. Le quartier qui avoisine l'amphithéâtre n'a pas encore été fouillé.

Outre les temples dont nous avons parlé plus haut, il y en a un qui est situé dans le quartier des théâtres, et qui présente un intérêt particulier, c'est le temple d'Isis. Le culte de cette divinité s'introduisit à Rome sous la dictature de Sylla; son temple, le premier qu'on ait découvert à Pompéi, est décoré de peintures extrêmement curieuses et on y a trouvé une foule d'objets relatifs au culte d'Isis et d'Osiris.

Herculanum, située à quelque distance de Pompéi, est en grande partie recouverte par Portici et Resina; c'était une ville importante, mais qui a été ensevelie sous une masse de cendres embrasées qui ont calciné les objets sur certains points, et ont formé un tuf d'une telle dureté qu'on l'a pris longtemps pour de la lave. La matière qui remplit

l'intérieur des édifices y a été introduite à l'état de limon. Les fouilles, qui présentent de beaucoup plus grandes difficultés que celles de Pompéi, ont porté jusqu'à présent sur des points assez restreints, mais ont amené des découvertes intéressantes. Une basilique, un théâtre qui pouvait contenir environ 10,000 spectateurs et quelques maisons, mais en bien petit nombre, ont été étudiés par les archéologues. Jusqu'à ce jour Herculanum est loin d'avoir acquis par ses fouilles l'importance de Pompéi. Quant à Stabiæ, qui fut détruite en même temps que les deux autres villes, on n'y a encore exécuté aucune fouille.

V

L'ITALIE CENTRALE

L'ANCIENNE POPULATION — LE SAMNIUM. — LE LATIUM. — LES SABINS
LES ÈQUES. — LES HERNIQUES. — LES RUTULES — LES VOLSQUES.
LES ENVIRONS DE ROME.

L'ANCIENNE POPULATION. — Les côtes de l'Italie méridionale étaient couvertes de colonies grecques, qui depuis des temps très reculés



Fig 619. — Carte du Latium et du Samnium.

étaient arrivées à un haut degré de prospérité. Au temps le plus b
de leur civilisation, la contrée dans laquelle nous allons entre

était restée dans un état à demi sauvage, qui est d'autant plus important à noter que plus au nord on rencontrait l'Étrurie qui pouvait sous bien des rapports rivaliser avec les opulentes cités de l'Italie méridionale. Le Tibre forme une délimitation très-nette entre l'Étrurie et le Latium : ce dernier pays, rebelle à l'industrie avait conservé les vieux usages pélasgiques.

« S'il y a, dit Noël des Vergers (*l'Étrurie et les Étrusques*) une vérité



Fig. 620. — Porte d'Olivano.

évidente pour l'observateur qui a visité tour à tour les contrées placées à l'orient et à l'occident du Tibre, c'est que ce fleuve a séparé deux peuples, dont les traces, empreintes sur le sol en caractères indélébiles, ne sauraient être confondues. Ainsi, dans les montagnes des Volsques et des Herniques, chez les Marses et les Èques, on est frappé de ce caractère des constructions en polygones irréguliers, qu'on a appelées cyclopéennes ou pélasgiques, et dont *Palestrina, Cosa, Norba, Segni, Alatri, Férentino*, offrent les spécimens les plus complets. — Sur la rive occidentale du Tibre, les villes se trouvent également protégées

par une enceinte; mais les procédés de construction y ont été tout différents; les assises formées de parallélipipèdes se succèdent dans un ordre parfait. La jointure des pierres est telle qu'il faut une grande attention pour la découvrir. — Sur quelques points seulement les deux styles d'architecture se confondent, et nous trouvons, sur la rive occidentale du fleuve, la construction polygonale du pays des Marses ou des Herniques dans ce qu'elle a de plus parfait. »

La figure 620 représente un type bien curieux des vieilles constructions cyclopéennes, dont le Latium va nous offrir de nombreux exemples et qui sont les restes de l'Italie pélasgique. Mais il est assez remarquable que cette contrée qui va absorber tout le monde antique, n'ait pas laissé d'autres monuments que des enceintes fortifiées ou des acropoles. On n'y rencontre ni temples, comme l'Italie grecque nous en a conservé de si beaux exemples, ni des tombeaux enrichis de peintures et de sculptures, comme l'Étrurie en est couverte. L'Italie centrale cependant ne manque pas de monuments, puisqu'elle renferme Rome et ses environs. Mais ces monuments sont tous d'une époque relativement récente, et dans tous les cas postérieurs à l'invasion de l'influence grecque en Italie. De l'ancien Latium, du Latium antérieur aux importations de l'Étrurie et de la Grèce, il n'est absolument rien resté en dehors des constructions militaires, qui sont comme le cachet distinctif de la population primitive.

Le Samnium. — Cette contrée qui s'étendait entre la mer Adriatique, le Latium et la Campanie, renfermait la population la plus belliqueuse et la moins civilisée de l'Italie centrale. C'est un pays hérissé de montagnes qui y forment de nombreux défilés, où pendant 70 ans les Samnites défendirent leur indépendance avec un indomptable courage. Généralement pauvre et assez mal cultivé, le Samnium renfermait peu de villes florissantes. Il faut citer parmi les plus remarquables *Beneventum* (Bénévent), dont l'ancien nom était *Maleventum*. C'était une ville fort ancienne, qu'on disait fondée par Diomède; elle a gardé de l'époque impériale quelques monuments intéressants, entre autres l'arc de triomphe érigé à Trajan, qui est un des édifices de ce genre les mieux conservés.

Le Latium. — Le Latium, situé à peu près au centre de l'Italie, se divisait en *vieux Latium* qui comprenait la partie occupée par la race latine, antérieurement à la fondation de Rome, et en *nouveau Latium*,

organisé en province par les Romains. La physionomie de ce pays a dû se modifier du tout au tout par suite des agrandissements successifs de Rome, sous l'Empire; les environs de la capitale étaient couverts de superbes villas et de cités florissantes. Toutes les petites nations avec lesquelles Rome à ses débuts avait eu tant à lutter, les Sabins, les Èques,



Fig. 621. — Environs de Rome.

les Volsques, les Herniques, les Rutules, n'existaient plus qu'à l'état de souvenirs (fig. 621).

Les Sabins étaient un peuple d'agriculteurs, menant une vie simple et frugale, très-robustes et excellents soldats, mais nullement portés vers les raffinements de la civilisation. Aussi ils avaient peu de villes célèbres: nous citerons seulement *Cures*, dont Tatius fut roi, et qui donna aussi le jour au législateur de Rome, Numa Pompilius. Cette ville n'a pas laissé de ruines, non plus que *Réate* qui prit par la suite beaucoup plus d'importance et devint la ville principale du pays des Sabins.

Au sud des Sabins étaient les Èques, peuple qui fut longtemps l'ennemi des Romains; nous signalerons *Sublaqueum* (Subiaco), sur les bords de l'Anio, et *Alba Fucentis*, près du lac Fucin que les anciens ont essayé plusieurs fois de faire écouler dans le Tibre pour éviter les inondations causées par ses crues subites. Sous l'empereur Claude, on a employé

trente mille ouvriers pour ce gigantesque travail qui n'a pas duré moins de onze années. Le canal souterrain, creusé à cette occasion, subsiste encore : au reste, l'entreprise n'a pas réussi. Pour l'inauguration de l'émissaire et du dessèchement, l'empereur avait ordonné une fête demeurée célèbre dans l'histoire. Dix-neuf mille gladiateurs donnèrent le spectacle d'un combat naval sur des galères à trois et quatre rangs de rames, devant un nombre immense de spectateurs. Quand le combat fut terminé, l'empereur ordonna d'ouvrir les écluses pour faire écouler le lac, mais un éboulement qui s'était produit dans l'émissaire empêcha



Fig. 622. — Porte de Signia.

l'effet de se produire, et il fallut se remettre à l'œuvre, qui échoua de nouveau pour des raisons différentes.

Le pays des Herniques, au sud de celui des Èques, est une des contrées ou l'on trouve le plus de constructions cyclopéennes, notamment à Signia, à Cora et à Norba.

Signia (Segni) dont la citadelle a, dit-on, été bâtie par Tarquin le Superbe, a conservé les restes de ses murailles en blocs massifs, et d'une vieille porte que reproduit la figure 622. A *Cora*, on trouve un

pont antique, mais dont la construction remonte à une époque postérieure (fig. 623).

Il y a vingt siècles que *Norba* fut prise et ruinée par Sylla; cette ville était située sur un escarpement d'où l'on domine les marais Pon-



Fig 623. — Pont antique, à Cora.

tins. Son enceinte, qui subsiste presque entière, donne bien l'idée de ces vieilles fortifications italiennes, qui, arrêtant Annibal à chaque pas, l'empêchaient de dominer la contrée et furent le principal obstacle à la prise de Rome. La porte de Norba (fig. 624), était flanquée de deux espèces de bastions, mais la muraille elle-même ne paraît pas avoir été accompagnée de tours nombreuses, comme on en voit dans d'autres enceintes.

Ardée, l'antique capitale des Rutules, la ville de Turnus, n'est plus

aujourd'hui qu'un misérable hameau. M. Noël des Vergers *(L'Étrurie et les Étrusques)* donne de ses ruines la description suivante : « Pendant 5 milles environ on traverse des ondulations de terrain formées par les courants de lave descendus des monts Albains. Puis on arrive sur le plateau dont Ardée occupe l'extrémité méridionale. A un mille environ de la capitale des Rutules, cette langue de terre, qui dimi-



Fig. 624. — Porte de Norba.

nue de largeur à mesure que l'on s'avance vers le sud, se trouve comme barrée par une longue colline couverte de bois, coupée au milieu de sa longueur par une étroite ouverture. C'est l'*Agger*, ou boulevard qui défendait l'approche de l'ancienne ville par le côté où elle était abordable. Cette fortification atteint près de 20 mètres, depuis le fond du fossé jusqu'à la crête du rempart. Le passage, coupé dans la colline, donne entrée à un ancien faubourg de la ville, terminé à l'autre extrémité par un second boulevard encore plus haut que le premier. Cette fois on traverse le fossé sur un pont formé de pierres énormes taillées en parallélogrammes réguliers et ajustées sans ciment,

comme celles des murs de Volaterræ, de Populonia, de Cossa ou de Russellæ. Quelques-uns de ces blocs ont jusqu'à trois mètres de longueur. On est alors dans la ville proprement dite.... A l'extrémité méridionale de la ville se trouve la citadelle, tout à fait isolée par une tranchée qui semble artificielle. De ce côté, ses murailles, qui couronnent



Fig. 625. — Constructions pélasgiques, près Terracine.

le rocher à pic, sont très-bien conservées et dans leur ensemble offrent un aspect peut-être plus saisissant que celui d'aucune autre ville de l'Étrurie et du Latium maritime. »

Le musée du Louvre possède des terres cuites d'un beau style qui proviennent des fouilles faites à Ardée. Enfin la nécropole offre plusieurs tombeaux décorés de peintures.

Les Volsques (fig. 626), ennemis implacables des Romains, occupaient

la côte marécageuse qui s'étend depuis Antium, jusqu'au promontoire de Circé et à la Campanie.

Antium (Anzio), l'ancienne capitale des Volsques, a résisté très-longtemps aux Romains, qui, après s'en être emparés, brûlèrent les vaisseaux ennemis et en emportèrent les proues de bronze (*rostra*), pour décorer la tribune aux harangues du forum romain. On trouve encore dans cette ville des restes de murailles et les môles élevés par Néron. Elle a été autrefois extrêmement florissante, et devait posséder des œuvres



Fig. 626. Monnaie des Volsques.

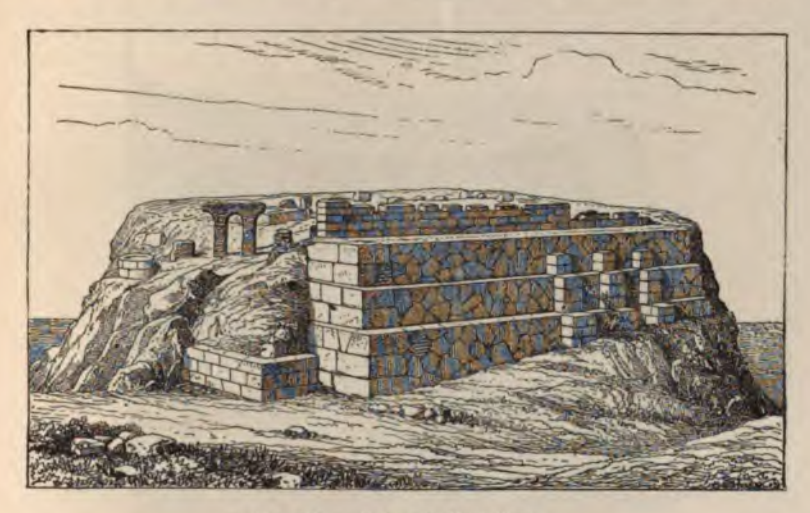


Fig 627. — Ruines de Mont-Circé.

d'art importantes, car c'est en fouillant ses débris qu'on a découvert l'Apollon du Belvédère.

Velitræ (Velletri), autre ville des Volsques, n'a pas laissé de ruines : c'est près de cette ville qu'a été trouvée une des plus belles statues du Louvre, la Pallas de Velletri.

Anxur, (Terraçine), ancienne ville volsque, située à la sortie des marais Pontins, avait autrefois un port très-fréquenté, qui est aujourd'hui ensablé. Ce qui augmentait encore son importance, c'est qu'elle était placée à l'extrémité d'une chaîne de collines se prolongeant jusqu'à la mer, de manière à laisser un passage très-étroit pour la route. On y trouve des ruines provenant des divers peuples qui ont possédé suc-

cessivement la contrée, entre autres des constructions pélasgiques (fig. 625), et des débris du palais de Théodoric. C'est près de là que sont les coteaux qui produisaient autrefois le fameux vin de Cécube.

Le promontoire de Circé, est un rocher isolé, qui forme l'extrémité des marais Pontins et qui, suivant certaines traditions, aurait servi de retraite à cette célèbre magicienne : on y montre même une caverne

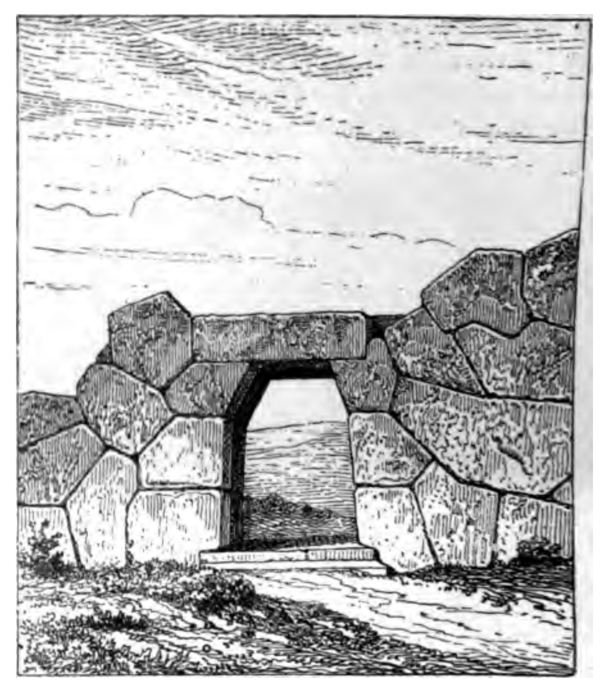


Fig. 628. — Porte antique sur le mont Circé.

tapissée de stalactites qu'on désigne sous le nom de grotte de la magicienne. Cette tradition toutefois n'est pas conforme au récit d'Homère, qui place ailleurs l'habitation de Circé.

Les débris antiques répandus près de la montagne montrent l'importance qu'avait ce point dans l'Italie primitive. La ruine qui recouvre le mont Circé (fig. 627) comprend des constructions qui peuvent se rapporter à des époques différentes. Mais la porte que reproduit la figure 628 remonte évidemment à la plus haute antiquité pélasgique.

Comme constructions primitives, peu de villes offrent autant d'intérêt qu'*Alatrium*. « Vers la moitié de la colline, dit le guide Joanne, on

trouve la première muraille (environ 2 milles de circonférence) construite, dans sa partie antique, d'énormes blocs polygones irréguliers, dont les angles sont unis sans ciment avec tant de précision, qu'ils résistent depuis plus de trois mille ans à l'action destructive du temps. On entre dans la ville par une porte aussi monumentale que celles de Tyrinthe ou de Mycènes; le linteau est d'un seul bloc (fig. 629)



Fig. 629. — Porte de l'Acropole d'Alatrium

L'architrave de la porte, d'un seul morceau, a cinq mètres de longueur et près de deux de hauteur ; des figures frustes sont des œuvres de plastique les plus anciennes qui soient en Italie. Un faune, ou un dieu Pan, un phallus, servant de rapprochement entre le culte primitif des anciens habitants d'Alatri et celui des Pélasges, confirment l'origine pélasgique de ce genre d'architecture à blocs polygones. »

Arpinum (Arpino), lieu de naissance de Marius et de Cicéron, est une ancienne ville volsque dont les débris ont résisté au temps. Ces débris sont un reste d'acropole, où l'on remarque particulièrement une

porte à ouverture triangulaire, pour ainsi dire ogivale, construite en immenses blocs de pierre sans ciment (fig. 630).

Caieta (Gaëte), ville dont on attribue la fondation à Énée, a conservé quelques antiquités romaines, surtout aux environs de la ville.

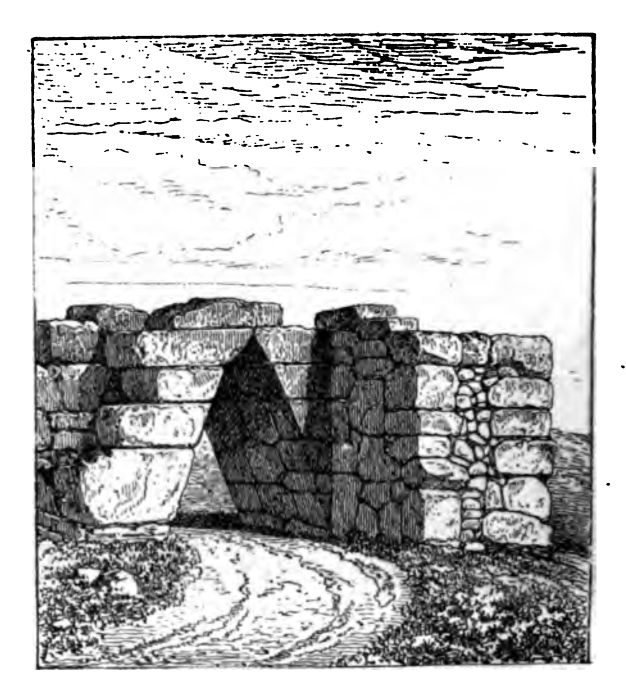


Fig 630 — Acropole d'Arpinum.

On trouve notamment, à quelque distance de là, dans une contrée déserte, les restes d'un aqueduc, d'un théâtre et d'un amphithéâtre. Ces ruines paraissent appartenir à l'ancienne Minturnes où Marius vint se cacher pour se dérober aux poursuites des soldats de Sylla.



Fig. 631. Monnaie d'Albe

Les environs de Rome. — Tous ces peuples ennemis de Rome, entouraient l'ancien Latium dont l'étendue était extrêmement restreinte et dont *Albe la Longue* était la capitale. Tous les souvenirs mythologiques de Rome se rattachaient à cette cité qui fut fondée par Ascagne, fils d'Enée, et qui exerçait une sorte d'hégémonie sur la confédération des villes latines. Les Romains, qui prétendaient hériter de cette suprématie, détruisirent la ville qui avait été leur berceau. Ils respect

tèrent seulement le temple, et inscrivirent les habitants avec lesquels ils avaient de nombreuses alliances de famille, sur les registres des citoyens.

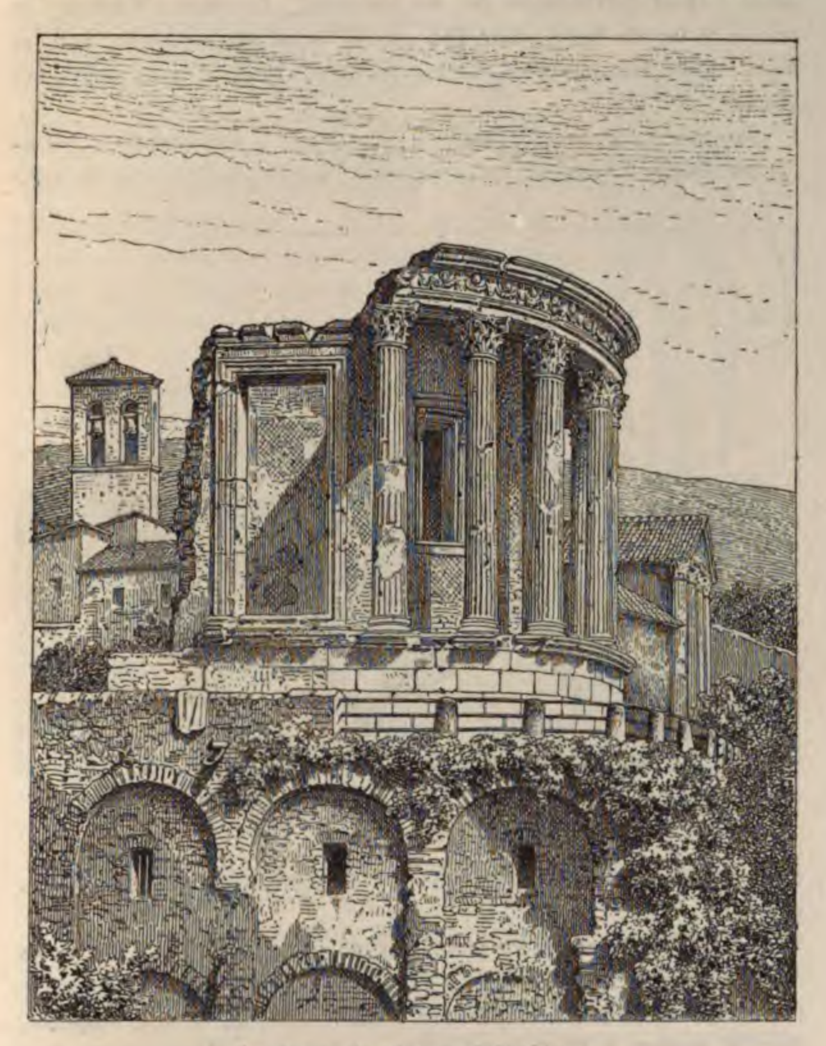


Fig. 632 — Temple de la Sibylle (Tivoli).

Une monnaie d'Albe la Longue (fig. 631), nous montre au droit une tête casquée de Mercure et au revers un pégase. Cette médaille, d'un travail fort incorrect, est fort ancienne : on la fait remonter au troisième ou au quatrième siècle de la fondation de Rome.

Albe n'a pas laissé de ruines. On voit près de là les vieilles murailles d'*Aricia*, ville fréquentée aujourd'hui par les touristes à cause de la beauté pittoresque de ses environs. Au-dessus d'Aricia, on trouve le lac de Nemi, autrefois appelé le miroir de Diane, à cause d'un temple fameux élevé sur ses bords et dont ses eaux reflétaient l'image.

Tusculum, où est né Caton, a pu, grâce à ses murailles pélasgiques résister à Annibal. On a retrouvé l'emplacement de la citadelle

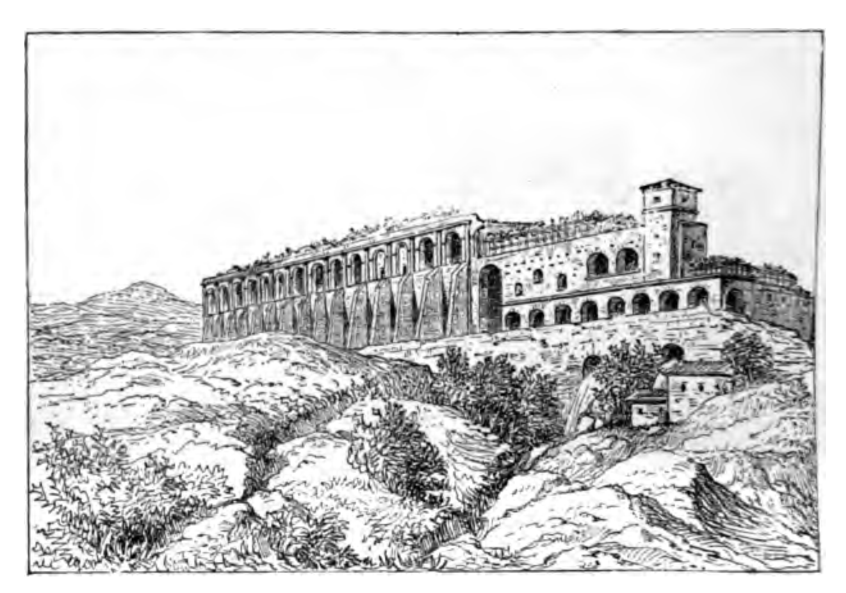


Fig. 633. — Villa de Mécène (Tivoli).

et quelques restes d'un amphithéâtre. Cicéron avait une villa à Tusculum.

Tibur (Tivoli) est un des points les plus renommés de l'Italie. Cette antique cité, fondée plusieurs siècles avant Rome, est surtout connue par les hommes célèbres qui l'ont habitée. Mécène, Horace, Properce, Catulle, avaient à Tibur leurs villas, et Horace préférait ce lieu aux endroits les plus vantés. On y voit quelques ruines intéressantes, notamment le temple de la Sibylle (fig. 632), petit édifice circulaire, placé dans une situation charmante, au bord du gouffre tracé par l'Anio, et qui a conservé dix de ses dix-huit colonnes corinthiennes. Les fameuses cascades sortent de la villa de Mécène (fig. 633) ou du moins

près des ruines qui portent ce nom et dont la destination n'a pas encore été bien nettement déterminée. On y voit des pièces immenses et des voûtes d'une hardiesse étonnante. On donne aussi, d'une manière un peu conjecturale, des noms illustres, aux débris qu'on rencontre aux environs de Tibur, et les antiquaires ont longtemps agité la question de savoir où était la maison d'Horace.



Fig. 634.
Junon de Lanuvium.

On a retrouvé beaucoup d'antiquités dans les ruines qu'on désigne sous le nom de villa de Quintilius Varus et de villa de Cassius. C'est aussi à peu de distance de Tibur qu'était située la fameuse villa dont l'empereur Adrien avait lui-même tracé le périmètre, et où il avait élevé un magnifique palais impérial. Cette résidence contenait une reproduction des monuments que l'empereur avait le plus admirés dans ses voyages. On y retrouvait le Lycée, l'Académie, le Prytanée et le Pœcile d'Athènes, le Sérapeon de Canope, etc. Les ruines qu'on voit en ce lieu ont été souvent fouillées, et les objets d'art qu'on y a retrouvés ont alimenté tous les musées d'antiquités de l'Europe.

Lanuvium était surtout célèbre par le culte tout spécial qu'on y rendait à Junon Sospita, protectrice de la foi conjugale : on nourrissait dans le sanctuaire un serpent souvent représenté sur les médailles (fig. 635). Ce culte a eu une très grande importance à Rome. Les consuls, avant d'entrer en charge, venaient ordinairement sacrifier dans le temple de la déesse; la Junon de Lanuvium avait quelquefois un caractère guerrier que ne présentent pas les autres images de cette divinité. Elle était représentée couverte d'une peau de chèvre et armée d'une lance (fig. 634).



Fig. 635.
Junon Sospita.
(D'après une monnaie d'argent de la famille Roscia).

Preneste (Palestrina) est une des plus anciennes villes grecques de l'Italie, puisqu'elle passe pour avoir été fondée par Télégone, fils d'Ulysse et de Circé. Toute l'antiquité a passé là : on retrouve des restes de murailles pélasgiques, composées de grosses pierres à polygones irréguliers, des assises régulières qui remontent au temps

de Sylla, et des constructions en briques des derniers temps de l'empire. Il y avait à Preneste un temple de la Fortune dont les restes occupent une étendue considérable. Les Romains recherchaient ce lieu pendant les chaleurs de la canicule, et Florus appelle Preneste les délices de l'été. On voit aux environs les ruines d'une villa d'Adrien et d'Antonin le Pieux.

Gabies est aussi une ville d'une haute antiquité ; elle fut détruite par Sylla et, sous Auguste, elle était absolument déserte. On y voit les restes d'un temple de Junon. On a retrouvé sur l'emplacement de cette ville plusieurs belles statues, entre autres la fameuse Diane de Gabies du Louvre.

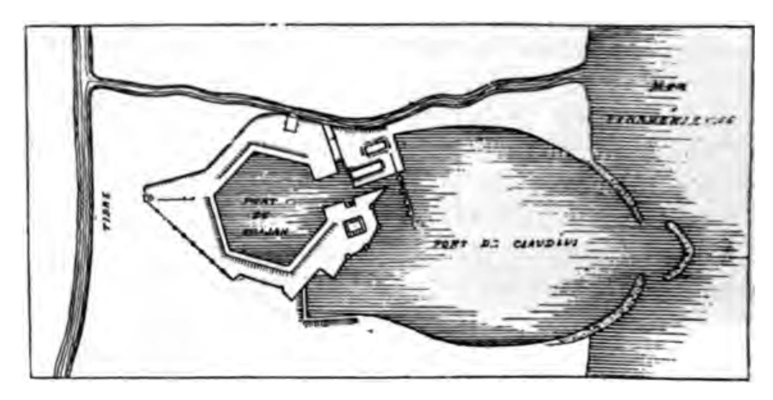


Fig. 636. — Port d'Ostie.

Ostie, le port de Rome, fut fondée par Ancus Marcius. Au temps de sa prospérité, cette ville comptait plus de 80,000 habitants. Il n'y a là aujourd'hui qu'un misérable village : le port a été comblé par les dépôts du Tibre. L'emplacement de la ville ancienne est un terrain inculte, raboteux et couvert de ronces : on y a fait depuis quelques années des fouilles intéressantes. C'est près de là qu'était la célèbre villa dont Pline le Jeune nous a laissé une description détaillée. Les atterrissements du fleuve éloignèrent peu à peu la mer, et il fallut la rapprocher au moyen de ports creusés artificiellement, mais qui devinrent eux-mêmes insuffisants, car aujourd'hui le port de Trajan se trouve à 1,500 mètres de la côte.

Les travaux de Claude et de Trajan sont indiqués sur la figure 636, mais aucune représentation connue ne reproduit l'aspect de la ville

lorsque Ostie servait de port à Rome. A défaut d'une vue exacte, nous



Fig. 637. — Ville port de mer.

donnons, figure 637, l'aspect d'une ville maritime d'après une peinture antique. Cette vue est probablement peinte de fantaisie; mais, comme

l'artiste qui l'a exécutée connaissait beaucoup d'endroits, sinon tout à fait semblables, au moins à peu près analogues, sa peinture peut, à la rigueur, passer pour un document dont il faut bien d'ailleurs se contenter puisqu'on n'en connaît pas de plus exact.

VI

ROME.

Notions historiques. — Les sept collines. — L'enceinte et le Pomœrium. — Les quartiers de Rome. — Les rues. — Le Capitole. Le Forum. — Histoire monumentale. — Les palais et les portiques. Les temples. — Théâtres et cirques. — Arcs de triomphe. Colonnes. — Thermes. — Aqueducs.

Notions historiques. — La fondation de Rome, si on en dégage le côté mythologique, paraît se rattacher à un usage particulier aux anciens peuples de l'Italie, celui auquel on a donné le nom de printemps sacré. Quand une famine ou une épidémie venait à sévir sur une contrée, on apaisait la colère des dieux par le sacrifice de tous les enfants nés pendant la saison. Ces enfants n'étaient pas mis à mort, et on les élevait avec le plus grand soin jusqu'à leur vingtième année: mais alors, ils quittaient avec une grande solennité leur terre natale qu'ils ne devaient plus revoir et s'en allaient fonder une colonie. Ce fait expliquerait tout naturellement pourquoi Romulus et Rémus, au lieu de prendre possession d'Albe, après avoir détrôné Amulius, crurent devoir aller un peu plus loin s'établir dans une contrée nouvelle.

Les Romains ont toujours enveloppé sous des légendes mythologiques les débuts obscurs de leur histoire. Avant tout, il fallait rattacher son origine aux fables grecques chantées par Homère, et le Troyen Enée, fils de Vénus, vint s'établir dans le Latium, où son fils Ascagne fonda Albe la Longue. La soumission des villes grecques de l'Italie et de la Grèce propre se trouvait ainsi n'être qu'une revanche. Mais l'orgueil romain demandait davantage, et le peuple n'eût pas été satisfait, si Mars, le terrible dieu de la guerre, n'avait pas été son aïeul.

Numitor, ancien roi d'Albe, détrôné par son frère Amulius, avait une fille, Rhéa Sylvia, qu'Amulius, peu désireux d'avoir des neveux, condamna à la virginité en la plaçant dans le collège des Vestales. Mais le dieu Mars trompa la vigilance de l'usurpateur (fig. 638), et ses visites à la Vestale eurent pour résultat la naissance de deux jumeaux, Romulus et Rémus, dont Amulius ordonna aussitôt la mort.



Fig. 638.
Mars et Rhea Sylvia.
(D'après une médaille d'Antonin).

Abandonnés au bord du fleuve, où les bêtes féroces devaient les dévorer les nouveau-nés furent allaités par une louve (fig. 639), et recueillis par le berger Faustulus (fig. 640). Toute l'histoire mythique de l'ancienne Rome est contenue dans ce récit; aussi la Louve nourrice du peuple romain se trouve-t-elle tout naturellement représentée sur une foule de monuments. Le plus célèbre d'entre eux nous montre la louve du Capitole (fig. 641), groupe de travail étrusque extrêmement ancien; mais les deux jumeaux qu'elle allaite ont été ajoutés et sont d'une époque postérieure. Suivant la tradition, ce groupe serait celui qui fut placé, en 296, par les édiles sur le mont Palatin, près du figuier ruminal, l'arbre sacré où avaient été trouvés les deux jumeaux.



Fig. 639.
Romulus et Rémus allaités par la louve.
(D'après une monnaie campanienne).



Fig. 640.
Le berger Faustulus.
(D'après une médaille de la famille Pompéia).

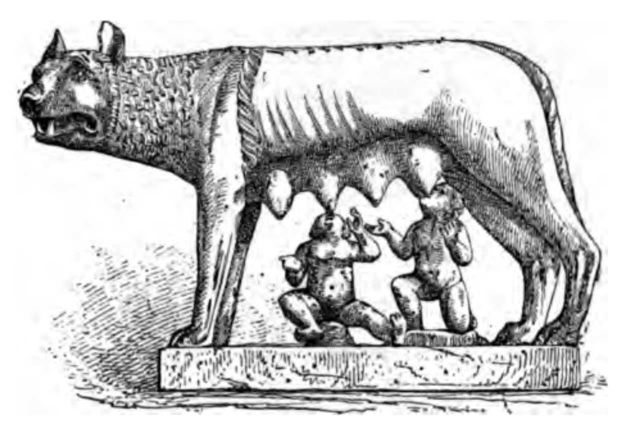


Fig. 641. — Louve de Rome.

L'enlèvement des Sabines (fig. 642) est le fait caractéristique du règne légendaire de Romulus. Toute cette histoire est encore surchargée de fables, qui furent toujours populaires parmi les Romains. Tel est le récit relatif à la jeune Tarpéia, qui donna son nom à la roche tarpéienne. Elle avait promis d'ouvrir aux Sabins les portes de la ville, à condition qu'ils lui donneraient ce qu'ils portaient au bras gauche : elle voulait parler de leurs bracelets d'or. Mais quand Tatius fut entré dans la ville il comprit la chose autrement et jeta son bouclier sur la jeune fille : tous les Sabins ayant fait la même chose, Tarpéia fut écrasée sous ce poids (fig. 643).



Fig 642.
Enlèvement des Sabines
(D'après une médaille romaine)

A ce moment, les Romains étaient en fuite; mais Romulus, faisant vœu d'élever un temple à Jupiter Stator, parvint à ranimer le courage de ses soldats et à recommencer la lutte. C'est ce dernier combat qui fut arrêté par les femmes sabines, lorsqu'elles se précipitèrent avec leurs enfants pour séparer leurs époux et leurs pères. La paix fut conclue et il fut convenu que Tatius et Romulus régneraient simultanément : la double tête de Janus est considérée comme le symbole de cette alliance entre les deux nations (fig. 644). Au reste, le mythe de Janus se prête à des interprétations assez diverses. A Rome, le temple de cette divinité (fig. 645) était ouvert en temps de guerre et ne se fermait qu'en temps de paix.


Fig. 643. — Tarpéia
(D'après une médaille de la famille Petronia).


Fig. 644.
Janus.
(D'après un as romain).



Fig. 645.
Temple de Janus.
(D'après une médaille de Néron).

Au bout de cinq ans, Tatius fut assassiné par les Laurentins, et, bien que Romulus eût été reconnu pour le seul roi, son sort ne fut pas meilleur. Un jour qu'il passait une revue, un orage dispersa l'assemblée et on ne retrouva plus le roi; mais un sénateur déclara l'avoir vu monter au ciel, sur le char de Mars, au milieu de la foudre et des éclairs. On ne con-

naît aucune image authentique du fondateur de Rome, et celles qu'on possède sont d'une date très-postérieure (fig. 646).

Quelques historiens ont prétendu que Romulus avait été tué par des Sabins mécontents. Ce qui est certain, c'est que les deux nations parvinrent bien difficilement à s'entendre; après un an de discussions stériles, on finit par décider que les Romains feraient l'élection, mais que le roi serait choisi parmi les Sabins. Numa Pompilius fut élu : homme sage et pacifique, Numa, qu'inspirait la nymphe Egérie, devint le législateur des Romains; l'organisation qu'il leur donna paraît calquée sur celle des Etrusques, dont la civilisation était alors beaucoup plus avancée que celle du Latium.



Fig. 646. — Romulus (D'après une médaille frappée en l'honneur d'Antonin le Pieux).

Le règne de Numa avait été une période de paix profonde que rien n'avait troublé, mais il n'en fut pas de même pour son successeur, Tullus Hostilius, qui, après le célèbre combat des Horaces et des Curiaces, détruisit Albe la Longue, dont il transporta les habitants sur le mont Cœlius, nouvellement incorporé dans Rome. Tullus Hostilius était un Romain élu par les Sabins : après lui, ce fut le tour des Romains de désigner le roi parmi les Sabins, et ils choisirent Ancus Marcius, qu'on disait le petit-fils de Numa. Il fonda Ostie, jeta le premier pont Sublicius, et bâtit la prison Mamertine, qui subsiste encore en partie. La figure 647-648 est une médaille des Marcius qui prétendaient descendre du quatrième roi de Rome : elle représente la figure traditionnelle de Numa et d'Ancus Marcius. Au revers sont représentées deux arcades; sous la première est une Victoire sur une colonne; sous la seconde, une proue de navire, souvenir de la création d'Ostie par Ancus Marcius.





Fig. 647. Fig. 648.

Numa Pompilius, sur une médaille de la gens Marcia.

Les rois que nous venons de voir, Romains ou Sabins, appartenaient à la race latine. Si les Romains avaient souvent emprunté aux Étrusques, leurs voisins, des artisans pour subvenir aux besoins de leur industrie, des prêtres ou des augures pour leur enseigner les rites ou pour leur annoncer l'avenir, ils avaient absolument gardé leur ... national : très-différents de leurs voisins, n'estimant qu... ant,

en dehors de la vie des camps, que les rudes travaux de l'agriculture et méprisant profondément tout travail sédentaire. La tentative des Tarquins paraît avoir consisté principalement à transformer cette existence primitive et grossière, en assimilant Rome aux villes grecques ou étrusques et en s'entourant eux-mêmes de toutes les délicatesses d'une civilisation qui répugnait aux Romains.

L'histoire des Romains se trouve ainsi dès l'origine mêlée intimement à celle des autres peuples de l'Italie, qui sont absorbés l'un après l'autre par la métropole. Elle comprend plusieurs époques distinctes. La première, celle des rois, est en quelque sorte le récit de la naissance du peuple romain, qui agrandit son territoire aux dépens des pays voisins, territoire dont l'étendue ne dépasse pas celle d'un de nos départements. La seconde période, qui va jusqu'aux guerres puniques, est tout entière consacrée à la conquête et à l'assimilation de l'Italie. Après les guerres puniques, toutes les contrées riveraines de la Méditerranée tombent l'une après l'autre sous la domination romaine. Quand l'empire se fonde, la puissance romaine est à son apogée ; mais alors la décadence arrive, et le monde antique s'effondre pour faire place à une société nouvelle.

Les sept collines. — Le fleuve le plus célèbre de l'ancien monde, le Tibre (fig. 649), a un cours qui ne dépasse pas quatre-vingts lieues, et ses eaux jaunes et toujours chargées de pouzzolane rougeâtre, n'étaient employées ni comme boisson, ni comme bains. C'est pour cela que la campagne de Rome était couverte d'aqueducs chargés d'amener dans la ville éternelle, une eau plus saine et plus salubre. Le fleuve, rapide et profond en quelques endroits, et d'une navigation difficile en tout temps, sort des montagnes de l'Italie centrale, sépare les grandes plaines agricoles du Latium et de l'Étrurie et déverse ses eaux dans la Méditerranée, à cinq lieues de Rome.



Fig. 649.
Le Tibre (Médaille)

A quelques lieues de la mer, le Tibre traverse un endroit qui est entouré de neuf collines. Il y en a deux sur la rive droite du fleuve, le Janicule et le Vatican, sept sur la rive gauche. Parmi celles-ci, il y en a six qui sont disposées de manière à former comme un fer à cheval au milieu duquel est la septième. Cette dernière colline centrale est le mont Palatin : les autres sont le Capitolin, le Quirinal, le Viminal,

l'Esquilin, le Cœlius et l'Aventin (fig. 650). Au huitième siècle avant notre ère, cette contrée était absolument sauvage, et son sol, naturellement stérile, n'avait rien qui pût tenter les populations voisines. Les vallons qui séparaient les collines sur lesquelles devait s'élever la ville éternelle étaient couverts de marais insalubres que venaient grossir par intermittence les débordements du Tibre.



Fig. 650.
Rome, sept collines.
(Médaille.)

D'après la légende, Romulus et ses compagnons s'établirent sur le Palatin, tandis que Tatius et les Sabins occupaient le Capitolin. Sous Numa, la population s'étendit jusqu'au Quirinal; Tullus Hostilius fixa les Albains sur le mont Cœlius, qui ne portait pas encore ce nom et qui est aujourd'hui le Latran, et Ancus Martius assigna le mont Aventin aux Latins qu'il avait vaincus. Sous Servius Tullius, les aventuriers qui affluaient de toutes parts dans la ville nouvelle habitèrent, avec les pauvres plébéiens, la plus considérable des sept collines, l'Esquilin, et ensuite le Viminal. C'est ainsi que Rome occupa successivement les sept collines, mais elle ne forma une véritable ville que sous les Tarquins; c'est en desséchant les marais insalubres qui couvraient le fond des vallons qu'ils rendirent habitable l'espace compris entre les collines.

L'ENCEINTE ET LE POMŒRIUM. — Rome était une ville d'une étendue médiocre, mais entourée de faubourgs immenses. La ville avait été bâtie à la manière des Étrusques. Quand ceux-ci jetaient les fondements d'une ville, ils avaient soin de consacrer une certaine étendue de terrain le long des murailles, et les maisons ne pouvaient être contiguës à ce mur d'enceinte. Les Romains, dont les rites sacrés sont empruntés aux Étrusques, avaient conservé autour des murailles un emplacement nommé Pomœrium, qui était un espace sacré demeurant inculte, car on aurait cru le profaner en le cultivant. Le premier Pomœrium n'enfermait que le Palatin, et à ses limites finissait la cité politique et religieuse, à laquelle trois portes donnaient accès : un vaste marais qui entourait presque entièrement la ville primitive lui formait comme une défense naturelle.

Servius Tullius recula le Pomœrium, lorsqu'il agrandit la ville, qui conserva pendant tout le temps de la république l'enceinte qu'il avait élevée, bien que la population débordât au dehors dans toutes les direc-

tions. Le mont Aventin n'était pas encore compris dans cette enceinte, quoiqu'il fût joint à la ville comme position à défendre. L'enceinte murée resta telle que le roi Servius l'avait établie pendant tout le temps de la république et la plus grande partie de l'empire, mais l'enceinte civile s'étendit bien au delà des fortifications. Une nouvelle enceinte, qui comprenait le champ de Mars et la colline des Jardins, fut bâtie par Aurélien.

Les quartiers de Rome. — La division de Rome en quatorze régions date du règne d'Auguste, et comme elle a subsisté à peu près tout le temps de l'empire, elle est assez importante à connaître.

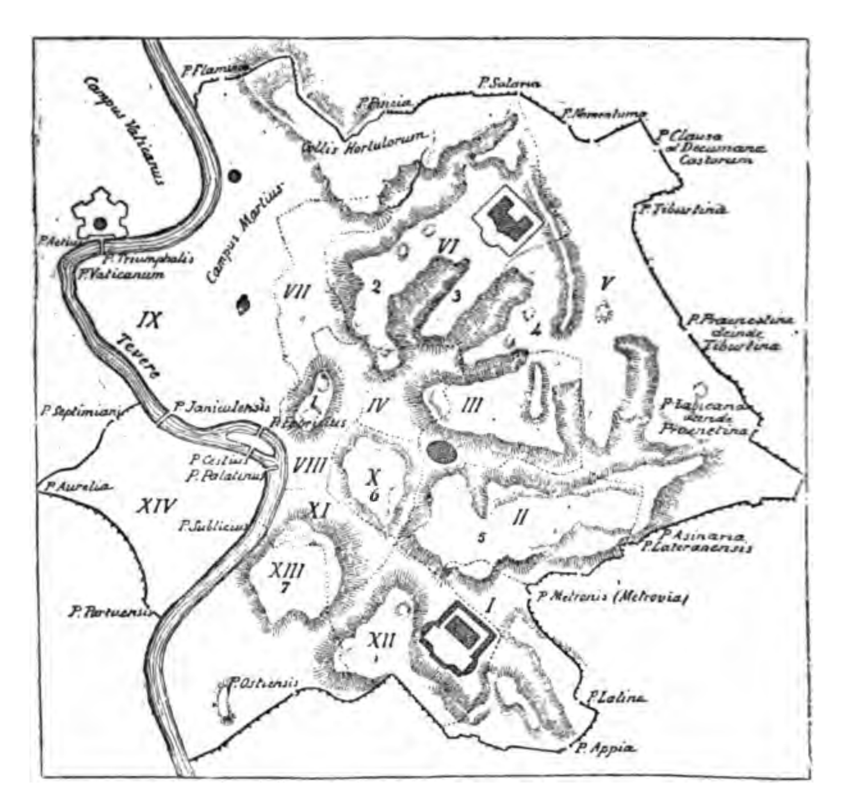


Fig 651 — Plan de Rome.

I. — *La porte Capène* région à laquelle aboutissait la voie Appienne, une des promenades favorites des Romains. On y voyait plusieurs monuments fameux, entre autres le *temple de l'Honneur et la Vertu*, les *Thermes de Sévère* et ceux de Commode, etc.

II. — *Cœlius*, quartier très-pauvre, habité par une foule de gens exerçant de petits métiers. Peu de monuments.

III. — *Isis et Sérapis;* les *Thermes de Titus* et le *Colysée* appartenaient à ce quartier.

IV. — *La voie Sacrée;* le commerce de luxe était surtout installé dans ce quartier où l'on voyait une succession non interrompue de tavernes ou boutiques pour la vente des petits objets pour dames, tels que boules de cristal, plumes de paon pour éventails, petits coffrets d'ivoire ou de bois sculpté, etc.

V. — *La région Esquiline*, quartier d'ouvriers, et surtout de ceux qui avaient pour profession de brûler les cadavres et de s'occuper des inhumations. C'est là qu'étaient les fameux jardins de Mécène.

VI. — *Alta Semita*, quartier assez élevé, d'où l'on dominait complètement le champ de Mars. On y voyait les jardins de Lucullus et de Salluste, les thermes de Dioclétien, de Constantin, le camp des Prétoriens, les temples de Quirinus, du Soleil, de Flore, du Salut, etc.

VII. — *La via Lata*, quartier plein de jardins, et habité par des éleveurs de chèvres, des marchands de légumes, des constructeurs de litières. On y voyait aussi beaucoup d'affranchis qui venaient habiter là par économie.

VIII. — *Le Forum Romanum*, le quartier le plus intéressant de Rome par ses souvenirs et ses monuments. Nous en parlerons plus loin.

IX. — *Le cirque Flaminius*, le plus grand quartier de Rome, couvert de monuments, le *Panthéon d'Agrippa*, le *théâtre de Marcellus*, etc. Le *champ de Mars*, couvert de portiques et de galeries qui servaient de rendez-vous galants, était sous l'empire une promenade où se rendaient tous ceux qui voulaient se tenir au courant de la mode et des toilettes du jour. Le *Mausolée d'Auguste*, élevé pour la sépulture de la famille impériale, était dans ce quartier.

X. — *Le Palatin;* les plus antiques souvenirs de Rome étaient sur cette montagne, où s'éleva sous l'empire le palais des Césars.

XI. — *Le cirque Maxime*, quartier étroit et long, dont le cirque qui lui donne son nom remplit presque toute l'étendue.

XII. — *La Piscine publique*, quartier considérable, mais pauvre en monuments.

XIII. — *Le mont Aventin*, quartier qui s'étendait le long du Tibre et dont on voit encore les antiques murailles (fig. 652).

XIV. — *La région Transtibérine*, sur la rive droite du Tibre. C'est là qu'était le *Mausolée d'Adrien*. Ce quartier, fréquenté par des vagabonds, était celui des saltimbanques, des marchands ambulants, des montreurs d'animaux, et autres vivant sous la tente.

On voit que chacune de ces régions avait un numéro d'ordre et un nom emprunté soit à un monument, soit à sa situation particulière. Il y

avait quatre régions à l'orient, une au nord, cinq à l'occident, deux au sud et deux au centre de la ville (fig. 651).

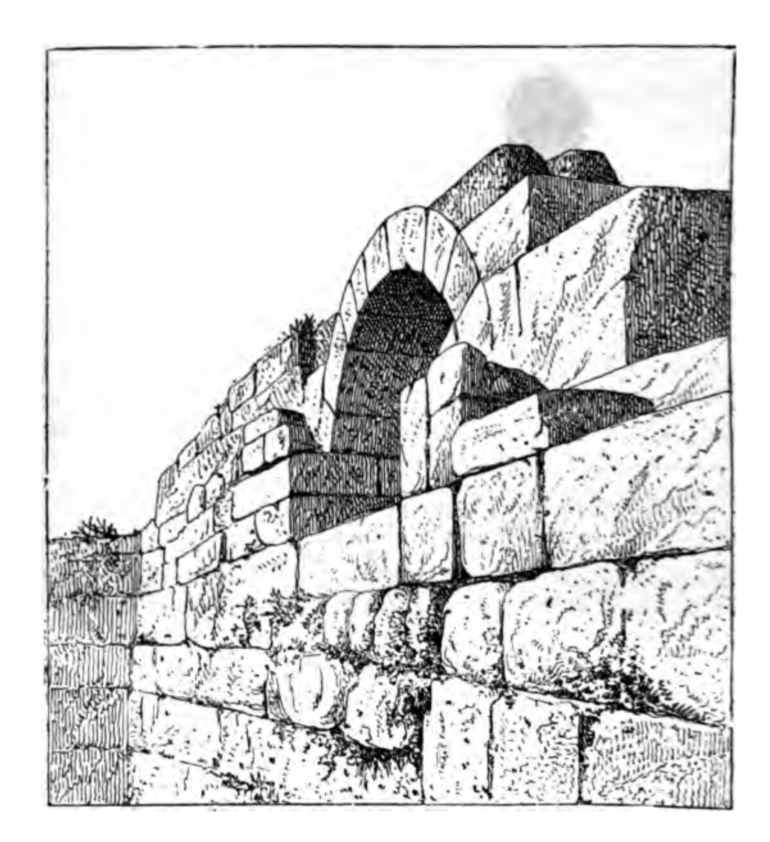


Fig. 652. — Murs antiques de Rome.

Les rues de Rome. — Montesquieu a donné de la ville primitive la description suivante : « Il ne faut pas, dit-il, prendre de Rome dans ses commencements l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui, à moins que ce ne soient celles de la Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la campagne. Les noms anciens des principaux lieux de Rome ont tous du rapport à cet usage. La ville n'avait pas même de rues, si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y aboutissaient. Les maisons étaient placées sans ordre et très-petites; car les hommes, toujours au

travail ou dans la place publique, ne se tenaient guère dans les maisons. »

La physionomie de Rome a commencé à se transformer après les guerres puniques, et quand l'Asie a été conquise, la ville, dont les principaux édifices avaient toujours été concentrés autour du Forum, s'est couverte d'une multitude de monuments publics ou de splendides habitations, qui lui donnèrent à partir d'Auguste un aspect qu'aucune ville moderne ne peut nous rendre. Cependant on se tromperait étrangement si on jugeait Rome d'après les vues restaurées dont les architectes sont si prodigues. Les successions de colonnades qu'ils nous présentent existaient assurément, mais, dans bien peu d'endroits, on aurait trouvé ce caractère froid et exclusivement monumental qu'ils prêtent à l'antique cité. A côté des édifices, il y avait les rues étroites et tortueuses : les portiques eux-mêmes étaient encombrés de petits marchands ambulants et bordés bien souvent de tavernes, ou petites boutiques improvisées, qui devaient en maint endroit ressembler passablement à celles qu'on voit dans nos foires. Si l'on veut comprendre la physionomie véritable de l'ancienne Rome, il faut tenir compte des innombrables aventuriers qui venaient de contrées différentes exercer des professions sans nom, apportant là leurs mœurs bizarres et leur costume : la plupart de ces gens-là étaient sans domicile fixe, et campaient dans Rome plutôt qu'ils n'y habitaient.

Un document contemporain d'Auguste montre que trois cent vingt mille personnes se sont présentées pour recevoir les dons de l'empereur à l'occasion d'une distribution faite à la plèbe romaine, et ce chiffre ne comprend ni les femmes, ni les enfants âgés de moins de onze ans. On peut juger par là quel nombre atteignait à Rome la population que nous rangerions aujourd'hui parmi les vagabonds. Quant à la population même de Rome, les documents sont tellement contradictoires qu'il est impossible de la fixer fût-ce approximativement. Elle a dû d'ailleurs varier beaucoup comme chiffre, et la ville elle-même a changé plusieurs fois de physionomie.

Au temps d'Auguste, Rome avait des maisons d'une hauteur prodigieuse, à plusieurs étages superposés et rangées pour la plupart par files contiguës. Il y avait aussi de très-grandes maisons isolées de tout côté, qu'on appelait pour cette raison des îles. Les maisons qui formaient les îles étaient généralement en pierre, mais les maisons ordinaires étaient le plus souvent en briques, et terminées en haut par une plateforme. Il y en avait aussi qui avaient des faîtes en pente, revêtus de

tuiles et quelquefois de dalles de diverses couleurs. Dans les anciens quartiers, les rues étaient étroites, irrégulières et tortueuses, et chaque carrefour était muni de statues et d'autels consacrés à diverses divinités.

A Rome, l'accroissement démesuré de la population donna aux terrains une valeur énorme, si bien que les maisons s'exaucèrent au point d'avoir jusqu'à onze étages. Il ne fallut rien moins que des édits impériaux, déterminant la hauteur des maisons, pour mettre un frein à l'esprit de spéculation qui non-seulement compromettait la sécurité de leurs habitants mais encore présentait un danger réel pour les passants. La plupart de ces maisons en effet étaient bâties non par des architectes, mais par de simples entrepreneurs de bâtisse, n'ayant fait aucune étude sur la construction, et uniquement préoccupés d'économiser sur les matériaux et la main-d'œuvre, pour élever promptement une maison de rapport. Ces maisons à loyer étaient souvent un excellent placement pour les riches Romains à qui elles procuraient de gros revenus. Elles renfermaient parfois un nombre considérable de logements.

On écrivait sur les murs l'annonce des logements à louer, leur importance, et l'indication du fondé de pouvoirs, ou de l'agent auquel on pouvait s'adresser pour avoir de plus amples renseignements. Ces annonces étaient assez grandes, et les lettres formant les mots avaient parfois jusqu'à une coudée de hauteur. Elles étaient peintes en noir, à l'exception du nom du bailleur qui se mettait en rouge pour mieux attirer l'attention. Ces annonces, écrites avec un gros pinceau, se plaçaient sur le mur, en même temps que les objets perdus, les ventes de commerce, etc., et comme elles se succédaient rapidement, on les peignait l'une sur l'autre après avoir couvert d'une peinture blanche l'affiche précédente.

Les gens qui demeuraient dans les maisons à loyer, étaient généralement peu honorés, parce qu'ils n'appartenaient pas à la classe riche. Juvénal nous a laissé un piquant tableau des rues habitées par cette population.

« ... Eh! quelle chambre à loyer est compatible avec le sommeil! C'est à grands frais seulement qu'on peut dormir dans cette ville : ces chars qui s'embarrassent aux détours des rues, ces imprécations d'un muletier forcé de s'arrêter; c'en est assez pour arracher au sommeil Drusus et les veaux marins. Le riche a-t-il une affaire qui l'appelle, il vole à travers la foule qui s'écarte, porté sur la tête de ses grands

Liburniens. Chemin faisant, il lit, il écrit, il dort : une litière close provoque le sommeil. Pourtant il arrive avant nous. Nous avons beau nous presser; arrêtés par le flot qui précède, nous sommes accablés par celui qui suit. L'un me heurte du coude, l'autre d'un ais qu'il porte sur l'épaule; ma tête, frappée par une poutre, va donner contre une cruche; on m'éclabousse jusqu'à la ceinture; d'énormes pieds aussitôt me foulent de toutes parts. ...Voyez quelle épaisse fumée s'élève dans les airs : c'est la sportule qu'on distribue. Je compte cent convives : chacun traîne sa batterie de cuisine. Corbulon soutiendrait à peine autant de vases énormes, autant d'ustensiles qu'en porte sur son cou raidi un misérable petit esclave qui rallume en courant son réchaud. Malheur aux tuniques recousues! Puis survient un chariot chargé d'une longue poutre, un autre d'un immense sapin. Ces masses se balancent sur les têtes et menacent d'écraser le peuple... Considérez maintenant que de périls divers on court pendant la nuit. Contemplez la hauteur immense des maisons, d'où l'on est foudroyé par tous les débris de vases et de pots qui pleuvent des fenêtres. Quelles traces profondes la chute de ces masses imprime sur le pavé! On pourrait vous prendre pour un indolent, un malavisé, si vous alliez souper sans avoir fait votre testament; autant de morts à redouter qu'il y a de fenêtres ouvertes sur votre passage. Faites des vœux! trop heureux encore, si l'on se contente de verser sur vous le contenu du bassin! Un forcené, dans la fougue du vin, s'il n'a battu personne, est au supplice; mais tout bouillant qu'il est de jeunesse et de vin, il évite celui que le manteau de pourpre, la longue suite de clients, les nombreux flambeaux et le candélabre d'airain lui enjoignent d'épargner. C'est moi, qui n'ai pour me conduire que le clair de la lune ou la faible lueur d'un bout de mèche que j'économise; c'est moi qui essuie ses mépris... Dès que chacun sera clos chez soi, qu'on n'entendra plus le bruit des chaînes qui barricadent les boutiques, on guettera votre dépouille. Gare aussi de temps en temps les poignards de ces brigands qui, à l'approche du guet, délogent des marais Pontins ou de la forêt Gallinaire, et tous ensemble accourent à Rome comme à la curée » (Juvénal, *Sat.* III).

Le Capitole. — Le rocher du Capitole comprenait à la fois la citadelle de Rome, ses temples les plus vénérés et sa prison la plus redoutée, la prison Mamertine, qui fut bâtie par Ancus Martius. C'est dans cette prison célèbre que sont morts Jugurtha et Vercingétorix, qu'ont été égorgés les compagnons de Catilina, et que saint Pierre a été

emprisonné. L'escalier conduisant à la prison s'appelait *les Gémonies* : c'est là qu'on exposait le cadavre des suppliciés.

Le fameux temple de Jupiter Capitolin, qui dominait le Capitole, avait été commencé sous les rois et les destinées de la ville y semblaient comme attachées. Outre ce temple, qui était d'une grande magnificence, on voyait au Capitole celui de Jupiter Férétrien, la chaumière de Romulus, couverte en paille, qu'on montrait comme une précieuse relique, et une multitude d'offrandes provenant des dépouilles des nations vaincues. C'est dans le Capitole que les consuls et les magistrats offraient des sacrifices en entrant en charge, et c'est là qu'ils dirigeaient leur marche dans la cérémonie du triomphe. Manlius, le sauveur du Capitole, fut le dernier Romain qui eut le droit d'avoir une habitation sur la montagne sacrée, mais plusieurs temples s'y élevèrent successivement, entre autres le fameux temple de la Concorde, construit pour effacer le souvenir des guerres civiles, et qui devint le lieu ordinaire des délibérations du sénat.

De tout ce passé, si plein de souvenirs classiques, il n'est resté aucune ruine.

Le Forum. — Au pied du Capitole était le Forum romain : ici s'amoncellement de débris accumulés sous l'action du temps est tel, qu'il faut aujourd'hui creuser à huit mètres de profondeur pour retrouver le sol de l'ancien Forum : aussi les colonnes, dont on a voulu dégager la base, se trouvent comme dans une véritable fosse.

Cette place était le foyer d'activité du peuple romain, le lieu où il écoutait les orateurs, où il votait les plébiscites, c'était en même temps un endroit où on se réunissait pour les affaires privées puisque le tribunal y était établi.

Le Forum romain (fig. 653) formait une vaste place entourée d'édifices. On y voyait d'abord le *Comitium*, sorte de colonnade sous laquelle le peuple défilait pour aller voter. Au fond du Comitium on montrait le *figuier* ruminal, avec un groupe d'airain représentant la louve qui allaite les deux jumeaux.

Non loin de là, on voyait la tribune aux harangues. Après la guerre contre les Volsques, Camille, s'étant emparé d'Antium, leur capitale, apporta à Rome les éperons des galères ennemies, et en décora la tribune aux harangues qui prit à partir de ce jour le nom de *Rostres*. La tribune elle-même était un vaste piédestal de forme circulaire, surmonté d'une balustrade et d'un toit pour couvrir l'orateur : elle

était placée au bas de la pente du Capitolin, comme on peut le voir sur

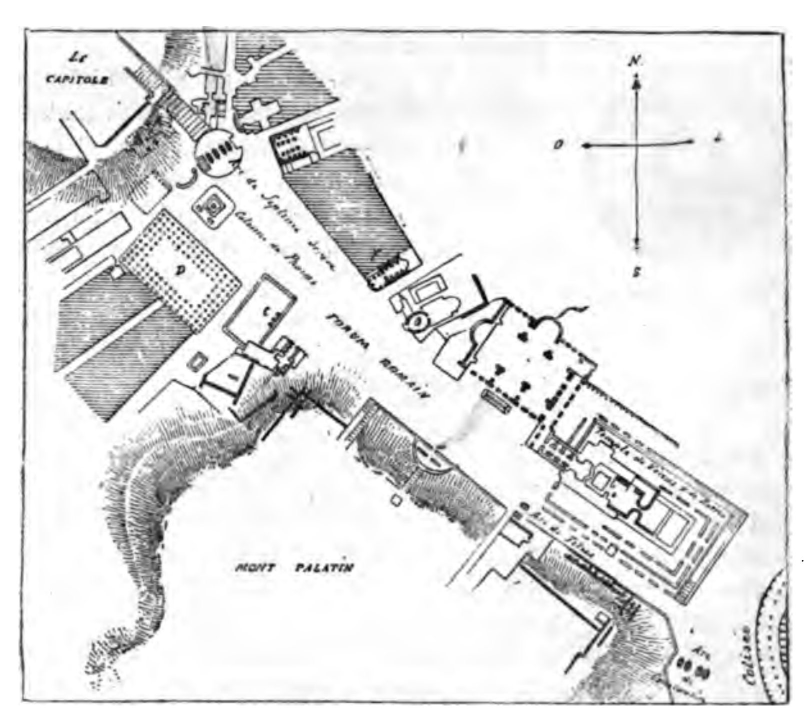


Fig. 653. — Forum romain.

A. — Temple de la Concorde.
B. — Temple de Vespasien.
C — Temple de Jupiter Stator.
D. — Basilique Julia
E. — Prison Mamertine.
F. — Temple d'Antonin et Faustine.
G. — Temple de Romulus et Rémus.

le plan où son emplacement est indiqué derrière la colonne de Phoca et tout près de l'arc de Septime Sévère. Quant à sa forme, on peut à peu près s'en faire une idée par les médailles qui la représentent (fig. 654 et 655).

Fig. 654. — Rostres. (Médaille).

Une foule de monuments sur l'attribution desquels les savants ne sont pas toujours d'accord, ont laissé des ruines imposantes qui sont aujourd'hui le plus grand attrait de la ville éternelle.

Outre le forum romain, on trouvait à Rome plusieurs autres forums, qui servaient de marchés pour les actions plutôt que de places pour les réunion étaient décorés avec une grande magni

principaux, le forum de Jules César, le forum d'Auguste, le forum de Trajan, le forum Boarium (marché aux bœufs), le forum Olitorium (marché aux légumes), etc.



Fig. 655. — Rostres. (Médaille).

Celui de Trajan, dont la place de la colonne Trajane passe pour être un reste, avait été bâti par le célèbre architecte Apollodore. Il était entouré de portiques et décoré de nombreuses statues. Le forum d'Auguste, bâti par lui à la suite d'un vœu qu'il avait fait de venger la mort de César, était célèbre par le temple de Mars Vengeur qui s'élevait au milieu de la place. L'emplacement de ces forums est dans beaucoup d'endroits occupé par des constructions modernes.

Les Temples. — Le *Panthéon d'Agrippa* est le seul temple qui soit resté entier parmi tous ceux dont s'enorgueillissait l'ancienne Rome. Bien qu'il ait subi d'importantes modifications, il est considéré comme un des plus beaux types de l'architecture romaine. Le Panthéon s'annonce par un portique de huit colonnes de face, qui soutiennent un entablement et un fronton. L'intérieur du temple est un cercle parfait, et c'est de sa forme ronde qu'on l'appelle vulgairement la *Rotonde*. La hauteur de l'édifice, depuis le pavé jusqu'au sommet de la voûte, dépasse 44 mètres et son diamètre est de 43 environ. Il n'y a aucune fenêtre et la lumière entre par une large ouverture circulaire pratiquée dans la voûte.

Il ne reste plus rien aujourd'hui du fameux *Temple de Jupiter Capitolin*, et bien peu de chose également du *Temple de la Concorde*. Trois colonnes d'ordre corinthien en marbre blanc marquent l'emplacement du *Temple de Vespasien*, qu'on a cru longtemps être celui de *Jupiter tonnant*, érigé par Auguste après son retour de la guerre d'Espagne, en reconnaissance de ce qu'il ne fut pas frappé par la foudre qui tomba tout près de lui durant cette expédition. Ces colonnes sont sur l'emplacement de l'ancien forum : huit colonnes ioniques, placées à côté des précédentes, sont regardées comme appartenant au *Temple de la Fortune*. Trois belles colonnes corinthiennes, devenues classiques dans nos écoles, étaient autrefois désignées comme appartenant au temple de *Jupiter Stator*, mais leur attribution est très-controversée.

En face de ces colonnes était le *Temple d'Antonin et Faustine*, dont la

cella est occupée par l'église San Lorenzo. Le portique est formé de dix colonnes magnifiques en marbre cipolin, et la frise est décorée de bas-reliefs très-célèbres représentant des griffons.

A côté de ce temple est l'église de Saint-Cosme et Saint-Damien dans laquelle on trouve les restes d'un petit monument circulaire, qu'on

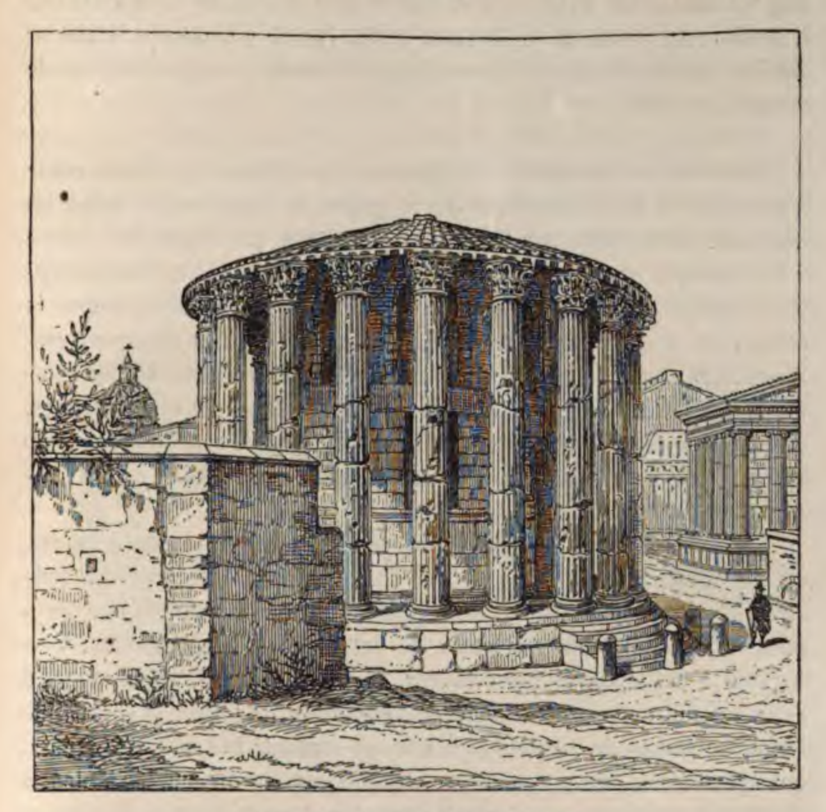


Fig. 656. — Temple de Vesta, à Rome.

désigne sous le nom de *Temple de Romulus et Rémus*, mais dont l'attribution n'a pu être encore nettement déterminée. On trouve ensuite les ruines d'un édifice qu'on a longtemps appelé le *Temple de la Paix*, mais qu'on considère aujourd'hui comme la basilique de Constantin ; il est partagé en trois nefs par d'énormes piliers. Enfin un peu au delà, en se rapprochant du Colisée, on trouve un édifice double, le *Temple de Vénus et Rome*, qui fut, dit-on, élevé sur les plans de l'empereur Adrien.

Il faut quitter le Forum et se rapprocher du Tibre pour trouver le *Temple de Vesta* que reproduit notre figure 656. C'est un charmant petit édifice de forme circulaire, entouré d'un portique soutenu par vingt colonnes corinthiennes cannelées en marbre de Carrare; il n'en manque qu'une seule. Il reste aussi quelques débris de temple, dont l'attribution est contestée, mais qui sont connus sous le nom de *Temple de Cérès et Proserpine*, *Temple de la Fortune Virile*, *Temple d'Esculape*, *Temple de Minerve Medica*, *Temple de Neptune* (appelé autrefois temple d'Antonin le Pieux), etc., etc.

THÉATRES ET CIRQUES. — L'*Amphithéâtre Flavien* ou *Colisée* est le monument le plus important de ce genre que nous aient laissé les Romains. Commencé par Vespasien et achevé par Titus, cet édifice a été construit par les prisonniers juifs. Extérieurement le Colisée présente quatre ordres d'architecture superposés : dorique, ionique et corinthien; le quatrième, en forme d'attique, est orné de pilastres corinthiens. Les gradins disposés à l'intérieur pouvaient contenir 87,000 spectateurs, et la terrasse placée au-dessus recevait plus de 20,000 personnes. Ces gradins reposaient sur des galeries voûtées et concentriques, qui servaient de promenoirs dans l'intervalle des spectacles et d'abri pendant l'orage.

Le *Cirque Maxime*, dont les restes se réduisent à bien peu de chose, est un édifice d'une haute antiquité puisqu'on en fait remonter la construction à Tarquin l'Ancien. Des vignes et des jardins maraîchers occupent aujourd'hui l'emplacement de cet édifice. Ce monument, très-agrandi à des époques postérieures, occupait, entre le mont Aventin et le Palatin, un espace allongé de 780 mètres de longueur sur 166 de large. Au temps de Vespasien, il pouvait contenir 250,000 spectateurs. Les spectacles qu'on y donnait consistaient surtout en courses à pied, à cheval, ou en chars : on y faisait aussi des chasses de bêtes féroces, et César fut obligé de creuser un canal de trois mètres pour empêcher les éléphants de s'approcher trop près des spectateurs, comme cela était arrivé déjà.

Le *Théâtre de Marcellus*, commencé par César et terminé par Auguste, pouvait contenir 20,000 spectateurs. Il reste seulement quelques arcades des étages inférieurs ; les deux ordres qui les composent sont de proportions si parfaites, qu'ils sont devenus classiques et servent de modèles dans nos écoles. Le *Théâtre de Pompée* n'a pas laissé de ruines apparentes; c'était le premier théâtre en pierre qu'on eût élevé à Rome.

Arcs de Triomphe. — L'*Arc de Titus*, situé à l'entrée du Forum, au point culminant de la voie Sacrée, a été élevé par le Sénat et le peuple romain en l'honneur de Titus, après la conquête de Jérusalem. Il est en marbre pentélique, et ne présente qu'une seule arcade, mais il est décoré de bas-reliefs intéressants que nous avons déjà eu occasion de reproduire (fig. 172).

L'*Arc de Septime Sévère* a été élevé en l'honneur de l'empereur Septime Sévère, de Julie sa femme et de leurs fils Caracalla et Géta. Il est en marbre blanc et percé d'une seule ouverture. Outre ses colonnes cannelées d'ordre composite, l'Arc de Septime Sévère est décoré de bas-reliefs très-endommagés et qui se ressentent de la décadence de la sculpture à cette époque, mais qui offrent de précieux renseignements pour l'archéologie. Ils représentent, suivant l'inscription, les expéditions contre les Parthes et d'autres peuples barbares.

L'*Arc de Constantin*, qui est en dehors du Forum et très-près du

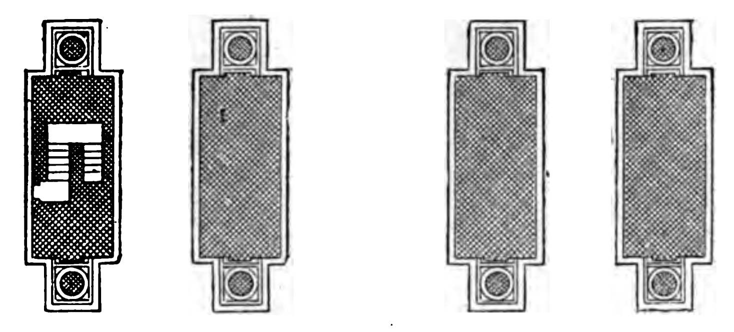


Fig. 657. — Plan de l'arc de Constantin.

Colisée, est à trois arcades : son emplacement marque l'endroit où la voie Triomphale rencontrait la voie Sacrée (fig. 657 et 658). Les bas-reliefs et les sculptures de la partie inférieure sont contemporains de Constantin, mais ceux de la partie supérieure, dont la valeur artistique est beaucoup plus grande, sont contemporains de Trajan et représentent des faits qui le concernent : la destination en a été changée plus tard en l'honneur de Constantin.

Outre ces monuments, il faut citer l'*Arc des Orfèvres* et l'*Arc de Janus Quadrifrons*, petits édifices qui servaient de rendez-vous aux marchands.

On peut ranger dans la même catégorie de monuments la *Colonne Trajane* et la *Colonne Antonine*. La première de ces colonnes a été élevée en souvenir des victoires que Trajan remporta sur les Daces; le fût est

composé de vingt-trois blocs de marbre blanc de Carrare, unis par des crampons de bronze. L'extérieur est décoré d'un immense bas-relief qui ne compte pas moins de 2,500 figures, et l'intérieur est percé d'un escalier dans lequel on monte. La colonne Antonine, construite dans un

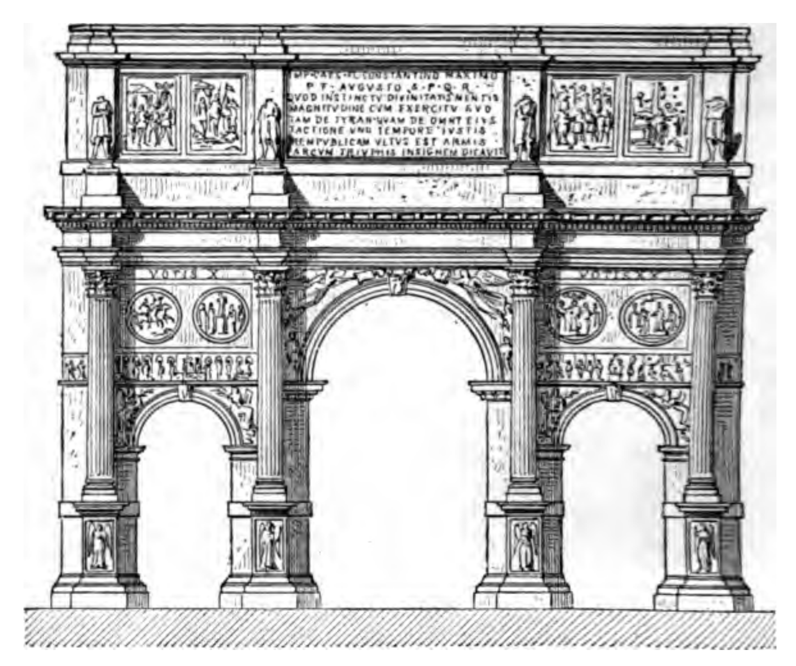


Fig. 658. — Arc de Constantin.

mode analogue, est également décorée de bas-reliefs qui représentent la campagne de Marc Aurèle contre les Marcomans.

Les Thermes. — Agrippa est le premier qui ait élevé des bains publics avec une grande magnificence; car, sous la République, le peuple se baignait dans le Tibre, ou dans de simples piscines dépourvues de luxe et souvent même de confortable. Néron, Titus, Trajan, Commode, Caracalla, Alexandre Sévère, Philippe, Dioclétien et Constantin ont élevé pour cet usage des édifices somptueux, qui étaient en même temps de véritables musées. Il n'est rien resté des Thermes d'Agrippa, et presque rien de ceux de Titus, où l'on a trouvé pourtant des fresques d'un goût exquis, qui ont été le point de départ du système ornemental adopté par Raphaël et Jean d'Udine pour la décoration du Vatican. Mais

les Thermes de Caracalla sont une des plus grandes ruines de Rome. Les anciens eux-mêmes ont vanté la richesse de cet édifice, où on comptait 1,600 sièges en marbre poli, et dans lequel on a retrouvé plusieurs statues fameuses, entre autres, l'Hercule Farnèse, le Torse du Belvédère, la Flore, la Vénus Callipyge, le Taureau Farnèse, etc. Les ruines, dépourvues aujourd'hui de toute décoration, consistent en arcades grandioses qui donnent une imposante idée de ce gigantesque édifice.

Les *Thermes de Dioclétien* qui renfermaient une riche bibliothèque et une collection de tableaux, étaient également très-vastes. « Ces thermes, dit le *Guide en Italie,* étaient construits sur un plan carré; aux deux extrémités, il y avait deux rotondes, dont l'une est détruite, et dont l'autre a été transformée en l'église San Bernardo; entre les deux était un petit théâtre dont l'hémicycle est encore visible. »

Il reste aussi quelques débris, mais beaucoup moins importants, des Thermes de Constantin.

Les Aqueducs. — La plupart des aqueducs dont les ruines se voient dans la campagne de Rome appartiennent à l'époque impériale, mais c'est sous la République qu'on a commencé à en élever pour amener de l'eau potable dans Rome. Le plus ancien est l'aqueduc d'Appius, ou comme on disait, l'*aqua Appia*; cet aqueduc était en grande partie composé de conduits souterrains.

Les aqueducs étaient des canaux destinés à conduire une certaine quantité d'eau à travers des terrains inégaux. Ils étaient apparents ou souterrains, perçaient les montagnes et s'élevaient au-dessus des vallées soit sur des murs bâtis en maçonnerie, soit sur des séries d'arcades. Les aqueducs présentaient des sinuosités multipliées et aboutissaient à un immense réservoir, où l'eau se divisait en trois parties, l'une pour les fontaines publiques, la seconde pour les thermes, la troisième pour le service des particuliers. Elle était répandue dans la ville au moyen de tuyaux en plomb ou en terre cuite. La charge de directeur des eaux était considérée comme une des premières de l'Etat; toute une légion de travailleurs était chargée de l'entretien de ces importantes constructions qu'on range avec raison parmi les plus admirables des Romains. A la fin de l'Empire, Rome recevait ses eaux de quatorze aqueducs.

VII

L'ITALIE SEPTENTRIONALE

**L'Étrurie. — L'Ombrie. — La Gaule cisalpine. — La Ligurie
La Gaule cispadane. — La Gaule transpadane
La Vénétie.**

L'Étrurie. — L'Étrurie proprement dite comprenait douze villes principales indépendantes les unes des autres, mais unies par un lien fédéral. Comme ces villes ne sont énumérées nulle part, et que les cités étrusques qui ont de l'importance par leur histoire ou par les ruines qu'elles ont laissées dépassent le chiffre de douze, les savants ne sont pas d'accord sur la composition exacte de cette confédération. Néan-

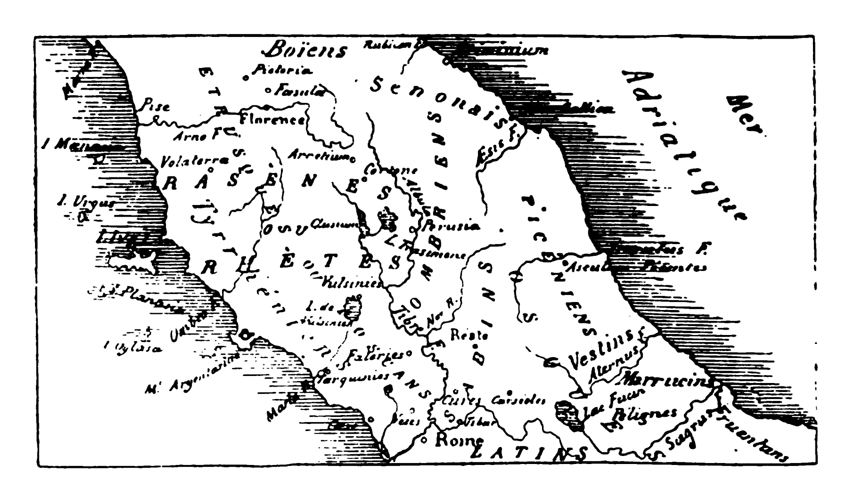


Fig. 659. — Italie centrale.

moins Tite-Live désigne sous le nom de têtes de la nation, Véies, Tarquinies, Cœre, Vulsinies, Pérouse, Arretium, Cortone, Volterra, Clusium, et on peut encore ajouter les cités de Vétulonium, Rusellæ, Faleries, Capène, Populonium, etc. (fig. 659). Ce groupe de villes était le centre principal de la civilisation étrusque; mais les colonies qu'elles avaient établies formaient sur d'autres points de l'Italie d'autres groupes assez importants et reproduisant toujours l'organisation de la mère patrie. Ainsi, du côté du nord, Felsina, qui fut plus tard Bologne, et Mantoue sont des villes étrusques. Au sud du Tibre, Fidène et Tusculum avaient la même

origine. Enfin la Campanie a possédé aussi une confédération étrusque, composée de douze villes, parmi lesquelles on compte Nole et Capoue. Toutes les cités étrusques avaient entre elles des rapports assez fréquents pour expliquer la similitude de leur industrie, mais elles n'eurent jamais assez de cohésion pour constituer un peuple organisé politiquement et capable de résister en masse à une agression du dehors.

Veies était la cité la plus riche et la plus puissante de l'Étrurie. Cette ville, qui lutta cent ans contre Rome et ne fut prise par Camille qu'après un siège de dix ans, était si belle que les Romains se demandèrent un moment s'ils ne quitteraient pas leur pays natal pour venir s'y établir. Cette cité fameuse a pourtant été si complétement détruite que, pendant longtemps, on a perdu jusqu'au souvenir de l'emplacement qu'elle occupait. On a cependant fini par découvrir non seulement le tracé de ses murailles, mais encore un des plus anciens tombeaux étrusques, avec des peintures d'un style extrêmement primitif. Deux squelettes, dont un était celui d'un guerrier avec son casque, se trouvaient dans le tombeau avec des vases funèbres : ils sont tombés en poussière dès qu'ils ont été exposés à l'air.

Tarquinies (Corneto), ville très-importante de la confédération étrusque, lutta longtemps contre les Romains et finit par passer sous leur domination au IIIe siècle avant notre ère. La nécropole de Tarquinies, où plus de 2,000 tombeaux ont été ouverts et visités, est une des plus importantes de l'Italie.

Cœré fut une fidèle alliée des Romains, et c'est dans ses murs que les Vestales se réfugièrent à l'époque de l'invasion de Rome par les Gaulois. Les traces de la ville antique ont disparu, mais ses tombeaux présentent le plus grand intérêt. Il y en a de deux sortes : les uns sont taillés dans le rocher, les autres sont des tertres isolés de forme conique. C'est un des points de l'Italie qui a fourni les plus abondantes moissons aux antiquaires.

Arretium (aujourd'hui Arezzo) était une des villes les plus puissantes de l'Étrurie et s'est transformée plus tard en colonie romaine. Ses vases en terre cuite rouge étaient extrêmement célèbres dans l'antiquité. Mais cette ville n'a laissé d'autres ruines que les restes très-dégradés d'un amphithéâtre de l'époque romaine. Arretium est la patrie de Mécène.

Cortone a conservé quelques antiquités, entre autres ses murailles, dont quelques archéologues regardent la construction comme antérieure à la domination étrusque : elles sont formées de grosses pierres rectan-

gulaires oblongues posées par assises sans mortier. Cortone possède aussi quelques tombeaux étrusques et des ruines de thermes romains.

Pérugia (Pérouse), qui, après avoir été une cité étrusque, est devenue une ville romaine, a conservé quelques antiquités, entre autres une belle porte, dite l'arc d'Auguste, qui passe pour être de construction étrusque, mais qui présente des inscriptions latines d'une date postérieure. La nécropole contient des tombeaux qui ne sont pas d'une antiquité très-reculée, mais qui sont d'une conservation remarquable.

C'est près de Civita Castellana qu'on trouve les restes de l'ancienne



Fig. 660. — Porte de Faleries.

Faleries, célèbre par la lutte de Camille contre les Falisques. C'est en assiégeant cette ville que ce général renvoya à leurs parents les enfants des principaux personnages de la cité que le maître d'école lui avait livrés. Les murs de la ville subsistent encore : ils ont environ 8 mètres de hauteur et montrent les traces des tours qui les accompagnaient autre-

fois. Une des anciennes portes de la ville est restée : elle est de forme cintrée et décorée d'une tête à sa partie supérieure (fig. 660). L'enceinte de Faleries est aujourd'hui absolument déserte et ne contient pas d'autre habitation qu'un vieux couvent ruiné.

L'ancienne *Sutri*, qui fut prise par Camille, a laissé peu de ruines importantes.

Clusium (Chiusi) était une ville extrêmement forte et la résidence de Porsenna, qui vint mettre le siège devant Rome. « Jamais, dit Tite-Live, une si grande terreur ne s'était encore emparée du Sénat, tant était redoutable à cette époque la puissance de Clusium. » Les objets extrêmement nombreux découverts dans les nécropoles paraissent d'une haute antiquité. « Il n'y en a pas, dit Noël des Vergers (*l'Étrurie et les Étrusques*), qui portent plus complétement l'empreinte de l'art étrusque sans mélange d'hellénisme que les vases noirs connus dans le pays sous le nom de *Creta Nera*... Plus tard, il est vrai, les mythes de la Grèce pénétrèrent au sein de l'Étrurie, et Clusium a produit le plus beau vase italo-grec qui soit dans la collection céramographique du musée de Florence. »

Les ruines de *Rusellæ*, ancienne ville étrusque, qui cessa d'avoir des habitants à partir du XIIe siècle de notre ère, se voient aux environs de Grossetto. Elles consistent en fragments de murs d'une construction massive et à blocs irréguliers couronnant une colline abrupte, qu'on ne peut gravir qu'à travers des ronces et des épines.

Vulsinies (Bolsena) était une ville très-importante par son industrie, et où l'on a retrouvé une énorme quantité d'objets d'art de toutes sortes. On peut juger de ce qu'elle devait en posséder autrefois par la tradition d'après laquelle les Romains auraient rapporté 2,000 statues, comprises dans le butin qu'ils avaient fait dans cette ville. De nos jours, on y a découvert encore un grand nombre d'antiquités, entre autres la statue d'un orateur inconnu, qui est extrêmement célèbre. La ville a aussi conservé les restes d'un amphithéâtre qui, selon quelques archéologues, serait antérieur à la domination romaine.



Fig. 661. Fig. 662.
Monnaie de Populonium.

Volaterræ (Volterra), une des plus anciennes villes de l'Étrurie, était tellement forte qu'elle subit pendant la guerre civile un siége de deux ans de la part des troupes de Sylla. Le mur d'enceinte remonte à la plus haute antiquité : il a en certains endroits

une hauteur de 13 mètres, et son épaisseur est de 4 à 5 mètres. Cette muraille, formée de blocs de grès en couches horizontales, a conservé une de ses vieilles portes, qui est décorée de têtes de lions et dont la forme est cintrée. La nécropole se trouve sur le versant de la montagne, à peu près à la moitié de sa hauteur.

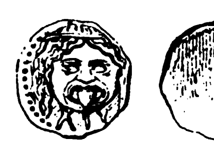


Fig. 663. Fig. 664.
Monnaie de Populonium.

Populonium (Piombino) est située au haut d'un promontoire élevé qui avance assez loin dans la mer.

Les monnaies de cette ville sont remarquables par leur caractère archaïque (fig. 661-662 et 663-664).

L'Ombrie. — Cette contrée, située à l'est de l'Étrurie, dont l'Apennin et le Tibre la épsaraient, était bornée au sud par la Sabine et le Samnium, à l'est par la mer Adriatique et au nord par la Gaule Cisalpine, où elle était limitée par le Rubicon. Sa population, d'origine gauloise, se composait surtout de laboureurs, et l'on y voyait peu de villes importantes. Nous citerons seulement *Ariminium* (Rimini), *Sentinum* (Sasso-Ferrato), *Asculum* (Ascoli) et *Ancône*, qui a conservé son nom et dont on attribuait la fondation a une colonie de Syracuse.

La Gaule Cisalpine. — La partie septentrionale de l'Italie, à laquelle



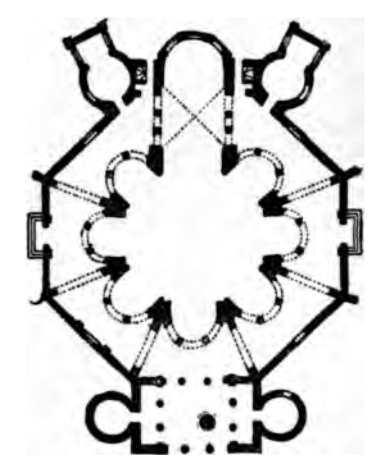
Fig 665. — Italie du Nord.

se rattache la presqu'île d'Istrie, avait reçu le nom de Gaule Cisalpine,

ou en deçà des Alpes, par opposition avec la Gaule Transalpine, dont le territoire beaucoup plus étendu comprend la France actuelle. Cette grande et riche province, qui s'étendait dans toute la vallée du Pô, était divisée sous Auguste en quatre parties, la Ligurie à l'ouest, la Gaule Transpadane et la Gaule Cispadane, séparées l'une de l'autre par le Pô, enfin la Vénétie, du côté de l'est (fig. 665). Nous ne parlerons pas de l'Istrie, dont il a été question plus haut.

La Ligurie. — La Ligurie, qui répond à la partie méridionale du Piémont actuel, était considérée comme la partie la plus pauvre de la Gaule Cisalpine. La seule ville importante que nous y devions signaler était *Genua* (Gênes), qui était le port où se concentrait tout le commerce de la contrée.

La Gaule Cispadane. — La Gaule Cispadane, c'est-à-dire en deçà du Pô, était un pays beaucoup plus riche et plus civilisé. Plaisance, Parme, Modène, Bologne et Ravenne étaient au temps d'Auguste des cités extrêmement florissantes. Ravenne, malgré sa situation voisine de marais, passait pour une ville tellement salubre que les empereurs en firent leur résidence habituelle, profitant en même temps de sa situation inexpugnable. L'écoulement des eaux, qui assainissait autrefois le pays, n'existe plus aujourd'hui, et toute la contrée est devenue malsaine. La grande période de Ravenne est la fin de l'empire d'Occident et le commencement de l'empire d'Orient. Les édifices qui décorent cette ville appartiennent au style byzantin primitif. L'église de Saint-Vital, élevée par Justinien (fig. 666), est de forme octogone et couronnée d'une coupole que portent huit gros piliers disposés circulairement. Entre ces piliers se développent sept hexaèdres, et le huitième intervalle reste ouvert pour donner accès au sanctuaire, qui est pris sur la galerie circulaire. Une galerie établie au premier étage forme une tribune pour les femmes, qui, dans la primitive Église, n'étaient pas mêlées avec les hommes.


Fig. 666. — Saint-Vital de Ravenne.

La Gaule Transpadane. — La Gaule Transpadane comprenait aussi nombre de villes florissantes, parmi lesquelles il faut citer : *Taurasia* (Turin), *Mediolanum* (Milan), *Comum* (Côme), *Bergomum* (Bergame), *Brixia* (Brescia), Crémone et enfin Mantoue, dont on vantait la haute antiquité, car cette ville passait pour avoir été fondée antérieurement à Rome.

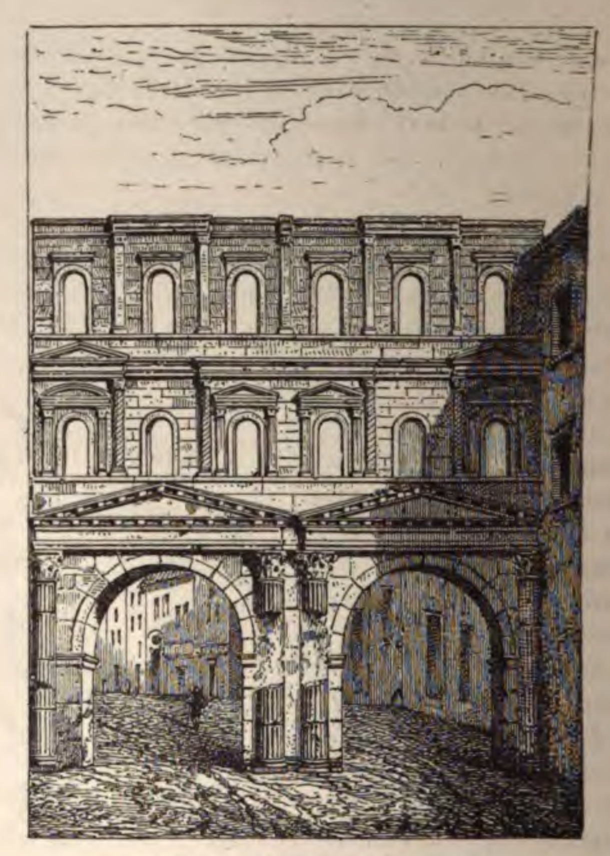


Fig. 667. — Porte Borsari, à Verone.

La Vénétie. — La capitale de la Vénétie était Vérone, qui a gardé d'importants vestiges de sa grandeur passée.

La porte Borsari (fig. 667), malgré l'inscription en l'honneur de Gallien, paraît avoir été construite sous les Antonins. Le monument le plus important de Vérone est le grand amphithéâtre, qui pouvait

contenir 50,000 spectateurs. L'enceinte extérieure est en partie détruite, mais l'intérieur a conservé quarante-cinq rangs de gradins. Vicence, Padoue et Aquilée étaient après Vérone les principales villes de la contrée.

VIII

LA GAULE

Les Races primitives. — La Conquête romaine — La Narbonnaise. L'Aquitaine. — La Celtique. — La Belgique. — La Rhétie et le Norique. — Iles Britanniques.

Les races qui peuplèrent primitivement la Gaule n'ont pas laissé d'inscriptions qui puissent jeter du jour sur leur histoire, mais elles ont couvert le sol de monuments dont l'étude constitue un problème qui n'est pas encore résolu. Ces monuments, généralement désignés sous le nom de Monuments druidiques ou celtiques, mais appartenant à une civilisation beaucoup plus ancienne, se rencontrent surtout du côté de la Bretagne. Ils se composent d'énormes pierres, qu'on peut diviser en plusieurs séries, suivant leur forme ou leur disposition. Les *Menhirs* ou *Peulvans* sont de gigantesques blocs d'un seul morceau, ayant la forme allongée d'un obélisque, et s'élevant parfois à plus de 15 mètres hors de terre. Les *Dolmens*, beaucoup plus nombreux, se composent de deux grosses pierres en forme de table ou d'autel. Les dolmens étaient probablement des tombeaux, qui sont aujourd'hui dépouillés de la masse de terre qui les recouvrait autrefois. Lorsque ce monticule existe encore, on lui donne le nom de *Tumulus*.

La construction des dolmens prend quelquefois un très-grand développement. Quelques-uns en effet se composent, non plus seulement de trois pierres, mais d'une véritable galerie.

Les environs de Saumur présentent plusieurs dolmens intéressants, qui s'élèvent tous sur la rive gauche de la Loire. Parmi les monuments de ce genre, un des plus importants est celui qui a reçu le nom d'*Allée Couverte* ou *Roche aux Fées* (fig. 668). Son plan présente un carré long d'environ 9 mètres 32 centimètres de longueur sur 7 de largeur, et sa hauteur est de 3 mètres. « Il est composé, dit le Guide dans la *France monumentale*, de quinze pierres de grès, dont neuf posées de champ,

quatre de chaque côté, et une pour le fond. Deux autres sont debout; l'une, à l'entrée du dolmen, sert à rétrécir l'ouverture et à former la porte; l'autre, placée dans l'intérieur, sert de support à la plus grande



Fig. 668. — Roche aux Fées, à Saumur.

pierre du toit, qui est fendue. Quatre pierres de différentes largeurs composent ce toit; la plus grande a 7 mètres et demi de longueur sur 7 mètres de largeur.»

Dans une vaste lande, à 2 kilomètres du bourg de Carnac, se



Fig. 669. — Alignements de Carnac.

trouvent les étranges monuments connus sous le nom d'*Alignements de Carnac* (fig. 669).

La plupart des pierres qui les composent sont des menhirs, dont quelques-uns atteignaient une hauteur de 6 ou 7 mètres, tandis que d'autres avaient seulement 1 mètre ou 2. Ces pierres étaient souvent plus minces à la base qu'au sommet et semblaient plantées la pointe en bas ; mais aujourd'hui la plupart d'entre elles sont tombées et demeurent gisantes sur le sol.

Une catégorie bien curieuse de monuments comprend ceux qu'on désigne sous le nom de *Pierres branlantes* ou *tournantes*. Ces pierres, souvent de très grande dimension, se composent d'une roche massive, mais mobile, posée en équilibre sur une base fixe et solide. L'usage de ces singuliers monuments est jusqu'ici demeuré énigmatique, bien qu'on ait avancé, sans avoir d'ailleurs aucune preuve à l'appui, qu'ils servaient aux épreuves judiciaires, l'accusé étant déclaré coupable s'il ne parvenait pas à faire remuer la pierre. La figure 670 nous montre une de ces pierres, qui se trouve aux environs d'Autun, où elle est connue sous le nom de *pierre qui croule*. C'est un bloc de granit



Fig. 670. — Pierre tournante.

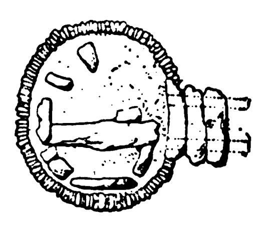


Fig. 671. — Plan.

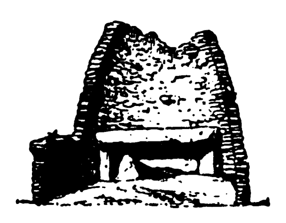


Fig. 672. — Coupe.

Tumulus de Fontenay-le-Marmion.

arrondi aux extrémités supérieures et inférieures et mesurant environ 8 mètres de circonférence. Cette pierre repose sur un banc de la même

roche, et il paraît qu'on peut, sans de grandes difficultés, lui imprimer un léger mouvement d'oscillation.

Le tumulus de Fontenay-le-Marmion (fig. 671-672), près de Caen, est formé de pierres sèches tassées les unes sur les autres. Bien qu'il ait été exposé à de fréquentes dégradations par suite de l'extraction des matériaux, il a encore environ 150 pieds de diamètre sur 25 de hauteur. Il paraît qu'il était autrefois entouré de gros blocs de grès. L'intérieur se compose de plusieurs caveaux dont les murs sont construits en pierres plates et superposées, sans ciment ni mortier, qui se rétrécissent en s'élevant. On n'y a trouvé aucun instrument en métal, mais seulement deux vases de terre qui paraissent faits à la main sans l'aide du tour et une petite hache en pierre verte.

La conquête romaine. — Avant l'arrivée des Romains, la Gaule était inégalement partagée entre trois peuples : les Gaulois au nord de la Garonne jusqu'au Rhin, les Ibères au Midi et les Grecs Marseillais sur les bords de la Méditerranée. La race gauloise proprement dite comprenait la branche gallique et la branche kymrique. La première était formée de plusieurs groupes de populations dont les principaux étaient les Arvernes, les Eduens, les Séquanes, les Helvétiens, les Allobroges, etc. La branche kymrique occupait la contrée située entre le Rhin et la Marne, en y comprenant la Belgique actuelle. La race ibérienne se composait des Aquitains, entre la Garonne et les Pyrénées, et des Ligures, qui s'étendaient de la Garonne aux Alpes. Enfin les villes de la côte méditerranéenne étaient presque toutes des colonies de Marseille.


Fig. 673. — César.

Les Romains entrèrent en Gaule, appelés au secours de Marseille, qui était leur alliée, et ils s'établirent bientôt dans toute la partie méridionale de la contrée. A l'arrivée de César (fig. 673), la *province romaine*

s'étendait de la Garonne au lac Léman. En huit ans, César conquit la Belgique, la Celtique ou Gaule centrale et l'Aquitaine. Les peuples de la Gaule avaient formé une sorte de confédération, et avaient pris pour chef Vercingétorix, qui organisa la défense contre César et le battit à Gergovie; mais il succomba devant Alesia. Ces deux hommes, Vercingétorix

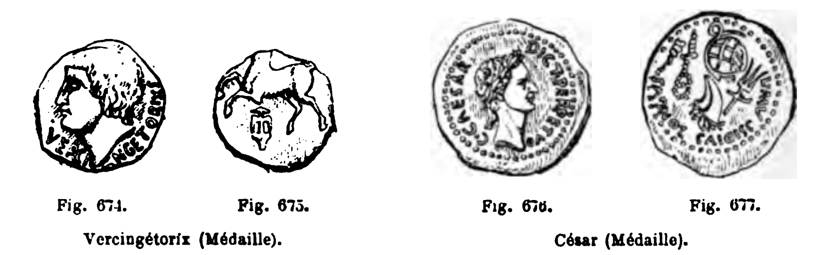


Fig. 674. Fig. 675.
Vercingétorix (Médaille).

Fig. 676. Fig. 677.
César (Médaille).

et César (fig. 674-675 et 676-677) se trouvent placés, au début de notre histoire, l'un en affirmant une nationalité, l'autre en apportant une civilisation. La Gaule devint au bout de peu de temps la plus riche et la plus florissante province de l'empire romain.

Auguste divisa la Gaule en quatre provinces : la Narbonnaise, comprenant l'ancienne province romaine, avec Narbonne pour capitale; l'Aquitaine, qui s'étendit des Pyrénées à la Loire; la Celtique, ou Lyonnayse, comprenant tout le centre entre la Loire, le Rhône depuis Lyon, le Rhin, la Marne, la Seine et la mer; enfin la Belgique qui embrassait tout le Nord.

La Narbonnaise. — La Narbonnaise comprenait le Languedoc, la Provence et la partie sud-ouest du Dauphiné. Narbonne qui, dans l'antiquité, était une ville très-populeuse, était particulièrement renommée pour la richesse de ses édifices, et pouvait rivaliser sous ce rapport avec les villes les plus opulentes de l'empire romain. « L'importante cité de Narbonne, dit M. de Caumont dans le *Bulletin monumental,* ne possède plus aucun de ses grands édifices antiques. On sait seulement où se trouvaient des temples, des thermes, des arènes. La ville est d'ailleurs extrêmement riche en débris de frises et de bas-reliefs, en pierres tumulaires, en inscriptions, etc., etc. Une quantité énorme de pareils fragments ont été incrustés dans les murs d'enceinte, rebâtis sous François Ier, et en partie disposés de manière à former une sorte de frise au-dessous de la corniche. » Ce fut à Narbonne qu'Auguste tint l'assemblée générale dans laquelle il fit une nouvelle division de

la Gaule. Les habitants reconnaissants lui élevèrent un autel de marbre blanc qui existe encore, où ils célébraient tous les ans des fêtes en son honneur..

Nîmes est la ville de France la plus riche en monuments romains,

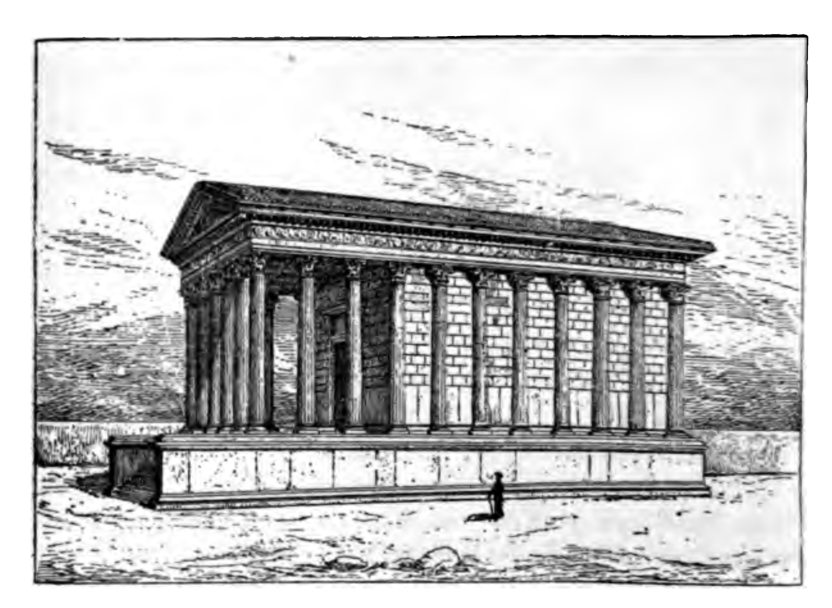


Fig. 678. — Maison carrée de Nîmes.

et quelques-uns d'entre eux remontent au commencement de l'empire, c'est-à-dire à la plus belle époque de l'art romain.

L'édifice connu sous le nom de Maison carrée de Nîmes (fig. 678) est le temple romain le mieux conservé qui existe non-seulement dans les Gaules, mais encore dans tout l'empire. D'après une inscription du fronton, ce temple aurait été dédié aux petits-fils d'Auguste et remonterait à l'an 754 de Rome, c'est-à-dire à l'an 1er de l'ère chrétienne. Ce temple est dans le genre de ceux que Vitruve appelle pseudoperiptères; il a six colonnes de face et onze sur les cotés, en y comprenant celles des coins. Ces

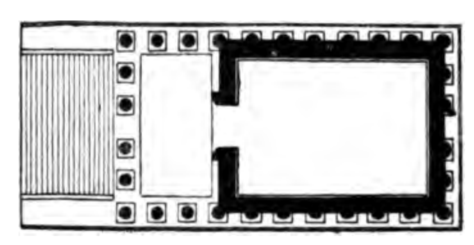


Fig. 679. — Maison carrée de Nîmes (Plan).

colonnes sont engagées dans le mur, à l'exception de celles qui constituent le porche (fig. 679). La Maison carrée, considérée comme un des plus élégants chefs-d'œuvre de l'architecture antique, sert aujourd'hui de musée à la ville de Nîmes.

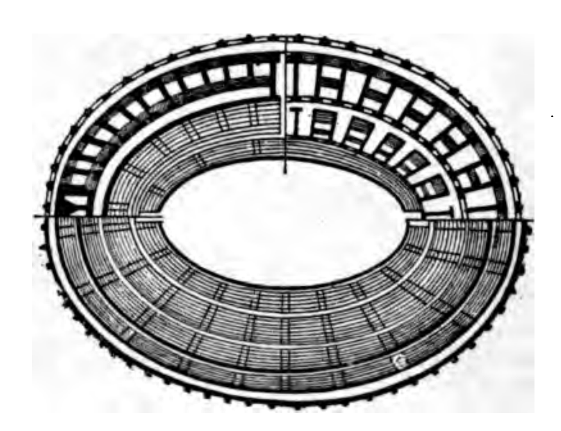


Fig. 680. — Amphithéâtre de Nîmes (Plan).

« Le plan des Arènes de Nîmes, dit le *Guide dans la France monumentale*, est un ovale dont le grand axe a 133m, 38 de largeur, sur 101 4m, 0 pour le petit axe. La circonférence de l'édifice en-ier est de 358 mètres et sa hauteur à l'extérieur est de 21m, 31 (fig. 680).

« La façade de ce bâtiment est composée du rez-de-chaussée, d'un étage au-dessus et d'un attique qui en forme le couronnement. Le rez-de-chaussée présente 60 arcades semblables, dont les proportions sont toutes les mêmes, à l'exception de quatre portes plus grandes et plus saillantes, qui répondent aux quatre points cardinaux (fig. 681). Ces arcades s'ouvrent sur une galerie qui règne sur tout le pourtour de l'édifice. Elles sont ornées de pilastres qui ont près de 66 centimètres de face. Cette partie inférieure ne paraît pas avoir été achevée complétement dans toutes ses parties et les moulures ne sont terminées que du coté de l'ouest.

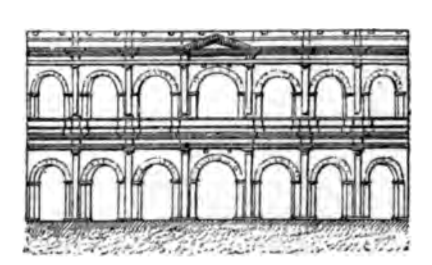


Fig. 681. — Amphithéâtre de Nîmes.

« L'étage supérieur présente un portique pareil, avec le même nombre d'arcades, mais fermées en bas par un mur à hauteur d'appui, formant parapet ou garde-fou. Ces arcades sont ornées de colonnes dont les proportions appartiennent à l'ordre toscan, mais qui présentent quelques-uns des attributs du dorique. »

Le gigantesque édifice appelé la Tour Magne, dont les antiquaires

ne sont pas encore parvenus à fixer la destination, les restes d'une fontaine extrêmement élégante, mais dont une grande partie est moderne, les ruines d'un temple de Diane, des murailles dont la construction paraît



Fig. 682. — Pont du Gard

remonter au temps d'Auguste, deux portes monumentales, dites la porte d'Auguste et la porte de France; enfin une gracieuse fontaine, qui a conservé plusieurs parties antiques, donnent à la ville de Nîmes un aspect tout à fait particulier. C'est aux environs de cette ville qu'on trouve le magnifique aqueduc connu sous le nom de Pont du Gard (fig. 682).

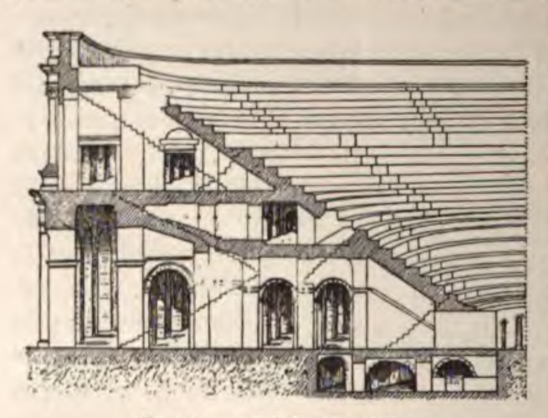


Fig. 683. — Amphithéâtre d'Arles.

Arles, qui le dispute à Nîmes pour l'importance de ses monuments antiques, était une des villes les plus commerçantes de la Narbonnaise. Son amphithéâtre (fig. 683), dont la fondation remonte au siècle d'Auguste, n'a été complétement terminé que vers les derniers temps de l'empire, en sor ... y a un certain désaccord dans l'exécution. Cet amphithéâtre, ... tenir environ 25,000 personnes. Le monum... est formé pa... de portiques en ... cintrées,

celui du premier étage étant de style dorique et le second de style corinthien. Sous les Sarrasins, il est devenu une forteresse, et il a servi ensuite de refuge à la population pauvre, qui a construit dans l'arène même une multitude d'habitations. Extérieurement, l'édifice a conservé ses lignes architectoniques, mais l'intérieur est complétement dégradé.

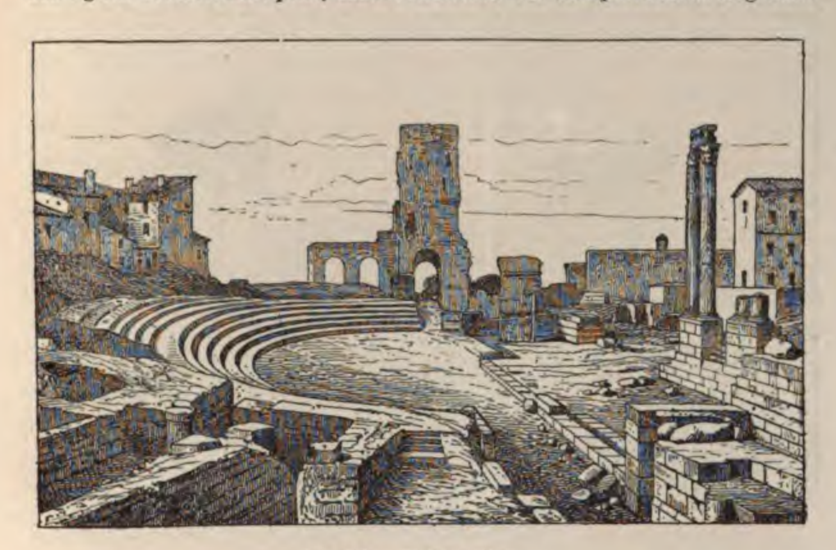


Fig. 684. — Théâtre d'Arles.

Le théâtre d'Auguste et de Livie, qui a été en partie refait sous Constantin, a laissé des restes intéressants (fig. 684). Cet édifice qui, par sa disposition, se rapproche plus des théâtres grecs que des théâtres romains, était jadis revêtu de marbre et orné de statues. On en voit assez bien la disposition intérieure et les gradins où se plaçaient les spectateurs, mais on n'y trouve plus, comme au théâtre d'Orange, le grand mur de scène se prolongeant avec toutes ses dépendances jusqu'à la rencontre des portiques extérieurs.

La petite ville de Saint-Rémi, près d'Arles, renferme aussi de belles antiquités. L'arc de triomphe est fort endommagé; sa partie inférieure est ornée de huit colonnes et de quatre bas-reliefs mutilés, représentant des captifs enchaînés. Deux Renommées décoraient les grandes faces des voussures de l'archivolte, et dans les entrecolonnements on voit les restes de consoles qui devaient supporter des statues dont il ne reste aucune trace.

Aix, dit le *Guide en Provence,* est le plus ancien établissement des

Romains dans les Gaules. Jules César lui donna le titre de colonie; plus tard elle devint la métropole de la seconde Narbonnaise. Elle possédait alors un palais des Thermes, digne de la magnificence romaine. Elle jouissait d'une grande prospérité lorsque les Sarrasins la saccagèrent



Fig. 685. — Pont de Saint-Chamas.

en 732; il ne resta de la ville romaine que trois tours en marbre adossées à l'ancien Capitole; tous les édifices, les remparts, les portiques, les statues, l'amphithéâtre et les temples furent détruits.

Le pont de Saint-Chamas, près d'Aix, en Provence, produit un très-bel effet par l'harmonie de l'ensemble, car les détails ne sont pas toujours d'une extrême finesse. On l'appelle Pont Flavien, du nom de son fondateur, gravé sur le front de l'édifice. Il n'a qu'une seule arche, appuyée contre les rochers, mais chacune de ses extrémités est décorée d'un arc corinthien supportant un lion des deux côtés de son entablement (fig. 685).





Fig. 686. Fig. 687.
Monnaie de Marseille.

Marseille (fig. 686-687), si riche en souvenirs historiques, n'a malheureusement conservé aucun des monuments qui la décoraient dans l'antiquité. Voici la description que Strabon fait de cette cité célèbre : « La ville de *Massalia*, d'origine phocéenne, est située sur un terrain pier-

reux; son port s'étend au-dessous d'un rocher creusé en forme d'amphithéâtre, qui regarde le midi et qui se trouve, ainsi que la ville elle-même dans toutes les parties de sa vaste enceinte, défendu par de magnifiques remparts. L'acropole contient deux temples, l'Ephesium et le temple d'Apollon delphinien : ce dernier rappelle le culte commun à tous les Ioniens; quant à l'autre, il est spécialement consacré à Diane d'Éphèse. Les Massaliotes occupent un territoire dont le sol, favorable à la culture de l'olivier et de la vigne, est en revanche, par sa nature âpre, beaucoup trop pauvre en blé; aussi les vit-on dès le principe, plus confiants dans les ressources que pouvait leur offrir la mer que dans celles de l'agriculture, chercher à utiliser de préférence les conditions heureuses où ils se trouvaient placés pour la navigation et le commerce maritime. Massalia possède des cales ou abris pour les vaisseaux et tout un arsenal; mais ses habitants n'ont plus ce grand nombre de vaisseaux qu'ils possédaient naguère, ni cette quantité d'engins et de machines pour l'armement des navires et les sièges de villes, qui leur avaient servi à repousser les agressions des barbares et à se ménager, qui plus est, l'amitié des Romains. Beaucoup de trophées et de dépouilles, encore exposés dans la ville, rappellent maintes victoires navales, remportées jadis par les Massaliotes sur les différents ennemis dont l'ambition jalouse leur contestait le libre usage de la mer. Comme par le bienfait de la domination romaine, les barbares qui les entourent se civilisent chaque jour davantage et renoncent à leurs habitudes guerrières pour se tourner vers la vie publique et l'agriculture ; les Massaliotes ont donné un autre cours à leur activité. En conséquence, tout ce qu'ils comptent aujourd'hui de beaux esprits se porte avec ardeur vers l'étude de la rhétorique et de la philosophie; et non contents d'avoir fait dès longtemps de leur ville la grande école des barbares, et d'avoir su rendre leurs voisins *philhellènes*, au point que ceux-ci ne rédigeaient plus leurs contrats autrement qu'en grec, ils ont réussi à persuader aux jeunes patriciens romains de renoncer désormais au voyage d'Athènes pour venir au milieu d'eux perfectionner leurs études. Puis, l'exemple des Romains ayant gagné de proche en proche, les populations de la Gaule entière, obligées d'ailleurs maintenant à une vie toute pacifique, se sont vouées à leur tour à ce genre d'occupations, et notez que ce goût chez elles n'est pas seulement individuel, mais qu'il a passé en quelque sorte dans l'esprit public, puisque nous voyons que partout on appelle à l'envi et on entretient richement nos sophistes et nos médecins. Malgré ce changement, les mœurs des Massaliotes sont restées simples et leurs

habitudes modestes; rien ne l'atteste mieux que l'usage suivant : la dot la plus forte chez eux est de cent pièces d'or, à quoi l'on peut ajouter cinq pièces pour les habits et cinq pour les bijoux d'orfèvrerie, mais la loi ne permet pas davantage. » (STRABON.)

Fréjus (Forojulium) passe pour presque aussi ancienne que Mar-



Fig. 688. — Arc d'Orange.

seille; considérablement agrandie sous Auguste, elle a conservé les restes d'un aqueduc, d'un amphithéâtre, et d'un arc de triomphe. Ce dernier, qu'on désigne sous le nom de Porte-Dorée, formait autrefois une des quatre portes de la ville. La petite ville de *Riez*, dont les habitants avaient une dévotion particulière pour Apollon, garde encore quelques colonnes d'un temple qui était autrefois consacré à ce dieu.

Orange (Arausio) renferme de superbes ruines romaines, entre autres son arc de triomphe, remarquable par ses proportions et par les sculptures qui le décorent (fig. 688).

Le théâtre d'Orange (fig. 689) est, dans cet ordre de monuments, un des plus complets et des plus singuliers que l'antiquité nous ait lais-

sés. « Par un hasard singulier, dit M. Vitet, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (octobre 1861), la partie qui, dans cette sorte d'édifice, a le plus



Fig. 689. — Théâtre d'Orange. (Façade.)

constamment souffert, qui n'apparaît en général qu'à fleur de sol, qui



Fig. 690. — Théâtre d'Orange. (Intérieur.)

souvent même a complétement disparu, soit qu'elle fût sujette à plus de remaniements, soit que, dans certains cas, on ne la construisît qu'en

bois, la scène, l'emplacement occupé par les acteurs, le théâtre lui-même, à vrai dire, s'est ici conservée dans toute sa hauteur, depuis la base jusqu'au sommet (fig. 690). On peut trouver ailleurs des gradins en meilleur état : la partie semi-circulaire destinée au public ; ce que nous appelons la salle de spectacle proprement dite, n'est plus qu'un amas de ruines, rien ne subsiste des étages supérieurs, et si les premiers rangs n'ont pas été détruits, c'est qu'ils sont assis sur le roc. La muraille au contraire, contre laquelle la scène était adossée, et les constructions latérales qui la flanquaient de droite à gauche, ce que les anciens appelaient le *postscenium*, le *proscenium* et le *parascenium* sont restés debout comme par miracle. La masse tout entière en subsiste, il n'y manque que les revêtements décoratifs. »

Cavaillon (Cabellio), ville peu importante aujourd'hui, mais autrefois décorée d'édifices somptueux, n'a conservé de sa splendeur passée que les débris d'un arc de triomphe. C'est une grande arcade avec un pilastre orné de feuillages, couronné par un chapiteau corinthien. De chaque côté est une victoire ailée tenant dans la main droite une palme et dans l'autre une couronne.

Le temple d'Auguste, à *Vienne*, est, après la Maison carrée de Nîmes, le monument religieux le mieux conservé qu'il y ait en France. Ce temple, qui est d'ordre corinthien, sert aujourd'hui de musée d'antiquités. On voit dans la même ville les restes d'un amphithéâtre et de plusieurs aqueducs.

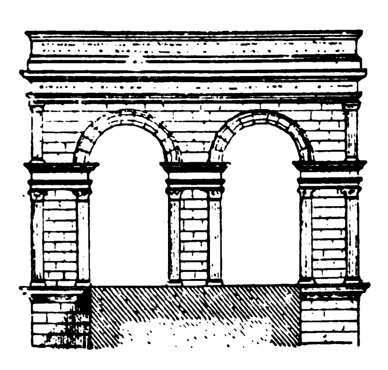


Fig. 691. — Arc de triomphe de Saintes.

L'Aquitaine. — L'Aquitaine, qui au temps d'Auguste comprenait tout le pays situé entre la Loire, les Cévennes, les Pyrénées et l'Océan, n'a pas gardé beaucoup de traces de la domination romaine. Nous nous contenterons de citer les restes du palais Gallien, à *Burdigala* (Bordeaux), amphithéâtre dont les débris ont formé longtemps une ruine imposante.

Mediolanum Santonum (Saintes) a laissé des traces importantes de l'occupation romaine. Le monument le mieux conservé est l'arc de triomphe élevé au bord de la Charente, à l'entrée de la voie militaire qui conduisait à *Limonum* (Poitiers) (fig. 691). D'après les inscriptions

qu'il porte, cet arc a été élevé par Germanicus, fils de Drusus. On voit dans la même ville les restes d'un amphithéâtre romain.

La Celtique. — La Celtique a formé à peu près le Lyonnais, la Bourgogne, le Nivernais, l'île de France, l'Orléanais, la Normandie, la Bretagne, le Maine et l'Anjou.

Lugdunum (Lyon) était la capitale de cette vaste province. Elle n'a pas laissé de ruines importantes, mais une médaille conserve le souvenir d'un monument érigé en l'honneur d'Auguste, comme hommage collectif de tous les peuples de la Gaule (fig. 692).

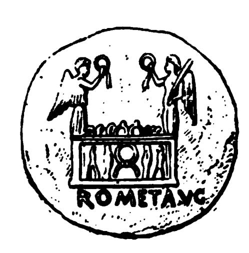
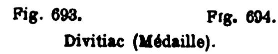


Fig. 692. — Autel de Rome et d'Auguste (Médaille).

Bibracte, la capitale des Éduens, était une des plus anciennes et des plus célèbres villes des Gaules ; elle était le centre d'un collège de druides où toute la noblesse du pays venait étudier. L'un de ses chefs, Divitiac (fig. 693-694), vint à Rome, où il fut l'ami de Cicéron, qui a témoigné de son savoir, et plus tard il se déclara l'allié des Romains, ce qui n'a pas empêché Bibracte d'être détruite par Jules César et de recevoir ensuite une colonie romaine; elle prit alors le nom d'*Augustodunum* (Autun), et redevint très-florissante sous l'empire. C'est au règne d'Auguste qu'on fait remonter les murailles de cette ville, qui avaient 5 kilomètres de circuit et étaient défendues par 220 tours rondes. Deux portes monumentales subsistent encore; la porte d'Arroux et la porte Saint-André.



Fig. 693. Fig. 694.
Divitiac (Médaille).

La porte Saint-André (fig. 695) était percée de deux grandes arcades : deux pavillons d'un mètre environ de saillie sont adjacents à deux portelles du côté de la ville. Au-dessus, est un autre étage composé de pilastres d'ordre ionique avec de petites arcades au nombre de dix. Mais ces constructions sont regardées comme ne remontant pas plus haut que Constantin Ier. La porte Saint-André a 14 mètres de largeur sur 20 de hauteur.

La porte d'Arroux, également percée de deux grandes arcades, était surmontée d'un étage de pilastres d'ordre corinthien, composé de dix colonnettes dont il ne reste que sept aujourd'hui. Ces deux portes com-

muniquaient avec les remparts et on y voit encore des traces de gonds et de rainures pour les herses.

Andomatunum (Langres), capitale des Lingons, ville qui fut autre-

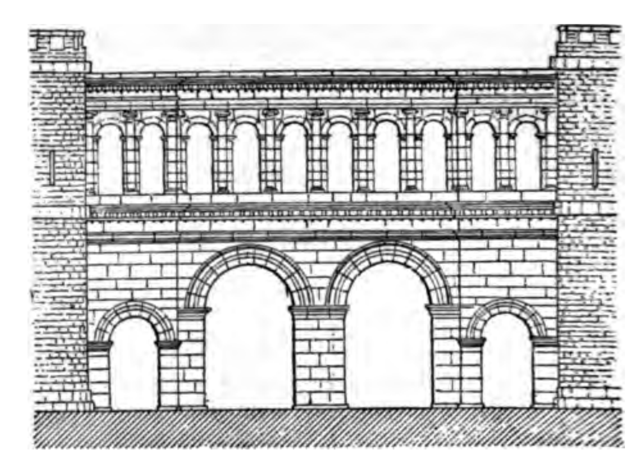


Fig. 695. — Porte Saint-André (Autun).

fois beaucoup plus importante qu'aujourd'hui, n'a conservé de sa splendeur passée qu'un arc de triomphe enclavé dans l'ancienne muraille de la ville et dont on fait remonter la construction à l'époque de Gordien. Mais tout le sol est couvert de débris, et on y a trouvé de nombreux fragments de sculpture et d'architecture.



Fig. 696. Fig. 697.
Monnaie de Lutèce.

La Normandie, si riche en monuments du moyen âge, est assez pauvre en souvenirs du monde romain, et la Bretagne en possède encore moins, mais nous pouvons nous arrêter un moment sur *Lutèce* (fig. 696-697), la ville qui est aujourd'hui Paris.

Lutèce, chef-lieu des *Parisii*, peuple de la Gaule dont elle prit le nom dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, était à l'origine enfermée dans la petite île de la Seine, que nous appelons la Cité. Un pont reliait de chaque côté la ville aux deux rives du fleuve et la mettait en communication avec deux voies principales, l'une se dirigeant vers les provinces du nord et l'autre vers les provinces du sud. L'aristocratie gallo-romaine habitait en dehors de la ville et affectionnait particulièrement le rive gauche; un camp romain était établi sur l'emplacement actuel du Luxembourg.

C'est dans le palais des Thermes, à Paris, que l'empereur Julien fut proclamé empereur en 361. Une belle statue en marbre grec représentant cet empereur se voit dans la salle même des Thermes (fig. 698). Cette statue, de grandeur naturelle et d'une parfaite conservation, montre l'empereur debout, avec la tête ceinte de la couronne. La barbe est longue et les cheveux, plaqués sur le front, tombent au-dessous du bandeau. La main droite soutient sur la poitrine les plis du manteau, et dans la main gauche l'empereur tient un rouleau; ses pieds sont chaussés de sandales.



Fig. 698. — L'empereur Julien.

Le palais qu'on croit avoir été élevé par Constance, et qui fut habité par Julien, était au pied d'une colline, en regard de la Cité. Une voie romaine, aujourd'hui la rue Saint-Jacques, le bordait d'un côté, et de l'autre s'étendaient des jardins. Les ruines qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *Thermes de Julien,* sont un débris de ce palais (fig. 699). « Derrière la grille qui donne sur le boulevard Saint-Michel, dit le *Guide dans la France monumentale,* est un fossé qui contient un aqueduc et des substructions parmi lesquelles deux petits escaliers de service conduisaient au sol d'un fourneau destiné à chauffer les bains (fig. 700). On arrive ensuite à un vaste emplacement découvert que des niches, alternativement carrées et rondes, font reconnaître pour une salle de bains chauds ou *tépidarium,* dont la voûte écroulée a disparu. De là on entre dans une pièce qui sert de vestibule à une vaste salle (grande salle du musée des Thermes); elle recevait directement les eaux d'Arcueil par un aqueduc dont les ruines se suivent jusqu'à 16 kilomètres de Paris, aux belles sources de Rungis. Distribuée dans des baignoires et dans le grand

bassin qui occupe le nord, cette eau, dont on retrouve tous les conduits, était dirigée aussi dans les vases qui surmontaient l'hypocauste ou fourneau. La position culminante qu'occupe la grande salle, relativement à

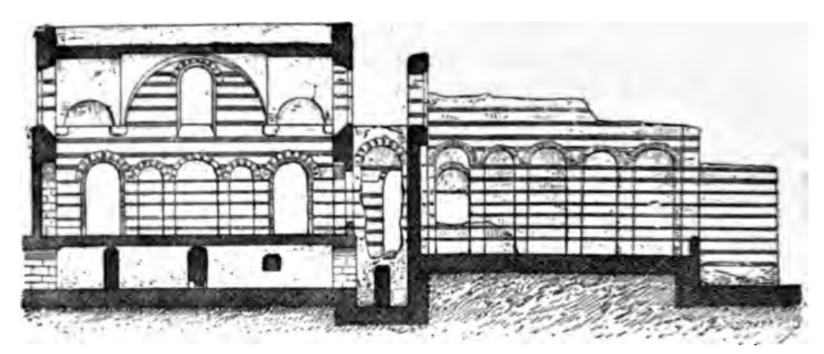


Fig. 699. — Thermes de Julien. (Coupe.)

toutes les ruines qui l'entourent, démontre que, recevant directement les eaux froides de l'aqueduc, elle ne devait offrir que des bains froids; c'était donc la *cella frigidaria* de Vitruve. De plus, elle est trop ouverte de toutes parts pour faire admettre qu'on y ait jamais pris de bains chauds.

« Varron qualifie de *balneum* un bain privé, et de *thermæ* les bains consacrés au public. La dénomination de thermes, conservée à cette ruine par tradition, est donc une raison de croire que le bain fut livré aux Parisiens; sa grande étendue peut faire supposer qu'il était plus que suffisant aux besoins du palais, et un motif encore plus déterminant pour y reconnaître un bain public est la présence, dans la grande salle, de huit proues de navire placées à la retombée des voûtes, où elles font l'office de chapiteaux. Elles étaient l'emblème du commerce de la ville, et par cet attribut de Paris, qui s'est conservé jusqu'à nos jours, peut-être on voulut consacrer un lieu livré aux commerçants par eau... Ces ruines sont au-dessus du sol; des souterrains non moins curieux com-

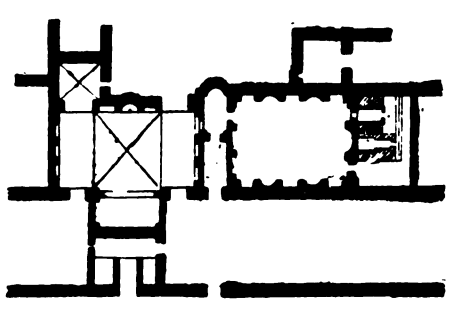


Fig. 700. — Thermes de Julien. (Plan.)

mencent au vestibule; ils offrent, sous la grande salle, quatre pièces, un aqueduc qui, après le service des bains, conduisait les eaux à la Seine, puis une large galerie d'occident en orient. Ces souterrains se prolongent jusque sous l'hôtel de Cluny, qui est bâti aux dépens du palais ».

L'empereur Julien nous a laissé de Lutèce la description suivante : « J'étais alors en quartier d'hiver (l'an 358 ap. J.-C.) auprès de ma chère Lutèce. Les Celtes appellent ainsi la petite ville des Parisii; c'est un îlot jeté sur le fleuve qui l'enveloppe de toutes parts : des ponts de bois y conduisent de deux côtés. Le fleuve diminue ou grossit rarement : il est presque toujours au même niveau en été comme en hiver. L'eau qu'il fournit est très-agréable et très-limpide à voir et à qui veut boire. Comme c'est une île, les habitants sont forcés de puiser leur eau dans le fleuve. L'hiver y est très-doux à cause, dit-on, de la chaleur de l'Océan, dont on n'est pas à plus de 900 stades, et qui peut-être répand jusque-là de douces vapeurs; car il paraît que l'eau de la mer est plus chaude que l'eau douce. Que ce soit cette cause, ou quelque autre qui m'est inconnue, le fait n'en est pas moins réel : les habitants de ce pays ont de plus tièdes hivers. Il y pousse de bonnes vignes, et quelques-uns se sont imaginé d'avoir des figuiers, en les entourant, pendant l'hiver, comme d'un manteau de paille ou de tout autre objet qui sert à préserver les arbres des injures de l'air. » (Julien, *Misopogon.*)

La Gaule Belgique. — La Gaule Belgique comprenait à l'époque où Jules César en fit la conquête (57-51 av. J.-C.), toute la contrée s'étendant entre le Rhin d'un côté, la Seine et la Marne de l'autre. Les Bataves faisaient partie de cette vaste province, qui possédait ainsi une partie de la Hollande actuelle, entre autres les villes de Leyde (*Lugdunum Batavorum*), et Nimègue (*Noviomagus*), la ville de Cologne (*Colonia Agrippina*), qui devint très-importante sous la domination romaine; Tongres, Tournay (*Turnacum*), Trèves (*Treveri*), Reims (*Duro Cortorum*), Metz (*Divodurum*), Strasbourg (*Argentoratum*), sont les villes historiques les plus importantes de cette contrée.





Fig. 701 Fig. 702
Monnaie de Reims.

Reims (fig.701-702), a conservé de nombreuses antiquités : la plus considérable est un arc de triomphe qu'on désigne quelquefois sous le nom de Porte de Mars. Il se compose de trois arcades, de huit colonnes corinthiennes

et de bas-reliefs représentant d'un côté la louve allaitant Romulus et Rémus, de l'autre Léda avec le cygne, et au centre les douze mois de l'année.

Parmi les restes d'édifices romains qu'on doit signaler dans la Gaule Belgique, il faut indiquer les arches de Jouy, près de Metz. Bien que cet aqueduc n'ait pas le caractère grandiose et monumental du pont du Gard, on peut le considérer comme un des édifices les plus importants qui soient restés de la domination romaine dans les Gaules.

L'antique ville de Trèves, dont la fondation remonterait, suivant la légende locale, jusqu'à un fils de la fabuleuse Sémiramis, a des ruines romaines d'une basse époque, mais très importantes par leur étendue. La *Porte Romaine* ou *Porte Noire*, paraît avoir été élevée sous Constantin. C'est le reste le plus intéressant qui nous ait été conservé de l'antiquité de cette ville, où l'on trouve aussi quelques débris d'aqueducs et d'amphithéâtres.

La Rhétie et le Norique. — L'empire romain était limité par le Rhin et le Danube, au delà desquels on trouvait la Germanie, contrée couverte de forêts et habitée par des peuples barbares. Le pays qui s'étend entre le versant septentrional des Alpes et le Danube formaient la Rhétie et le Norique, dont la population est regardée comme appartenant à la race celtique. *Augusta Vindelicorum* (Augsbourg), ville fondée par Auguste, était la cité la plus puissante de la Rhétie; elle n'a gardé aucun monument antique. *Lauriacum* (Lorsch), où était établie une grande manufacture d'armes, était la ville la plus opulente du Norique; on y exploitait des mines de fer, d'argent et même d'or. Néanmoins l'importance des deux provinces venait surtout de leur situation militaire, qui en faisait comme un poste avancé contre les invasions venant du nord.

Iles Britanniques. — Les îles Britanniques se composaient de deux grandes îles, la Bretagne à l'est et l'Hibernie (Irlande) à l'ouest. La Bretagne méridionale (Angleterre) qui fut conquise par les Romains, était séparée de la Calédonie (Écosse) par une muraille que ceux-ci élevèrent pour se préserver des incursions des Pictes. *Londinum* (Londres), *Durovernum* (Cantorbéry) et *Dubris* (Douvres) avaient acquis dès l'époque romaine une assez grande importance commerciale. Néanmoins les Romains n'ont pas laissé dans ce pays des monuments grandioses comme on en trouve en Gaule. En revanche, on y voit des

constructions primitives assez analogues à celles qu'on désigne chez nous sous le nom de monuments celtiques.

Les ruines d'Avebury ou Abury, dans le Wiltshire (Grande-Bretagne), offrent une disposition extrêmement curieuse. Les pierres, situées sur la partie la plus élevée d'une plaine (fig. 703), sont rangées dans la forme d'un vaste cercle auquel on arrive par deux sortes d'avenues de forme serpentine. Au milieu de ce cercle, on en voyait deux autres, qu'on a désignés sous le nom de Temple du Nord et Temple du Sud, car on a voulu donner une signification religieuse à cette étrange con-

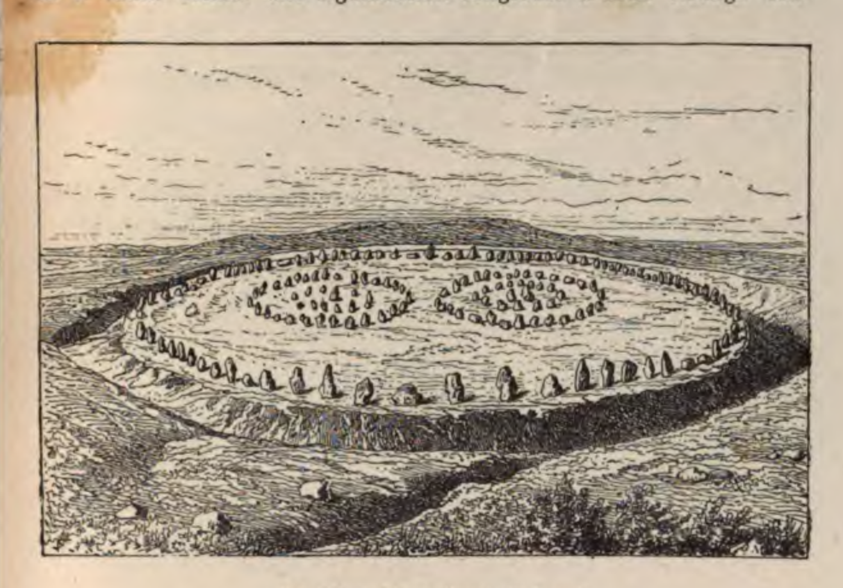


Fig. 703. — Abury (Grande-Bretagne).

struction, qui demeure, malgré tout, énigmatique. Au reste, il n'en reste presque plus de traces aujourd'hui. Les pierres qui entouraient le grand cercle d'Abury, ont dû être autrefois au nombre de cent. Les deux petits cercles se composaient de trente pierres dans la rangée extérieure et de douze pierres dans la rangée intérieure : au centre de celui du midi, on voyait une pierre debout, circulaire à sa base, avec 8 pieds de diamètre et 2 pieds de hauteur; un groupe de pierres, occupait le centre de celui du Nord. Toutes ces pierres paraissent n'avoir été taillées par aucun instrument; on a trouvé dans les décombres des ossements brûlés, et une quantité de cornes de daim.

Les pierres celtiques de Stone-Henge (fig. 704), sont groupées au

milieu d'un champ entouré circulairement d'un fossé et d'un petit rempart de terre. Le cercle extérieur est composé d'énormes pierres



Fig. 704 — Monument celtique de Stone-Henge.

levées, qui en supportaient d'autres formant une espèce d'architrave; un second cercle, placé intérieurement, se compose de pierres plus petites que les premières. Enfin le centre même du cercle était occupé par une autre construction de forme ovale. Ce monument paraît être d'une antiquité beaucoup moins reculée que ceux de Carnac.

IX

L'ESPAGNE ET L'AFRIQUE

La Péninsule Ibérique. — La Tarraconaise. — La Lusitanie. — La Bétique. — La Mauritanie. — La Numidie. — Les Carthaginois. — L'île de Malte.

La péninsule Ibérique. — La péninsule espagnole, peuplée primitivement par des tribus celtes ou ibériennes, colonisée ensuite par les Phéniciens, tomba aux mains des Carthaginois vers le vie siècle avant notre ère et devint une possession romaine après la seconde guerre punique. Elle fut, sous Auguste, divisée en trois provinces : la Tarraconaise, la Lusitanie, et la Bétique.

La Tarraconaise. — La Tarraconaise, située au nord de l'Espagne, était beaucoup plus vaste que les deux autres provinces réunies. *Tarraco*

(Tarragone), la capitale, était autrefois le centre d'un commerce immense, et sa population était extrêmement nombreuse. Les édifices qui la décoraient sont aujourd'hui détruits : il ne reste qu'une grosse tour du palais d'Auguste, mais le magnifique aqueduc qui amenait les eaux dans la cité est assez bien conservé. Les murailles de la ville sont

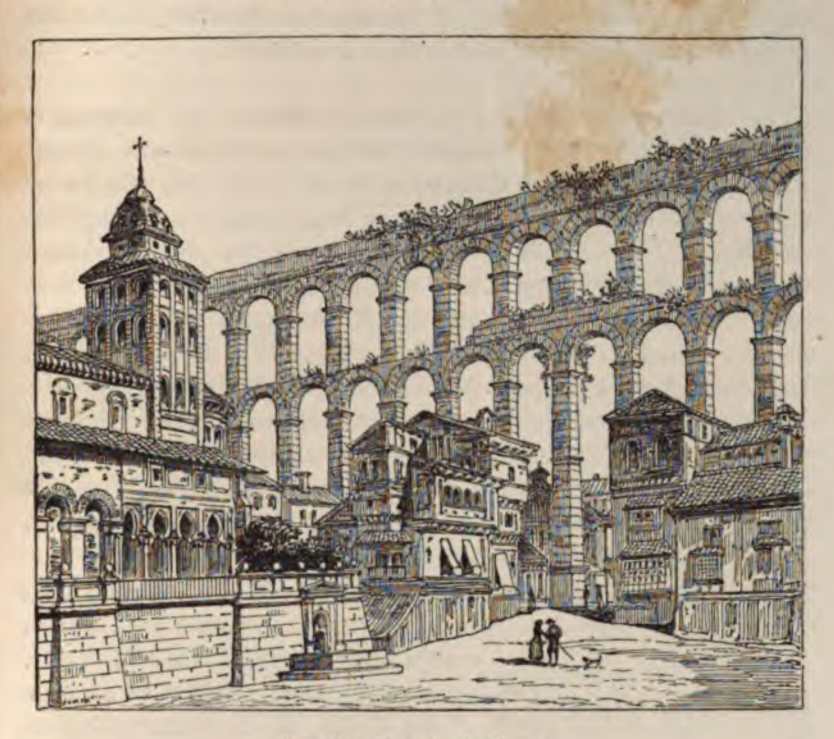


Fig. 705. — Aqueduc de Ségovie.

d'une construction fort ancienne, qui n'est pas pélasgique, puisqu'elle présente des assises horizontales, mais qui paraît antérieure à l'époque romaine.

Nous avons parlé de l'aqueduc de Tarragone; celui de Ségovie est encore plus remarquable. Il amène l'eau à travers une vallée large et profonde sur une série de cent dix-neuf arcades s'élevant en certains points jusqu'à la hauteur de 28 mètres. L'aqueduc de Ségovie, construit sous Trajan, est considéré comme le plus beau des édifices de ce genre qui ait été élevé par les Romains (fig. 705).

Barcino, aujourd'hui Barcelone, était loin d'avoir dans l'antiquité

l'importance qu'elle a acquise de nos jours. *Numance*, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire, a laissé des ruines assez pauvres; *Sagonte* a gardé les restes d'un théâtre, un cirque et un temple de Bacchus.

Enfin il ne faut pas omettre la *Nouvelle Carthage* (Carthagène), bien que cette ville, fondée par les Carthaginois, n'ait pas laissé de monuments qui rappellent son passé; et *Interamnium* (Alcantara), où l'on voit encore un magnifique pont romain élevé sous Trajan.

La Lusitanie. — Dans la province de Lusitanie, qui comprend la partie occidentale de la péninsule Ibérique, nous citerons, *Olisippo* (Lisbonne), *Salamantica* (Salamanque), et surtout *Mérida*, ville fondée par Auguste, et qui a laissé des ruines imposantes, parmi lesquelles on remarque l'Arc de triomphe de Trajan, construit en pierres énormes; le temple de Diane, où l'on admire quarante colonnes hautes de près de onze mètres; le temple de Mars dont il a survécu quatre beaux fragments en marbre; la Naumachie dont il ne reste plus que des débris; le Théâtre dont les gradins sont assez bien conservés; enfin un vaste aqueduc, qui s'élevait sur trois étages d'arcades montant à près de vingt-cinq mètres de hauteur et dont une trentaine de piliers sont encore debout. Toutes ces richesses justifient le vieux proverbe maure, qui dit qu'aucun homme au monde ne peut énumérer les merveilles de Mérida.

La Bétique. — La Bétique forme l'Andalousie actuelle; c'est une province où l'élément phénicien ou carthaginois a dominé dans toute l'antiquité. Nous nous contenterons de citer *Gadès* (Cadix), où la mythologie place l'histoire du triple Geryon et qui a été de tout temps très-importante par son commerce (fig, 706-707).



Fig. 706. Fig. 707.
Monnaie de Gadès.

La Mauritanie. — L'ancienne Mauritanie répond à peu près à l'empire du Maroc actuel. Elle ne figure dans l'histoire qu'au IIe siècle avant notre ère, lorsque Bocchus, qui en était roi, livra son gendre Jugurtha aux Romains, et reçut pour prix de sa trahison une partie de la Numidie. La Mauritanie, devenue province romaine, n'eut jamais une grande importance, et en fait de villes nous citerons seulement *Tengis* (Tanger), où l'on montrait le corps d'Antée, autrefois étouffé par Hercule.

La Numidie. — La Numidie, dont le territoire forme aujourd'hui l'Algérie, avait pour capitale *Cirta* (Constantine), et pour ville principale *Lambessa*, qui a laissé quelques ruines. La figure 708 représente Juba, roi de Numidie, qui prit parti pour Pompée et fut vaincu par César. Cette médaille est particulièrement remarquable par la chevelure, qui semble naturellement rebelle et crépue, mais qui révèle des soins extrêmes par la manière dont elle est arrangée.



Fig. 708. — Juba (Médaille).

Les Carthaginois. — Les établissements phéniciens de la côte d'Afrique, étaient des postes ou des comptoirs complétement isolés au milieu des indigènes et n'avaient primitivement dans leur dépendance qu'un très petit territoire, que les premiers colons avaient conquis ou acheté. La plupart du temps, ces colons se constituaient au moyen d'une compagnie de marchands qui conservaient des rapports amicaux avec la métropole, qu'ils enrichissaient par une redevance et dont ils invoquaient la protection en cas de péril. Souvent aussi, les colonies naissaient des factions politiques en lutte dans la vieille cité; car alors il arrivait que la faction vaincue quittait la métropole pour aller fonder un établissement où elle apportait quelquefois de grandes richesses et une organisation fortement constituée déjà. C'est ce qui arriva à Carthage, qui, pourvue dès le début d'une certaine puissance, sut de bonne heure faire respecter son autorité parmi les indigènes, et fonda elle-même des colonies qui donnèrent à son commerce une très-grande extension.

Carthage était composée de plusieurs parties. L'ancienne ville occupait le terrain placé autour de la citadelle appelée *Byrsa*, qui était située sur une éminence. Trois ou quatre rues, aux maisons très hautes et élevées de plusieurs étages, suivant l'usage phénicien, reliaient le forum, placé au centre de la ville, avec la citadelle. Ces rues, pavées en dalles, paraissent avoir été assez étroites, car quand les soldats romains s'emparèrent de Carthage, ils entrèrent dans les maisons, et purent communiquer d'un côté de la rue à l'[illegible]tant des

planches et des solives sur les terrasses qui les couvraient. Le forum était de forme rectangulaire et entouré de hautes maisons : sur une de ses faces se trouvait le temple d'Apollon, qui, selon Dureau de la Malle, échappa à la ruine de Carthage et fut plus tard consacré au culte chrétien. Ce temple était orné d'une grande statue du Dieu qui fut emportée à Rome, où on la désignait sous le nom de grand Apollon de Carthage : elle subsistait encore au temps de Plutarque. Outre le temple d'Apollon, il y avait un temple d'Esculape, un temple d'Astarté et un temple de Baal, qui contenait les archives de la république. De grandes citernes publiques, alimentées par des aqueducs, un gymnase, un théâtre, un amphithéâtre, un cirque, et plusieurs édifices, dont un nombre, il est vrai, ont été élevés sous la domination romaine, attestent l'importance que Carthage a conservée jusqu'aux invasions barbares.

Outre la vieille ville, il y avait un immense faubourg appelé *Mégara*, qui était rempli de jardins plantés d'arbres fruitiers et coupé de canaux. C'est près de ce faubourg que se trouvait le lieu consacré aux sépultures; les Carthaginois ne brûlaient pas leurs morts, mais les enterraient suivant un usage commun à tous les peuples sémitiques.



Fig. 709. — Annibal.

Carthage était pourvue d'un port marchand et d'un port militaire. Le port marchand était de forme elliptique et entouré, dans toute sa circonférence, par de nombreux points d'attache pour amarrer les navires; il communiquait à la mer par une grande entrée que l'on fermait avec une chaîne de fer; de larges quais, bordant le rivage de la mer, permettaient aux marchands d'y déposer leurs denrées. Mais le port important était le port militaire appelé *Cothon*.

Le faubourg de Mégara était séparé de la ville vieille par une muraille particulière, mais l'enceinte de la cité était défendue au dehors par une enceinte fortifiée.

Il est impossible de parler de Carthage sans rappeler Annibal, le plus grand homme de guerre de l'antiquité. Nous aurions voulu en reproduire ici l'image, mais nous devons dire que le superbe buste (fig. 709)



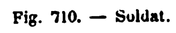


Fig. 710. — Soldat.



Fig. 711. — Grenadier.

Ex-votos carthaginois.

que la tradition considère comme son portrait, ne présente pas sous ce rapport de bien grandes garanties d'authenticité.

Utique, où est né Caton, était située non loin de Carthage. Cette

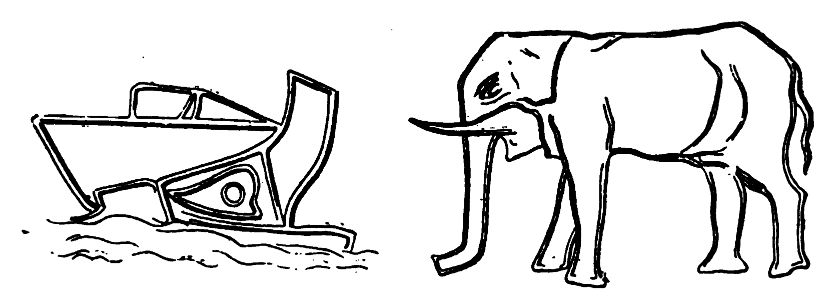


Fig. 712. — Vaisseau. Fig. 713. — Éléphant.

Ex-votos carthaginois.

ville était la plus ancienne colonie des Phéniciens sur cette côte.

Les Carthaginois comme tous les peuples d'origine syrienne ou phénicienne n'avaient aucune aptitude pour les beaux-arts et leurs production sous ce rapport paraît s'être borné à quelques ex-votos (fig. 710, 711, 712 et 713), dont la déplorable faiblesse comme dessin est d'autant plus remarquable que, les artistes grecs, travaillant pour leur

compte, faisaient des chefs-d'œuvre, comme on peut en juger par les médailles ci-dessous (fig. 714-715). Au reste si les Carthaginois ont été impuissants à cultiver les beaux-arts, il est certain du moins qu'ils les appréciaient; car leurs généraux ne manquaient pas d'enlever partout les tableaux et les statues célèbres, pour les envoyer dans leur patrie.



Fig. 714.



Fig. 715.

Monnaie de Carthage.

On pense que, pour la décoration des édifices, les Carthaginois employaient des artistes grecs dont la Sicile était abondamment pourvue.

L'ILE DE MALTE. — L'île de *Mèlita* (Malte), désignée dans l'Odyssée sous le nom d'Hypérie, et qui porte aussi le nom d'Ogygie, est située entre la Sicile et la côte d'Afrique. Habitée successivement par les Pélasges, les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois et les Romains, cette petite île avait été dans la mythologie, la demeure de la nymphe Calypso; les curieux vont encore visiter aujourd'hui sa grotte mais celle-ci ne répond nullement aux poétiques descriptions d'Homère.

L'attribution de cette grotte à la déesse est d'ailleurs absolument hypothétique, et on pourrait tout aussi bien lui donner pour habitation tout autre excavation analogue, car il y en a un assez grand nombre non seulement dans l'île de Malte, mais encore sur toute la côte méridionale de la Sicile. Ces grottes paraissent avoir été habitées par une population troglodyte dont on ne connaît pas l'histoire, mais qui pourrait bien avoir été d'origine phénicienne. Nous avons vu en effet que la côte de la Phénicie, les montagnes de l'Arabie Pétrée, et toutes les régions adjacentes offrent des excavations analogues. La grotte de Calypso se compose de deux étages de cavernes formant plusieurs cham-

bres : l'une d'elles, dont l'entrée est un peu plus grande, a reçu pour cette raison le nom de boudoir de la déesse(fig. 716).

L'île de Malte (fig. 717-718), peuplée de Phéniciens, a toujours été en rapport avec l'Orient et quelques-unes de ses monnaies attestent une in-

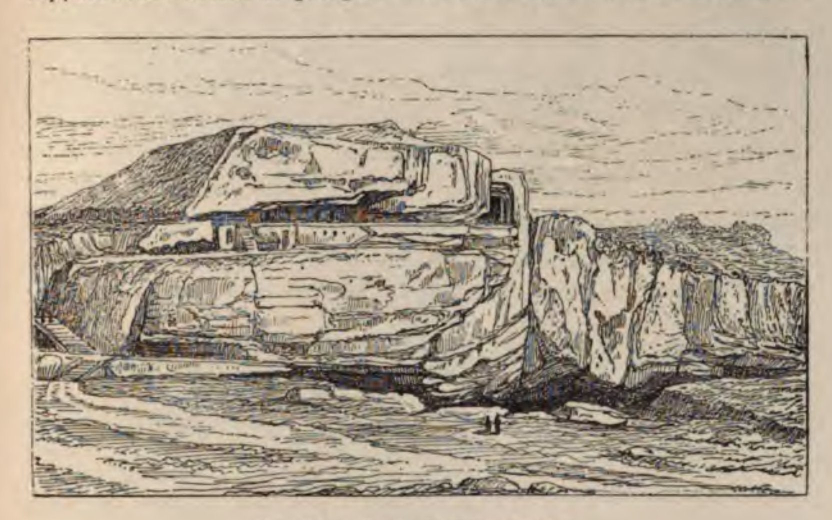


Fig. 716. — Grotte de Calypso (Malte).

fluence égyptienne-très prononcée. Les monnaies de Gaulos (Gozzo), petite île, à côté de Malte, montrent au contraire une influence phénicienne (fig. 719-720).

Les monuments qu'on a trouvés dans ces deux îles, paraissent également d'origine phénicienne. Les ruines de Crendi, à Malte, ressemblent de loin à une masse de roches naturelles, mais de près on reconnaît le travail des âges primitifs. « Ces ruines, dit le guide, sont formées d'énormes pierres encore à peu près telles que les a fournies la nature. Les unes sont fichées tout droit dans le sol et se dressent jusqu'a douzes mètres de hauteur, les autres, de sept mètres de longueur sur quatre de largeur et un mètre d'épaisseur, sont enclavées dans les murs qu'elles soutiennent comme des piliers. En pénétrant dans ces ruines, on voit qu'elles forment des salles à ciel ouvert, de



Fig. 717. Fig. 718.
Monnaie de Malte.

grandeur et de forme différentes, qui paraissent avoir été des temples. Les parois intérieures sont aplanies et travaillées avec une régularité bien différente de l'aspect extérieur de l'enceinte. Le sol est formé de pierres concassées, au-dessous desquelles on trouve de larges blocs. Les murs de fond de ces salles dessinent un hémicyle : les portes principales, creusées dans les cotés droits, sont bâties avec quatre pierres formant une baie trapézoïde de 2 à 3 mètres. »

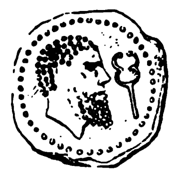




Fig. 719. Fig. 720.
Monnaie de Gaulos (Gozzo).

On a trouvé dans ces salles des ossements d'hommes et d'animaux, et des figures sculptées d'une forme bizarre et monstrueuse; mais comme il n'y a aucune inscription, il est difficile d'en comprendre la signification. Les deux édifices sont composés de plusieurs salles communiquant ensemble et où se trouvent de larges tables monolithes supportées tantôt par un gros pilier, tantôt sur un piédestal évidé sur les côtés.

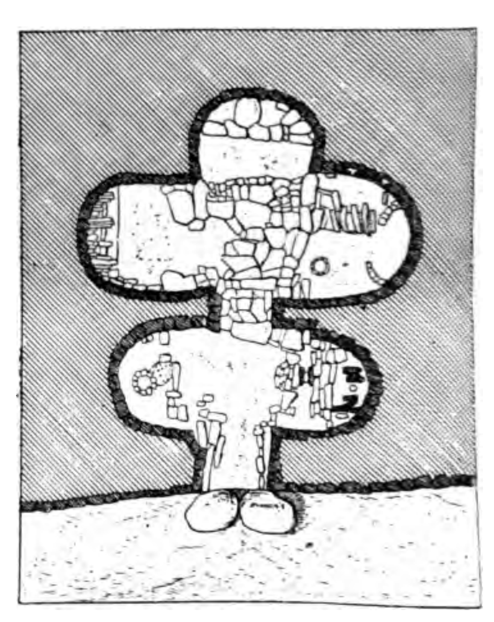


Fig. 721. — Tour des Géants (Plan).

La tour des Géants (fig. 721) dans l'île de Gozzo est un monument du même caractère, mais beaucoup plus grand. L'édifice se compose de deux temples ou enclos ayant chacun la forme d'un double trèfle : les portes sont formées de deux larges pierres de 3^{m},30 de long sur 2 mètres de large. On entre dans la première partie du monument par un passage bâti également avec de très-grosses pierres. L'abside qu'on trouve à main droite est fermée par une clôture qui présente un marchepied demi-circulaire : on a retrouvé les scellements d'une grille qui l'accompagnait jadis. Deux pierres debout, surmontées d'un architrave formaient au fond de l'abside une sorte

de tabernacle, sur lequel était probablement une pierre conique sacrée, analogue à celles qu'on voit sur les monnaies de Paphos. Dans l'abside de gauche, un bassin rond placé derrière l'autel paraît avoir servi aux ablutions. Le second enclos qu'un passage fait communiquer avec le premier offre une disposition analogue. Cette singulière construction ne présente aucune trace de voûte ni de plafond, et les cérémonies qu'on y faisait devaient s'accomplir en plein air. On ne sait rien sur ces monuments, dont l'origine aussi bien que la destination sont restées jusqu'à ce jour énigmatiques.



Fragment de collier.



TABLE DES MATIÈRES

LES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ

L'ÉGYPTE

I. — APERÇU GÉOGRAPHIQUE

Fig. 1 à 8.

II. — L'ÉGYPTE SOUS LES PHARAONS

III. — ATTRIBUTS ROYAUX

Fig. 9 à 59.

IV. — LE DELTA

Fig. 60 à 68.

V. — L'HEPTANOMIDE

Fig. 69 à 89.

VI. — LA THÉBAIDE

Fig. 90 à 106.

VII. — L'ÉTHIOPIE

Fig. 107 à 124.

VIII. — LA LIBYE

Fig. 125 à 129.

L'ASIE

I. — L'ASIE CONNUE DES ANCIENS

II. — L'ASSYRIE

Fig. 130 à 147.

III. — LA PERSE

Fig. 148 à 162.

IV. — LA PALESTINE

Fig. 163 à 187.

V. — LA SYRIE ET LA PHÉNICIE

Fig. 188 à 223.

VI. — L'ASIE MINEURE

Fig. 224 à 300.

VII. — L'ASIE CONQUISE

Fig. 301 à 340.

LA GRÈCE

I. — NOTIONS GÉNÉRALES

Fig. 341 à 369.

II. — LE PÉLOPONÈSE

Fig. 370 à 390.

III. — LA GRÈCE PROPRE

Fig. 391 à 410.

IV. — ATHÈNES

Fig. 411 à 430.

V. — LES ILES DE LA GRÈCE

Fig. 431 à 446.

VI. — LES CONTRÉES DU NORD

Fig. 447 à 467.

VII. — L'EMPIRE D'ORIENT

Fig. 468 à 477.

L'ITALIE

I. — NOTIONS GÉNÉRALES

Fig. 478 à 495.

II. — LES MONUMENTS FUNÈBRES

Fig. 496 à 554.

III. — L'ITALIE MÉRIDIONALE.

Fig. 555 à 599.

IV. — LA CAMPANIE.

Fig. 600 à 618.

V. L'ITALIE CENTRALE.

Fig. 619 à 637.

VI. ROME.

Fig. 638 à 658.

VII. — L'ITALIE SEPTENTRIONALE.

Fig. 650 à 667.

VIII. — LA GAULE.

Fig. 668 à 704.

IX. — L'ESPAGNE ET L'AFRIQUE.

Fig 705 à 722.



Quantin imprimeur
S. Benoit 7 à Paris







